



HAL
open science

La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodleienne

Colette Stévanovitch

► **To cite this version:**

Colette Stévanovitch. La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodleienne: édition, traduction et commentaire. Université de Paris IV Sorbonne, 1/2 (Hors-série 1), pp.439, 1992, 2-901198-14-7. hal-04587614

HAL Id: hal-04587614

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-04587614>

Submitted on 24 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION DES MEDIEVISTES
ANGLICISTES DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

———— hors série 1 ————

LA *GENESE*
DU MANUSCRIT JUNIUS XI DE LA BODLEIENNE

Edition, Traduction et Commentaire

Vol. I

par

COLETTE STÉVANOVITCH

PARIS

1992

LA *GENESE*

DU MANUSCRIT JUNIUS XI DE LA BODLEIENNE

Edition, Traduction et Commentaire

par

COLETTE STÉVANOVITCH

Vol. I.

Introduction, Texte et Traduction

**Publications de l'Association des Médiévistes
Anglicistes de l'Enseignement Supérieur**

**Université de Paris IV Sorbonne,
1 rue Victor Cousin, 75005 Paris**

**hors série 1
PARIS, 1992**

ISBN 2-901198-14-7

Le rythme de notre époque exige que le résultat des travaux scientifiques soit connu, donc publié, aussi vite que possible. La thèse de Colette Stévanovitch aurait pu fournir à son auteur des matériaux suffisants pour une longue série d'ouvrages et d'articles. Nul doute que certains aspects en seront approfondis. En attendant, la thèse, telle, intéressera les anglicistes, les linguistes, les historiens des mentalités, du christianisme, des littératures, de l'art. Comme le jury - G. Bourcier (président), L. Carruthers, P. Valentin et moi-même -, le lecteur appréciera l'originalité et la netteté de la présentation, l'étendue des connaissances et la variété des problèmes abordés. L'analyse formelle dégage clairement les principes de construction de la poésie vieil-anglaise. Elle corrobore ce que montrait mon édition de Beowulf. On verra, cependant, que Colette Stévanovitch garde ses distances par rapport à certaines de mes hypothèses - preuve de la vigueur de sa pensée, et de la santé, en France, des études d'anglais médiéval.

André Crépin

Président de l'Association des Médiévistes
Anglicistes de l'Enseignement Supérieur

A ma mère

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier ici les personnes dont l'aide a permis la réalisation de ce travail :

Le Professeur Crépin, qui m'a dirigée dans mes recherches et en a suggéré la publication.

Les membres de mon jury de thèse, MM. les Professeurs Bourcier, Carruthers et Valentin, pour leurs critiques bienveillantes.

La bibliothèque bodléienne d'Oxford, qui m'a autorisée à consulter le manuscrit Junius XI.

Le personnel de la bibliothèque de la Sorbonne, de la Bibliothèque Nationale, de la British Library (Londres), de la London University Library et de la Staatsbibliothek de Munich, où se sont effectuées mes recherches.

Ma famille et mes amis, pour leur soutien moral et leurs suggestions.

Et tout particulièrement ma mère, à qui cet ouvrage est dédié.

SOMMAIRE

Vol. I

Préface	i
Remerciements	iii
Sommaire	v
Table des illustrations	vi
Remarques préliminaires	vii
Introduction	1
Chapitre 1 : Le manuscrit	1
Chapitre 2 : Paléographie	91
Chapitre 3 : Le poème	125
Chapitre 4 : La poésie vieil-anglaise	181
Chapitre 5 : Introduction à l'édition	227
Texte et traduction	250

Vol. II

Commentaire	441
<i>Genèse A</i>	441
<i>Genèse B</i>	653
Conclusion	743
Bibliographie	747
Table des matières	785

TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>Page du MS</i>	<i>Sujet</i>	<i>Page</i>
78	Ivresse de Noé	56
28	Tentation d'Adam et Eve	57
31	Tentation d'Adam par Eve	57
11	Adam et Eve au paradis	58
10	Bénédictio d'Adam et Eve	59
9	Création d'Eve (détail)	59
13	Adam et Eve au paradis	59
34	Adam et Eve prennent conscience de leur nudité et s'habillent de feuilles	60
36	Retour du démon en enfer	61
39	Adam et Eve s'asseoient loin l'un de l'autre	61
51	Condamnation de Caïn	62
51	Guerrier de la race de Caïn	62
51	Naissance dans la cité	62
63	Scènes de la vie de Noé	63
--	L'enfer : Apocalypse Bibl. Nat. lat. nouv. acq. 2290 f.160	64
3	Chute des anges	65
16	Chute des anges	65
17	L'enfer	66
20	Satan en enfer, la tentation d'Eve	67
6	Séparation de la lumière et des ténèbres	68
7	Création des plantes et des animaux (détail)	69

Les illustrations sont empruntées à l'article d'Ellis, "An account of Caedmon's metrical paraphrase of Scripture history", *Archaeologia* 24, 1832, 329-40.

Remarques préliminaires

La *Genèse* est une oeuvre importante, ne serait-ce que par sa longueur, puisqu'avec ses 2936 vers elle vient au second rang après *Beowulf*.

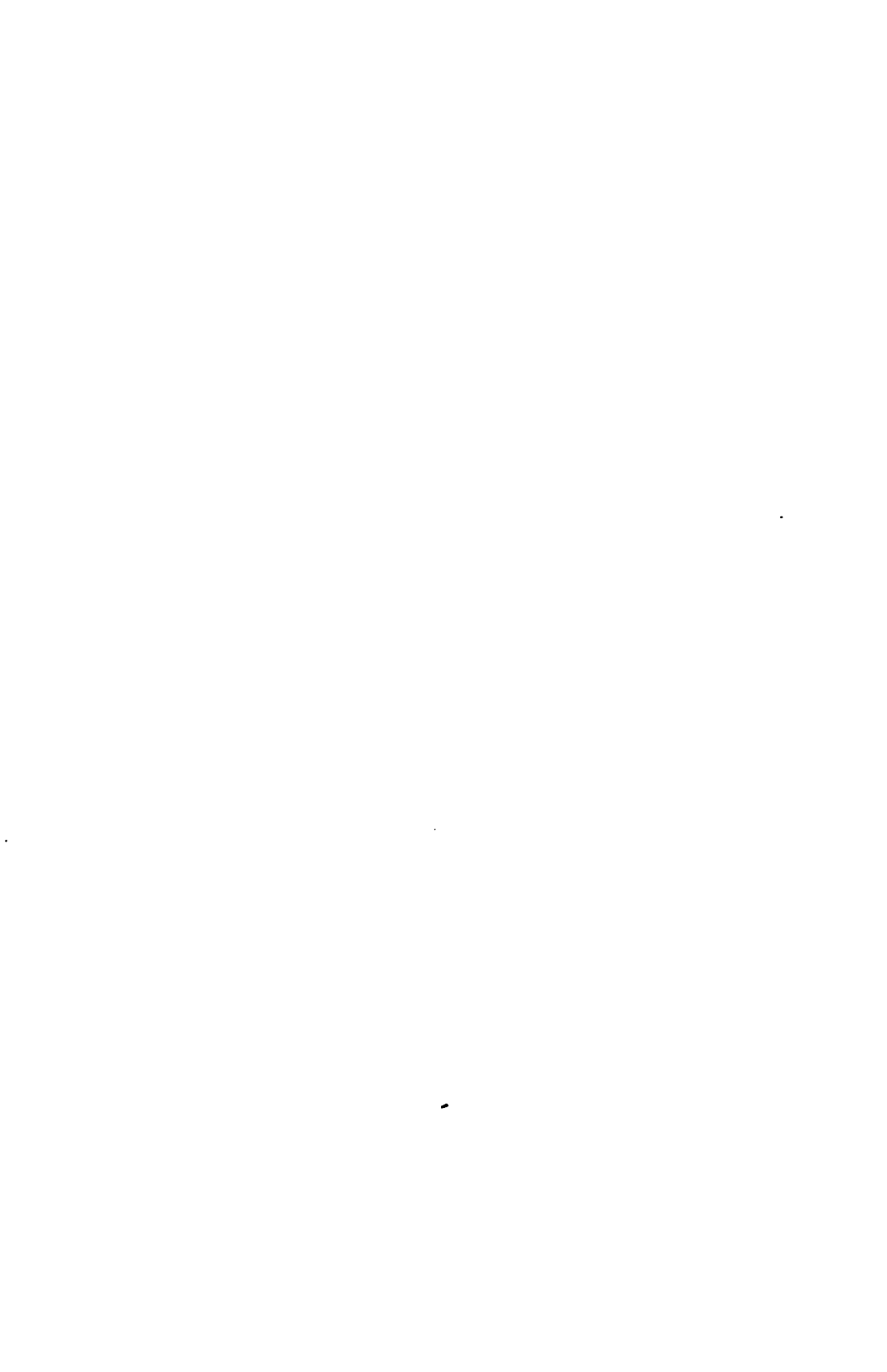
Elle est en réalité composée de deux poèmes distincts : la *Genèse A*, paraphrase des premiers chapitres de la Bible, de la Création au sacrifice d'Isaac; et la *Genèse B*, consacrée à la chute de l'homme, interpolation traduite du vieux-saxon.

Le soin apporté au manuscrit -- illustré --, le fait que plusieurs copies en ont été faites (bien qu'une seule nous soit parvenue), des échos de certains vers relevés dans un autre poème, *Judith*, tout semble indiquer la célébrité de l'oeuvre à l'époque vieil-anglaise.

Mais cette célébrité ne s'est pas maintenue jusqu'à l'époque moderne, et la *Genèse* est loin d'avoir reçu la même attention que *Beowulf*. C'est pourtant le Junius XI qui fut le premier manuscrit de poésie vieil-anglaise à connaître une édition, dès 1655, tandis que la première édition de *Beowulf* ne date que de 1815. Cette avance n'a pas été conservée : maintenant la *Genèse*, avec six éditions de l'oeuvre complète, non compris celle-ci, vient loin derrière *Beowulf* dont sont parues d'innombrables éditions et rééditions.

En France la *Genèse* est plus mal connue encore, et il n'en existait aucune traduction en français. Il était donc urgent de faire connaître ce poème au public francophone. C'est cette lacune que le présent travail cherche à combler.

INTRODUCTION



Chapitre 1

Présentation du manuscrit

I. Histoire du manuscrit

I.1. Les premiers possesseurs connus

Le poème de la Genèse se trouve, en compagnie de trois autres -- l'*Exode*, *Daniel*, et *Le Christ et Satan* -- dans le manuscrit dit "Junius XI" de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford. Il a été légué à la Bodléienne, avec l'ensemble de sa collection, par le lettré hollandais (de père français) François du Jon, en latin Franciscus Junius (1589-1677). C'est à lui que l'on doit la première publication de ces poèmes : *Caedmonis Monachi Paraphrasis Poetica Genesis ac praecipuarum Sacrae paginae Historiarum, abhinc annos M.LXX Anglo-Saxonice conscripta, & nunc primùm edita à Francisco Junio FF.* (Amsterdam, Christophe Gunrad, 1655).

Junius, qui passa une grande partie de sa vie en Angleterre, tenait ce manuscrit de l'archevêque Ussher, primat d'Irlande ⁽¹⁾.

Trois lexicographes l'ont eu entre les mains alors qu'il appartenait encore à Ussher : le Hollandais Johannes De Laet, qui a le premier reconnu qu'il s'agissait de poésie et qui en cite certains vers dans son dictionnaire (non publié); Sir Symond d'Ewes, dont le dictionnaire est également resté inédit; et William Somner, auteur d'un *Dictionarium Saxónico-Latino-Anglicum* (1659), qui a fait une copie du manuscrit alors qu'il se trouvait dans la bibliothèque de D'Ewes.

Rien n'est connu de l'histoire du Junius XI avant le XVII^e siècle.

I.2. Milton et la Genèse

Le *Paradis Perdu* du poète anglais John Milton, publié en 1667, montre par endroits des analogies frappantes avec la *Genèse B*, ce qui peut laisser supposer que Milton a connu cette oeuvre et s'en est inspiré.

Cette hypothèse, proposée par Sharon Turner ⁽²⁾ reprenant une idée de l'évêque Nicholson (1706), est loin de faire l'unanimité de la critique. On trouvera des détails sur cette controverse dans l'édition de Timmer ⁽³⁾, et une bibliographie dans l'introduction à la traduction de Kennedy ⁽⁴⁾.

(1) Les premières recherches sur l'histoire du manuscrit avant Junius, effectuées par Wanley (*Librorum Veterum Septentrionalium Catalogus*, Oxford 1705, p. 77) et Gollancz (*The Caedmon manuscript of Anglo-Saxon biblical poetry Junius XI in the Bodleian Library*, Oxford 1927, p. xiv-xv), sont poursuivies par Timmer dans *The Later Genesis*, Oxford 1948, p. 5-9; il reprend ses résultats dans "The history of a manuscript", *The Book Collector* 1, 1952, 6-13; puis dans "De Laet's Anglo-Saxon dictionary", *Neophilologus* 41, 1957, 199-202, qui complète et rectifie certaines de ses conclusions.

(2) *History of the Anglo-Saxons* t. II, Paris 1840, p. 309-13.

(3) *The Later Genesis*, p. 60-62.

(4) *The Caedmon poems*, Londres 1916, p. xxxiii-xxxviii.

I.2.i. Milton a-t-il pu avoir accès à la Genèse?

Les premiers critiques qui se sont penchés sur cette question ont tâché d'établir les conditions dans lesquelles cette hypothétique influence a pu s'exercer. Milton, devenu aveugle en 1652, n'a pu avoir directement accès à l'édition publiée par Junius en 1655. Il lui était impossible de s'en faire lire le texte, car les caractères anglo-saxons avaient été reproduits par Junius; d'ailleurs, comme la plupart des hommes de son temps, il connaissait mal le vieil-anglais. Cela signifie qu'il n'a pu avoir connaissance du poème que par Junius lui-même, qui a vécu de nombreuses années à Londres, jusqu'en 1651.

Milton et Junius étaient en relations, comme l'indique une lettre de Vossius, neveu de Junius, datée de 1651 ⁽⁵⁾. On peut supposer que lorsque Junius a reçu ce manuscrit de poésie ancienne il en a parlé à son ami, lui-même poète, qu'il a pu lui en lire et traduire quelques morceaux, et que Milton a été suffisamment frappé par certains éléments de la *Genèse* pour les réutiliser à quelques années d'intervalle, délibérément ou inconsciemment, dans son *Paradis Perdu*.

L'influence de la *Genèse B* sur Milton est historiquement possible; seule l'étude du texte peut indiquer si elle est également vraisemblable. Un certain nombre de correspondances entre les deux poèmes ont été rassemblées, et nous indiquons ci-dessous les plus remarquables.

I.2.ii. Correspondances entre les deux poèmes Le caractère de Satan

Peut-être ne faut-il pas attacher trop d'importance à la ressemblance du caractère de Satan dans les deux poèmes : son orgueil et son désir de vengeance font partie des données du récit, et la dimension héroïque que reçoit le personnage s'explique par le genre poétique choisi.

L'enfer

L'image que donnent les deux poètes de l'enfer est très semblable. Milton le décrit ainsi :

*A Dungeon horrible, on all sides round
As one great Furnace flam'd, yet from these flames
No light, but rather darkness visible* (I, 61-63).

On reconnaît là l'enveloppement par les flammes dont se plaint Satan dans la *Genèse B* (*Her is fyr micel // ufan and neodone; / ic a ne geseah // laðran landscipe*, 374-76), et le feu noir décrit dans la phrase *þæt wæs leohtes leas / and wæs liges full* (333). L'alternance de froid et de chaud qui

(5) Lever "Paradise Lost and the Anglo-Saxon tradition", *Review of English Studies* 23, 1947, 97-106.

caractérise l'enfer de la *Genèse A* comme *B*) est aussi présente chez Milton (Livre II, 598-603). Ces tourments infernaux n'ont rien d'exceptionnel, et peuvent provenir de différentes sources patristiques ⁽⁶⁾ : ces éléments ne suffiraient pas à démontrer l'influence de la *Genèse B* sur le poème de Milton.

Rencontres d'expression

Le Satan de la *Genèse B*, précipité en enfer, s'écrie : *Is þæs ænga styde / ungelic swiðe // þam oðrum / þe we ær cuðon // hean on heofon-ric* (356-58). Dans les mêmes circonstances chez Milton :

*"Is this the Region, this the Soil, the Clime",
Said then the lost Arch-Angel, "this the seat
That we must change for Heav'n, this mournful gloom
For that celestial light?"* (I, 242-45).

Dans les deux cas le *is* est placé en tête de phrase – dans une proposition affirmative en vieil-anglais, et une interrogative chez Milton. Dans les deux cas la phrase oppose l'enfer que découvrent les anges rebelles et le ciel qu'ils ont perdu. Timmer ⁽⁷⁾ souligne les différences des deux passages : l'enfer de Milton donne une impression d'espace qui s'oppose à l'*ænga styde* du vieil-anglais. Mais, surtout s'il s'agit de simples réminiscences, Milton a très bien pu ne conserver de cette phrase que ce qui l'avait frappé, c'est-à-dire la position de l'auxiliaire soulignant le contraste entre le ciel et l'enfer.

Par trois fois chez Milton Satan essaie de prendre la parole, sans y parvenir car les larmes l'étouffent (I, 615-21). Ceci rappelle la triple introduction à son discours dans la *Genèse B*, chaque fois suivie d'une digression rappelant son malheur (338-55). La correspondance n'est pas parfaite, car le discours ainsi introduit n'est pas le même dans les deux poèmes, ou plutôt dans la *Genèse B* un discours unique remplace tous ceux du Satan de Milton.

Milton, dans le vers *O Eve in evil hour thou didst give ear* (IX, 1066), utilise le même jeu de mots que l'auteur de la *Genèse B* met dans la bouche d'Adam : *hwæt þu eue hæfst / yfele gemearcod // uncer sylfrn sið* (791-92). On ne peut toutefois rejeter la possibilité que les deux poètes aient pu trouver de manière indépendante ce jeu de mots inspiré par une même situation.

Bolton ⁽⁸⁾ fait remarquer que par deux fois, dans le *Paradis Perdu*, l'expression "art and strength" est utilisée là où la *Genèse* a *cræft* : dans le Livre II (410), à propos de la force nécessaire pour quitter l'enfer (cf GenB 416), et dans le Livre I (696), au sujet de la construction de Babel

(6) voir p. 173.

(7) *The Later Genesis*, p. 62.

(8) "A further echo of the Old English *Genesis* in Milton's *Paradise Lost*", *Review of English Studies* 25, 1974, p. 58-61.

(cf GenA 1674). Il rapproche cette expression de l'interprétation que donne Junius de *cræft* ("ruse" ou "force") dans son *Etymologicum anglicanum* (1743), et en conclut que Junius a pu expliquer à Milton le double sens du mot vieil-anglais.

Le déguisement du démon

Satan, dans le Livre III du *Paradis Perdu*, prend l'apparence d'un ange de rang subalterne et se présente à l'archange Uriel comme un fidèle serviteur de Dieu afin de se faire indiquer le chemin du Paradis. Ceci rappelle le déguisement du démon de la *Genèse B*, lequel approche Adam et Eve en se faisant passer pour un messager de Dieu.

L'enchaînement de Satan

L'enchaînement de Satan après sa chute, que l'on trouve à la fois dans la *Genèse B* et dans le *Paradis Perdu*, est exceptionnel dans la littérature comme dans l'exégèse ⁽⁹⁾. Selon la tradition, en effet, Satan a été enchaîné par le Christ lorsque ce dernier est descendu aux Enfers, dans les trois jours qui ont précédé sa résurrection, pour délivrer les patriarches de l'Ancien Testament : à l'époque de la Chute de l'homme Satan était encore libre, et c'est lui qui s'est introduit dans le corps du serpent pour tenter Eve. Dans le poème vieil-anglais Satan est enchaîné et se voit obligé de déléguer sa vengeance à l'un de ses compagnons. Dans le *Paradis Perdu*, bien que Dieu l'ait envoyé en enfer *there to dwell / In Adamantine Chains and penal fire* (I, 47-48), il parvient à se libérer :

*So strecht out huge in length the Arch-fiend lay
Chaind on the burning Lake, nor ever thence
Had ris'n or heav'd his head, but that the will
And high permission of all-ruling Heaven
Left him at large to his own dark designs (...).
Forthwith upright he rears from off the Pool
His mighty Stature ... (I, 209-22).*

Les chaînes si facilement brisées de Milton nous paraissent refléter la réconciliation imparfaite de deux motifs contradictoires : l'enchaînement de Satan, et son entreprise contre Adam et Eve. Ce problème ne se pose que parce que Milton utilise deux éléments d'origine différente, et incompatibles : la tradition qui fait de Satan le tentateur d'Eve, et une autre source plus inhabituelle qui le montre enchaîné dès sa chute.

Nous suggérons que Milton a pu emprunter le détail de l'enchaînement de Satan, non pas au poème de la *Genèse B*, où le motif est traité de manière différente, mais aux illustrations du Junius XI. Le dessin p. 20 montre Satan enchaîné en enfer, et son messager quittant l'enfer, puis s'adressant à Eve

(9) voir p. 169.

sous la forme d'un serpent ⁽¹⁰⁾. Sur ce dessin le messager a les traits de Satan lui-même -- probablement parce qu'il était plus simple pour l'illustrateur de copier ce visage que d'en créer un autre. Si on ne lit pas le texte, il est facile de croire que c'est Satan lui-même qui s'envole hors de l'enfer.

Il nous paraît donc que Milton a eu le manuscrit entre les mains, qu'il en a regardé les images et peut-être, avec l'aide de Junius, déchiffré quelques passages; il ne s'ensuit pas qu'il l'ait lu en entier.

II. Description du manuscrit ⁽¹¹⁾

II.1. Contenu des cahiers

Le manuscrit comporte 116 feuillets regroupés en 17 cahiers. La *Genèse* correspond aux 11 premiers cahiers (p. 1 à 142 du manuscrit). Chaque cahier comporte normalement huit feuillets ⁽¹²⁾, mais un certain nombre sont incomplets, ce qui entraîne des lacunes dans le texte. Les feuillets manquants avaient déjà disparu lorsque Junius a numéroté les pages du manuscrit, puisqu'il n'y a pas d'interruption dans la pagination ⁽¹³⁾.

CAHIER 1 : 5 feuillets (p. 1-8, précédées de deux pages non numérotées). Les feuillets manquants se trouvaient avant le frontispice; le texte ne présente pas de lacune. -- Lucas ⁽¹⁴⁾ estime que le premier cahier n'avait que ces cinq feuillets.

CAHIER 2 : 2 feuillets (p. 9-10 et 11-12). Deux (trois?) lacunes :

* il manque plusieurs feuillets avant la page 9 (vers 168 / 169), qui contenaient la fin du récit de la Création (Gen 1/14-31 et 2/1-9).

* il manque peut-être un feuillet entre les pages 10 et 11 (vers 205 / 206). -- C'est l'opinion communément admise, mais le texte ne présente aucune lacune apparente. Gollancz ⁽¹⁵⁾ suggère que là se plaçait la fin du récit de la Création et le sabbat (Gen 1/29-30 et 2/1-5). Selon Raw ⁽¹⁶⁾ en revanche ces deux feuillets étaient adjacents.

(10) voir reproduction p. 67

(11) On trouvera une description détaillée du manuscrit dans les articles de Stoddard ("The Caedmon poems in MS Junius XI", *Anglia* 10, 1888, 157-67); Raw ("The construction of Oxford, Bodleian Library, Junius XI", *Anglo-Saxon England* 13, 1983, 187-207); Lucas ("MS Junius XI and Malmesbury", *Scriptorium* 34, 1980, 197-220, et 35, 1981, 3-22), ainsi que dans les éditions de Gollancz (*The Caedmon MS*), Timmer (*The Later Genesis*), et Doane (*Genesis A, a new edition*, The University of Wisconsin Press, 1978).

(12) C'est du moins l'opinion communément admise, quoique Farrell (*Daniel and Azarias*, Londres 1974, p. 4), estime que le nombre pouvait être variable.

(13) L'attribution de cette numérotation à Junius est due à Timmer (*The Later Genesis*, p. 1).

(14) "MS Junius XI and Malmesbury I", p. 203-04.

(15) *The Caedmon MS*, p. li.

(16) "The construction of Junius XI", p. 191-92.

* il manque plusieurs feuillets après la page 11 (vers 234 / 235), qui contenaient le début de la *Genèse B* (Gen 2/15-17).

CAHIER 3 : 6 feuillets (p. 13-24). Il manque deux feuillets entre les p. 22 et 23 (vers 441 / 442), qui contenaient la fin de la harangue de Satan.

CAHIER 4 : 8 feuillets (p. 25-40).

CAHIER 5 : 8 feuillets (p. 41-56).

CAHIER 6 : 8 feuillets (p. 57-72).

CAHIER 7 : 9 feuillets (p. 73-90), le feuillet supplémentaire (p. 87-88) étant consacré à des illustrations.

CAHIER 8 : 7 feuillets (p. 91-104). Il manque un feuillet entre les pages 94 et 95 (vers 2045 / 2046), mais il n'y a pas de lacune dans le texte : le feuillet absent contenait sans doute des illustrations.

CAHIER 9 : 6 feuillets (p. 105-116). Deux lacunes :

* il manque un feuillet entre les pages 108 et 109 (vers 2381 / 2382), qui contenait l'accueil fait aux anges par Abraham (Gen. 18/1-10).

* il manque un feuillet entre les pages 110 et 111 (vers 2418 / 2419), qui contenait l'intercession d'Abraham en faveur de Sodome (Gen 18/22-33).

CAHIER 10 : 6 feuillets (p. 117-128). Deux lacunes :

* il manque un feuillet entre les pages 116 et 117 (vers 2512 / 2513), qui contenait la démarche effectuée par Lot auprès de ses gendres et ses hésitations à quitter Sodome (Gen. 19/14-17).

* il manque un feuillet entre les pages 122 et 123 (vers 2599 et 2600), qui contenait le début de l'épisode de Lot et ses filles (Gen 19/31-32).

CAHIER 11 : 7 feuillets (p. 129-142). Perte d'un feuillet entre les pages 134 et 135 (vers 2806 / 2807), qui contenait probablement la fin de l'épisode d'Agar (Gen 21/15-21).

II.2. Scribes

Plusieurs scribes ont travaillé sur ce manuscrit. Le premier a copié les trois premiers poèmes, tandis que les autres se sont partagé le travail sur *Le Christ et Satan*. L'écriture de notre scribe, une minuscule insulaire, est datée des dernières années du Xe siècle par Keller⁽¹⁷⁾. On en trouvera une description dans le catalogue de Ker⁽¹⁸⁾. On peut distinguer trois écritures dans *Le Christ et Satan* – deux seulement d'après Raw⁽¹⁹⁾, qui pense que les deux dernières doivent être attribuées à une même personne. Ces écritures sont légèrement postérieures à celle du premier scribe. Il serait hasardeux d'en conclure que *Le Christ et Satan* a été copié beaucoup plus tard que les

(17) *Angelsächsische Paläographie*, Berlin 1906, p. 39.

(18) *Catalogue of manuscripts containing Anglo-Saxon*, Oxford 1957, p. 408.

(19) "The probable derivation of most of the illustrations in Junius XI from an illustrated Old-Saxon *Genesis*", *Anglo-Saxon England* 5, 1976, 133-48, p. 134; "The construction of Junius XI", p. 183.

autres poèmes : peut-être les scribes qui y ont travaillé étaient-ils simplement plus jeunes que le premier.

III. Les quatre poèmes

III.1. Les deux livres

Le manuscrit Junius XI comprend quatre poèmes, tous quatre sur des thèmes religieux : la *Genèse*, l'*Exode*, *Daniel* et *Le Christ et Satan*. Ils se divisent, d'après leur sujet, en deux groupes : le premier (Livre I), qui comprend les trois premiers poèmes, traite de l'Ancien Testament. Le second (Livre II), c'est-à-dire le seul *Christ et Satan*, traite du Nouveau Testament. A la fin du *Christ et Satan* se trouve la mention *Finit Liber II. Amen* ("fin du Livre II"). Une inscription similaire se trouvait peut-être sur la dernière page de *Daniel*, qui est perdue, mais cela n'a rien de certain, car au moment où *Daniel* a été copié il n'était peut-être pas encore question d'ajouter au manuscrit *Le Christ et Satan*.

III.1.i. Le Livre I

Les trois premiers poèmes, bien que d'auteurs différents, forment une unité. Ils sont placés dans l'ordre chronologique, et leurs sections sont numérotées en continu comme s'il s'agissait d'une seule oeuvre. Il n'y a dans le manuscrit aucun titre ni aucune autre marque qui puisse donner à penser qu'il s'agisse de poèmes différents. Sans doute, chacun commence en haut d'une page, et la fin de la précédente est laissée blanche; mais l'*Exode* et *Daniel* se situent dans une partie du manuscrit où se trouvent de nombreuses pages et demi-pages blanches qui devaient contenir des illustrations, de sorte qu'il est impossible de savoir si cet espace était réellement destiné à rester vierge pour marquer le changement de poème. Les premiers critiques ont traité ces oeuvres comme un tout -- Junius (1655), qui ne reproduit pas la division en sections, ne va même pas à la ligne au début d'un nouveau poème. Ce n'est que sur des critères de sujet et de style que les trois oeuvres ont pu être distinguées⁽²⁰⁾, puis attribuées à des auteurs différents. La seule indication qui laisse supposer que ces poèmes gardaient une certaine indépendance aux yeux du scribe est le fait qu'il a commencé à copier le début de l'*Exode* alors qu'il n'avait pas terminé la *Genèse*, pour s'occuper pendant que l'illustrateur travaillait sur le début du manuscrit⁽²¹⁾. Si le second poème n'avait été à ses yeux qu'une partie du premier, il n'y aurait pas eu de raison pour que son choix se porte sur les premières sections de l'*Exode* plutôt que sur un passage de la *Genèse*.

(20) par Bouterwek, *Caedmons des Angelsachsen biblische Dichtungen*, Elberfeld, Gütersloh, 1849-51.

(21) voir p. 17.

III.1.ii. Le Livre II

Le quatrième poème, *Le Christ et Satan*, ne faisait peut-être pas partie du plan original. Outre la différence de sujet et de scribe, les feuillets sur lesquels *Le Christ et Satan* est copié n'ont pas le même nombre de lignes que ceux du début du manuscrit.

Il est même possible que *Le Christ et Satan* ait eu une existence propre avant d'être réuni au manuscrit Junius XI. Lucas ⁽²²⁾ pense que ce poème était à l'origine une brochure pliée qui n'aurait été ajoutée qu'après coup au reste du codex. -- Au contraire Raw ⁽²³⁾ et Hall ⁽²⁴⁾ estiment que les pages sur lesquelles il a été copié avaient été préparées pour le Junius XI. Clubb ⁽²⁵⁾ explique la marque de pliure par le fait que ces feuilles se seraient détachées, et auraient été pliées et rangées provisoirement dans le manuscrit.

III.2. Rapports entre les poèmes du Junius XI

Le Junius XI est un manuscrit exclusivement poétique, ce qui était loin d'être la règle, puisque des quatre principaux recueils de poésie vieil-anglaise deux, le Livre de Verceil et le manuscrit de *Beowulf*, contiennent également des oeuvres en prose. Il s'oppose au troisième, le Livre d'Exeter, par son principe de sélection. Le Livre d'Exeter est une anthologie sans thème défini, qui contient aussi bien des oeuvres religieuses que profanes, rangées sans ordre précis. Le Junius XI, lui, témoigne de critères de choix plus stricts.

III.2.i. Collection à but liturgique?

Plusieurs critiques ont suggéré que ces quatre poèmes pourraient avoir été rassemblés dans un but liturgique. Certains mentionnent comme argument l'utilisation d'accents dans le manuscrit, reprenant l'interprétation de Thornley ⁽²⁶⁾ qui les associe au chant grégorien. Nous verrons plus loin la question des accents dans le Junius XI, mais nous pouvons dès à présent signaler que la théorie de Thornley, qui n'a jamais été vérifiée ni remise en question, est insuffisamment étayée et qu'il est hasardeux de s'en réclamer.

Plusieurs séries de lectures liturgiques ont été mises en avant pour expliquer la compilation du Junius XI. Toutes ces hypothèses ont un même défaut : les sujets de ces lectures ne correspondent qu'en partie à

(22) "On the incomplete ending of *Daniel* and the addition of *Christ and Satan* to MS Junius XI", *Anglia* 97, 1979, 46-59, p. 51-52.

(23) "The construction of Junius XI", p. 196.

(24) "On the bibliographic unity of Bodleian MS Junius XI", *American Notes and Queries* 24, 1986, 104-07.

(25) "The second book of the Caedmon Manuscript", *Modern Language Notes* 43, 1928, 304-06.

(26) "The accents and points of MS Junius XI", *Trans. Phil. Soc.* 1954, 178-205.

ceux traités par les poèmes du Junius XI ⁽²⁷⁾. C'est ainsi que Thornley suggère la liturgie de Pâques; Gatch, les lectures allant de la Sexagésime à Pâques; Shepherd, la liturgie de la Septuagésime ⁽²⁸⁾.

Larès ⁽²⁹⁾ associe le Junius XI aux lectures de la Semaine Sainte dans la liturgie de Jérusalem, et, pour expliquer une influence aussi lointaine, envisage la possibilité que des rites non romains aient pu être en usage en Angleterre avant le synode de Whitby (664), où les rites romains l'emportent sur les rites celtiques pour la célébration de Pâques. Elle attribue donc les poèmes du Junius XI au poète Caedmon ou à ses successeurs immédiats dans la Northumbrie du VIIe siècle, et propose de voir en l'Aelfwine dont le portrait figure au début du manuscrit un jeune prince northumbrien mort en 679. Il semble que le décalage entre poèmes et manuscrit ne soit pas défini de manière assez nette dans cette hypothèse. Si les poèmes peuvent éventuellement dater du VIIe siècle, le manuscrit du moins ne saurait être antérieur à la fin du Xe siècle. Même si l'on admet qu'il remonte à un modèle primitif datant du VIIe siècle — ce qui est peu probable, étant donné la présence de dessins illustrant spécifiquement la *Genèse B*, laquelle a été traduite à l'époque d'Alfred ⁽³⁰⁾ — il serait surprenant que l'illustrateur ait repris de son modèle le portrait d'un homme mort depuis plus de trois siècles.

Toutes les suggestions mentionnées ci-dessus semblent reposer sur de simples coïncidences, qui s'expliquent d'ailleurs aisément : les sujets traités dans les poèmes du Junius XI sont parmi les plus importants de l'Ancien Testament, et ce sont tout naturellement ceux que l'on retrouve dans les lectures liturgiques, sans que l'on puisse pour autant conclure à une influence de ces dernières sur la compilation du Junius XI. Par ailleurs si la destination première du manuscrit avait été liturgique le compilateur aurait supprimé maint épisode superflu — en particulier le récit, longuement développé dans le style héroïque, de la guerre à laquelle prend part Abraham.

(27) Voir les critiques formulées par Gatch ("Old English literature and the liturgy : problems and potential", *Anglo-Saxon England* 6, 1977, 245-46), Hall ("The Old English epic of redemption : the theological unity of MS Junius XI", *Traditio* 32, 1976, 185-208), McKill ("The offering of Isaac and the artistry of the Old English *Genesis A*", *The practical vision*, 1978, p. 5).

(28) Thornley, "The accents and points"; Gatch, "Old English literature and the liturgy"; Shepherd, "Scriptural poetry", in *Continuations and Beginnings*, ed E.G. Stanley, Londres 1966, p. 24.

(29) "Echo d'un rite hiérosolymitain dans un manuscrit du haut Moyen-Age anglais", *Revue d'Histoire des Religions* 165, 1964, 13-47; "Le poète caedmonien et la société northumbrienne du VIIe siècle", Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur, Actes du Congrès de Caen, *L'écrivain de langue anglaise et la société de son temps*, *Etudes Anglaises* 23, 1964, 208 p., p. 47.

(30) voir p. 154.

III.2.ii. Le catéchisme de saint Augustin

Crawford, puis Day et Hall ⁽³¹⁾ font remarquer que le Junius XI suit le cours de l'histoire sainte selon la classification des sujets donnée par saint Augustin dans *De catechizandis rudibus* : la Genèse de la Création au sacrifice d'Isaac, l'Exode, (la vie de David), l'histoire de Daniel, et la vie du Christ.

Malgré tout, l'ordre des différents épisodes ne correspond pas toujours : par exemple la chute de Lucifer est située après la création de l'homme chez saint Augustin, alors que dans la *Genèse A* elle est en tête du poème. La *Genèse A* contient aussi des passages qui ne se retrouvent pas chez saint Augustin, en particulier les généalogies et les récits de bataille. Si le compilateur a réellement choisi les poèmes en fonction de la classification de saint Augustin, il ne s'est guère préoccupé de les y adapter de manière plus précise, en modifiant l'ordre des épisodes, en supprimant les passages faisant double emploi – il y a deux chutes des anges dans la *Genèse*, le déluge et le sacrifice d'Isaac sont racontés dans l'*Exode* comme dans la *Genèse* -- et surtout en insérant les épisodes manquants : c'est en particulier le cas de l'histoire de David, absente du Junius XI, et que ne saurait remplacer, comme le voudrait Hall ⁽³²⁾, la brève mention, dans l'*Exode*, de Salomon comme *sunu davides* (389).

En réalité les poèmes du Junius XI ne font que suivre l'ordre de la Bible, et les correspondances relevées s'expliquent par le fait que saint Augustin a lui aussi pris la Bible pour base. Le compilateur du Junius XI a simplement voulu regrouper quelques poèmes sur l'Ancien Testament, qui n'ont probablement jamais été destinés à former une série complète – d'où les lacunes et les redites.

III.2.iii. Epopée de la Rédemption?

Hall ⁽³³⁾ voit dans le Junius XI un ensemble en deux volets, dont *Le Christ et Satan* serait donc partie intégrante. Il compare les éléments de l'histoire sainte que traitent le Junius XI, le *De catechizandis rudibus* de saint Augustin, et le sermon 6 de Wulfstan, et conclut que comme les deux autres textes le Junius XI a pour thème de base la libération spirituelle de l'humanité par la Rédemption.

III.3. La *Genèse* et l'*Exode*

Les poèmes du Livre I n'ont guère en commun que leur thème biblique, et la manière dont il est traité diffère, certains se rapprochant de la simple

(31) Crawford, "The Caedmon poems", *Anglia* 49, 1925, 279-84; Day, "The influence of the catechical *narratio* on Old English and some other medieval literature", *Anglo-Saxon England*, 51-61; Hall, "The Old English epic of redemption".

(32) Hall, "The Old English epic of redemption", p. 199.

(33) "The Old English epic of redemption".

paraphrase, d'autres formant des poèmes structurés autour d'un thème unique. Pourtant vers la fin de l'*Exode* comme au début de la *Genèse* se trouve une structure encadrante basée sur la répétition de l'adjectif *micel* (Gen 1-14, Exo 554-64), qui paraît réunir en un seul ensemble les deux premiers poèmes du manuscrit ⁽³⁴⁾.

Ce fait peut s'interpréter diversement. On peut supposer que ce passage a été ajouté à l'*Exode* pour rattacher plus étroitement ce poème à la *Genèse* au moment de la compilation. Il est possible également que l'un des deux poèmes ait été écrit pour compléter l'autre, voire que les deux oeuvres aient été composées en même temps pour un même manuscrit ⁽³⁵⁾. On ne saurait par ailleurs négliger la possibilité d'une coïncidence.

IV. Les illustrations

IV.1. Généralités

Le Junius XI est exceptionnel, parmi les manuscrits poétiques vieil-anglais, par l'abondance de son illustration : des dessins d'une page ou d'une demi-page accompagnent le texte, tandis que des initiales zoomorphes marquent le début des sections.

IV.1.i. Attribution de l'illustration

Les dessins

Deux artistes ont travaillé sur le manuscrit ⁽³⁶⁾, le premier sur les pages 1 à 68, soit 38 dessins, et le second sur les pages 73 à 88, soit 10 dessins. Gollancz ⁽³⁷⁾ attribue également au second artiste le dessin p. 225, qu'il interprète comme le plan de la couverture originale du manuscrit. Il existe en outre quelques esquisses plus tardives, qui n'intéressent pas directement notre propos.

(34) Le discours où Moïse annonce à son peuple qu'ils posséderont la Terre Promise commence par *micel is theos menigeo* (554), et se termine par *bið eowre blæd micel* (564), associant la puissance divine et le bonheur promis au peuple élu s'il se montre obéissant.

(35) Selon Blake par exemple ("The dating of Old English poetry", *An English miscellany*, ed. B.S. Lee, Cape Town, 1977, p. 14-27), les poèmes du Junius XI auraient tous été composés à la même époque et à la demande du roi Alfred.

(36) C'est l'opinion généralement admise; cependant Margaret Rickert (*Painting in the Middle-Ages*, Londres, Penguin, 1954, p. 51-52) reconnaît trois styles, qu'elle hésite à attribuer à des personnes différentes. La technique des artistes et les influences que l'on peut déceler dans leur oeuvre sont décrites sommairement par Wormald, *English drawings of the tenth and eleventh centuries*, Londres 1952, p. 76. Une bibliographie est proposée par Temple, *Anglo-Saxon manuscripts 900-1066, a survey of manuscripts illuminated in the British Isles*, Londres, 1976.

(37) *The Caedmon Manuscript*, p. xxxvi.

Les initiales décorées

Des initiales décorées, pour la plupart zoomorphes, marquent le début des sections, jusqu'à la p. 79 du manuscrit. Ensuite elles sont remplacées par des letrines de même taille, mais de contour plus simple. Ces initiales décorées pourraient être l'oeuvre du scribe, de l'un des deux artistes, voire d'un troisième.

Henderson ⁽³⁸⁾ suggère qu'elles seraient de la main du scribe, qui s'en serait lassé au bout de quelque temps et se serait contenté ensuite d'initiales plus simples. Cet abandon de la décoration n'est toutefois pas absolu : la première section de l'*Exode* commence par une initiale zoomorphe, et des blancs ont été laissés pour trois autres dans les sections qui suivent. Il est peu probable que l'unique initiale décorée de l'*Exode* témoigne d'une volonté de marquer le commencement d'un nouveau poème, car le début de *Daniel*, pourtant copié par le même scribe, n'est pas indiqué de cette manière. Quoi qu'il en soit, les espaces prévus pour des initiales dans les sections 2 à 4 de l'*Exode* ne peuvent avoir été laissés qu'à l'intention d'une autre personne.

Gollancz ⁽³⁹⁾ démontre que les initiales (les deux dernières exceptées) sont dues au premier artiste, car dans le dessin de la p. 62, qui est de sa main, la colonne de gauche présente le même type de décoration. Comme le fait par ailleurs remarquer Gollancz ⁽⁴⁰⁾ les initiales décorées cessent au moment où le second artiste remplace le premier.

Les initiales des pages 75 et 79 sont d'une autre main que celles qui précèdent. La première n'est pas décorée, tandis que la seconde est dans le même style que celles du début du manuscrit, mais tracée d'une main plus hésitante. Gollancz ⁽⁴¹⁾ les attribue toutes deux au second artiste, tandis que Lucas ⁽⁴²⁾ suggère que la deuxième pourrait avoir été dessinée par le scribe lui-même. Ces deux initiales de style différent reflètent les hésitations de leur auteur (que celui-ci soit le scribe ou le second artiste) lorsque le premier artiste a cessé son travail.

Les initiales décorées cessent entièrement dès la p. 79, alors que les illustrations se poursuivent encore sur une dizaine de pages. Elles sont remplacées par des letrines beaucoup plus sommaires probablement dues au scribe. La raison que nous suggérons est que les initiales décorées, absentes du modèle, sont un ajout du premier artiste, et que le second ne se sentait pas apte à l'invention qu'implique ce type de travail. Au contraire le premier

(38) "The programme of illustrations in Bodleian MS Junius XI", *Studies in memory of D. T. Rice*, ed. G. Robertson & G. Henderson, Edimbourg, 1975, p. 113-45, p. 115.

(39) *The Caedmon Manuscript*, p. xviii-xix.

(40) *The Caedmon Manuscript*, p. xix.

(41) *The Caedmon Manuscript*, p. xix.

(42) "MS Junius XI and Malmesbury I", p. 206-07.

artiste se montre capable d'improviser : lorsque le scribe se trouve amené, par des circonstances que nous détaillerons plus loin, à modifier le point de départ d'une section de manière à ce que la première lettre soit un *B* au lieu d'un *L*, cette initiale non prévue à l'origine ne lui pose aucun problème, et il la dessine dans le même style et avec la même sûreté de main que les autres.

IV.1.ii. Les espaces blancs

Le cycle d'illustrations n'a pas été achevé. Les dessins cessent après la page 88, et des blancs ont été laissés pour d'autres qui n'ont jamais été exécutés. Ces emplacements réservés indiquent que le scribe espérait que l'illustration du manuscrit serait poursuivie. En fait seul un de ces espaces a été rempli (p. 96), par un dessin inachevé, et ce, à une date bien postérieure.

Ainsi des pages ou des demi-pages ont-elles été laissées blanches aux pages 55, 70, 85, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142⁽⁴³⁾.

IV.1.iii. Esquisses

Outre les illustrations achevées, un certain nombre d'esquisses ont été mises en évidence par la photographie en lumière ultra-violette⁽⁴⁴⁾. Trois sont contemporaines des autres dessins et représentent des essais de l'artiste. L'une (p. 55) est une ébauche du portrait de Jubal, qui sera finalement placé avec celui de Tubal-Cain p. 54. Deux autres, sur une page entière laissée blanche (p. 70), représentent l'arche de Noé. La première, surmontée d'un arc-en-ciel, correspondrait selon Ohlgren au débarquement illustré p. 73; Lucas⁽⁴⁵⁾ préfère y voir la scène où Noé lâche de l'arche le corbeau et la colombe. La seconde représente l'arche sur les flots, comme le dessin p. 68. Ces tâtonnements, qui indiquent que des illustrations pouvaient à l'occasion être déplacées ou regroupées, témoignent d'une certaine marge d'innovation par rapport au modèle.

(43) La question des scènes qui devaient remplir ces espaces est traitée par Henderson, "The programme of illustrations"; et Lucas, *Exodus*, Londres 1977, p. 15-17, puis "On the blank Daniel cycle in MS Junius XI", *Journal of the Warburg & Courtauld Institutes* 42, 1979, p. 207-13.

(44) Ohlgren, "Five new drawings in MS Junius XI : their iconography and thematic significance", *Speculum* 47, 1972, 227-33.

(45) "MS Junius XI and Malmesbury I", p. 208.

IV.1.iv. Dessins datant du XIIe siècle

Il existe quelques dessins datés du XIIe siècle ⁽⁴⁶⁾, qui ne faisaient pas partie du plan primitif. L'un, qui représente Abraham apprenant la nouvelle de la bataille, occupe la première page laissée blanche (p. 96). L'auteur de cette illustration avait peut-être l'intention de compléter l'ensemble du cycle laissé inachevé, mais il n'a pas même terminé ce premier dessin. — Le second, qui représente un lion, a été ajouté dans l'espace disponible en dessous de l'illustration de la p. 31. — Le troisième, visible seulement en lumière ultra-violette, représenterait saint Michel ⁽⁴⁷⁾; il n'a donc aucun rapport avec le texte, puisqu'il est situé p. 12 en dessous de la description des quatre fleuves du Paradis.

IV.1.v. Légendes

Certaines des illustrations sont accompagnées de légendes en vieil anglais, parfois en vers ⁽⁴⁸⁾. Elles sont situées dans la marge (pp. 2, 3, 6, 7), ou parfois dans le dessin lui-même, près de la scène ou du personnage correspondants (pp. 9, 56).

Leur fonction est incertaine. Ohlgren ⁽⁴⁹⁾ suggère que certaines seraient des indications destinées à l'artiste, mais cette hypothèse est invalidée par le fait que la légende ne correspond pas toujours au sujet. Le dessin p. 6, par exemple, représente la séparation de la lumière et des ténèbres, avec le commentaire *her he gesyndrode wæter and eorðan* ("ici il sépara l'eau et la terre"). De plus la série de la p. 9, où chaque groupe de personnages reçoit sa légende, serait difficilement explicable de cette manière. D'ailleurs certaines sont écrites par-dessus le dessin, et ont donc été ajoutées après coup ⁽⁵⁰⁾.

Cet ajout de légendes est loin d'être systématique. Si les premiers dessins en sont presque tous pourvus, parmi les derniers seul celui de la p. 56 en possède une. Certaines éclairent, parfois de manière erronée, une scène dont le sens n'est pas immédiatement apparent, mais d'autres commentent des dessins parfaitement intelligibles. Il paraît probable que ces quelques légendes n'avaient pas pour but d'expliquer seulement les scènes les plus obscures,

(46) Wormald, *English drawings*, p. 76; Rice, *English art 871-1100*, Oxford 1952, p. 203.

(47) Ohlgren, "Five new drawings", p. 227.

(48) Une liste de ces légendes est donnée par Ellis ("Account of Caedmon's metrical paraphrase of Scripture history", *Archaeologia* 24, 329-40) et Krapp (*The Junius manuscript*, ASPR I, New-York, 1931, p. xvi-xvii). Ces vers sont attribués au scribe par Bliss ("Some unnoticed lines of Old English verse", *Notes and Queries* 216, 1971, 404).

(49) "Some new light on the Old English Caedmonian Genesis", *Studies in Iconography* 1, 1975, 38-75.

(48) Lucas, "MS Junius XI and Malmesbury I", p. 209.

mais qu'elles faisaient partie d'un programme plus complet envisagé par l'un des utilisateurs du manuscrit, programme qui, comme bien des choses dans le Junius XI -- des illustrations aux corrections -- n'aurait pas été achevé.

IV.1.vi. Publication des illustrations

Quelques-unes des illustrations ont été publiées par Mores ⁽⁵¹⁾, et la totalité par Ellis ⁽⁵²⁾ en complément à l'édition de Thorpe ⁽⁵³⁾; les planches d'Ellis ont été reprises en format réduit en appendice à la traduction de Kennedy ⁽⁵⁴⁾. Le fac-similé publié par Gollancz ⁽⁵⁵⁾ reproduit les illustrations dans leur contexte. Une description est fournie en particulier par Ellis et Gollancz.

Nous indiquerons dans notre édition, à droite du texte, l'emplacement des illustrations ou des blancs destinés à les recevoir. Afin de ne pas surcharger la page nous en préciserons les dimensions et le sujet en note infra-paginale.

IV.1.vii. Date et provenance du manuscrit

Dates proposées

Les illustrations ont servi de base à une datation du manuscrit. Le travail du premier artiste révélerait des influences scandinaves, notamment dans la représentation de l'arche (p. 66 et 68), qui ressemble à un navire scandinave, avec une proue sculptée en forme de tête de dragon. Ces influences se sont fait sentir dans l'art anglo-saxon à l'époque des trois rois scandinaves -- Knut (1016-1035), Harold Pied de Lièvre (1035-40) et Harthaknut (1040-42), -- qui ont régné sur l'Angleterre dans l'intervalle entre la défaite d'Ethelred le Malavisé et la restauration d'Edouard le Confesseur. Cela amène à dater les illustrations -- et donc le manuscrit, car, comme nous le verrons plus loin, scribe et illustrateurs travaillaient ensemble -- du second quart du XIe siècle ⁽⁵⁶⁾. -- Cette date ne coïncide pas exactement avec celle, légèrement plus ancienne, proposée pour l'écriture ⁽⁵⁷⁾. Doane ⁽⁵⁸⁾ en conclut que l'écriture doit dater, comme les illustrations, du premier quart du XIe siècle, mais qu'elle paraît plus ancienne parce qu'archaïque ou provinciale.

(51) Mores, *Figurae quaedam antiquae ex Caedmonis monachi paraphraseos*, Oxford, 1754.

(52) Ellis, "Account of Caedmon's metrical paraphrase".

(53) *Caedmon's metrical paraphrase of parts of the Holy Scriptures in Anglo-Saxon*, Londres, 1832.

(54) Kennedy, *The Caedmon poems*.

(55) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*.

(56) Wormald, *English drawings*, p. 76.

(57) voir p. 6.

(58) Doane, *Genesis A*, p. 18.

Cette date est remise en question par Holmquist ⁽⁵⁹⁾ qui estime que les entrelacs et dragons mis en avant comme témoignages d'influence scandinave sont en fait des motifs insulaires. Il date le manuscrit, d'après le style des initiales, des environs de l'an mil. Wormald ⁽⁶⁰⁾ faisait déjà remarquer que les initiales du Junius XI sont de type plus archaïque que ce que l'on attendrait d'après la date communément admise pour le manuscrit. Si, comme nous l'avons suggéré, ces initiales sont une création du premier artiste, elles doivent être prises en compte de manière prioritaire dans tout essai de datation du manuscrit.

Provenance du manuscrit

Quatre provenances ont été proposées pour le Junius XI : Cantorbéry, Winchester, Glastonbury et Malmesbury.

James ⁽⁶¹⁾ identifie le Junius XI à la *Genesis anglica depicta* mentionnée dans le catalogue des livres de Christ Church à Cantorbéry; mais cette description peut s'appliquer à d'autres ouvrages, en particulier à l'Hexateuque, traduction en prose des premiers livres de la Genèse.

Ellis ⁽⁶²⁾ et Gollancz ⁽⁶³⁾ rapprochent l'Aelfwine dont le portrait se trouve dans un médaillon au bas de la p. 2 d'un abbé du même nom à New Minster (Winchester) en 1035, qui serait le destinataire du manuscrit ⁽⁶⁴⁾. Comme le fait remarquer Raw cette attribution est impossible puisque l'homme du portrait ne porte pas de tonsure ⁽⁶⁵⁾. D'ailleurs la position du médaillon, sous un dessin illustrant le texte, donne l'impression qu'il a été placé là après coup pour remplir un vide, et il est peut-être hasardeux d'associer trop étroitement ce personnage avec le manuscrit. — Le style des illustrations est celui de l'école de Winchester, mais le terme d'"école de Winchester" ne saurait être restreint aux productions de cette ville.

(59) "Viking art in the eleventh century", *Acta Archaeologica* 22, 1951, 1-56, p. 47.

(60) "Decorated initials in English Manuscripts from AD 900 to 1100", *Archaeologia* 91, 1945, 107-31, p. 121.

(61) *The ancient libraries of Canterbury and Dover*, Cambridge 1903, p. 509.

(62) "An account of Caedmon's metrical paraphrase".

(63) *The Caedmon Manuscript*, p. xxxiv-xxxv.

(64) Millar (*English illuminated manuscripts from the 10th to the 13th century*, Paris 1926, 145 p., 100 pl., p. 18), suggère qu'il pourrait s'agir de l'illustrateur, et rapproche ce portrait d'un autre portant la légende "Aegelmund" dans le Psautier de Harley; cette interprétation paraît moins vraisemblable.

(65) "The probable derivation", p. 135. Lucas ("MS Junius XI and Malmesbury I", p. 210-11) rejette cet argument, car selon lui l'auteur du portrait aurait pris pour modèle une pièce antique.

Higgit, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Temple, *Anglo-Saxon manuscripts* ⁽⁶⁶⁾, envisage la possibilité que le Junius XI provienne de Glastonbury.

Lucas ⁽⁶⁷⁾ suggère que le manuscrit aurait été copié à Malmesbury. Le second artiste du Junius XI est également l'illustrateur d'un manuscrit provenant de Malmesbury : le MS 23 du Collège de Corpus Christi à Cambridge, contenant des oeuvres de Prudence ⁽⁶⁸⁾. Lucas en tire la conclusion que les deux manuscrits ont dû être réalisés au même endroit. Toutefois l'inachèvement des illustrations du Junius XI laisse entendre que leur auteur peut être un artiste de passage. -- Lucas note en outre la relation de certaines illustrations du Junius XI avec les voussures de l'abbaye de Malmesbury; l'existence d'un abbé Aelfwine de Malmesbury (1043-44 à 1045-46) qui pourrait être responsable de l'addition du *Christ et Satan* au manuscrit primitif; et le fait que le manuscrit porte les traces d'un incendie qui pourrait être celui qui se produisit à Malmesbury en 1042. -- L'hypothèse de Lucas est rejetée par Thomson ⁽⁶⁹⁾.

IV.2. Texte et illustrations sont-ils contemporains?

Du fait que le texte est copié dans son entier, alors que le programme d'illustrations n'est pas achevé, on pourrait imaginer que le scribe a travaillé le premier et a copié le texte jusqu'au bout, et que l'illustrateur ne s'est mis au travail qu'ensuite. Il serait même possible qu'un temps plus ou moins long se soit écoulé entre ces deux étapes. C'est l'opinion de Morley et d'Henderson ⁽⁷⁰⁾.

Une étude des initiales de l'*Exode* permet d'arriver à des conclusions différentes. Rappelons que les initiales sont vraisemblablement l'oeuvre du premier artiste, de sorte que les conclusions que nous pourrions en tirer seront valables pour les illustrations également.

La première section de l'*Exode* (p. 143) est marquée par une lettrine de la main du premier artiste, qui a donc dû être faite en même temps que celles des pages 1 à 73 de la *Genèse*. Aux sections suivantes du même cahier (p. 146, 148, 149) le scribe laisse un espace pour l'initiale, c'est-à-dire qu'il croit encore pouvoir compter sur un illustrateur pour remplir ces blancs. A partir

(66) *The Burlington Magazine* 119, 1977, p. 445.

(67) "MS Junius XI and Malmesbury I"; *Exodus*, p. 2-5.

(68) Homburger, *Die Anfänge der Malschule von Winchester im X. Jahrhundert*, Leipzig, "Studien über christliche Denkmäler" II, 1912.

(69) "Identifiable books from the pre-conquest library at Malmesbury Abbey", *Anglo-Saxon England* 10, 1-19.

(70) Morley, in Kennedy, *The Caedmon poems*, p. 190-92; Henderson, "The programme of illustrations in Bodleian MS Junius XI", p. 126.

de la page 148 au contraire, comme dans la fin de la *Genèse*, les initiales sont de la main du scribe. Si l'on suppose que le scribe avait dans tout le manuscrit laissé des blancs pour les initiales, dont les premiers auraient été remplis par le premier artiste, et les suivants par le scribe lui-même ou par un lecteur, il est impossible d'expliquer pourquoi trois des initiales de l'*Exode* auraient été oubliées. Si l'on admet au contraire que les initiales étaient faites par l'illustrateur au fur et à mesure, leur disposition paraît devoir s'expliquer de la manière suivante : le scribe travaillait en alternance sur la *Genèse* et sur l'*Exode*, ce qui ne posait pas de problème puisque l'*Exode* commence au début d'un cahier. Il copiait probablement l'*Exode*, par fragments, lorsque la *Genèse* était entre les mains de l'illustrateur. Il a donc laissé un blanc pour les premières initiales de ce poème, escomptant qu'elles seraient insérées lorsque l'illustration de la *Genèse* serait terminée. Lorsque le premier artiste a été remplacé par le second et que les initiales décorées ont été abandonnées, le scribe était arrivé à la cinquième section de l'*Exode*. Il a dessiné les autres initiales lui-même dans le reste de ce poème, comme dans les dernières sections de la *Genèse* et pour la même raison.

Selon Gollancz ⁽⁷¹⁾ les espaces laissés dans l'*Exode* seraient insuffisants pour des initiales du type de celles du premier artiste. En réalité les dimensions des initiales décorées de la *Genèse* sont très variables. Quelques-unes sont nettement plus petites que les autres, et c'est également le cas du *H* initial de l'*Exode*, qui occupe un espace de quatre lignes de haut seulement. C'est aussi la hauteur du blanc laissé pour l'initiale suivante. Ensuite la dimension de ces emplacements réservés diminue progressivement, passant à trois puis deux lignes. L'espace laissé pour l'initiale de la quatrième section est nettement insuffisant, mais il est peu probable que cela soit délibéré. Il s'agit plutôt d'une maladresse du scribe qui, dans son travail sur l'*Exode*, n'était pas soumis au contrôle de l'illustrateur, puisque ce dernier travaillait alors sur la *Genèse*.

Il est peu vraisemblable que le scribe ait passé sur les quatre premières sections de l'*Exode* tout le temps que l'illustrateur a mis à exécuter les dessins des pages 1 à 68. Il n'a vraisemblablement entrepris la copie de ce second poème qu'assez tard. L'initiale de l'*Exode* semble avoir été dessinée par le premier artiste vers la fin de son travail, car elle est relativement petite, comme le sont également les dernières qu'il a exécutées pour la *Genèse*. Dans ce cas la dimension des emplacements réservés de l'*Exode* pourrait s'expliquer par une adaptation -- d'ailleurs excessive -- soit à ce format plus petit utilisé désormais par le premier artiste, soit à celui, plus réduit encore, que révèle l'essai unique du second artiste.

(71) *The Caedmon Manuscript*, p. xix.

Nous concluons de ce qui précède que les initiales et le texte ont été exécutés conjointement. Il en est par conséquent de même pour les illustrations, puisque nous avons admis plus haut que la majorité des initiales et les premières illustrations sont de la même main. Nous pouvons ajouter que c'est l'hypothèse la plus simple : puisque des espaces ont été prévus pour les illustrations, c'est que le maître d'oeuvre avait un illustrateur à sa disposition -- il aurait été absurde de sa part de laisser dans un manuscrit des blancs peu esthétiques, dans l'espoir incertain de pouvoir trouver plus tard un artiste capable de les remplir.

IV.3. Dans quel ordre le texte et les illustrations ont-ils été exécutés?

Si le travail du scribe et de l'illustrateur datent de la même époque et qu'ils utilisaient le manuscrit à tour de rôle, on peut imaginer que chacun travaillait un certain temps en laissant de la place pour l'autre. Il est également possible que le scribe ait dirigé le travail et que l'illustrateur se soit contenté de remplir les blancs qui lui étaient laissés, sans s'aventurer au-delà de la portion de texte déjà copiée.

IV.3.i. Les illustrations proprement dites

Cas où le texte paraît copié avant les illustrations

A plusieurs endroits il est clair que le texte était déjà copié lorsque les illustrations qui le suivent ont été exécutées. C'est le cas p. 77, où trois lignes de texte au milieu de la page réservent deux demi-pages pour les illustrations, tandis que le dessin occupe la page entière sans tenir compte du texte, et couvre l'écriture.

Certaines irrégularités des illustrations s'expliquent par des adaptations à la forme du texte. Le bord supérieur du cadre du dessin p. 60, au lieu de suivre une ligne horizontale, remonte en diagonale, suivant ainsi le texte, dont la dernière ligne est incomplète. -- Les colonnes soutenant la voûte p. 10 ne sont pas de longueur égale, car celle de droite est placée sous la dernière ligne de texte, qui est incomplète ⁽⁷²⁾. Dans le même dessin les constructions qui surmontent la colonne de droite sont décalées vers la gauche, occupant l'espace blanc à la fin d'une ligne incomplète. Selon Young ⁽⁷³⁾ c'est le scribe qui aurait adapté son texte à la forme irrégulière du dessin. Cela serait peut-être admissible pour la hauteur des colonnes, mais il ne nous paraît pas que cette explication puisse être retenue en ce qui concerne le décalage des bâtiments vers la gauche, car l'illustrateur ne pouvait pas savoir à l'avance

(72) Timmer, *The Later Genesis*, p. 3.

(73) "Two notes on the *Later Genesis*", *The Anglo-Saxons, Mélanges Dickins*, ed. P. Clemons, Londres 1959, 204-11.

que la dernière ligne de texte serait incomplète. -- Timmer ⁽⁷⁴⁾ cite encore l'exemple de la p. 17, où les deux côtés de la mandorle ne se rejoignent pas au sommet afin de ne pas empiéter sur le texte; mais ils ne se rejoignent pas non plus en bas, et cet effet paraît voulu.

Cas où les illustrations paraissent avoir été faites avant le texte

Les exemples où les dessins pourraient avoir été faits avant le texte qui précède sont moins clairs. Il ne semble pas que l'on puisse interpréter de cette manière les nombreux cas de dessins débordant sur la dernière ligne de texte, qui peuvent tout aussi bien indiquer que l'illustrateur a mal calculé la place qui lui était nécessaire : c'est le cas pour la pointe des ailes des anges pp. 2, 6 et 66, le sommet de la voûte pp. 10 et 58, le bas du dessin p. 62 et 63, le cadre pp. 76 et 82, le feuillage p. 78, la tour p. 81.

Un exemple est proposé par Young ⁽⁷⁵⁾ : la queue du r du quatrième mot de la dernière ligne p. 66 est raccourcie pour éviter qu'elle touche le sommet de l'arche, ce qui indique que l'illustration était déjà en place quand le texte a été écrit.

Le scribe utilise dans la dernière ligne de la p. 9 deux abréviations -- un tilde sur le u de *englu(m)* et le g de *g(e)lice* -- pour éviter de commencer une nouvelle ligne qui déborderait sur l'illustration. Krapp ⁽⁷⁶⁾ en conclut que le dessin aurait été exécuté avant que le texte soit copié. Il se peut aussi que le scribe ait seulement voulu éviter de commencer une ligne pour un seul mot. Si le tilde sur le g est rare dans le poème, celui qui remplace une nasale est d'un emploi courant lorsque le scribe désire gagner de la place. A plusieurs reprises par ailleurs, lorsque la dernière ligne n'aurait qu'un mot, celui-ci est écrit à droite sous le dernier mot de la ligne précédente, qu'il y ait ou non une illustration ensuite.

D'une manière générale d'ailleurs, il ne paraît guère vraisemblable qu'un dessin ait pu être fait avant le texte qui le précède. Même si scribe et illustrateur ne faisaient que suivre un modèle sans y apporter aucune modification -- ce qui, comme nous le verrons, est loin d'être le cas -- la différence d'écriture entre deux scribes peut se traduire par un écart sensible au bout de quelques pages. Dessins et texte ne coïncideraient plus exactement alors, et il est peu probable que le scribe et l'illustrateur aient pris un tel risque. Il semble donc que le texte était copié d'abord, puis les illustrations ajoutées dans les blancs laissés par le scribe.

(74) *The Later Genesis*, p. 3; voir reproduction p. 66.

(75) "Two notes on the *Later Genesis*", p. 210.

(76) *The Junius manuscript*, p. xxi.

IV.3.ii. Les initiales

Le cas des initiales est quelque peu différent. Il est probable que lorsque le scribe arrivait à une nouvelle section au milieu d'une séance de travail, il laissait simplement un blanc pour l'initiale : c'est ce qui se passe aux p. 146, 148 et 149 de l'*Exode*, où le blanc n'a pas été rempli.

Deux des initiales paraissent avoir été dessinées une fois le texte en place. La première est la *wynn* de la p. 26, dont la queue dépasse largement la dernière ligne de texte : il aurait été plus simple et plus esthétique de commencer la section à la page suivante, mais cette solution était impossible si le texte était déjà en place. Le second cas est le *ð* de la p. 48, que l'artiste a dû coucher sur le côté, car le scribe n'a laissé qu'un espace carré de trois lignes qui ne permet pas de placer la partie haute de la lettre. Nous pouvons ajouter le cas plus douteux de la p. 23, où la section commence par un *A* comme celle de la p. 21; la forme de ces deux lettres est très différente, et on peut se demander si l'illustrateur n'a pas été obligé de modifier l'initiale pour l'adapter à l'espace carré réservé par le scribe. Cette section commence par le mot *angan*, et il n'est pas impossible que le scribe ait prévu la place nécessaire pour le *O* de la variante plus commune *ongan*.

Lorsqu'en revanche le scribe terminait son travail à la fin d'une section, il est possible que l'initiale de la suivante ait été dessinée avant que le texte correspondant soit copié.

L'ajustement parfait entre texte et initiale que Gollancz ⁽⁷⁷⁾ fait remarquer aux pp. 5, 8 et 21 permet de supposer que c'est le cas au moins pour ces trois sections. A ces trois exemples nous pouvons ajouter les initiales des pages 14, 18, 71 et 73 : le texte en suit trop exactement les contours pour que le scribe ait pu l'ajuster d'avance à la forme probable de la lettre. Il serait pourtant excessif de conclure, de ce que certaines initiales ont été faites avant le texte, que c'était là une manière de procéder habituelle. Dans la majorité des cas l'espace qu'occupe la lettrine a une forme banale – carré, cercle ou portion de cercle, – et a très bien pu être réservé par le scribe.

Il apparaît donc que les initiales peuvent être indifféremment dessinées avant ou après le texte, probablement en fonction du rythme de travail : si le scribe arrivait à une nouvelle section au milieu de sa séance de travail, il laissait un blanc que l'illustrateur remplissait ultérieurement. Mais s'il s'arrêtait à la fin d'une section, l'artiste dessinait l'initiale de la suivante avant que le texte soit en place.

L'initiale de la section 7

La section 7 commence en haut de la p. 18, au vers 326. En réalité le scribe avait arrêté la section 6 au vers 321, et en avait marqué la fin par le

(77) *The Caedmon Manuscript*, p. xix.

signe ∙∙ -- mais il y a ensuite ajouté trois lignes, de sorte que la section 7 commence au milieu d'une phrase par le mot *Brand*. Cet acte délibéré ne saurait avoir pour but que la correction d'une erreur de l'illustrateur.

Selon Gollancz ⁽⁷⁸⁾ une fois la section 6 achevée par le scribe, l'artiste aurait ajouté l'illustration du bas de la page 17 et l'initiale de la page suivante, dessinant par erreur un *B* au lieu d'un *L*, ce qui aurait forcé le scribe à insérer quelques lignes de manière à ce que la nouvelle section commence par un *B*. Mais ce serait une remarquable coïncidence qu'il reste juste assez de place au-dessus d'un dessin déjà fait pour ajouter les trois lignes qui mènent la section jusqu'à ce *B*.

Doane ⁽⁷⁹⁾ suggère que l'illustrateur aurait dessiné d'abord le *B* de la p. 18, et n'aurait exécuté l'illustration de la page 17 qu'une fois que le scribe avait ajouté les trois lignes supplémentaires. On peut penser en effet que l'artiste a pu faire d'abord l'initiale, et réserver pour plus tard le dessin, qui prenait certainement plus de temps à exécuter; ce n'est cependant pas l'explication la plus vraisemblable. Il paraît de toute manière difficile d'admettre que l'illustrateur ait pu croire que la section 7 commençait par le mot *Brand* si le poème était déjà divisé en sections dans le modèle; et s'il ne l'était pas, il n'en aurait fait que plus attention à la syntaxe pour placer correctement la coupure entre les deux sections.

Il est plus simple de supposer que le scribe a arrêté sa section au vers 321 en laissant le bas de la page à l'illustrateur, et que celui-ci n'a pas utilisé tout l'espace à sa disposition, et a laissé la valeur de trois lignes entre le texte et le haut du dessin. Les illustrations arrivent habituellement au ras du texte, lorsqu'elles ne débordent pas dessus, et l'illustrateur ne cherche pas à séparer texte et dessin par une ou deux lignes blanches comme le voudrait la tendance moderne. Pour éviter un blanc jugé disgracieux le scribe, qui n'avait pas la place de commencer là une nouvelle section avec une initiale décorée, a préféré ajouter trois lignes pour compléter la page, et commencer la section à la page suivante. C'est alors que l'illustrateur a dessiné le *B* sur ses indications.

Le seul argument qui semble aller à l'encontre de cette hypothèse est la présence du chiffre 7, numéro de la section suivante, inclus dans le dessin; cela paraîtrait indiquer que le dessin a été fait une fois le chiffre en place, et que l'espace nécessaire a été mal calculé, puisque le dessin déborde sur le chiffre. Mais ce chiffre a été ajouté après que le problème s'est posé, puisqu'il est situé après la nouvelle fin de la section. Lorsque le scribe a terminé sa section au vers 321 par le signe ∙∙ il n'était pas encore question de numérotter les sections, car la section 7 est la première qui le soit. Il est

(78) *The Caedmon Manuscript*, p. xxx-xxx1.

(79) *Genesis A*, p. 11.

donc possible que le numéro ait été ajouté par la suite – dans le dessin puisqu'il n'y avait pas de place ailleurs – lorsque cette numérotation a été décidée. A la p. 58 de même le numéro de section est placé dans le dessin.

IV.4. Position des illustrations par rapport au texte

IV.4.i. La position normale

La position normale d'une illustration paraît être immédiatement après le texte auquel elle se rapporte. Ainsi le dessin qui illustre la mort de Mahalaléel se trouve-t-il au milieu de la page, juste après les mots *pa he forð gewat* (p. 59), et une disposition identique est prévue pour la mort de Noé (p. 78). Dans l'Hexateuque également une illustration située en haut d'une page (p. 3^r par exemple) se rapporte au texte de la page précédente, plutôt qu'à celui qui la suit sur la même page; et lorsqu'un passage demande à être copieusement illustré chaque dessin est placé immédiatement à la suite de la ligne à laquelle il correspond, de sorte que sur certaines pages les dessins ne sont séparés que par une ou deux lignes : c'est le cas pour la représentation des quatre fleuves du paradis (p. 5^r et 5^v) ou les généalogies (p. 9^r à 12^r).

Nous ne suivons pas ici Henderson⁽⁸⁰⁾, qui estime qu'une illustration peut se trouver avant ou après le texte correspondant : c'est la situation réelle dans le Junius XI, mais elle est le résultat d'une suite d'erreurs, et n'a rien de délibéré.

Efforts pour obtenir un alignement correct

Pour obtenir un alignement correct le scribe laisse souvent un blanc à la fin d'une ligne, alors que l'ajout de quelques mots lui permettrait de gagner de la place, mais introduirait un nouveau thème. Les exemples en sont innombrables, tandis que seules les pages 6, 9, 65 et 81 (plus une dizaine dans la partie sans illustrations) utilisent la ligne jusqu'au bout. Il est rare que l'illustration coupe une phrase, et presque hors de question qu'elle coupe un hémistiche : le seul exemple est p. 86, où l'illustration a été ajoutée après coup sur une feuille intercalaire. Au contraire le changement de page coupe souvent les vers et même les mots -- ainsi p. 8 *gefetero(de)*, dont la dernière syllabe est perdue avec la page qui suivait. Par l'effet qu'elle a sur le texte environnant, l'illustration se rapproche davantage de la fin d'une section que de la fin d'une page, et la disposition du texte n'est pas aléatoire comme en cas de changement de page.

(80) "The programme of illustrations". Henderson analyse en détail le problème du décalage entre texte et illustrations. Il arrive à des conclusions différentes des nôtres, en partie parce qu'il admet qu'une illustration puisse se placer indifféremment avant ou après le texte auquel elle se rapporte; nous partons du principe que la place normale est immédiatement après le texte.

En outre, et toujours afin que l'illustration se situe immédiatement à la suite du vers correspondant, le texte est divisé de manière parfois peu esthétique, quelques lignes étant isolées en haut ou au milieu d'une page : cela se produit aux pages 34, 36, 59, 60, 68, 70, 77, 81, 103, 105, 108, 110, 115, 118, 122, 137, 138, 139. Ce découpage apparemment absurde pourrait refléter une différence d'écriture entre le scribe et son modèle : il est possible que le modèle ait été écrit un peu plus serré, et que le scribe arrive ainsi à des décalages de quelques lignes qu'il rattraperait en plaçant les lignes supplémentaires au-dessus d'une illustration qui dans le modèle occupait une page entière.

Des correspondances exactes avec le texte étaient sans doute prévues pour toutes les illustrations, et les cas où l'alignement n'est pas respecté ne sauraient être considérés comme un signe d'indifférence, mais s'expliquent par des erreurs de l'illustrateur ou du scribe.

IV.4.ii. Décalages par rapport au texte

Malgré les efforts signalés ci-dessus, les illustrations ne sont pas toujours placées correctement par rapport au texte qu'elles sont censées éclairer. Il se produit une série d'erreurs ponctuelles introduisant des décalages qui ne sont pas immédiatement rectifiés. On a l'impression que l'illustrateur remplit automatiquement les blancs laissés par le scribe par les dessins qu'il a prévus, sans vérifier s'ils correspondent au texte, de sorte qu'une première erreur se répercute sur la suite du travail et n'est rectifiée qu'après un temps plus ou moins long, peut-être lorsque le scribe reprend le manuscrit.

Les deux illustrateurs rencontrent le même type de problèmes, ce qui peut s'expliquer de différentes manières. On peut supposer que c'est le scribe qui est à l'origine de ces erreurs, soit par étourderie, soit par suite des modifications volontaires qu'il a pu apporter au modèle et auxquelles les illustrateurs ne se seraient pas conformés. On peut aussi penser que ces décalages, repris tels quels dans le Junius XI, seraient dus à l'illustrateur unique d'un manuscrit antérieur; en ce cas le Junius XI ne serait qu'une copie conforme de ce manuscrit, et c'est à ce dernier que s'appliqueraient les remarques que nous allons faire. Nous envisagerons cette question un peu plus loin ⁽⁸¹⁾.

Les premiers dessins (p. 2-28)

Les tous premiers dessins (2-20) illustrent le texte qui les précède immédiatement. Seul celui de la p. 7 pose problème. Quel qu'en soit le

(81) voir p. 32.

sujet ⁽⁸²⁾, la scène fait double emploi. Elle ne paraît pas avoir été présente à l'origine, mais a dû être ajoutée à un moment ou à un autre de la transmission, car l'ange est une copie maladroite – presque une caricature – de celui de la p. 6. Il est possible qu'il s'agisse d'une erreur et que l'illustrateur, se trouvant, à la fin d'une séance de travail, devant une page blanche que le scribe avait réservée pour la section suivante, ait cru devoir l'utiliser.

Les deux dessins des pages 24 et 28 ont avec le texte un rapport moins évident, sans que l'on puisse toutefois parler d'erreur d'ajustement. Le texte p. 24 raconte le sort de ceux qui mangeront le fruit de l'arbre de mort, et est illustré d'un dessin de la tentation d'Eve. Le texte p. 28 est le passage où le poète s'étonne que Dieu permette qu'Adam et Eve soient trompés : le dessin résume le rôle du démon en réunissant dans une même image la tentation d'Adam et celle d'Eve.

La chute de l'homme (dessins p. 31-39)

Les véritables problèmes d'ajustement commencent avec le dessin de la p. 31. Le scribe a laissé une page entière à la disposition de l'artiste, qui, lui, paraît n'avoir prévu qu'un dessin d'une demi-page illustrant le texte qui précède, Eve offrant la pomme à Adam. Il lui était difficile d'en augmenter les proportions pour qu'il occupe une page entière, car le dessin d'origine était sans doute une frise, comme l'indiquent les arbres qui à l'origine séparaient les différentes scènes. Pour remplir l'espace qui reste sur la page il utilise donc l'illustration qui vient ensuite sur son modèle, c'est-à-dire le discours triomphant du démon, bien qu'elle ne soit pas à sa place, puisqu'elle correspond au texte p. 33.

Le décalage est rattrapé p. 34. Cet espace, où aurait dû être illustré le discours du démon, est rempli par deux dessins fabriquées à partir de ceux des pages suivantes, Adam et Eve prenant conscience de leur nudité, puis s'habillant de feuilles. Les deux personnages du dessin du haut sont identiques à ceux de la p. 36, la seule différence étant qu'ils n'ont pas de feuilles à la main. Le dessin du bas pourrait être lui aussi copié de celui de la p. 36, auquel auraient été ajoutés les arbres qui ont fourni à Adam et Eve les feuilles dont ils se couvrent; plus probablement il a été emprunté à la série de la p. 39 ⁽⁸³⁾. Grâce à ces modifications le décalage est effacé, et les deux

(82) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. XI, y voit la création des plantes et des animaux, puis des astres. Selon Blum ("The cryptic Creation cycle in MS Junius XI", *Gesta* 15, 1976, p. 215) il s'agirait d'un résumé de la création. D'après Henderson ("The programme of illustrations", p. 142) le dessin représenterait la séparation de la lumière et des ténèbres.

(83) voir reproductions p. 60 et 61.

dessins suivants, p. 36 (le départ du démon en enfer) et p. 39 (séparation d'Adam et Eve), correspondent exactement au texte.

Le tableau ci-dessous résume ces décalages :

<i>Page</i>	<i>Texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
31	Eve tente Adam	Eve tente Adam
34	discours triomphant du démon	discours triomphant du démon
34 ²	---	A & E s'habillent de feuilles
36	départ du démon en enfer	départ du démon en enfer
39	A & E s'habillent de feuilles et se séparent	A & E s'habillent de feuilles et se séparent

La condamnation d'Adam et Eve (dessin p. 41)

Le dessin p. 41 illustre le texte le précédant, où Adam caché avoue sa nudité. Il se pose à nouveau un problème de hauteur : ce dessin est un fragment de frise, et même en plaçant Dieu dans les branches de l'arbre au-dessus des personnages l'illustrateur ne parvient pas à occuper tout l'espace à sa disposition. Il complète donc par la condamnation du serpent, qu'il place en haut de la page. Les deux colonnes figurant dans ce dessin ont clairement été ajoutées par-dessus le feuillage de la moitié inférieure.

Il est probable que ce dernier dessin faisait partie du programme d'illustrations original et qu'il devait être placé p. 43, où se trouve le texte correspondant. Son déplacement n'introduit pourtant pas de décalage. Peut-être est-ce parce que le scribe reprend à ce moment-là le manuscrit et, en copiant le texte de la condamnation du serpent, omet l'espace d'une demi-page initialement prévu à cet endroit.

Le tableau suivant résume les problèmes que pose cette illustration :

<i>Page</i>	<i>Texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
41	arrivée de Dieu	arrivée de Dieu
41 ¹	---	condamnation du serpent
43	condamnation du serpent	---
44	condamnation d'Adam et Eve	condamnation d'Adam et Eve

Adam et Eve après la chute (dessins p. 45-51)

Le dessin p. 45 illustre le départ d'Adam et Eve, et correspond en gros au texte situé immédiatement au-dessus, mais il y manque l'ange mentionné dans le poème. Le dessin p. 46 -- qui est placé après le texte consacré à la naissance de Caïn et d'Abel -- illustre un autre aspect de la même scène : Adam et Eve sont sortis du Paradis, dont un ange garde la porte; il correspond de manière plus précise au texte p. 45. Il aurait fallu prévoir un espace supplémentaire après *on nearore lif* (944) pour le dessin p. 45, et placer le dessin de la p. 46 là où se trouve celui de la p. 45. Il est

vraisemblable que telle était la disposition du modèle; cependant le scribe – volontairement ou par inadvertance – oublie ce premier espace, de sorte que l'artiste est amené à décaler la suite des illustrations.

Les dessins suivants présentent donc un décalage d'une unité. Le dessin p. 47 illustre le texte p. 46, la naissance de Caïn et Abel; le dessin p. 49, celui p. 47, l'histoire de Caïn et Abel. Finalement le scribe laisse à l'illustrateur une page entière pour rattraper son retard, la p. 51, qui illustre le texte p. 49 (Dieu accusant Caïn) et p. 50 (la première ville). Pour ce faire il est forcé de laisser en blanc la fin de la page 50 (5 lignes), et la fin de la dernière ligne, sur laquelle il étale le mot *stede* qui tient à lui seul une demi-ligne. Ce gaspillage qui peut surprendre paraît s'expliquer par la nécessité où le scribe s'est trouvé de laisser une page blanche non prévue au départ ⁽⁸⁴⁾.

On peut schématiser ainsi les problèmes d'ajustement de ces quelques pages :

<i>Page</i>	<i>texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
45	départ d'Adam et Eve	---
45	ange fermant le paradis	départ d'Adam et Eve
46	naissance de Caïn et Abel	ange fermant le paradis
49	condamnation de Caïn	épisode de Caïn et Abel
51	la première ville	condamnation de Caïn
51 ²	---	la première ville

Le déluge (p. 65-70) ⁽⁸⁵⁾

L'épisode du déluge contient un nouveau décalage, qui sera finalement rattrapé par une page laissée blanche p. 70.

Le dessin p. 65 illustre l'ordre de bâtir l'arche, puis sa construction, c'est-à-dire le texte qui précède et qui suit immédiatement; les deux scènes ont peut-être été réunies pour mettre l'accent sur la prompte obéissance de Noé. L'Hexateuque les rassemble également dans une même illustration, 13^r. – Les dessins suivants présentent un décalage d'une unité par rapport au texte, et ce, jusqu'à la page 70. Cela est peut-être dû à la réunion des deux dessins qui forment l'illustration de la p. 65. Il se peut aussi que la p. 66 ait initialement dû contenir une illustration plus élaborée de la construction de l'arche, décrite dans le texte qui précède. Peut-être enfin aucune illustration n'était-elle prévue p. 66 : c'est la fin d'une section, et il est possible que le scribe se soit arrêté là dans son travail et que l'illustrateur, supposant que le

(84) On trouve d'autres exemples de blancs de quelques lignes laissés avant une illustration d'une page (p. 12, 40, 50, 55), mais ils ne sont jamais si importants. La seule exception est celui de la p. 55, initialement prévu pour une illustration, et qui contient une esquisse.

(85) Nous reviendrons plus loin sur le passage des généalogies, qui pose des problèmes de nature différente.

bas de la page était destiné à recevoir une illustration, y ait placé celle qui venait ensuite sur son modèle.

Le décalage est rattrapé lorsque cette page est laissée blanche par l'illustrateur. La lumière ultra-violette révèle des esquisses de l'arche, correspondant peut-être à la scène du débarquement que l'illustrateur préférera finalement placer à sa position normale p. 73.

Le tableau ci-dessous indique les correspondances entre texte et illustrations :

<i>Page</i>	<i>texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
65	ordre de construire l'arche	ordre de construire l'arche
65 ²	---	construction de l'arche
66	construction de l'arche	Dieu fermant l'arche
68	Dieu fermant l'arche	l'arche sur les flots
68 ²	---	Dieu fermant l'arche
70	l'arche sur les flots	(esquisses)
73	sortie de l'arche	sortie de l'arche

La vie de Noé (p. 73-78)

Le second illustrateur commence son travail à partir de la fin du déluge. Les deux premiers dessins (p. 73, sortie de l'arche, et p. 74, le sacrifice), sont placés correctement, si ce n'est qu'ils se suivent immédiatement, de sorte que le second illustre le texte qui le suit.

Les choses se gâtent à partir de la p. 76. Le scribe n'a pas laissé de place pour illustrer l'alliance de Dieu avec Noé, ni les travaux agricoles de Noé, correspondant au texte de la p. 75 et du début de la p. 76. En revanche il a prévu trois espaces pour l'épisode de l'ivresse de Noé, un en bas de la p. 76 et deux p. 77, ces derniers séparés par quelques lignes de texte. L'illustrateur remplit le premier de ces espaces par l'alliance de Dieu avec Noé, et les deux autres par les travaux agricoles : il étire ce dernier dessin sur une page entière, sans tenir compte des trois lignes de texte placées au milieu, en dressant une haute tour qui ne suffit d'ailleurs pas à la remplir; il est clair que ce dessin devait à l'origine occuper une demi-page seulement. Ayant ainsi occupé les trois espaces primitivement destinés à l'ivresse de Noé, il arrive à la p. 78, où un blanc a été laissé pour la mort de Noé. Il y place l'ivresse de Noé, en resserrant les trois scènes qui composent l'épisode pour les faire tenir dans un espace prévu pour une seule. Le décalage est donc rattrapé par la compression de ces trois scènes en une, et par la suppression de l'illustration prévue pour la mort de Noé.

On peut supposer que les illustrations p. 76 (alliance) et 77 (travaux agricoles), présentes dans le modèle, devaient être supprimées dans la copie, mais que l'illustrateur l'ignorait ou l'avait oublié; il est également possible que le scribe, emporté par son élan, ait omis de laisser deux blancs dans son texte.

Le tableau ci-dessous schématise ces décalages :

<i>Page</i>	<i>texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
74	sacrifice	sacrifice
75	alliance	---
76 ¹	travaux agricoles	---
76 ²	ivresse de Noé	alliance
77 ¹	rire de Cham	travaux agricoles
77 ²	intervention de Sem & Japhet	---
78	la mort de Noé	ivresse de Noé / rire de Cham / intervention de Sem & Japhet

La tour de Babel (p. 81-82)

Le décalage, un instant rectifié, reprend avec l'épisode de Babel, et pour des raisons identiques. Le scribe a laissé dans cet épisode un seul blanc, à la fin du récit (p. 81), qui devait contenir la dispersion des bâtisseurs. Or l'illustrateur a plusieurs dessins à caser. Il met le premier p. 81, bien qu'il corresponde en fait au début du récit⁽⁸⁶⁾. Le second, qui associe Dieu venant voir le travail des bâtisseurs, et la dispersion du peuple -- qui formaient peut-être deux scènes séparées dans le modèle -- sera placé dans l'espace suivant, p. 82, à la suite d'un passage décrivant Abraham et Lot jugeant les multitudes. Cette dernière scène n'est pas illustrée; la suppression de ce dessin rétablit une nouvelle fois l'alignement, et le suivant, p. 84, correspond au texte qui le précède, c'est-à-dire la vocation d'Abraham et ses suites immédiates.

Le tableau ci-dessous résume les rapports entre texte et illustrations :

<i>Page</i>	<i>texte, et dessins prévus</i>	<i>dessins exécutés</i>
80	construction de la tour	---
80	intervention de Dieu	---
81	dispersion des bâtisseurs	construction de la tour
82	Abraham et Lot	intervention de Dieu
82	Abraham et Lot	dispersion des bâtisseurs
84	vocation d'Abraham	vocation d'Abraham

Origine de ces décalages

Toutes ces erreurs d'alignement semblent s'être produites dans un même manuscrit, car si le modèle avait déjà présenté quelques erreurs de ce type

(86) C'est-à-dire la construction de la tour; c'est à tort que Gollancz (*The Caedmon Manuscript*, p. xlvi) décrit les deux motifs qui le composent comme "Nemrod envoyant des troupes conquérir des territoires nouveaux, munies d'outils de construction", et "Nemrod grand chasseur devant l'Eternel". Le premier motif représente les préparatifs des ouvriers, et les outils qu'ils tiennent sont destinés à bâtir la tour; le second illustre l'arrivée du peuple à Shinéar.

que l'artiste et le scribe auraient reproduites, ils ne se seraient pas préoccupés de rectifier celles qu'eux-mêmes commettaient.

Nous ne pensons pas que ces erreurs, et les efforts pour les corriger, aient été présents dans le modèle du Junius XI et reproduits tels quels dans ce dernier. En effet c'est dans le Junius XI que le scribe étale le mot *stede* sur une demi-ligne à l'endroit où il ajoute une page d'illustrations non prévue initialement : il est peu probable qu'il ait repris de son modèle cet espacement au mot. Il nous paraît aussi que si l'illustrateur avait trouvé dans sa source sous leur forme actuelle les deux dessins composites des pp. 78 et 82, qui représentent respectivement l'ivresse de Noé et l'abandon de la construction de la tour de Babel, et qui sont presque illisibles à force de compression, il les aurait simplifiés en les reproduisant.

IV.4.iii. Les généalogies

Les deux planches p. 53 et 54

Un problème entièrement différent se pose pour les généalogies. Le dessin p. 53 représente deux des descendants de Caïn, puis Lamek et ses deux femmes; ce dernier motif seul correspond au texte qui précède, situé en bas de la p. 52. Les deux autres illustrent un texte antérieur (haut de la p. 52), duquel ils se trouvent séparés du fait de ce regroupement. Quant à la planche p. 54, elle illustre d'abord le texte p. 52, Jubal et Tubal-Caïn, c'est-à-dire un texte antérieur au dessin de Lamek; puis le texte qui suit, la naissance de Seth, qui se trouve p. 55. Il existe en outre p. 55, à la place où le scribe a laissé un espace pour la représentation de la mort d'Adam, une ébauche du portrait de Jubal; l'illustrateur a finalement réduit le décalage en plaçant ce personnage aux côtés de Tubal-Caïn.

L'inversion des illustrations représentant Lamek et ses femmes (p. 53) et ses deux fils (p. 54), et la réunion sur une même planche p. 54 de dessins illustrant des épisodes séparés par trois pages dans le manuscrit, ne peuvent s'expliquer de la même manière que les décalages précédents. Il est probable que dans un manuscrit antérieur les différentes scènes composant ces deux planches étaient indépendantes, et formaient autant d'illustrations d'une demi-page ou d'un tiers de page. Ce manuscrit antérieur était peut-être déjà un exemplaire du poème, mais il se peut qu'il s'agisse d'une Bible d'où ces dessins auraient été tirés lorsque le poème a été illustré pour la première fois. A un moment quelconque de la transmission un illustrateur a trié et regroupé ces différentes scènes en deux planches, et ce faisant en a dérangé l'ordre. Cet essai ne lui a pas paru concluant, puisqu'il a conservé aux suivantes leur format de demi-page.

Les dessins d'une demi-page

Certaines des illustrations des généalogies, sans montrer de décalage à proprement parler, ne correspondent pas toujours exactement au texte. Ces erreurs ne se répercutent pas sur les pages suivantes, et dessins bien et mal positionnés alternent sans raison apparente. On a l'impression, non pas de l'utilisation d'une série continue, mais d'une sélection, les illustrations retenues n'étant pas placés exactement dans la position qu'elles occupaient sur le modèle.

Les correspondances entre texte et dessins sont les suivantes :

<i>Page</i>	<i>texte</i>	<i>illustrations</i>
56	mort de Seth	vie de Seth
57	vie de Qénân	vie de Qénân
58	mort de Qénân	vie de Mahalaléel ⁽⁸⁷⁾
59	mort de Mahalaléel	mort de Mahalaléel
60	vie d'Hénok	vie d'Hénok
61	ascension d'Hénok	ascension d'Hénok
62	mort de Mathusalem à qui succède Lamek	vie de Mathusalem et naissance de Lamek
63	mort de Lamek, à qui succède Noé	naissance et vie de Noé

Origine des illustrations des généalogies

Le modèle original dont ont été tirés ces dessins devait présenter une disposition identique à celle de l'Hexateuque, c'est-à-dire une série de bandes séparées par quelques lignes de texte, illustrant chaque patriarche sans exception : chaque dessin, divisé en deux, représente à gauche le patriarche au milieu de sa famille, et à droite sa mort. L'illustrateur du poème a opéré une sélection dans une série de ce type, ne retenant que quelques dessins.

Selon Henderson les images de mort sont délibérément évitées ⁽⁸⁸⁾. En réalité c'est parce que, le parti étant pris de n'illustrer que l'une des deux scènes consacrées à un patriarche, il était plus naturel de choisir sa vie

(87) Le dessin p. 58, placé après la mort de Qénân, illustre sans doute le texte situé au-dessous, c'est-à-dire le portrait de Mahalaléel; mais en réalité le personnage, choisi au hasard dans la série de portraits pour illustrer Mahalaléel, représente certainement Enosh, qui le premier pria Dieu. Dans l'Hexateuque le portrait d'Enosh est surmonté de la main de Dieu le bénissant; ici un autel remplace ce symbole, et a la même signification. Cet autel n'a donc pas pour but de rappeler que ce personnage appartient à la race de Seth, comme le suggère Gollancz (*The Caedmon Manuscript*, p. xliv). C'est à tort également que Gollancz (*The Caedmon Manuscript*, p. xliiii) interprète le geste de l'orant aux p. 53 et 58 comme reflétant l'étymologie du nom de Mahalaléel; c'est un attitude traditionnelle dans les figurations de patriarches, et on en rencontre maint exemple dans l'Hexateuque.

(88) "The programme of illustrations", p. 138. Le seul personnage dont la mort soit illustrée — si l'on ne tient pas compte du cas particulier de l'ascension d'Hénok — est Mahalaléel, qui est également représenté vivant.

que sa mort. Ces illustrations de la vie d'un patriarche sont placées après la mention dans le poème de sa mort afin de ne pas couper le texte. D'ailleurs si l'original contenait sur une même illustration deux scènes, une de la vie et une de la mort du personnage, c'est à cet endroit du texte qu'elles devaient être situées.

Rien ne permet d'attribuer cette sélection au maître d'oeuvre du Junius XI plutôt qu'au premier illustrateur du poème. Au contraire même, il nous paraît que la réorganisation de l'illustration dont témoigne le passage des généalogies s'explique de manière plus logique par les contraintes qu'entraîne l'illustration d'un texte nouveau.

IV.4.iv. Fin des illustrations

Un problème d'un autre type se pose pour les deux dernières illustrations. A cet endroit se situe un long passage de texte ininterrompu. L'illustrateur ajoute une feuille intercalaire (p. 87-88); il place au verso (p. 88) l'illustration du texte p. 86 (l'arrivée d'Abraham en Egypte), et remplit le recto (p. 87) par celle -- peut-être développée de manière excessive de façon à occuper la page entière -- du sacrifice d'Abraham, à l'origine prévue p. 85, où un blanc a été laissé et n'a pas été utilisé.

Là s'arrêtent les illustrations. Un long passage suit sans aucun blanc (p. 89-95), qui raconte la guerre, puis la séparation d'Abraham et de Lot. Il s'agit d'épisodes que le cycle de l'Hexateuque illustre copieusement, de sorte que la raison n'en est certainement pas le manque de matériel ⁽⁸⁹⁾. On peut se demander s'il existe un rapport entre l'arrêt des illustrations, dû à la disparition -- mort ou départ -- du second artiste, et le fait que le scribe semble penser, quelques pages durant, que le manuscrit ne sera plus illustré. Les espaces reprennent cependant à partir de la page 96 -- peut-être eut-on alors l'espoir de trouver un troisième illustrateur ⁽⁹⁰⁾?

En réalité les illustrations reprenaient peut-être entre les p. 94 et 95, où une feuille a été découpée, qui ne contenait aucun texte; il est possible qu'elle ait été entièrement consacrée à des illustrations, afin de rattraper le retard pris au cours des pages précédentes. Le scribe ignore cette feuille, qui si elle était présente couperait une phrase (*him þa / abraham*

(89) Henderson ("The programme of illustrations", p. 134-35) conclut des irrégularités de l'illustration que les dessins insérés dans le poème provenaient d'une série incomplète, peut-être une Bible fort abîmée. Nous verrons plus loin qu'en fait l'illustrateur n'hésite pas à créer les scènes supplémentaires dont il a besoin.

(90) Dès la page 86 le scribe envisage l'arrêt des illustrations, mais l'artiste se ravise l'espace de deux dessins, faits sur une feuille séparée intercalée après coup. -- Il est peu probable que, comme le suggère Gollancz (*The Caedmon Manuscript* p. xxxiv), le troisième illustrateur envisagé soit l'auteur du dessin p. 96, d'ailleurs daté du XIIe siècle par divers auteurs; toute question de date mise à part, le style en est trop différent pour que le modèle puisse être le même. D'ailleurs le scribe n'aurait pas continué à laisser des blancs s'il avait pu se rendre compte aussitôt, par cette tentative avortée, que le nouvel illustrateur ne poursuivait pas son travail.

gewat). Il n'est pas impossible qu'elle ait été ôtée du cahier avant que le texte soit copié, parce qu'elle était abîmée et jugée inutilisable. Il se peut aussi que le scribe, après sept pages de texte ininterrompu, ait perdu l'habitude de réserver des blancs pour les dessins.

IV.4.v. Conclusion

Il est indéniable que texte et illustrations, malgré les efforts des responsables, sont mal alignés. Des décalages se produisent aux pages 31, 46, 66, 76 et 81 -- sans compter les problèmes des généalogies et des feuilles intercalaires. Ces décalages se poursuivent chaque fois sur un ou deux dessins avant d'être rattrapés, ce chiffre de trois dessins représentant peut-être la moyenne de travail que l'illustrateur reçoit à faire en une fois. Si scribe et illustrateur suivaient exactement un modèle, toutes ces erreurs seraient difficilement explicables. Il était probablement prévu d'y apporter certaines modifications, mais scribe ou illustrateur, l'oubliant parfois, se laissaient entraîner à le reproduire exactement. L'explication apparemment la plus simple, mais cependant sujette à caution, serait que les illustrations n'ont pas été copiées d'un manuscrit du poème mais d'une Bible illustrée, de sorte que des ajouts ou des suppressions s'imposaient afin de refléter le degré variable de développement des différents épisodes dans le poème. Nous verrons plus loin que cette explication est erronée, et que le modèle du Junius XI était déjà un exemplaire illustré du poème. Une autre possibilité est que le scribe altère le programme d'illustrations, soit pour en modifier le format, soit pour diminuer le nombre de dessins ⁽⁹¹⁾. L'illustrateur ne se rend pas toujours compte des modifications apportées par le scribe, ou n'obéit pas à ses indications. Il suit aveuglément son modèle, remplissant les blancs de manière mécanique sans tenir compte du contexte -- mais ce n'est pas par indifférence, puisqu'il s'efforce de remédier au problème lorsqu'il en prend conscience : la compression de scènes des p. 78 et 82 ne peut s'expliquer que de cette manière. Henderson ⁽⁹²⁾ a accusé les deux artistes de ne pas comprendre le texte sur lequel ils travaillaient, et on peut en vérité se poser la question. Il est possible que les deux illustrateurs aient été illettrés. Il est peut-être plus vraisemblable qu'il s'agissait d'étrangers.

(91) Les erreurs les plus nombreuses ont pour cause la suppression de dessins. Cette réduction peut s'expliquer par le désir d'économiser du parchemin, mais il se peut également que le maître d'oeuvre n'ait eu à sa disposition que des artistes de passage, et qu'il ait donc dû produire le livre aussi vite que possible.

(92) "The programme of illustrations", p. 130-31.

IV.5. Origine des dessins du Junius XI

IV.5.i. Le modèle primitif

Episodes bibliques

Lorsque le poème a été illustré pour la première fois, les dessins n'ont pas été créés de toutes pièces : ils ont été copiés d'un autre manuscrit, probablement une Bible illustrée, et ont subi certaines modifications destinées à les adapter au texte du poème. Par exemple le démon déguisé en ange qui est particulier à la *Genèse B* a été ajouté aux dessins primitifs pp. 24, 28 et 31. Ceci est particulièrement évident p. 24, où la différence de stature entre le démon et Eve montre bien qu'ils proviennent de sources différentes.

La question de la filiation des illustrations a été longuement étudiée par la critique. Henderson ⁽⁹³⁾ démontre que le Junius XI est l'héritier d'une tradition iconographique remontant à la Genèse de Cotton. Ce type primitif serait relayé par un intermédiaire carolingien ⁽⁹⁴⁾. Enfin Ohlgren ⁽⁹⁵⁾ suggère que c'est à Fleury qu'aurait été illustré ce manuscrit primitif. Pächt ⁽⁹⁶⁾ rapproche le Junius XI de la Genèse d'Egerton, qui elle aussi représente Dieu assis sur un globe au-dessus de la création.— Les initiales sont rattachées par Wormald ⁽⁹⁷⁾ à la tradition du Psautier de Junius (Oxford, le moitié du Xe siècle), et seraient donc de tradition insulaire.

La chute des anges

Si les représentations d'épisodes bibliques pouvaient s'appuyer sur une longue tradition iconographique, les modèles manquaient pour l'épisode non biblique de la chute des anges, et ces dessins ont dû être créés à partir d'éléments de provenances diverses, voire exécutés d'imagination.

Les illustrations de la chute de Lucifer pp. 2 et 3 (dans la partie correspondant à la *Genèse A*) ont été rapprochées de celles du Psautier d'Utrecht ⁽⁹⁸⁾, et elles ont peut-être emprunté un certain nombre de motifs à cet ensemble iconographique : ainsi les javelines que brandit Dieu, l'ange tenant des palmes.

(93) "Late antique influences in some English medieval illustrations of Genesis", *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 25, 1962, 172-98.

(94) Raw, "The probable derivation", p. 140.

(95) "Some new light on the Old English Caedmonian *Genesis*"; les ressemblances qu'il relève entre les sculptures des chapiteaux de l'abbaye de Fleury (= Saint Benoît sur Loire) et les illustrations du Junius XI n'emportent cependant pas la conviction.

(96) "A giottesque episode in English medieval art", *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 6, 1943, 51-70, p. 62.

(97) "Decorated initials", *Archaeologia* 91, 1945, 107-36, p. 121.

(98) Broderick, "Observations on the method of illustration in MS Junius XI and the relationship of the drawings to the text", *Scriptorium* 37, 161-77.

La représentation de l'enfer comme une gueule béante a pu être empruntée à une Apocalypse, où plusieurs épisodes, tels la Descente aux Enfers, les quatre cavaliers, l'enchaînement du dragon, le Jugement Dernier, comprennent une illustration de l'enfer qui prend souvent la forme d'une gueule – vue de face, de profil ou de trois-quarts. Des positions diverses peuvent se rencontrer dans un même manuscrit, comme dans le Douce 180 de la Bodléienne, où les trois possibilités sont réalisées⁽⁹⁹⁾. La gueule qui apparaît dans le dessin de la p. 3 de notre manuscrit est peut-être inspirée du motif de l'enchaînement du dragon : dans le manuscrit Douce 180, par exemple, le dragon gît enchaîné dans la gueule de l'enfer, dans la même position que Satan dans le Junius XI.

Selon Raw⁽¹⁰⁰⁾ la gueule de l'enfer serait un motif typiquement anglais ajouté après coup à un ensemble iconographique d'origine continentale. Elle prend comme argument le fait que l'enfer est conçu, dans les autres dessins, comme un espace clos. Nous verrons plus loin que cet argument ne tient pas, et que le motif de la gueule de l'enfer – sous quelque forme que ce soit – était déjà présent dans la première version des illustrations du poème. On ne peut d'ailleurs en tirer un argument contre l'origine continentale postulée par Raw, car ce motif n'a rien d'insulaire⁽¹⁰¹⁾.

Le reste des illustrations de cet épisode, c'est-à-dire la représentation des démons à l'intérieur de l'enfer, paraît avoir été créé par l'illustrateur. Le contraste entre les deux types de dessins – imitation et création – est flagrant dans des réalisations composites comme celle de la p. 20, où la moitié supérieure, caractérisée par la stylisation et les effets décoratifs du nu, est visiblement reprise d'un modèle, tandis que la moitié inférieure paraît exécutée d'imagination, avec plus de naturel peut-être pour le corps de Satan, mais beaucoup de maladresse en ce qui concerne celui des démons.

IV.5.ii. Ajouts par rapport au modèle primitif

Le modèle primitif ne suffisait pas à fournir une illustration convenable pour le texte plus longuement développé du poème, de sorte que des dessins supplémentaires ont dû être réalisés. L'illustrateur responsable ne les a pas créés de toutes pièces, mais s'est contenté d'utiliser plusieurs fois certains des dessins d'origine, en y apportant des modifications de détail.

(99) Grosjean, *Apocalypse de Jean : fac-similé du manuscrit Douce 180*, Paris 1981.

(100) "The probable derivation", p. 144.

(101) Les plus anciens exemples connus, anglais et allemands, datent du dernier quart du Xe siècle, et au XIe et XIIe siècle le motif se répand rapidement dans les deux régions (Tselos, "English MS illustration and the Utrecht Psalter", *Art Bulletin* 41, 1959, p. 140-42). La même vision de l'enfer se retrouve dans le texte – pourtant d'origine continentale – de la *Genèse B : gesyhst thu nu þa sweartan helle grædige and gifre* (792-93).

L'ÉPISEDE DE LA CHUTE DE L'HOMME

Adam et Eve au Paradis ⁽¹⁰²⁾

Le dessin de la p. 11 (ou plutôt son original) a servi de modèle pour celui de la p. 10 : les visages des deux personnages p. 10 et leur attitude (excepté le bras droit d'Adam) sont identiques à ceux de l'Adam p. 11. Quant à l'Eve de la p. 11, sa place est ici occupée par Dieu, qui se tient au même endroit et dans la même position. L'arbre situé entre les personnages p. 11 a disparu, et la distance qui sépare Adam et Eve de Dieu est de ce fait excessive. Les visages levés vers le ciel des deux personnages ne s'expliquent pas dans un dessin où Dieu se trouve à hauteur d'homme, et ont été repris tels quels du modèle. Le dessin de la p. 13 pourrait provenir de la même source, mais les déformations sont plus importantes : il donne l'impression de ne pas avoir été copié sur le modèle commun, mais directement sur le dessin de la p. 11.

On retrouve la même influence dans l'illustration de la création d'Eve. La coiffure et la position d'Eve (excepté l'orientation des jambes) sont identiques à ceux de l'Eve de la p. 10. Il n'est pas admissible que le modèle biblique n'ait pas possédé de représentation de la création d'Eve, mais elle devait se borner au motif d'Adam endormi que l'on voit à droite, et l'illustrateur du poème l'a étoffée en empruntant à une autre scène la figure d'Eve.

Les trois dessins pp. 10, 11 et 13 représentent la même scène : Adam et Eve au Paradis, en présence de Dieu qui les bénit. Le modèle biblique n'en possédait certainement qu'une version, qui a été jugée insuffisante pour le poème. Le dessin original présentait probablement Eve à gauche, les cheveux épars (cf les dessins pp. 9 et 10), et Adam à droite; les deux personnages avaient les bras levés et les yeux au ciel, dans l'attitude de l'orant. Dieu se tenait au-dessus d'eux, probablement dans une mandorle comme p. 13, car l'enceinte de la p. 11 est un ajout postérieur ⁽¹⁰³⁾.

La tentation d'Adam ⁽¹⁰⁴⁾

Dans le dessin de la p. 28 le démon offre une pomme à Adam; Eve fait le même geste p. 31. La silhouette d'Adam est identique, et la position de la main droite seule varie : le geste d'argumentation que fait Adam p. 28 ⁽¹⁰⁵⁾ est modifié lorsqu'il reçoit la pomme p. 31.

Le dessin p. 28, qui représente le démon à figure d'ange offrant en même temps la pomme à Adam et à Eve, n'était certainement pas présent dans le modèle biblique; il a dû être créé pour le poème -- ce que montre d'ailleurs

(102) voir reproductions pp. 58 et 59.

(103) voir p. 43.

(104) voir reproduction p. 57.

(105) Garnier, *Le langage de l'image au Moyen-Age : signification et symbolique*. Paris, 1982, p. 209.

l'absence de tout décor --, et l'illustrateur s'est pour cela inspiré de la scène où Eve tend la pomme à Adam. Il est possible que dans la version primitive de cette scène Adam ne prenait pas la pomme, et l'illustrateur a peut-être modifié son attitude pour réduire les ressemblances entre les deux dessins, ou pour souligner le contraste entre ces deux scènes où Adam résiste au démon mais cède à Eve.

Les regrets d'Adam et d'Eve ⁽¹⁰⁶⁾

Nous avons déjà fait remarquer les ressemblances frappantes existant entre le dessin p. 34 (partie supérieure) et celui de la p. 36. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse dans ce cas d'une reproduction ayant pour but de multiplier les illustrations du poème; la copie paraît plutôt avoir été faite pour résoudre un problème précis d'alignement. Les deux dessins sont véritablement identiques -- feuille de vigne exceptée --, y compris dans l'absence de paysage; ils ne se distinguent pas suffisamment pour pouvoir illustrer deux scènes différentes.

Il n'en est pas de même de celui de la moitié inférieure de la p. 34, qui présente les personnages dans la même attitude générale, mais dans un décor différent. Ce dessin et celui de la p. 36 paraissent relever d'un modèle commun qui pourrait être l'original du dessin de la page 39, lequel montre Adam et Eve assis, le coude reposant sur le genou. Ce geste expliquerait la position peu naturelle du coude -- écarté du corps ou reposant sur une branche -- aux pages 34 et 36, où les personnages sont debout. Le geste de la main supportant la joue, qui exprime la tristesse ⁽¹⁰⁷⁾, n'impose normalement pas une pareille position au coude.

LES GÉNÉALOGIES

Quelques duplications du même ordre se produisent dans les généalogies. Le modèle primitif illustre sans doute le texte biblique en montrant la vie et la mort de chaque patriarche. Le poème ajoute quelques détails biographiques, principalement pour fournir l'allitération au vers, et dans certains cas l'illustrateur a suivi le texte, créant pour cela des dessins à partir de ceux du modèle.

La lignée de Caïn ⁽¹⁰⁸⁾

L'illustration de la p. 51 se compose de trois scènes : la condamnation de Caïn, les guerriers de sa lignée, et la naissance de ses descendants dans la cité d'Hénok.

(106) voir reproduction p. 60 et 61.

(107) Garnier, *Le langage de l'image au Moyen-Age*, p. 183.

(108) voir reproduction p. 62.

La dernière scène de l'illustration p. 51 correspond exactement à la phrase du poème *þanon his eaforan / ærest wocan, // bearn from bryde, / on þam burh-stede* (1061-62) : elle montre une scène de naissance, comme tant d'autres dans les généalogies, mais la situe derrière la muraille qui représente la cité d'Hénoq. Dans l'Hexateuque aussi le fils et la femme de Caïn se tiennent à l'intérieur de la ville qu'il bâtit (9^o), mais il ne s'agit pas d'une scène de naissance. Cette illustration paraît avoir été créée spécialement pour la *Genèse A* : la figure de l'homme à gauche (Caïn ou Hénoq suivant les interprétations) a été reprise de celle de la condamnation de Caïn au-dessus, et le geste d'argumentation que fait le personnage, parfaitement à sa place dans une discussion avec Dieu, ne correspond pas au nouveau contexte, la naissance d'un enfant.

Le dessin du milieu présente un guerrier armé d'une lance, qui illustre l'épithète *sweord-berende* (1060) désignant les princes de la lignée de Caïn. Si l'on s'en tient à la signification étymologique du mot, le guerrier ne devrait pas tenir une lance mais une épée; mais le mot *sweord-berend* a le sens générique de "guerrier", et l'illustrateur n'a ressenti là aucune incongruité. Ce personnage a la même attitude générale que les deux autres et paraît également être une copie du premier.

Noé (109)

De Noé le poète nous dit : *se niððum ær // land bryttade / siððan lamech gewat* (1235-36). C'est peut-être là l'explication de la scène où on le voit accueillir une foule d'hommes debout qui paraissent lui rendre hommage (p. 63, centre). Gollancz ⁽¹¹⁰⁾ voit dans cette scène une allusion à l'étymologie du nom de Noé, "consolation", et fait remarquer que l'illustrateur ajoute ici un détail qui n'apparaît pas dans le poème. Si notre hypothèse est correcte, cette scène illustre au contraire le texte de manière précise.

Noé a sur ce dessin la même position que dans le suivant (p. 63, droite), où il est en compagnie de ses trois fils. Il est probable que la scène centrale, absente du modèle biblique, a été créée à partir de la suivante de manière à illustrer ce détail du poème -- détail qui n'a d'ailleurs d'autre but que de fournir un mot allitérant avec le nom de Noé.

IV.6. Le poème est-il illustré pour la première fois dans le Junius XI?

IV.6.i. Problème et méthode

Les poèmes du manuscrit Junius XI étaient-ils déjà illustrés dans le modèle, ou bien les dessins ont-ils été ajoutés dans notre manuscrit même à

(109) voir reproduction p. 63.

(110) *The Caedmon Manuscript*, p. xiv.

partir d'une Bible illustrée, comme le soutiennent Broderick ⁽¹¹¹⁾ et Lucas ⁽¹¹²⁾? Les esquisses révélées par la lumière ultra-violette et le réarrangement dont elles sont la preuve indiquent une certaine liberté dans l'imitation, et il est certain que des modifications ont été apportées par rapport au modèle immédiat du Junius XI. Elles n'impliquent pas toutefois que ce modèle ne soit pas déjà un manuscrit du poème. L'argument que tire Broderick ⁽¹¹³⁾ du mauvais alignement du texte et des illustrations – déjà signalé par Henderson ⁽¹¹⁴⁾ – pour conclure que le poème est illustré ici pour la première fois ne paraît pas probant : des copies successives auraient plutôt ajouté d'autres erreurs que corrigé celles qui existent.

Pour répondre à cette question, il faut étudier ceux des dessins qui illustrent spécifiquement le poème sur les points où il s'écarte du texte biblique. Lorsque le poème a été illustré pour la première fois il a fallu modifier ces dessins, probablement copiés d'une Bible, afin de les adapter au texte. Si donc ils présentent des traces de copies successives, il faudra conclure que ces copies n'ont pu avoir été faites que dans des manuscrits du poème, et que, par conséquent, la *Genèse* était déjà illustrée dans le manuscrit ayant servi de modèle au Junius XI.

Cette étude doit se faire indépendamment pour la *Genèse A* et pour la *Genèse B*, car les conclusions auxquelles on peut aboutir pour l'un de ces poèmes ne sont pas nécessairement extrapolables à l'autre. Il est en effet possible qu'à l'origine l'une seulement de ces deux oeuvres ait été illustrée, et que l'autre l'ait été à l'occasion de l'interpolation de la *Genèse B*. Si cette interpolation a eu lieu dans le Junius XI, il se peut que l'ensemble des illustrations aient été reprises d'un manuscrit qui ne contenait que l'un des deux poèmes. Si en revanche les deux poèmes proviennent l'un et l'autre d'un modèle déjà illustré nous serons fondée à accepter, comme la plus vraisemblable, l'hypothèse qu'ils s'y trouvaient déjà réunis.

Nous ne nous occuperons ici que de la *Genèse (A et B)*, laissant de côté les autres poèmes du manuscrit, car le fait que leurs illustrations n'aient pas été exécutées ne nous permet pas de tirer de conclusions en ce qui les concerne.

(111) "Observations on the method of illustration in MS Junius XI".

(112) "MS Junius XI and Malmesbury II", p. 13.

(113) "Observations on the method of illustration in MS Junius XI", p. 176.

(114) "The programme of illustration in Bodleian MS Junius XI".

IV.6.ii. La *Genèse B*

IV.6.ii.a. Le dessin p. 16 ⁽¹¹⁵⁾

La forme de l'enfer

Dans le Junius XI l'enfer prend -- à première vue -- deux formes distinctes, une enceinte (pp. 16, 17, 20) ou une gueule ouverte (pp. 3 et 16) qui est celle de Léviathan. Le motif de la gueule de l'enfer apparaît deux fois, pp. 3 et 16, dans des dessins illustrant l'épisode de la chute des anges, l'un dans la *Genèse A*, l'autre dans la *Genèse B*. C'est celui de la p. 16 qui retiendra notre attention. Deux scènes y sont juxtaposées : à droite les anges tombant dans la gueule ouverte de Léviathan, dessinée de profil et comme surimposée au reste de la scène; à gauche l'intérieur de l'enfer. La gueule a visiblement été ajoutée, et dans le premier état de cette illustration les anges tombaient directement dans l'enceinte, comme c'est encore le cas pour quelques-uns de chaque côté.

L'enceinte dans laquelle tombaient les démons dans la première version de ce dessin est en réalité la gueule de Léviathan représentée de face et déformée, de manière à en devenir presque méconnaissable, par un illustrateur qui n'a pas reconnu la signification de ce motif : c'est ce que montre une comparaison avec un manuscrit où il a gardé sa forme initiale, le manuscrit de la Bibliothèque Nationale lat. nouv. acq. 2290, Apocalypse du début du XIII^e siècle ⁽¹¹⁶⁾. La décoration crénelée de l'"enceinte" p. 16 est une version mal interprétée de la longue rangée de molaires garnissant les mâchoires de Léviathan. L'étrange élément qui décore la bordure inférieure dans sa partie médiane peut être, par comparaison avec un état plus complet du motif, identifié au nez, dont les ailes sont encore reconnaissables -- il sera encore plus déformé, est utilisé comme élément décoratif p. 3, hors de tout contexte. L'oreille droite est encore identifiable, et peut-être l'oreille gauche est-elle cette structure ovale dans laquelle se tient un démon. Dans les autres illustrations (pp. 17 et 20) l'"enceinte" perd sa forme première, mais on retrouve dans les pointes qui la garnissent intérieurement p. 17 un souvenir de la triple paire de crocs de Léviathan, et la décoration des angles pp. 17 et 20 est une schématisation encore plus poussée des oreilles.

Le motif de l'enceinte est même étendu à la représentation du ciel (p. 11), remplaçant la mandorle que l'on voit p. 17 ⁽¹¹⁷⁾. Il est bien évident que l'artiste qui a eu l'idée d'entourer le ciel d'une muraille crénelée imitée de

(115) voir reproduction p. 65.

(116) voir reproduction p. 64.

(117) voir reproduction p. 66. L'utilisation pour une illustration donnée de motifs tirés de dessins situés plus loin dans le manuscrit, par exemple aux pages 3 et 11 où apparaissent des éléments du dessin de la p. 16, montre que l'illustrateur responsable -- qui n'était pas celui du Junius XI, mais d'un manuscrit antérieur -- ne copiait pas les dessins sans réfléchir, mais feuilletait auparavant le manuscrit, s'inspirant de divers motifs et n'hésitant pas à modifier les détails.

celle de l'enfer ne s'est pas rendu compte qu'il était en train d'enfermer Dieu dans la gueule de Léviathan, et l'ajout dans le dessin de la p. 16 d'une seconde gueule surgissant du fond de sa propre gorge montre également que la signification du motif n'a pas été comprise.

Nous pouvons donc postuler l'existence d'un manuscrit antérieur qui contenait deux gueules, une de profil dans laquelle Satan était enchaîné, l'autre de face dans laquelle tombaient les anges. Nous ne pensons pas que cette version précédente puisse être l'Apocalypse même qui a servi de modèle, et que le responsable de l'ajout de la gueule de profil p. 16 soit le premier illustrateur du poème. En effet s'il n'avait vu dans la gueule de face présente dans sa source qu'une simple enceinte, il ne lui aurait probablement pas conservé sa forme irrégulière tout en modifiant, comme il l'a certainement fait, le reste de la scène. En outre ce contresens ne s'explique que parce que, dans le manuscrit précédent, la gueule était suffisamment mal tracée pour pouvoir être mal interprétée, et il nous paraît peu probable que cela ait été le cas dans cette Apocalypse : la copie qui est faite de la gueule de profil témoigne que les illustrations de cet ouvrage étaient de style élégant et d'exécution soignée.

Cette gueule de profil ajoutée p. 16 est identique à celle de la p. 3, en tenant compte de quelques déformations, ainsi une tendance à la miniaturisation des détails, qui s'oppose au trait hardi du premier dessin, et un étirement excessif de la mâchoire inférieure. La gueule de la p. 16 n'a pas dû être prise directement de l'Apocalypse servant de modèle, mais a été copiée sur celle de la p. 3. En effet le Léviathan de la p. 16 a une denture formée uniquement de canines, sept en haut et neuf en bas, alors que dans sa forme normale la gueule vue de profil, comme celle de face, présente des crocs et des molaires. Dans le dessin p. 3 les crocs sont présents, mais les molaires sont cachées par le corps de Satan. La personne qui a copié le motif a imaginé les dents cachées d'après celles qu'elle voyait pour affubler Léviathan de cette denture inattendue. Même si dans la source, qui représentait peut-être l'enchaînement du dragon, les molaires étaient cachées, l'Apocalypse contenait une autre gueule, vue de face, avec une splendide rangée de molaires, et cette erreur ne serait pas excusable si son auteur avait eu en mains un exemplaire de cet ouvrage. Il paraît probable que l'artiste qui a ajouté cette gueule de profil p. 16 n'avait à sa disposition qu'un manuscrit du poème, où les molaires de l'une des gueules étaient cachées, tandis que celles de l'autre étaient déformées et pouvaient être prises pour des créneaux.

Nous concluons de ces remarques que l'ajout de cette gueule de profil p. 16 s'est fait dans un manuscrit qui était déjà une copie, et que le Junius XI n'est pas le premier où la *Genèse B* soit illustrée.

Une copie, ou deux?

Il nous semble déceler des traces d'une seconde copie dans un certain nombre de détails de la gueule de la p. 16, qui ne paraissent pas avoir pu être repris de celle de la p. 3 telle qu'elle se présente dans le Junius XI.

◆ les dents de la p. 16 sont bien petites pour être directement imitées des crocs énormes de la p. 3.

◆ les deux petites dents en haut de la mâchoire supérieure, au-dessus de la canine plus grosse qui correspond au croc de la p. 3, n'ont pu être ajoutées que parce que cette partie de la mâchoire était cachée dans le dessin p. 3, sans doute par les pieds de Satan. Or dans ce dessin tel qu'il est dans le Junius XI il existe un léger espace entre la chaîne et la mâchoire, suffisant pour que l'on puisse se rendre compte qu'il n'y a pas là de dents. Il nous faut donc supposer que le dessin p. 3 a été légèrement modifié au cours de la transmission, et que dans une version précédente la chaîne et les pieds de Satan reposaient sur le bord de la mâchoire.

◆ le trait transversal qui interrompt la première ride au-dessus du nez provient probablement d'un modèle où cette ride était mal dessinée et interrompue. Ce n'est pas le cas du dessin p. 7, où elle est parfaitement nette.

◆ l'oreille de la p. 3 a un lobe prolongé vers le haut -- le haut de l'oreille, mais le bas du dessin -- par un trait vertical qui définit un ourlet et divise l'oreille en deux dans le sens longitudinal. L'oreille p. 16 possède également un lobe, mais le trait qui le forme s'enroule ensuite sur lui-même, et si le trait vertical divisant l'oreille existe encore, il est indépendant du lobe et sa fonction est mal définie. Cette modification n'a pu être apportée que par la copie d'un original où ce détail n'était pas net, ce qui n'est certainement pas le cas du dessin p. 3.

Il nous faut donc conclure que l'illustration p. 16 a connu les étapes suivantes :

1. source du dessin (Apocalypse).
2. première illustration du poème : la gueule de Léviathan est représentée de profil p. 3 et de face p. 16.
3. première copie : un illustrateur ajoute p. 16 une seconde gueule de profil.
4. seconde copie (peut-être le Junius XI) : cette gueule est recopiée avec quelques erreurs ⁽¹¹⁸⁾.

Notre manuscrit est donc, au minimum, le troisième qui contienne la *Genèse B* illustrée.

(118) Signalons encore une erreur de copie : le Léviathan de la p. 3 a des cils, et l'illustrateur a repris ce motif p. 16, mais en plaçant les cils sur les sourcils au lieu des paupières.

IV.6.ii.b. Les fortifications du ciel et de l'enfer (119)

Les deux illustrations des p. 11 (le ciel) et 17 (l'enfer) utilisent un même motif décoratif : une enceinte, dans laquelle nous reconnaissons maintenant la mâchoire de Léviathan, surmontée d'éléments architecturaux, tours, coupoles, toits, qui montrent une évidente parenté dans les deux dessins. Celui de la p. 17 présente, à l'extrême droite, un toit de forme irrégulière. Cette disposition s'explique lorsqu'on le compare avec le dessin de la p. 11 : un toit et une coupole, probablement mal différenciés sur le modèle, ont été fusionnés. L'artiste n'a pas pu copier ce motif directement sur le dessin de la p. 11, où ces deux éléments sont nettement séparés. Le modèle immédiat du Junius XI contenait donc déjà ces deux dessins, et le motif du toit et de la coupole n'a pas été introduit dans le Junius XI, mais dans un manuscrit antérieur. Celui-ci ne saurait être l'Apocalypse dont a été tirée la gueule de Léviathan, car les toits de notre manuscrit ne s'expliquent que parce que la rangée de molaires a été prise pour une muraille, et que ses fortifications ont été complétées par ces divers bâtiments. Le manuscrit où ce motif a été introduit est donc un exemplaire du poème, et il nous faut une nouvelle fois postuler l'existence d'au moins un intermédiaire entre l'Apocalypse et le Junius XI.

La déformation de ces motifs architecturaux est nécessairement postérieure à l'interprétation erronée de la gueule comme enceinte. Cette erreur d'interprétation a pu être le fait du premier illustrateur, si la gueule présente dans l'Apocalypse était déjà déformée, mais nous avons vu plus haut que c'était peu probable. L'hypothèse de deux manuscrits intermédiaires reste la plus vraisemblable. Les étapes de la transmission seraient alors les suivantes :

1. source (Apocalypse) : gueule de Léviathan représentée de face.
2. première illustration du poème : la gueule est copiée et déformée.
3. première copie : la gueule, prise pour une enceinte, est surmontée de tours p. 17, et le motif est étendu au dessin de la p. 11.
4. seconde copie (Junius XI?) : lorsque le dessin p. 17 est recopié, le toit et la coupole sont fusionnés.

IV.6.ii.c. Les représentations de l'enfer (120)

Les différents dessins de l'enfer dans le manuscrit Junius XI (pp. 16, 17, 20, 36) semblent remonter à un original unique, déformé par la transmission, qui représentait la gueule de Léviathan vue de face. Le premier est celui qui reste le plus fidèle à l'original, les autres montrant une schématisation croissante et systématique : on passe d'une gueule ayant gardé son contour

(119) voir reproductions pp. 58 et 66.

(120) voir reproductions pp. 65, 66 et 67.

primitif, malgré les créneaux qui remplacent les dents (p. 16) à une pièce décorée de pointes et de créneaux (p. 17), puis à une zone de contour irrégulier où les créneaux se transforment en motif décoratif (p. 20), et enfin à une forme géométrique (p. 36), si abstraite qu'il n'est pas certain que ce dessin soit dérivé du même original. A un certain moment de la transmission l'illustrateur a décidé, après avoir reproduit le dessin de la p. 16, de schématiser la représentation de l'enfer. Il est peu probable que cela se soit produit lorsque le poème a été illustré pour la première fois : si l'artiste avait recopié le modèle en supprimant volontairement les crocs p. 16, il n'aurait pas fait une seconde copie du même modèle avec des crocs p. 17. Il n'aurait pas non plus dessiné une oreille relativement peu schématisée p. 20 après avoir réduit celles de la p. 17 à de simples traits marquant les angles du cadre. Ces hésitations indiquent que chaque dessin est soumis individuellement à ce processus de simplification, c'est-à-dire que le modèle immédiat possédait déjà ces diverses représentations de l'enfer. Il faut donc encore une fois supposer qu'entre le dessin unique et probablement complet de la source, et les représentations du Junius XI, se place un intermédiaire utilisant plusieurs fois ce motif.

Les étapes que l'on peut reconstituer sont les suivantes :

1. source (Apocalypse) : la gueule de Léviathan, représentée de face.
2. première illustration du poème : le motif est utilisé pour trois ou quatre dessins de l'enfer, et ce faisant il est déformé.
3. copie : la représentation de l'enfer est progressivement schématisée. Il se peut que ce soit à cette occasion que les éléments architecturaux ont été ajoutés au dessin de la p. 17, avant que la notion même d'enceinte soit abandonnée p. 20 et p. 36. Il est également possible qu'il y ait eu une étape supplémentaire.

IV.6.ii.d. Conclusion

Les éléments étudiés ci-dessus nous permettent de reconstituer, pour ces dessins de la *Genèse B*, les quatre étapes suivantes :

1. La source contient deux gueules de Léviathan, une de profil et une de face.
2. Ces deux dessins sont utilisés pour illustrer la *Genèse B* : la figure de Satan enchaîné est placée dans la gueule de profil; la gueule de face est reprise dans trois (ou quatre) dessins différents.
3. Peu lisible dans le modèle, la gueule de face est prise pour une enceinte; l'illustrateur la surmonte de bâtiments et étend ce motif au ciel. Il schématise progressivement les différentes représentations de l'enfer. Il ajoute à la gueule de face une gueule de profil copiée sur le dessin de la p. 3. Ces modifications ont pu se faire en plusieurs fois, mais elles sont

liées, car elles ont pour cause le contresens primitif sur la gueule de face prise pour une enceinte.

4. Les motifs ci-dessus sont recopiés avec de légères déformations, qui apparaissent dans les toits de la p. 17 et les détails de la gueule de profil de la p. 16.

Les étapes esquissées ci-dessus sont un chiffre minimum, et il a pu y en avoir d'autres qui n'ont pas laissé de traces.

IV.6.iii. Rapports entre les illustrations de la *Genèse A* et de la *Genèse B*

IV.6.iii.a. Les dessins des deux *Genèse* proviennent-ils du même manuscrit?

Nous espérons avoir démontré ci-dessus que la *Genèse B* est une copie d'un modèle illustré, lui-même déjà une copie. La question qui se pose maintenant est de savoir si ce manuscrit contenait également la *Genèse A*.

Les dessins de la *Genèse A* et ceux de la *Genèse B* sont de style identique. Ceci est particulièrement évident dans celles des scènes de l'histoire d'Adam et Eve qui correspondent au texte de la *Genèse A*. Dans la création d'Eve on retrouve un élément, le personnage d'Eve, extrait d'une des illustrations de la *Genèse B* ⁽¹²¹⁾. La condamnation du serpent représente ce dernier de la même manière que dans la tentation d'Eve. Les animaux du dessin p. 7 (la création) sont de même facture que ceux du paradis p. 11 et 13, et proviennent visiblement de la même source. La représentation de Dieu tenant à la main un rouleau de parchemin apparaît dans l'ensemble du manuscrit. Tous ces dessins présentent une unité, qui paraît indiquer qu'ils ont été copiés d'un même modèle. Ce modèle n'illustre donc pas simplement la chute de l'homme, mais une grande partie de la *Genèse*.

IV.6.iii.b. Contenu du modèle

La *Genèse saxonne*?

L'hypothèse la plus simple est que ce modèle contenait, outre la *Genèse B*, la *Genèse A*, et éventuellement l'*Exode* et *Daniel*. Selon Raw cependant ⁽¹²²⁾ les illustrations du Junius XI seraient tirées d'un manuscrit de la *Genèse saxonne*, plus complet que les fragments que nous possédons. Les détails des dessins refléteraient la version des faits présentée par la *Genèse B*, même lorsqu'ils illustrent censément la *Genèse A* : ainsi p. 3, au milieu du texte de la *Genèse A*, Satan est représenté enchaîné, détail propre à la *Genèse B*. Toutefois, comme Lucas le fait remarquer de manière assez

(121) voir p. 36, et planche p. 59.

(122) "The probable derivation".

logique ⁽¹²³⁾, l'artiste, qui ne faisait pas de distinction entre *Genèse A* et *Genèse B*, a pu s'inspirer du passage où ce récit est le plus développé, et les points communs entre les illustrations de la *Genèse A* et le texte de la *Genèse B* ne prouvent donc rien.

Lucas rejette l'hypothèse de Raw en attirant l'attention sur la différence de date entre la traduction de la *Genèse B* (900) et le manuscrit Junius XI (1000); il conclut que si l'hypothèse de Raw était correcte cela signifierait, soit que *Genèse B* et illustrations ont été tirées du modèle successivement à un siècle d'intervalle, ce qui est peu probable, soit que l'interpolation de la *Genèse B*, accompagnée des illustrations, a eu lieu dans le Junius XI, hypothèse qu'il rejette ⁽¹²⁴⁾. Il existe une troisième possibilité : si le manuscrit Junius XI est une copie, rien n'empêcherait que l'interpolation de la *Genèse B* et l'ajout des illustrations aient été faits simultanément dans un manuscrit datant du Xe siècle. Les arguments de date ne sauraient donc à eux seuls invalider l'hypothèse de Raw.

Dessins reflétant spécifiquement le texte de la *Genèse A*

Contre l'hypothèse de Raw, nous pouvons arguer que les dessins semblent par endroits spécifiquement refléter le texte de la *Genèse A*. Nous en proposons ci-dessous quelques exemples, dont les deux premiers sont incertains, mais dont les autres paraissent probants.

Qénân?

Certaines des représentations de patriarches reflètent des détails donnés dans le poème. Ainsi Qénân, dont il est dit : *thære cneorisse / wæs cainan siððan // æfter enose / aldor-dema, // weard and wisa* (1155-57), est-il représenté trônant au milieu de ses vassaux (p. 57). Ceci reflète l'étymologie de son nom, *possessio eorum* ⁽¹²⁵⁾, étymologie soulignée aussi bien par l'illustrateur que par le poète. Cette coïncidence ne doit toutefois pas faire illusion, car ce détail, traditionnel, a pu aussi bien être tiré de la Bible qui a servi de source aux illustrations.

Mathusalem?

De Mathusalem le poète nous dit : *worn gestrynde, // ær his swyld-dæge, / suna and dohtra* (1220-21). Mathusalem, celui des patriarches qui a vécu le plus vieux, a eu le temps d'engendrer une importante descendance, et l'illustrateur le représente en conséquence au milieu d'une nombreuse famille, tandis qu'il n'accorde aux autres patriarches -- à l'exception de Noé -- qu'un enfant au plus. Ce choix est peut-être volontaire, mais la

(123) "MS Junius XI and Malmesbury II", p. 8.

(124) "MS Junius XI and Malmesbury II", p. 12-13.

(125) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. xliv.

représentation d'un patriarche avec sa nombreuse progéniture se tenant debout derrière lui est systématique dans l'Hexateuque, et il n'est pas sûr que l'illustrateur ait réellement voulu adapter le dessin au texte.

Cain (126)

Comme nous l'avons vu plus haut, deux des trois scènes qui composent l'illustration p. 53 ont été créées pour illustrer spécifiquement le texte du poème, qui mentionne les guerriers de la race de Caïn (*sweord-berende*), et le fait qu'après la construction de la première cité les enfants naissent dans la ville (*þanon his eaforan / ærest wocan, // bearn from bryde, / on þam burhstede*).

Noé

Nous avons vu ci-dessus que l'artiste crée un second portrait de Noé à partir de la scène qui le représente avec ses enfants, afin d'illustrer le texte où il distribue des terres à ses vassaux, passage absent de la Bible et qui n'existe, dans le poème, que pour compléter l'allitération du vers.

De même Noé est représenté labourant dans le Junius XI, ce qui est assez inattendu, puisque le texte biblique insiste sur ses activités de vigneron ("Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne"); les Bibles illustrées font de même, ainsi l'Hexateuque, où deux dessins montrent Noé cultivant la vigne et pressant le raisin. Le Junius XI s'écarte ici de la tradition pour suivre de plus près le texte du poème, où la mention de la vigne est noyée dans des travaux agricoles de nature plus générale : *ða noe ongan niwan stefne // (...) to eorðan him / ætes tillian; // won and worhte, / win-geard sette, // seow sæda fela* (1555-59).

Conclusion

Les exemples donnés ci-dessus montrent que lorsque les dessins ont été tirés de la source certains tout au moins ont été adaptés au texte du poème. Si l'on avait ajouté à la *Genèse A* les illustrations de la *Genèse saxonne* en même temps que le texte de la *Genèse B*, l'artiste ne se serait sans doute pas préoccupé d'adapter les dessins au texte, puisque le texte même de la *Genèse B* n'a pas été harmonisé avec celui de la *Genèse A*, et que l'épisode de la chute des anges, déjà présent dans la *Genèse A*, a été conservé.

Trois groupes de dessins d'origine différente?

Raw fait une distinction entre la masse des illustrations, tirées selon elle de la *Genèse saxonne*, et les deux groupes que forment la création (pp. 6-7) et les généalogies (pp. 53-59 et 62-63), qui proviendraient respectivement

(126) voir reproduction p. 62.

d'un triptyque et de diverses sources bibliques. Cette distinction ne nous paraît pas fondée.

Les généalogies

Il est difficile de concevoir qu'une Bible qui illustrerait les généalogies ne comprenne qu'un ou deux patriarches, de sorte qu'il faille assembler plusieurs sources pour avoir une série complète. De toute manière, si cela était le cas l'illustrateur ne se donnerait pas la peine de faire cette compilation, mais procéderait à des variations sur les quelques dessins de son modèle, comme cela s'est produit lorsque le nombre de dessins était insuffisant, comme aux pages 35-37. De plus c'est arbitrairement que Raw sépare du reste les planches 53-59 et 62-63 : on ne peut en isoler la troisième scène de la planche 51, qui représente une naissance. Ce dessin, qui comprend aussi bien des détails propres aux généalogies que des éléments tirés de l'épisode de Caïn, puisque le personnage principal est copié de celui du dessus, démontre que la distinction que fait Raw entre ces deux groupes n'est pas justifiée.

Les indéniables différences d'architecture que Raw prend comme argument pour suggérer des provenances diverses sont susceptibles d'autres interprétations. La page 53 rassemble des scènes qui étaient sans doute isolées dans le modèle primitif, et l'architecture a dû être créée de toutes pièces par l'illustrateur. Cette architecture est très simple : des arcades supportées par des colonnes surmontées de chapiteaux à profil droit, concave ou convexe, sans aucune décoration. Cette extrême simplicité signifie uniquement que la décoration n'a pas été achevée, car les tuiles du toit sont dessinées à gauche, mais pas à droite. De même les chapiteaux p. 57 sont décorés d'entrelacs que l'on retrouve dans la clé de voûte p. 56, où en revanche les chapiteaux eux-mêmes ne sont pas décorés; la décoration des carreaux en bas du même dessin est également inachevée.

Il paraît vraisemblable que la source première de ces illustrations était une série de dessins contenus dans des cadres rectangulaires, comme dans l'Hexateuque, et que les arcades ont été ajoutées par un des illustrateurs du poème. Les différences qu'elles présentent s'expliquent d'une part par des variations de détail apportées à la forme dans un souci de variété, d'autre part et surtout par le degré d'achèvement de la décoration.

La Création (127)

Raw suggère que les dessins des pages 6 et 7 proviendraient d'un triptyque contenant trois représentations de la Création. Cette hypothèse ne paraît pas admissible, car l'ange qui tient un globe au-dessus de la tête de

(127) voir reproduction pp. 68 et 69.

Dieu p. 7 a été assez maladroitement copié sur celui de la p. 6; il ne se trouvait certainement pas dans la source, et a dû être ajouté à un moment quelconque de la transmission. Seul le dessin de la p. 6 est copié tel quel du modèle primitif, qui ne saurait donc être un triptyque. Par ailleurs les animaux de la p. 7 rappellent ceux du paradis p. 11 : ils sont clairement de même style, sans pour autant que les uns aient pu être copiés sur les autres, puisqu'ils n'appartiennent pas aux mêmes espèces. Il est donc peu vraisemblable que ces deux dessins aient une origine différente du reste des illustrations.

IV.6.iv. Dessins de la *Genèse A* présentant des traces de copie

Quelques-uns des dessins illustrant spécifiquement la *Genèse A* montrent des traces de copie qui indiqueraient, comme pour la *Genèse B*, un manuscrit intermédiaire entre la source et le Junius XI.

Caïn ⁽¹²⁸⁾

Nous avons vu plus haut que les personnages des trois dessins de la p. 51 remontent, à l'origine, à un même modèle, et que les deux derniers ont été créés à partir du premier. Or les deux premiers personnages ont une ébauche de barbe, et le troisième est barbu. Ce dernier dessin n'a pas pu être directement copié sur le premier tel qu'il apparaît dans le Junius XI, où cette barbe est mal tracée. Il est peu probable que les trois dessins aient été copiés du même original et que les deux derniers aient été ajoutés dans le Junius XI : l'illustrateur n'aurait pas interprété un même modèle de manière différente dans deux dessins voisins. L'ajout de ces dessins a donc dû se produire dans un manuscrit antérieur; dans le modèle immédiat du Junius XI cette planche contenait trois personnages ayant une barbe, moins distincte cependant sur les deux premiers que sur le dernier, et la copie faite pour le Junius XI a accentué ces différences. Nous suggérons donc l'existence d'au moins un intermédiaire entre le premier manuscrit illustré de la *Genèse A* et le Junius XI.

Les étapes de la transmission seraient les suivantes :

1. source (Bible illustrée) montrant Caïn, barbu, discutant avec Dieu.
2. première illustration du poème : trois copies sont faites de ce dessin, pour la condamnation de Caïn, le guerrier, et la naissance dans la cité d'Hénok. Dans les deux premiers de ces dessins la barbe est mal tracée.
3. copie : dans le Junius XI Caïn est représenté avec une barbe dans le dernier dessin, mais pas dans les deux autres.

(128) voir reproduction p. 62.

Architecture

Un autre exemple de copie est fourni par les déformations que montrent les chapiteaux dans les derniers dessins des généalogies (pp. 62 et 63). Certains ne forment plus qu'un empilement de trois bourrelets, où par comparaison avec les chapiteaux voisins on reconnaît les trois éléments constituant un chapiteau. Il paraît probable qu'ils ne sont déformés que parce que copiés d'un modèle imparfait : ils ne sauraient témoigner d'une défaillance de l'artiste du Junius XI, qui se montre capable d'en dessiner correctement à l'occasion. Si l'on admet, comme nous l'avons proposé plus haut, que la disposition des portraits de patriarches au centre de motifs architecturaux a été créée lorsque le poème a été illustré pour la première fois, cela signifie que le modèle imparfait dont ces chapiteaux déformés accentuent les défauts était déjà un manuscrit de la *Genèse A*.

L'ivresse de Noé

Dans la scène de l'ivresse de Noé les fils du patriarche, lorsqu'ils couvrent leur père, s'avancent en tenant leur manteau devant leur visage, au lieu de marcher à reculons comme dans la Bible. L'illustrateur suit en cela le texte du poème : *heora andwlitan / in-bewrigenum // under loðum listum* (1585-86). Le dessin que fournissait la source a dû être modifié pour suivre de plus près le texte du poème. Il n'est guère vraisemblable que cette adaptation ait eu lieu dans le Junius XI. En effet l'artiste, rattrapant ici un retard de trois dessins, a dû superposer les trois scènes qui composent cet épisode pour les faire tenir dans l'espace à sa disposition. Il a fait preuve en somme de peu d'initiative, car il ne lui aurait pas été difficile de réarranger les personnages ou de supprimer l'une des scènes pour gagner de la place. S'il était en train d'illustrer le poème pour la première fois et qu'il ait altéré certains détails de sa source, en particulier la position de Sem et Japhet dans le dessin du bas, il aurait sans doute modifié aussi l'ensemble de la composition.

Conclusion

Nous avons vu précédemment que la *Genèse B* a été copiée au moins deux fois, et nous venons de voir que la *Genèse A* l'a été au moins une fois. A moins d'imaginer que les deux poèmes aient été illustrés de façon indépendante dans leurs manuscrits respectifs avant d'être réunis, ce qui paraît peu probable étant donné les points communs entre les illustrations des deux poèmes, il nous faut conclure que le modèle immédiat du Junius XI contenait les deux poèmes et les illustrations correspondantes. En d'autres termes, l'interpolation de la *Genèse B* dans le texte de la *Genèse A* avait déjà eu lieu dans ce modèle.

On peut admettre par ailleurs qu'une oeuvre que l'on a pris la peine d'illustrer et dont on a produit au moins trois manuscrits successifs – sans compter des copies qui peut-être n'ont pas laissé de traces dans le Junius XI, et probablement au moins un manuscrit non illustré de chacun des poèmes – devait jouir d'une certaine célébrité, et ce, en dépit du fait qu'un seul manuscrit nous est parvenu.

IV.7. Manière dont les dessins illustrent le texte

IV.7.i. Dessins illustrant exactement le texte

Nous avons vu que les illustrations du modèle ont plus d'une fois été modifiées de manière à les adapter au poème. Les meilleures des illustrations reflètent le texte dans ses nuances. Ainsi le dessin qui traduit en images le discours de Satan, page 20 ⁽¹²⁹⁾, est divisé en deux parties que relie la silhouette du démon s'envolant de l'enfer en direction du paradis. La moitié inférieure montre la situation présente de Satan, enchaîné, s'adressant au vassal qui va lui apporter son aide; puis de bas en haut et de gauche à droite sont illustrés les événements potentiels qu'il évoque : la sortie du messager (*þæt he up heonon ute mihte // cuman þurh þas clustro*, 415-16), la tentation (*gif hit eower ænig mæge // gewendan mid wihte / þæt hie word godes // lare forlæten*, 427-29), puis ses conséquences pour l'humanité, illustrant le désir qu'exprime Satan de se venger non seulement sur Adam mais sur ses descendants aussi (*and on his eafrum swa some*, 399). Garnier ⁽¹³⁰⁾ considère que les deux personnages de droite sont une "figuration de l'espèce humaine en général". Le geste qu'ils font vers la droite, en direction de l'avenir, indique que "l'homme a fait une expérience qui concerne la communauté humaine tout entière. A ses descendants d'en garder le souvenir et d'en tirer les leçons" ⁽¹³¹⁾. L'axe du dessin, de droite à gauche (diagonale du corps de Satan, verticale du démon), puis de gauche à droite (diagonale du serpent, bras des personnages), reflète ce mouvement de la pensée de Satan qui va du présent vers un avenir de plus en plus lointain, et que prolonge le geste des deux hommes en direction de l'inconnu.

IV.7.ii. Éléments des illustrations non présents dans le texte

La plupart des dessins restent loin de cet idéal et n'illustrent le texte qu'à peu près. Certains ajoutent des éléments qui ne sont pas présents dans le

(129) voir reproduction p. 67.

(130) *Le langage de l'image II, Grammaire des gestes*, 1989, p. 68 et 70-71.

(131) Les explications différentes que proposent de ce motif Burchmore ("Traditional exegesis and the question of guilt in the Old English *Genesis B*", *Traditio* 41, 1985, 117-44, p. 143) et Schwab ("Ansätze zu einer Interpretation des altsächsischen *Genesisdichtung II*", *AION* 18, 1975, p. 48) paraissent moins convaincantes.

texte, qu'ils aient été recopiés tels quels du modèle primitif, ou insérés par l'illustrateur d'après des sources traditionnelles.

Généalogies

Gollancz donne plusieurs exemples de ce phénomène dans le travail du premier artiste, dont certains cependant paraissent sujets à caution. Il cite l'exemple de la charité de Noé ⁽¹³²⁾, qui serait une allusion à l'étymologie de son nom, "consolation" : nous avons vu plus haut que cette scène illustre plus probablement une phrase du poème. De même l'autel présent dans le portrait de Mahalaléel p. 7, qui rappellerait selon Gollancz qu'il s'agit du descendant de Seth et non de son homonyme de la lignée de Caïn ⁽¹³³⁾, paraît s'expliquer par le fait que le portrait représentait à l'origine Enosh et non Mahalaléel. Gollancz cite enfin un signe du zodiaque qui apparaît dans la ville de la p. 51, et qui indiquerait une confusion entre Hénok fils de Caïn et Hénok de la lignée de Seth, ce dernier étant l'inventeur de l'astronomie ⁽¹³⁴⁾.

Création d'Eve

On peut ajouter à ces exemples la présence des anges lors de la création d'Eve, que souligne la légende *her godes englas astigan of heouenan into paradisum*. Cette notion traditionnelle des commentateurs patristiques serait, selon Doane ⁽¹³⁵⁾ évoquée dans le poème par l'expression *brengo engla* (181) appliquée à Dieu au moment de la création d'Eve. Quoi qu'il en soit, le fait que l'on retrouve ces anges dans d'autres illustrations bibliques, par exemple dans les Bibles de Tours ⁽¹³⁶⁾, rend peu probable l'hypothèse que le dessin reflète spécifiquement cette formule.

Déluge

L'épisode du déluge fournit un autre détail apparemment traditionnel, mais qui est absent du poème : l'attitude hésitante de la femme de Noé, à qui, sur le dessin p. 66, l'un des passagers fait signe pour l'encourager à s'embarquer. Ce motif a été rapproché de certains mystères où la femme de Noé, de caractère peu commode et subissant l'influence de Satan, se fait prier pour entrer dans l'arche ⁽¹³⁷⁾. L'illustrateur qui utilise ce motif fait preuve

(132) *The Caedmon Manuscript*, p. xlv-xlv.

(133) *The Caedmon Manuscript*, p. xlv.

(134) *The Caedmon Manuscript*, p. xliii.

(135) *Genesis A*, p. 23

(136) Kessler, *The illustrated Bibles from Tours*, Princeton 1977, pl. 1 & 3.

(137) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. xlv; Garvin, "A note on Noah's wife", *Modern Language Notes* 49, 1934, 68-91. Mill ("Noah's wife again", *PMLA* 56, 1941, p. 613-26), ajoute des exemples plus tardifs. En revanche Victor di Marco ("Uxor Noah rediviva, some comments on her creation and development", *Literaturwissenschaftliches Jahrbuch* 21, 1980, 21-37) rejette ce rapprochement.

d'indépendance à la fois par rapport au texte du poème et par rapport à la Bible.

IV.7.iii. Éléments en contradiction avec le texte

Quelques éléments des illustrations ne sont pas simplement des ajouts par rapport au texte, mais paraissent en contradiction avec lui. Ils ont probablement été recopiés tels quels du modèle primitif, au lieu d'être adaptés à la situation du poème.

Caïn l'agriculteur:

L'illustration p. 49 montre deux personnages bêchant. L'un est Caïn l'agriculteur, et le second, plus âgé, est probablement Adam. Ceci est en contradiction avec le texte, qui nous dit de Caïn : *oðer his to eorðan / elnes tilode* (972), et au contraire d'Abel *oðer æhte heold // fæder on fultum* (973-74); c'est-à-dire que si l'on désire représenter Adam auprès d'un de ses fils, c'est aux côtés d'Abel qu'il faudrait le placer. Cette contradiction est probablement due à une erreur de l'artiste. L'Hexateuque présente les occupations de Caïn et Abel dans deux dessins successifs (8^r), et dans chacun Adam est également présent, regardant Abel qui fait paître son troupeau, puis Caïn qui bêche. Le premier illustrateur du poème a pu s'inspirer d'une représentation de ce type, et supposer que les deux personnages de son modèle travaillaient ensemble.

L'enfer

La représentation des tourments de l'enfer ne coïncide pas exactement avec celle que donne le texte, qui ne mentionne, dans la *Genèse A* comme dans la *Genèse B*, que le feu et le froid, alors que dans les illustrations des démons munis d'instruments de torture (fouets? fourches?) tourmentent Satan et ses compagnons. Schwab ⁽¹³⁸⁾ suggère que le mot *gar*, qui désigne l'un des tourments dont souffrent les démons, et dont le sens est controversé, doit être compris dans son sens normal de "lance", mais ce sens convient mal au contexte du vers. L'image a vraisemblablement été inspirée d'une représentation de l'enfer où les hommes étaient torturés par des démons, et l'illustrateur a repris ce motif sans réfléchir qu'il ne s'appliquait pas à la situation.

IV.7.iv. Pourquoi le poème est-il illustré?

Comparaison avec l'Hexateuque

L'Hexateuque, au contraire du Junius XI, illustre systématiquement tous les détails du texte biblique. Les quatre fleuves du paradis sont représentés

(138) "Ansätze zu zu einer Interpretation III 2", p. 55-63.

dans quatre dessins assez peu variés et guère décoratifs. Le manuscrit figure la vie et la mort de chaque patriarche en une série de scènes répétitives, séparées par deux ou trois lignes de texte : le sujet n'est pas d'un grand intérêt, et l'éparpillement du texte ne facilite pas la lecture. Il consacre à l'épisode des filles de Lot deux dessins strictement semblables, dont le but semble être de souligner que la séduction de Lot par sa fille aînée se répète de façon identique avec la cadette. Dans l'ensemble du manuscrit l'artiste associe systématiquement un dessin à chaque épisode, indépendamment de son intérêt narratif ou de ses possibilités décoratives. En fait les images forment un récit parallèle au texte, récit qui est intelligible à tout lecteur, même s'il est plus ou moins illettré. Elles ont pour but d'aider au déchiffrement du texte, voire de s'y substituer. Rien de tel dans la *Genèse*, où les illustrations ne sont ni assez nombreuses ni assez systématiques pour remplir ce but.

Si le premier illustrateur de la *Genèse* a ajouté des dessins lorsque son modèle en manquait, par exemple dans l'épisode de la chute de l'homme, de manière à ce que la répartition de l'iconographie soit équilibrée dans l'ensemble du manuscrit, il n'a pourtant pas hésité à en supprimer lorsque l'illustration du modèle lui paraissait trop abondante. C'est le cas pour les généalogies, où il opère un choix parmi les images qui figurent dans son modèle. Ce n'est pas parce que ce passage est moins développé dans le poème que dans la Bible : bien au contraire le poète, multipliant les chevilles pour obtenir l'allitération, s'est vu contraint d'ajouter des détails qui ne sont pas dans le texte biblique. La raison en est plutôt que des dessins plus nombreux morcèleraient le texte du poème, comme dans l'Hexateuque où quelques lignes de texte seulement séparent les représentations des différents patriarches. Les maîtres d'oeuvre de ces deux manuscrits font preuve d'attitudes totalement opposées envers le texte et les illustrations. Dans l'Hexateuque, l'illustration est aussi importante que le texte, sinon plus. Dans la *Genèse* elle lui est subordonnée. Cette différence s'explique facilement : dans l'Hexateuque l'élément primordial est le récit ; peu importe que le lecteur y accède par le texte vernaculaire ou par les illustrations, qui sont deux substituts du texte latin. Dans le poème de la *Genèse* ce qui compte est moins la trame narrative que l'élaboration poétique qu'elle subit : le texte est la partie importante, et les illustrations sont secondaires. C'est pourquoi le scribe, lorsque le second artiste lui fait défaut, envisage d'omettre le reste des illustrations, sans que cela paraisse aller à l'encontre du but du manuscrit.

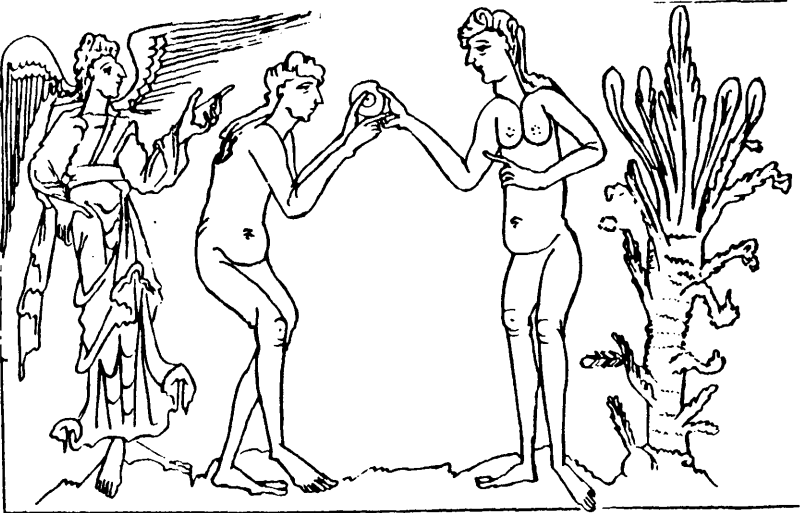
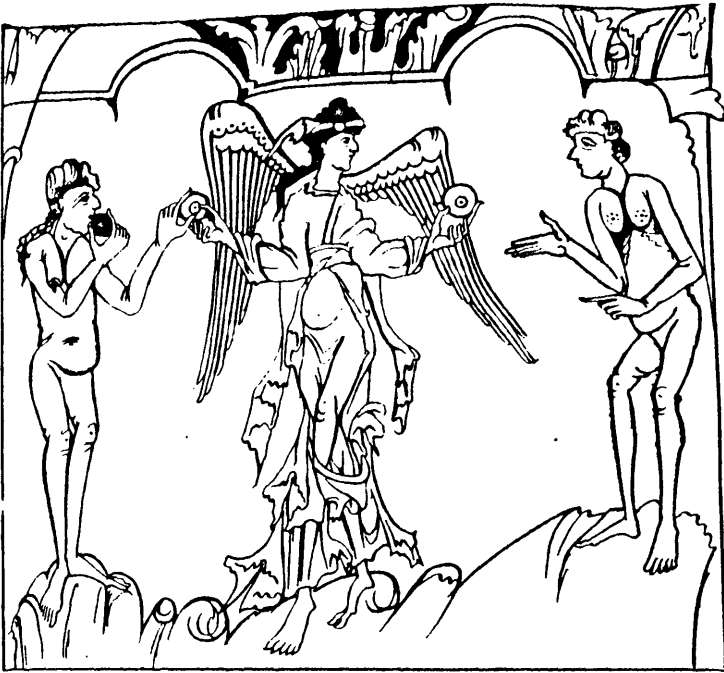
Conclusion

Le poème était donc destiné à des lecteurs -- laïcs ou religieux -- capables de lire la langue vernaculaire sans s'aider des images, et les illustrations devaient avoir un but essentiellement décoratif.

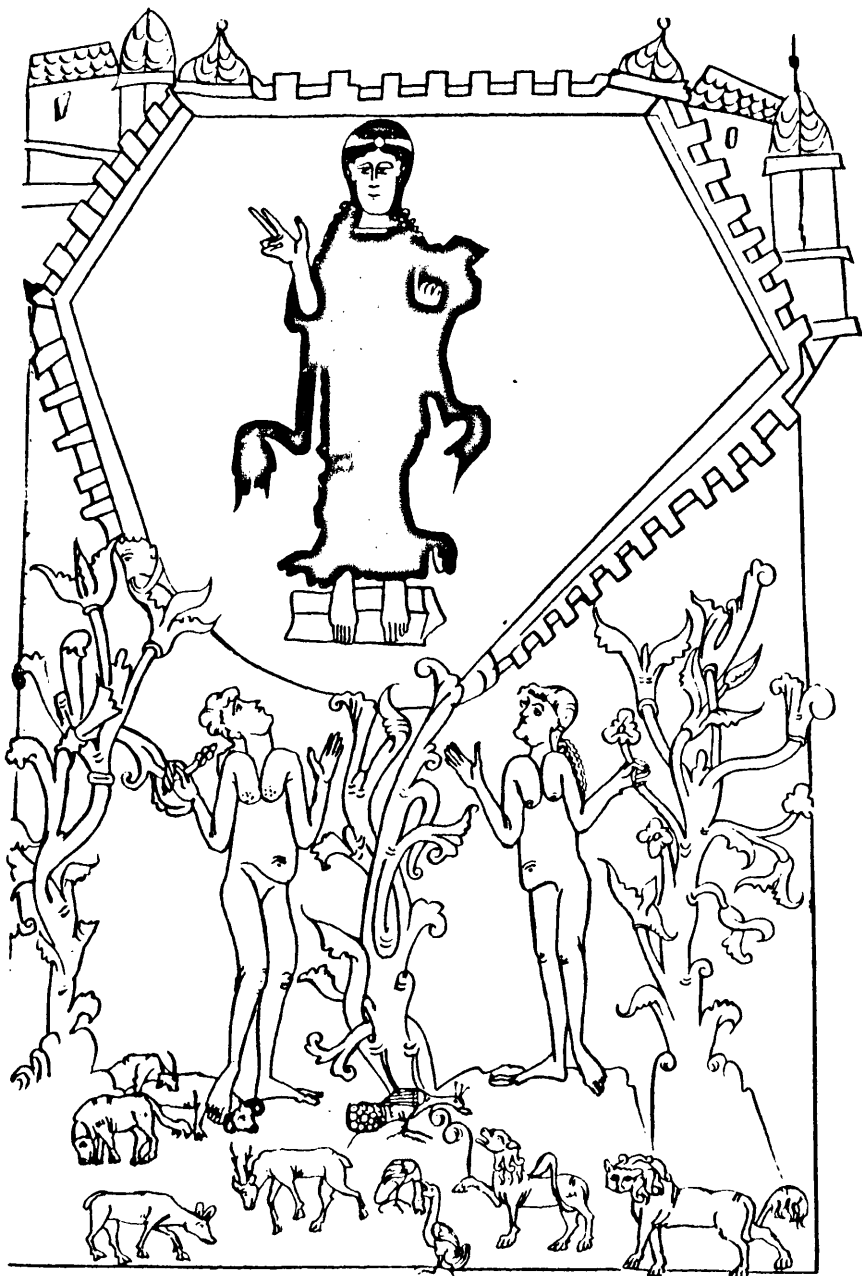
Il paraît peu probable que le manuscrit ait été compilé en vue d'une utilisation publique. Les illustrations, en effet, n'y sont guère adaptées : peu colorées et de dimensions souvent réduites, elles ne sont pas lisibles de loin. Elles semblent impliquer une utilisation privée, limitée à un personne ou à un petit groupe : lecture solitaire, ou peut-être enseignement.



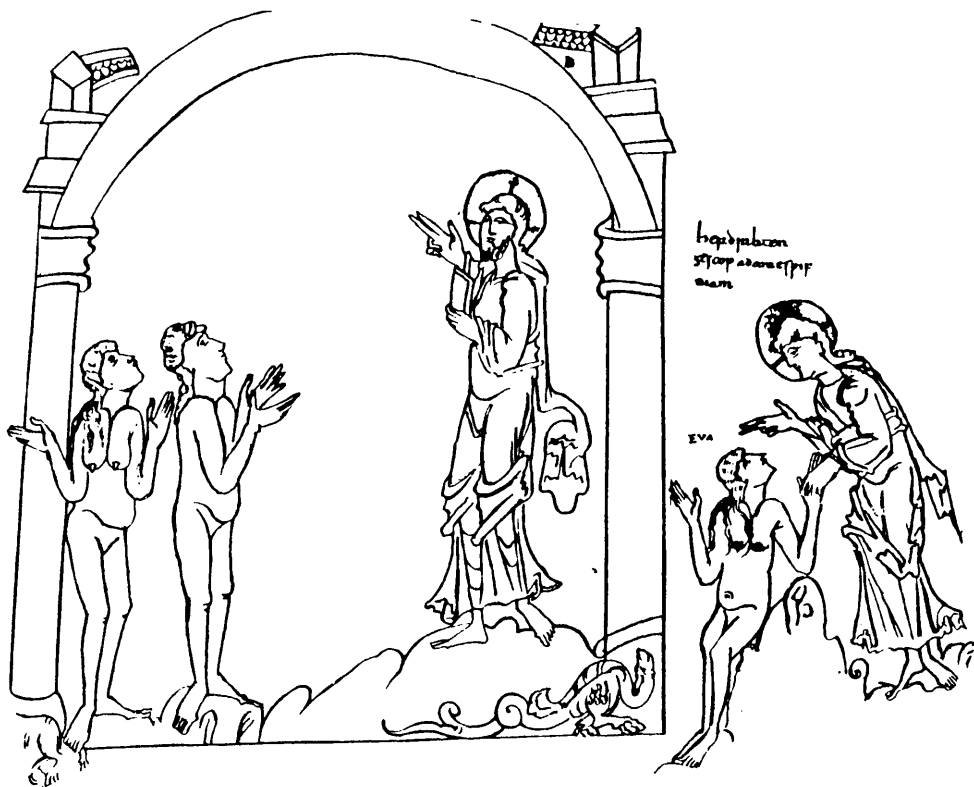
III. p. 78 : Ivresse de Noé.



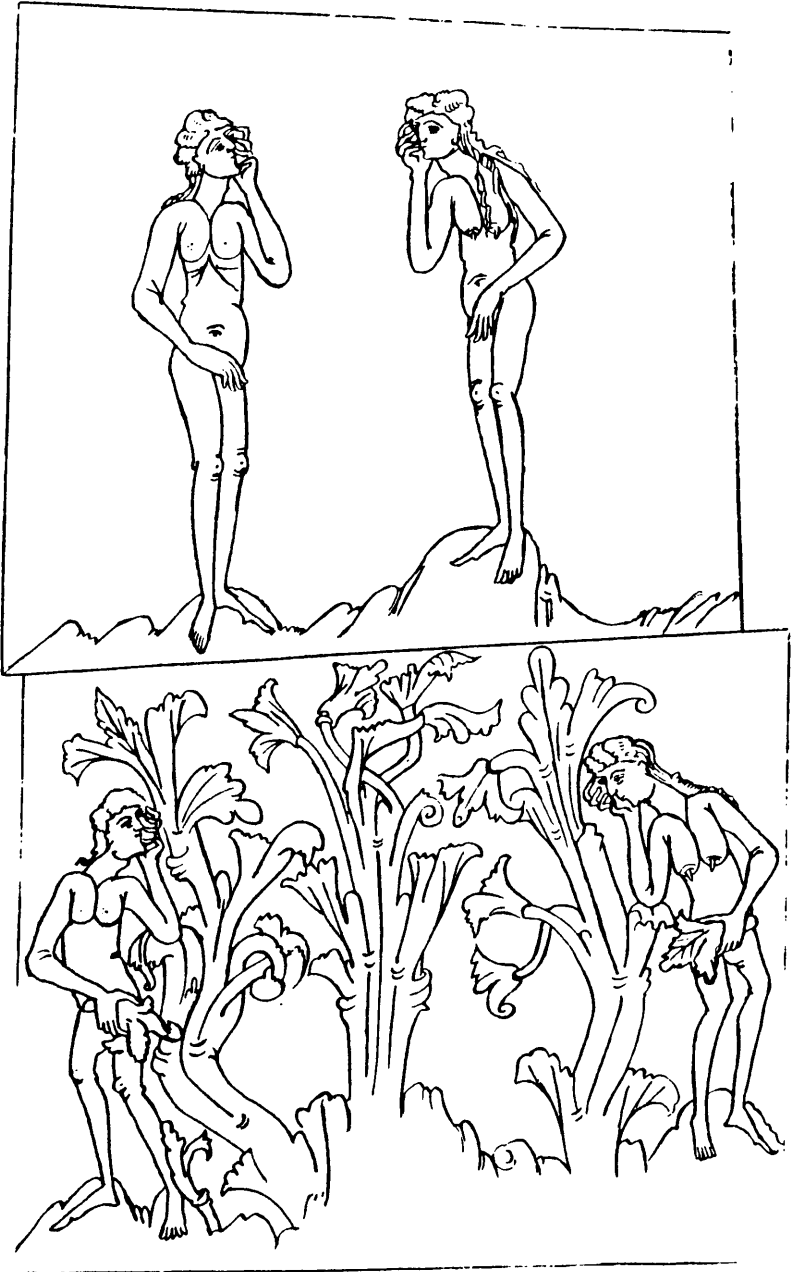
III. p. 28 : Tentation d'Adam et Eve.
 III. p. 31 : Tentation d'Eve.



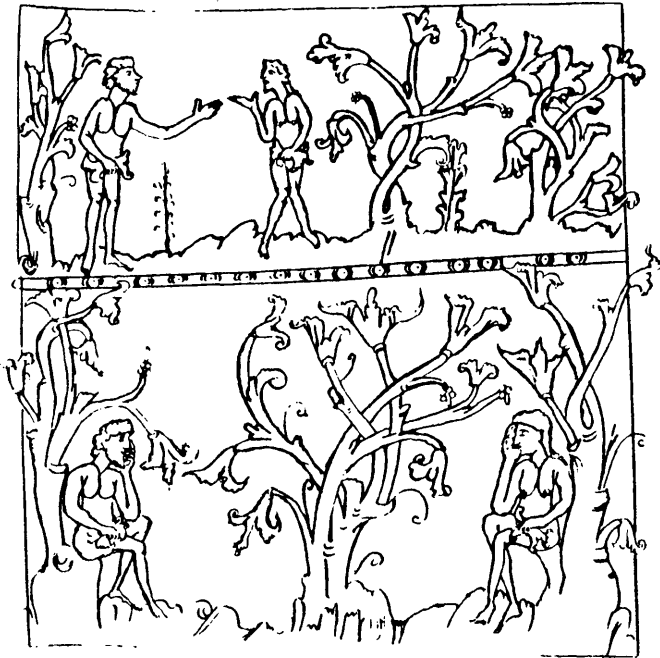
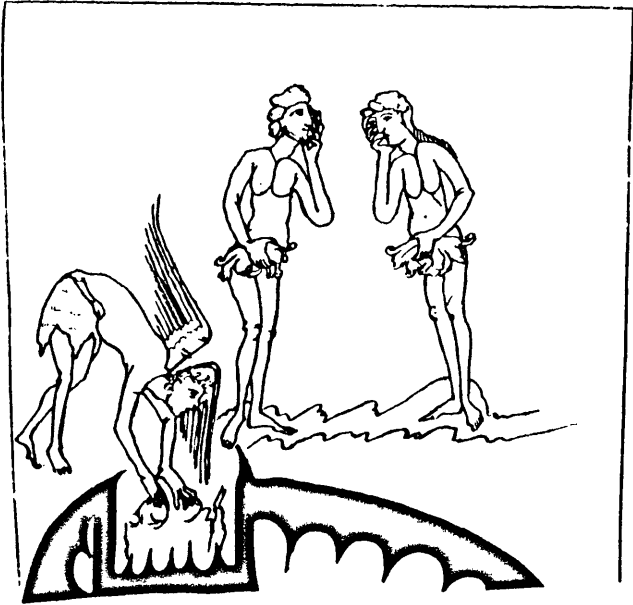
III. p. 11 : Adam et Eve au paradis.



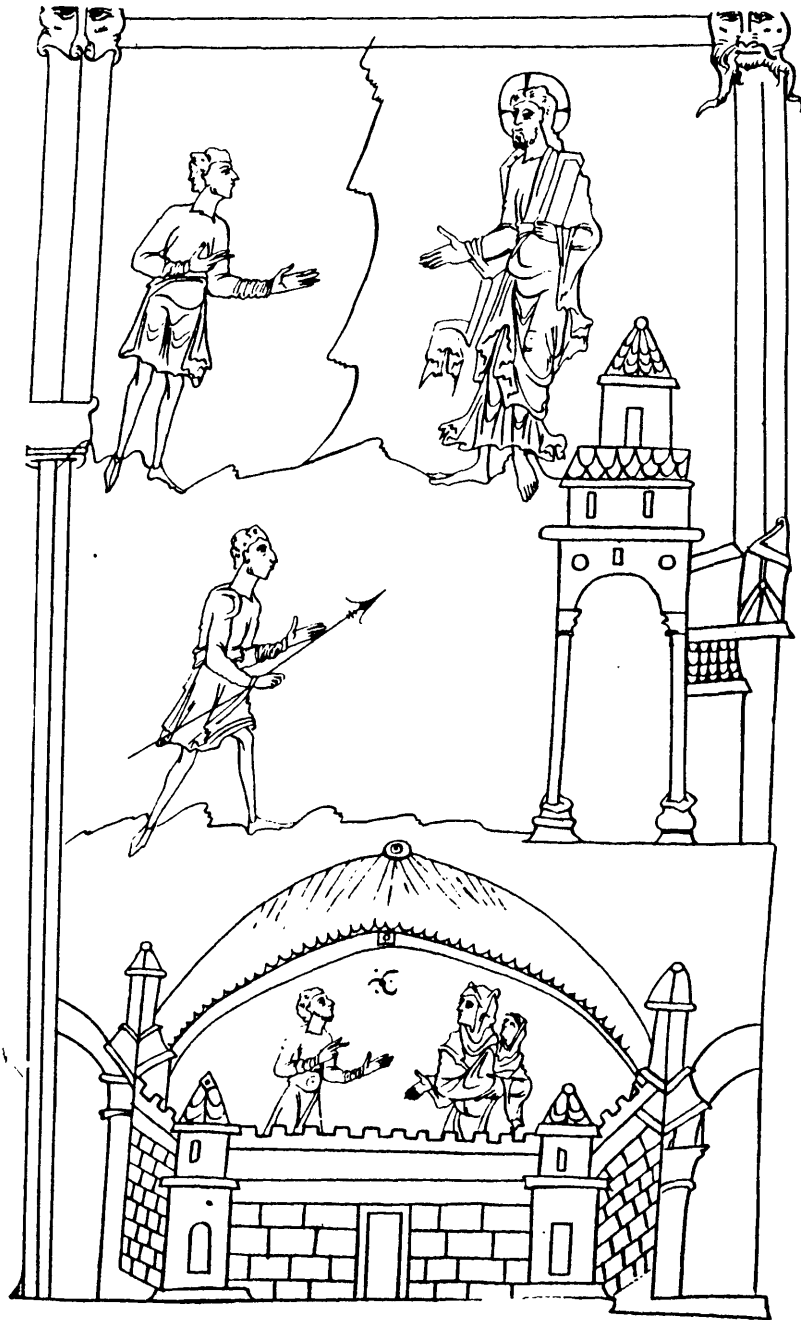
III. p. 10 : Bénédiction d'Adam et Eve.
 III. p. 9 : Création d'Eve (détail).
 III. p. 13 : Adam et Eve au paradis.



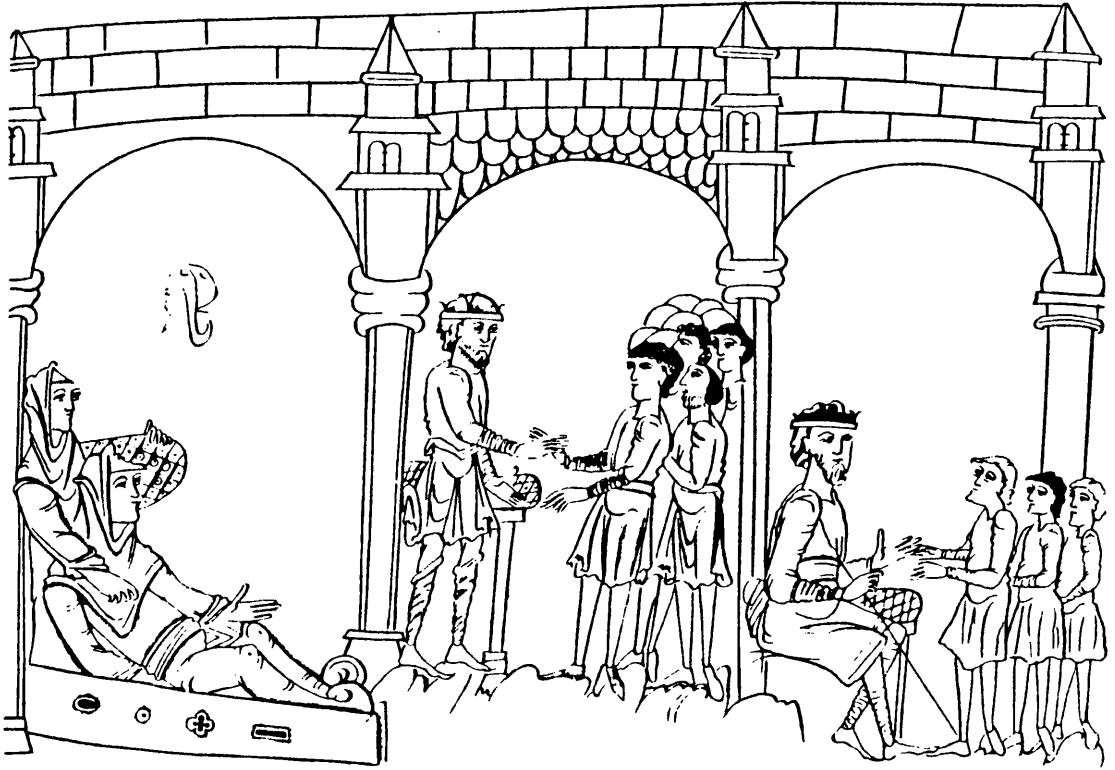
III. p. 34 : Adam et Eve prennent conscience de leur nudité et s'habillent de feuilles.



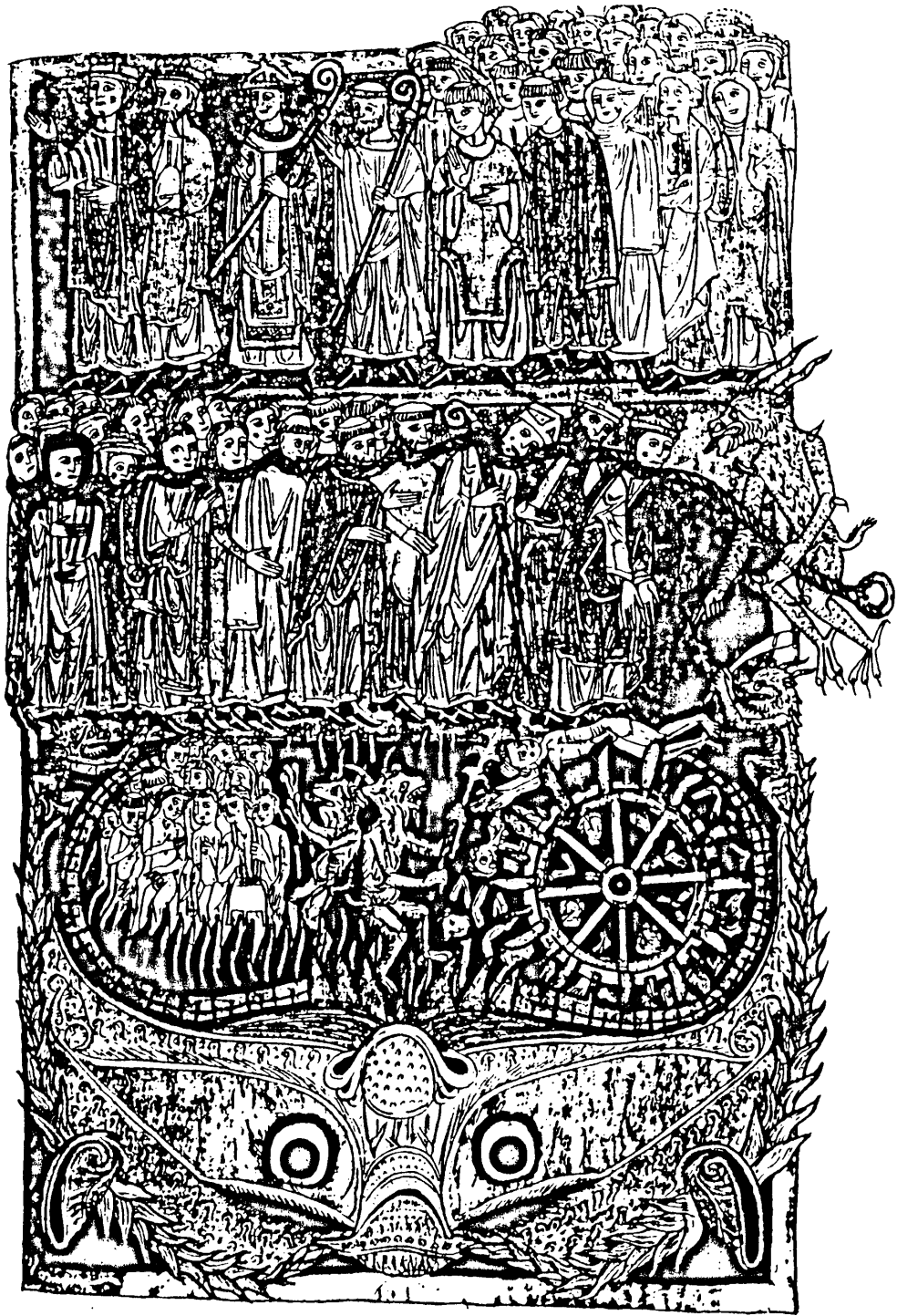
III. p. 36 : Retour du démon en enfer.
 III. p. 39 : Adam et Eve s'assoient loin l'un de l'autre.



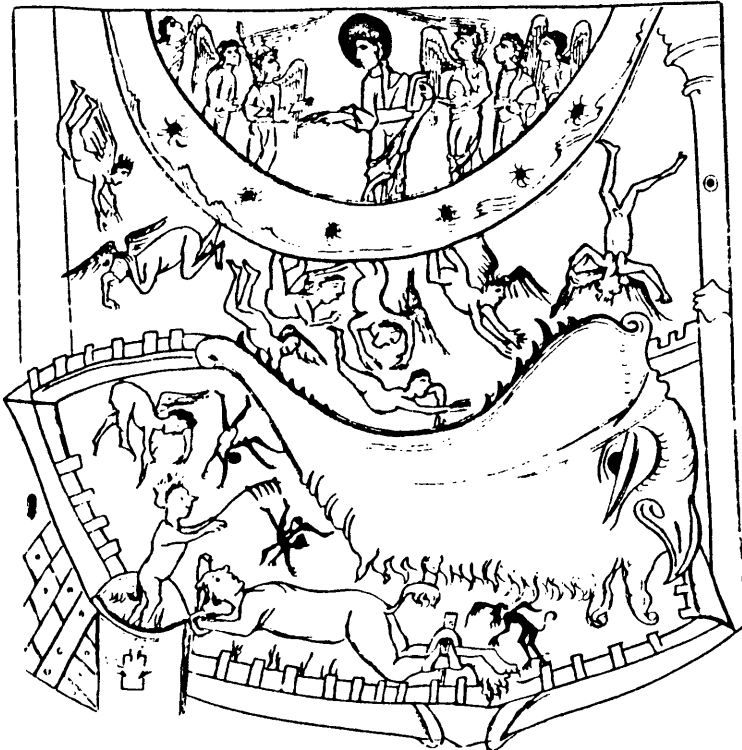
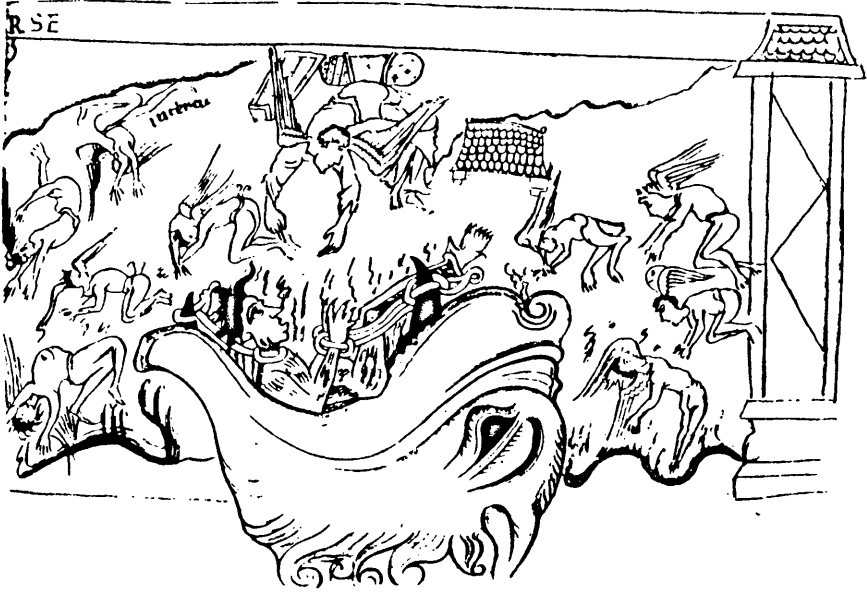
III. p. 51 : Condamnation de Caïn; guerrier de la race de Caïn; naissance dans la cité.



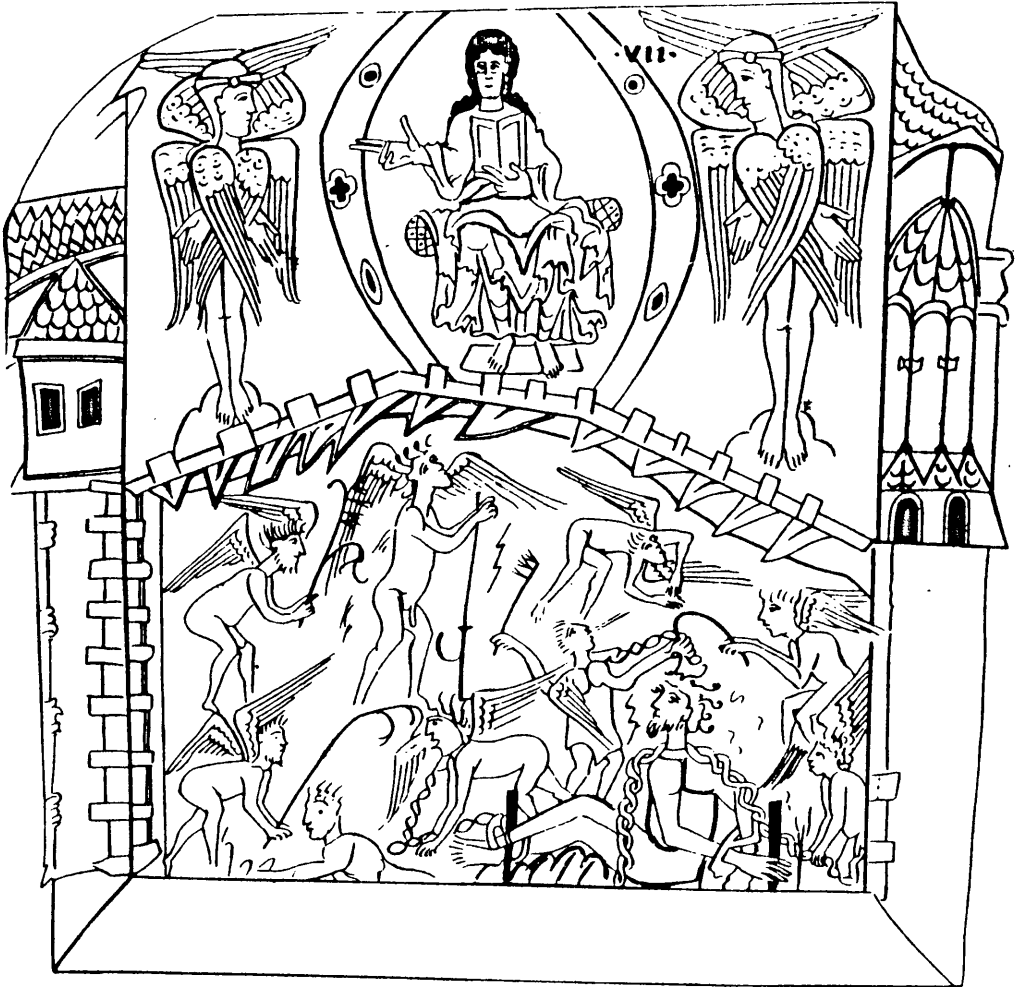
III. p. 63 : Scènes de la vie de Noé.



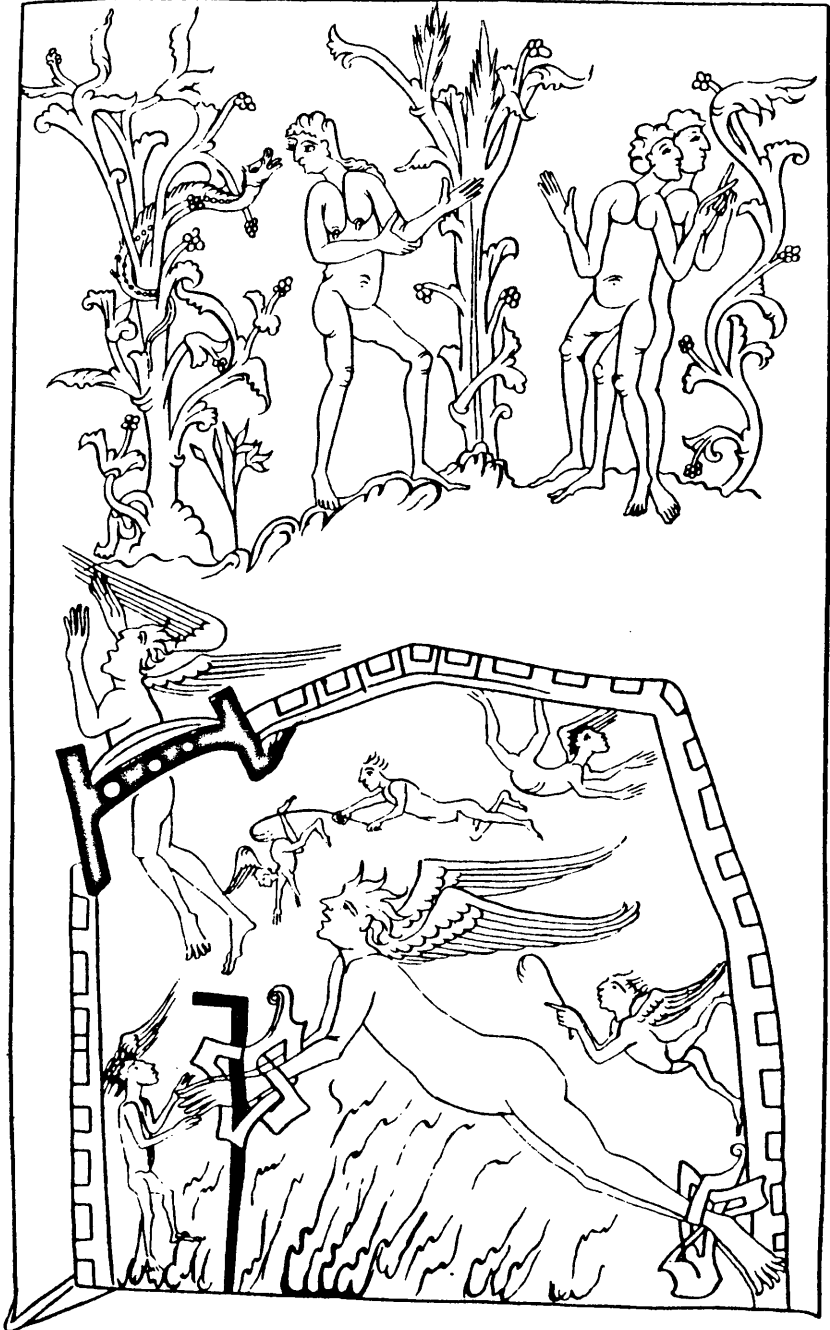
L'enfer : Apocalypse Bibl. Lat. nouv. acq. 2290, f. 160.



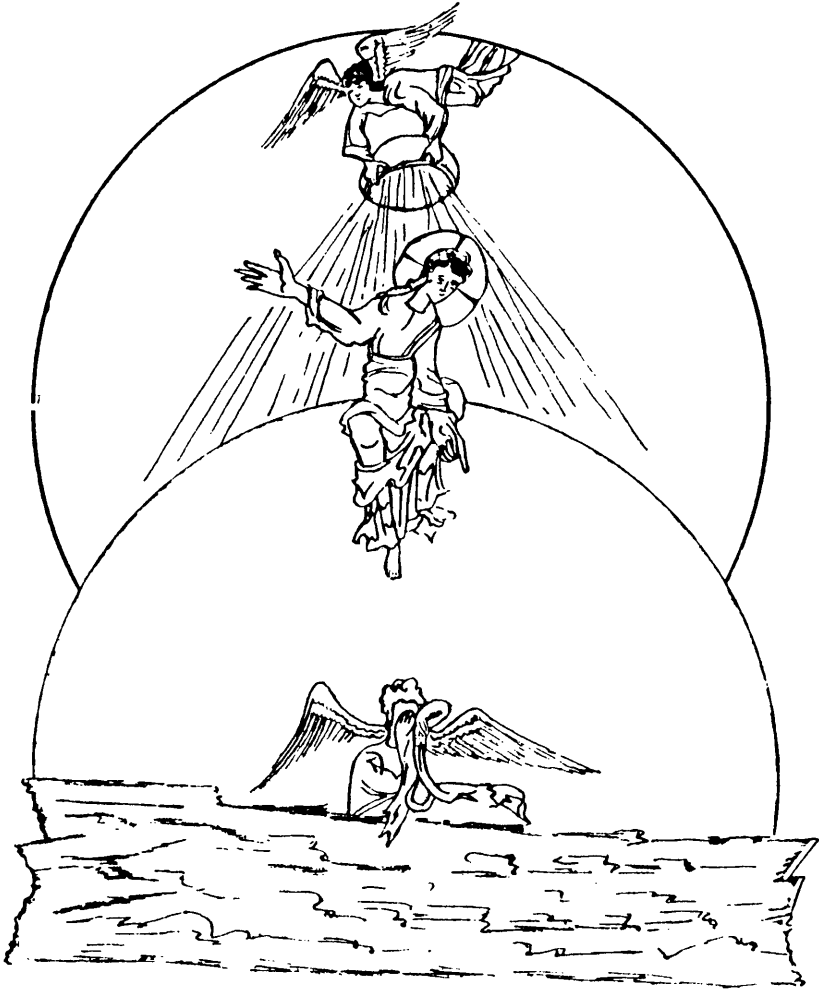
III. p. 3 : chute des anges
III. p. 16 : chute des anges



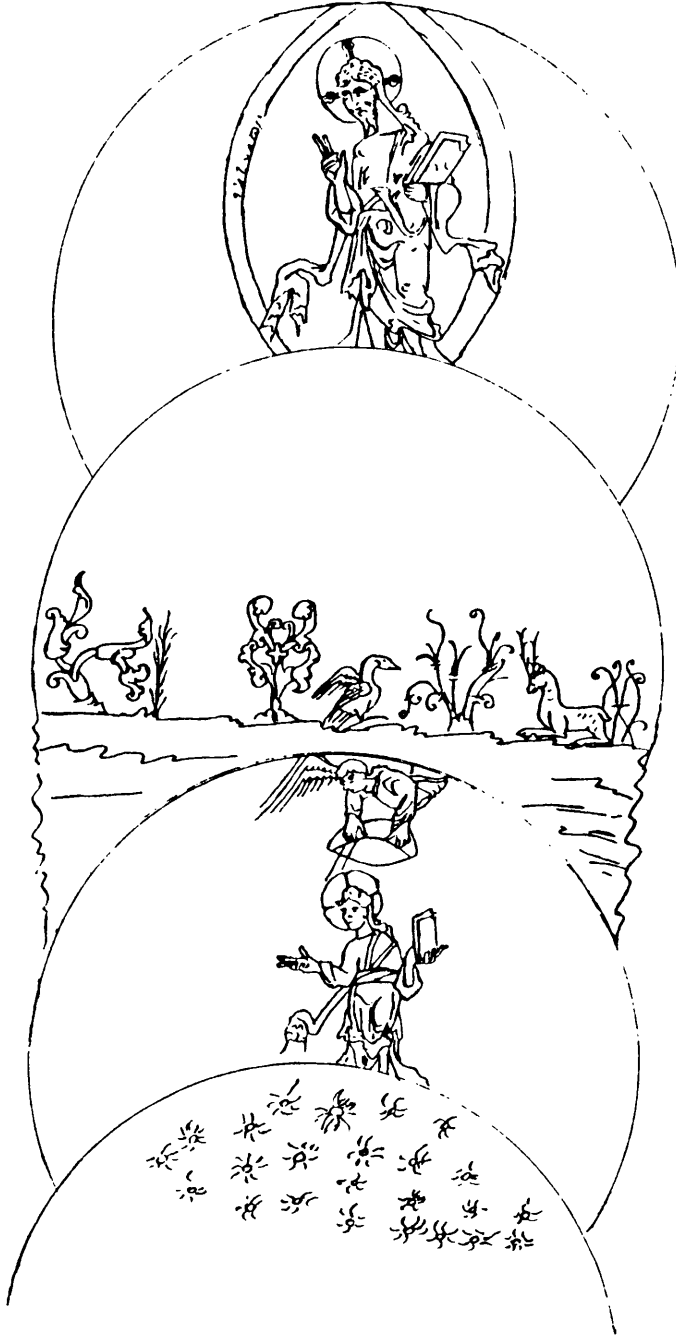
III. p. 17 : l'enfer



III. p. 20 : Satan en enfer, la tentation d'Eve.



III. p. 6 : Séparation de la lumière et des ténèbres.



h. 17 v. 10 a. 10 b. 10 c. 10 d. 10 e. 10 f. 10 g. 10 h. 10 i. 10 j. 10 k. 10 l. 10 m. 10 n. 10 o. 10 p. 10 q. 10 r. 10 s. 10 t. 10 u. 10 v. 10 w. 10 x. 10 y. 10 z. 10

III. p. 7 : Création des plantes et des animaux (détail)

V. Les sections

V.1. Généralités

Les quatre poèmes du manuscrit sont divisés en sections de longueur variable, numérotées en chiffres romains. Dans la *Genèse A* elles vont de 46 vers (section 15) à 103 vers (section 4), et dans la *Genèse B* de 64 vers (section 7) à 137 vers (sections 12 et 13). La plupart des poèmes vieil-anglais de quelque longueur sont découpés de même, et c'est le cas également des poèmes vieux-saxons, le *Heliand* et les fragments de la *Genèse*. Ces sections ne sont numérotées que dans le Junius XI, dans le Cotton Vitellius A xv qui contient *Beowulf* et *Judith*, dans *Elene*, et enfin dans le manuscrit C du *Heliand* ⁽¹³⁹⁾.

Gollancz ⁽¹⁴⁰⁾, se basant sur la Préface du *Heliand*, suggère que ces numéros pouvaient servir à l'établissement d'une table des matières, mais cette hypothèse paraît peu probable, car aucun manuscrit poétique anglo-saxon n'en possède ⁽¹⁴¹⁾.

V.2. Les numéros des sections

V.2.i. Généralités

La première section numérotée est la section 7. Puis la numérotation cesse, pour reprendre à partir de la section 16. Elle se veut alors systématique, mais il manque un certain nombre de chiffres (26, 27, 27b, 30, 31, 32, 33, 36 pour la *Genèse*), et quelques-uns paraissent avoir été ajoutés après coup dans l'espace disponible au bout d'une ligne (par exemple 23, 24).

La position du chiffre est variable. Il peut être clairement rattaché à la fin de la section précédente (19, 39) ou au début de la section à laquelle il se rapporte (21, 22, 35, 37, 41), ou être placé entre les deux sections, ce qui est le cas le plus fréquent.

Le scribe va à la ligne au début de chaque section, et, parfois, commence même une nouvelle page (ainsi pp. 4, 40, 106, où il laisse quelques lignes blanches avant une nouvelle section). Outre les numéros, les sections sont signalées par l'emploi de grandes initiales décorées, qui permettent de reconnaître le début de celles dont le numéro manque.

La numérotation se fait en continu dans les trois premiers poèmes, traités comme une même oeuvre. Seul *Le Christ et Satan* a sa numérotation

(139) Ce manuscrit a été copié en Grande-Bretagne, mais selon Bruckner (*Zeitschrift für deutsche Philologie* 35, 1903, p. 433) cette numérotation remonterait au modèle apporté du continent.

(140) *The Caedmon Manuscript*, p. xxxiii.

(141) voir Timmer, "Sectional divisions of poems in Old English manuscripts", *Modern Language Review* 47, 1952, 319-22, p. 321.

particulière. La *Genèse* correspond aux sections 1 à 41, et l'ensemble du Livre I comprend 55 sections.

Le scribe ne paraît pas apporter la même attention aux numéros de sections qu'au reste de son travail. Les omissions sont relativement fréquentes : environ la moitié des numéros de la *Genèse* manquent. Quelques erreurs peuvent en outre être relevées. Certaines sont simples à rectifier, comme lorsque le scribe écrit viiii pour xviii entre les sections 18 et 20. D'autres seront plus difficiles à interpréter.

V.2.ii. Les deux sections numérotées 7

Le chiffre 7 apparaît deux fois dans le manuscrit : le premier est situé p. 17 dans le haut de l'illustration qui sépare les sections 6 et 7. Nous avons eu l'occasion de voir, à propos des illustrations, que le début de la section 7 a été déplacé de quelques vers. Le numéro de section n'a pas pu être écrit lorsque le scribe a terminé de copier la section 6, mais plutôt lorsqu'il a repris le manuscrit pour ajouter trois lignes à la section 6 et copier la section 7 -- ou peut-être plus tard encore. L'illustration était alors en place, et c'est volontairement que le scribe y a placé le numéro, parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs.

Le second 7 se situe p. 19, à la fin de la section 7. Les critiques l'ont unanimement attribué à la section 8, en supposant que le scribe avait oublié l'une des unités du chiffre romain viii. Il se montre certainement capable d'erreurs de ce type, puisqu'il écrit plus loin viiii pour xviii. L'erreur supposée ici -- vii pour viii -- est a priori parfaitement admissible. Cependant un examen plus attentif permet de voir que le signe ∴ indiquant la fin de la section est placé après ce chiffre et non avant. Ceci rattache le chiffre 7 à la section qui précède, et non à celle qui suit.

Il semble donc que la section 7 ait été numérotée deux fois, au début et à la fin. C'est la première section du manuscrit qui porte un numéro, et ce n'est qu'à titre d'essai, puisque la seconde sera la section 16. Le scribe a essayé ici deux modes de numérotation, avant de décider de placer le chiffre en début de section.

V.2.iii. Les numéros manquants

Par suite de lacunes dans le manuscrit les premiers numéros existants, 7 et 16, ne correspondent pas au nombre de sections marquées par des majuscules : cinq seulement jusqu'à la section 7, et douze jusqu'à la section 16. Stoddard ⁽¹⁴²⁾ a tenté de reconstituer le contenu des sections manquantes. Cette reconstruction, généralement acceptée, n'est cependant pas la seule possible, comme nous allons le voir.

(142) "The Caedmon poems in MS Junius XI", p. 163-65.

Notons au passage que Young ⁽¹⁴³⁾ présente une reconstruction différente basée sur l'idée que la lacune située entre les pages 22 et 23 ne contiendrait que la fin de la section 8 : cela force à diviser le reste de manière excessive pour obtenir les deux sections manquantes, avec notamment une section de 21 vers (821-42), mais surtout à supposer que l'illustrateur aurait par deux fois oublié la majuscule en début de section, ce qui ne paraît guère vraisemblable.

Le début du manuscrit se présente comme suit :

- ◆ trois sections marquées par des majuscules;
- ◆ deux fragments de texte dont le début manque, avec lacunes avant les p. 9 et 13;
- ◆ une section marquée par une majuscule, mais non numérotée;
- ◆ une section numérotée 7;
- ◆ une section marquée par une majuscule, mais non numérotée;
- ◆ une lacune de deux feuillets;
- ◆ cinq sections marquées par des majuscules, mais non numérotées;
- ◆ dix sections numérotées de 16 à 25;
- ◆ trois sections marquées par des majuscules, mais non numérotées.

La numérotation reprend à la section 28.

En remplaçant les numéros absents par S pour une section marquée par une majuscule et par s pour une lacune, nous obtenons le schéma suivant :

S S S s s S 7 S s S S S S S 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 S S S 28

La reconstruction de Stoddard (sections 1 à 16) :

Il existe, jusqu'à la section marquée 16, 12 majuscules indiquant le début des sections. Stoddard en conclut qu'il manque quatre sections, qui sont à replacer dans les trois lacunes existant dans cette partie du manuscrit. Les deux premières lacunes se situent avant les p. 9 et 13, et comprennent le début et la fin du second cahier. Elles contenaient une grande partie du récit de la création, qui complétait la section 3 et formait le début de la section 4, dont nous possédons un fragment (création de la femme + description du paradis). Après la description des fleuves du paradis p. 12, intervient une autre lacune, dans laquelle a disparu le passage où se faisait la soudure entre la *Genèse A* et la *Genèse B*. Le fragment qui en reste, c'est-à-dire les quelques vers qui forment la fin de la section 5, contient l'interdiction de manger de l'arbre de mort. Si le début de ce passage était longuement développé, comme l'est l'ensemble de la *Genèse B*, il pouvait former la plus grande partie de la section 5.

Quant aux deux autres sections manquantes, Stoddard les place dans la lacune de deux feuillets située entre les vers 441 et 442. Ce passage devait

(143) "Two notes on the *Later Genesis*", p. 209-10.

contenir la fin du discours de Satan à ses compagnons, et éventuellement leur réponse.

La reconstruction que propose Stoddard est donc la suivante ⁽¹⁴⁴⁾ :
 1 2 3 (4) (5) 6 7 8 [9-10] 11 12 13 14 15 16.

Notre propre reconstruction (sections 1 à 28)

Jusqu'ici nous ne nous sommes préoccupée que des sections 1 à 16. Il existe cependant un autre problème de numérotation plus loin dans le manuscrit : une section n'est pas comptabilisée, c'est-à-dire qu'il existe trois sections au lieu de deux entre les sections marquées 25 et 28. Du début du poème à la section 28 il existe vingt-cinq initiales décorées, de sorte qu'il se pourrait qu'il ne manque en réalité que trois sections.

Nous avons vu ci-dessus la manière dont peuvent être remplies les deux premières lacunes, et sur ce point nous suivons la reconstruction de Stoddard. Nous suggérons en revanche que la troisième lacune ne comprenait qu'une section, la section 9. Ceci convient mieux au contexte du poème, car la section 8 se termine sur l'appel de Satan à ses camarades, dont il manque quelques lignes seulement; le récit reprend, après la lacune, par le départ du messenger au début d'une nouvelle section. Le choix de cet émissaire occupait peut-être une section, mais guère deux. D'ailleurs il ne manque que deux feuillets, et les deux sections supposées devraient être particulièrement brèves -- une soixantaine de vers chacune s'il n'y a pas d'illustrations. Il est vrai que la longueur des sections de la *Genèse B* est si irrégulière qu'on ne doit pas accorder trop de poids à cet argument.

Lucas ⁽¹⁴⁵⁾ suppose que les deux feuillets manquants contenaient deux sections d'environ 60 lignes chacune, sans illustrations, ce qui ferait sept pages successives non illustrées. Si le même phénomène se reproduit aux pages 86-94, c'est par suite du départ de l'illustrateur, de sorte que la comparaison qu'établit Lucas entre ces deux passages n'est pas justifiée.

Nous proposons la reconstruction suivante ⁽¹⁴⁶⁾ :

1 2 3 (4) (5) 6 7 8 [9] 10 11 12 13 14 15/16 16/17 17/18 18/19 19/20 20/21
 21/22 22/23 23/24 24/25 25 26 27 28.

Causes de l'erreur

Après le long passage sans numéros qui suit la section 7, le scribe a décidé de reprendre la numérotation des sections. Il est probable qu'en les recomptant à partir de cette unique section numérotée, ou à partir du début, il

(144) Entre parenthèses les sections incomplètes, entre crochets les sections entièrement disparues, soulignées celles dont les numéros existent dans le manuscrit.

(145) "MS Junius XI and Malmesbury II", p. 17-18.

(146) Le second chiffre donné pour certaines sections est celui du manuscrit.

se trompe et en dénombre une de trop. Il numérote les sections suivantes en ajoutant une unité au numéro précédent, et l'erreur est ainsi prolongée jusqu'à la section "25" (pour 24). Puis il laisse passer quelques sections sans les numérotées. Pour savoir quel chiffre attribuer à la suivante il recompte alors du début -- probablement sur le modèle, ce qui expliquerait qu'il ne soit pas influencé par son erreur précédente. Cette fois il ne se trompe pas et donne à la section 28 son numéro correct, sans se rendre nécessairement compte du décalage avec le chiffre précédent.

Avec cette hypothèse disparaît l'erreur d'une unité traditionnellement attribuée au scribe entre les sections 25 et 28, et qui était assez difficile à justifier dans un calcul ne portant que sur quatre chiffres.

V.2.iv. Les sections du modèle

Si notre hypothèse est correcte, cela implique que les sections du modèle n'étaient pas numérotées, puisque le scribe a eu besoin de recompter les sections pour trouver quel numéro attribuer à l'une ou l'autre. Ainsi s'expliquent les nombreuses omissions de chiffres : après un effort soutenu sur dix sections le scribe se laisse parfois entraîner à reproduire trop exactement son modèle, et oublie le numéro de la section, qui n'y figurait pas. S'il n'avait eu qu'à recopier les chiffres on serait en droit de s'étonner de son inattention.

Selon différents critiques ⁽¹⁴⁷⁾ la numérotation des sections proviendrait d'un manuscrit antérieur, car le scribe a parfois négligé de relever certains numéros sans que cela ait affecté les suivants. Doane envisage également la possibilité que le scribe soit revenu en arrière pour compter ses sections, et c'est à cette hypothèse que nous nous sommes arrêtée.

Il n'est pas a priori surprenant que les sections du modèle n'aient pas été numérotées, car les sections numérotées sont finalement assez rares en poésie vieil-anglaise. Timmer ⁽¹⁴⁸⁾ paraît penser qu'elle représentait la norme, mais que certains scribes omettaient de transcrire les chiffres. Il paraît plus vraisemblable que la numérotation des sections soit une innovation de certains scribes.

La décision de numérotées les sections a probablement été prise lorsque le travail de copie était déjà commencé. Un premier essai a été fait lorsque le scribe était arrivé à la section 7, puis l'ajout de numéros lui a été imposé à partir de la section "16" (= 15). La numérotation en continu des trois premiers poèmes a donc été faite dans le Junius XI. Il était facile au scribe d'imposer ses chiffres à des poèmes où les sections n'en avaient pas encore, mais il n'aurait peut-être pas pris la peine de modifier les numéros d'origine

(147) Doane, *Genesis A*, p. 12; Timmer, "Sectional divisions of poems".

(148) "Sectional divisions", p. 319.

pour le second et le troisième poèmes si ceux-ci avaient eu dans le modèle leur numérotation propre.

Si le scribe a ajouté les numéros de sections, la division elle-même devait cependant être déjà présente dans le modèle, car le nombre moyen de vers par section diffère suivant les poèmes. Selon les chiffres de Timmer ⁽¹⁴⁹⁾, la moyenne est de 72 vers pour la *Genèse A* et 74 pour l'*Exode*, mais 127 pour *Daniel*.

V.3. La division du poème

Le fait que la *Genèse* et la plupart des poèmes vieil-anglais suffisamment longs soient divisés en sections pose un certain nombre de problèmes : comment ce découpage a-t-il été fait, par qui et pourquoi? Avant de tenter de répondre à ces questions, il est nécessaire d'analyser la manière dont sont divisés les deux poèmes (*Genèse A* et *Genèse B*) sur lesquels porte notre étude. Ce n'est qu'ensuite que nous pourrons évaluer les différentes explications proposées.

La *Genèse A*

Les sections de la *Genèse A* oscillent entre 63 et 103 vers, mais sections longues et courtes ne sont pas distribuées de manière entièrement aléatoire. La division du poème se fait en respectant plus ou moins les unités de sens, l'idéal -- rarement atteint -- étant d'obtenir des sections de longueur égale qui correspondent à des unités de sens.

Le début du poème présente quelques irrégularités. La première section a 81 vers, ce qui paraît être la norme, si nous en jugeons du moins par la suite du poème. La suivante passe à 53 vers sans raison apparente, et la coupure entre les sections 2 et 3 n'est pas placée de manière très logique, puisqu'elle se situe au milieu du premier jour de la création. Il est possible qu'elle ait été déplacée au cours de la transmission. Il est possible également que la personne chargée du découpage ait procédé maladroitement au tout début de son travail. Nous ne pouvons en juger, car une grande partie des premières sections de la *Genèse A* ont été remplacées par la *Genèse B*.

Les deux sections 14 et 15, qui suivent immédiatement l'interpolation, sont, comme la section 2, excessivement courtes (51 et 46 vers). Peut-être cela indique-t-il que les premières sections de la *Genèse A* étaient particulièrement brèves. Peut-être aussi les particularités des sections 14 et 15 s'expliquent-elles par un remaniement au moment de l'interpolation de la *Genèse B*. Il est possible que ces deux sections n'en aient formé qu'une à l'origine, sans les 31 vers de la *Genèse B* qui forment maintenant le début de

(149) "Sectional divisions", p. 319.

la section 14, mais avec peut-être quelques vers de la *Genèse A* supprimés au moment de l'interpolation.

Après ces premières irrégularités vient une succession de douze sections (16 à 27) qui oscillent entre 86 et 72 vers. Parfois la division correspond à des unités de sens. Le cas le plus remarquable est celui du déluge (sections 20 à 23), divisé en quatre épisodes : les préparatifs, l'inondation, la baisse des eaux, la sortie de l'arche, dont chacun remplit une section et contient un nombre à peu près équivalent de vers (de 72 à 80). De même les deux premières sections de la vie d'Abraham, qui racontent ses premières migrations (section 26) et son séjour en Egypte (section 27), sont respectivement de 86 et 85 vers. Cependant ces cas où la longueur idéale d'une section coïncide avec la place logique de la division sont une exception. Pour un grand nombre l'égalité de longueur est obtenue aux dépens de l'unité de contenu.

Ainsi la section 16 commence par la condamnation d'Adam et Eve; il aurait été logique d'y associer celle du serpent, qui se trouve à la fin de la section 15. Par ailleurs la section 16 ne se limite pas à l'histoire d'Adam et Eve, mais comprend aussi le meurtre d'Abel. La condamnation de Caïn, en revanche, est réservée pour la section suivante. -- Les passages de généalogies paraissent découpés un peu au hasard. Celle de Caïn est répartie entre les sections 17 et 18, et celle de Seth entre les sections 18 et 19, de sorte que la section 18 contient quelques descendants de chacun des deux frères. Les généalogies des fils de Noé se répartissent elles aussi entre deux sections, la fin de la section 24 (qui contient également l'ivresse de Noé), et le début de la section 25, (qui se continue par la tour de Babel). On a l'impression que dans ces passages non narratifs le découpeur n'avait pas de scrupules à diviser le poème en fonction du nombre de vers uniquement.

La régularité extrême recherchée dans les sections 16 à 27 ne se poursuit pas jusqu'à la fin du poème, et à partir de la section 27b ⁽¹⁵⁰⁾ les écarts se creusent à nouveau : de 63 à 103 vers. Il semble qu'il soit soudain accordé plus d'importance aux unités de sens qu'à la régularité des sections, dans une partie du poème (l'histoire d'Abraham) qui est essentiellement narrative. Cela n'empêche pas certaines de ces sections de présenter un découpage peu logique. Ainsi la section 30, qui contient l'entrevue d'Abraham et du roi de Sodome, se poursuit par quelques vers que Dieu adresse à Abraham, alors que la réponse de celui-ci se trouve dans la section suivante. Ainsi allongée la section fait 83 vers, ce qui est proche de l'idéal; mais le rapprochement de ces deux épisodes donne l'impression fallacieuse que Dieu est apparu à

(150) Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, il y a trois sections non numérotées entre les sections 25 et 28. Nous suivons Doane (*Genesis A*) en attribuant le numéro 27b à celle qui précède immédiatement la section 28. Stoddard ("The Caedmon poems") préfère appeler 25b la première des trois.

Abraham sur le champ de bataille. Les étapes de l'épisode d'Agar sont de même distribuées entre les sections 31 et 32, et la promesse que fait Dieu à Abraham de lui donner une descendance est répartie entre les sections 32 et 33.

La dernière section -- qui d'ailleurs contient un seul épisode, le sacrifice d'Isaac -- est la plus longue de toutes (103 vers), sans doute simplement parce qu'il a fallu y placer tout ce qui restait du poème. Le même phénomène se produit dans d'autres oeuvres : *l'Exode*, *Le Christ et Satan*, *Le Christ III*, et *Juliana* (151).

Lorsque la longueur des sections s'écarte par trop de la norme, la coupure marque souvent une étape importante du récit, ce qui impose de terminer la section à un endroit donné, même si elle n'a pas le nombre de vers requis. Ainsi, parmi les sections ne présentant pas de lacune, les plus brèves sont les sections 27b (70 vers), qui précède immédiatement l'épisode de la guerre; 28 (63 vers), qui sera suivie de la seconde phase de la guerre, où intervient Abraham; et 23 (72 vers), qui termine le récit du déluge. Déplacer la coupure de section d'une dizaine de vers, pour donner à ces trois sections la même longueur qu'aux autres, équivaldrait à la placer après le début d'un épisode. Il faut bien dire toutefois que la personne qui a divisé le poème n'a pas toujours montré tant de scrupules, dans des cas, peut-être, de moindre importance.

Parfois il est impossible d'obtenir un découpage satisfaisante. Ainsi l'épisode d'Abimélek se répartit sur les sections 38 et 39, et la coupure intervient entre le discours du roi à Abraham et la réponse de ce dernier. La section 38 est un peu courte (70 vers), mais si les 25 vers de la réponse d'Abraham y avaient été ajoutés elle aurait atteint 95 vers. Au contraire la seule section complète de l'épisode de Sodome (section 35) est trop longue (94 vers), mais les vers s'enchaînent dans une série d'enjambements, où la fin de vers et la fin de phrase ne coïncident jamais. Pour raccourcir la section il faudrait reporter la coupure au vers 2476, ce qui donnerait une section de 57 vers seulement.

Le découpage de la *Genèse A* témoigne d'un effort pour obtenir un nombre régulier de vers, et en même temps suggère que cette régularité n'est pas la seule préoccupation. Dans certains cas la logique de la division l'emporte, dans d'autres apparaissent des contraintes matérielles, par exemple la possibilité de placer ou non la coupure à la fin d'un vers. La personne chargée de la division fait un compromis entre ces différentes contraintes, donnant de manière ponctuelle plus d'importance à l'une ou à l'autre en

(151) Cavill, "Sectional divisions in Old English poetic manuscripts", *Neophilologus* 69, 1985, 156-59, p. 158.

fonction des conditions particulières de chaque section. Ce compromis se révèle rarement satisfaisant, parce que la division en sections semble avoir été faite au fur et à mesure du travail, et non après avoir pris une vue d'ensemble du poème qui aurait permis de répartir le contenu des sections de manière plus logique.

La *Genèse B*

Les sections de la *Genèse B* sont beaucoup plus irrégulières que celles de la *Genèse A* : elles oscillent entre 64 et 137 vers, soit du simple au double. Ces irrégularités s'expliquent par la fluidité du récit, auquel il est difficile d'imposer des coupures qui respectent à la fois la fin de vers et les unités de sens.

La personne qui a fait cette division a essayé tout d'abord de donner aux sections de la *Genèse B* une longueur "moyenne", si l'on prend pour norme la *Genèse A* : la première section de la *Genèse B*, la section 6, a 79 vers. Cette norme ne sera pas longtemps respectée : la section 7 est beaucoup plus courte (64 vers), et la coupure entre les sections 7 et 8, toutes deux consacrées au discours de Satan à ses compagnons, se fait à un endroit peu logique, au milieu d'une phrase. Il était difficile de la placer ailleurs, et le découpeur, au début de son travail, n'a pas osé faire de ce discours une seule section qui aurait eu quelques 120 vers (117 vers suivis d'une lacune). Les trois dernières sections sont excessivement longues, mais là encore il était difficile de l'éviter. Il est à peu près impossible de diviser la section 11 (105 vers), qui contient l'épisode entier de la tentation d'Adam, ni la section 13 (137 vers), où les idées s'enchaînent sans pause. La coupure même entre les sections 13 et 14 est artificielle et intervient au milieu d'un dialogue. La section 12 (137 vers) aurait pu être coupée au vers 626 en deux parties égales, mais, surtout entre une section de 105 vers et une de 137, ces deux parties auraient fait des sections trop courtes.

La division de la *Genèse B* semble avoir été surimposée au poème, et non en être issue de manière organique. Elle a probablement été faite une fois le poème terminé, car l'auteur aurait pu, s'il y avait attaché de l'importance, composer son poème en unités de longueur à peu près égale. Le découpeur semble avoir travaillé section par section de manière pragmatique. C'est pourquoi au début du poème il admet deux sections brèves (7 et 8) pour éviter une section de 117 vers, mais ensuite, ayant une première fois accepté une section de 105 vers pour ne pas couper l'épisode de la tentation d'Adam, il n'hésite pas à attribuer 137 vers aux deux sections suivantes.

Etant donné cette méthode de travail, il était difficile d'obtenir une plus grande régularité dans un récit contenant aussi peu de divisions naturelles, à moins de ne tenir aucun compte des unités de sens.

La maladresse de cette division s'explique par les particularités de la *Genèse B* en tant que poème, plutôt que par le fait qu'il s'agit d'une oeuvre étrangère traduite en vieil-anglais. Les poèmes vieux-saxons sont eux aussi divisés en sections, et il n'y a pas de raison pour que la division ait été faite au moment de la traduction. Il est vrai que les sections du *Heliand*, au contraire de celles des poèmes vieil-anglais, peuvent commencer au second hémistiche d'un vers, et il est possible que cette particularité ait été présente dans la version primitive de la *Genèse B*, et qu'une certaine adaptation aux normes vieil-anglaises ait été nécessaire. Cependant ce redécoupage n'ajouterait ou ne retrancherait que quelques vers à la plupart des sections, et en particulier n'affecterait pas la longueur de la section 11, basée sur une seule unité de sens.

Différences entre les deux poèmes

La manière dont la *Genèse A* et la *Genèse B* sont divisées présente de nettes différences, qui paraissent indiquer que le découpage a été fait avant que les deux poèmes soient réunis. En effet quelqu'un qui venait de diviser si irrégulièrement la *Genèse B* -- où les sections 12 et 13 font chacune plus du double de la section 7 -- n'aurait probablement pas pris la peine d'imposer une division beaucoup plus régulière à la seconde partie de la *Genèse A*; et surtout, les dernières sections de la *Genèse B* dépassant largement les 100 vers, il ne serait pas revenu à un chiffre d'environ 80 vers pour la *Genèse A*, et il aurait réuni en une seule les deux sections trop brèves qui suivent immédiatement la *Genèse B*.

V.4. Rôle des sections

Deux questions, d'ailleurs liées, se posent à propos des sections des poèmes vieil-anglais : quel peut être leur rôle, et si elles sont l'oeuvre de l'auteur lui-même ou d'un scribe. L'explication adoptée devra être compatible avec le caractère empirique de cette division et le compromis entre sens et nombre de vers qui est manifeste dans la *Genèse A* et, de manière un peu différente, dans la *Genèse B*.

V.4.i. Les hypothèses en présence ⁽¹⁵²⁾

Feuilles volantes

Selon Bradley ⁽¹⁵³⁾ les sections correspondraient à des feuilles volantes numérotées sur lesquelles l'auteur aurait composé son poème.

Greg ⁽¹⁵⁴⁾ reprend cette idée à propos d'*Elene*, où des sections de même longueur divisent le texte en unités logiques : il suggère que le poète a composé par unités de lecture, lesquelles étaient conservées, pour des raisons pratiques, sur des feuilles séparées. La *Genèse* et l'*Exode* auraient été divisés sur le même modèle, après composition, par un scribe.

L'hypothèse de Bradley n'a pas été généralement acceptée ⁽¹⁵⁵⁾. Elle attache trop d'importance aux numéros des sections, qui sont l'exception plutôt que la règle. Surtout les sections, aussi bien dans la *Genèse* que dans les autres poèmes vieil-anglais, ne sont pas de longueur suffisamment régulière pour que cette hypothèse puisse être retenue. Pour obtenir dans l'ensemble de la *Genèse* la même régularité que dans la fin de la *Genèse A*, Bradley se voit obligé de redécouper le début de la *Genèse A* et toute la *Genèse B*.

Séances de lecture

Le but des sections pourrait être de découper le poème en séances de lecture. La suggestion en est faite par Förster ⁽¹⁵⁶⁾ : le fait que les sections aient en gros la même longueur dans l'ensemble de *Beowulf* indiquerait que ce n'est pas une division organique mais à but pratique. L'idée est reprise par Gollancz ⁽¹⁵⁷⁾, qui attribue la division au poète. Les critiques subséquents qui adoptent cette idée préfèrent y voir l'oeuvre d'un scribe. Shepherd ⁽¹⁵⁸⁾ l'associe à une utilisation liturgique du manuscrit.

(152) Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'opinion de Smyth ("The numbers in the manuscript of the Old English *Judith*", *Modern Language Notes* 20, 1905, 197-99) réfutée par Timmer ("Sectional divisions", p. 322), selon laquelle dans *Judith* les numéros de section seraient en rapport avec les versets de la Bible utilisés comme source, car cette suggestion ne tient de toute manière pas compte des sections dans les autres poèmes.

(153) "*Beowulf*", *Encyclopedia Britannica*, 11e édition, 1910, p. 760-61; "The numbered sections in Old English poetical manuscripts", *Proceedings of the British Academy*, 1915, 165-87; "Old English poetical archetypes", *The Library* 1 (4e série), 1921, 121-22.

(154) "Old English poetical archetypes", *The Library* 1 (4e série), 1921, 58-61.

(155) Elle est en particulier réfutée par Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. xxxi-xxxii.

(156) *Die Beowulf-Handschrift*, Leipzig 1919, p. 87.

(157) *The Caedmon Manuscript*, p. xxxii.

(158) *Scriptural poetry*, 1966, p. 23-4.

La préface du *Heliand* vieux-saxon a été citée en corroboration de cette hypothèse : "*Iuxta morem vero illius poematis omne opus per vitteas distinxit, quas nos lectiones vel sententias possumus appellare*". Cette citation ne doit toutefois pas faire illusion, car les termes de *lectiones* et *sententias* sont employés à titre de comparaison, et n'impliquent pas nécessairement une identité de fonction ⁽¹⁵⁹⁾.

Cette théorie a pour avantage d'expliquer que les sections aient une longueur grossièrement équivalente, parfois obtenue aux dépens de la cohésion interne : si la division a été faite une fois le poème terminé, elle doit se plier à des contraintes plus importantes. Il est peu vraisemblable en effet qu'un découpage en séances de lecture soit l'oeuvre de l'auteur lui-même au cours de la composition du poème, car en ce cas il lui aurait été facile de diviser son poème en unités de sens et d'ajouter quelques vers à certaines sections pour qu'elles atteignent la longueur voulue. Si donc les sections représentent des séances de lecture, cela implique que cette division est due à un scribe.

Unités de composition

Certains critiques préfèrent voir dans les sections des traces de la composition du poème. Selon Timmer ⁽¹⁶⁰⁾ il s'agirait d'unités d'inspiration, qui peuvent donc être de longueur variable, et n'ont pas nécessairement de logique interne.

Crépin ⁽¹⁶¹⁾, qui considère les sections de l'ensemble de la poésie vieil-anglaise, y voit la marque de séances de travail du scribe prenant le poème sous la dictée, ou du poète le mettant lui-même par écrit : la régularité de longueur refléterait les contraintes de la règle monastique. Ceci expliquerait que la longueur des sections soit à peu près équivalente; que le poète, qui dans la *Genèse A* suivait la Bible verset par verset, ne se préoccupe pas trop d'arrêter sa séance de travail à la fin d'un épisode; mais qu'en revanche il s'interrompt à l'occasion avant de commencer un épisode important et le réserve pour une prochaine séance. Cette hypothèse paraît moins vraisemblable pour la *Genèse B*, où les différences de longueur sont excessives.

(159) Timmer, "Sectional divisions", p. 321.

(160) "Sectional divisions", p. 321-22.

(161) "Du langagier au linguistique : la rumination de Caedmon", *Cahier J.R. Simon*, 1975, 25-39, p. 39.

V.4.ii. Arguments tirés de la logique de la division

La division en séances de lecture due au scribe, ou en séances de composition due à l'auteur, peuvent toutes deux expliquer le caractère aléatoire de la division et sa régularité approximative.

Il est difficile de tirer des arguments de la logique (ou du manque de logique) de la division. Les cas où les sections correspondent à des unités de sens ne sauraient être interprétés d'une manière ni de l'autre : il est naturel que le scribe essaie de respecter les unités de sens, mais c'est aussi à cet endroit qu'un auteur aurait tendance à faire une pause dans sa composition.

Les sections où la division ne correspond pas à la logique du texte ne nous aident guère plus. Si les sections sont dues au scribe, le fait que la division ne respecte pas les unités de sens peut refléter les contraintes d'un découpage imposé à un poème terminé; mais on peut aussi en conclure qu'il s'agit d'unités de composition sans aucune logique interne.

Par ailleurs, ce qui nous paraît illogique ne l'était pas nécessairement aux yeux des Anglo-Saxons. Ainsi certaines des coupures séparent deux éléments parallèles, et on ne saurait rejeter a priori la possibilité que la division ait pour but de souligner ce parallélisme, même si chaque fois une coupure plus immédiatement logique pourrait être proposée.

V.4.iii. Arguments tirés du manuscrit

La comparaison des poèmes d'un même manuscrit pourrait en théorie indiquer si le découpage des poèmes qu'il contient est dû à l'auteur ou à un scribe. Si les sections obéissent aux mêmes principes dans les différents poèmes d'un même manuscrit, cela impliquerait qu'elles ont été introduites par une même personne, donc un scribe. Ce n'est pas le cas dans le Junius XI, où les différents poèmes ont des sections de longueur moyenne inégale. Cela signifie que lorsque les poèmes du Junius XI ont été rassemblés ils étaient déjà divisés en sections, mais on ne peut en conclure pour autant que la division est due aux différents auteurs des poèmes : il est fort possible que les poèmes aient été copiés de manuscrits différents où des scribes les avaient déjà divisés en sections. C'est à tort qu'Anderson conclut, de la présence de sections numérotées dans *Elene* et leur absence d'*Andreas*, tous deux du manuscrit de Verceil, que le découpage est probablement dû à l'auteur ⁽¹⁶²⁾. Cela signifie simplement que ces poèmes provenaient, à l'origine, de manuscrits différents, ce qu'impliquait déjà l'utilisation particulière des accents dans *Andreas* ⁽¹⁶³⁾.

(162) "Cynewulf's *Elene*, manuscript divisions and structural symmetry", *Modern Philology* 72, 1974, 111-22.

(163) voir p. 108.

On ne peut non plus conclure, du fait que des poèmes existant en deux exemplaires sont divisés de la même manière, que cette division est due à l'auteur. Cela signifie simplement que ces manuscrits remontent à un même modèle; le découpage peut très bien avoir été faite par le premier scribe et repris ensuite par tous les autres.

Peut-être faut-il attacher plus d'importance au fait que les poèmes d'un même auteur n'ont pas toujours des sections de même longueur, ce qui paraîtrait indiquer que la division est due au scribe. Les poèmes de Cynewulf, le seul auteur dont plusieurs oeuvres nous soient parvenues, ont des sections de 88 vers en moyenne pour *Elene*, 84 vers pour *Le Christ II*, mais 113 vers pour *Juliana*. On ne peut toutefois écarter la possibilité que Cynewulf ait pu modifier ses habitudes pour ce dernier poème.

V.4.iv. Procédés de composition marquant le début ou la fin d'une section

Si les sections sont l'oeuvre de l'auteur, il est possible que l'on y retrouve des procédés de composition particuliers, qui en marquent le début ou la fin. Si tel était le cas, cela exclurait que la division ait pu être effectuée, une fois le poème terminé, par une autre personne que l'auteur.

Werlich⁽¹⁶⁴⁾, qui insiste sur l'unité des sections, analyse la section 29 de la *Genèse A* (qui a en effet une structure particulièrement nette), et y reconnaît une introduction, une conclusion moralisatrice, et sept parties.

Réflexion générale en fin de section

La fin d'une section se marque souvent par une phrase formant conclusion, qui associe ou oppose l'épisode narré à un contexte plus vaste, qui regarde vers l'avenir ou revient sur le passé, qui fait intervenir l'humanité entière en toile de fond pour juger un événement ou un personnage.

La fin de la section 16 regarde à la fois vers le passé (la faute d'Eve) et l'avenir (ses conséquences présentes), et fait intervenir directement le lecteur et l'humanité toute entière :

*Ac us hearde sceod
freolecu fæmne þurh forman gylt
þe wip metod æfre men gefremeden,
eorð-buende, siððan adam wearð
of godes muðe gaste eacen* (997-1001).

La fin de la section 21 oppose l'arche au reste des créatures vivantes, et revient en arrière de quelques vers pour rappeler la montée des eaux. La fin de la section 23 regarde vers l'avenir et les peuples qui naîtront des

(164) *Der westgermanische Skop*, Münster 1964, p. 173-76.

fils de Noé pour repeupler la terre. La section 25 se termine sur une vision d'Abraham et Lot dans leur situation présente :

for-ðon hie wide nu

dugeðum demað drihta bearnum (1717-18).

La section 27b se conclut sur une maxime morale sans grand rapport avec le récit. La fin de la section 29 oppose Abraham à tous les hommes pour souligner sa supériorité :

næfre mon ealra

lifigendra her lytle werede

þon wurdlicor wig-sið ateah

þara þe wið swa miclum mægne geræsd (2092-5).

La section 36, en parlant de *wundra sum // þara ðe geworhte / wuldres aldor* (2574-75), remplace la métamorphose de la femme de Lot dans un contexte plus vaste.

Parfois la remarque finale conclut moins la section qu'elle n'annonce la section suivante. C'est le cas de la phrase qui termine la section 19 :

ða giet wæs sethes cynn,

leofes leod-fruman, on lufan swiðe

drihtne dyre and dom-eadig (1245-47),

qui annonce le métissage des deux races et le déluge. De même la fin de la section 24 :

reord wæs þa gieta

eorð-buendum an gemæne (1635-36),

annonce la confusion des langues dans l'épisode de la tour de Babel. Et à la fin de la section 28, le poète dit explicitement :

we þæt soð magon

secgan furður hwelc siððan wearð

æfter þæm gehnæste here-wulfa sið (2013-15).

Peut-être faut-il voir là un exemple d'un phénomène que Crépin décrit ainsi : "Souvent la fin d'une section amorce la section suivante, l'auteur semble poser une pierre d'attente, pour exciter l'intérêt de ses auditeurs ou lecteurs ou pour se rappeler à lui-même, quand il reprendra son ouvrage, où il s'est arrêté" (165). Dans le premier exemple, où la fin de la section 19 et le début de la section 20 forment les deux moitiés d'une même phrase, l'épisode annoncé suit immédiatement. Dans les deux autres il faut attendre, dans le cas de Babel, que la généalogie de Sem soit terminée, et dans le cas de la guerre, qu'Abraham reçoive la nouvelle de la capture de Lot et fasse ses préparatifs.

Il est possible que ces exemples de conclusion -- fermée, ou ouverte et annonçant la suite -- soient dus au poète voulant marquer clairement la fin d'une section. La plupart du temps cependant il ne prend pas tant de peine, et bon nombre de sections se terminent sur un fait quelconque, la section suivante enchaînant sur le fait suivant. Par exemple à la fin de la section 31

(165) "Du langagier au linguistique", p. 34.

Abraham autorise Sara à faire ce qu'elle voudra de son esclave, et au début de la section 32 Sara accable Agar de mauvais traitements.

Surtout, il existe des passages de ce type qui sont situés au milieu d'une section. Ainsi lorsque l'ange ferme le jardin d'Eden à Adam et Eve, le poète généralise et signale que l'entrée en est interdite à tout pécheur (947-51). Les vers suivants enchaînent sur un autre épisode, la vie d'Adam et Eve après la faute, dont le début est d'ailleurs marqué par une majuscule dans le manuscrit. Ce serait une place idéale pour une coupure de section, si la section 16 n'était pas commencée depuis 35 vers seulement. – De la même manière aux vers 2379b-81, au milieu de la section 33, le poète rappelle l'aide que Dieu a apportée à Abraham depuis le début de ses pérégrinations. Cette remarque sert de conclusion à l'épisode de la circoncision. La section ne se termine pas à cet endroit, car elle n'aurait que 44 vers; elle se continue par un autre épisode, disparu dans une lacune. – Dans l'épisode d'Abimélek également, on semble s'acheminer vers une conclusion lorsque le poète, après avoir mentionné l'alliance d'Abraham et Abimélek, dit d'Abraham :

*he wæs leof gode,
for-ðon he sibbe gesælig dreaþ
and his scippende under sceade gefor,
hleow-feðrum þeaht her þenden lifde (2738-41).*

Cependant ce qui suit n'est pas une nouvelle section ni même un nouvel épisode, mais l'intercession d'Abraham en faveur d'Abimélek, que le poète aurait dû placer avant mais qu'il semble avoir oubliée; et ce n'est qu'après la naissance d'Isaac qu'intervient la coupure. Ainsi la section, au lieu d'avoir 51 vers, ce qui serait le cas si elle s'arrêtait au vers 2741, en compte 81.

Les exemples pourraient être multipliés, et la présence d'une généralisation n'entraîne pas obligatoirement une nouvelle section. Plutôt que la fin d'une section elle marque celle d'un épisode, c'est-à-dire d'un élément de longueur variable, qui ne constitue pas nécessairement l'oeuvre d'une séance unique, et qui reflète une division du poème en unités de sens, avant ou parallèlement à la division en sections. Il est naturel qu'un scribe à la recherche d'une place pour couper le poème choisisse de préférence un endroit ainsi signalé, mais ce choix n'est pas systématique : ainsi l'avant-dernière section de la *Genèse A* se termine simplement par *ða abraham / abimelehe // wære sealde / þæt he wolde swa* (2832-33) alors qu'à quelques vers de là se trouve une réflexion rappelant la protection que Dieu accordait à Abraham : *þam þe lifforgeaf // gesæliglic / swegle under* (2844-45), qui ferait une excellente conclusion.

Lien avec la section précédente

Timmer ⁽¹⁶⁶⁾ fait remarquer qu'un grand nombre de sections de Beowulf commencent par l'adverbe de temps *þa* "alors", et y voit la marque d'une reprise de la composition, après une interruption. Dans la *Genèse A* également, le mot *þa* est fréquent en début de section. Les sections 3, 16, 17, 21, 22, 23, 24, 26, 28, 30, 32 commencent par ce mot; les sections 2, 15, 27a, 29, 31, 33, 34, 37, 38, 39 ont *þa* dans le premier vers en position non initiale. Parmi les sections dont le début nous est conservé, huit seulement n'ont pas *þa* parmi les premiers mots. Mais cet adverbe est extrêmement commun dans la *Genèse*, et les exemples ci-dessus ne représentent qu'une petite partie de ses emplois. Il sert à introduire des actions, et marque souvent le début d'une phrase ou d'un paragraphe. Ainsi la section 15 commence par le vers *him ða ædre god / andswarede* (872), mais on retrouve *þa* en début de phrase aux vers 882, 887, 890, 903, ainsi qu'au vers 918 qui est le premier vers de la section suivante. Dans ces conditions il est difficile de dire que *þa* marque le début de la section.

Résumé

Plusieurs sections paraissent commencer par un résumé de ce qui précède. Si cela est véritablement le cas, ce résumé est nécessairement dû à l'auteur.

Ainsi les premiers vers de la section 2 sont un rappel de l'épisode précédent, la chute des anges, qui explique la création qui va suivre. Le début de la section 22 rappelle la situation de Noé et de ses compagnons :

*þa gemunde god mere-liðende
sigora waldend sunu lameches
and ealle þa wocre þe he wið wætres beleac
lifes leoht-fruma on lides bosme* (1407-10).

Les deux derniers vers cités paraissent un résumé de ce qui précède. En même temps ils forment avec les vers 1363-67 une structure encadrante au centre de laquelle se trouve la description du déluge, et leur fonction n'est pas nécessairement de rappeler le point du récit où reprend la section 22.

La phrase *swilce of comes / cneorisse woc* (1637) paraît résumer la fin de la section 24 avant d'enchaîner sur la généalogie de Sem. En réalité elle ne fait que reprendre le texte biblique : "Tels furent les fils de Cham, selon leurs clans et leurs langues, d'après leurs pays et leurs nations" (Gen 10/20). Une pareille mention suivait chacune des trois généalogies, mais le poète n'a conservé que celle-ci, qui lui permet de reprendre le fil de son récit après la mention -- déplacée par rapport à la Bible -- de l'unité de langue sur la terre.

Parfois le résumé est partie intégrante du récit, et il est difficile de savoir si le poète l'a réellement ajouté pour rappeler les événements qui

(166) "Sectional divisions", p. 321-22.

ont précédé. Ainsi le récit du messenger à Abraham au début de la section 29 est une manière de résumer les événements de la section 28, mais en même temps il s'agit d'un élément présent dans la Bible. Il en est de même pour la nouvelle de la victoire d'Abraham apportée au roi de Sodome au début de la section 30.

Au début de la section 35 le poète rappelle les raisons pour lesquelles Dieu va détruire Sodome, et l'envoi des deux anges. Ceci paraît superflu dans l'état où nous est parvenue la *Genèse*, mais il manque le long passage où Abraham plaide pour les justes de Sodome, et il n'était pas inutile -- qu'il y ait là une coupure de section ou non -- de résumer les événements précédents.

La mention de la chute de Sodome lorsqu'Abraham regarde la fumée dans le lointain (section 37) paraît être du même ordre que l'insistance sur la chute des anges dans la première section et également dans la *Genèse B* : il s'agit d'un événement dramatique et exemplaire, duquel le poète n'arrive pas à détacher son esprit. Ce résumé ne sert pas à introduire ce qui suit, puisqu'au contraire le poète passe ensuite abruptement aux tribulations subséquentes de Lot.

En somme, si plusieurs sections paraissent commencer par un résumé des événements qui précèdent, aucun cas ne peut être considéré comme certain. D'ailleurs un résumé de l'épisode précédent serait aussi bien à sa place au début d'un nouvel épisode qu'au début d'une nouvelle section. Le poème, divisé ou non en sections, n'est pas un récit sans structure. Le sens impose des coupures qui sont marquées dans le manuscrit par des majuscules, et qui délimitent ainsi des paragraphes à l'intérieur des sections actuelles. Si la division en sections a été faite une fois le poème terminé, le responsable n'a eu qu'à choisir parmi les différents paragraphes pour placer la limite de section.

V.4.v. Structures encadrantes

Les procédés de composition vus précédemment, phrases de conclusion à la fin d'une section, ou d'introduction au début, peuvent également s'appliquer à une division naturelle du poème en épisodes antérieure à la division en sections. En revanche l'existence de structures rhétoriques coïncidant avec les limites de section indiquerait que ces dernières sont dues à l'auteur, car un scribe travaillant par paragraphes n'en tiendrait vraisemblablement pas compte.

Les structures encadrantes, où le début et la fin d'un passage sont marqués par des répétitions de mots ou d'idées⁽¹⁶⁷⁾, sont suffisamment nombreuses dans la *Genèse* pour permettre une recherche sur ce point.

(167) Bartlett, *The larger rhetorical patterns in Anglo-Saxon poetry*, New-York, 1935.

La section 1 de la *Genèse* s'analyse en deux structures encadrantes successives ⁽¹⁶⁸⁾, mais elle forme un épisode isolé qui ne se base pas sur la Bible, et auquel le poète a pu vouloir donner une structure propre.

La fin de la section 2 et le début de la section 3 se décomposent en un emboîtement de structures encadrantes coupé exactement au milieu -- par hasard peut-être.

Les sections 27a (épisode d'Égypte) et 41 (sacrifice d'Isaac) commencent et se terminent par un sacrifice formant chaque fois une structure encadrante autour d'un épisode entier. Les scènes de sacrifices sont nombreuses dans la *Genèse*, et sont d'ailleurs reprises de la Bible, de sorte que cette disposition pourrait être l'effet du hasard. La coupure entre les sections 26 et 27a ne saurait être placée ailleurs étant donné la structure des vers de ce passage, où la fin des phrases ne coïncide pas avec celle des vers. En revanche il paraîtrait plus logique de commencer la section 41 au vers 2846, qui introduit l'épisode du sacrifice d'Isaac. Il est possible que celui qui a fait le découpage ait arrêté la section 40 à la fin d'un épisode, l'alliance d'Abraham avec Abimélek, sans se rendre compte que le sacrifice qui suit n'est pas à sa place dans une section consacrée à un seul épisode, le sacrifice d'Isaac.

A part ces quelques exemples incertains, les structures encadrantes ne coïncident pas avec les limites des sections. Cela ne signifie pas pour autant que ces dernières ne soient pas dues à l'auteur : pour être pleinement ressenties, une structure encadrante ne doit pas contenir un trop grand nombre de vers, et le poète a pu vouloir les limiter à des unités plus petites à l'intérieur des sections.

Hieatt ⁽¹⁶⁹⁾ fait remarquer que le quart des sections de *Beowulf* sont entourées de structures encadrantes. Mais les structures encadrantes sont également utilisées à l'intérieur d'une section, voire parfois sans respecter la division, et on ne saurait donc en conclure qu'elles jouent un rôle dans la délimitation des sections.

V.4.vi. Conclusion

Aucun des procédés de style qui auraient pu donner une indication n'apporte de réponse satisfaisante. Les irrégularités de longueur des sections et l'absence de logique de beaucoup des divisions peuvent s'expliquer de deux manières : si les sections sont des unités de composition, le poète de la *Genèse A*, composant verset par verset en suivant sa source, pouvait très bien s'arrêter au milieu d'un épisode sans craindre de perdre le fil de son récit, et cela peut expliquer le peu de logique de certaines divisions. On peut aussi envisager que ces irrégularités soient dues à un scribe accordant plus d'importance à la longueur des sections qu'à leur contenu, et faisant un

(168) voir vol. II, p. 445.

(169) "Envelope patterns and the structure of *Beowulf*", *English studies in Canada* 1, 1975, 248-65, p. 253.

choix, pour placer la limite de section, parmi les unités de sens de plus ou moins grande importance signalées par la syntaxe ou les majuscules.

Le fait que les sections les plus irrégulières se situent juste avant le début d'un épisode important qui constitue une coupure presque obligatoire du poème s'explique mieux par cette seconde hypothèse. La longueur plus importante de la dernière section se justifie plutôt parce que le scribe a dû par force y mettre tout ce qui restait du poème, que par une dernière séance de composition plus longue afin d'achever le poème. L'irrégularité excessive des sections de la *Genèse B*, quant à elle, ne nous paraît pas pouvoir s'expliquer autrement que par une division une fois le poème terminé.

VI. Le modèle

Nous avons à plusieurs reprises hasardé des suppositions en ce qui concerne le modèle immédiat sur lequel a été copié le Junius XI. Il est maintenant temps de résumer ces diverses suggestions et de proposer une image de ce modèle.

VI.1. Contenu

Ce manuscrit contenait les deux poèmes de la *Genèse A* et la *Genèse B*, déjà associés. Il n'incluait probablement pas *Le Christ et Satan*, qui semble avoir été ajouté après coup. Il est difficile de savoir si l'*Exode* et *Daniel* en faisaient déjà partie, car les illustrations, sur lesquelles nous nous sommes basée pour conclure à la présence des deux *Genèse* dans un même manuscrit, manquent pour les deux autres poèmes. L'hypothèse selon laquelle ils étaient déjà présents dans le modèle est peut-être la plus vraisemblable. En effet la numérotation en continu des sections indique que ces poèmes étaient considérés comme formant un ensemble, ce qui n'aurait peut-être pas été le cas pour des poèmes rassemblés à cette occasion à partir de manuscrits divers. En outre des illustrations ont été prévues pour les trois poèmes, et des espaces laissés pour la fin de la *Genèse* – pour laquelle les illustrations étaient certainement présentes dans le modèle – comme pour l'*Exode* et *Daniel*, ce qui donne l'impression que les trois poèmes étaient copiés d'un manuscrit où ils étaient déjà illustrés. Il paraît plus vraisemblable d'ailleurs que l'illustration ait été faite lorsque les trois poèmes ont été réunis pour la première fois. Ce n'était pas une pratique courante dans l'Angleterre de cette époque, et pour produire ce premier manuscrit il a fallu faire appel à un artiste de haut niveau capable non seulement de recopier, mais d'organiser un dessin; une telle entreprise se justifie davantage pour un codex entier que pour un seul poème. Nous ne nous dissimulons pas cependant que ce sont là de simples probabilités, et que l'hypothèse contraire n'est pas exclue.

VI.2. Illustrations

Le modèle -- avec ou sans l'*Exode* et *Daniel* -- était illustré, et contenait à peu près les mêmes dessins que le Junius XI. Il est probable que l'illustration était plus abondante, et que certaines scènes ont été supprimées pour le Junius XI. Il se peut aussi que quelques-unes aient été ajoutées. Les dessins étaient placés correctement par rapport au texte, excepté peut-être dans les généalogies, et les problèmes d'alignement paraissent avoir été introduits dans le Junius XI.

VI.3. Sections

Le manuscrit était déjà divisé en sections, mais elles n'étaient probablement pas encore numérotées. Le début n'en était pas non plus marqué par des initiales zoomorphes comme dans le Junius XI; peut-être était-il indiqué par des lettrines simples comme celles de la fin du poème.

VI.4. Conclusion

La comparaison du manuscrit et de son modèle hypothétique permet de conclure que le maître d'oeuvre du Junius XI, tout en limitant l'illustration, peut-être pour gagner du temps ou du parchemin, avait l'ambition de produire un ouvrage de haut niveau, apportant même quelques améliorations par rapport au modèle, par exemple les initiales décorées et la numérotation des sections. Mais l'abandon des initiales décorées, puis des illustrations, et surtout la hâte et l'inattention dont témoignent celles des illustrations qui ont été exécutées -- parfois mal placées, souvent inachevées, présentant quelquefois des oublis injustifiables ⁽¹⁷⁰⁾ -- montrent que l'exécution n'a pas été à la hauteur des ambitions primitives. Il faut en accuser peut-être la hâte avec laquelle le travail a été fait, et qui est probablement due à des contraintes extérieures, par exemple le peu de temps que les deux artistes pouvaient consacrer à cette tâche.

(170) Ainsi les plumes de l'ange qui se tient derrière Dieu p. 2; la barbe d'Adam (p. 36, 39, 44); les pointes des seins d'Eve (p. 36). En outre certains dessins ne sont pas terminés : certains personnages sont à peine esquissés, la décoration des colonnes dans les illustrations des généalogies est seulement ébauchée.

Chapitre 2

Paléographie

I. Conventions graphiques

I.1. Alphabet

Les textes vieil-anglais utilisent l'alphabet latin ⁽¹⁷¹⁾, avec quelques modifications de détail : certains caractères sont empruntés à l'alphabet runique, d'autres ont été modifiés pour représenter les sons particuliers au vieil-anglais. C'est le cas des lettres *þ* et *ƿ* -- anciennes runes --, *ð* et *æ*. Nous transcrivons *ƿ* par la lettre correspondante de notre alphabet, *w*, mais nous conserverons sous leur forme anglo-saxonne *þ*, *ð* et *æ*, pour lesquelles il n'existe pas d'équivalent dans l'alphabet latin.

I.2. Abréviations

I.2.i. *And* et *þæt*

Le scribe utilise assez peu d'abréviations, et les quelques-unes dont il se sert sont parmi les plus courantes dans les manuscrits anglo-saxons.

Il utilise de manière systématique *ʒ* (note tironienne) pour *and*, *y* compris en composé. Les exceptions sont rares : *and* est écrit en toutes lettres aux vers 1140, 1195, 1335 (isolé), et aux vers 171, 871, 896, 933, 1005, 1348, 2256, 2266, 2567 (en composé). L'abréviation *þ* remplace normalement *þæt*, excepté dans les vers 1, 99, 500, 640, 1248, 1592, 1703, 2456, 2683.

Ces exceptions s'expliquent souvent par le contexte. Ainsi le scribe a écrit en toutes lettres le mot *and* dans les vers 1195 et 1335 pour pouvoir lui faire porter une majuscule. De même *þæt* est écrit entièrement en majuscules aux vers 1 et 1248, en début de section. Au vers 1140 *and*, qui coordonne deux propositions, est écrit en toutes lettres, ce qui le distingue du *ʒ* (= *and*) de *sunu and dohtra* qui précède immédiatement. Au vers 640 deux *þæt* se suivent, le premier, simple conjonction, étant abrégé, tandis que le second, démonstratif, est écrit en toutes lettres. Plusieurs fois en outre *and* ou *þæt* non abrégé se trouve en fin de ligne, et le scribe a peut-être voulu allonger le mot pour éviter un blanc : c'est le cas des vers 1348, 1592, 1703, 2256, 2683. Peut-être faut-il considérer à part le cas de *and*- en composé, qui est écrit en toutes lettres dans certains mots n'apparaissant qu'une fois dans le poème, et qui pouvaient être peu communs et difficiles.

Nous imprimerons *and* et *þæt* sous leur forme non abrégée sans mentionner cette modification en note, les seules exceptions ayant été indiquées ci-dessus.

(171) Pour la forme des lettres, voir en particulier l'étude de Crépin, *Beowulf*, Göttingen 1991, p. 27-32.

I.2.ii. Autres abréviations

Outre ces abréviations courantes, le scribe utilise de temps à autre un tilde sur une voyelle pour indiquer un *m* final.

Cela se produit aux vers 37 (*ham*), 115 (*mihum*), 185 (*englum*), 198 (*sunum*), 260 (*ham*), 506 (*pinum*), 544 (*ham*), 656 (*breostum*), 820 (*minum*), 1069 (*freo-magum*), 1129 (*yldrum*), 1183 (*magum*), 2122 (*from*), 1440 (*æðelum*), 1527 (*wæpnum*), 1552 (*from*), 1556 (*hleomagum*), 1574 (*wifum*), 1582 (*hleomagum*), 1599 (*sinum*), 1708 (*from*), 1716 (*yldum*), 1815 (*ham*), 1824 (*eagum*), 1828 (*sum*), 1865 (*egesum*), 1945 (*abraham*), 1952 (*estum*), 1967 (*guð-hergum*), 2223 (*roderum*), 2330 (*ham*), 2501 (*pinum*), 2514 (*idesum*), 2578 (*wordum*), 2650 (*unfricendum*), 2673 (*miclum*), 2817 (*wordum*), 2832 (*abraham*), 2889 (*wintrum*, *wordum*), 2906 (*gehilum*).

Parfois le *m* ainsi abrégé est situé en milieu de mot (1961, *fromne*). Le tilde remplace aussi le groupe *-ne* dans le mot *bonne* (258, 1833, 2190). Signalons encore l'utilisation exceptionnelle du tilde sur un *g* pour représenter le préfixe *ge-* (*gelice*, 185; *gehwilc*, 314).

Au contraire des premières, ces abréviations ne sont pas utilisées de manière systématique, mais uniquement lorsque le scribe a besoin de gagner de la place sur une ligne.

Là encore, nous rétablirons la forme normale sans le mentionner en note.

I.2.iii. Nombres

Le scribe écrit assez souvent les nombres en toutes lettres, mais il lui arrive également d'utiliser des chiffres romains. Il s'agit souvent, mais pas exclusivement, de nombres courts que le lecteur rétablit instantanément. Dans un cas (vers 1417) l'utilisation de chiffres romains pour un nombre plus long s'explique par le désir de gagner de la place, ce mot étant le dernier de la ligne.

Les nombres sont écrits en chiffres romains aux vers 1120 (*xxx and c*), 1417 (*l 7 c*), 1976 (*xii*), 2041-2 (*xviii 7 ccc*), 2301 (*vi 7 l xxx*), 2304 (*xiii*), 2346 (*c*), et pour une partie du nombre seulement aux vers 1126 (*xxx*), 1141 (*xii*), 1154 (*v*), 1192 (*v*), 1215 (*v*), 1217 (*iii*), 1232 (*v*), 1238 (*v*).

Nous écrivons les nombres en toutes lettres dans notre édition, sans distinguer ceux qui étaient à l'origine écrits en chiffres romains, la liste en étant donnée ci-dessus.

II. La frontière entre les mots

II.1. Mots grammaticaux

Les petits mots grammaticaux monosyllabiques -- pronoms personnels, relatifs, conjonctions, prépositions, adverbes brefs -- sont généralement rattachés au mot suivant.

La page 52 du manuscrit, que nous imprimons plus loin, nous en offre les exemples suivants : *onlaste* (= *on laste*), *oðþhe* (= *oð-þæt he*),

(= *oð-þæt*), *7sella* (= *and sella*), *seþurh* (= *se þurh*, deux fois), *onþa* (= *on þa*), *7þurh* (= *and þurh*), *7isernes* (= *and isernes*), *oncaines* (= *on caines*).

Nous suivrons là-dessus l'usage moderne, qui sépare ces mots pour faciliter la lecture.

II.2. Composés et dérivés

II.2.i. Les composés

Les mots composés sont écrits en deux mots dans le manuscrit : ainsi p. 52 du MS (que nous imprimons p. 124) *cneow rim*, *mæg burg*, *fyrn dagum*, *flet gestealdum*, *botl gestreonum*, *her buendra*, *tubal cain*, *smið cræftega*, *burh sittende*, *hylde maga*, *ord bana*, *lic hryre*, *soð cyninges*, *seofon weald*. Ceci explique, comme nous le verrons plus loin, que le scribe puisse placer un accent sur l'un ou l'autre terme d'un composé, voire sur les deux, sans tenir compte de leur relation.

II.2.ii. Les dérivés

L'attitude du scribe envers les affixes est plus fluctuante. Certains, fortement grammaticalisés, restent toujours attachés au radical : c'est en particulier le cas du préfixe *ge-*, dans le Junius XI du moins; dans d'autres manuscrits, celui de *Beowulf* par exemple, il en est au contraire séparé. – D'autres affixes, qui ont gardé leur sens plein, sont séparés du radical, par exemple le suffixe *-dom*. Parfois aussi les deux possibilités existent pour un même affixe, ce qui laisse entendre que ces formes sont à un stade intermédiaire de grammaticalisation. C'est le cas du préfixe *for-* : on trouve, dans le même vers, *forborsten* et *for biged* (70).

Par ailleurs l'intervalle entre les mots et entre les lettres est variable, et il est quelquefois difficile de savoir si l'affixe est attaché ou non au radical. Le fait que le manuscrit soit écrit à la main permet des nuances inconnues des imprimeurs, et l'espace variable laissé entre les mots reflète peut-être le degré d'indépendance qu'ils avaient aux yeux du scribe.

II.2.iii. Politique suivie dans cette édition

Les éditeurs modernes écrivent généralement composés et dérivés en un seul mot. Cette graphie est trompeuse en ce sens qu'elle ne reflète pas les formes du manuscrit, et il nous paraît préférable de marquer, comme le scribe, une différence entre mots simples et mots composés. Cette distinction prend toute son importance dans l'étude de certains phénomènes comme les accents, où chaque terme de composé se conduit comme un mot à part entière. Nous n'avons pas voulu cependant, en suivant servilement l'usage du manuscrit, renoncer à l'information supplémentaire qu'apporte l'analyse des mots en composés ou mots indépendants. Nous avons choisi un moyen terme

en revenant au trait d'union utilisé, quoique de manière non systématique, dans l'édition de Thorpe (1832). Nous relierons donc par un trait d'union deux mots écrits séparément dans le manuscrit, mais qui grammaticalement forment un mot composé. Nous étendrons ce système à ceux des affixes qui, généralement séparés du radical, gardaient certainement leur sens plein aux yeux du scribe. Nous rattacherons en revanche les autres affixes au radical.

III. Coupe des mots

III.1. Généralités

Le poème est copié comme de la prose, sans aller à la ligne à la fin de chaque vers, probablement dans un but d'économie. Le respect du scribe pour l'intégrité des mots est variable. Il arrive qu'il laisse un blanc plutôt que de commencer un mot qu'il n'aura pas la place d'achever, par exemple à la fin de la p. 52, après le mot *wracu*; ou, plus clairement encore, à la fin de la page 50, où il étale le mot *stede* sur une demi-ligne et laisse la seconde moitié de la ligne en blanc pour éviter de commencer une phrase qui serait interrompue par une illustration. Habituellement cependant il utilise la ligne jusqu'au bout, coupant au besoin les mots. Par exemple p. 52 on trouve les coupes *woc/an*, *æðe/linga*, *æf/ter*, *gleaw/ne*, *si/num*, *mon/na*, *gebed/dum*, *fælder*.

La plupart des affixes étant, à l'occasion sinon toujours, séparés du radical, il est naturel que la coupe se fasse fréquemment à cet endroit : ainsi *un/lytel* (p. 109). Les préfixes *be-* et *ge-*, normalement accolés au radical, en sont séparés respectivement 7 et 44 fois par la coupe à la fin d'une ligne, mais on rencontre aussi des coupes de type *geni/man* ou *gebed/dum* (p. 52), qui indiquent que les contraintes de place ont davantage d'influence que l'étymologie.

La coupe est parfois, quoique rarement, marquée d'un tiret. Un certain nombre d'exemples concernent des coupes inhabituelles, et le tiret a peut-être pour rôle d'atténuer les risques de mauvaise interprétation.

Ainsi, avec un tiret au début de la seconde ligne, *beorht-um* (p. 12), *þæ-re* (p. 18), *un-der* (p. 67); avec un tiret sur chaque ligne, *ric-es* (p. 19); avec un tiret à la fin de la première ligne, *wræc-can* (p. 114), *weal-lende* (p. 119), *tyn-don* (p. 119), *cweal-mest* (p. 119), *doh-ter* (p. 123), *secg-eað* (p. 123), *moabita-re* (p. 124), *oð-re* (p. 124), *frem-des* (p. 124), *on-cwæð* (p. 125), *syn-ne* (p. 125), *cyn-ing* (p. 126), *geþyl-dig* (p. 126), *da-gum* (p. 126), *lað-lice* (p. 127), *wealan-dum* (p. 128), *suð-ost* (p. 129), *is-mael* (p. 133), *ru-mor* (p. 136), *ær-ende* (p. 139), *þenc-est* (p. 140), *hla-dan* (p. 140), *stef-ne* (p. 141), *rec-cendne* (p. 142).

III.2. Les différents types de coupe ⁽¹⁷²⁾

III.2.i. Phonétique

La division des mots semble se faire le plus souvent selon des critères phonétiques.

Dans la *Genèse* nous constatons les cas suivants :

◆ les monosyllabes ne sont normalement pas divisés, mais des problèmes de place peuvent mener à des coupes aberrantes comme *fæ/sl* (p. 65).

◆ lorsque deux voyelles se suivent, la coupe se fait souvent entre les deux voyelles : *frelan* (p. 6), *le/lohte* (p. 25), *geofilan* (p. 26), *sce/olde* (p. 55), *le/od* (p. 63), *wel/arð* (p. 79), *mel/arce* (p. 85), *hle/or* (p. 92), *hlifi/an* (p. 109).

◆ lorsqu'il n'y a qu'une consonne intervocalique, la coupe se fait normalement devant la consonne (158 fois), ainsi *da-gum* (p. 52). Il y a cependant un nombre non négligeable d'exemples (32 cas) où la coupe se fait après la consonne.

◆ lorsqu'il y a deux consonnes intervocaliques, la coupe se fait normalement entre les deux consonnes (197 fois). Il y a une certaine hésitation en ce qui concerne le groupe *-st-*, où l'on trouve, à côté de coupes comme *mos/ten* (p. 37) ou *breos/tum* (p. 27 et 37), qui représentent la norme ⁽¹⁷³⁾, d'autres comme *wel/stenne* (p. 6), *fæ/sten* (p. 65), *sweo/stor* (p. 123) -- ceci pourrait être à rapprocher du fait que ce groupe, dans l'allitération, fonctionne comme une seule consonne. Enfin, comme précédemment, dans un petit nombre de cas la coupe est placée après la seconde consonne.

◆ lorsqu'il y a trois consonnes intervocaliques la coupe se fait normalement après la seconde (11 fois), par exemple *hyst/rum* (p. 4). Dans un petit nombre de cas elle se fait après la première : *hys/tro* (p. 21), *heh/stan* (p. 25), *hys/tre* (p. 35), *doh/tra* (p. 57) ⁽¹⁷⁴⁾; ces exceptions s'expliquent par le degré de cohésion de certains groupes consonantiques. On trouve également un cas aberrant : *dri/htnes* (p. 28).

(172) Le problème de la coupe des mots a été traité par Wetzel (*Die Worttrennung am Zeilenende in altenglischen Handschriften*, Francfort & Berne, 1981), qui conclut qu'elle s'effectue selon des critères le plus souvent morphologiques, mais parfois phonétiques; par Lutz (compte-rendu de Wetzel, *Die Worttrennung, Indogermanische Forschungen* 90, 1985, 227-38; "The syllabic basis of word division in Old English manuscripts", *English Studies* 67, 1986, 193-210) puis Markus ("Zur altenglischen Worttrennung und Silbenstruktur", *Indogermanische Forschungen* 93, 1988, 197-209), qui mettent l'accent sur les critères phonétiques.

(173) Wetzel, *Die Worttrennung*, p. 198 (831 exemples de *s-t* contre 152 de *-st*). Wetzel note par ailleurs que le premier scribe du manuscrit Junius XI est "divergent" dans sa manière de couper les mots.

(174) C'est en réalité la coupe C-CC qui est la norme. La forme que préfère notre scribe est la plus rare (Wetzel, *Die Worttrennung*, p. 368).

III.2.ii. Morphologie

La plupart des exemples ci-dessus s'expliquent par une division de nature phonétique, mais ce n'est pas le cas pour les exemples où la coupe se situe après la dernière consonne intervocalique (44 cas en tout) ⁽¹⁷⁵⁾. Cela se produit :

♦ devant une désinence : *gefor/an* (p. 5), *ærl/est* (p. 8), *dyd/on* (p. 8), *lic/es*; (p. 19), *wrað/an* (p. 30), *lað/an* (p. 33), *lic/es* (p. 43), *woc/an* (p. 52), *eorð/an* (p. 55), *afed/led* (p. 78), *blæd/es* (p. 90), *rofum* (p. 91), *suhtrig/an* (p. 95), *teoð/an* (p. 97), *sið/las* (p. 103), *folc/es* (p. 106), *min/um* (p. 109), *strud/ende* (p. 119), *hiw/um* (p. 124), *swið/ost* (p. 129).

Et, avec deux consonnes intervocaliques : *beorht/um* (p. 12), *word/um* (p. 38), *gang/an* (p. 67), *secg/eað* (p. 123), *folm/um* (p. 135), *last/las* (p. 137), *þenc/est* (p. 140)

♦ devant un suffixe ou une terminaison pouvant y ressembler : *heoff/on* (p. 40), *wor/uld* (p. 43, 62, 69 et 107) (mais *wo/ruld* p. 62, 92 et 101), *ærl/ende* (p. 43 et 139), *seof/on* (p. 56), *cyn/inges* (p. 69) et *cyn/ing* (p. 23 et 126), *orlahom/lar* (p. 92), *broð/or* (p. 94), *eð/el* (p. 100), *fæglere* (p. 107).

Et, avec deux consonnes intervocaliques : *wald/end* (p. 50, 71 et 109).

Lutz ⁽¹⁷⁶⁾ suggère que le scribe coupait ainsi les mots lorsqu'il avait par inadvertance commencé à écrire la syllabe avant de se rendre compte qu'elle ne tiendrait pas toute entière sur la ligne. Il nous semble que cela ne se produirait pas si fréquemment si le scribe avait réellement l'impression d'enfreindre une règle en agissant ainsi. Par ailleurs certains mots, comme *waldend*, ne sont jamais coupés autrement dans notre manuscrit. Il nous paraît préférable de supposer qu'à côté de la tendance à une coupe phonétique il en existait une seconde, morphologique, et gouvernée par un souci d'étymologie ⁽¹⁷⁷⁾. Ces deux tendances sont souvent en contradiction, et le scribe suit l'une ou l'autre selon sa fantaisie ou les besoins du moment. Il faut d'ailleurs remarquer que le scribe du Junius XI s'écarte de la règle phonétique beaucoup plus souvent que ses collègues ⁽¹⁷⁸⁾, et qu'il s'agit peut-être simplement de préférences individuelles.

(175) 188 exceptions sur les 30388 exemples de groupe VCV de Wetzel (*Die Worttrennung*, p. 110), dont 32 cas dans notre poème; la coupure VCC-V est également des plus rares (moins de 1 % selon les chiffres de Wetzel).

(176) compte-rendu de Wetzel, *Die Worttrennung am Zeilenende*, p. 230.

(177) Wetzel, *Die Worttrennung*, p. 121-28.

(178) Selon les termes de Wetzel, "er trennt divergent".

IV. Les vers, division et numérotation

IV.1. La division en hémistiches

Les poèmes vieil-anglais sont copiés dans les manuscrits comme de la prose, sans aller à la ligne après chaque vers. Des points séparent cependant les hémistiches dans le but de faciliter la lecture.

Cette ponctuation métrique est particulièrement complète et correcte dans le cas du manuscrit Junius XI. Le rôle métrique des points dans les autres manuscrits est plus incertain. Scripture ⁽¹⁷⁹⁾ suggère qu'ils ont un rôle logique et non métrique. Selon Williamson ⁽¹⁸⁰⁾, dans le Livre d'Exeter le point aurait essentiellement un rôle syntaxique, et les points exclusivement métriques seraient rares.

IV.1.i. Points mal placés

Parfois il a été jugé préférable de modifier le découpage du manuscrit. Cela se produit aux vers 618, 730, 894, 914, 964, 1059, 1168, 1255, 1316, 1348-49, 1401, 1601, 1697, 1758-9, 1832-33, 1956-7, 1964-5, 2037-8, 2231, 2465, 2492-3, 2513, 2600, 2603, 2694. Nous donnerons en note à ces vers le découpage du manuscrit, ainsi que l'éditeur à l'origine de la modification apportée.

IV.1.ii. Points manquants

La division en hémistiches est particulièrement régulière dans le Junius XI, par rapport aux autres manuscrits poétiques vieil-anglais. Elle n'est cependant pas absolue, et un certain nombre de points manquent.

Les points manquent après les hémistiches suivants : 1a, 4a, 36b, 47b, 48a, 50a, 53a, 79a, 82b, 102a, 135a, 141a, 165b, 170a, 171a, 197a, 215a, 227a, 228b, 277a, 297b, 317a, 357a, 453a, 477a, 548a, 560a, 561a, 593a, 622a, 640a, 683a, 694b, 711a, 712a, 765b, 810a, 824b, 828a, 830a, 833a, 852a, 855a, 863a, 867a, 872a, 894a, 906b, 918a, 927a, 965a, 968a, 972a, 1000b, 1003a, 1005a, 1059a, 1027a, 1028a, 1036a, 1052a, 1063a, 1079b, 1088b, 1090a, 1095a, 1100a, 1104a, 1127a, 1130b, 1138b, 1140a, 1172b, 1177b, 1179a, 1213a, 1215b, 1217b, 1219a, 1219b, 1249a, 1270a, 1272a, 1273a, 1315b, 1337a, 1338a, 1365b, 1385a, 1390a, 1401a, 1405b, 1430a, 1436a, 1445a, 1461a, 1483b, 1485a, 1504b, 1528b, 1553a, 1557a, 1572a, 1585a, 1599a, 1603a, 1716a, 1739a, 1758b, 1768a, 1805a, 1820b, 1826a, 1854a, 1895a, 1895b, 1912b, 1960a, 1963a, 1967a, 1973b, 2080b, 2096a, 2101a, 2102a, 2122b, 2135a, 2117a, 2209a, 2221a, 2222a, 2230a, 2243a, 2271a, 2337a, 2338a, 2353a, 2354a, 2358a, 2370a, 2399a, 2514a, 2524b, 2531b, 2567a, 2575a, 2650a, 2691a, 2709a, 2760a, 2768a, 2771a, 2784b, 2790b, 2827a, 2832a, 2846a, 2848a,

(179) "Die Grundgesetze des altenglischen Stabreimverses", *Anglia* 52, 1928, 69-75, p. 75.

(180) *The Old English Riddles of the Exeter Book*, Chapel Hill, 1977, p. 14-19.

2890a, 2900a, 2930a, 2935b. La proportion est faible : environ un hémistiche sur 36. A cette liste il faut ajouter les points des hémistiches 1038b, 1277b et 2259a-b qui, s'ils existaient à l'origine, sont maintenant dissimulés par des taches sur le manuscrit, et ceux des hémistiches 155a, 319a et 2623a, qui ont pu être effacés accidentellement par une correction. De plus certains points présents dans le manuscrits ont été ajoutés par une autre main, et se reconnaissent à leur taille plus petite. C'est le cas aux vers 93b, 94a, 99a, 100a, 101a, 104b, 112a, 114a, 115a, 115b, 122a, 126a, 133a, 133b, 134a, 179a, 454a, 455a, 457a, 458b, 460a, 461a, 464a, 512a, 759a, 899, 1124b, 1211a, 2085b, 2686a, 2909b.

Il est remarquable que la grande majorité des points manquants appartiennent au premier hémistiche. Dans le Livre d'Exeter aussi les points, moins nombreux que dans le Junius XI, se situent fréquemment après le second hémistiche⁽¹⁸¹⁾. Cette tendance pourrait refléter un état ancien où seules étaient marquées les fins de vers, les utilisateurs des copies successives ayant progressivement mais non systématiquement étendu la notation à tous les hémistiches : en effet, dans notre manuscrit même, plusieurs points ont été ajoutés. On peut y voir au contraire une dégradation, au cours des copies successives, d'un original où tous les hémistiches auraient été indiqués : il est possible dans ce cas que les fins de vers aient mieux résisté parce que le vers, et non l'hémistiche, était l'entité de base aux yeux du scribe. Mais les hémistiches isolés que l'on rencontre occasionnellement dans le poème, et qui paraissent devoir s'expliquer le plus souvent par la perte de l'autre hémistiche, rendent cette explication moins probable.

IV.1.iii. Points supplémentaires

Les vers souvent très longs de la *Genèse B* sont parfois divisés en vers plus courts à l'aide de points. Ainsi le vers 284 est ainsi découpé dans le manuscrit : *bigstandað me . strange geneatas . þa ne willað me æt þam striðe . geswican*. Ce phénomène se produit pour les hémistiches 284a, 284b, 285b, 291b, 322a, 395a, 397a, 401a, 403a, 403b, 404a, 405a, 408a, 678a, 795b, 760b. Il indique le manque de familiarité du scribe avec ce type de versification.

IV.1.iv. Autres rôles du point

Énumération

Outre leur fonction dans la division des vers, les points ont à l'occasion un rôle second qui pourrait être de mettre en valeur les différents termes d'une énumération. Ils sont alors placés entre les différents éléments, avant

(181) Muir, "A preliminary report on a new edition of the Exeter Book", *Scriptorium* 43, 1989, 273-84, p. 282.

and ou *ne* le cas échéant, et se situent donc au milieu de l'hémistiche. Il s'agit souvent de noms propres : par exemple *cain . and abel* (969), *ada . and sella* (1077), *nemde wæron . percoba . olla . olliua . olliuni* (1547-48), et de même aux vers 1551, 1617 et 2027. Peut-être faut-il rattacher à cette règle les points qui se trouvent devant *and* et *ne* aux vers 9, 156, 229, 2663 et 2772 : par exemple *land . and liod-geard* (229). Du même ordre sont les points qui encadrent les divers éléments des chiffres dans les vers 1120, 1141, 1154, 1192, 1215, 1217, 1232, 1238, 1417, 2301. Gollancz ⁽¹⁸²⁾ signale que les noms propres sont précédés et suivis de points, mais les deux exemples qu'il donne (1617a, 1546-47) rentrent dans la catégorie des énumérations.

La même chose se produit en prose. Ainsi dans la phrase suivante, tirée d'un sermon, chaque élément de l'énumération est isolé par des points :

swa mycel unwynsumnes on ænigum laðe. oððe on hungre. oððe on burste. oððe on cele . oððe on hæte . oððe on ece. oððe on adle. oððe on ænigum laðe gewinne ⁽¹⁸³⁾.

Les noms propres isolés ne sont normalement pas mis en relief par des points dans notre poème. Ils le sont parfois dans d'autres manuscrits, ainsi dans les *Vies de saints* d'Aelfric (*mid his wife . Zoe*) ⁽¹⁸⁴⁾, dans le livre de Verceil : *Moyse .* (49^v 18), . *Cyriacus .* (131^r 22) ⁽¹⁸⁵⁾. Le seul cas où un nom propre soit isolé par des points dans la *Genèse* est au vers 2016, *para þe læddon . lot . and leoda gold* (2016). Il se peut que le nom soit considéré comme faisant partie d'une énumération. Plus vraisemblablement le scribe, gêné par la succession de mots commençant par un *l*, a hésité sur la place de la césure.

Autres cas

On trouve un petit nombre d'exemples d'autres points non métriques, parfois d'une autre main que celle du scribe, dont il est difficile de comprendre le rôle : dans les vers 304, 755, 759, 839, 899, 1107, 1400, 1476, 1593, 1654, 1692, 1712, 1723, 1726, 1818, 1825, 1972, 2174, 2251, 2329, 2347, 2493, 2546, 2579, 2586, 2629, 2912, 2927, 2934. Dans les vers plus longs que la moyenne il s'agit peut-être d'une erreur sur le découpage véritable, comme au vers 899 (*fah wyrm . þurh fægir word*). Dans certains cas on peut imaginer qu'un lecteur a voulu modifier la division existante, et a ajouté un nouveau point en oubliant d'effacer l'ancien : c'est ainsi que

(182) *The Caedmon Manuscript*, p. xxiii.

(183) "tant de désagrément en maux de toutes sortes, tant la faim que la soif, le froid, la chaleur, la douleur, la maladie, et toutes sortes de dures afflictions". Cité dans Tristram, "Die *leohtfæt*-Metapher in den altenglischen anonymen Bittagspredigten", *Neuphilologische Mitteilungen* 75, 1974, p. 239.

(184) Skeat, *Aelfric's Lives of saints*, EETS, 1881-1900, t. I p. 124.

(Förster), *Der Vercelli Codex CXVII*, Halle 1913, 163 p., p. 62.

Gollancz explique la ponctuation du vers 2628, *heht bringan . to him .* (186). Dans d'autres l'erreur est peut-être due au scribe, par exemple pour le vers 2493, où le point se situe à la fin d'une page, bien que l'hémistiche ne soit pas terminé.

Cependant tous les points ne peuvent s'expliquer aussi aisément, et il est difficile par exemple de comprendre la fonction d'un point comme celui de *earm . lice* (1692), placé entre le radical et le suffixe d'un même mot.

Lawrence⁽¹⁸⁷⁾ estime que les points supplémentaires indiquent la césure interne de l'hémistiche. Il est vrai que la majorité marquent une pause logique, mais il existe un si petit nombre d'hémistiches qui en possèdent qu'il paraît difficile d'imaginer qu'ils puissent refléter un élément que possèderaient tous les hémistiches.

IV.2. Numérotation des vers

IV.2.i. Histoire de la numérotation

Les deux premiers éditeurs du poème, Junius (1655) et Thorpe (1832), n'ont pas numéroté les vers. Junius imite la disposition du manuscrit en imprimant les hémistiches à la suite les uns des autres, séparés par des points; Thorpe dispose les hémistiches les uns en dessous des autres sans les numérotés. La première numérotation du poème est due à Bouterwek (1849). Depuis cette date un certain nombre de modifications, dues à des recoupages de vers, y ont été apportées. La plus extrême est celle de l'édition de Holthausen (1914) qui, ne publiant que la *Genèse A*, en numérotait les vers en continu sans tenir compte de la *Genèse B*, donnant toutefois entre parenthèses les numéros traditionnels.

IV.2.ii. La numérotation de notre édition

Les renumérotations successives rendent particulièrement pénible la consultation des travaux anciens, et nous nous sommes gardée pour notre part de tomber dans le même travers. Nous avons pris pour base de notre numérotation l'édition de Krapp (1931) dans les ASPR, considérée comme faisant autorité. Ceci nous mène à nous écarter parfois de la continuité qui serait logique.

Ainsi nous passons directement du vers 486 au vers 488. Les trois vers que reconnaissent les éditeurs anciens (486, 487, 488) ont été regroupés en deux vers hypermétriques par Graz, suivant d'ailleurs en cela le manuscrit. Timmer, qui adopte cette modification dans son édition (1948), renumérote les vers qui suivent, de sorte qu'à partir du vers 488 il existe un décalage

(186) *The Caedmon Manuscript*, p. xxii.

(187) *Chapters on alliterative verse*, London, 1893, p. 30-37.

d'un vers entre son édition et les autres, la nôtre comprise. Ainsi au vers 488 de notre édition correspond le vers 487 de celle de Timmer, et ainsi de suite.

De même notre numérotation passe directement du vers 1545 au vers 1549, et nous donnons en note le texte des "vers" 1546-8, qui sont une interpolation.

En outre nous baptisons 1601c (suivant l'exemple de Doane, 1978) l'hémistiche isolé que certains éditeurs ont rattaché au vers 1601, mais qui nous paraît être un reste de deux vers disparus.

V. Les majuscules

V.1. Généralités

Le début des sections est marqué par des initiales décorées, et souvent les premières lettres sont également écrites en majuscules. En outre on trouve dans le texte même de nombreuses petites majuscules. Krapp⁽¹⁸⁸⁾ en donne une liste, et les derniers éditeurs, Timmer (1948) pour la *Genèse B* et Doane (1978) pour la *Genèse A*, les intègrent dans leurs éditions. Ces majuscules sont de dimensions variables, ce qui reflète peut-être l'importance relative du mot à mettre en relief⁽¹⁸⁹⁾. C'est pourquoi il est parfois difficile de savoir si l'on a affaire à une majuscule ou à une lettre normale, et notre édition pourra différer par endroits de celles de Timmer et de Doane, ou de la liste donnée par Krapp.

Les majuscules paraissent dues au scribe plutôt qu'à l'auteur, car un même poème sur lequel ont travaillé deux scribes peut présenter des différences quant à leur emploi : ainsi *Beowulf*, où le premier scribe utilise 53 majuscules pour les vers 1-1939, tandis que le second en utilise seulement 12 dans le reste du poème⁽¹⁹⁰⁾. Dans le manuscrit Junius XI leur fréquence et leur régularité varient d'un poème à l'autre, comme le montrent les études de Gollancz⁽¹⁹¹⁾ et Farrell⁽¹⁹²⁾, ce qui indique que le scribe n'a fait que reprendre celles qu'il trouvait dans son modèle.

V.2. Utilisation

V.2.i. Sur les noms propres?

L'emploi de ces majuscules ne coïncide pas exactement avec l'usage moderne. Elles portent occasionnellement sur des noms propres, mais il nous semble qu'il faut voir là une simple coïncidence. En effet, si les majuscules

(188) *The Junius Manuscript*, ASPR I, p. xli-xlii.

(189) Krapp, *The Junius Manuscript*, p. xii.

(190) suivant les chiffres donnés par Werlich, *Der westgermanische Skop*, p. 290.

(191) *The Caedmon Manuscript*, p. xix-xxi.

(192) *Daniel and Azarias*, p. 7-8.

servaient à identifier les noms propres, on peut imaginer que le scribe les placerait en priorité sur ceux qui, de par leur orthographe, risqueraient d'être pris pour d'autres mots : ainsi *geomer*, *pare*; or ces noms sont précisément parmi ceux qui ne portent jamais de majuscule. Ce serait aussi une étrange coïncidence que les noms propres ne reçoivent (à une exception près, que nous verrons plus loin) de majuscule que lorsqu'ils se trouvent en début de phrase, ce qui est la position où les majuscules sont les plus nombreuses sur les autres mots.

V.2.ii. Rôle rhétorique

Les majuscules sont parfois placées au milieu d'une phrase, en début de proposition, et servent à souligner une opposition. C'est le cas en particulier pour celles qui portent sur le mot *ac* (53, 606, 712, 955, 997, 1210, 1854, 1904, 1939, 2593, 2694). On peut ranger dans la même catégories les majuscules de *oð-þæt* (715, 2750), *ond* (1195, 1335) et *oðre* (2617, 2619).

Parfois aussi elles sont simplement utilisées pour souligner un mot important, par exemple *hunger* (1815), et peut-être *in* (1577). Peut-être aussi faut-il ranger dans la même catégorie le nom d'Abraham lorsqu'il est mentionné pour la première fois (1710); on ne peut toutefois exclure la possibilité d'une erreur, car ce mot se trouve en début de vers, et il est possible que le scribe y ait vu le début d'une nouvelle phrase.

Le cas des pronoms est plus incertain. Certains reçoivent une majuscule qui pourrait être rhétorique : *ic* (280, 283, 288), *inc* (198, 201, 205, 236b) et *incrum* (576), mais le fait que ces trois mots commencent par la même lettre, et qu'ils portent assez souvent la majuscule en début de phrase également, nous force à envisager une autre hypothèse : peut-être le scribe a-t-il voulu mettre ainsi en relief les *i*, qui n'ont pas de point dans les manuscrits anglo-saxons et risquent de mal se différencier des jambages des lettres voisines.

V.2.iii. Rôle syntaxique

Plus souvent les majuscules servent à introduire des idées nouvelles. Dans la section 17 par exemple une majuscule marque le début du discours de Caïn à Dieu (1022), la réponse de Dieu (1036), la naissance du premier enfant de Caïn (1050), du premier enfant d'Enoch (1063), la venue au pouvoir de Mathusalem (1069) : c'est-à-dire qu'elles soulignent les articulations du récit.

Exceptionnellement on peut trouver une majuscule en début de page ou après une illustration, même s'il ne s'agit pas d'une idée nouvelle : cela se produit aux vers 842, 994, 2615, 2636, 2672 et 2708.

Les majuscules marquent souvent une division en paragraphes. Elles coïncident avec nos paragraphes aux vers 65, 103, 292, 347, 522, 599, 636, 790, 939, 952, 965, 1036, 1055, 1117, 1285, 1314, 1356, 1363,

1392, 1436, 1449, 1464, 1493, 1543, 1562, 1661, 1744, 1767, 1779, 1820, 1844, 1873, 1880, 1945, 1973, 2039, 2045, 2060, 2136, 2187, 2216, 2234, 2280, 2296, 2353, 2370, 2382, 2476, 2535, 2542, 2591, 2600, 2607, 2653, 2674, 2736, 2760, 2807, 2832, 2846, 2860, 2880, 2885, 2902, 2923. Elles introduisent un discours en début de vers, que l'on peut assimiler à un nouveau paragraphe, aux vers 897, 1023, 1296, 1512, 2139, 2168, 2188, 2221, 2274, 2355, 2408, 2466, 2500, 2528, 2643, 2655, 2890, 2895, 2914. Elles introduisent une phrase en début de vers, qu'une analyse différente aurait pu dans bien des cas placer en tête d'un paragraphe, aux vers 233, 401, 617, 816, 1063, 1069, 1138, 1240, 1345, 1411, 1443, 1712, 1869, 1927, 2024, 2049, 2180, 2201, 2326, 2358, 2363, 2428, 2473, 2519, 2615, 2630, 2636, 2698, 2708, 2840, 2863, 2893, 2912, 2932. Parfois cependant nous les faisons précéder d'une ponctuation plus faible dans notre édition, comme aux vers 438, 842, 994, 1325, 1339, 1754, 2228, 2617, 2719, 2824 – dans deux cas (1390, 2052) le mot *þa* employé comme subordonnant porte une majuscule qui semble résulter d'une erreur d'interprétation du scribe. Enfin on trouve une majuscule au début du second hémistiche – c'est-à-dire dans une position qui ne saurait en aucun cas coïncider avec le début d'un paragraphe – dans les vers 507, 551, 666, 673, 760, 1245, 1346, 1367, 1460, 1476, 1588, 1793, 1900, 2003, 2286, 2375, 2426, 2484, 2526, 2571, 2641, 2666, 2672, 2721, 2791, 2793, 2888, 2908, 2926. Cette position n'enlève d'ailleurs rien à la valeur des majuscules en tant que marqueurs syntaxiques, car pour les poètes anglo-saxons l'unité de base n'était pas le vers mais l'hémistiche, et bien des phrases se terminent à la césure. Nous avons évité systématiquement de faire commencer un paragraphe au milieu d'un vers, peut-être à tort, car dans le *Heliand* les sections commencent plus d'une fois avec le second hémistiche, et l'utilisation des majuscules dans les vers énumérés ci-dessus indique peut-être une tendance semblable dans notre poème.

Dans la majorité des cas les majuscules paraissent indiquer une pause de quelque importance, et remplacent en quelque sorte la ponctuation syntaxique, puisque les points que l'on trouve dans le poème ont un rôle essentiellement métrique. Cette utilisation syntaxique se fait plutôt au niveau du paragraphe qu'à celui de la phrase, mais cet emploi est loin d'être systématique, et bien des divisions importantes du poème ne sont pas indiquées, alors que d'autres plus superficielles le sont – peut-être faut-il supposer qu'un certain nombre de majuscules ont été perdues au cours de l'histoire du texte.

V.2.iv. Notre édition

Nous n'avons pas voulu, comme il aurait pu être envisagé, baser notre division en paragraphes sur une étude des majuscules, comme le fait Farrell dans son édition de *Daniel and Azarias* (1974), car leur emploi n'est pas assez régulier dans la *Genèse*. Nous avons toutefois tenu à les conserver dans notre édition, car elles apportent des renseignements précieux sur la façon dont le scribe anglo-saxon, à défaut de l'auteur, pouvait envisager les

articulations du récit. Nous avons dû par voie de conséquence supprimer les majuscules que l'usage moderne impose en début de phrase et sur les noms propres. Nous ne pensons pas que la lecture du texte en soit rendue beaucoup plus difficile, et ce procédé a l'avantage supplémentaire de donner moins d'importance au point, qui n'existe pas en tant que marqueur syntaxique dans nos manuscrits, et que l'on pourrait souvent placer presque indifféremment à plusieurs endroits de la phrase.

VI. Les accents

VI.1. Introduction

VI.1.i. Les accents de la *Genèse* : généralités

Le Junius XI, comme bien d'autres manuscrits anglo-saxons, de prose aussi bien que de poésie, comporte des accents placés sur certains mots. Leur forme est celle d'un accent aigu, effilé vers le bas et carré à l'extrémité supérieure. Plusieurs sont peu visibles, même sur le manuscrit, et il est possible qu'un certain nombre se soient effacés avec le temps.

Ces accents portent exclusivement sur des voyelles, généralement sur la syllabe radicale mais parfois sur un affixe. Les deux termes des composés étant séparés par un blanc dans l'écriture, le second peut recevoir un accent au même titre que le premier.

La *Genèse* comprend près de 2000 accents; un certain nombre ont par ailleurs pu s'effacer avec le temps. Cela donne environ un accent pour 1,5 vers ou 3 hémistiches. En réalité leur répartition est très irrégulière, de 0 à 8 accents par vers. Leur nombre varie grandement d'une page à l'autre, bien qu'il n'y ait pas de page d'où ils soient totalement absents : la première page (32 vers) n'a que 4 accents, tandis que les vers 442-466 (25 vers) en ont 61. Ces chiffres indiquent clairement que leur fonction ne saurait être la même dans chaque cas. Par ailleurs tous n'ont pas la même forme ni la même couleur, ce qui laisse supposer qu'ils n'ont pas été tracés par la même personne. On distingue un accent allongé, probablement de la main du scribe, dans l'ensemble du poème, et un autre plus court que l'on trouve seulement de la p. 6 à la p. 46 (vers 120 à 962), et qui semble dû au correcteur.

Au premier abord l'utilisation des accents dans la *Genèse* paraît assez confuse : la plupart des mots qui en portent à l'occasion se rencontrent aussi sans accent dans des contextes pourtant identiques. Parfois, dans les noms propres en particulier, l'accent frappe tantôt une syllabe, tantôt une autre : par exemple *árones* (2429, 2465, 2929) et *arónes* (2621). On trouve quelquefois deux, voire trois accents sur un seul mot : ainsi *mēn* (451), ou

Isáac (2329). Certains critiques, Hulme (193) par exemple, ont vu dans cette variété une preuve d'inattention ou d'ignorance de la part du scribe.

Hulme et Keller (194) suggèrent que les scribes ne prêtaient pas grande attention aux accents, et les plaçaient lorsque la page entière était terminée, de sorte qu'ils seraient plus nombreux en début et en fin de ligne, endroits où ils se remarquent mieux. Ceci n'est pas vrai de notre manuscrit, où ils sont répartis sur la ligne de manière équilibrée.

Quelle qu'ait été leur fonction, il est clair que les accents n'étaient pas utilisés de manière systématique -- même si l'on peut supposer que certains ont été oubliés au cours des diverses transcriptions, et que d'autres ont pu s'effacer dans le manuscrit, -- et les exceptions à toute règle seront nécessairement nombreuses.

Les accents ont souvent été laissés de côté par les éditeurs, ce qui est d'ailleurs fréquent pour les textes vieil-anglais.

Le premier éditeur du manuscrit, Junius (1655), imprime quelques accents choisis de manière assez arbitraire. Ainsi p. 5 il conserve ceux de *órlæg* et *up*, mais néglige ceux de *hú*, *síd*, *únnyt* et *éce*; p. 55 il indique un accent sur *man* qui n'est pas dans le manuscrit. Thorpe (1832), dont le travail est revu par Stoddard (195) pour la *Genèse B*, les imprime systématiquement. Piper (1897) les donne en note dans son édition de la *Genèse B*, tandis que Wülker (1894) et Krapp (196) en proposent une liste. Enfin Timmer, dans son édition de la *Genèse B* (1948), les intègre dans le texte. Les autres éditeurs les ignorent. Il nous a paru indispensable de les faire figurer dans notre édition, afin d'en avoir une vue d'ensemble et de pouvoir en proposer un essai d'explication. Toutes les listes ne sont pas identiques, et la nôtre pourra également être en partie différente, car dans bien des cas il est difficile de décider si un mot porte ou non un accent.

VI.1.ii. Accents et manuscrits

Avant toute tentative d'interprétation, il nous faut noter que plusieurs manuscrits de la même oeuvre peuvent avoir des accents différents. Ainsi les accents sont très rares dans *Azarias* (5 sur 191 vers), et nettement plus nombreux dans *Daniel* (403 sur 764 vers) qui contient cependant le texte même d'*Azarias*. Le cas de l'*Herbarium* (197) est plus frappant encore : dans le manuscrit O les accents portent sur les *i*, de manière à les distinguer des

(193) "Quantity marks in Old English manuscripts", *Modern Language Notes* 11, 1896, 9-12, p. 12.

(194) "Über die Akzente in den angelsächsischen Handschriften", *Prager deutsche Studien* 8, 1908, 97-120, p. 110.

(195) "Accent collation of Caedmon's *Genesis B*", *Modern Language Notes* 2, 1887, 165-74.

(196) *The Vercelli Book*, ASPR II, New-York 1932, p. liv-lxx.

(197) *The Old English Herbarium and Medicina de Quadripedibus*, ed. H.J. De Vriend, OUP Londres, New-York et Toronto, 1984, p. xxxiii.

jambages des lettres suivantes, tandis que dans le manuscrit V ils frappent les voyelles sans tenir compte de leur timbre. Ceci indique que les accents sont là le fait du scribe plutôt que de l'auteur. Un autre argument est apporté par les cas où le mot qui porte un accent représente une évidente erreur d'interprétation, et où après correction l'accent ne se justifie plus. Nous en avons un exemple au vers 304 de *Daniel*, où le groupe *us éc* (en réalité *usic*) porte un accent sur le *e*, certainement par confusion avec l'adjectif *éce*, qui a presque toujours un accent dans le Junius XI; sur la seconde syllabe -- inaccentuée -- de *usic* l'accent n'est plus à sa place. Il est clair que celui-ci tout au moins a été ajouté au texte primitif une fois l'erreur de lecture commise, et qu'il n'est pas dû à l'auteur.

Le scribe reproduit souvent les accents présents dans son modèle, et un manuscrit dont le contenu est tiré de sources diverses peut présenter des textes où ils obéissent à des lois différentes : ainsi dans *Andreas* l'accent frappe le mot *god* "Dieu" pour le différencier de son homonyme "bon", alors que l'inverse est de règle dans les autres textes du même manuscrit ⁽¹⁹⁸⁾.

VI.1.iii. Les théories proposées

La signification des accents a donné lieu à des théories nombreuses et variées, résumées par Keller ⁽¹⁹⁹⁾. Deux suggestions reviennent souvent : l'indication de la longueur vocalique ⁽²⁰⁰⁾, ou de l'accent tonique ⁽²⁰¹⁾. Krapp ⁽²⁰²⁾ résume ces différentes propositions lorsqu'il suggère que le scribe a la possibilité, dont il userait à sa fantaisie, d'indiquer par un accent les voyelles longues, l'accent tonique ou les mots importants. Selon Thornley en revanche ⁽²⁰³⁾ les accents du manuscrit Junius XI auraient un rôle unique qui serait la notation du chant grégorien : cette théorie ne tient pas compte de la présence d'accents dans des textes en prose.

Dans quelques manuscrits les accents obéissent à des lois particulières : ainsi le manuscrit O de l'*Herbarium*, cité plus haut; ainsi encore le *Læcehoc*, où de nombreux accents portent sur les désinences : selon

(198) voir Scragg, "Accent marks in the Old English Vercelli Book", *Neuphilologische Mitteilungen* 72, 1971, 699-710, p. 706; Krapp, *The Vercelli Book*, p. xxxiii.

(199) "Über die Akzente in den angelsächsischen Handschriften", p. 97-98.

(200) Hulme, "Quantity marks in Old English manuscripts"; Kamp, *Die Sprache der altenglischen Genesis : eine Lautuntersuchung*, Weimar, 1913, adopte cette explication, et se voit ainsi obligé d'interpréter comme des indices d'allongement vocalique les accents qui frappent les voyelles brèves.

(201) c'est ainsi, en particulier, que Blackburn (*Exodus and Daniel*, Boston 1907, p. xiv-xviii) explique les accents du manuscrit Junius XI dans son édition de l'*Exode*, bien qu'il soit obligé de convenir que la présence fréquente d'un accent sur le préfixe *a-* va à l'encontre de cette théorie.

(202) *The Junius Manuscript*, p. xxiii.

(203) "The accents and points of MS Junius XI", *Transactions of the Philological Society*, 1954, 178-205.

Schmitt ⁽²⁰⁴⁾ ce serait le signe d'une prononciation affaiblie contre laquelle le scribe essaierait de réagir, tandis que Keller ⁽²⁰⁵⁾ suggère que la marque d'abréviation remplaçant une nasale finale aurait été interprétée comme un accent, puis la nasale rétablie par le scribe. Ces exemples sont en dehors de notre propos.

VI.1.iv. Méthode de notre étude

Il nous a paru utile de ne pas considérer les accents de la *Genèse* isolément, mais de confronter cet usage avec celui d'autres manuscrits. Notre comparaison portera sur le manuscrit V de l'*Herbarium* ⁽²⁰⁶⁾, *Apollonius de Tyre* ⁽²⁰⁷⁾, deux des *Vies de saints* d'Aelfric, "sainte Eugénie" et "saint Sébastien" ⁽²⁰⁸⁾, et les poèmes du Livre d'Exeter ⁽²⁰⁹⁾. Nous avons là un échantillonnage comprenant de la prose scientifique, littéraire, poétique, et de la poésie proprement dite. Il semble que, malgré la diversité des sujets, des tendances identiques puissent être dégagées dans ces manuscrits.

VI.2. Accents de type orthographique

VI.2.i. Généralités

La première remarque que l'on peut faire est qu'un certain nombre de mots ont toujours ou presque toujours un accent dans notre poème, de même que dans les autres manuscrits sur lesquels a porté notre étude, alors que d'autres mots n'en ont jamais. Ceci indique que certains accents du moins font en quelque sorte partie du mot, quel que soit le contexte dans lequel il est utilisé, et peuvent être considérés comme orthographiques. Ils ne sauraient donc refléter une quelconque utilisation liturgique du poème, où les accents devraient frapper les mots à intervalles donnés sans tenir compte de leur sens. Les mêmes mots, par ailleurs, sont également marqués d'un accent dans des textes en prose pour lesquels l'idée même de chant grégorien est absurde, par exemple *Apollonius de Tyre* ou l'*Herbarium*. Comme nous le verrons cependant plus loin, tous les accents du Junius XI ne s'expliquent pas de cette manière.

VI.2.ii. Catégories de mots portant des accents orthographiques

La plupart des mots portant des accents orthographiques sont des monosyllabes à voyelle longue, ce qui coïncide avec la suggestion de

(204) *Die Akzente in altenglischen Handschriften*, Bonn, 1907, p. 10-12.

(205) "Über die Akzente in den angelsächsischen Handschriften", p. 298.

(206) ed. J.H. De Vriend, EETS, Londres, New York, Toronto, 1984.

(207) ed. P. Goolden, Londres 1958.

(208) ed. W.W. Skeat, EETS, 1881, réimpr. 1966.

(209) ed. I. Gollancz (vol. I), 1895, et W.S. Mackie (vol. II), 1934, EETS, Londres.

différents critiques selon laquelle les accents auraient pour but de marquer la quantité vocalique.

Ainsi pour Hulme ⁽²¹⁰⁾ dans les premiers manuscrits anglo-saxons les accents marquent presque exclusivement les voyelles longues, et ce n'est que par dégradation du système qu'ils en viennent à frapper des voyelles brèves, voire atones. Selon Keller ⁽²¹¹⁾ l'origine de cette indication de la quantité vocalique est à rechercher dans les manuscrits latins.

Si tel était vraisemblablement le rôle primitif des accents, il semble que ce ne soit plus là le but premier du scribe : en effet bien des mots à voyelle longue n'ont jamais d'accent, tandis que certains monosyllabes à voyelle brève en ont un à l'occasion (par exemple *rinc*, 3 fois sur 17 emplois). Le scribe cherchait plutôt, semble-t-il, à remédier par l'accent au manque de volume de certains mots dont la maigreur graphique contraste avec un poids phonétique et sémantique important. Le cas le plus frappant est celui de *a* "toujours", qui n'a qu'une lettre, mais dont la voyelle est longue, et qui, de plus, est un mot sémantiquement important capable de porter l'accent métrique et l'allitération du vers.

Nous donnons ci-dessous une liste de quelques mots où nous considérons que l'accent est de ce type. Ces mots sont susceptibles de porter un accent qu'ils soient employés isolément, en composés, ou comme affixes. Nous ne donnons que quelques exemples choisis parmi les plus clairs, et non une liste exhaustive, qui nécessiterait une étude plus approfondie que ne le permet le cadre de ce travail ⁽²¹²⁾.

a (8/8); également dans le Livre d'Exeter (22 fois), Aelfric (1 fois).

ad (5/5); Livre d'Exeter (3).

ar "messager" ou "honneur" (34/36); Livre d'Exeter (3), Aelfric (1), *Apollonius* (1).

ær (31/39); Livre d'Exeter (3), Aelfric (6), *Herbarium* (11).

dom (11/15); Livre d'Exeter (26), Aelfric (2).

ece (17/22); Aelfric (1), *Herbarium* (1).

egor (2/3).

fah (3/8); Livre d'Exeter (5).

fyr (11/19); Livre d'Exeter (7), Aelfric (1).

god "bon" (15/23); Livre d'Exeter (15, dont 2 *gôod*), Aelfric (2).

lic (7/14); Livre d'Exeter (4), Aelfric (1).

lif (14/32); Livre d'Exeter (7), Aelfric (3).

lig (10/15).

man "pêché" (7/9); Livre d'Exeter (18), Aelfric (1).

mod (21/48); Livre d'Exeter (18), Aelfric (2).

or (6/6); Livre d'Exeter (2).

(210) "Quantity marks in Old English manuscripts", p. 18.

(211) "Über die Akzente in den angelsächsischen Handschriften", p. 119.

(212) Les chiffres entre parenthèses indiquent, le premier le nombre de fois où le mot porte un accent dans la *Genèse*, le second, le nombre de fois où il y est employé, avec ou sans accent.

orleg (4/5).

ræd (4/9); Livre d'Exeter (3).

rec (3/3).

rum (5/10); Livre d'Exeter (2).

sar (7/14); Livre d'Exeter (13), *Herbarium* (72); *Apollonius* (1).

tid (5/13); Livre d'Exeter (6).

tir (4/5); Livre d'Exeter (2).

wær (16/28); Livre d'Exeter (3).

La fréquence de ces accents est très capricieuse, comme l'indiquent les chiffres ci-dessus. Même en tenant compte du fait que certains ont pu disparaître ou être oubliés par le scribe, il faut admettre que l'accent n'avait pas le même degré de nécessité pour tous les mots. Tous les scribes ne réagissent pas non plus de la même manière devant un même mot : si *a* porte toujours un accent dans notre manuscrit, ce n'est pas le cas dans d'autres. Ce que ces mots ont en commun est le fait qu'ils soient susceptibles de porter un accent dans n'importe quel manuscrit, de prose comme de poésie, et indépendamment du contexte dans lequel ils se trouvent.

Préfixes

Dans le groupe des mots portant un accent orthographique viennent également se ranger certains préfixes. L'accent du préfixe nominal *un-* (38/54) se justifie, puisque c'est sur lui que tombe souvent l'accent métrique, et qu'il est désirable de souligner le contraste entre le mot simple et son dérivé dont le sens est contraire. Il est plus surprenant de voir un accent sur des préfixes verbaux atones comme *a-* (32/121) : il se peut que l'accent souligne la longueur de la voyelle, ou qu'il soit utilisé par analogie avec *a* "toujours". — Le préfixe *on-* porte lui aussi un accent, quoique très rarement (5/100, *ongan* et *oncwæð* uniquement). — Ces préfixes portent également un accent dans les autres manuscrits que nous avons pu comparer : par exemple le Livre d'Exeter (*a-*, 133 fois; *on-*, 11 fois); l'*Herbarium* (*a-*, 10 fois).

Il existe dans la *Genèse* six exemples où préfixe et radical sont tous deux frappés d'un accent : 148, 263, 1388, 2904 (*a-*), 259 (*on-*). On retrouve ce phénomène ailleurs, ainsi dans *Le Christ II* (*áhlód*, 568). Il arrive également que, pour le même mot, tantôt le radical, tantôt le préfixe reçoive l'accent. On trouve toutes les possibilités pour *ahof* : *ahof* (1197), *áhof* (1419), *ahóf* (2388, 2929), *áhóf* (148, 263, 1388, 2904). Cela n'a rien qui nous doive surprendre, car préfixe et radical sont deux entités beaucoup plus indépendantes qu'il ne paraît, au point d'être parfois séparées par un blanc dans le manuscrit au même titre que les deux termes d'un composé. Dans le cas qui nous intéresse ils sont tous deux susceptibles de recevoir un accent orthographique, et les exemples où l'un des deux seul en porte font partie des nombreux cas où un mot prenant normalement un accent le perd sans raison apparente, peut-être simplement par suite d'un oubli du scribe.

Mots grammaticaux

Du même ordre sont peut-être les accents que reçoivent les particules adverbiales comme *up* (15/22), *ut* (6/6), *in* (3/5 ou 3/3 suivant que l'on considère certains emplois comme préfixes ou comme adverbes). L'accent sert à compenser la faible longueur de ces mots par rapport à leur importance sémantique : le verbe a souvent un sens des plus vagues, que ces particules servent à préciser.

L'accent pourrait aussi servir à distinguer les particules adverbiales des mêmes mots employés comme prépositions : *in* préposition, par exemple, n'a jamais d'accent; mais il arrive que certaines prépositions en aient, et la distinction entre les deux sens de *in* est peut-être fortuite.

Les mots grammaticaux accentués de par leur position dans le vers prennent souvent un accent, dont le rôle paraît être de rappeler qu'ils portent l'accent métrique : ainsi *hine waldend ón* // ... *tacen sette* (1043-44); *nigon-hund wintra / and hund-seofontig tó* (1224); *para anum wáes* // *iabal noma* (1077-8); *se eafora wáes / énoc haten* (1188); *þenden he hyrde wáes / heafod-maga* (1200).

VI.2.iii. La distinction des homonymes

Ces accents de type orthographique peuvent avoir, délibérément ou accessoirement, un rôle d'aide à la lecture, car ils facilitent l'identification de certains homonymes, en particulier *god* ("Dieu" et "bon") et *man* ("homme" et "péché"). Dans les deux cas c'est le mot à voyelle longue qui porte normalement un accent dans le Junius XI. *Apollonius* nous présente un exemple particulièrement clair de l'utilisation de l'accent pour distinguer les homonymes dans l'expression *mánful man* "homme mauvais" (p. 10).

God et *man* n'ont pas toujours un accent lorsque la voyelle est longue (15/23 pour *god*, 7/9 pour *man*), ce qui ne doit pas nous surprendre, l'utilisation des accents étant toujours irrégulière. Il est plus étonnant de voir qu'ils en ont parfois un lorsqu'elle est brève (6/114 pour *god*, 3/57 pour *man*), dans des contextes particuliers il est vrai ⁽²¹³⁾. Pour *man* ce sont les formes *mon* ou *men*, où la confusion est impossible, qui prennent l'accent.

Dans le passage sur la chute de Sodome, le scribe paraît utiliser les accents pour distinguer les deux mots *áras* ("messagers", 2426, 2458) et *arás* (2431), variante *árás* (2462), "il se leva". Pour ce verbe la graphie théoriquement possible *áras* (cf *áhof* à côté de *ahóf*, ou *árisan* dans *Le Christ III* 1024) n'apparaît pas : le scribe l'évite peut-être afin de prévenir toute confusion.

L'accent sert parfois à distinguer deux sens d'un mot grammatical. C'est alors l'emploi le moins grammaticalisé qui est signalé par un accent. Ce

(213) voir p. 118.

phénomène apparaît clairement dans *Apollonius de Tyre*, où le mot *hwón* ("un peu", p. 6) porte un accent qui permet de le différencier du pronom de même forme. Il n'est pas alors question à proprement parler d'accent orthographique, mais plutôt d'une manière d'attirer l'attention sur le mot pour indiquer qu'il s'agit d'un mot à sens plein et non d'un simple outil syntaxique. Il est possible que les accents qui frappent souvent *ḥa* aient un rôle identique. Si l'on considère que la valeur la plus neutre de ce mot est "quand", l'accent souligne les sens de "alors" (154, 186, 299, 306, 322, 330, 498, 628, 862, 436, 1464, 2173, 2389, 2487, 2666); accessoirement "qui" (218), "que" (165), "car" (458). Il en est de même pour *ḥe* ("que"), qui lorsqu'il porte un accent signifie "toi" (495, 518, 881, 885), ou, exceptionnellement, "qui" (321). Cependant ces exemples ne représentent qu'une infime proportion des *ḥa* et des *ḥe* du poème, et il est probable que la distinction entre les différents sens de ces mots n'est qu'un effet secondaire, et que la véritable valeur de ces accents doit être cherchée ailleurs ⁽²¹⁴⁾.

VI.2.iv. Les noms propres

Un certain nombre d'accents apparaissent sur les noms propres d'origine étrangère. On en rencontre aussi dans d'autres œuvres, comme *Apollonius Antiôcha*, p. 2; *Tîro*, p. 4; *tîrisca*, p. 14). En revanche les noms propres indigènes prennent très rarement un accent. Ces accents pourraient donc avoir pour but d'aider à la prononciation des noms bibliques, en indiquant, soit la place de l'accent tonique, soit la longueur vocalique. Il faut par ailleurs remarquer que, si une grande partie des noms propres bibliques portent un ou plusieurs accents, la moitié environ (43 sur 80), que ce soient ceux de personnages connus comme *abel* ou *cain* ou moins célèbres comme *abimelech* ou *melchisedech*, ne sont jamais marqués d'un accent.

Nous ne pensons pas qu'il faille attacher beaucoup d'importance au fait que ces mots ont tantôt deux accents, tantôt un seul : par exemple *ádám* (398, 454, 496, 882), que l'on trouve aussi écrit *ádam* (419, 714, 826, 893), *adám* (387) et *adam* (27 fois); *sátán* (347), aussi écrit *sátan* (345) et *satan* (761); *ágár* (2800), aussi écrit *ágar* (2785) et *agar* (3 fois). La position variable de certains accents fait partie du même phénomène -- *égypte* (1845) contre *egýpta* (2209), *nóe* (10 fois) contre *noé* (1285, 1314, 1578) et *noe* (6 fois), *árones* (2429, 2465, 2929) contre *arónes* (2621) et *ááron* (1710, 1712), *énos* (1055, 1144, 1156) contre *enós* (1134) et *enos* (3 fois) -- bien que l'hypothèse d'une erreur du scribe ne puisse être exclue. Il paraît probable que les deux accents représentent l'orthographe normale, et que l'un d'entre eux (plus fréquemment le second, moins idiomatique), est occasionnellement oublié par le scribe.

(214) voir p. 115.

Accent tonique?

Thornley ⁽²¹⁵⁾ fait remarquer que les accents sont le plus souvent placés sur la syllabe accentuée selon la Version des Septante. Il en conclut que leur rôle est de marquer la place de l'accent tonique.

Ce rôle se justifierait particulièrement lorsque l'accent tonique ne porte pas sur la première syllabe. De nombreux noms propres ont ainsi un accent sur la dernière ou l'avant-dernière syllabe : *abrahám* (1735, 1739, 2/85), *bersabéa* (2839), *cananéa* (1772, 1946), *ebréa* (1648, 2164, 2205, 2413, 2675, 2835, 6/8), *elamiúare* (2081, 314), *filistéas* (2835), *malaléhel* (1160, 1168, 1176, 3/4), *ismaél* (2999, 1/8), *moáb* (2610), *tubál-cain* (1083). Il paraît moins utile de marquer l'accent tonique lorsqu'il porte sur la première syllabe. Ainsi il est peu probable que l'accent des mots *órlahomar* (1962) ⁽²¹⁶⁾ et *sódomware* (1996, 1/2) ait cette valeur. Il se justifie encore moins dans des mots dissyllabiques ou monosyllabiques, où la place de l'accent tonique ne saurait faire de doute : *áda* (1077, 1/2), *cám* (7/10), *chús* (3/3), *éue* (7/14), *físon* (222), *éber* (1645), *iáred* (1174, 1/3), *lóth* (3/26 seulement), *nilus* (2210), *sáegor* (2533), *tígriis* (231), *lámeh* (1589, 1286, 2/13), *sém* (3/6), *séth* (1/7).

Surtout la présence de deux accents sur un même mot s'explique difficilement dans ce cas. Thornley ⁽²¹⁷⁾ suppose que les noms où la place de l'accent varie reflètent la compétition de deux principes régissant l'accentuation des noms propres, l'accent de la Version des Septante et la prononciation vieil-anglaise : tantôt l'un, tantôt l'autre prédominerait, et on trouverait parfois une combinaison des deux.

Pour prévenir les confusions?

Dans un petit nombre de cas, l'accent est peut-être utilisé pour permettre de distinguer le nom propre d'un mot d'orthographe voisine. Le cas le plus frappant est celui de *pare* (2/2), que l'on risquerait, sans son accent, de confondre avec le pronom relatif au génitif. De telles confusions se produisent effectivement, comme le montre le cas de *loth*, que par deux fois le scribe confond avec le nom commun *leoht* (1938, 2402). Cet emploi de l'accent n'a toutefois rien de systématique, puisque le nom *geomor*, que l'on pourrait confondre avec l'adjectif de même orthographe signifiant "triste", n'en porte pas. Il ne saurait en tout cas expliquer qu'une petite quantité des accents portant sur des noms propres.

(215) "The accents and points of MS Junius XI", p. 179-80.

(216) L'accent n'est pas là où il devrait être d'après la Version des Septante, mais là où il serait normalement en vieil-anglais, peut-être sous l'influence de mots comme *or*, *orleg*, qui prennent un accent sur la première lettre.

(217) "The accents and points", p. 181.

Longueur vocalique?

L'hypothèse la plus vraisemblable paraît être que l'accent indique la longueur de la voyelle qu'il frappe. Le cas des mots portant deux accents -- qui ne sauraient avoir deux accents toniques, mais peuvent avoir deux voyelles longues -- tendrait à nous le faire penser.

Diérèse

Certains noms propres reçoivent deux accents sur des voyelles voisines, qui servent à marquer la diérèse : *ááron* (1710, 1712), *géón* (230), *isáác* (2767, 2852, 2871, 2905, 2926). Le mot *Isáác* est écrit avec trois accents lors de sa première apparition dans le poème (2329); le premier indique la place de l'accent tonique ou la longueur de la voyelle initiale; le second, le fait que les deux *a* doivent être prononcés séparément.

L'accent qui frappe de manière à peu près systématique le *e* de la terminaison *-ea* (*bersabéa*, etc.) joue peut-être un rôle analogue, en soulignant qu'il ne s'agit pas de la diphtongue vieil-anglaise (longue ou brève) de même orthographe, mais de deux voyelles indépendantes.

Conclusion

L'accent qui porte sur les noms propres est un cas un peu particulier de l'accent orthographique. Comme ce dernier, il fait partie du mot indépendamment de son contexte, mais il ne frappe pas systématiquement les noms brefs pour les mettre en relief, comme le fait l'accent orthographique. Si le nombre de noms propres ayant un accent est tel que toute coïncidence est exclue, l'accent n'est cependant pas un attribut systématique du nom propre, tant s'en faut. L'indication de la longueur vocalique paraît, des différentes explications possibles, la plus vraisemblable.

VI.3. Les accents rhétoriques

Les accents de type orthographique, placés de préférence mais non exclusivement sur les monosyllabes à voyelle longue, se rencontrent dans tous les manuscrits et y sont relativement fréquents, quoiqu'ils ne soient jamais utilisés de manière systématique. Il existe une autre catégorie de mots qui reçoivent aussi un accent dans tous les manuscrits, mais de façon plus exceptionnelle : ce sont les petits mots grammaticaux. Il s'agit de monosyllabes, dont la voyelle est souvent longue, et on pourrait voir là un cas particulier d'accent orthographique. La différence principale est le fait que dans la plupart des manuscrits seule une faible proportion des mots de ce type porte effectivement un accent : textes de prose et de poésie ne se distinguent pas sur ce point. En revanche dans la *Genèse*, et de même dans les *Vies de saints* d'Aelfric, ces accents sont utilisés de façon beaucoup plus fréquente, et paraissent avoir un rôle rhétorique.

VI.3.i. Mise en relief d'un mot

Parfois les accents ont pour rôle d'attirer l'attention sur un mot grammatical important dans un contexte donné. Ainsi au vers 1319, dans la phrase *hie ne rohton þæs* (1319), *þæs* représente les prédictions de Noé, auxquelles les autres hommes refusent de prêter attention. La même chose se produit dans d'autres manuscrits. Ainsi, dans *Apollonius* : *Hwíg eart þu, hlæfdige, swa gedrefedes modes?* ⁽²¹⁸⁾; et dans *Le Christ II* : *Hwæt ús þis se æpeling yðre gefremede* (627), où l'accent sur *us* a le même effet d'insistance que l'interjection *hwæt* ⁽²¹⁹⁾.

L'adverbe *nu* "maintenant" porte souvent un accent (26/65) qui met en relief une opposition entre le passé et le présent. Ainsi Adam se lamente : *to hwón sculon wit weorðan nú? // Nú me mæg hreowan...* (814-815). La conjonction *ac* "mais", qui exprime une opposition et a donc un sens rhétorique indépendant de tout contexte, porte elle aussi fréquemment un accent (54/73). Dans ces deux cas l'accent est quasi-orthographique.

Parfois les accents frappent plusieurs mots grammaticaux de suite. Ainsi *þohte þurh his agen cræft // hú hé hím strenglicran / stol geworhte* (272-3); *nú ic þus feascaft eom* (2176); *hér is fæmne* (2228). Le fait même que les accents soient nombreux dans un passage donné implique peut-être la nécessité de les multiplier pour souligner une idée importante.

VI.3.ii. Présentation d'une idée nouvelle

L'accent rhétorique sert parfois à souligner la présentation d'une idée nouvelle. On peut expliquer ainsi la présence d'accents sur *þa* "alors" en début de phrase (154, 299, 498, 628, 862, 1436, 1464, 1476, 1577, 1598, 1719, 1873, 2389). Le rôle de l'accent se rapproche ici de celui de la majuscule, et il arrive d'ailleurs que l'on trouve les deux sur le même mot. Un emploi du même type existe dans *Le Christ* pour *þonne* (1221, 1255), et *þa* porte souvent un accent chez Aelfric.

VI.3.iii. Le verbe être et la négation

Les accents portant sur le verbe être donnent l'impression d'insister sur la vérité de ce qui est affirmé. Dans le passage sur les fleuves du paradis le verbe *is* porte trois fois un accent, qui paraît jouer un rôle identique à la formule *swa us secgeað bec*. -- De même le *is* qui commence le discours de Satan à ses camarades est frappé d'un accent qui le met en relief : *is þæs enga styde / ungelic swiðe // þam oðrum / þe we ær cuðon* (356-7). -- Dans le discours d'Eve à Adam, trois accents sur *is* insistent (ironiquement, ici) sur la vérité de ses paroles : *þis ofet is swa swete* (655), *his hyldo is unc*

(218) "Pourquoi donc, ô maîtresse, es-tu si triste?". p. 2.

(219) "Ah! le Seigneur a adouci notre sort".

betere / to gewinanne þonne his wiðer-medo (659-60); *hwær he sylf siteð -- þæt is suð and east* (667). – La même chose se produit lorsqu'Abimélek commente la faveur dont paraît jouir Abraham : *sweotol is and gesene / þæt þe soð metod // on gesiððe is* (2807-8). L'accent sur l'auxiliaire négatif marque aussi le désintéressement d'Abraham devant les offres du roi de Sodome : *nís woruld-feoh þe ic me ágan wille* (2142).

Exceptionnellement on trouve un accent de ce type dans l'*Herbarium* : *þæt is to lyfigenne on ðysse wyrte* (p. 180).

L'accent sur la négation joue un rôle identique : ainsi la protestation mensongère du démon à Eve : *né eom ic deofle gelic* (587); l'adjuration d'Abraham à Lot : *né sceolon unc betweenan / teonan weaxan* (1902).

VI.3.iv. Les pronoms personnels

Les mots grammaticaux recevant le plus souvent des accents sont les pronoms personnels. Cela se produit surtout dans les dialogues : le scribe identifie ainsi les protagonistes, souvent en conflit; il propose par là-même une interprétation du texte, car tous les pronoms ne reçoivent pas indistinctement un accent. C'est surtout dans la *Genèse B* que les accents sur les pronoms personnels, extrêmement nombreux, semblent jouer un rôle rhétorique important.

Le passage 246-283 (discours de Lucifer) a 57 accents pour 38 vers, et s'ils portent parfois sur des mots lexicaux (21 fois), ils frappent souvent aussi des mots grammaticaux inaccentués, et principalement des pronoms personnels (17 exemples). Il s'agit de pronoms de première et de deuxième personne désignant les deux personnages en cause, Dieu et Lucifer. En l'absence de pronom personnel le scribe n'hésite pas à placer l'accent sur le mot *god* "Dieu" (270, 277, 283), ce qui est tout à fait inhabituel dans le poème et risque d'entraîner une confusion avec l'adjectif *god* "bon". Lorsque le personnage est désigné par un nom précédé d'un article, c'est ce dernier qui prend l'accent (270, 272) : le scribe évite donc de placer des accents rhétoriques sur des mots lexicaux où leur fonction serait obscurcie. Ces accents semblent avoir pour but d'attirer l'attention sur les deux adversaires, Dieu et Lucifer, l'opposition étant résumée dans le vers 283b : *íc mæg wesan gód swa hé*.

Parfois tous les personnages présents n'ont pas droit à un accent sur les pronoms qui les désignent⁽²²⁰⁾. Ainsi dans le discours du démon à Adam (496b-521) les pronoms recevant un accent sont ceux de deuxième personne (= Adam) et de troisième (= Dieu). Aucun des pronoms de première personne, désignant le démon, n'en porte : la personnalité du messager

(220) Il nous faut cependant faire cette réserve qu'il est difficile de tirer des conclusions absolues de l'absence d'un accent, qui a pu s'effacer ou être oublié par le scribe.

s'efface, laissant apparemment en présence deux protagonistes seulement, Adam et Dieu. La réponse d'Adam (523b-546) reprend le même principe : les accents portent sur les pronoms de première personne (= Adam) et de troisième (= Dieu). Les choses changent avec le discours que le démon adresse à Eve (551-587) : le premier mot est *ic*, que le scribe souligne d'un accent; des accents sur les pronoms de première personne, au début et à la fin du discours (551, 553, 579, 583, 585), encadrent ceux sur les pronoms de deuxième (562, 579) et troisième (557, 558) personne. Ceci souligne une modification dans la tactique du démon : peut-être, furieux (*wrað-mod*), songe-t-il moins à feindre, ou peut-être n'est-il guère besoin de tant dissimuler pour troubler "l'esprit faible de la femme" (*wifes wac gēpoht*, 649).

Dans le discours d'Eve à Adam (655-683), le scribe insiste sur les pronoms de première personne (655, 673, 675, 677) soulignant qu'Eve impose sa volonté à Adam, et donne également un accent aux pronoms qui désignent le démon (659, 671). L'absence d'accent sur les pronoms de troisième personne représentant Dieu donne l'impression que le scribe cherche à indiquer que Dieu, qu'Eve prétend voir, n'est pas vraiment présent, et que la vision qu'elle reçoit est trompeuse.

VI.4. Les accents du correcteur

Les emplois que nous avons vus jusqu'ici se rencontrent, de manière plus ou moins systématique, dans tous les manuscrits. En revanche ce n'est que dans le Junius XI que l'on peut envisager comme autre rôle de l'accent le marquage des mots importants. Ces accents peuvent alors se trouver sur des polysyllabes et des voyelles brèves, aussi bien que sur des monosyllabes à voyelle longue.

Il semble qu'il y ait dans certains passages un effort pour marquer d'un accent tous les mots importants, en particulier ceux qui portent l'accent métrique. C'est le cas des vers 442-66 (p. 23), qui comptent 61 accents pour 25 vers, dont deux seulement (*hōne* et *hā*, à fonction rhétorique) frappent des mots atones. Certains mots portent deux accents : *mén* "hommes", probablement pour mieux le distinguer de *mān* "péché" qui se trouve dans le même vers, et *béamas*, peut-être pour mettre en relief ce mot important noyé au milieu de la foule des accents. Dans certains vers tous les accents métriques sont marqués, par exemple *mid mān-dāedum / mēn beswīcan* (451), *wīslīce gewōrht / and his wif sōmed* (456), mais ce n'est cependant pas systématique. Si parfois les accents paraissent souligner l'opposition rhétorique entre deux mots (*gōdes and yfeles*) il est probable que cet effet est fortuit. On a l'impression, en lisant l'ensemble du passage, que les accents ont pour but d'aider à la lecture à haute voix.

Ces accents sont en majorité courts, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas de la main du scribe, mais ont été ajoutés par un utilisateur. Le fait que p. 231 certains accents et certaines corrections soient à l'encre rouge permet de conclure qu'ils sont de la main du lecteur à qui nous devons l'ensemble des corrections du début de la *Genèse*. Ce passage lui a paru se prêter à une utilisation particulière pour laquelle des accents supplémentaires et quasi-systématiques, et également des corrections orthographiques, étaient nécessaires.

Les passages où les accents sont nombreux forment des unités logiques, et sont souvent parmi les plus poétiques. Ils étaient probablement les plus utilisés, ce qui explique que l'on ait voulu en faciliter la lecture de cette manière. Le chant grégorien proposé par Thornley ⁽²²¹⁾ est une possibilité, -- assez peu probable, car certains vers contiennent jusqu'à huit accents, et il est difficile d'imaginer que le chantre changerait si souvent de hauteur de voix. L'enseignement ou la lecture à haute voix paraissent plus plausibles.

VI.5. Accents à rôle paléographique?

Outre ces différentes fonctions, les accents pourraient avoir, dans un petit nombre de cas, un rôle paléographique, lié à la situation du mot dans le manuscrit. Ils permettent de rattacher les syllabes qu'ils frappent à un mot donné, par exemple lorsque celui-ci est coupé par la fin de la ligne : *frê-ân* (132) porte deux accents qui pourraient avoir pour but d'indiquer que les deux moitiés font partie du même mot. Ceci nous paraît l'explication la plus vraisemblable, mais on ne peut entièrement écarter l'hypothèse selon laquelle le scribe aurait mis un accent de type orthographique sur le *e* de *frea*n puis, en jetant un coup d'oeil sur la page terminée, aurait pris le *an* isolé en début de ligne pour le numéral "un" et lui aurait ajouté un accent à ce titre. -- On peut aussi interpréter le second accent d'*éufra-tén* (234) comme une indication que la syllabe doit être rattachée au mot qui précède, dont elle est coupée par la fin de ligne.

Un rôle inverse pourrait être joué par les deux accents de la forme *séon* = *se on* (1219), servant à souligner qu'il s'agit de deux mots, et non du verbe *seon* "voir"; mais peut-être s'agit-il simplement de deux accents rhétoriques comme on en trouve occasionnellement sur des mots voisins.

Il existe bien des cas où le scribe ne se donne pas la peine d'utiliser les accents dans ce but. Les exemples que nous proposons ci-dessus sont peu nombreux et chacun peut s'expliquer autrement, mais on ne saurait rejeter la possibilité de cette fonction paléographique de l'accent.

(221) "The accents and points of MS Junius XI".

VI.6. Conclusion

Les accents sont utilisés de la même manière dans l'*Herbarium*, *Apollonius de Tyre* et les poèmes du Livre d'Exeter : ils sont en majorité de type orthographique, avec quelques accents rhétoriques isolés. Ceci peut être considéré comme la norme en vieil-anglais.

Le Junius XI est exceptionnel par le nombre de ses accents rhétoriques. Le seul manuscrit qui s'en rapproche est celui des *Vies de saints* d'Aelfric. On y retrouve, outre les accents de type orthographique communs à tous les manuscrits, des accents sur les pronoms personnels, et à défaut les articles et le mot *god* "Dieu"; et sur le verbe être. Les accents sont nettement plus nombreux dans la "Vie de sainte Eugénie" que dans la "Vie de saint Sébastien", mais obéissent aux mêmes règles. Ceci pourrait indiquer que le Junius XI était destiné à l'origine à une utilisation similaire à celle des *Vies de saints* (cérémonie liturgique? catéchisation? lecture à haute voix?), puisque les accents rhétoriques comme les accents orthographiques sont de la main du scribe.

Ce n'est que dans le Junius XI que nous avons rencontré des accents frappant systématiquement les syllabes accentuées des mots importants, que les voyelles en soient brèves ou longues, qu'il s'agisse de monosyllabes ou de polysyllabes. Ce sont des ajouts du correcteur, qui indiquent une utilisation particulière de certains passages.

VII. Ajouts

VII.1. Corrections

VII.1.i. Généralités

Un certain nombre de corrections ont été apportées au texte. Certaines sont dues au scribe lui-même, mais la plupart sont d'une autre main. Nous indiquons ces corrections dans nos notes, mais nous suivrons dans notre édition la leçon du scribe, qui seul avait le modèle sous les yeux, et ce d'autant plus qu'un grand nombre de ces corrections semblent s'écarter volontairement du texte transmis, au nom d'une norme orthographique.

Les corrections sont surtout nombreuses dans le début de la *Genèse* jusqu'au vers 546 (essentiellement dans la *Genèse B*), et dans *Le Christ et Satan*. Krapp⁽²²²⁾ en explique la distribution de la manière suivante : un lecteur, qu'il qualifie de "réformateur de la langue", frappé par l'orthographe inhabituelle du *Christ et Satan*, aurait tenté de la rectifier, puis aurait repris le manuscrit par le début, l'orthographe de la *Genèse B* n'étant guère plus conventionnelle, dans l'intention de le corriger en entier, sans toutefois mener

(222) *The Junius Manuscript*, p. xv.

sa tâche à terme. Gollancz (223) n'admet pas qu'une même personne ait pu changer *e* en *io* et *io* en *eo*; mais l'orthographe vieil-anglaise d'une manière générale présente tant de variation qu'il est difficile d'être dogmatique sur ce point. Doane (224) suggère que ces corrections représenteraient un travail de modernisation préalable avant que le manuscrit soit recopié. Dans ce cas cependant il aurait été plus logique de commencer par le début du manuscrit, et non par le dernier poème.

La liste des corrections est donnée par Sievers (225) et Gollancz (226). Timmer (227) en propose une analyse détaillée. Nous donnerons ici quelques exemples des différents types de corrections, et nous renvoyons pour plus de détails aux travaux de ces auteurs.

VII.1.ii. Exemples de corrections

Un petit nombre de corrections, qui rectifient simplement des erreurs de plume, comme le *h* rajouté au-dessus de *beorhte*, ne présentent pas d'intérêt particulier.

Le correcteur rectifie quelques formes de la *Genèse B* où se révèle l'influence de l'original vieux-saxon, par exemple *herran* qui est remplacé par *hearran* (263), ou *heofne* (singulier) par *heofnon* (pluriel) (350).

Certaines corrections reflètent des erreurs d'interprétation. Ceci est particulier à la *Genèse B*, et révèle les problèmes de compréhension que ce poème posait à ses lecteurs. Ainsi le correcteur transforme *ænga* "étroit" en *æniga* ("quelconque") (356), *witod gepinge* ("destin préparé") en *witode gepingþo* ("honneurs préparés") (475), ou *gewand* ("différence") en *gewanod* ("diminué") (481).

Si les corrections mentionnées ci-dessus sont assez naturelles, il y en a cependant un grand nombre qui s'inscrivent dans une politique de modernisation de la langue : les formes anciennes sont remplacées par des formes de west-saxon tardif, ainsi *gegearwod* (431) par *gegarwod*, *gyman* (349) par *gieman*, *wyrðan* (261) par *weorðan*, *heom* (401) par *him*. Ceci se produit même pour des formes volontairement archaïsantes comme *alwalda* / *ealwalda* (246), *waldend* / *wealdend* (260), *al-waldan* / *eal-waldan*

(223) *The Caedmon Manuscript*, p. xxix.

(224) *Genesis A*, p. 14.

(225) "Collationen angelsächsischen Gedichte", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 15, 1872, 456-59.

(226) *The Caedmon Manuscript*, p. xxvii.

(227) *The Later Genesis*, p. 39-42.

(359) ⁽²²⁸⁾. Le correcteur, dans son élan, retouche même ces formes essentiellement poétiques.

La modernisation ne touche cependant que le vocalisme, et au contraire le correcteur rectifie au nom d'une certaine norme orthographique la forme tardive, probablement orale voire populaire, *adælte* pour *adælede* (218), qui reflète l'assourdissement de la consonne finale.

Les corrections sont nombreuses mais n'ont rien de systématique, et bien des formes anciennes demeurent. Les formes substituées au texte d'origine sont du west-saxon tardif. Selon Gollancz ⁽²²⁹⁾ la modernisation s'accompagnerait d'une traduction de l'anglien; selon Timmer ⁽²³⁰⁾ le poème vieux-saxon aurait été traduit directement en west-saxon.

VII.2. Gloses

Le manuscrit contient quelques gloses marginales, que nous signalons en note au vers correspondant. Ainsi p. 13 *! þa hwile* glose *ðenden* (245); *þa hwile* se rencontre en effet en prose, et *þenden* en poésie, pour des raisons métriques ⁽²³¹⁾; p. 23 *! wrapra worda* glose *wora worda* (446); p. 23 les vers 466-67, effacés par une tache, sont récrits dans la marge sous la forme *! 7 wawan, ! 7 scéne*; p. 106 *lyfa* glose *leofa* (2304).

VII.3. Instructions

Par deux fois l'expression *healf trymt* (p. 98) ou *healf tmt* (p. 100) précède une demi-page blanche. Le mot *trymt* reflète le latin *tramet* "page", et il pourrait s'agir d'une instruction de l'illustrateur au scribe -- ou d'une note du scribe lui-même -- rappelant de réserver un espace d'une demi-page. Après un long passage non illustré, les deux dessins qui précèdent ces instructions coupent des phrases : *him þa // abraham* et *oð-þæt hie domasco // unfeor wæron*, ce qui est exceptionnel : il se peut que le scribe ait pensé trop tard à l'espace qu'il devait laisser. Peut-être avait-il perdu l'habitude de laisser des blancs, et a-t-il voulu éviter ici un nouvel oubli.

(228) Stanley ("Spellings of the *waldend* group", *Studies in language, literature and culture of the Middle-Ages and later*, ed. E.B. Atwood & A.A. Hill, Austin, Texas, 1969, 38-69) estime que ces formes restent inchangées dans les textes poétiques parce que le terme désigne la divinité; Lutz ("Spellings of the *waldend*-group" again, *Anglo-Saxon England* 13, 1983, 51-63) explique ce phénomène par une utilisation poétique du mot.

(229) *The Caedmon Manuscript*, p. xxviii.

(230) *The Later Genesis*, p. 27.

(231) Mitchell, *Old English Syntax*, Oxford, 1985, §3966.

VII.4. Signes

Dans la marge apparaissent plusieurs fois les signes X, Xb, Xm, ainsi répartis : p. 1 (Xb, deux fois), 2 (Xb), 11, 16 (X), 18 (Xb, invisible dans le fac-similé), 22 (Xm), 27 (X), 36 (Xb), 47, 49 (X), 52, 89, 92 (Xb), 96, 118 (Xb), et également p. 167, 183, 190 (Xb, dans les autres poèmes du manuscrit). On trouve des signes semblables dans d'autres manuscrits anglo-saxons. -- Gollancz ⁽²³²⁾ s'étonne que leur distribution soit si irrégulière, mais suggère que certains ont pu être coupés par la reliure, comme cela s'est produit p. 18.

Stoddard ⁽²³³⁾ suggère que le scribe notait ainsi un changement de modèle; mais rien n'indique l'existence de plusieurs modèles. Selon Lindsay ⁽²³⁴⁾ il s'agirait de prières commençant la journée de travail du scribe : respectivement *Christus benedic* et *Christus miserere*. La plupart de ces signes (ceux des pages 1, 16, 36, 49, 52, 92 et 96) sont placés en haut à gauche de la feuille, en dehors du texte, ce qui s'accorderait avec cette interprétation; mais d'autres (pp. 2, 22, 47) sont placés à différents endroits et certains sont plus ou moins de travers (p. 1), et n'ont donc pas été écrits par un utilisateur se servant du manuscrit de façon normale, pour lire ou copier, mais par quelqu'un qui l'avait ouvert sur la table par hasard. Sisam ⁽²³⁵⁾ suggère qu'il s'agit d'un scribe essuyant sa plume avant de commencer à écrire. Le X et le *be* de la p. 47 paraissent de cet ordre.

(232) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. xxv.

(233) "The Caedmon Poems in MS Junius 11".

(234) *Palaeographia latina* pt. II, Oxford 1923, p. 25.

(235) "Marginalia in the Vercelli Book", *Studies in the history of Old English literature*, Oxford 1953, 109-18, p. 109.

VIII. Page type

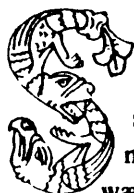
Nous donnons à la suite de cette description du manuscrit un exemple de page qui permettra, par comparaison avec le texte tel qu'il est reproduit p. 322-324, de se rendre compte des diverses particularités énoncées ci-dessus.

52

Xb

Se yldesta wæs iared haten. sunu enoses. siððan woc
 an. þa þæs cynnes . cneow rim icton . mæg burg caines.
 malalehel wæs . æfter iarede . yrfes hyrde . fæder
 onlaste . oðþhe forð gewát . Siððan matusal . magū
 dælde. bearn æfter bearne . broðrum sinum. æðe
 linga gestreon .oðþ aldor gedál . fród fyrm dagum .
 fremman sceolde. lif of lætan . lameh onfeng . æf
 ter fæder dæge . flet gestealdum. botl gestreonum .
 him bryda twa . idesa on eðle . eaforan feddon . áda
 7sella . þara anum wáes . iabal noma . se þurh gleaw
 ne gepanc . her buendra . hearpan ærest handum si
 num . hlyn awehte . swin sigende swég . sunu lamehes .

xviii



WYLCE on ðære mægðe . maga wæs haten .
 on þa ilcan tid . tubál cain . se þurh snytro sped .
 smiþ cræftega wæs. 7 þurh modes gemynd . mon
 na áerest . sunu lamehes . sulh geweorces . fruma
 wæs ofer foldan . siððan folca bearn . ærest cuðon .
 7isernes burh sittende. brucan wide . þa his wifum
 twæm wordum sægde . lameh seolfa . leofum gebed
 dum . adan 7 sellan . un árlic spel . ic on morðor of
 sloh . minra sune . hylde maga . honda gewemde .
 oncaines cwealme mine. fylde mid folmum . fæ
 der enoses. órd banan abeles . eorðan sealde. wæl
 dreor weres . wat gear-we . þþam lic hryre . on last
 cymeð . soð cyninges seofon weald wracu .

Chapitre 3

Le poème

I. Unité de la *Genèse*

I.1. Interpolation de la *Genèse B*

I.1.i. Hypothèse et confirmation

Le poème de la *Genèse* est en réalité un amalgame de deux oeuvres différant par l'auteur, la date de composition, et même la langue d'origine. L'épisode du péché originel (vers 235-851) est une interpolation d'un poème traduit du vieux-saxon. Dès 1826 W.D. Conybeare, dans la préface aux *Illustrations of Anglo-Saxon poetry* de son frère John ⁽²³⁶⁾, faisait remarquer que ce passage se rattache mal à l'épisode précédent, que le récit de la chute des anges est répété, que le mètre change, et que la technique narrative s'écarte de la simple paraphrase qui caractérise le reste de la *Genèse* : il en concluait qu'il s'agissait d'une oeuvre distincte que l'auteur de la *Genèse A* avait incorporée à son poème. Cette hypothèse est reprise et précisée par Sievers ⁽²³⁷⁾ qui, sur la base de particularités linguistiques et métriques, rapproche la *Genèse B* du *Heliand*, poème vieux-saxon de quelque 6000 vers racontant la vie du Christ et datant du IXe siècle. Il attribue la paternité de la *Genèse B* à l'auteur du *Heliand*.

La *Praefatio in librum antiquum lingua Saxonica conscriptum*, publiée par Flacius Illyricus dans son *Catalogum Testium Veritatis* (1562), mentionne la composition par un même auteur de poèmes religieux vieux-saxons traitant du Nouveau Testament (probablement le *Heliand*) et de l'Ancien Testament (selon Sievers, la *Genèse B*). Ce document n'est connu qu'à partir du XVIe siècle, et présente des contradictions -- le poète est un débutant divinement inspiré, ou un artiste chevronné travaillant à la demande du roi. Les vers qui l'accompagnent datent probablement du XVIe siècle ⁽²³⁸⁾; mais une partie de la *Praefatio* tout au moins est authentifiée par l'utilisation du mot d'origine germanique *viteas* "fits" pour désigner les divisions des poèmes.

La théorie de Sievers a d'abord connu une certaine opposition. Certains ont préféré voir dans l'auteur un Saxon habitant l'Angleterre et écrivant dans une langue qu'il maîtrisait mal ⁽²³⁹⁾. D'autres ont postulé une origine anglo-saxonne du poème, une première traduction en vieux-saxon, et une retraduction en vieil-anglais : ainsi Grütters ⁽²⁴⁰⁾ estime que la source de la *Genèse B* serait un poème vieil-anglais qui aurait également été utilisé par l'auteur du *Christ III*, ceci expliquant les analogies entre ces deux poèmes qui

(236) Londres 1826, p. 188.

(237) *Der Heliand und die altsächsische Genesis*, Halle, 1875, p. 5-23.

(238) Anderson, "The Caedmon fiction in the *Heliand* preface", *PMLA* 89, 1974, 278-84.

(239) ten Brink, *Geschichte der englischen Literatur*, New-York, 1883, p. 106; Wülker, *Grundriß zur Geschichte der angelsächsischen Literatur*, Leipzig, 1885, p. 139.

(240) "Über einige Beziehungen zwischen altsächsischer und altenglischer Dichtung", *Bonner Beiträge zur Anglistik* 17 (Sammelheft), 1905, 191 p.

ont amené certains critiques à postuler pour *Le Christ III* une influence saxonne.

L'origine saxonne de la *Genèse B* a été confirmée par la découverte d'un fragment du poème original en vieux-saxon, correspondant aux vers 790-817 de la *Genèse B*, dans un calendrier en latin conservé à la bibliothèque Vaticane, le Palatinus Latinus 1447 ⁽²⁴¹⁾. Ce manuscrit, apporté à Rome avec l'ensemble de la bibliothèque d'Heidelberg en 1623, appartenait auparavant à celle de la cathédrale de Mayence, ainsi que l'indiquent des annotations datant des XIII^e et XV^e siècles. L'écriture montre qu'il a été copié à Mayence dans le troisième quart du IX^e siècle ⁽²⁴²⁾. Falk l'assigne plus précisément au cloître de saint Alban ⁽²⁴³⁾. Sur des pages et demi-pages restées blanches dans ce manuscrit ont été ajoutés à une date ultérieure trois fragments poétiques tirant leur sujet de la *Genèse* – "les regrets d'Adam et Eve" (Fragment I, GenS 1-26, = GenB 790-817); "Caïn" (Fragment II, GenS 27-150); "Sodome" (Fragment III, GenS 151-337), – et un fragment du *Heliand* (vers 1279-1358).

Le fragment I se trouve sur la moitié inférieure de la page 1^r. La fin du discours d'Adam a été coupée ⁽²⁴⁴⁾. Sur la p. 2 se trouve le fragment III, comprenant deux sections, les prières d'Abraham et la destruction de Sodome, et se terminant sur la mention "Explicit". Sur la moitié inférieure de la p. 10^v se trouve le fragment II, avec deux sections, traitant de la malédiction de Caïn et des généalogies jusqu'à l'épisode d'Hénok et de l'Antéchrist. Enfin p. 27^r se trouve le fragment du *Heliand*, continué p. 32. Selon Braune ⁽²⁴⁵⁾ ces poèmes ont été copiés dans l'ordre suivant : "Sodome", sur la seule page entièrement blanche; "Caïn"; le discours d'Adam; le fragment du *Heliand*.

(241) Cette découverte est annoncée par Braune dans "Die altsächsische Bibeldichtung" (*Beilage zur Münchner Allgemeinen Zeitung*, mai 1894). Le manuscrit est décrit et les fragments publiés par Zangermeister et Braune (*Bruchstücke der altsächsischen Genesis*, Heidelberg, 1894). Les éditions les plus récentes sont la réédition de l'édition de Behaghel, *Der Heliand und die altsächsische Genesis* (Althochdeutsche Textbibliothek 4, Tübingen, 1903, 9^e édition 1984), et l'édition de Doane, *Saxon Genesis: an edition of the West Saxon Genesis B and the Old Saxon Vatican Genesis* (University of Wisconsin Press, 1991).

(242) B. Bischoff, "Palaeographische Fragen deutscher Denkmäler der Karolingerzeit", *Frühmittelalterliche Studien* 5, 1971, 101-34, p. 128-29.

(243) Falk, "Die ehemalige Dombibliothek zu Mainz, ihre Entstehung, Verschleppung und Vernichtung, nach gedruckten und ungedruckten Quellen", *Beiheft zum Centralblatt für Bibliothekswesen* 18, 1897, p. 133. Sur l'état de la critique sur ce point, voir le résumé de Schwab ("Ansätze zu einer Interpretation I", p. 113).

(244) pour un essai de reconstitution des deux lignes manquantes, voir Huisman "Zwei weitere Verse der altsächsischen Genesis", *Amsterdamer Beiträge zur älteren Germanistik* 12, 1977, 1-8.

(245) *Bruchstücke der altsächsischen Genesis*.

I.1.ii. Fidélité de la traduction

L'existence d'un fragment de l'original, correspondant aux vers 790-817 de la *Genèse B*, permet de se rendre compte de la fidélité extrême de la traduction : c'est ce que montrent les études détaillées qu'en font Timmer (246) et Lewis (247). Au contraire Klinck (248) souligne ce que le poème doit au traducteur, mais exagère les différences entre les deux versions. -- Krogman (249) explique certaines divergences par l'existence, dans le texte du Vatican, d'erreurs que ne présenterait pas la version qui a servi de base à la traduction de la *Genèse B*.

Le traducteur suit le texte de très près, en conservant l'allitération, même lorsqu'il se trouve amené à remplacer certains mots par des synonymes, comme *himile bitengi* par *hefone getenge* (808). Il utilise souvent des mots saxons qui n'existent pas en vieil-anglais, peut-être par facilité, mais peut-être aussi pour pouvoir garder la même allitération. Il lui arrive, rarement, de traduire par formules, c'est-à-dire par hémistiches ou vers complets : ainsi dans le vers *hire þa adam / andswarode* (827), qui est typiquement anglo-saxon. Ce phénomène, qui indique une certaine familiarité avec les conventions poétiques de la langue d'arrivée, ne se produit que de manière exceptionnelle, et ailleurs le traducteur conserve la formule saxonne *þa spræc X eft*.

Bechtel (250) montre que le traducteur tantôt modifie les formes saxonnes et tantôt les conserve -- et en conclut que la présence chez Homère de formes éoliennes, même non nécessaires au vers, n'invalide pas l'hypothèse selon laquelle les poèmes seraient traduits de l'éolien en ionien.

I.1.iii. La métrique de la *Genèse B*

La forme métrique présente quelques différences avec celle de la poésie vieil-anglaise (251). Le trait le plus inhabituel est la multiplication des mots grammaticaux, et donc des syllabes inaccentuées. On arrive ainsi à des vers très longs où les quatre accents traditionnels sont perdus au milieu d'une foule de syllabes inaccentuées : les syllabes d'anacrouse s'accumulent dans les vers *þæt me is on minum mode swa sar* (425, 6 syllabes d'anacrouse), ou *ic gehyrde hine þine dæd and word* (507, 8 syllabes d'anacrouse); les

(246) *The Later Genesis*, p. 48-50.

(247) "The metre of *Genesis B*", *Anglo-Saxon England* 16, p. 68-72.

(248) "Female characterization in Old English poetry and the growth of psychological realism : *Genesis B* and *Christ I*", *Neophilologus* 63, 1979, 597-610, p. 598-99.

(249) "Hörfehler in der altsächsischen *Genesis*", *Niederdeutsches Jahrbuch* 81, 1980, 10-13.

(250) "Ein Einwand gegen den äolischen Homer", *Γέλως : Abhandlungen für Fick*, Göttingen, 1903, 17-32.

(251) voir l'analyse de Timmer, *The Later Genesis*, p. 51-54.

inaccentuées se multiplient entre deux accents dans les vers *dyran sceolde he his dreamas on heofonum* (257) et *þonne lete he his hine lange wealdan* (258), qui ont tous deux 5 inaccentuées après le premier accent. Cette dilution du vers a pour effet de diminuer la force des accents. Le poète (ou le traducteur?) en tire parfois un effet stylistique en faisant succéder à ces vers d'autres qu'une simple diminution du nombre des inaccentuées fait paraître pleins de vigueur. Ainsi, après *þæs leanes þe he him on þam leohte gescerede* : *þonne lete he his hine lange wealdan* (258), le vers suivant, *ac he wende hit him to wyrsan þinge, Iongan him winn up hebban* (259), paraît fortement rythmé, bien qu'il soit lui-même long si on le juge d'après les critères de la métrique vieil-anglaise; il coïncide avec un changement de temps qui marque le début de l'action. Souvent cependant le passage de l'un à l'autre type ne paraît pas avoir de signification particulière; il est peut-être dû aux efforts du traducteur pour raccourcir ceux des vers qui s'y prêtent, comme dans le passage 802-04 où deux vers saxons sont rendus par trois vers vieil-anglais.

Bethel⁽²⁵²⁾ estime que l'emploi que fait l'auteur de la *Genèse B* de l'anacrouse s'écarte plus encore de l'usage vieux-saxon que de l'usage vieil-anglais, si l'on compare avec l'ensemble de la poésie vieil-anglaise, et pas seulement avec *Beowulf*, métriquement plus régulier. Sa conclusion est que la *Genèse B* représente un compromis entre les versifications vieil-anglaise et saxonne.

La *Genèse B* contient une grande quantité de vers hypermétriques, c'est-à-dire de vers où augmente le nombre des accents, et pas seulement celui des syllabes inaccentuées. Stevick⁽²⁵³⁾ suggère que les longs vers du *Rêve de la Croix* et de la *Genèse B* représenteraient un type métrique particulier où le rythme serait identique à celui d'un vers normal, mais où l'allitération regrouperait deux vers au lieu de deux hémistiches. En d'autres termes, il suggère de considérer chaque vers hypermétrique comme formant en réalité deux vers normaux. Il donne en particulier comme argument que le scribe du Junius XI indique souvent une césure au milieu de ce qui est traditionnellement considéré comme un hémistiche; mais il ne faut voir là qu'une marque de son manque de familiarité avec ces longs vers hérités de l'original vieux-saxon. Si les vers hypermétriques particulièrement longs de la *Genèse B* peuvent se prêter à ce découpage, ceux du *Rêve de la Croix* y résistent, et Stevick se voit à plusieurs reprises forcé d'admettre un

(252) "Notes on the incidence and type of anacrusis in *Genesis B* : some similarities to and differences from anacrusis elsewhere in Old English and Old Saxon", *Parergon* ns 2, 1984, p. 1-24.

(253) "The metre of *The Dream of the Rood*", *Neuphilologische Mitteilungen* 68, 1967, 149-68.

hémistiche de deux syllabes seulement, ce qui, à notre avis, suffit à invalider sa théorie.

Lewis ⁽²⁵⁴⁾ conclut de sa comparaison de l'original et de la traduction que la versification de la *Genèse B* correspond, dans l'ensemble, à la tradition anglo-saxonne, tout en montrant un certain relâchement des lois prosodiques. -- Il est vrai que la plupart des vers appartiennent à des types attestés ou possibles en poésie vieil-anglaise, mais certains se situent à la limite de ses possibilités, et le grand nombre de cas extrêmes donne l'impression d'une métrique étrangère; c'est d'ailleurs en partie là-dessus que s'est fondé Sievers pour conclure que le poème était une traduction du vieux-saxon.

Efforts pour raccourcir les vers

Le traducteur avait lui-même conscience de ce problème de rythme, puisqu'il essaie de raccourcir les vers en supprimant des mots inutiles. Le premier hémistiche de la *Genèse saxonne*, *uuela that thu nu eua habas, quað Aðam*, est rendu par *hwæt! þu eue hæfst* (791) : deux petits mots grammaticaux et une incise sont supprimés. Le vers *hu sculun uuít nu libbian / efto hu sculun uuít an thesum liatha uuesan* devient *hu sculon wít nu libban, / oððe on þys lande wesan* (805), avec suppression du second *hu sculun uuít*. La formule *þæt ic þe minum eagum geseah* (820) reflète la forme saxonne *mid + possessif + verbe* (on trouve, dans le *Heliand*, *mid is ogyra gisah*, 476b), mais le traducteur a supprimé la préposition pour raccourcir le vers — sans cependant atteindre à la concision de la forme vieil-anglaise normale, *eagum gelesom* (CS5).

Parfois un vers long est dédoublé en deux vers normaux : *stero aluron* *and of mæcero inom* devient *þæt we hefað æt weþon orstipe / we ealle* *we 81-84*. Ces procédés expliquent les égalités de longueur que présentent certains vers dans l'édition anglaise. Les 2 passages

~~we hefað we hefað we hefað we hefað~~
~~we hefað we hefað we hefað we hefað~~
~~we hefað we hefað we hefað we hefað~~
~~we hefað we hefað we hefað we hefað~~
~~we hefað we hefað we hefað we hefað~~

ou au milieu de longs vers à anacrouse sont placés deux vers très courts pour cacher une modification de cet ordre, quoique les vers qui nous sont conservés de l'original montrent qu'une certaine irrégularité dans la longueur des hémistiches était déjà un trait du poème vieux-saxon.

CS4 "The meter of *Genesis B*" p. 72

CS5 Capes Michael J., "A note on formulaic development in Old Saxon" *Modern Philology* 67 (1969-70), 357-63 p. 360-61

Lewis ⁽²⁵⁶⁾ suggère que ce désir de concision n'est pas motivé par des considérations métriques, puisque le traducteur laisse subsister un hémistiche ayant huit syllabes d'anacrouse (507b) et cinq autres avec sept syllabes d'anacrouse; mais parce qu'il n'a pas toujours réussi, parce que même il n'a pas essayé de manière systématique de modifier ces vers, cela ne signifie pas qu'il n'avait pas conscience du problème et n'a pas tenté par endroits de le résoudre.

I.1.iv. Nationalité du traducteur

Le vieux-saxon et le vieil-anglais sont deux langues proches, mais pas suffisamment toutefois pour qu'il soit possible de traduire un texte de l'une dans l'autre de manière correcte sans connaître la langue de départ : le traducteur était nécessairement bilingue. Il se peut qu'il s'agisse d'un Anglo-Saxon revenant d'un voyage sur le continent, mais il paraît plus vraisemblable qu'il ait été recruté parmi les Saxons qui vivaient à cette époque en Grande-Bretagne : en effet Alfred, lorsqu'il monta sur le trône, fit appel à des lettrés venus du continent, et en particulier des Saxons, pour réagir contre la décadence culturelle de l'Angleterre de son temps.

Des arguments quant à la nationalité du traducteur ont été cherchés dans le texte même. Sievers ⁽²⁵⁷⁾ le premier suggère que le traducteur était un Anglo-Saxon, car certains passages où l'influence saxonne se fait moins sentir lui semblent avoir été réécrits. La découverte de l'original, qui permet de se rendre compte à quel point la traduction est fidèle, rend peu probables de pareils remaniements du texte.

Lewis ⁽²⁵⁸⁾ essaie de démontrer que la métrique du poème est parfaitement compatible avec celle du vieil-anglais et que, si elle ne prouve pas que le traducteur était Anglo-Saxon, elle n'indique pas du moins qu'il était étranger. Il ne nous paraît pas possible de tirer d'arguments du mètre, qui est l'élément même que le traducteur -- qui n'était pas nécessairement lui-même poète -- aurait le plus tenté de conserver de son original, et ce, quelle que soit sa propre nationalité. Nous ne rejoignons pas les conclusions de Lewis sur le caractère anglo-saxon de cette versification, mais l'influence saxonne qui s'y décèle ne prouve rien quant à la nationalité du traducteur.

Le vocabulaire de la *Genèse B* est fortement marqué par l'original vieux-saxon, et Timmer ⁽²⁵⁹⁾ en conclut à la nationalité saxonne du traducteur. L'utilisation de mots saxons et les extensions de sens de certains mots anglais sous l'influence du vieux-saxon sont nombreuses, mais un simple emprunt

(256) "The meter of *Genesis B*, p. 70

(257) *Der Heliand und die altsächsische Genesis*, p. 16.

(258) "The meter of *Genesis B*".

(259) *The Later Genesis*, p. 27-39.

n'est pas une preuve absolue; c'est une solution de facilité qui ne signifie pas que l'emprunteur ne connaissait pas de mot anglais de même sens. Dans bien des cas d'ailleurs il s'explique par la nécessité de conserver l'allitération.

Capek ⁽²⁶⁰⁾ estime que la syntaxe offre des arguments plus probants : sur plus d'un point la *Genèse B* montre des traces de syntaxe saxonne, en particulier dans l'utilisation du singulier pour le pluriel et réciproquement, des particularités dans l'utilisation des cas, et surtout la construction de certains verbes avec un pronom réfléchi. Il part du principe qu'un traducteur peut se voir amené, à cause de problèmes d'allitération, à conserver certains mots de l'original, mais qu'il n'aurait aucune raison d'en garder la syntaxe. Il n'envisage pas la possibilité que ces particularités syntaxiques aient pu être conservées involontairement. Pourtant quelqu'un maniant tour à tour deux langues proches en arrive à faire des fautes, y compris de constructions verbales, dans sa langue maternelle, et les hommes de cette époque n'avaient pas nos exigences toutes modernes sur la correction grammaticale et sur la qualité d'une traduction.

Peut-être pourrait-on trouver une indication plus certaine dans un autre type d'erreur qui mène le traducteur à utiliser des formes créées par analogie, mais qui ne sont proprement ni saxonnes ni anglaises. Il emploie en particulier le mot *gæd* "manque" (236, unique en vieil-anglais) pour *gad* (7 utilisations dans les ASPR, en particulier *Le Message du Mari* 44 et *Beowulf* 660, où l'on retrouve la même formule que dans la *Genèse B*). Selon Bammesberger ⁽²⁶¹⁾ il faut voir là une traduction mécanique du vieux-saxon *ged*. Or si un Anglo-Saxon peut, sous l'influence d'une autre langue, employer un mot étranger qui n'existe pas dans sa langue, voire un mot de sa propre langue dans une acception nouvelle ou une construction incorrecte, il paraît plus difficile d'imaginer qu'il puisse utiliser une forme qui n'appartienne à aucune de ces deux langues. Cela paraît une erreur typique d'un étranger procédant par analogie.

I.1.v. Pourquoi cette traduction?

La présence de ce poème vieux-saxon en Angleterre n'est pas un phénomène isolé. Il existe également un manuscrit du *Heliand*, le Cotton Caligula A7, conservé au British Museum et copié en Angleterre.

Sievers ⁽²⁶²⁾ suggère qu'un manuscrit contenant le *Heliand* et la *Genèse saxonne* aurait été envoyé en Grande-Bretagne avec pour lettre

(260) "The nationality of a translator : some notes on the syntax of *Genesis B*", *Neophilologus* 55, 1971, 89-96.

(261) *Beiträge zu einem etymologischen Wörterbuch des Altenglischen*, Heidelberg, 1979, p. 58.

(262) "*Heliand*, Tatian und Hraban", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 50, 1927, 416-29, p. 416.

d'accompagnement la *Praefatio A* qu'il attribue à Raban Maur, archevêque de Mayence -- mais ses conclusions, basées sur l'application d'une technique assez douteuse, la "Schallanalyse", doivent être reçues avec prudence. -- Selon Schwab ⁽²⁶³⁾ la *Praefatio* est clairement destinée à un public anglais, puisqu'elle mentionne une division en sections semblable à celle des manuscrits vieil-anglais, et présente le poète comme un second Caedmon, allusion qui ne peut être comprise que par un public familier avec Bede. Mais Bede, qui écrivait en latin, avait une audience plus large que la seule Angleterre, et la division en sections se retrouve dans la *Genèse saxonne* du manuscrit du Vatican.

A quelque conclusion que l'on aboutisse en ce qui concerne la *Praefatio A*, la présence de deux poèmes saxons en Angleterre a peu de chances d'être une coïncidence, et il est vraisemblable qu'ils y sont parvenus, sinon ensemble, du moins dans des conditions similaires.

On peut se demander alors pourquoi les Anglo-Saxons qui ont reçu ces deux poèmes n'en ont traduit qu'un en vieil-anglais. Le prestige supérieur du *Heliand* -- qu'indique le plus grand nombre de manuscrits qui nous sont parvenus -- fait qu'a priori on pourrait s'attendre à ce que ce soit ce poème qui soit traduit plutôt que la *Genèse B*. Il est possible qu'une traduction du *Heliand* ait été faite et qu'elle ne soit pas parvenue jusqu'à nous. On peut également penser que la *Genèse B* n'a été traduite qu'en vue de son interpolation dans la *Genèse A*, et que jusque-là les deux poèmes saxons étaient utilisés dans la langue d'origine, soit par une communauté de Saxons établis en Angleterre, soit par des Anglo-Saxons déchiffrant tant bien que mal le texte original.

I.1.vi. Raisons de l'interpolation

Ce qui est surprenant n'est pas tant qu'un poème vieux-saxon ait été -- ou n'ait pas été -- traduit en vieil-anglais, mais qu'il ait été réuni à un poème vieil-anglais. Dans quel but cette interpolation a-t-elle été faite? A cette question trois réponses sont possibles.

La première voit dans l'interpolation de la *Genèse B* une conséquence de la perte du récit du péché originel dans le manuscrit primitif de la *Genèse A* : c'est en particulier la position de Doane ⁽²⁶⁴⁾. Selon cette interprétation le possesseur de la *Genèse A* avait un manuscrit abîmé où manquait l'ensemble du récit de la chute de l'homme, peut-être découpé pour être utilisé séparément. Il a résolu de combler la lacune en utilisant un poème qu'il possédait par ailleurs, déjà traduit peut-être, ou qu'il a fait traduire pour la

(263) "Il rapporto tra la letteratura anglo-sassone e sassone antica, la sua ambivalenza culturale", *Settimane di Studio (Spoleto)* 32, 1986, 537-46, p. 541.

(264) *Genesis A*, p. 22.

circonstance. Il a donc fallu supprimer les vers de la *Genèse A* ou de la *Genèse B* qui faisaient double emploi, car il est peu probable que l'étendue de la lacune ait coïncidé exactement avec celle du poème saxon d'origine.

La seconde possibilité, basée peut-être sur une appréciation trop moderne des qualités littéraires de la *Genèse B*, est que le poème aurait été choisi pour des raisons esthétiques, et que l'épisode de la chute de l'homme dans la *Genèse A* aurait été supprimé et remplacé par la *Genèse B*, considérée comme de meilleure qualité. De nombreux critiques, anciens et modernes, soutiennent cette hypothèse ⁽²⁶⁵⁾. Pourtant, jugée d'après les critères stylistiques de la poésie vieil-anglaise, la *Genèse B* est un poème à la versification maladroite, au vocabulaire difficile, qui ignore les procédés traditionnels des composés, des formules et des thèmes, et aux yeux d'un Anglo-Saxon elle devait paraître bien inférieure à la *Genèse A*. Mais elle a sur cette dernière une importante supériorité, le plus grand développement du récit, et il est probable que c'est pour cette raison qu'elle a été choisie.

La troisième hypothèse est celle de Blake ⁽²⁶⁶⁾, qui suppose que la *Genèse B* serait plus ancienne que la *Genèse A*. Le roi Alfred aurait fait traduire le poème saxon -- ce qui, selon Blake, prouverait que la *Genèse A* n'était pas encore écrite, -- puis aurait chargé plusieurs poètes anglo-saxons de compléter le volume en composant la *Genèse A*, l'*Exode* et *Daniel*. Cette hypothèse -- à mettre en relation avec la tentative de Blake pour démontrer que la poésie vieil-anglaise est née avec l'âge d'Alfred -- paraît peu vraisemblable. D'une part il semble peu probable que l'auteur de la *Genèse A* aurait composé une seconde chute des anges si cet épisode était déjà longuement traité dans la *Genèse B* que, selon l'hypothèse de Blake, il avait sous les yeux. D'autre part il serait surprenant que la versification de la *Genèse A* et des autres poèmes du Junius XI ne s'inspire en rien de celle de la *Genèse B* qui leur aurait servi de modèle. Enfin si réellement, comme le pense Blake, Alfred avait à sa disposition une *Genèse saxonne* complète, il ne se serait pas contenté d'y prélever un seul épisode.

Date de l'interpolation

Cette interpolation s'est-elle faite dans notre manuscrit? Nous avons au passage répondu à cette question par la négative dans notre étude des illustrations. Il est temps maintenant d'envisager les arguments que certains critiques ont avancés pour essayer de démontrer le contraire.

(265) par exemple Bradley, "The Caedmonian Genesis", *Essays and Studies by Members of the British Association* 6, 1920, 7-29, p. 8; Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. liii; Timmer, *The Later Genesis* p. 15; Schwab "Il rapporto", p. 542.

(266) "The dating of Old English poetry".

Timmer ⁽²⁶⁷⁾ se fonde sur l'état du manuscrit, où deux cahiers sont lacunaires immédiatement avant la partie interpolée : il en conclut que le scribe, pour ajouter la *Genèse B*, avait dû supprimer une partie de ce qu'il avait déjà écrit et couper plusieurs feuillets, et que les feuillets voisins se seraient ensuite détachés et auraient été perdus. Bien d'autres lacunes, plus ou moins importantes, existent dans le manuscrit, et peut-être attache-t-il trop d'importance à cette coïncidence.

Capek ⁽²⁶⁸⁾ se range à l'opinion de Timmer en faisant remarquer que la *Genèse A* et la *Genèse B* présentent des différences orthographiques qu'une longue histoire de transmission commune aurait atténuées. C'est en effet ce qui a commencé à se produire avec les corrections effectuées sur la *Genèse B* dans notre manuscrit, mais malgré l'amplitude de ce travail bien des formes anormales demeurent. Il est probable que la plupart des scribes chargés de recopier un texte ne se livraient pas à une modernisation de pareille envergure, et ne corrigeaient que sporadiquement et au fur et à mesure les formes dialectales : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'unification orthographique des poèmes se fasse lentement, et que même après au moins trois copies ⁽²⁶⁹⁾ ils conservent d'importantes divergences.

Aucun des arguments ci-dessus ne paraît suffisamment concluant pour contrebalancer le témoignage apporté par les illustrations, et il semble certain que lorsque le scribe a commencé à travailler sur le Junius XI il avait sous les yeux un modèle qui contenait déjà les deux *Genèse* sous forme d'un seul poème.

Si l'on s'arrête à cette hypothèse que l'interpolation s'est faite dans un manuscrit antérieur, et si l'on admet que la traduction de la *Genèse B*, qui date selon Timmer ⁽²⁷⁰⁾ de l'âge d'Alfred, a été faite en vue de cette interpolation, on peut dater de cette époque le manuscrit où ont été réunis les deux poèmes. Le règne d'Alfred marque un renouveau culturel, en particulier en ce qui concerne la littérature en langue vernaculaire. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que sous son impulsion soient rassemblés des poèmes formant un ensemble comme le Junius XI. Toutefois certains traits linguistiques qui associent la *Genèse A* et la *Genèse B*, et les séparent du reste du manuscrit, indiqueraient une période de transmission commune avant leur réunion aux autres poèmes. La présence de formes de west-saxon ancien en *ie*, *io*, qui n'existent pas dans l'*Exode* et *Daniel*, et l'utilisation de *com* dans la *Genèse A* comme *B*, contre *cwom* dans les autres poèmes, suggère que la *Genèse A* et la *Genèse B* ont subi une révision commune, à laquelle

(267) *The Later Genesis*, p. 14-15.

(268) "The nationality of a translator", p. 89.

(269) voir p. 42.

(270) *The Later Genesis*, p. 43.

ont échappé les autres poèmes du Junius XI⁽²⁷¹⁾. Peut-être, à la *Genèse* assemblée à l'époque d'Alfred, n'a-t-on ajouté que plus tard les autres poèmes.

I.2. Démembrement de la *Genèse A*

Puisqu'il est avéré que la *Genèse* est un poème composite, il était tentant de le diviser davantage encore. La fin du siècle dernier a vu une succession de travaux utilisant des approches diverses, et aboutissant à des conclusions différentes.

Certains concluent à l'unité de composition de la *Genèse A* : Hönncher⁽²⁷²⁾, d'après l'examen des sources; Heinze⁽²⁷³⁾, d'après l'utilisation de la Vulgate, et des correspondances de vocabulaire; Graz⁽²⁷⁴⁾, après une étude de la métrique. D'autres en revanche proposent divers découpages. Ebert⁽²⁷⁵⁾ postule des auteurs différents pour les deux parties situées avant et après la *Genèse B*, car, lui semble-t-il, le poète y traite ses sources de manière différente. — Jovy estime que les passages 1055-1252 et 1601-1701 (les généalogies) sont de style inférieur, et présentent en outre quelques différences de mètre et de langue qui révéleraient une autre main; les autres épisodes formeraient des poèmes isolés, d'un seul auteur, qu'un compilateur savant mais peu doué pour la versification aurait rassemblés pour en faire une paraphrase de la Vulgate, en complétant les lacunes du récit par des vers de son cru⁽²⁷⁶⁾. — Pour Balg⁽²⁷⁷⁾ la *Genèse A* serait composée d'une collection de poèmes indépendants, de style totalement différent, ayant pour thème la vie des patriarches; cette conclusion peut surprendre à la suite d'une série de statistiques ayant pour but de comparer la *Genèse A* (dans son ensemble) avec l'*Exode*. — Enfin Ziegler⁽²⁷⁸⁾ admet pour la plus grande partie du poème un seul auteur, un ecclésiastique, lequel aurait greffé sur sa propre oeuvre un poème pré-existant sur le sacrifice d'Isaac.

Toutes ces études s'appuient sur des statistiques où les données vraiment significatives sont noyées au milieu d'autres qui faussent les proportions observées. Il paraît plus utile d'isoler de la masse quelques faits

(271) Doane, *Genesis A*, p. 34-35.

(272) *Über die Quellen der angelsächsischen Genesis*, Leipzig, 1884-85.

(273) *Zur altenglischen Genesis*, Berlin, 1888-89.

(274) *Die Metrik der sog. Caedmonschen Dichtungen und Berücksichtigung der Verfasserfrage*, Weimar, 1894.

(275) "Zur angelsächsischen Genesis", *Anglia* 5, 1882, 124-33.

(276) *Untersuchungen zur altsächsischen Genesisdichtung*, Bonn, 1900. Ces résultats sont critiqués par Holthausen, *Englische Studien* 30, 1902, et Sokoll, *Beiblatt zur Anglia* 12, 1901, 103-4, qui font remarquer que les généalogies ne doivent pas être jugées d'après le goût moderne.

(277) *Der Dichter Caedmon und seine Werke*, Bonn, 1882, p. 44.

(278) *Der poetische Sprachgebrauch in den sogenannten Caedmonschen Dichtungen*, Münster, 1883.

caractéristiques. Ainsi l'utilisation identique du thème de la migration, invention de l'auteur de la *Genèse A* ⁽²⁷⁹⁾, dans les épisodes de la Tour de Babel, de Noé et d'Abraham, qui d'après Balg devraient former autant de poèmes distincts, prouve l'unité de composition de ces passages. -- Le vocabulaire utilisé dans les généalogies pour les notions essentielles de naissance et de mort ne diffère pas de celui qui exprime ces mêmes idées dans d'autres parties du poème; les différences significatives que croit avoir découvertes Jovy dans le style proviennent simplement des plus grandes contraintes qu'imposait le sujet. -- Les points de ressemblance entre les deux parties situées de part et d'autre de la *Genèse B* sont particulièrement nombreux : des échos associent le chaos et le déluge, l'ivresse de Noé et l'expulsion du paradis terrestre, la bénédiction d'Adam et Eve (196-205) et celle de Noé et ses fils (1512-7 et 1532-5a). La formule *wif and wæpned*, qui n'existe que dans la *Genèse A*, se retrouve dans chacune de ces deux parties. Les différences linguistiques relevées entre le début et la fin du poème pourraient être dues à une révision supplémentaire qu'aurait subie cette portion du poème au cours de sa transmission ⁽²⁸⁰⁾.

Sievers

Utilisant une technique assez particulière qu'il nomme "Schallanalyse", Sievers cherche à découvrir, au-delà des formes du manuscrit, l'identité et la nationalité de l'auteur ⁽²⁸¹⁾. Il arrive ainsi à la conclusion que la *Genèse A* serait composée de fragments de plusieurs œuvres, soudés et révisés par le traducteur de la *Genèse B*, lequel serait également l'auteur d'un certain nombre de vers éparpillés dans tout le poème. Le début (jusqu'à l'interpolation de la *Genèse B*) présenterait les restes de deux poèmes sur le même sujet, l'un en dialecte kentois, l'autre en northumbrien, réunis et entremêlés par le rédacteur. Dans ce passage, 54 vers seraient de Caedmon. Dans le reste de la *Genèse A* il distingue plusieurs auteurs de même dialecte et de même époque (west-saxon tardif), travaillant tour à tour : il s'agirait

(279) Doane, *Genesis A*, p. 81-82.

(280) Doane, *Genesis A*, p. 35-36.

(281) "Caedmon und Genesis", *Britannica : Max Forster zum 60. Geburtstag*, 1929, 57-84. Pour des précisions sur la méthode de la "Schallanalyse", voir *Rhythmisch-Melodische Studien : Vorträge und Aufsätze*, Heidelberg 1912; "Ziele und Wege der Schallanalyse", *Festschrift für W. Streüberg*, Heidelberg 1924, 65-112. On trouvera également un résumé explicatif de l'évolution de ces recherches p. 67-85 de l'article de Ganz "Eduard Sievers", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (Tübingen) 100, 1978, 65-86.

d'une oeuvre collective d'origine monastique. Ces conclusions n'ont généralement pas été acceptées par la critique ⁽²⁸²⁾.

Cable

L'unité de la *Genèse A* a été récemment mise en doute par Cable ⁽²⁸³⁾ dans une étude de la versification dans l'ensemble de la poésie vieil-anglaise, par laquelle il cherche à établir une chronologie basée sur la proportion des différents types de vers dans chaque poème. La proportion des types C, D et E, marques d'une technique plus élaborée, diminue avec le temps, et les types A et B l'emportent en moyen-anglais. Cable en conclut que la proportion de ces types de vers dans un poème pourrait être utilisée pour obtenir une chronologie relative. Le début de la *Genèse A* comprend 29% de vers de type C, D et E, et la fin 32,4%, ce qui indiquerait une différence d'auteur. A titre de comparaison, les proportions de ces vers dans les poèmes de Cynewulf s'échelonnent entre 34% et 36,8% : la différence entre 3,4% et 2,8% d'écart ne nous paraît pas suffisante pour justifier une conclusion aussi radicale. -- Selon Cable, *Beowulf* et l'*Exode* auraient une plus forte proportion de ces vers élaborés parce qu'ils sont l'oeuvre de grands poètes; mais le fait que la valeur poétique puisse influencer sur les proportions des différents types de vers rend ce critère inapplicable pour la datation. Si un poète d'une époque ancienne est capable de dépasser les proportions attendues pour son temps, il n'y a pas de raison pour qu'un poète d'une époque tardive ne puisse pas retrouver celles qui caractérisaient les oeuvres plus anciennes.

I.3. La *Genèse B*

La *Genèse B* a été soumise au même travail de démembrement que la *Genèse A*.

Sievers ⁽²⁸⁴⁾ déjà indiquait que les vers 371-420 ne contiennent pas de ressemblances avec le *Heliand*, sans toutefois en tirer d'autre conclusion qu'une révision plus poussée au cours de la traduction. Wülker ⁽²⁸⁵⁾ reprend cette idée et conclut à une interpolation; mais le passage 368-88 forme un magnifique emboîtement de structures encadrantes, qui

(282) Menner ("The date and dialect of *Genesis A*, 852-2936", *Anglia* 70, 1951, 285-94) en démontre la fausseté, Hofmann ("Untersuchungen zu der altenglischen Gedichten *Genesis* und *Exodus*", *Anglia* 75, 1957, 1-34) se montre sévère; Klaeber ("Jottings on Old English poems", *Anglia* 53, 1929, 225-34, p. 226) se récusé en déclarant qu'indépendamment de la valeur de ses arguments, celui qui a découvert la *Genèse B* mérite d'être écouté avec respect.

(283) "Metrical style as evidence for the dating of *Beowulf*", *The dating of Beowulf*, Toronto 1981, p. 77-82.

(284) *Der Heliand und die altsächsische Genesis*, p. 15.

(285) *Grundriß zur Geschichte der angelsächsischen Literatur*, p. 128.

commence avant l'interpolation suggérée et la contient toute entière ⁽²⁸⁶⁾ : il n'est pas concevable de le diviser pour en attribuer les fragments à des auteurs différents. -- Kögel ensuite ⁽²⁸⁷⁾ restreint l'interpolation suggérée aux vers 389-418, qui lui paraissent un passage "répétitif et faible" : mais les répétitions sont l'essence même de la *Genèse B*.

Plus récemment Benskin ⁽²⁸⁸⁾ suggère que les vers 389-408 appartiendraient à un autre poème en vieux-saxon sur le même sujet, ce qui expliquerait certaines répétitions dans le discours de Satan. Lewis ⁽²⁸⁹⁾ paraît accepter cette hypothèse, car ce passage contient la moitié des hémistiches inclassables de la *Genèse B* -- mais l'autre moitié fait bien partie de la *Genèse B*, et cette concentration ne suffit pas à démontrer l'interpolation. Il est indéniable que les vers 389-408 n'apportent aucune idée nouvelle, et que leur suppression rendrait l'enchaînement des idées beaucoup plus satisfaisant; mais ce manque d'enchaînement révèle un mode de composition par associations qui se retrouve ailleurs dans le même épisode : dans les vers 338-355, par exemple, Satan se prépare par trois fois à parler, et chaque fois au lieu de lui laisser la parole l'auteur se livre à un retour en arrière. Il faudrait, pour être logique, supprimer aussi ces passages superflus... et combien d'autres dans tout le poème!

Timmer enfin ⁽²⁹⁰⁾ estime que les vers 821-27, plus anglo-saxons que le reste, pourraient être un ajout du traducteur. Ces vers contiennent la réponse d'Eve aux reproches d'Adam, et si ce passage était supprimé la transition de ces violents reproches adressés à Eve, à la pénitence qu'Adam envisage pour se racheter, serait étonnamment abrupte. D'ailleurs pourquoi le traducteur aurait-il ajouté quelques vers de son crû à cet endroit précis? Il est plus simple de supposer qu'exceptionnellement il a eu recours à des formules anglo-saxonnes.

En fait la *Genèse B*, indépendamment des modifications de détail apportées par le traducteur, paraît porter la marque d'une même main.

II. Auteur

II.1. La *Genèse A* et Caedmon

Junius, le premier éditeur de la *Genèse*, l'a attribuée, ainsi que les trois autres poèmes du manuscrit, à Caedmon -- l'un des deux seuls poètes vieil-anglais, avec Cynewulf, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Il se basait pour cela sur le sujet des poèmes du manuscrit, comparé à ce que Bede nous

(286) voir vol. II, p. 679-81.

(287) *Geschichte der deutschen Literatur* I, 1894-97, p. 288.

(288) "An argument for an interpolation in the Old English *Later Genesis*". *Neuphilologische Mitteilungen* 72, 1971, 225-45.

(289) "The metre of *Genesis B*", p. 109.

(290) *The Later Genesis*, p. 60.

dit de ceux de Caedmon : *Canebat autem de creatione mundi et origine humani generis et tota Genesis historia, de egressu Israel ex Aegypto et ingressu in terram repromissionis, de aliis plurimis sacrae scripturae historiis...* (291).

Le début de la *Genèse* montre un parallélisme frappant avec l'hymne de Caedmon telle qu'elle nous a été conservée :

*Nu sculon herigean heofon-rices weard,
meotodes meahthe ond his mod-geþanc,
weorc wuldor-fæder, swa he wundra gehwæs,
ece drihten, or onstealde.
he ærest sceop eorðan bearnum
heofon to hrofe, halig scyppend;
þa middan-geard mon-cynnes weard,
ece drihten, æfter teode,
firum foldan, frea æl-mihtig* (292).

Cependant ce parallélisme est à la fois trop distant pour qu'il puisse s'agir d'un même poème, et trop proche pour que l'on puisse envisager qu'un même auteur commence ainsi deux oeuvres différentes. Comme nous le verrons plus loin, les ressemblances sont simplement dues à l'utilisation d'une source commune.

Les paroles de Bede semblent s'appliquer plutôt à des hymnes qu'à des récits suivis, et d'ailleurs une étude plus précise des textes a vite montré que l'on était en présence d'oeuvres d'auteurs différents. L'attribution de ces poèmes à Caedmon est rejetée d'abord par Hickeys (293). Certains critiques continuent cependant à penser que la *Genèse* pourrait représenter un fragment remanié de l'oeuvre de Caedmon : c'est par exemple l'opinion de Sarrazin (294) qui voit dans l'auteur un illettré, à cause de certaines inexactitudes, en particulier dans les noms propres, et de l'absence d'emprunts au latin et de commentaires théologiques; c'est aussi celle de Gollancz, qui donne au fac-similé qu'il édite le titre de *The Caedmon Manuscript*.

Il paraît difficile d'attribuer à un homme sans instruction comme l'était Caedmon un poème qui semble souvent composé avec la Bible sous les yeux (295). Le poème incorpore parfois des détails tirés des commentaires

(291) "Et il chantait la création du monde et l'origine du genre humain, et toute l'histoire de la Genèse, la sortie d'Israël d'Egypte et son entrée dans la Terre Promise, et bien d'autres récits de l'histoire sainte".

(292) "Il nous faut maintenant louer le Gardien du royaume céleste, la puissance de la Providence et son esprit, l'oeuvre du Père de gloire, car de toutes merveilles, Seigneur éternel, il fut à l'origine. Il créa tout d'abord pour les fils de la terre le ciel comme toit, saint Créateur; puis le monde médian le Gardien du genre humain, Seigneur éternel, fabriqua ensuite, la terre pour les hommes, Maître tout-puissant".

(293) *Institutiones Grammaticae Anglo-Saxonicae et Moeso-gothicae*, Oxford, Théâtre Sheldon, 1689, p. 133.

(294) "Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen", *Englische Studien* 38, 1907, p. 145-95.

(295) Cet argument est avancé par Ebert ("Zur angelsächsischen Genesis", p. 131).

patristiques, par exemple les étymologies de certains noms; il est vrai que ceux qui lisaient à Caedmon le texte sacré pouvaient lui donner des précisions sur ces points.

II.2. La *Genèse B* et le *Heliand*

La question de l'identification éventuelle de l'auteur de la *Genèse B* avec celui du *Heliand* a été longuement débattue. Sievers, se basant en particulier sur les dires de la *Praefatio*, avait tout d'abord identifié les deux poètes, ce qu'admettent sans conteste Braune et Zangermeister lors de la publication des fragments en vieux-saxon. Cette attribution est mise en doute par Paul dans son compte-rendu de l'édition de Braune et Zangermeister ⁽²⁹⁶⁾. Sievers est ensuite revenu sur sa position ⁽²⁹⁷⁾ et plusieurs critiques à sa suite ont souligné les différences qui séparent les deux poèmes, en particulier en ce qui concerne le vocabulaire : citons par exemple l'absence dans la *Genèse B* de mots étrangers du type *paradisus*, (*in*)*fern*, régulièrement employés par l'auteur du *Heliand* ⁽²⁹⁸⁾.

Cette question peut être considérée comme réglée, et plus personne ne songe maintenant à mettre en doute le fait que ces poèmes sont l'oeuvre de deux auteurs différents.

II.3. La *Genèse B* et la *Genèse saxonne*

La plupart des critiques semblent avoir admis sans discussion que les deux fragments de la *Genèse saxonne* retrouvés dans le manuscrit du Vatican forment la continuation de la *Genèse B*. Il nous paraît cependant que la structure cohérente de la *Genèse B* s'accommode mal de la poursuite du récit par une paraphrase du reste de la *Genèse*. C'est pourtant ce que semble indiquer au premier abord la présence dans un même manuscrit, à côté du fragment en vieux-saxon de la *Genèse B*, de ces deux autres fragments se rapportant aussi à la *Genèse*. En réponse à cette question Cherniss ⁽²⁹⁹⁾ suggère que l'unité particulière de la *Genèse B* pourrait être due au traducteur. Cette idée paraît hasardeuse, car le fragment vieux-saxon que nous possédons montre qu'il a au contraire fait preuve de bien peu d'initiative : il est difficile d'imaginer qu'il ait pu se préoccuper de restructurer le poème et qu'il ait cependant suivi presque mot à mot l'original

(296) *Germania* 21, 1876, 95-96.

(297) compte-rendu de Zangermeister et Braune, *Bruchstücke der altsächsischen Bibeldichtung. Zeitschrift für deutsche Philologie* 27, 1895, 534-38, p. 538.

(298) Schröder, "Zur Genesis und zum Heliand", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 44, 1900, 223-32, p. 223-27.

(299) "Heroic ideals and the moral climate of Genesis B", *Modern Language Quarterly* 30, 1969, 479-97, p. 482-83.

dans ce passage et, comme le montre la versification irrégulière de la *Genèse B*, dans le reste du poème également.

Une seconde suggestion de Cherniss⁽³⁰⁰⁾, qu'il rejette cependant lui-même, paraît beaucoup plus riche en possibilités : la *Genèse B* et les autres fragments pourraient former des poèmes distincts. La présence dans le même manuscrit d'un extrait d'un autre poème, le *Heliand*, vient corroborer cette hypothèse. Le manuscrit serait donc une sorte d'anthologie où un amateur de poésie aurait transcrit certains passages qui l'auraient particulièrement frappé. Il n'y a rien de surprenant à ce que se rencontrent ainsi côte à côte plusieurs poèmes sur des sujets voisins : le Junius XI contient trois œuvres sur l'Ancien Testament rangées suivant l'ordre de la Bible, et le Livre d'Exeter trois poèmes sur le Christ (*Christ I*, *Christ II*, *Christ III*) et deux sur saint Guthlac (*Guthlac A*, *Guthlac B*), d'auteurs différents.

II.3.i. Le fragment de "Sodome"

Un certain nombre d'éléments donnent à penser que le fragment de "Sodome" pourrait être d'une autre main que les autres.

Le poème de "Sodome" ne donne pas l'impression de faire partie d'une paraphrase entière de la Genèse. En effet, comme le fait remarquer Braune⁽³⁰¹⁾, l'auteur présente Lot comme un inconnu au vers 260 :

*Thanna sat im tharan innan adhalburdig man,
Loth midh them liudin ...
He uuas abrahamas adhaliknoslas,
his brodhor barn (260-5)*⁽³⁰²⁾.

Braune en tire la conclusion que l'épisode d'Abraham, dans la *Genèse saxonne*, ne contenait pas tout le récit biblique, et en particulier omettait les précédents épisodes auxquels était mêlé Lot. Cette particularité cadre mal avec l'hypothèse d'une paraphrase complète de la Genèse, et il se peut qu'il s'agisse d'un poème traitant uniquement de la chute de Sodome; il ne nous serait cependant pas parvenu en entier, puisqu'il commence par "alors", et que le début contient le mot *eft*, renvoyant à une section antérieure.

Braune⁽³⁰³⁾ fait en outre remarquer que l'auteur de Sodome n'a pas utilisé comme source le poème de saint Avit (*De originali peccato*, vers 326-407) où existe un récit de la destruction de Sodome. Cette remarque prend toute sa valeur lorsque l'on considère que l'auteur de la *Genèse B*, lui, s'est inspiré des deux premiers livres de saint Avit, *De mundi initio* et *De originali*

(300) "Heroic ideals", p. 482.

(301) *Bruchstücke*, p. 30.

(302) "Alors se trouvait assis là un homme noble, Lot au milieu de ces gens... Il était le parent d'Abraham, le fils de son frère".

(303) *Bruchstücke*, p. 32.

peccato (304). Il ne s'agit pas d'une imitation intentionnelle, qu'il aurait pu décider d'abandonner pour l'épisode de Sodome, mais de simples réminiscences : s'il était l'auteur de l'épisode de Sodome il serait surprenant que l'on ne retrouve pas de traces de l'oeuvre de saint Avit dans ce poème.

Des arguments paléographiques peuvent aussi être avancés. L'utilisation du *h*, parfois ajouté incorrectement, d'autres fois oublié, différencie le fragment de Sodome des deux autres (305). Cette particularité orthographique n'est pas le fait du scribe, puisqu'elle ne se retrouve pas dans l'épisode d'Adam et Eve, pourtant copié de la même main. Elle était donc déjà présente dans le modèle. Cela peut indiquer que ce poème est d'un auteur différent, ou qu'il provient d'un autre manuscrit que les deux premiers.

Les arguments ci-dessus ne mènent qu'à des présomptions. Un test linguistique pourrait apporter une preuve : l'étude des formules introduisant la réponse à un discours. Ces formules, sémantiquement vides, sont de simples outils utilisés pour construire le poème. Le poète ne cherche pas à les varier pour obtenir un effet stylistique, mais les répète systématiquement au cours d'un même poème : ainsi dans la conversation entre Dieu et Adam et Eve, puis Caïn, dans la *Genèse A*, les répliques sont ponctuées par la formule *him þa X andswarode*.

Les formules de réponse que l'on trouve dans les 5983 vers du *Heliand* peuvent se réduire au schéma suivant, qui apparaît 46 fois : *Tho sprak (im) eft X angegin*, "Alors lui parla X en retour".

Par exemple : *Tho sprak im eft thiu magadh angegin* (269) et de même aux vers 2560, 2842, 3061, 3098, 3888, 3947, 4402, 4431, 4510, 4688, 4695, 4842, 5088, 5217. Il en existe des variantes de détail; ainsi *eft* est parfois accompagné de *san* (4061-62), remplacé par *san* (5847, 3986-87, 5966), ou manque totalement (2931, 3012, 3715); *angegin* peut manquer (4408, 5209, 5557, 1067, 1091, 2124, 2827, 3051, 3891, 4039, 2553, 2838, 3247, 2846, 3277, 3727, 3932, 4435, 5349), ou être remplacé par *tegegnas* (562, 2431, 3387, 3395-96, 5192-93). Trois fois, à cause de l'allitération, l'ordre des mots est modifié de manière à ce que *tegegnas* puisse porter l'allitération (5192-93, 3395-96, 2431). Exceptionnellement on trouve en outre les schémas *Tho habda eft is uuord garu X*, "Alors X eut à nouveau ses paroles prêtes" (2324-25, 2831-32, 2998-99, 3440-41, 4608-09), *Tho im anduordi gaf X*, "Alors X lui donna réponse" (4085-86, 4294-95), et *Imu anduordiade X*, "X lui répondit" (3305, 3375).

Or les trois fragments de la *Genèse saxonne* comportent tous trois une conversation permettant d'observer l'utilisation des formules de réponse.

(304) voir p. 174-177.

(305) Schwab, "Ansätze zu einer Interpretation I", p. 122-23.

Celles de l'épisode de "Caïn" sont :

tho sprak im eft Kain angegen (34) ⁽³⁰⁶⁾

tho sprak im eft usa drohtin tuo (42) ⁽³⁰⁷⁾

tho sprak im eft selbho angegin // hebhanes waldand (69-70) ⁽³⁰⁸⁾

Ces formules appartiennent au type le plus commun dans le *Heliand*, avec une variante qui n'existe pas dans ce dernier poème, l'utilisation de *tuo* ("à") au lieu de *angepin* ("en retour") au vers 42.

Le même schéma était certainement présent dans le vers vieux-saxon qui a été traduit dans la *Genèse B* par *þa spræc eue eft* ("alors Eve parla à nouveau", 821). La seconde formule de réponse qui existe dans la *Genèse B*, *hire þa adam / andswarode* (827), est typiquement vieil-anglaise, et c'est l'un des rares cas où le traducteur traduit par formules et non par mots. Il est impossible de savoir ce que contenait le texte primitif.

A l'ensemble ci-dessus il faut opposer les formules de réponse de l'épisode de "Sodome" :

thuo quam him eft tegenes godas andwordi (176, 206, 238). ⁽³⁰⁹⁾

La formule est répétée identique dans ces trois vers, de sorte que son emploi ne saurait être fortuit. Elle diffère nettement de tous les autres systèmes formulaires présents dans le *Heliand* comme dans les fragments de la *Genèse*, et paraît indiquer clairement que l'auteur de "Sodome" ne saurait être le même que celui de "Caïn" ou de la *Genèse B*.

II.3.ii. Le fragment de "Caïn"

Le problème est plus difficile en ce qui concerne le fragment II ("Caïn"). Le test des formules de réponse ne peut s'y appliquer, puisque "Caïn" et la *Genèse B* utilisent tous deux la formule la plus conventionnelle, comme le montre la comparaison avec le *Heliand*.

L'étude des accents mène à isoler le fragment de "Caïn" ⁽³¹⁰⁾. Le fragment I ("Adam et Eve") a 5 accents pour 26 vers (1/5), le fragment II ("Caïn") en a 2 pour 124 vers (1/62), et le fragment III ("Sodome") en a 23 pour 187 vers (1/8). Le fragment de "Caïn" possède donc sensiblement moins d'accents que les deux autres. Cette particularité peut être due au scribe, car ce fragment est d'une autre main que les deux autres, mais elle peut également provenir du modèle.

(306) "alors lui parla à nouveau Caïn en retour".

(307) "alors lui parla à nouveau notre Seigneur".

(308) "alors lui parla à nouveau en retour le Souverain du ciel lui-même".

(309) "alors lui parvint en retour la réponse de Dieu".

(310) Braune, *Bruchstücke*, p. 23.

L'étude des accents ne peut fournir qu'une première indication, et à défaut de critère objectif nous avons dû recourir à des arguments littéraires forcément subjectifs.

On trouve dans ce fragment des mots et des expressions qui paraissent comme des échos de la *Genèse B* : la répétition de *nu* dans les lamentations de Caïn (58, 60, 61, 62, 64, 66, 67); la description du chagrin d'Adam et Eve dans les mêmes termes qu'après leur faute : *sinhiun tuem ... // oft siu theo gornunde ... // sinhiun sumad* (96-98); le portrait des descendants de Caïn : *habdun im hugi strangan* (120), *ni uueldun uualdandas // lera lestian, / ac habdun im ledhan striidh* (121-22). Ces expressions n'ont rien de rare et existent également dans le *Heliand*, mais elles ont joué dans la *Genèse B* un rôle important, et leur apparition dans le fragment de "Caïn" -- alors qu'elle manque dans celui de "Sodome" --, dans le même type de contexte, n'est vraisemblablement pas une coïncidence. On ne peut toutefois en conclure que l'auteur des deux poèmes soit le même : il peut s'agir d'imitation, volontaire ou involontaire, par un poète ayant lu la *Genèse B*, et voulant peut-être la continuer.

Si par l'emploi de certaines expressions l'épisode de "Caïn" se rapproche de la *Genèse B*, il s'en écarte de façon plus fondamentale par son style narratif. L'épisode de "Caïn", comme d'ailleurs celui de "Sodome", ne s'éloigne guère de la simple paraphrase, et il lui manque l'élaboration poétique qui caractérise la *Genèse B*. En particulier l'utilisation du dialogue y est beaucoup moins importante : au lieu de développer la conversation de Caïn et de Dieu le poète se contente de suivre de près le texte biblique. Il montre également peu d'intérêt pour les problèmes psychologiques, et n'exploite pas les possibilités que lui offre le chagrin d'Adam et Eve. D'une manière plus générale, on ne retrouve pas dans cet épisode la liberté que montrait le poète de la *Genèse B* envers le texte biblique. Cela peut indiquer que les deux fragments sont d'auteurs différents, mais on ne peut cependant exclure la possibilité qu'ayant terminé d'exploiter sa source apocryphe ⁽³¹¹⁾ l'auteur de la *Genèse B* continue son récit en reprenant la Bible, laquelle lui fournissait un matériel plus précis dont il était moins tenté de s'écarter. Il n'en reste pas moins que l'on pourrait à bon droit s'étonner que le même poète ait composé une chute de l'homme si peu orthodoxe et une paraphrase fidèle du reste de la *Genèse*.

Pour conclure, nous avouons notre perplexité, car aucun des arguments que nous avons pu suggérer, dans un sens comme dans l'autre, n'est véritablement satisfaisant. La seule chose qui nous paraisse probable est que l'auteur de "Caïn" connaissait la *Genèse B*, qu'il en soit l'auteur ou non, et qu'il a sans doute voulu lui donner une suite. Nous croyons pouvoir

(311) voir p. 173.

également affirmer que la différence de style entre les deux fragments reflète un but différent -- là encore, quel que soit l'auteur --, de sorte qu'au sens strict on ne peut dire qu'il s'agisse du même poème.

II.3.iii. La *Genèse saxonne*

Il existait donc en vieux-saxon une paraphrase de la Genèse dont nous possédons l'épisode de Sodome, et une seconde d'un autre auteur -- isolée ou faisant suite à la *Genèse B* -- dont nous est parvenu l'épisode de Caïn. Il paraît peu vraisemblable qu'une oeuvre de ce type ne couvre qu'un épisode, et chacun de ces deux fragments devait faire partie d'un poème beaucoup plus long. Faut-il en conclure qu'il existait en vieux-saxon deux paraphrases de la Genèse, utilisées en parallèle, comme le montre la présence de ces fragments dans le même manuscrit? Plus probablement les deux fragments, bien que d'auteurs distincts, ne sont pas indépendants. On peut supposer que plusieurs poètes se sont partagé le travail pour donner une paraphrase de la Genèse, peut-être jusqu'à la destruction de Sodome seulement -- à la fin de ce fragment se trouve la mention "Explicit" qui a pu être recopiée du modèle. Il manque donc de larges morceaux de cette oeuvre, qui devait être assez complète, puisqu'elle inclut même les généalogies de Caïn et de Seth.

La *Genèse B* est d'un caractère différent, et il paraît vraisemblable qu'elle a été écrite d'abord et dans un autre but ⁽³¹²⁾, et que c'est ensuite que l'idée est venue de la compléter pour obtenir une paraphrase de tout le début de la Genèse.

Il n'y a pas de raison particulière de penser que le poème envoyé en Angleterre ait été cette *Genèse saxonne* complète. Il s'agissait peut-être seulement de la *Genèse B*, ce qui expliquerait pourquoi seule cette partie a été interpolée dans la *Genèse A*.

III. Dialecte

III.1. Les dialectes du vieil-anglais

On distingue trois dialectes principaux en vieil-anglais : l'anglien, parlé au nord de la Tamise, qui comprend le northumbrien, au nord de la Humber, et le mercien, entre la Tamise et la Humber; le west-saxon, dans le sud-ouest de l'Angleterre; et le kentois, dans le sud-est, dans la région du Kent.

Le kentois a laissé fort peu de documents, et ne retiendra pas notre attention. Les deux dialectes importants sont l'anglien et le west-saxon. C'est en west-saxon, langue d'Alfred, qu'a été composée la prose littéraire qui nous est parvenue. Quant à la poésie, la question est plus difficile à résoudre, car la majorité des textes ne sont pas localisés géographiquement. L'étude du

(312) voir vol. II, p. 741-42.

dialecte doit donc se baser sur les éléments que fournissent les textes de prose, sans tenir compte des spécificités du style poétique, et les résultats ainsi obtenus sont sujets à caution.

III.2. Morphologie

Dans les textes en prose, le présent de l'indicatif est contracté dans le domaine west-saxon, et reste non contracté en anglien. Mais les formes non contractées que l'on rencontre dans les poèmes n'indiquent pas nécessairement une provenance anglieenne; ce sont des formes anciennes qui restent utilisées en poésie jusqu'au Xe siècle, et ce, indépendamment de l'aire géographique ⁽³¹³⁾.

III.3. Phonétique

La phonétique du west-saxon et celle de l'anglien diffèrent sur bien des points, mais il est difficile d'utiliser ce critère pour reconnaître la provenance géographique d'un poème, car la plupart présentent un mélange de formes. Ainsi la *Genèse A* comporte une majorité de formes de west-saxon, et une certaine quantité de formes anglieennes, par exemple *e* pour *æ* (*wer-logan*, 36); *a* au lieu de *ea* devant *l* (*aldor*, *hals*, etc.) ⁽³¹⁴⁾. L'interprétation traditionnelle de ce mélange de formes, que l'on retrouve dans la grande majorité des poèmes vieil-anglais, est qu'il s'agit d'oeuvres anglieennes recopiées au cours des temps par un ou plusieurs scribes west-saxons, et que certaines formes ont échappé à la normalisation : c'est la conclusion à laquelle aboutissent pour la *Genèse A* Menner ⁽³¹⁵⁾, Jovy ⁽³¹⁶⁾, Kamp ⁽³¹⁷⁾, et le même mélange se retrouve dans la plupart des poèmes. Faut-il en conclure que l'ensemble de la poésie est d'origine anglieenne, -- ou simplement que la prose anglieenne utilisée comme point de comparaison a conservé des formes archaïques ailleurs réservées à la poésie?

Il est surprenant, dans ce contexte, que la *Genèse B* ne comporte pas de formes anglieennes ⁽³¹⁸⁾. Elle est écrite dans un dialecte reconnaissable : le west-saxon de l'époque alfrédienne. Il s'agit là d'une situation exceptionnelle. La *Genèse B* est également à part dans la poésie vieil-anglaise parce que

(313) Sisam, "Dialect origins of the earlier Old English verse", *Studies in the history of Old English literature*, Oxford, 1953, p. 123-26.

(314) La phonétique du poème est analysée de manière détaillée dans la thèse de Kamp (*Die Sprache der altenglischen Genesis*) et l'édition de Doane (*Genesis A*, p. 27-36).

(315) "The date and dialect of *Genesis A* 852-2936".

(316) *Untersuchungen zur altenglischen Genesisdichtung*.

(317) *Die Sprache der altenglischen Genesis*.

(318) C'est la conclusion à laquelle aboutit Timmer (*The Later Genesis*, p. 27), et qui contredit celle de Gollancz (*The Caedmon Manuscript*, p. xxviii).

traduite du vieux-saxon, et il y a peut-être un lien entre ces deux faits, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

III.4. Vocabulaire

Le vocabulaire, que la transmission ne devrait, à cause des problèmes d'allitération, modifier qu'exceptionnellement, offre des données a priori plus solides que la phonétique à la merci de modifications sribales.

Les études de vocabulaire placent la *Genèse A* dans le domaine anglien, et la *Genèse B* dans le domaine west-saxon. Jordans ⁽³¹⁹⁾ note ainsi dans la *Genèse A* un certain nombre de mots caractéristiques du dialecte anglien : *gien(a)* (8 fois), le mot west-saxon correspondant étant *giet*; *nympe* (6 fois) par opposition à *nemne*, mercien, et *buton*, west-saxon; *gewloh* (1 fois), *wiper-breca* (2 fois). Il existe aussi un petit nombre de formes west-saxonnes qu'il explique par des modifications au cours de la transmission : *giet(a)* (17 fois) et *buton* (2 fois). La *Genèse B*, en revanche, ne comprend que des formes west-saxonnes.

Schabram ⁽³²⁰⁾ étudie la traduction du mot latin *superbia*, que les poèmes angliens (y compris la *Genèse A*), rendent par *ofer-hygd*, tandis que les poèmes west-saxons (*Maldon*, les *Mètres de Boèce*, la *Genèse B*) ne connaissent qu'*ofer-mod*. La présence d'un *ofer-hygd* dans la *Genèse B* serait due à une traduction littérale de l'original vieux-saxon; mais en ce cas la même chose est vraie des différents *ofer-mod* de ce poème, qui ne sauraient démontrer le caractère west-saxon de la traduction.

Seebold ⁽³²¹⁾, dans une étude de la prose, note que le mot *snottor* (que l'on trouve dans la *Genèse A*), est remplacé dans le domaine west-saxon par des mots formés sur *wis* (par exemple *wislice*, qui se rencontre dans la *Genèse B*).

L'étude plus complète de Wenisch ⁽³²²⁾ a les mêmes résultats : la *Genèse A* est caractérisée par son vocabulaire anglien, ainsi d'ailleurs que la plupart des poèmes vieil-anglais; la *Genèse B*, essentiellement west-saxonne, comprend une faible proportion de mots angliens.

Les données du vocabulaire rejoignent donc celles de la phonétique, mais elles sont tout aussi sujettes à caution. Les mots angliens ne sont pas réservés aux poèmes écrits dans ce dialecte. Leur présence dans des oeuvres considérées comme west-saxonnes est expliquée par une imitation de la poésie anglienne, ou par l'utilisation de mots de vieil-anglais commun disparus de la prose west-saxonne mais conservés en poésie ⁽³²³⁾. Selon

(319) *Eigentümlichkeiten des englischen Wortschatzes*, Heidelberg 1906, p. 62.

(320) *Superbia I, Studien zum altenglischen Wortschatz*, München 1965.

(321) Seebold, "Die altenglischen Entsprechungen von lat. *sapiens* und *prudens*", *Anglia* 92, 1974, 291-333.

(322) Wenisch, *Spezifisch anglisches Wortgut in den northumbrischen Interlinearglossierungen des Lukasevangeliums*, Heidelberg, 1979.

(323) Jordans, *Eigentümlichkeiten*, p. 65-73, à propos des *Mètres de Boèce*.

Wenisch, ce qui rend un poème west-saxon n'est pas tant l'absence de mots angliens que la présence de mots typiquement west-saxons : ainsi un poème west-saxon tardif comme la *Bataille de Maldon* a-t-il un vocabulaire west-saxon clairement identifiable ⁽³²⁴⁾ -- mais dans "*Judith, eine westsächsische Dichtung?*" ⁽³²⁵⁾ il démontre que *Judith* est un poème anglien en comparant son vocabulaire avec celui de *Beowulf* et la *Genèse A*, et explique la présence de quelques mots west-saxons par des substitutions apportées par les scribes au cours de la transmission.

En conclusion, cette méthode a priori intéressante paraît d'utilisation délicate, et les problèmes qui se posent sont les mêmes que pour la phonétique : d'une part les modifications éventuellement apportées au texte original par les scribes successifs, d'autre part la conservation par la langue poétique, volontiers archaïque, de mots disparus de la prose de la même région. Une attitude prudente paraît de mise.

III.5. Un dialecte poétique?

Sisam ⁽³²⁶⁾ émet une mise en garde contre des attributions dialectales trop précises : les poètes, qui composaient pour l'ensemble du domaine vieil-anglais, évitaient les formes trop particulières, qui risquaient de ne pas être comprises. Il suggère l'existence d'un dialecte poétique commun à l'ensemble de l'aire vieil-anglaise, dialecte artificiel et archaïque, possédant un vocabulaire mixte, maintenant les inflexions qui affectaient la structure du vers mais tolérant les irrégularités non structurelles. Campbell ⁽³²⁷⁾ fait de même remarquer que les deux poèmes commémorant les victoires d'Aethelstan et d'Eadmund (937 et 942), qui sont certainement west-saxons, présentent le même mélange de formes. A la suite de l'étude de Sisam les critiques hésitent à définir rigoureusement le dialecte d'un poème. La position de Doane est à cet égard caractéristique : après avoir donné une liste des formes de la *Genèse A* rattachable aux différents dialectes, il conclut que le poème est écrit dans un dialecte poétique ⁽³²⁸⁾.

L'hypothèse de Sisam expliquerait l'unité de la poésie vieil-anglaise, et le mélange de formes qu'on y observe. Blake ⁽³²⁹⁾ en propose une autre interprétation. Il rappelle qu'il existe quelques poèmes -- les poèmes northumbriens anciens, un poème tardif en kentois -- qui sont écrits dans un

(324) "Sächsische Dialektwörter in the *Battle of Maldon*", *Indogermanische Forschungen* 81, 1976, 181-203.

(325) *Anglia* 100, 1982, 273-300.

(326) "Dialect origins of the earlier Old English verse", p. 138.

(327) *An Old English grammar*, Oxford 1959, § 18.

(328) *Genesis A*, p. 34.

(329) "The dating of Old English poetry".

dialecte clairement reconnaissable. Il en conclut que le "dialecte poétique" de Sisam est un mythe, et que le mélange de mercien et de west-saxon qui caractérise la plupart des poèmes vieil-anglais s'explique par les conditions particulières de l'âge d'Alfred, lequel avait rassemblé des scribes venus de toute l'Angleterre : c'est à cette époque, selon Blake, que les poèmes que nous possédons auraient été, sinon composés, du moins mis par écrit.

Cependant la *Genèse B*, traduite à cette même époque et -- selon Blake -- à l'initiative d'Alfred, est écrite en west-saxon et non dans un dialecte mixte. Si la *Genèse A* et la *Genèse B* proviennent d'une même région et datent de la même époque, les différences dialectales que présentent ces deux poèmes ne s'expliquent guère. Ce qui distingue avant tout l'une de l'autre nous paraît être que l'un est une traduction, et l'autre une oeuvre originale. On peut se demander jusqu'à quel point cela n'explique pas le caractère "non-anglien", ou peut-être "non-poétique" de la langue de la *Genèse B* : la traduction est l'oeuvre d'un étranger, qui connaissait sans doute la langue courante du pays où il se trouvait, mais qui ne maîtrisait pas nécessairement les particularités du langage poétique.

Les très rares textes considérés comme west-saxons pourraient eux aussi être l'oeuvre de poètes d'occasion, et non de professionnels. Comme la *Genèse B*, les *Mètres de Boèce* sont une traduction, et si elle s'écarte par force davantage du texte d'origine, écrit en latin, elle a néanmoins pu être confiée à un homme qui n'était pas poète -- en l'occurrence le roi Alfred lui-même. Quant à la *Bataille de Maldon*, c'est un poème tardif dont on a commenté l'irrégularité métrique, car les variantes palatalisée et non palatalisée d'une même consonne n'allitèrent pas. On pourrait voir là, plutôt qu'une indication de date, la marque d'un auteur imparfaitement au courant des règles de la versification.

En résumé, le mélange de formes linguistiques observé dans la *Genèse A* peut s'expliquer de trois manières : par une longue transmission avec plusieurs étapes dialectales, comme le veut la théorie classique; par l'hypothèse d'un dialecte poétique, comme le suggère Sisam; ou par une première mise par écrit dans un scriptorium de tradition mixte, comme le propose Blake. Il nous paraît prudent de réserver notre jugement quant à l'origine anglienne du poème, tant que l'on n'aura pas déterminé dans quelle mesure un auteur peut utiliser des formes d'un dialecte étranger pour produire un effet poétique.

IV. Date

IV.1. Les premières datations

La première datation de la poésie vieil-anglaise se basait sur des critères purement subjectifs. Ainsi *Beowulf* a-t-il été considéré comme un poème

ancien à cause de son sujet : les premières dates proposées sont fort proches des événements narrés (Thorkelin envisage le III^e ou IV^e siècle). Ce n'est que progressivement que des époques plus tardives ont été suggérées. Colin Chase ⁽³³⁰⁾, qui résume l'histoire de la question, conclut que les seuls faits solides sur lesquels peut se fonder la datation du poème sont le raid d'Hygelac (530) raconté dans le poème, et la date du manuscrit (1000).

Un phénomène similaire s'est produit pour la *Genèse A*. Le premier éditeur, Junius, se basant sur le sujet du poème, y a vu l'oeuvre de Caedmon, ce qui implique que le poème daterait de la fin du VII^e siècle, époque de Bede. Alors même que l'attribution à Caedmon était contestée, on continuait à y voir l'oeuvre d'un de ses élèves ou successeurs, ce qui forçait à conserver une date ancienne. De plus la *Genèse A* est une paraphrase assez fidèle du récit biblique, donc une oeuvre apparemment simple qui pourrait avoir été écrite, dans un but de propagande religieuse, dans une Angleterre récemment christianisée. Ce n'est que progressivement que, parallèlement à celle de *Beowulf*, la date de la *Genèse A* a été déplacée du VII^e au VIII^e siècle.

Les dates encore plus récentes proposées par quelques critiques ont été contestées. Sievers ⁽³³¹⁾ estime que la partie du poème située après l'interpolation de la *Genèse B* a été écrite à l'époque d'Alfred, au IX^e siècle. Cette hypothèse a été réfutée par Menner ⁽³³²⁾ grâce à une étude du vocabulaire, proche de celui de *Beowulf*. Hofmann ⁽³³³⁾ reprend l'idée d'une date tardive : la versification de la *Genèse A*, parfois incorrecte, lui paraît indiquer une décadence de la tradition poétique -- mais les vers du type *drihtne gecoren* que critique Hofmann sont défendus par Funke ⁽³³⁴⁾ et Schabram ⁽³³⁵⁾. Hofmann note en outre une certaine influence scandinave sur le vocabulaire, qui l'amène à situer la *Genèse* après 900. Irving ⁽³³⁶⁾, reprenant cette étude de vocabulaire, rejette la datation proposée.

On estimait autrefois qu'un poème anglien -- et, nous l'avons vu, la *Genèse A* a longtemps été considérée comme anglienne, et l'est encore aux yeux de certains -- date nécessairement d'avant les invasions scandinaves, et que la composition de poésie en ces temps de trouble est tout à fait

(330) "Opinions on the date of *Beowulf* 1815-1980", *The dating of Beowulf*, p. 3-8.

(331) "Caedmon und *Genesis*", 1929.

(332) "The date and dialect of *Genesis A*".

(333) "Untersuchungen zu den angelsächsischen Gedichten *Genesis* und *Exodus*".

(334) "Zur Rhythmik des altenglischen Alliterationsvers", *Anglia* 76, 1958, 60-63, p. 62-63.

(335) "The Seasons for Fasting 206f. mit einem Beitrag zur altenglischen Metrik", *Britannica*, 1960.

(336) "On the dating of the OE poems *Genesis* and *Exodus*", *Anglia* 77, 1959, 1-11.

improbable. Cette idée a été mise en doute, d'abord par Schücking ⁽³³⁷⁾. Plus récemment plusieurs auteurs ont défendu la thèse d'une composition pendant la période des invasions des Vikings, par exemple Page ⁽³³⁸⁾, qui démontre que l'attitude des Anglo-Saxons envers les envahisseurs n'était pas toujours négative, et qu'une pareille date expliquerait l'intérêt pour la Scandinavie dont témoigne le poème.

IV.2. Les recherches modernes

L'antiquité de l'ensemble de la poésie vieil-anglaise est maintenant remise en question. Le colloque de Toronto sur la datation de *Beowulf* propose pour ce poème des dates allant du VIIIe au XIe siècle – la première par Pope ⁽³³⁹⁾, qui défend les tests linguistiques et les datations traditionnelles, la seconde par Kiernan ⁽³⁴⁰⁾ qui pense que le manuscrit de *Beowulf* est autographe. Les poèmes étant datés relativement les uns aux autres, un déplacement de la date communément admise pour *Beowulf* entraînerait une réévaluation de l'ensemble de la poésie vieil-anglaise.

Blake ⁽³⁴¹⁾ date la plupart des oeuvres de l'époque d'Alfred (fin IXe-début Xe siècle) : en effet l'époque de Bede était un âge de culture latine, et ce n'est qu'après les invasions danoises du IXe siècle que la littérature vernaculaire s'est développée. Blake note aussi l'unité d'inspiration de la poésie vieil-anglaise, qui indiquerait qu'elle appartient à une seule époque, l'absence de manuscrits poétiques anciens, et le fait que la poésie a exercé une influence sur la prose plus tardive d'Aelfric, influence à laquelle a échappé celle de l'âge d'Alfred. Cette théorie soigneusement argumentée donne à réfléchir.

Busse ⁽³⁴²⁾ déplace le problème. Il estime qu'un poème ne reçoit sa forme définitive que lorsqu'il est copié dans un manuscrit, et qu'il serait arbitraire de supposer qu'il existe une identité textuelle entre le poème que nous connaissons et un hypothétique archétype d'un ou deux siècles plus ancien : au contraire un poème est constamment adapté à de nouvelles conditions sociales et à de nouveaux publics. Cependant quelques poèmes dont nous possédons plusieurs exemplaires montrent, au-delà de notables différences sur des points de détail dues à des erreurs ou des modernisations au cours de la transmission, une essentielle identité de fond et de forme.

(337) "Wann entstand der *Beowulf*? Zweifel und Fragen", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 42, 1917, 347-410.

(338) "The audience of *Beowulf* and the Vikings", in *The dating of Beowulf*.

(339) "On the date of composition of *Beowulf*", *The dating of Beowulf*, 187-95.

(340) "The 11th century origin of *Beowulf* and the *Beowulf* manuscript", *The dating of Beowulf*; voir aussi *Beowulf and the Beowulf Manuscript*, New Brunswick, 1981.

(341) "The dating of Old English poetry".

(342) *Altenglische Literatur und ihre Geschichte : zur Kritik der gegenwertigen Deutungssysteme*, Dusseldorf 1987.

En conclusion, la datation de la poésie vieil-anglaise est un domaine actuellement remis en question, et dans lequel il est difficile de se montrer dogmatique. Nous savons que la *Genèse A* a été composée entre l'époque de Caedmon (fin du VIIe siècle) et la date du manuscrit (début du XIe siècle). Les tests linguistiques, qui sont la méthode principale de datation, suggèrent qu'elle est relativement ancienne, mais, comme nous le verrons plus loin, leur valeur est incertaine.

IV.3. La date de la *Genèse B*

Timmer ⁽³⁴³⁾ démontre que la traduction de la *Genèse B* date de l'époque d'Alfred, vers 900. Gerould ⁽³⁴⁴⁾ propose une date plus tardive pour la traduction, 971, car il pense que le manuscrit a été apporté en Angleterre par un Saxon nommé B., auteur d'une vie de saint Dunstan. Cette déduction a été rejetée par l'ensemble de la critique, essentiellement à cause de la date. D'ailleurs bien d'autres Saxons dont les noms ne nous sont pas parvenus ont dû se rendre en Angleterre à cette époque, et il n'y a pas de raison pour que B. plutôt qu'un autre ait été en possession du manuscrit.

L'original saxon est daté de 840 par les premiers critiques ⁽³⁴⁵⁾, et cette datation n'a pas été remise en question. Elle se base sur une comparaison avec le *Heliand*, dont la date peut être établie assez précisément grâce à l'étude de ses sources, et elle implique une identité d'auteur qui n'est plus acceptée de nos jours. Si l'interprétation que nous proposons plus loin de la *Genèse B* est acceptée ⁽³⁴⁶⁾, il nous faut dater le poème de 850 environ.

IV.4. Tests linguistiques

Méthode et application

Il est illusoire de chercher à tirer une datation des formes linguistiques de nos manuscrits, copiés vers le Xe siècle mais contenant des poèmes peut-être plus anciens : la transmission par les scribes modifie en effet, en les rajeunissant, les données sur lesquelles se fonderait cette analyse. Dans certains cas pourtant les leçons primitives peuvent être rétablies. Il arrive que certaines formes archaïques, souvent normalisées dans nos manuscrits, laissent des traces sous forme d'irrégularités métriques qui disparaissent lorsqu'on remplace la leçon du manuscrit par une forme plus ancienne. Ces formes que l'analyse métrique permet de reconstituer au-delà de la leçon

(343) *The Later Genesis*, p. 19-25.

(344) "The transmission and date of *Genesis B*", *Modern Language Notes* 26, 1911, 129-33.

(345) par exemple Kögel, *Die altsächsische Genesis, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung und Verskunst*, Strasbourg, 1895.

(346) voir vol. II, p. 741-42.

imposée par le scribe, et qui sont donc nécessairement originales, permettent d'établir une chronologie.

Les plus utiles de ces tests sont basés sur :

- ◆ la perte d'un *h* entre une consonne et une voyelle, avec allongement compensatoire de la voyelle (*fēores* contre *feorh*), puis formation de doublets à voyelle brève par analogie avec le nominatif (*fēores*);
- ◆ la contraction de deux voyelles en une diphtongue par suite d'un hiatus, primitif ou causé par la disparition d'un *h*, d'un *j* ou d'un *w* inter-vocalique (*heahan* donne ainsi *hean*);
- ◆ le développement d'une voyelle parasite dans les mots se terminant en consonne + liquide ou nasale (*tacn, wuldr* > *tacen, wuldor*);
- ◆ la contraction du verbe et de la négation, et de certains indéfinis composés (*ne wolde* > *nolde, awiht* > *aht*).
- ◆ l'utilisation de l'article défini devant un adjectif faible, plus fréquente dans les textes tardifs ("test de Lichtenheld")⁽³⁴⁷⁾.

Ces tests sont utilisés par Sarrazin⁽³⁴⁸⁾ et Richter⁽³⁴⁹⁾ pour dater l'ensemble de la poésie vieil-anglaise. D'après ces critères Sarrazin fait de la *Genèse A* le plus ancien poème vieil-anglais (680-90), tandis que *Beowulf* remonterait à 740, et les œuvres de Cynewulf à 760-80. Richter arrive à des dates du même ordre : 700 pour la *Genèse A*, 700-30 pour *Beowulf*, seconde moitié du VIII^e siècle pour Cynewulf. Cette chronologie a longtemps été admise par l'ensemble de la critique.

Critique des tests linguistiques

Amos⁽³⁵⁰⁾ se livre à une critique systématique de ces tests. Ils présentent en effet certains inconvénients : les changements phonétiques sur lesquels ils se basent ne peuvent fournir qu'une chronologie relative, car ils ne sont pas datables avec précision. Surtout le langage de la poésie est archaïque, et ceci est tout particulièrement vrai en vieil-anglais : une forme peut continuer à être utilisée en poésie longtemps après avoir disparu en prose, et il est illusoire de chercher à tirer de ces tests une datation absolue. — Ce phénomène se vérifie en français, où le *e* muet reste syllabique en poésie; il

(347) Barnouw, *Textkritische Untersuchungen nach dem Gebrauch des bestimmten Artikels und des schwachen Adjektivs in der altenglischen Poesie*, Leyden 1902, 236 p.

(348) "Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen", *Englische Studien* 38, 1907, 145-95; *Von Kādmon bis Kynewulf : eine literarhistorische Studie*, Berlin, 1913.

(349) *Chronologische Studien zur angelsächsischen Literatur auf Grund sprachlich-metrischer Kriterien*, Halle, 1910.

(350) Amos, *Linguistic means of determining the dates of Old English poetic texts*, Cambridge (Mass.), 1980.

serait absurde d'utiliser ce critère pour dater l'ensemble de la poésie française d'une époque où le *e* muet se prononçait encore. -- De plus l'utilisation de formules fossilise peut-être la pratique ancienne, quoique selon Amos ⁽³⁵¹⁾ elles puissent être modifiées et adaptées aux changements phonétiques, par exemple par adjonction de prépositions pour compenser la contraction. Les résultats des tests dépendent encore du choix des mots à inclure, et les listes présentées par les différents critiques ne sont pas toujours identiques : par exemple dans la *Genèse A* le nombre de formes monosyllabiques dans les mots terminés en liquides et nasales après une syllabe longue varie suivant les auteurs : Amos en indique 4, Fülk 10, Richter 16, Seiffert 25, et Sarrazin 37 ⁽³⁵²⁾. Les résultats sont également fonction de la méthode de scansion utilisée; et une versification basée sur la pratique de l'auteur de *Beowulf* n'est pas nécessairement extrapolable aux autres poèmes de manière absolue.

Les tests linguistiques ont été d'abord critiqués par Schücking ⁽³⁵³⁾, qui propose une date tardive pour *Beowulf*. Puis Seiffert ⁽³⁵⁴⁾ démontre que les deux tests de la contraction et des liquides et nasales finales, appliqués à la *Genèse A* et à *Beowulf* dans le but d'obtenir une chronologie relative, donnent des résultats contradictoires. Il ne remet cependant pas ces tests en question, mais conclut arbitrairement à une différence de dialecte.

L'ouvrage d'Amos ⁽³⁵⁵⁾ étudie de manière critique tous les tests linguistiques utilisés en datation, et aboutit à la conclusion que la grande majorité donnent des résultats incertains. Seule la perte du *h* entre consonne et voyelle permet une chronologie relative, assez vague; le test de la contraction peut être utilisable dans les rares cas où il n'existe pas de formations analogiques. Parmi les tests purement métriques, celui du *g* vélaire et palatal, qui cessent d'allitérer au Xe siècle, donne de bonnes indications. Les tests lexicaux paraissent potentiellement utiles, mais les données dans ce domaine sont encore limitées.

Le scepticisme absolu d'Amos n'a pas été accepté par tous les critiques. Cable, dans son compte-rendu ⁽³⁵⁶⁾, défend le test de la contraction. Fülk s'attache à sauver les tests linguistiques en rationalisant leur utilisation. Le

(351) *Linguistic means*, p. 35-36.

(352) Les premiers chiffres sont donnés par Fülk, "West-germanic parasiting, Sievers' law and the dating of Old English verse", *Studies in Philology* 86, 1989, 117-38; pour Sarrazin, voir "Zur Chronologie und Verfasserfrage", p. 174.

(353) "Wann entstand der *Beowulf*?"

(354) *Die Behandlung der Wörter mit auslautenden ursprünglich silbischen Liquiden oder Nasalen und mit Kontraktionsvokalen in der Genesis A und im Beowulf*, Halle 1913.

(355) *Linguistic means of determining the dates of Old English poetic texts*.

(356) *Journal of English and Germanic Philology* 85, 1986, 93-95.

test de la contraction ⁽³⁵⁷⁾ lui semble ne pouvoir s'appliquer qu'à la perte d'un *h* intervocalique. Pour le test des liquides et des nasales ⁽³⁵⁸⁾, il exclut de l'analyse un certain nombre de mots ne présentant jamais de variation, parce que la voyelle est étymologique, ou à cause de certaines combinaisons phonétiques. En opérant un choix plus judicieux des mots sur lesquels portent ces tests, il aboutit à des résultats qui, estime-t-il, en démontrent la validité. Les proportions de formes contractées ou non contractées permettent ainsi de ranger les poèmes dans quatre catégories qui sont, des plus anciens aux plus récents : la *Genèse A* et *Daniel*; *Beowulf*, l'*Exode*, *Cynewulf*, *Andreas* (avec quelques réserves) et les *Mètres de Boèce*; et enfin *Judith*. Le test des liquides et des nasales montre que les poèmes anciens comme *Beowulf*, la *Genèse A* et *Daniel* ont plus, ou parfois autant, de formes monosyllabiques que dissyllabiques, tandis que les proportions sont nettement inversées pour les poèmes tardifs comme ceux de *Cynewulf* et *Andreas*, et que les formes monosyllabiques sont entièrement absentes des *Mètres de Boèce* et de *Judith*.

Si ces deux tests semblent indiquer en effet une réelle différence entre des poèmes comme la *Genèse A* ou *Beowulf* d'une part, et les poèmes de *Cynewulf*, *Judith* ou les *Mètres de Boèce* d'autre part, à l'intérieur de ces grandes catégories les différences paraissent moins significatives. Ainsi Fülk place ensemble *Cynewulf* et les *Mètres de Boèce* pour le premier test, et les sépare pour le second. De même les poèmes de *Cynewulf* sont classés ensemble par principe, mais il paraît arbitraire de placer *Juliana* (0:4 pour le premier test, 3:0 pour le second) dans une autre catégorie que *Judith* (0:3 pour le premier test, 4:0 pour le second).

Les problèmes que pose la catégorie des poèmes dits anciens sont plus sérieux, car les faits observés sont ici contradictoires, comme l'avait déjà fait remarquer Seiffert ⁽³⁵⁹⁾, et l'utilisation plus sophistiquée que fait Fülk de ces tests n'en modifie pas les résultats. Pour le test de la contraction la *Genèse A* a une proportion de 82% de formes dissyllabiques (19:4) et *Beowulf* de 57% (15:11); cette différence, qui paraît significative, indiquerait donc l'antériorité de la *Genèse A*. Au contraire pour le test des liquides et des nasales la *Genèse A* a une proportion de 44% de formes dissyllabiques (8:10), et *Beowulf* de 18% (5:22) : là encore la différence paraît significative, mais cette fois-ci elle indique l'antériorité de *Beowulf*. Que conclure? Si l'on ne veut pas rejeter l'un des tests, voire les deux, il faut admettre que les deux poèmes appartiennent à une même époque, qui peut être considérée comme un âge de transition où deux formes du même mot sont utilisables : les différences de proportion refléteraient alors une préférence personnelle de

(357) "Contraction as a criterion for dating Old English verse", *Journal of English and Germanic Philology* 89, 1990, 1-16.

(358) "West Germanic parasiting".

(359) *Die Behandlung der Wörter*, p. 57.

l'auteur. Mais nous sommes sur un terrain glissant, car pourquoi ne pas admettre que les chiffres observés chez Cynewulf, qui connaît les formes archaïques mais les utilise rarement, reflètent une préférence individuelle plus nettement marquée encore, plutôt qu'une différence d'époque? Même l'absence complète d'un des types n'est pas nécessairement concluante : comme le fait très justement remarquer Dorothy Whitelock ⁽³⁶⁰⁾, un poète qui connaît deux formes d'un même mot peut très bien n'en utiliser qu'une au lieu de se servir des deux alternativement. -- Il est possible que ces formes soient apparues respectivement archaïques et modernes aux yeux des poètes, et, outre les considérations métriques, ils se servaient peut-être de la forme ancienne, disparue de la langue parlée mais toujours acceptable en poésie, pour "colorer" leurs vers. Cynewulf, et de même l'auteur d'*Andreas*, écrivent des vies de saints en s'inspirant de la littérature latine; l'auteur de *Beowulf* en revanche reprend les événements fabuleux d'un passé lointain, et l'auteur de la *Genèse* raconte l'origine des choses : il serait naturel que ces poètes n'aient pas la même attitude vis à vis des formes archaïsantes que leur permet la tradition. L'utilisation systématique par Alfred d'une forme ancienne dans les *Mètres de Boèce* pour le seul mot *tungol* ⁽³⁶¹⁾ indique que ces formes restaient utilisables même dans la poésie tardive.

Nous ne cherchons pas à tirer des remarques qui précèdent la conclusion que la *Genèse A* est un poème tardif, mais simplement à suggérer que les résultats des tests linguistiques sont susceptibles d'interprétations diverses, et qu'il est hasardeux de s'y fier aveuglément.

IV.5. Emprunts

IV.5.i. Tentatives anciennes

Une autre méthode de datation relative a été utilisée à l'occasion, basée sur les emprunts d'un poème à l'autre, le poème qui sert de modèle étant le plus ancien. A la question de décider, en l'absence de dates, lequel est l'emprunteur, s'ajoute une difficulté toute particulière de la poésie vieill-anglaise, car des expressions, voire des hémistiches ou des vers entiers, se retrouvent dans plusieurs poèmes sans pour autant qu'il s'agisse d'emprunts. Autrefois ces correspondances de termes ("Parallelstellen" en allemand) étaient généralement considérées comme des emprunts, et étaient à l'occasion utilisées pour obtenir une chronologie relative. C'est à ce critère que Göttinger ⁽³⁶²⁾ a recours lorsqu'il estime la *Genèse A* postérieure à l'*Exode* et

(360) "Anglo-Saxon poetry and the historian", *Transactions of the Royal Historical Society* 31, 1949, 75-94, p. 81.

(361) Fülk, "West-Germanic parasiting", p. 132.

(362) *Über die Dichtungen des Angelsachsen Caedmon und deren Verfasser*, Göttingen, 1860.

Daniel. En utilisant la même méthode, Klaeber ⁽³⁶³⁾ la juge plus ancienne que *Beowulf*, et donne de nombreux exemples d'expressions qui auraient été inventées par l'auteur de la *Genèse A* et réutilisées par les poètes subséquents.

Il a été reconnu que ce critère ne saurait s'appliquer à la littérature vieil-anglaise, car il s'agit de formules et de motifs traditionnels que l'on retrouve dans l'ensemble de cette poésie, voire dans d'autres littératures germaniques, et qui tirent leur origine d'une époque où cette poésie était composée oralement. Ils ne sauraient donc donner aucune indication sur les relations des poèmes dans lesquels ils apparaissent ⁽³⁶⁴⁾.

IV.5.ii. La *Genèse A* et *Judith*

Cette méthode n'est peut-être pas à abandonner malgré tout, et en procédant avec prudence peut-être pourrait-on isoler des emprunts véritables, au-delà des formules traditionnelles. C'est ce que nous avons tenté de faire à propos de *Judith*.

Il existe deux passages de *Judith* qui présentent avec des passages correspondants de la *Genèse A* des ressemblances de telle nature que l'emprunt paraît être l'explication la plus vraisemblable.

Le motif "tirer l'épée du fourreau"

L'utilisation d'un même motif, en poésie vieil-anglaise, entraîne rarement d'importantes répétitions de termes. Au contraire la phrase *handum brugdon // hæleð of scæðum / hring-mæled sweord, // ecgum dihtig* (GenA 1991-93) se retrouve presque identique dans *Judith*, avec les mêmes formules dans le même ordre : *mundum brugdon scealcas of sceaðum / scir-mæled swyrd, // ecgum gecoste* (Jud 229-31). La seule différence est la substitution systématique de synonymes pour chacun des mots portant l'allitération.

Cette suite de quatre formules réparties sur trois vers, qui se retrouvent identiques dans deux poèmes, ne paraît pas pouvoir être due au hasard. Il n'y a pas de raison de supposer que cette série de formules forme un ensemble traditionnellement indissociable, dont les hasards de la transmission feraient qu'il n'apparaîtrait que dans ces deux poèmes. Les systèmes formulaires sont normalement de la longueur d'un hémistiche, et peuvent s'étendre à un vers entier (cf le système *andswarode*) dans le cas de formules-outils; on ne saurait envisager qu'ils débordent le cadre du vers. Par ailleurs ces deux passages sont les seuls de la poésie vieil-anglaise à utiliser un composé formé sur le mot *-mæled*.

(363) "Die ältere Genesis und der Beowulf", *Englische Studien* 42, 1910, 321-38.

(364) Seules les ressemblances entre *Beowulf* et *Andreas* sont encore considérées par certains comme des emprunts du second au premier.

L'hypothèse la plus vraisemblable paraît être l'emprunt. Dans ce cas, l'emprunteur est probablement l'auteur de *Judith*. Les mots allitérants de ces deux phrases sont systématiquement différents, et si cela peut s'expliquer, pour le premier et le troisième vers, par la nécessité d'adapter l'allitération au contexte, dans le second vers, qui forme une unité, la différence d'allitération paraît due au désir de l'auteur de *Judith* d'utiliser un vers tri-allitéré, donc d'améliorer le vers.

L'aide de Dieu dans la bataille

Dans la *Genèse A* l'expression *him on fultum grap // heofon-rices weard* (2072-73) décrit l'aide que Dieu apporte à Abraham dans la bataille. La construction est assez singulière : le verbe *gripan* "saisir" ne semble pas avoir de complément. On attendrait un mot au datif, comme aux vers 2063-64 (*gripon unfægre // under sceat werum / scearpe garas*). Le pronom *him* ne peut pas fonctionner comme complément de *gripan*, car il appartient à l'expression *him on fultum*, qui se construit aussi, et obligatoirement, avec un complément au datif. Il semble en fait que ce *him* joue les deux rôles, qu'il soit mis en facteur commun et appartienne en même temps aux deux expressions *him on fultum* et *him ... grap*. Cette construction originale et peut-être incorrecte ne se retrouve pas ailleurs.

L'auteur de *Judith* emploie, non pas la même phrase, mais une phrase de même construction avec un autre verbe, *fon*, dans un contexte similaire. Il s'agit encore une fois de l'aide que Dieu apporte à ses élus dans la bataille : *him feng drihten god // fægre on fultum* (299-300). Le verbe *feng*, synonyme de *grap*, fait image de la même manière, et comme dans l'exemple de la *Genèse* le pronom *him* sert à la fois de complément à *feng* et à *on fultum*. Une nouvelle fois l'auteur de *Judith* emprunte une expression frappante, en remplaçant l'un des termes par un synonyme. Le changement de mot paraît s'expliquer là encore par l'allitération : *feng*, inaccentué, n'allitère pas, mais il annonce l'allitération en *f* du vers suivant. L'ordre des mots est modifié par rapport à la *Genèse*, et *him* est rattaché à *feng* plutôt qu'à *on fultum*. Ces différences pourraient indiquer que l'emprunt n'est pas volontaire, mais que l'auteur de *Judith*, frappé par cette expression rencontrée dans la *Genèse* -- aussi bien par l'image qu'elle implique que par sa construction inhabituelle -- la réutilise sans peut-être en avoir conscience lorsqu'il traite le même motif.

"Une beauté d'elfe"

Les deux exemples ci-dessus sont ceux pour lesquels l'hypothèse de l'emprunt nous paraît s'imposer. Il existe d'autres passages où l'emprunt est possible, voire vraisemblable, mais où la possibilité de l'emploi de formules traditionnelles n'est pas à exclure.

De cette nature est le composé *ælf-scienu* ("d'une beauté d'elfe"), qui n'existe que dans ces deux poèmes. Abraham s'adresse à Sara en l'appelant *mæg ælf-scienu* (1827) lorsqu'il envisage le risque que sa beauté lui fait courir, au moment d'entrer en Egypte. Puis Abimélek utilise la même expression en s'excusant auprès de Sara de l'avoir enlevée à son mari (2731). Judith est *ides ælf-scinu* (*Judith* 14) dans des circonstances similaires, au moment où sa beauté éveille dans le cœur du chef ennemi le désir qui le mènera à sa perte ⁽³⁶⁵⁾. Il est caractéristique de la manière dont l'auteur de *Judith* emprunte, qu'une nouvelle fois il ne garde que le mot frappant, ici l'adjectif composé, et l'utilise avec un autre nom qui permet un vers tri-allité.

Sommeil d'ivrogne

Bien des expressions de *Judith* sonnent comme des échos plus ou moins lointains de la *Genèse A*. Si, comme nous le pensons, l'auteur de *Judith* avait lu la *Genèse A* et l'avait imitée à plusieurs endroits, il est naturel que certaines expressions et certains motifs restent dans son esprit et qu'il les reprenne inconsciemment en les modifiant. L'expression *thær se rica hyne / reste on symbel* (*Judith* 44), décrivant Holopherne endormi, rappelle ainsi *hu se beorn hine // reste on recede* (1583-84), à propos de Noé ivre. Cet écho est de circonstance après une description du festin où Holopherne enivre ses guerriers, et boit probablement lui aussi plus que de raison, et avant la mention du voile qui permet à Holopherne, au contraire de Noé, de ne pas être vu dans son lit. L'ensemble de la construction montre un parallélisme d'autant plus frappant qu'il ne s'agit pas d'hémistiches formulaires : le premier ne saurait se comprendre indépendamment du second, et l'expression "reste on + nom" ne se rencontre que dans ces deux poèmes.

Conclusion

Les emprunts décelés confirment la datation relative de ces deux poèmes, puisque la *Genèse A* est traditionnellement placée au VIII^e siècle et *Judith* au Xe siècle.

Rappelons que Timmer, dans son édition de *Judith* ⁽³⁶⁶⁾, découvre dans ce poème certains termes d'origine saxonne également présents dans la *Genèse B*, et conclut à l'influence de la *Genèse B* sur *Judith*. Nos résultats indiquent que cette influence s'est sans doute produite après l'interpolation, puisque la *Genèse A* comme la *Genèse B* a été utilisée par l'auteur de *Judith*.

(365) Huppé (*The web of words*, Albany, 1970, p. 159) fait remarquer la similitude de contexte.

(366) *Judith*, University of Exeter, 1952, p. 10-11.

V. Sources ⁽³⁶⁷⁾

V.1. La *Genèse A*

V.1.i. La Préface de la Messe

L'introduction du poème, dont les neuf premiers vers forment un hymne à la gloire de Dieu, a été rapprochée de l'hymne de Caedmon, cité plus haut. Ces ressemblances de phraséologie – outre l'identité de sujet avec les poèmes composés par Caedmon – expliquent l'attribution de la *Genèse* à ce poète. Regardées de plus près les correspondances se réduisent à un verbe, *herigean* ("louer"), déterminé par le thème même du passage, et la construction similaire de deux formules désignant Dieu, génitif + *weard* (*heofon-rices weard*, *rodera weard*) et composé avec *wuldor* en premier terme (*wuldor-fæder*, *wuldor-cining*); ces formules, qui appartiennent à un fonds commun, ne sauraient indiquer de parenté entre les deux oeuvres. Ce que ce passage et le début de la *Genèse A* ont réellement en commun est leur thème : la louange de Dieu. Plutôt qu'une influence de l'hymne de Caedmon sur la *Genèse*, ces analogies paraissent refléter l'utilisation d'une source commune.

Cette source, liturgique, a été découverte par Holthausen ⁽³⁶⁸⁾ dans la Préface de la Messe, qui commence ainsi :

Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, aeternae Deus ⁽³⁶⁹⁾.

Le début de la *Genèse* traite le thème de la louange dans les mêmes termes :

*Us is riht micel ðæt we rodera weard,
wereda wuldor cining, wordum herigen,
modum lufien,*

tandis que la suite du poème développe l'idée de "*Pater omnipotens*" :

*he is mægna sped,
heafod ealra, heah-gesceafta
frea ælmihtig,*

puis d'"*æterne Deus*" :

*næs him fruma æfre
or geworden, ne nu ende cymb
ecean drihtnes, ac he bið a rice
ofer heofen-stolas* (1-8).

(367) Allen & Calder, *Sources and analogues of Old English poetry I, the major Latin texts in translation*, Cambridge & Totowa, 1976; et Calder, *Sources and analogues of Old English poetry II, the major Germanic and Celtic texts in translation*, Cambridge & Totowa, 1983, donnent un résumé de la question et impriment les sources et analogues.

(368) *Die ältere Genesis*, Heidelberg 1914, p. 91. L'idée est développée dans l'article de Michel, "*Genesis A and the Praefatio*" (*Modern Language Notes* 62, 1947, 545-50).

(369) "Il est bien juste, raisonnable et salutaire que nous te rendions grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel".

Le début de la *Genèse au pape Léon*, longtemps attribuée à saint Hilaire, est bâti sur un schéma identique : nécessité de louer Dieu -- toute-puissance de Dieu -- éternité de Dieu ⁽³⁷⁰⁾ :

*Dignum opus et iustum est semper tibi dicere grates,
Omnipotens mundi genitor,*

quo principe cuncta

Natalem sumpsere diem, atque exorta repente

Post tenebras stupide spectarunt lumina coelo.

Gens hominum, pecudesque ferae, mille atque volucres,

et quae per liquidos discurrunt agmina campos,

Omnia per temet, per te qui maxima condis :

Ex te nata pater,

nec iam patris est pater alter.

Tu caput es primique caput, tu fontis origo,

Primus apex rerum, primus fator, omnia condens :

Nec tamen ex alio ducis genus, ipse perennis

Spiritus, antiquo vivens per secula motu.

Semper eris, quia semper eras : non mortis egenus,

Qui natales inops, nec finem noueras æui (1-18) ⁽³⁷¹⁾.

Les ressemblances sont plus frappantes que dans le cas de l'hymne de Caedmon. Les deux poèmes développent de manière identique des idées qui ne sont qu'à l'état de germe dans la Préface de la Messe, et on pourrait voir dans le jeu de mots sur *fruma* dans *næs him fruma æfre / or geworden* un effort pour rendre la paronomase de *nec iam patris est pater alter*. La possibilité d'une influence directe de la *Genèse au pape Léon* sur le début de la *Genèse A* ne saurait être rejetée.

V.1.ii. La chute des anges

L'épisode de la création et de la chute des anges, que le poète a placé en tête de son ouvrage (GenA 10-110), n'est pas traité dans la Bible. Le personnage de Lucifer-Satan n'a pas d'autorité biblique : c'est une création des commentateurs. Se basant sur Isaïe 14/12 "Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin (en latin *Lucifer*), fils de l'aurore", qui se rapporte en réalité au roi de Babylone, ils y ont vu l'histoire d'un ange déchu, qu'ils ont identifié

(370) Huppé, *Doctrine and poetry : Augustine's influence on Old English poetry*, New-York, 1959, ch. 4.

(371) "Il est bien juste que nous te rendions grâces en tous temps, tout-puissant Créateur du monde, à qui tous les êtres doivent leur origine, grâce à qui ils contemplèrent avec émerveillement les flambeaux des cieus surgis soudain après les ténèbres : les êtres humains, les animaux sauvages, et les oiseaux par milliers, et les troupes qui courent dans les plaines marines, tous te doivent le jour, à toi l'auteur de tout; ils sont nés de toi, père qui n'as pas de père. Tu es la tête, la tête de ce qui est premier, l'origine de la source, la pointe de toutes choses, le premier auteur, qui a tout créé. Tu ne dois pas l'être à un autre, Esprit éternel, qui existes depuis l'aube des temps. Tu seras à jamais, car tu as toujours été : tu n'es pas soumis à la mort, car tu n'as pas eu de naissance, et tes jours n'auront pas de fin".

au Satan mentionné dans l'histoire de David (1Ch 21/1), de Job (Jb 1/1 et 6-12) et de Josué (Za 3/1), et aussi au serpent tentateur de la chute de l'homme. L'auteur de la *Genèse A* a basé son récit sur le commentaire hexaméral du premier verset de la Genèse, tel qu'il apparaît chez de nombreux exégètes. Il ne s'est probablement pas servi d'un ouvrage précis, car il s'agit là de notions traditionnelles.

Les commentateurs expliquaient la création de l'homme par la nécessité de remplacer les anges déchus. Chronologiquement comme logiquement l'épisode de la chute des anges se place donc en tête du récit de la Genèse. La *Genèse de Vienne* raconte de même la chute des anges aux vers 5-47 pour expliquer la création de l'homme : *(er) sprach er wolte machen einen man nâch sinem bilde getân, / daz der wuocher brâhte unz er den chôr ervulte* (GenV 46-7) ⁽³⁷²⁾. En revanche dans la *Genèse B* la chute des anges forme un retour en arrière au milieu de l'épisode d'Adam et Eve.

La description de l'enfer est typiquement médiévale, et identique à celle de la *Genèse B*, davantage étudiée par la critique. Malgré le feu, l'enfer est obscur (*syn-nihte beseald*, etc.), ce qui forme une opposition naturelle avec le ciel lumineux. Le feu noir de l'enfer est un motif traditionnel, que l'on retrouve chez Bede, (*De die judicii*) ⁽³⁷³⁾, chez Grégoire ⁽³⁷⁴⁾. Le châtement des rebelles se fait par une alternance de chaleur excessive et de froid. Certains critiques ont expliqué la juxtaposition du froid et du chaud comme un mélange de conceptions chrétiennes et germaniques ⁽³⁷⁵⁾. Cette notion d'un enfer à la fois brûlant et glacé se rencontre toutefois chez Bede (*De die judicii*) ⁽³⁷⁶⁾ et Raban Maur ⁽³⁷⁷⁾.

V.1.iii. *Vulgata* ou *Vetus Latina*?

Après cette introduction, qui occupe la première section, le poète s'engage dans la paraphrase proprement dite, et le reste de la *Genèse A* a pour base une traduction latine de la Genèse. Le poète ajoute, retranche ou déplace certaines phrases, mais reste souvent proche des termes mêmes de l'original. Il est ainsi possible d'avoir une idée assez précise du texte latin qui a servi de base au poème.

(372) "Il dit qu'il voulait faire un homme à son image, afin qu'il se multipliât jusqu'à remplir le coeur".

(373) Crawford, "A Latin parallel for part of the *Later Genesis*", *Anglia* 48, 1924.

(374) Dando, "The *Moralia in Job* of Gregory the Great as a source for the Old Saxon *Genesis B*", *Classica & Mediaevalia* 30, 1969.

(375) Ferrell, *Teutonic antiquities*, Halle 1893, p. 24-25; Becker, *A contribution to the comparative study of the Mediæval visions of Heaven and Hell, with special reference to the Middle-English versions*, Baltimore, 1899, p. 56-64.

(376) Crawford, "A Latin parallel for part of the *Later Genesis*".

(377) Crawford, "The Caedmon poems", p. 284.

Doane (378) le premier suggère qu'il ne s'agissait pas nécessairement de la Vulgate, et que certaines des expressions utilisées par le poète semblent renvoyer à des formes de la *Vetus Latina* – cet ensemble de traductions bibliques, précédant la traduction de saint Jérôme (404), est resté longtemps en usage, quoique rendu obsolète par cette dernière. Remley (379), développant cette idée, démontre que le texte sur lequel se base la *Genèse A* était composite.

La recherche d'un texte de base autre que la Vulgate peut éclairer certains points du poème, par exemple justifier l'émendation de *bearme* (907) proposée par Etmüller (1850), car *breostum*, *bearme* traduirait *pectore et uentre* ("poitrine et ventre"), alors que le texte hébreu, et la Vulgate de même, n'ont qu'un seul mot (380). Ainsi s'explique également la forme de certains noms propres : Malalehel (Vulgate Maviahel), Cham (Ham), Nebrod (Nemrod), Sarra (Sara), Aron (Haran), Bethlem (Béthel). Dans d'autres cas au contraire le texte reflète la forme de la Vulgate : Iared (*Vetus Latina* Gaidad), Armenia (Ararat), Aner (Aunan). – Cette explication fait justice de l'idée de Sarrazin (381) selon laquelle les inexactitudes dans la transcription des noms propres refléteraient le manque de culture du poète, qu'il identifie avec Caedmon.

V.1.iv. Commentaires patristiques

A certains moments le poète s'écarte du texte de la Bible pour baser son récit sur les commentaires traditionnels. Les épisodes les plus obscurs de la Bible ont en effet été expliqués et interprétés à une date très ancienne. Il s'agit, comme dans le cas de la chute des anges, d'interprétations généralement acceptées et ayant la même autorité que le texte sacré. Leur utilisation n'implique pas que le poète avait une connaissance directe des oeuvres des Pères de l'Eglise, car ces commentaires étaient repris dans les sermons.

Parfois l'interprétation est ajoutée au texte biblique, lorsque celui-ci donne peu de détails. C'est le cas, dans l'épisode du déluge, du corbeau, qui dans certaines versions ne revient pas dans l'arche : *salwig-feðera / secan nolde* (1448). La Bible de Jérusalem traduit "il lâcha le corbeau, qui alla et vint en attendant que les eaux aient séché sur la terre" (Gen 8/7); la Vulgate dit *qui egrediebatur, et non revertebatur, donec sicarentur aquae super terram*; la *Vetus Latina* propose *et exiens non est reversus*. Il y a, à la base des commentaires sur ce passage, une erreur de traduction du texte latin.

(378) *Genesis A*, p. 60.

(379) "The Latin textual basis of *Genesis A*", *Anglo-Saxon England* 17 (1988), 163-89.

(380) Remley, "The Latin textual basis of *Genesis A*", p. 174-76.

(381) voir p. 141.

L'interprétation de ce passage a fait couler beaucoup d'encre. Le corbeau s'est-il noyé, a-t-il trouvé à manger au-dehors? Le poète de la *Genèse A* choisit l'explication la plus communément admise lorsqu'il le fait se percher sur un cadavre : ... *se feond gespearn fletende hreaw* (1447). De nombreuses interprétations ont été proposées par divers commentateurs, mais l'utilisation de ce motif, traditionnel dans l'exégèse médiévale, n'implique pas que le poète en connaissait le sens symbolique : il a pu l'emprunter à Alcuin, qui le rattache simplement aux moeurs bien connues de l'animal ⁽³⁸²⁾.

Parfois le poète substitue au texte biblique l'interprétation traditionnelle, comme dans le cas du chant de Lamek, descendant de Caïn, qui se vante de ses représailles sanglantes : *Quoniam occidi virum in vulnus meus, et adolescentulum in livorem meum. Septuplum ultio dabitur de Caïn : de Lamech vero septuagies septies* (Gen 4/24). Ce passage a été rapporté par les commentateurs à la mort de Caïn, que Lamek aveugle aurait tué accidentellement ⁽³⁸³⁾. C'est cette tradition, qui donne ainsi une identité au *virum* du texte biblique, que suit le poète lorsqu'il fait dire à Lamek :

*ic on morðor ofsloh minra sumne
hyldemaga, honda gewemde
on cames cwealme mine (1093-95)
wat gearwe
bæt þam lic-hryre on last cymed
soð-cyninges seofon-feald wracu
micel æfter mane. (1098-101)*

Dans ce passage le chiffre de septante fois sept (devenu ici simplement sept fois) se rapporte à la vengeance divine qui accablera Lamek, et non plus à celle que ce dernier tire de ses ennemis.

V.1.v. Sources juives?

Les exemples ci-dessus indiquent qu'il est probable (quoique cela ne soit pas certain) que le poète ait été familiarisé avec les commentaires patristiques sur l'Ancien Testament, dont beaucoup reprennent des sources juives. Mirsky a postulé en outre, sur la base de détails communs à la *Genèse A* et à certains textes juifs, une connaissance directe de ces derniers ⁽³⁸⁴⁾. Ses rapprochements sont peu convaincants. Le fait par exemple qu'Adam ne souffre pas lors de la création d'Eve (*sar ne wiste*, 179b) peut sembler un

(382) Utey, "The flood narrative in the Junius MS and in Baltic Literature", *Studies in Literature in honor of Arthur Gilchrist Brodeur*, ed. S.B. Greenfield, Eugène, Oregon 1963, 207-26, p. 214.

(383) pour plus de détails, voir Emerson, "Legends of Caïn, especially in Old and Middle English", *PMLA* 21, 1906, 831-929, p. 874.

(384) "On the sources of the Anglo-Saxon *Genesis* and *Exodus*", *English Studies* 48, 1967, 385-97. -- Cook, "Old English Literature and Jewish learning", *Modern Language Notes* 6, 1891, 142-53, montre que les contacts avec les Juifs étaient possibles, quoique non attestés, à l'époque du poème.

corollaire nécessaire de la bonté divine et du bonheur dont Adam jouissait dans le paradis avant la faute. La beauté d'Eve (*freolicu fæmnan*, 184) paraît aussi aller de soi — ce serait un piètre don que d'offrir à Adam une femme laide. Le fait que Dieu ferme l'arche "de sa main" (*mundum sinum*, 1364) est une redondance caractéristique de l'expression poétique vieil-anglaise — et c'est la manière la plus normale de fermer une porte. Le désir de Noé de sortir de l'arche au plus tôt (1431-5) découle logiquement de la situation. Le motif du corbeau se perchait sur les cadavres se retrouve chez des auteurs chrétiens qui étaient certainement plus accessibles à notre poète que les écrivains juifs.

V.1.vi. Conclusion

L'auteur de la *Genèse A* s'est inspiré d'œuvres religieuses, que ce soient la Bible et ses commentaires ou les œuvres liturgiques. Il ne paraît guère influencé, en revanche, par la tradition littéraire latine, à l'exception peut-être de la *Genèse au pape Léon*. En réalité il suit la Bible (modifiée par l'interprétation traditionnelle) de très près, ce qui rend difficile toute ressemblance avec des poèmes plus libres.

V.2. La *Genèse B*

La recherche des sources de la *Genèse B* a posé des problèmes beaucoup plus difficiles que pour celles de la *Genèse A*. Si on la compare à sa source naturelle, le récit biblique, on constate des divergences si excessives que l'on est obligé de chercher ailleurs. — Ces divergences sont telles que Bradley⁽³⁸⁵⁾ suggère que le poète, illettré, connaissait mal le texte biblique. Mais s'il s'agissait d'erreurs involontaires elles seraient vraiment grossières, et l'histoire de la chute de l'homme est suffisamment célèbre pour que cette hypothèse soit exclue.

Si des analogues ont été suggérés pour la plupart de ces divergences, aucune source véritable n'a encore été découverte. Deux camps restent donc en présence : ceux qui, comme Woolf⁽³⁸⁶⁾ posent une source perdue, et ceux qui préfèrent, en l'absence de preuves, attribuer les traits originaux au poète lui-même : ainsi Timmer⁽³⁸⁷⁾; ainsi Berthold⁽³⁸⁸⁾, qui les explique par l'influence de l'esprit germanique sur des notions religieuses encore mal assimilées dans un pays nouvellement converti.

(385) "The Caedmonian Genesis", p. 23.

(386) "The Fall of man in Genesis B and the *Mystère d'Adam*", *Studies in Old English Literature in honor of A.G. Brodeur*, Eugène, Oregon, 1963, 187-99.

(387) *The Later Genesis*, p. 48.

(388) "Die Quellen für die Grundgedanken von v. 235-851 der altsächsischen-angelsächsischen Genesis", *Germania : Eduard Sievers zum 75. Geburtstag*, Halle 1925, 380-401.

V.2.i. Les traits non orthodoxes

Comme dans la *Genèse A*, il nous faut distinguer la chute des anges, épisode traditionnel quoique non biblique, pour lequel il n'existait pas de source unique; et la chute de l'homme, racontée dans la Bible. La chute des anges est racontée de manière orthodoxe, et ne diffère guère du récit de la *Genèse A*. Les traits non orthodoxes de la chute de l'homme sont plus nombreux. Les critiques se sont longuement penchés sur ce problème, et leurs recherches ont permis de découvrir pour tous ces éléments des analogues plus ou moins exacts dans la littérature latine ou dans les commentaires patristiques.

L'emplacement de l'enfer

Comme l'auteur de la *Genèse A*, celui de la *Genèse B* base son récit de la chute des anges sur le commentaire hexaméral. Le seul point sur lequel il s'écarte de la version communément admise est l'emplacement du ciel et de l'enfer, qu'il situe sur un axe sud-est / nord-ouest, au lieu de l'axe sud / nord traditionnel. Ainsi Lucifer, au moment de construire son palais -- duquel il tombera perpendiculairement dans ce qui sera désormais l'enfer -- dit *þæt him his hyge speonne // þæt he west and norð / wyrcean ongunne, trymede getimbro* (275). Eve, croyant voir Dieu, s'écrie : "*ic mæg heonon gesean // -- þæt is suð and east --, // welan bewunden, / se ðas woruld gesceop* (667). Il s'agit là d'un trait traditionnel, quoique relativement rare, et d'autres exemples ont été proposés dans la littérature vieil-anglaise et dans les commentaires patristiques⁽³⁸⁹⁾.

L'enchaînement de Satan et l'envoi d'un émissaire

Dans la *Genèse B* Satan gît enchaîné en enfer. C'est pour cette raison que, ne pouvant se venger lui-même d'Adam et Eve, il en charge l'un de ses compagnons. Les deux éléments ne sont pas nécessairement liés, et dans certains récits de la chute la tentation est l'oeuvre d'un démon subalterne sans que pour autant Satan soit enchaîné.

La littérature apocryphe fournit plusieurs exemples dissociant le tentateur de Lucifer lui-même. Le Livre d'Hénoch mentionne "Gadre'ël (...) celui qui a séduit Eve"⁽³⁹⁰⁾. Cyril d'Alexandrie s'insurge contre une tradition faisant

(389) voir Salmon, "The site of Lucifer's throne", *Anglia* 81, 1963, 118-23; et Hill, "Some remarks on "The site of Lucifer's throne", *Anglia* 87, 1969, 303-11.

(390) Dupont-Somner & Philonenko, *La Bible : écrits intertestamentaires*, p. 545. Rapprochement suggéré par Sandras, *De carminibus anglo-saxonicis Caedmoni adjudicatis disquisitio*, Paris 1859, p. 67; et Hönninger, "Über die Quellen der angelsächsischen Genesis", *Anglia* 8, 1885, 41-84, p. 54.

de Satan le père du démon qui a séduit Eve ⁽³⁹¹⁾. -- Le "conseil infernal" qui précède l'envoi de l'émissaire est lui aussi un élément traditionnel ⁽³⁹²⁾.

L'enchaînement de Satan lors de la chute de l'homme est un élément exceptionnel, car traditionnellement Satan n'a été enchaîné qu'au moment de la mort du Christ : le poète s'écarte ici de l'orthodoxie. Il semble qu'il y ait là confusion avec la Descente aux Enfers ⁽³⁹³⁾. Evans ⁽³⁹⁴⁾ cite comme source possible un passage de Jude 6 s'appliquant aux anges déchus de Gen 6/2 : "Quant aux anges qui n'ont pas gardé leur rang, mais ont abandonné leur habitation, il les garde pour le jugement du Grand Jour, dans des liens éternels, sous l'obscurité."

Aucune source associant l'enchaînement de Satan et la chute de l'homme n'a été proposée, et il semble qu'il faille voir là une initiative du poète. Il suivait sans doute un texte qui présentait l'envoi d'un émissaire, et il a voulu le justifier de cette manière. On peut aussi supposer que le second fait découle du premier, et que c'est parce que le poète a présenté Satan enchaîné qu'il est obligé ensuite de mettre en scène un émissaire; mais l'étude des sources indique que l'envoi d'un émissaire est une variante attestée du récit de la chute, tandis que l'enchaînement de Satan ne se rencontre pas avant ce poème.

Ces points sur lesquels la *Genèse B* s'écarte de la tradition sont encore sans grande portée, car ils concernent un épisode non biblique, création des commentateurs qui ont fait du serpent biblique l'envoyé de Satan, voire Satan en personne. Les divergences que le récit de la tentation présente avec la Bible sont plus significatives.

Les motivations des personnages

Le caractère des personnages et leurs motifs pour désobéir au commandement de Dieu sont modifiés dans le poème. Dans l'interprétation traditionnelle leur orgueil les pousse à vouloir se faire les égaux de Dieu. Dans la *Genèse B* Adam et Eve sont loyaux envers leur maître, et se laissent

(391) Evans, "Genesis B and its background", *Review of English Studies* 14, 1963, 1-16, 113-23, p. 6.

(392) Murdoch, "The Fall of Man : a Middle High German analogue of *Genesis B*", *Review of English Studies* 19, 1968, 199-200, et *The Fall of man in the Middle High German biblical epic*, Göppingen 1972, p. 25-29, en suggère un exemple dans l'*Anegange* en moyen-haut-allemand, daté de 1160-70; on peut aussi citer le *Mystère du Vieil Testament*, mystère français du XV^e siècle. McKillop ("Illustrative notes on *Genesis B*", *JEGP* 20, 1921, 28-38) propose en outre quelques exemples du XVII^e siècle indépendants de l'oeuvre de Milton.

(393) Abbtmeyer, *Old English poetical motives derived from the doctrine of sin*, Minneapolis 1903, p. 10; McKillop, "Illustrative notes", p. 30.

(394) "Genesis B and its background", p. 6.

abuser par une ruse. Selon Evans ⁽³⁹⁵⁾ l'auteur, dans cette notion de ruse, développe une idée d'Alcuin.

Adam et Eve se repentent de leur faute dès qu'ils en ont connaissance, alors que dans la Bible ils commencent par se cacher, puis essaient de rejeter la faute sur un autre. Ceci est à rapprocher de poèmes latins comme l'*Alethia* de Victor ⁽³⁹⁶⁾ ou la *Genèse au pape Léon* ⁽³⁹⁷⁾, et du *Mystère d'Adam*, où Adam s'écrie : "Las! peccheor, que ai je fait?" (315), "Cum atendrai mun criator / Que j'ai guerpi por ma folor?" (325-26), "Por quei vers mon seignor mesfis?" (339).

Ces modifications, d'éclairage plus que d'éléments narratifs, ne dépassent pas encore ce que l'on peut attendre d'une adaptation littéraire du récit biblique. Elles ont pourtant pour effet de changer totalement l'atmosphère du récit, et peut-être la morale que l'on doit en tirer, et posent le problème du but recherché par le poète : a-t-il vraiment tenté, comme le suggèrent plusieurs critiques, d'excuser dans la mesure du possible ses héros?

L'arbre de mort

L'arbre de la connaissance du bien et du mal devient un arbre de mort, sinistre et noir, ce qui est en contradiction avec la Bible, mais permet un contraste dramatique avec l'arbre de vie. En les opposant ainsi le poète souligne la vérité que cessent de percevoir ses personnages, mais qui reste accessible au lecteur, lequel se trouve en position de juge. Cette mise au point est nécessaire dans un poème où le mensonge prend l'apparence de la vérité, et où le tentateur se fait passer pour un envoyé de Dieu.

On trouve certains éléments de cette description chez les poètes latins Prudence (*Liber Cathemerinon*), Dracontius (*Carmen de Deo*), Cyprien (*Hexateuchos*) ⁽³⁹⁸⁾, ainsi que chez Alcuin ⁽³⁹⁹⁾ et Ambroise (*De Paradiso* livre 1) ⁽⁴⁰⁰⁾.

Le déguisement du démon

Le déguisement du démon est l'un des points essentiels sur lequel le récit s'écarte de la Bible. Le démon prend la forme d'un ange et non d'un serpent. -- Il se pourrait qu'il prenne les deux formes successivement : *wearp hine on wyrmes lic* (491) s'oppose à *ic on his gearwum geseo // þæt he is ærend-*

(395) *Paradise Lost and the Genesis tradition*, p. 158-5.

(396) Evans, "*Genesis B and its background*", p. 15-16.

(397) Siebs, "Zur altsächsischen Bibeldichtung", *Zeitschrift für deutsche Philologie* 28, 1896, 138-42.

(398) Evans, "*Genesis B and its background*", p. 10.

(399) McKillop, "Illustrative notes", p. 33-4.

(400) Abbetmeyer, "Old English poetical motives".

secg / unces hearran (657-58). Il faut plutôt voir dans le premier exemple un lapsus de l'auteur qui, tout en suivant une source qui donne au tentateur les traits d'un ange, revient un instant, sans le vouloir, au texte plus familier de la Bible. La même confusion se produit dans les illustrations, qui montrent le tentateur sous forme de serpent p. 20 et sous les traits d'un ange ailleurs; et dans l'*Apocalypse de Moïse* ⁽⁴⁰¹⁾.

Le déguisement du démon en ange de lumière est attesté dans plusieurs écrits. Il est d'autorité biblique : "*Ipse enim Satanas transfiguratur se in angelum lucis*" (II Cor 11/14) ⁽⁴⁰²⁾. On trouve cette idée dans les écrits de saint Ambroise ⁽⁴⁰³⁾, dans les *Moralia in Job* de saint Grégoire ⁽⁴⁰⁴⁾, et dans des écrits apocryphes : ainsi dans la *Vita Adae et Evae*, où après la chute Satan adopte un déguisement semblable pour faire abandonner à Adam et Eve leur pénitence ⁽⁴⁰⁵⁾. Enfin Evans ⁽⁴⁰⁶⁾ et Woolf ⁽⁴⁰⁷⁾ rappellent que dans le poème vieil-anglais *Juliana* également le démon se déguise en ange pour tromper la sainte.

La tentation par un démon déguisé en ange et non en serpent se retrouve également dans le *Mystère d'Adam*, que Woolf ⁽⁴⁰⁸⁾ rapproche de la *Genèse B* en suggérant une source commune, et dans d'autres mystères (Norwich A et B, *Ludus Coventriae*) ⁽⁴⁰⁹⁾.

Ce déguisement est rendu nécessaire par la loyauté d'Adam et Eve : il n'est plus question de faire appel à leurs instincts mauvais -- rôle dont pouvait s'acquitter un serpent -- mais de leur transmettre un message censé venir de Dieu.

La tentation d'Adam avant Eve

Le poème s'écarte encore de la Bible lorsque le démon, au lieu de tenter la femme comme la plus faible, s'adresse d'abord à Adam -- et en est repoussé -- avant de se tourner vers Eve. Ce changement a pour effet de souligner le contraste entre les réactions des deux personnages, la justesse de raisonnement d'Adam et la naïveté d'Eve.

(401) Robinson, "A note on the sources of the Old-Saxon *Genesis*", *Modern Philology* 4, 1906, 389-96, p. 392; Evans, "*Genesis B* and its background", p. 7.

(402) Woolf, "The Fall of man", p. 191; Evans, "*Genesis B* and its background", p. 7.

(403) Raw, "The probable derivation", p. 142.

(404) Dando, "*The Moralia in Job*", p. 427-28.

(405) Robinson, "A note on the sources of the Old-Saxon *Genesis*", p. 3-4.

(406) "*Genesis B* and its background", p. 7.

(407) "The Fall of man", p. 192.

(408) "The Fall of man".

(409) Evans, "*Genesis B* and its background", p. 9.

Il ne paraît pas que cette modification soit une invention du poète, car elle se rencontre dans d'autres oeuvres : le *Mystère d'Adam*, l'*Adamus Exul* d'Hugo Grotius ⁽⁴¹⁰⁾. L'origine de la légende pourrait, selon Evans ⁽⁴¹¹⁾, se trouver dans une mauvaise interprétation de cette phrase de l'épître de Timothée : *Adam enim primus formatus est : deinde Eva. Et Adam non est seductus : mulier autem seducta in prevaricatione fuit* (I Tim. 2/13-14). -- Les analogues cités sont, il est vrai, des oeuvres plus tardives (XIIe siècle), ce qui fait qu'on ne peut exclure la possibilité que les auteurs aient lu la *Genèse B*, soit sous sa forme saxonne, soit dans la traduction vieil-anglaise. L'hypothèse d'une source commune paraît cependant plus vraisemblable, car la version que proposent ces Mystères semble schématique en comparaison de la *Genèse B*, même en tenant compte de la simplification nécessaire pour la scène.

La vision d'Eve

La vision d'Eve est le trait le plus original du poème. Si quelques analogues ont été suggérés, aucun ne semble suffisamment proche pour pouvoir avoir inspiré la vision très précise de la *Genèse B*.

Robinson ⁽⁴¹²⁾ et McKillop ⁽⁴¹³⁾ rappellent que chez Juvencus le serpent promet à Adam et Eve une sorte d'illumination, et qu'ils éprouvent en effet un certain changement physique. Evans ⁽⁴¹⁴⁾ compare cette vision avec le poème de Cyprien, où le démon promet à Eve le retour du jour si elle mange la pomme, ce qui se produit en effet. Adam dit ensuite : *Tradidit haec mulier, dum dicit lumina promptim / candenti perfusa die liquidumque serenum / adfulsisse sibi solemque et sidera caeli* (98-100) ⁽⁴¹⁵⁾, et l'illumination mentionnée se rapproche de la vision d'Eve ⁽⁴¹⁶⁾.

Bruckner ⁽⁴¹⁷⁾, cherchant à démontrer l'origine frisonne du poème, suggère que cette vision trompeuse a pu être inspirée par l'apparition du diable au comte frison Radbod pour l'empêcher de se convertir.

L'existence d'une vision quelconque à ce point du récit a préoccupé de nombreux auteurs. Il est logique que le fruit de l'arbre de la connaissance du

(410) Evans, "Genesis B and its background" p. 9; Woolf, "The fall of man".

(411) "Genesis B and its background", p. 10.

(412) "A note on the sources of the Old Saxon Genesis", p. 395.

(413) "Illustrative notes", p. 37-38.

(414) "Genesis B and its background", p. 11-12.

(415) "Cette femme me l'a donné, en disant qu'aussitôt avaient brillé à ses yeux la lumière répandue sur le jour éblouissant, et la clarté du ciel serein, et le soleil, et les étoiles du ciel".

(416) Pour l'origine des détails de la vision, vision de jugement selon Vickrey, voir "The vision of Eve in Genesis B", *Speculum* 44, 1969, 86-102.

(417) "Zu den Versen 564-567, 599-620, 666-677, 772 f. der ags Genesis B und zur Frage nach der Heimat des Dichters", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 56, 1931-32, p. 436-41.

bien et du mal ait un effet immédiat sur Eve. C'est ce qui se passe dans la *Vie grecque d'Adam et Eve*, où dès qu'Eve a mangé la pomme ses yeux s'ouvrent, et elle prend conscience des conséquences de son acte; le problème qui se pose ensuite est qu'elle doit tenter Adam tout en sachant que la pomme est mauvaise :

"A l'instant même mes yeux s'ouvrirent et je sus que j'étais dénudée de la justice dont j'avais été revêtue. Je me mis à pleurer et je dis au serpent: "Pourquoi as-tu fait cela et m'as-tu aliéné ma gloire?" (...) A l'instant même je m'écriais : "Adam, Adam, où es-tu? Viens donc vers moi, je te montrerai un grand mystère". Et lorsque votre Père vint, je lui dis des paroles de forfaiture qui nous ont fait déchoir d'une grande gloire. En effet, dès qu'il vint, j'ouvris la bouche, mais c'était le diable qui parlait" (XX/1-2, XXI/1- 3).⁽⁴¹⁸⁾

Il est psychologiquement plus vraisemblable que la vision que reçoit Eve soit trompeuse. La vision d'Eve dans la *Genèse B* pourrait être née du conflit entre ces deux nécessités, un effet physique immédiat de la pomme, mais un effet tel qu'Eve puisse ensuite, de bonne foi (*þurh holdne hyge*), tenter Adam. Cette solution particulière du problème doit être attribuée au poète.

Conclusion

La plupart des particularités ci-dessus découlent du parti-pris de l'auteur de montrer Adam et Eve fidèles aux ordres de Dieu. Cette loyauté rend nécessaire le déguisement du démon, et ce déguisement est le point de départ d'une confusion de valeurs qui ne disparaîtra qu'à la fin du poème, et dont fait partie la vision d'Eve. La réaction d'Adam, tenté le premier et résistant tout d'abord, pose une norme contre laquelle seront testés Eve et Adam lui-même lorsque la confusion l'aura gagné.

Cette structure est-elle originale, ou est-elle due à une source unique? Il est possible que tous ces éléments existent réunis dans une source perdue, mais il paraît plus probable que le poète les a glanés à droite et à gauche au hasard de ses lectures. Le schéma de base -- tentation d'Adam puis d'Eve par un démon déguisé en ange -- paraît tiré d'une source précise, qui a également été utilisée pour le *Mystère d'Adam*. Il est probable que cette source hypothétique ne contenait pas le récit de la chute des anges, absent du *Mystère d'Adam*, et introduit dans la *Genèse B* sous forme de parenthèse. A ce schéma de base l'auteur a ajouté d'autres éléments apocryphes (l'envoi d'un émissaire, le conseil infernal), et des notions plus personnelles comme l'enchaînement de Satan et la vision d'Eve. S'il s'est livré à ce travail au lieu de suivre simplement le récit biblique, c'est certainement dans un but précis, peut-être littéraire, plus probablement didactique -- que l'analyse du poème

(418) Dupont-Somner & Philonenko, *La Bible : écrits intertestamentaires*, p. 1781.

nous permettra de préciser -- et qui lui a permis de fondre ces éléments provenant de sources diverses grâce à une seule idée directrice.

V.2.ii. Influence de saint Avit

Des ressemblances d'un tout autre ordre existent entre la *Genèse B* et le poème latin de saint Avit sur le même sujet, *Poematum de Mosaicae Historiae Gestis Libri Quinque* (début VIe). Les concordances de détail sont si importantes que Sievers ⁽⁴¹⁹⁾ considère ce poème comme la source de la *Genèse B*.

Le plan du poème

Le terme de "source" est mal choisi, et les poèmes de saint Avit ne sauraient être au sens propre la source de la *Genèse B*, puisqu'ils ne contiennent aucune de ses particularités apocryphes. Mais la *Genèse B* est construite sur un plan identique, si l'on fait abstraction des détails apocryphes : le récit, après un bref aperçu de la vie heureuse d'Adam et Eve au paradis, narre la chute des anges. Puis Satan, jaloux du bonheur des humains, s'adresse à ses camarades et leur propose de les tenter. Ensuite vient l'épisode de la tentation, traditionnel chez saint Avit, plus inhabituel dans la *Genèse B*. Après son succès, le démon profère des paroles de triomphe avant de disparaître.

L'auteur semble s'appuyer sur saint Avit pour des données -- la chute des anges -- qui n'étaient peut-être pas dans sa source, puisqu'elles sont absentes du *Mystère d'Adam*.

Correspondances d'expression

De nombreuses rencontres d'expression indiquent que l'auteur de la *Genèse B* avait lu l'oeuvre de saint Avit.

Interdiction

Le premier exemple, et le plus frappant, se trouve lorsque Dieu quitte Adam et Eve après leur avoir interdit de manger du fruit de l'arbre du mal :

*Accipiunt iuvenes dictum laetique sequuntur
Spondentes cuncto servandam tempore legem.
Sic ignara mali novitas nec conscia fraudes
Incautas nulla tetigit formidine mentes.*

(419) *Der Heliand und die altsächsische Genesis*, 1875, p. 18-21.

*At pater instructos sacrata in sede relinquens
Laetus in astrigeram caeli se sustulit aulam* (I, 320-5) (420).

Le passage correspondant de la *Genèse B* se situe au début du fragment que nous possédons :

*Hnigon þa mid heafdum heofon-cyninge
georne togenes and sædon ealles þanc,
lista and þara lara* (237-9).
*nyston sorga wiht to begornianne, butan heo godes willan
lengest læsten* (242b-43).
*he let heo þæt land buan,
hwærf him þa to heofenum halig drihten,
stið-ferhð cyning* (239b-41a).

Discours de Satan

D'autres exemples de correspondances, de sentiment plutôt que d'expression, sont éparpillées dans le passage concernant le discours de Satan.

Ainsi le rappel :

*Angelus hic dudum fuerat sed crimine postquam succensus
propio tumidos exarsit in ausus* (II, 38-9) (421).

*Wæs ær godes engel,
hwit on heofne, oð hine his hyge forspeon
and his ofer-metto ealra swiðost* (349b-51).

Le Satan de saint Avit et celui de la *Genèse B* réagissent de la même manière devant le malheur. Tous deux regrettent d'autant plus leur bonheur passé qu'un autre le possède maintenant à leur place :

Plus doluit periisse sibi quod possidet alter (II, 86) (422).

*þæt me is sorga mæst
þæt Adam sceal (...)*

minne stronglican stol behealdan (364-66).

et ce, surtout parce que cet autre est fait de terre :

angelico limus succedit honori (92) (423).

Adam... þe wæs of eorðan geworht (365).

Le seul réconfort qu'ils puissent maintenant obtenir :

Hæc mihi deiecto tantum solacia restant (107) (424).

(420) "Ses disciples reçoivent sa parole et la suivent avec joie, promettant d'obéir en tout temps à sa loi. Ainsi leur condition nouvelle ignorant le mal et sans pensée de fraude n'a affecté leurs esprits sans méfiance d'aucune crainte. Et le père, les laissant, une fois instruits, dans ce lieu sacré, s'éleva joyeux vers sa céleste demeure étoilée".

(421) "Il avait été un ange, mais, excité par son propre crime, s'enflamma jusqu'à oser des actes de présomption".

(422) "Il souffre d'autant plus d'avoir perdu ce qu'un autre possède".

(423) "C'est un être fait de terre qui hérite des honneurs réservés aux anges".

(424) "Ce seul réconfort me reste dans mon malheur".

siððan ic me selfe mæg restan on byssum racentum (404)

est d'ôter aux hommes ce bonheur dont eux-mêmes ne peuvent pas jouir :

*Si nequeo clausos iterum conscendere caelos,
His quoque claudantur* (108) (425).

*uton op-wendan hit nu monna bearnum
(...) nu we hit habban ne moton* (403-4).

et de leur faire partager leur sort en enfer :

*Sit comes exidii, subeat consortia poenae
et, quos praevideo, nobiscum dividat ignes* (111) (426).

*bonne sculon hie þas helle secan
and þas grimman grundas, þonne moton we hie us to giongrum habban
fira bearn on þissum fæstum clommmum* (406-8)

Chute de l'homme

Quelques correspondances d'expression existent aussi dans l'épisode de la chute de l'homme. L'effet des paroles tentatrices est décrit en termes voisins :

*et iam iamque magis cunctari ac nectere sensum
Incipit et dubiam leto plus addere mentem* (206-7) (427).

*oð þam begne ongan
his hige hweorfan þæt he þam gehate getruwode
þe him þæt wif wordum sægde* (705-07).

L'identification de la pomme avec la mort, la figure la plus frappante de la *Genèse B*, se trouve également chez saint Avit :

ignorans ludit de morte futura (216) (428).

he æt þam wife onfeng helle and hinn-sið (717-8).

La construction :

*Vix uno pomum liberaverat horrida morsu
Ingluvies summumque dabat vix esca saporem
Ecce (repentinus fulgor circumstetit ora
Lugendoque novos respersit lumine visus)* (261) (429)

rappelle *swa hit him on innan com, hran æt heortan, (hloh) þa...* (723-4).

L'exultation du démon :

iam non dissimulans, quem presserat ante, triumphum,

(425) "Si je ne peux remonter aux cieux, s'ils me sont fermés, qu'ils le soient aussi pour lui".

(426) "Qu'un compagnon subisse avec nous le châtement de la chute et partage les flammes que je prévois".

(427) "Elle commence à hésiter de plus en plus, à tourner son coeur et tendre son esprit incertain vers la mort".

(428) "Sans le savoir elle joue avec sa mort future".

(429) "A peine avait-il mordu dans le fruit, à peine en avait-il senti tout le goût, qu'une lumière brilla soudain autour de leurs visages, éblouissant leurs yeux maintenant pleins de larmes".

Acrior insultat victis et taliter infit (410) ⁽⁴³⁰⁾.

se retrouve dans *hloh þa and plegode / boda bitre gehugod* (724-5).

Le début de son discours :

En divina manet promissae gloria laudis (412) ⁽⁴³¹⁾.

rappelle le passage correspondant de la *Genèse B* :

Nu hæbbe ic þine hyldo me // witode geworhte (726-7),

avec cette différence que le démon parle ici de lui-même, et que la mention de la gloire promise (par Satan) n'est pas ironique.

Toutes ces ressemblances additionnées paraissent indiquer, non pas une imitation volontaire, mais des réminiscences d'un homme familier avec l'oeuvre de saint Avit.

Certains critiques se refusent à admettre cette influence. Siebs ⁽⁴³²⁾ suggère que la *Genèse B* serait davantage marquée par l'oeuvre d'Hilaire. Hönncher ⁽⁴³³⁾ rejette les arguments de Sievers et note l'influence de saint Grégoire. Kartschoke ⁽⁴³⁴⁾ estime que les ressemblances avec le poème de saint Avit portent sur des points de détail et non des éléments de structure : mais c'est ce type de détails qui peuvent révéler l'imitation inconsciente d'une oeuvre plutôt que l'utilisation d'une source commune. La seule correspondance réelle que Kartschoke admette entre les deux oeuvres, le fait qu'Eve reçoive la pomme des mains du tentateur au lieu de la cueillir elle-même, nous paraît au contraire un point sur lequel deux auteurs peuvent se rencontrer par hasard.

V.2.iii. Conclusion

L'étude des sources permet de conclure que l'auteur de la *Genèse B* est un lettré, peut-être un ecclésiastique, familier avec la poésie latine et la littérature exégétique; les nombreuses modifications qu'il a fait subir au récit biblique ont sans doute été faites dans un but particulier, que l'étude du poème nous permettra d'établir.

(430) "Ne dissimulant plus le triomphe qu'il réprimait auparavant".

(431) "Voici que vous attend la divine gloire de la louange promise".

(432) "Zur altsächsischen Bibeldichtung", p. 138.

(433) "Über die Quellen der angelsächsischen Genesis", p. 47-48.

(434) *Bibeldichtung, Studien zur Geschichte der epischen Bibelparaphrasen*, Munich 1975, p. 216-17.

Chapitre 4

La poésie vieil-anglaise

I. La poésie vieil-anglaise

I.1. Poésie héroïque

Les différentes langues germaniques anciennes utilisaient la même forme métrique, basée sur l'accent tonique – deux accents par hémistiche ⁽⁴³⁵⁾ – et sur l'allitération. Certaines formules même se retrouvent identiques dans des langues différentes ⁽⁴³⁶⁾.

Tacite décrit ainsi la poésie des anciens Germains :

Celebrant carminibus antiquas, quod unum apud illos memoriae et annalium genus est, Tuistonem deum terra editum et filium Mannum originem gentis (...). Sunt illis haec quoque carmina, quorum relatu, quem barditum uocant, accendunt animos futuraeque pugnae fortunam ipso cantu augurant (*Germania* II/3 et III/1) ⁽⁴³⁷⁾.

Cette poésie, les Angles, les Saxons et les Jutes qui ont envahi l'Angleterre l'ont apportée avec eux sur le sol de la Grande-Bretagne. Même après la conversion au christianisme la poésie traditionnelle continue à jouer un rôle important jusque dans les milieux religieux, comme le montre la remontrance d'Alcuin aux moines de Lindisfarne, qui se divertissaient à écouter des poèmes héroïques : "Qu'a de commun Ingeld – héros légendaire -- avec le Christ?" ⁽⁴³⁸⁾.

I.2. Le rôle de Caedmon

La poésie religieuse qui fait concurrence aux récits héroïques daterait de la fin du VII^e siècle et serait due à Caedmon, bouverier devenu poète et divinement inspiré. Son histoire est racontée par Bede dans son *Historia Ecclesiastica* (731), livre IV Ch. 24. Quand, au cours d'une fête, la harpe passait de main en main et que les invités se récréaient en chantant, Caedmon, qui ne savait pas chanter, quittait la salle lorsqu'il voyait arriver son tour. Un soir qu'il s'était ainsi réfugié dans l'étable, un ange lui apparut en rêve et lui ordonna de chanter :

"Caedmon, " inquit, "canta mihi aliquid" " At ille respondens : "Nescio", inquit, "cantare; nam et ideo de conuiuio egressus huc secessi, quia cantare non poteram". Rursum ille, qui cum eo loquebatur, "Attamen,"ait, "mihi cantare habes ". "Quis ", inquit, "debeo cantare?" At ille, "Canta," inquit,

(435) parfois un ou trois, suivant certaines théories.

(436) Magoun, "A note on West Germanic poetic unity", *Modern Philology* 43, 1945-46; Kellogg, "The South Germanic oral tradition", *Franciplegius*, ed J.B. Bessinger & R.P. Creed, 1965, 66-73.

(437) "Ils célèbrent en d'antiques poèmes -- la seule forme de tradition et d'histoire qu'ils connaissent -- le dieu Tuisto né de la terre et son fils Mannus ancêtre de leur nation. (...) Ils ont aussi de ces chants qu'ils entonnent -- c'est ce qu'ils appellent le bardit -- pour enflammer leur courage et dont les accents même leur font augurer l'issue du combat qu'ils vont engager" (*Germania*, ed. J. Perret, Paris 1949, p. 71).

(438) *Quod Hinieldus cum Christo?*, dans une lettre à l'évêque Hygebald datant de 797.

"*principium creaturarum.*" Quo accepto responso, statim ipse coepit cantate in laudem Dei conditoris uersus, quos nunquam audierat (439).

Après ce premier poème, dont le début nous a été conservé par Bede, Caedmon en composa de nouveaux sur des sujets que lui proposaient et lui expliquaient des lettrés; et c'est en vain que d'autres cherchaient à l'égaliser.

Bien des histoires analogues au "miracle de Caedmon" ont été rassemblées par la critique. Une bibliographie en est donnée par Whitbread (440), puis par Lester (441). Cette liste impressionnante d'histoires plus ou moins voisines empruntées à toutes les traditions montre qu'il s'agit d'un motif universel.

Des explications rationnelles ont été cherchées à ce miracle. Magoun (442), qui défend la théorie de la composition orale de la poésie vieil-anglaise, replace l'histoire de Caedmon dans un contexte de poésie orale pré-existante, aussi bien religieuse qu'héroïque. A cela Malone (443) répond qu'il a bien fallu que le premier auteur de poésie religieuse invente ses formules, et qu'il n'y a pas de raison de refuser ce titre à Caedmon. — Selon Wrenn (444) le miracle résiderait dans le fait que Caedmon, poète populaire, compose une poésie de type aristocratique. Malone (445) rejette la distinction arbitraire que fait Wrenn entre ces deux types de poésie.

Les grandes lignes du récit de Bede ne sauraient être mises en doute, puisque Caedmon vivait à la même époque que lui et dans la même région, mais peut-être l'histoire de Caedmon n'a-t-elle pas l'importance que Bede, et surtout la critique moderne, lui ont accordée. Rien dans les paroles de Bede ne permet de supposer qu'il n'existait pas de poésie religieuse en langue vernaculaire avant Caedmon. Au même moment d'ailleurs Aldhelm -- écrivain de langue latine (640-709), -- utilisait lui aussi la poésie vernaculaire à des fins religieuses. Guillaume de Malmesbury nous le montre debout près d'un pont, déguisé en chanteur ambulant, récitant des poèmes en langue vernaculaire pour retenir les fidèles qui quittaient l'église avant la fin de

(439) "Caedmon", dit-il, "chante-moi quelque chose". Mais Caedmon lui répondit : "Je ne sais pas chanter; c'est justement parce que j'en étais incapable que j'ai quitté la fête pour me réfugier ici". "Cependant tu chanteras pour moi", répondit celui qui lui parlait. "Que dois-je chanter?" demanda Caedmon. Et l'autre lui dit : "Chante l'origine des créatures". Alors Caedmon commença aussitôt à chanter à la louange de Dieu le Créateur des vers qu'il n'avait jamais entendus auparavant."

(440) "The Caedmon story : a bibliography", *Notes and Queries* 183, 1942, 224.

(441) "The Caedmon story and its analogues", *Neophilologus* 58, 1974, 225-37.

(442) "Bede's story of Caedmon : the case history of an Anglo-Saxon singer", *Speculum* 30, 1955, 49-53.

(443) "Caedmon and English poetry", *Modern Language Notes* 16, 1961, p. 280.

(444) "The poetry of Caedmon", *Proceedings of the British Academy* 32, 1946, 277-95.

(445) Compte-rendu de Wrenn, "The poetry of Caedmon", *Medium Aevum* 17, 1948, p. 57.

l'office; lorsqu'il avait capté leur attention il ajoutait à ses chants des éléments chrétiens pour les rappeler à leur devoir ⁽⁴⁴⁶⁾.

La poésie religieuse en langue vernaculaire était donc "dans l'air" à la fin du VII^e siècle, si même elle n'existait pas déjà de façon établie. Il est d'ailleurs bien naturel que les poètes anglo-saxons, convertis au christianisme depuis longtemps – la mission de saint Augustin, envoyé par le pape Grégoire évangéliser la Grande-Bretagne, date de 597 – se soient essayés à des thèmes religieux.

I.3. Caractéristiques de la poésie religieuse vieil-anglaise

Comme les poètes latins chrétiens qui, prenant Virgile pour modèle, composent des récits bibliques dans le style de la poésie épique, les poètes vernaculaires vieil-anglais utilisent la forme poétique traditionnelle héritée de leur passé païen, sans tenter d'imiter celle de la poésie latine chrétienne. Il est vrai que le système d'accentuation des deux langues était fort différent, et que la poésie allitérative convenait particulièrement bien à une langue germanique dotée d'un fort accent radical. Probablement aussi cette forme poétique représentait aux yeux des Anglo-Saxons la poésie par excellence; les poèmes ainsi composés s'inséraient dans une tradition séculaire et ne choquaient pas le sens esthétique du lecteur ou de l'auditeur. C'est seulement ainsi que la poésie chrétienne pouvait faire une véritable concurrence à la poésie païenne. – Cette utilisation pour des oeuvres chrétiennes d'une forme autrefois associée à une littérature païenne aura une influence sur le message transmis et le déformera partiellement.

La poésie religieuse vieil-anglaise jouissait d'un moindre prestige que sa soeur latine. Les poèmes vernaculaires d'Aldhelm n'ont pas été conservés, au contraire de ses oeuvres latines, et il est probable qu'il les considérait comme des poésies de circonstances ne méritant pas le nom de littérature. De l'oeuvre pourtant miraculeuse de Caedmon nous ne possédons que quelques vers, dont Bede a donné une traduction latine que certains manuscrits remplacent ou complètent par une version vernaculaire. Les manuscrits poétiques que nous possédons sont relativement tardifs (X-XI^e siècle). Cet état de choses s'explique en partie par l'existence d'une langue littéraire et religieuse par excellence, le latin, dans laquelle composaient nombre d'Anglo-Saxons comme Bede, Aldhelm, Alcuin. Etant donné le prestige et l'universalité de cette langue, l'idée de littérature vernaculaire devait paraître un véritable paradoxe. Ce n'est qu'à l'époque d'Alfred, où la culture latine avait fortement décliné à cause des invasions scandinaves, que s'est développée une prose littéraire vernaculaire. Si la poésie vernaculaire a laissé

(446) Guillaume de Malmesbury, *De gestis pontificum Anglorum*, ed NESAs Hamilton, Londres, 1870, p. 336.

des traces plus anciennes (la croix de Ruthwell par exemple, début VIIIe), il est possible qu'elle ait été primitivement considérée comme un amusement populaire ne méritant que rarement les honneurs du parchemin.

Si l'on en juge par les paroles de Bede, la poésie vieil-anglaise ne devait pas être improvisée comme la poésie orale qui existe encore de nos jours en Yougoslavie, et dont elle a été rapprochée par certains critiques. Bede écrit en effet à propos de Caedmon, qui reçut miraculeusement le don de poésie, qu'il chantait *uersus quos nunquam audierat*, "des vers qu'il n'avait jamais entendus auparavant". Cette remarque implique que les oeuvres profanes que chantaient ses compagnons étaient des vers déjà entendus, des poèmes mémorisés et non improvisés. D'ailleurs Caedmon lui-même, malgré son don miraculeux, n'improvisait pas mais prenait le temps de composer son poème pendant la nuit, et Bede n'exprime aucune surprise de ce procédé.

La notion de composition orale est appliquée à la poésie vieil-anglaise par Magoun⁽⁴⁴⁷⁾, prolongeant dans le domaine vieil-anglais les travaux de Parry et de Lord sur les poèmes d'Homère et la poésie héroïque yougoslave. L'étude de la tradition encore vivante en Yougoslavie permet de dégager la notion de formule, outil constitué d'une idée et de sa formulation métrique. La présence de formules dans un texte poétique indiquerait donc un mode oral de composition : or les formules abondent en poésie vieil-anglaise. Bien vite des objections ont été élevées contre cette théorie. Les poèmes de Cynewulf -- qui signe ses oeuvres en utilisant dans ses vers les noms des runes correspondant aux lettres de son patronyme -- contiennent autant de formules que les autres, et pourtant cette signature ne peut être que le fait d'un lettré. Après bien des controverses il est maintenant à peu près généralement admis que les poèmes vieil-anglais, composés par écrit, prennent pour modèle une littérature traditionnelle d'origine orale.

II. Héroïcisation du récit biblique

L'influence de la poésie traditionnelle germanique utilisée pour chanter les hauts faits des héros donne leur atmosphère propre aux poèmes religieux vieil-anglais. Les nécessités de l'allitération entraînent la multiplication d'épithètes formées sur des schémas empruntés à la poésie ancienne, et qui sont le véhicule des valeurs sociales et morales de la société héroïque. Il se produit ainsi une "héroïcisation" du matériau biblique. Ce phénomène a frappé les premiers critiques, qui ont eu tendance à insister sur cet aspect de la poésie vieil-anglaise, jusqu'à voir dans les oeuvres religieuses de véritables poèmes héroïques.

(447) "The oral-formulaic character of Anglo-Saxon narrative poetry", *Speculum* 28, 1953, 44-65.

II.1. La société héroïque

La société de l'époque héroïque nous est connue par la description qu'en donne Tacite dans *Germania*, ainsi que par la poésie non chrétienne qui nous est parvenue. Selon l'analyse qu'en fait Cherniss⁽⁴⁴⁸⁾, la société héroïque germanique telle qu'elle apparaît en poésie est basée sur des rapports de loyauté entre seigneur et vassaux. Le rôle du seigneur est de conduire ses vassaux à la bataille, de leur distribuer des dons pris sur les dépouilles des ennemis, de veiller à leur bien-être. Le devoir du vassal est de se battre pour son seigneur, et de le venger au besoin. Les trésors sont la manifestation extérieure de la valeur de celui qui les possède⁽⁴⁴⁹⁾, et la valeur du chef est reflétée dans le nombre de ses vassaux – dans la *Genèse B* Satan cherche à s'emparer des vassaux de Dieu pour le diminuer⁽⁴⁵⁰⁾. L'exil, qui prive d'un seul coup le guerrier de trésors, d'amis et de protecteur, est le plus grand malheur qui puisse frapper un homme.

II.2. Dieu comme suzerain⁽⁴⁵¹⁾

On retrouve dans la *Genèse* certains des éléments de cette société héroïque. Dieu joue le rôle de suzerain, et les épithètes qui le désignent étaient à l'origine destinées à des rois de ce monde. Certaines ont été reprises telles quelles (*þeoden, se rica, se stranga, se mihtiga, stið-ferhð cyning, dugoða hyrde, wereda drihten, sige-drihten*). D'autres (*brego engla, mon-cynnes weard, helm eall-wihta, lifes brytta*) sont formées à partir de systèmes bien connus et ont leurs équivalents à propos de personnages humains : *helm Scyldinga* (*Beowulf*), *brego egipto, folces weard, sinces brytta* (*Genèse A*).

Ces épithètes attribuent à Dieu les qualités du monarque idéal. Elles le dépeignent comme un seigneur puissant et glorieux, qui protège son peuple, qui se montre généreux, la formule traditionnelle *sinces brytta* "donneur de trésors" ayant été transformée en *lifes brytta* "donneur de vie". Dans la *Genèse B* Dieu siège même sur un véritable trône : (*se) hehsta heofnes waldend / þe siteð on þam halgan stole* (260). – La *Genèse A* pousse l'anthropomorphisme moins loin.

(448) Ingeld and Christ: heroic concepts and values in Old English Christian poetry, 1972; "Heroic ideals and the moral climate of *Genesis B*".

(449) Leisi, "Gold und Manneswert in *Beowulf*", *Anglia* 71, 1952-53, 259-73.

(450) Cherniss, *Ingeld and Christ*, p. 161.

(451) Crépin, "Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien", thèse, Paris, 1970.

II.3. Les joies célestes

Le ciel peut être comparé à une grand-salle idéale ⁽⁴⁵²⁾. L'atmosphère en est joyeuse :

hæfdon gleam and dream
and heora ord-fruman engla þreatas,
beorhte blisse, wæs heora blæd micel (GenA 12-4);
þrymmas weoxon
duguða mid drihtne dream-hæbbendra (GenA 80-1);
dyran sceolde he his dreamas on heofenum (GenB 257).

Le mot qui désigne cette joie est *dream*, terme au premier abord ambigu. D'après Grimm ⁽⁴⁵³⁾, les joies que goûtent les vassaux angéliques seraient celles d'une grand-salle anglo-saxonne – des compagnons assis côte à côte, buvant en racontant des histoires – et le *dream* serait une extase due à l'ivresse. Ces joies de nature toute terrestre seraient évoquées par l'auteur de la *Genèse A* dans la phrase ne þorfston hlude hlihhan (73) ("ils n'eurent pas l'occasion de rire bruyamment"), qui décrit l'exil des anges rebelles ⁽⁴⁵⁴⁾. Il est vrai que *hlude hlihhan* paraît incongru pour décrire les joies célestes et s'appliquerait parfaitement à celles d'une beuverie anglo-saxonne. Mais dans le contexte il est plus vraisemblable qu'il s'agit des rires de triomphe que ne connaîtront pas les vaincus, et que la phrase signifie simplement "ils n'eurent pas l'occasion de se vanter de leur victoire", "ils furent vaincus". Dick ⁽⁴⁵⁵⁾ montre en outre que le mot *dream* n'a ce sens de "joies du festin" que lorsqu'il est employé avec le verbe être ou des verbes de sens voisin, et qu'il prend le sens de "prospérité, bonheur durable" avec le verbe avoir, comme dans les exemples cités plus haut. Ce n'est donc qu'en apparence qu'il y a un décalage entre le thème des joies célestes et son expression à travers des termes normalement réservés à un contexte héroïque.

Cette joie céleste est, dans la *Genèse A*, explicitement ramenée à la présence du seigneur (*and heora ordfruman, mid drihtne*). Il y a là coïncidence de la vision traditionnelle des joies du paradis, qui consistent en la contemplation de Dieu, et de celles de la société héroïque, basées sur l'affection du seigneur – c'est ainsi que l'Errant se rappelle le bonheur passé :

þinceð him on mode / þæt he his mon-dryhten
clyppe and cysse, / and on cneo lecge

(452) Lee, *The guest-hall of Eden*, New-Haven et Londres, 1972, p. 13, parle du *dryht* (= compagnie) céleste, et donne une analyse de la *Genèse A* et de la *Genèse B* dans ces termes (p. 17-20 et 22-41) -- peut-être pousse-t-il l'analogie un peu loin.

(453) *Andreas und Elene*, Cassel, 1840, p. xxxvii.

(454) Ferrell, *Teutonic antiquities in the Anglo-Saxon Genesis*, p. 15.

(455) "Altenglisches *dream* : zur Semantik der Verbalbeziehungen in der Dichtung", *Schneider Festschrift*, 1982, 121-35.

*honda and heafod, / swa he hwilum ær
in gear-dagum / gief-stolas breac* (41-44) (456).

En dehors du ciel on ne peut guère parler de grand-salle. Gardner ⁽⁴⁵⁷⁾ considère qu'au cœur de la *Genèse A* se trouve le contraste entre les joies de la grand-salle réservées aux élus de Dieu, et les misères de l'exil qui sont le lot des rebelles; mais les joies de la grand-salle sont des plus discrètes dans le poème, tandis que l'exil frappe aussi bien les justes -- Abraham et Lot -- que les impies.

II.4. Vassaux et suzerain

Les termes de vassaux et de suzerain reviennent sans cesse dans les deux *Genèse* pour qualifier les relations entre Dieu et les anges :

þegnas þrym-fæste þeoden heredon (GenA 15);
frea eallum lof, þeoden his þegnum (GenA 79-80);
*hwy sceal ic æfter his hyldo ðeowian,
bugan him swilces geongordomes* (GenB 282-83);
for-þon hie þegnscipe godes forgymdon (GenB 326-27).

La *Genèse B* emploie parfois les mêmes termes pour décrire les relations entre Dieu et les hommes (*þeoden, þegn swa monig*, 597), mais préfère le mot *hearra*. La *Genèse A* utilise *þeoden* à propos des premiers hommes, mais ensuite emploie des termes moins spécifiques : *frea-drihten min* (884), *his aldor* (2736). Le terme de *metodes þegn* qui désigne Lot (2431) est une exception qui surprend.

Les vassaux angéliques chantent les louanges de leur seigneur et expriment leur gratitude pour le bonheur qu'il leur donne :

þegnas þrym-fæste / þeoden heredon, // sægdon lustum lof / heora lif-frean
(GenA 15-16);
*lof sceolde he drihtne wyrcean, // dyran sceolde he his dreamas on heofenum
/ and sceolde his drihtne þancian // þæs leanes þe he him on þam leohte
gescerede* (GenB 256-8).

Là encore la conception chrétienne de la louange de Dieu et la conception héroïque de la reconnaissance pour les dons reçus se mêlent. Lorsque Dieu exige de ses serviteurs qu'ils exécutent sa volonté (*swa hine drihten het* et autres formules d'obéissance dans la *Genèse A*, *wyrcean his willan* dans la *Genèse B*), l'obéissance à la loi de Dieu se confond avec la fidélité au chef.

Dans la *Genèse B* l'insistance obsessionnelle sur la loyauté et sur la faveur du seigneur crée une atmosphère comparable à celle de la poésie

(456) "Il lui semble alors dans son âme / Qu'il étreint et embrasse son suzerain et qu'il dépose sur ses genoux / Mains et tête, comme quand il lui arrivait auparavant, / Au bon vieux temps, de bénéficier des bienfaits du trône" (traduction de Juliette Le Caluwé-Dor, *Écritures* 79, p. 15).

(457) *The construction of Christian poetry in Old English*, Carbondale 1975, p. 19.

héroïque. Le climat de la *Genèse A* est fort différent, et c'est à tort, nous semble-t-il, que Gardner ⁽⁴⁵⁸⁾ estime que la notion de fidélité à Dieu y est justifiée de manière typiquement germanique, que c'est parce qu'hommes et anges sont membres du "comitatus" de Dieu qu'ils lui doivent respect et loyauté. Il nous semble au contraire que dans ce poème cette notion se fait discrète et abstraite et se fond dans la tradition chrétienne, dont elle devient souvent indissociable.

II.5. Le "comitatus" de Lucifer dans la *Genèse B*

Cette abstraction frappe si l'on compare le soi-disant "comitatus" de Dieu dans la *Genèse A* – où la société héroïque apparaît surtout fossilisée dans les formules qui dépeignent Dieu et ses vassaux – avec celui de Lucifer dans la *Genèse B*, où le poète exploite les différents aspects du code héroïque.

Lucifer distribue des trésors à ses vassaux de manière typiquement germanique : *gif ic ænegum þegne / þeoden-madmas // geara forgeafe* (409-10), rappelle-t-il. Le mot *þeoden-madmas* est un exemple de ce que Clemons ⁽⁴⁵⁹⁾ appelle "langage symbolique", une formule exprimant une réalité sociale. Dans ce terme le poète évoque en raccourci l'obligation de tout suzerain de combler ses vassaux de trésors. Rien de tel n'apparaît dans les rapports de Dieu avec ses créatures. Abraham, sans doute, est riche en *beagas* et *woruld-gestreon*, mais de Dieu il ne reçoit jamais que les dons abstraits de *lisse and ara* (1889). Dans la *Genèse B*, Cherniss ⁽⁴⁶⁰⁾ analyse les paroles de Dieu à Adam et Eve (*ne bið inc wilna gæd*, 236) comme celles d'un seigneur germanique promettant des récompenses à ses vassaux, mais le terme de *willa* reste vague, et c'est le démon qui en proposera une version plus matérielle avec le mot *sceattes* (503). Les termes précis caractéristiques des poèmes héroïques, "trésors", "bijoux", "or", n'apparaissent pas dans ce contexte, et le motif perd de sa spécificité pour se rapprocher de notions chrétiennes.

Lucifer ne demande pas à ses vassaux de "faire sa volonté". Il exige d'eux, plus spécifiquement, la fidélité au combat qu'impose au vassal le code héroïque : *bigstandað me strange geneatas, / þa ne willað me æt þam striðe geswican* (284). Les rapports de Dieu et de ses "vassaux" se situent sur un plan beaucoup plus abstrait, et les termes qui les désignent conviennent aussi bien au service de Dieu qu'à celui d'un suzerain.

Le "comitatus" de Lucifer est le seul qui fasse spécifiquement référence au code héroïque, mais il l'utilise de manière inhabituelle. Il est, comme il se

(458) *The construction of Christian poetry*, p. 19.

(459) "Symbolic Language in Old English poetry", *Modes of interpretation*, ed. Brown et al., 1986, 3-14.

(460) *Ingeld and Christ*, p. 156.

doit, basé sur la loyauté, puisque les compagnons de Lucifer lui restent fidèles dans sa disgrâce, mais il y a là une ironie que les commentateurs ont été prompts à souligner : Lucifer, qui, comblé de dons par son seigneur, le trahit parce qu'il se croit assez puissant pour se passer de lui, exige la loyauté de ses propres vassaux au nom de ses bienfaits passés⁽⁴⁶¹⁾. Cette contradiction démontre que Lucifer n'agit pas en fonction du code héroïque mais suivant ses propres intérêts, et qu'il ne se réclame de ce code que lorsque cela lui est utile. Garmonsway⁽⁴⁶²⁾ fait remarquer que la déloyauté est exceptionnelle dans la société héroïque, et que le poète exploite, avec le cas de Lucifer, une situation inhabituelle. Ainsi même le "comitatus" de Lucifer, qui au premier abord paraît basé sur le code héroïque, n'en donne qu'une version déformée et qui reste superficielle.

Selon Bessai⁽⁴⁶³⁾ le problème provient du fait que le personnage doit être présenté en termes négatifs malgré un vocabulaire héroïque fossilisé; pour compenser l'effet de ce vocabulaire le poète multiplierait les remarques morales. En réalité l'auteur de la *Genèse B* montre une grande maîtrise du langage, et son utilisation du vocabulaire héroïque est certainement volontaire : il révèle ainsi le décalage entre les mots utilisés et la réalité décrite, car l'adhésion de Lucifer au code héroïque n'est qu'apparente.

II.6. Germanique ou chrétien?

En conclusion, à part l'utilisation du code héroïque dans le cas tout particulier du Lucifer de la *Genèse B*, l'influence de la poésie héroïque reste superficielle dans la *Genèse*. La caractérisation des personnages bibliques en termes germaniques est typique de la poésie vieil-anglaise dans son ensemble, mais on peut se demander jusqu'à quel point les mots et les formules ne sont pas vidés de leur sens primitif.

Selon Skemp⁽⁴⁶⁴⁾ les données des Ecritures auraient été modifiées lorsqu'elles ne correspondaient pas au tempérament et aux structures sociales des Anglo-Saxons. Il nous semble au contraire que dans la *Genèse*, et surtout la *Genèse A*, les traits les plus spécifiques du code héroïque disparaissent et que seul le vocabulaire demeure, formules figées qui peut-être ne sont plus ressenties comme spécifiquement héroïques, et qui n'ont guère plus d'importance que l'occasionnelle utilisation d'une épithète comme *tonnans*,

(461) Evans, "Genesis B and its background", p. 119, et *Paradise Lost and the Genesis tradition*, Oxford 1968, p. 46; Woolf, "The Fall of man", p. 84; Cherniss, *Ingeld and Christ*, p. 169-70.

(462) "Anglo-Saxon heroic attitudes", *Franciplegius*, ed. J.B. Bessinger et R.P. Creed, 1965, 139-46.

(463) "Comitatus and exile in Old English poetry", *Culture* 25, 1964, 130-44, p 137.

(464) "The transformation of scriptural story, motive and conception in Anglo-Saxon poetry", *Modern Philology* 4, 1907, 423-70.

autrefois réservée à Jupiter, pour désigner le Dieu chrétien dans les poèmes latins. Nous rejoignons la conclusion d'Evans ⁽⁴⁶⁵⁾ : le poète se contente de recouvrir le texte biblique d'un vernis de diction et d'images héroïques, et la *Genèse* est une oeuvre fondamentalement chrétienne.

III. Influence des commentaires patristiques

III.1. Interprétations exégétiques

Le principe

Les poèmes religieux vieil-anglais ont longtemps été considérés comme des oeuvres d'esprit héroïque. Depuis quelques années la tendance est inversée, et plusieurs critiques y voient des oeuvres purement chrétiennes où fourmilleraient les éléments exégétiques. C'est surtout la *Genèse A*, plus que la *Genèse B*, qui a été soumise à ce type d'analyse.

Si l'explication des textes par l'exégèse est intéressante et parfois indéniablement juste, elle est dangereuse, car il est facile de s'appuyer de façon excessive sur les ouvrages patristiques et de perdre de vue le texte même du poème. Il semble prudent de rejeter toute interprétation qui ne s'appuie pas sur un élément précis du texte en l'éclairant de manière plus satisfaisante que l'explication littérale.

Pour : Huppé et Doane

Huppé ⁽⁴⁶⁶⁾ le premier donne une lecture de la *Genèse A* en signalant le sens exégétique des différents passages. Si sa démarche est intéressante, la plupart de ses exemples reposent malheureusement sur une interprétation forcée du texte. Par exemple il traduit *folde wæs þa gyt // græs ungrene* (116b- 117a) par "the earth was yet grass ungreen", ("la terre était encore de l'herbe non verte"), et commente que la terre sans la force vivifiante de l'Esprit de Dieu est pareille à l'herbe sans la couleur verte qui fait son identité ⁽⁴⁶⁷⁾. Cette métaphore outrée n'est guère dans le style du poème, et *græs-ungrene* peut s'interpréter beaucoup plus simplement comme "non verdie par l'herbe, non verdoyante".

Les recherches dans ce domaine sont reprises par Doane dans son édition de la *Genèse A*; dans son commentaire il signale les interprétations patristiques des différents épisodes bibliques. L'étude de certaines expressions qui traduisent de manière oblique le texte biblique lui permet de mettre en évidence des motifs exégétiques. Ainsi l'épithète *brego engla* appliquée à Dieu lors de la création d'Eve est une manière de prendre

(465) *Paradise Lost and the Genesis tradition*, p. 156.

(466) *Doctrine and poetry*.

(467) *Doctrine and poetry*, p. 144.

position sur la question de savoir si les anges avaient ou non pris part à cette création. Doane propose ainsi un grand nombre d'interprétations d'expressions diverses, qui toutes peuvent se comprendre dans un sens littéral, mais qui sont peut-être aussi une allusion à des éléments exégétiques supposés connus de tous. Son désir de trouver dans le texte des allusions de ce type le fait parfois aller trop loin dans son interprétation, comme lorsqu'il défend la leçon *frea*, *word* pour *freaan word* au début du sacrifice d'Isaac, parce qu'il y voit une allusion au Christ, dont le sacrifice d'Isaac figure la Passion.

Contre

Brockman ⁽⁴⁶⁸⁾ revoit l'interprétation que donne Huppé de l'épisode de Caïn et Abel en démontrant que le poète ne s'intéresse pas aux mêmes éléments que les exégètes, et qu'il développe plutôt les thèmes germaniques de la protection due aux parents et de l'exil.

Boyd ⁽⁴⁶⁹⁾ considère que les modifications que subit le récit ont simplement pour but de l'adapter à la société anglo-saxonne, et que bien des exemples avancés par Doane ou Huppé pour démontrer la signification exégétique d'un passage doivent être pris dans un sens littéral. Le poète s'intéresse, selon elle, plus particulièrement aux notions de richesse, d'amitié, de courage. — Ces notions sont sans doute importantes dans le poème, mais il ne semble pas qu'elles y jouent un rôle aussi fondamental que d'autres purement religieuses comme celle de l'obéissance.

Selon Garde et Muir ⁽⁴⁷⁰⁾ le poète s'intéresse aux événements en tant que faits historiques plutôt qu'à leurs implications christologiques : par exemple dans la promesse que fait Dieu à Abraham de multiplier sa descendance il insiste sur les limites géographiques du territoire attribué à cette race (2204), qui ne représente donc pas l'ensemble de la Chrétienté.

Il ne semble pas que l'exégèse soit la préoccupation principale du poète, mais peut-être y a-t-il néanmoins recours sur certains points.

(468) "Heroic and Christian in *Genesis A* : the evidence of the Cain and Abel episode", *Modern Language Quarterly* 35, 1974, p. 115-28.

(469) "Doctrine and criticism : a reevaluation of *Genesis A*", *Neuphilologische Mitteilungen* 83, 1982, p. 230-38.

(470) "Patristic influence and the poetic intention in Old English religious verse", *Literature & Theology* 2, 1988, 49-68.

III.2. Etymologie

Parmi les motifs exégétiques cachés dans le texte se trouvent les étymologies des noms propres ⁽⁴⁷¹⁾.

Le premier exemple concerne Seth, dont le nom signifie "graine, résurrection". Robinson explique par cette étymologie le composé *sæd-berendes* "porteur de semence" (1145) ⁽⁴⁷²⁾. Dans la phrase *sedes eafora // se yldesta wæs / enos haten* (1133-1134), où *sedes* est habituellement corrigé en *sethes* par les éditeurs, il propose de revenir à la leçon du manuscrit, arguant que pour un lettré anglo-saxon la signification du nom était équivalente au nom lui-même ⁽⁴⁷³⁾. — Cette suggestion paraît difficile à admettre, car dans les autres exemples l'expression reflétant une étymologie peut aussi se comprendre dans un sens littéral. Il paraît peu vraisemblable que le poète de la *Genèse A*, correct et mesuré dans ses termes, se permette soudain une telle audace de langage.

Robinson ⁽⁴⁷⁴⁾ explique par l'étymologie du nom de Noé ("repos") l'utilisation du mot *reste* au vers 1304 (*on þam þu monegum scealt / reste geryman*). Doane cite d'autres exemples du même mot (1486, 1428, 1456, 1466), et la notion de repos est un leitmotiv dans l'épisode de Noé. Si chaque utilisation de ce mot est naturelle dans son contexte, l'explication étymologique en justifie la répétition. Le second sens du nom de Noé, "consolation", est implicite dans le mot *frofor* au vers 1475 ⁽⁴⁷⁵⁾.

Dans le passage 1131b-1133a l'interprétation traditionnelle du nom d'Enos, "homme" éclaire l'utilisation inattendue du mot *men* dans un contexte où il est question d'enfants ⁽⁴⁷⁶⁾. Le nom de Japhet signifie "dilatation", et le poète décrit sa descendance — qui couvre une grande partie de la terre — en multipliant les variations sur la notion d'enfants. Dans le cas de Caïnan ("*possessio eorum*") il insiste sur son rôle de chef, qui reflète l'étymologie de son nom ⁽⁴⁷⁷⁾.

Nous ne rejoignons pas l'analyse de Doane en ce qui concerne l'étymologie du nom d'Isaac ("rire", "joie"), que Doane croit retrouver dans l'injonction de Dieu à Abraham, *ne læt þu þin ferhð wesan / sorgum asæled* (2196b-7) ⁽⁴⁷⁸⁾ : si le poète avait réellement voulu suggérer cette étymologie il aurait fait cette injonction en termes positifs.

(471) Robinson, "Some uses of name meanings in Old English poetry", *Neuphilologische Mitteilungen* 69, 1968, 161-69; et "The significance of names in Old English literature", *Anglia* 86, 1968, 14-58.

(472) "The significance of names", p. 29-31.

(473) "The significance of names", p. 32.

(474) "The significance of names", p. 33.

(475) Doane, *Genesis A*, p. 272.

(476) Doane, *Genesis A*, p. 252.

(477) Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, p. xliv.

(478) Doane, *Genesis A*, p. 303.

En ce qui concerne la *Genèse B*, Frank ⁽⁴⁷⁹⁾ rappelle l'étymologie du nom d'Adam, "terre", et note que les deux mots *adam* et *eorðe* allitèrent, dans le poème, avant la chute : ensuite la terre est désignée par le mot *land*, et Frank suggère que ce changement de terme, et la perte d'allitération qu'il entraîne, pourrait traduire l'aliénation d'Adam de son propre être.

Cette manière détournée de traduire l'étymologie des noms propres, de la dissimuler dans des expressions apparemment anodines, est la méthode même utilisée dans la Bible. Le texte biblique indique ainsi l'étymologie du nom d'Isaac : "et Sara dit : Dieu m'a donné de quoi rire, tous ceux qui l'apprendront me souriront" (Gen 21/6). Les étymologies avaient une grande importance aux yeux des médiévaux, et certaines sont conservées dans la *Genèse*, bien que l'analogie entre le mot et son interprétation ne soit pas perçue en traduction.

III.3. Typologie

L'approche typologique a pour but de mettre en évidence des "types", c'est-à-dire des éléments (personnes, événements, choses) de l'Ancien Testament qui préfigurent des éléments correspondants du Nouveau Testament, leurs "antitypes", établissant ainsi un système de correspondances entre les deux Testaments. L'auteur de la *Genèse A* suit le récit de l'Ancien Testament de trop près pour pouvoir se permettre de mentionner explicitement le Nouveau, comme le fait par exemple saint Avit, mais selon Huppé et Doane il ferait allusion au passage à la signification typologique de certains épisodes, par exemple celui du déluge, qui symbolise le baptême.

L'indépendance de l'auteur de la *Genèse A* par rapport à certaines interprétations traditionnelles est démontrée par les deux épisodes de la création d'Eve et de l'ivresse de Noé. La naissance d'Eve préfigurerait la naissance de l'Eglise de la blessure du Christ : or le poète prend soin de préciser que la blessure d'Adam n'a pas saigné, ce qui fait justice de l'interprétation typologique ⁽⁴⁸⁰⁾. L'ivresse de Noé est censée représenter la passion du Christ, mais le poète, loin d'utiliser cette notion, rapproche au contraire cet épisode de celui de la Chute ⁽⁴⁸¹⁾.

Quelques cas de correspondances typologiques peuvent toutefois être défendus avec un certain degré de vraisemblance. Le plus clair est celui du vers 2103, lorsqu'après la victoire d'Abraham le prêtre Melchisedech vient à lui *mid lacum*. Le poète remplace le pain et le vin de la Bible par un terme volontairement ambigu, *lac* ("offrande"), régulièrement employé dans le

(479) "Some uses of paronomasia in Old English scriptural verse". *Speculum* 47, 1972, 207-26, p. 217.

(480) Lee, *The guest-hall of Eden*, p. 25-26.

(481) voir vol. II, p. 538.

poème à propos de sacrifices, et en littérature vieil-anglaise dans le sens de "messe". Ce mot attire l'attention sur la signification typologique de la scène, où le pain et le vin figurent l'Eucharistie ⁽⁴⁸²⁾.

III.4. Allégorie

Une lecture allégorique de la *Genèse B* a été proposée par Vickrey ⁽⁴⁸³⁾. Adam, *wislice geworht*, représenterait la raison, et Eve, *sceone gesceapene* et qui ne brille pas par son intelligence, signifierait les sens. La raison ne peut être vaincue que si elle se soumet aux sens, et c'est ce qui se passe effectivement dans le poème où Adam, capable par lui-même de percevoir le déguisement du démon, se laisse pourtant persuader par Eve. La chute est donc due à la perversion de la raison par les sens. Cette idée est reprise par Hill ⁽⁴⁸⁴⁾.

Cette interprétation se superpose sans difficulté à la *Genèse B*, mais n'en explique pas les particularités les plus remarquables. Elle correspond, nous semble-t-il, davantage au sujet même qu'à la manière dont il est traité dans le poème.

III.5. Conclusion

Des éléments exégétiques sont peut-être utilisés pour certains points de détail, mais tout cela reste ambigu et la plupart peuvent se comprendre dans leur sens littéral. Dans l'interprétation des épisodes principaux il est clair que le poète ne se laisse pas influencer par la typologie.

Nous avons vu que les éléments germaniques restent à un niveau superficiel dans la *Genèse*. On peut dire la même chose des détails exégétiques. Ces deux influences se font sans doute sentir sur la *Genèse*, mais elles ne font que l'effleurer, et la préoccupation des deux auteurs est autre.

(482) Doane, *Genesis A*, p. 300.

(483) "Selfscaft in *Genesis B*", *Anglia* 83, 1965, 154-71. Les différentes interprétations allégoriques de la Chute sont résumées dans l'ouvrage d'Evans, *Paradise Lost and the Genesis tradition*, Ch.3 "The Christian interpretations".

(484) "The fall of angels and man in the Old English *Genesis B*", *Anglo-Saxon poetry : essays in appreciation*, Notre-Dame & Londres, 1975, 279-90.

IV. Attitude par rapport au texte biblique ⁽⁴⁸⁵⁾

Dans toutes les littératures les poèmes bibliques sont confrontés au même problème : un texte intangible de caractère sacré, mais souvent peu satisfaisant, obscur, répétitif, contradictoire, parfois choquant. Les poètes ont dû compléter par des explications de nature diverse, réorganiser le récit, voire supprimer ou adoucir certains aspects. C'est ce qui se produit de manière ponctuelle dans la *Genèse A*. Pour l'auteur de la *Genèse B* le récit biblique n'est plus guère qu'un prétexte, et c'est pourquoi les remarques qui suivent concerneront uniquement la *Genèse A*.

IV.1. Suppression de détails inutiles

La Bible présente plusieurs répétitions dues à la fusion de deux documents parallèles, le document "yahviste" et le document "sacerdotal", répétitions qu'il était difficile de conserver dans un texte poétique; l'auteur de la *Genèse A* a dû fondre et réorganiser les épisodes faisant double emploi, par exemple en ce qui concerne les discours de Dieu à Noé au moment du déluge. Il reste comparativement proche du texte biblique : l'auteur de la *Genèse de Vienne* résume davantage encore en donnant dans un seul passage au style indirect la substance des discours de Dieu et de la scène de l'embarquement ⁽⁴⁸⁶⁾.

Outre la suppression des répétitions du texte biblique, nombre de détails considérés comme inutiles sont omis, ce qui permet de condenser le récit. Les explications étymologiques des noms de personnes ou de lieux, par nature intraduisibles, disparaissent (Gen 3/21, 4/1, 5/28-29, 11/9, 16/13, 21/6, 21/31, 22/14); parfois elles sont rendues de manière oblique ⁽⁴⁸⁷⁾. Le poète ne donne à Abraham qu'un frère, Harân, et laisse de côté Nahor, qui dans la Bible est mentionné au début de l'histoire d'Abraham, puis disparaît du récit biblique jusqu'au mariage d'Isaac. Un grand nombre des descendants de Japhet, de Cham et de Sem sont également passés sous silence. Certaines descriptions sont simplifiées : ainsi les détails sur la construction de la ville de Babel sont omis, la description de l'arche est raccourcie. Les détails de l'alliance avec Abimélek (la discussion au sujet d'un puits, et le bétail

(485) On trouvera des études générales sur la poésie biblique d'autres littératures dans les ouvrages suivants : Bonnard, *Les traductions de la Bible en vers français au Moyen-Age*, Paris 1884; Gamber, *Le livre de la Genèse dans la poésie latine au Ve siècle*, 1889; Kirkconnell, *The celestial cycle : the theme of Paradise Lost in world literature, with translations of the major analogues*, Toronto, 1952; Sayce, *The French biblical epic in the seventeenth century*, Oxford 1955; Kartschoke, *Altdeutsche Bibeldichtung*, Stuttgart 1975.

(486) Les suppressions auxquelles se livre l'auteur de la *Genèse A* sont étudiées dans les travaux de Hönner ("Über die Quellen der angelsächsischen Genesis"), Ebert ("Zur angelsächsischen Genesis") et Heinze (*Zur altenglischen Genesis*), Berlin, 1888-89).

(487) voir p. 192.

qu'offre Abraham, 21/27-33) sont supprimés. Cette simplification n'est toutefois pas systématique. Le poète conserve des détails d'un intérêt discutable dans la description de l'arche, par exemple ses dimensions. Surtout il traduit fidèlement les longs passages des généalogies de Caïn et de Seth, où apparaissent bien des personnages qui ne joueront aucun rôle dans la suite du récit. En fait la simplification est progressive. Les deux premières généalogies sont rendues fidèlement, la dernière est à peine esquissée; la description de l'arche est à peu près complète, celle de la tour de Babel, qui vient ensuite, est supprimée. Le poète semble s'enhardir au fur et à mesure que son travail progresse, et prend de plus en plus de libertés avec le modèle.

IV.2. Notions étrangères

Le poète atténue autant que possible les traits des moeurs étrangères. Les détails des sacrifices sont passés sous silence, par exemple la longue description de l'offrande d'Abraham lors de son alliance avec Dieu (Gen 15/8-11). La religion de l'Ancien Testament perd ses aspects païens pour se rapprocher du christianisme. L'auteur évite certains anthropomorphismes : ainsi lorsque Dieu respire l'odeur du sacrifice ("Yahvé respira l'agréable odeur", Gen 8/21). En revanche ce passage se retrouve dans la *Genèse de Vienne* avec un effet incongru : *dô brâhte Noe gote sîn oppher. daz oppher stanch suozze*, (GenV 715-16)⁽⁴⁸⁸⁾. Quant à la coutume de la circoncision, qu'il ne pouvait guère laisser de côté mais qu'il était difficile d'expliquer, elle est réduite à sa signification symbolique, et traduite de la manière la plus vague par *sigores tacen*. Les efforts du poète pour faire passer dans le poème des traits d'une civilisation étrangère sont donc limités. Il ne montre aucune curiosité pour les coutumes des Hébreux, et ne semble pas les considérer comme faisant partie de son message; et en effet elles ne pourraient que l'affaiblir en y introduisant une note incongrue.

IV.3. Ajout de matériel sous forme de digressions

Certains poèmes bibliques, reprenant le procédé latin des digressions épiques, mêlent à la vérité de la Bible d'autres vérités dans un but d'instruction.

La *Genèse de Vienne*, par exemple, accumule les détails de type encyclopédique : les noms des dix choeurs d'anges (8-12), la description détaillée des différentes parties du corps humain (115-99), la liste des fleurs du paradis (240-52), des détails sur les peuples fabuleux descendant de Caïn (646-60), la manière dont sont disposés les animaux dans les trois étages de l'arche (678), le nombre de langues de Babel (773), le mode de vie des Ismaélites (856). Des explications sont ajoutées au récit : l'homme marche

(488) "Alors Noé offrit à Dieu son sacrifice. L'odeur en était agréable".

sur deux jambes pour pouvoir regarder le ciel (104-07), Adam est créé par la Trinité (108-14). Elle fait allusion au Christ à propos d'épisodes de l'Ancien Testament, mentionne, à propos de l'arc-en-ciel, la plaie du Christ et l'eau et le vin de la messe (721).

Toutes ces notions sont juxtaposées au texte biblique qu'elles complètent, mais elles alourdissent le récit. Dans la *Genèse A* le seul élément de ce type est la description de l'arbre du mal qui prend naissance du crime de Caïn (986-95). Dans l'ensemble l'auteur de la *Genèse (B* comme *A*) ignore ce type d'ajouts et se contente de raconter une histoire, sans chercher à faire tenir dans le poème tout ce qui, des connaissances humaines, de près ou de loin touchait son sujet.

IV.4. Problèmes moraux

Aelfric met en garde contre les dangers de livrer un texte biblique non commenté au profane qui, ne faisant pas la distinction entre l'ancienne loi et la nouvelle, risque de modeler sa conduite sur celle des patriarches de l'Ancien Testament ⁽⁴⁸⁹⁾. Shippey ⁽⁴⁹⁰⁾ s'étonne qu'à l'époque même où Aelfric écrivait cette mise en garde on ait pu recopier les poèmes du Junius XI, paraphrases poétiques s'écartant du texte sacré plus encore qu'une traduction. Cette liberté de traitement permet-elle une approche moins dangereuse? Les poètes, écrivant à une époque plus reculée, étaient-ils inconscients du danger? Ou tout simplement Aelfric ne parle-t-il que pour lui-même, ses doutes n'engageant personne que lui? Après tout il fait cette traduction qui lui est demandée, et ses hésitations sont peut-être un simple prétexte pour excuser son retard.

IV.4.i. Faiblesses de Dieu

La position d'Aelfric est compréhensible, car la Genèse présente certains traits qui peuvent surprendre, en particulier l'anthropomorphisme de la divinité. Dieu y est doué de sentiments humains : il se montre jaloux d'Adam et Eve, devenus pareils aux anges par leur science du bien et du mal, et dont il craint qu'ils n'acquièrent l'éternité en mangeant de l'arbre de vie (Gen 3/22). Il redoute la puissance des hommes qui construisent la tour de Babel (Gen 11/6). Il lui arrive d'hésiter ("Vais-je cacher à Abraham ce que je vais faire?", Gen 18/17), de regretter ses actes ("Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'affligea dans son coeur", Gen 6/6). Il n'est pas omniscient, et questionne Adam comme s'il ignorait réellement où il se cache (Gen 3/9, "Où es-tu?").

(489) Crawford, *The Old English version of the Heptateuch, Aelfric's treatise on the Old and New Testament, and his Preface to Genesis*, EETS OS 160, 1922, p. 76.

(490) *Old English verse*, p. 135.

Le poète atténue l'impression que donnent ces passages. Il en supprime quelques-uns (Gen 3/22, 11/6, 18/17). Il conserve toutefois Gen 6/6 : *hreaw hine swiðe // þæt he folc-mægþa / fruman aweahte, // æðelinga ord, / þa he adam sceop* (1276-78). Ce passage est aussi conservé, voire amplifié, dans la *Genèse de Vienne* 680-82 :

*Dō begunde unseren trehtīn vile harte riuwen,
daz er ie gescuof den man nāch sinem bilde getān.
iz rouw in vone herzen unde begunde in harte smerzen
die er gescuof ze ēren daz die deme tievele solden werden* (491)

En revanche, lorsque Dieu "vient voir ce que faisaient ses enfants" l'auteur de la *Genèse A* juge nécessaire de préciser *wiste forworhte / þa he ær wlite sealde*. Du Bartas, dans la *Seconde Sepmaine*, place dans la bouche de Dieu des paroles montrant clairement qu'il connaît la faute d'Adam :

Adam (dit l'Eternel, d'une voix effroyable),
Ou es-tu? que fais-tu? respon, ô miserable,
A ton pere, à ton Dieu, à celui dont tu tiens
Toutes sortes d'honneurs, toutes sortes de biens" (*L'Imposture* 376-80).

La *Genèse de Vienne* précise de la même manière :

*er rief uberlūt : "wā bistū, Adam min trūt?"
Er wesse wole wā er was, newan er frāgetes umbe daz,
daz er hēte missetān, ub er is wolte in sīne gnāde gān.
hēt er sō getān sō wār er in dem paradīso bestān :
got hēt iz verchorn, sō hēt der tiefel sīn arbeite florn* (379-83) (492).

IV.4.ii. Episodes immoraux

L'auteur de la *Genèse A* ne montre aucune pruderie devant les moeurs contre nature des Sodomites : il n'hésite pas à faire dire aux Sodomites *þæt hie mid þam hæleðum / hæman wolden* (2460), — en indiquant par l'adverbe *unscmlice* que ces moeurs ne sont pas à imiter, ce que le châtement qui suit suffirait à démontrer. Ce n'est donc pas le souci de la décence qui lui fait passer sous silence les relations de parenté qui unissent Abraham et Sara (Gen 20/12 "et puis elle est vraiment ma soeur, la fille de mon père, mais non la fille de ma mère, et elle est devenue ma femme"). Peut-être est-ce parce que le mariage était l'une des pierres d'achoppement de la conversion, car les lois anglo-saxonne et chrétienne différaient sur certains points (493); il

(491) "Alors notre Seigneur se mit à regretter grandement d'avoir créé l'homme, fait à son image. Il eut de la peine en son coeur et éprouva grande douleur de ce que celui qu'il avait créé dans la gloire allait se donner au diable".

(492) "Il appela d'une voix forte : "Où es-tu, Adam, mon ami?" — Il savait bien où il était, mais il l'interrogeait au sujet de sa faute afin de savoir s'il voulait regagner sa faveur. S'il l'avait fait, il serait resté au paradis. Dieu lui aurait pardonné, et le diable aurait perdu ses peines".

(493) Larès, *Bible et civilisation anglaise*, Paris, Bruxelles & Montréal, 1974, p. 46-48.

aurait été dangereux de présenter Abraham se permettant des licences pires encore que celles que l'Eglise interdisait aux convertis.

Le choix que le poète opère dans le matériau biblique est significatif : il fait preuve d'une fidélité parfois excessive en versifiant les généalogies, qui pourtant ne présentent guère d'intérêt, que ce soit littéraire ou doctrinal ⁽⁴⁹⁴⁾, mais il se montre critique à l'égard d'éléments, comme les relations de parenté d'Abraham et Sara, qui risqueraient de présenter sous un jour défavorable l' élu de Dieu.

Certains épisodes scabreux de la vie d'Abraham, de Noé ou de Lot, les élus de Dieu, ne sauraient être supprimés, mais le poète disculpe ses héros par d'autres moyens.

IV.4.iii. Les fautes des héros

La Bible raconte un récit considéré comme historique en se plaçant du point de vue d'un chroniqueur, et narre les actions des patriarches, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, sans aucune censure. Sur certains points sans doute la morale a évolué, en particulier dans l'attitude envers les femmes : la manière dont Abraham prostitue sa femme et Lot ses filles, ou dont Abraham abuse de sa servante, n'avaient probablement rien de choquant à l'époque où le récit a été composé. Mais même en tenant compte de ces réserves les élus de Dieu sont loin d'être toujours parfaits : la conduite de David qui fait tuer Urie pour lui prendre sa femme est considérée comme répréhensible dans la Bible même.

Au contraire le poète chrétien a une attitude de moraliste. Pour lui les patriarches ne sont pas des hommes faillibles mais des élus choisis par Dieu pour leur juste conduite, et dont il propose la vie en exemple. Leurs actes doivent donc être en accord avec ce rôle. Il est difficile de modifier les faits racontés dans le texte sacré, mais il est parfois possible de présenter sous un jour favorable les actions douteuses de la vie des saints hommes.

Du Bartas, dans *La Seconde Semaine*, atténue la faute des coupables en invoquant des circonstances atténuantes : Noé s'enivre par chagrin de se voir presque seul sur la terre, Lot propose ses filles aux Sodomites parce qu'il perd la tête devant le danger que courent ses hôtes. Jamais Du Bartas ne justifie une conduite mauvaise. En revanche il lui arrive d'omettre certains passages difficiles, comme les démêlés d'Abraham et Sara avec Pharaon ou Abimélek, ou l'histoire d'Agar : la chronologie très libre de son récit lui permet d'éviter ces épisodes où Abraham, qu'il a présenté en termes exaltés

(494) Sans doute, les généalogies présentaient une grande importance dans les sociétés traditionnelles; mais d'autres auteurs, par exemple celui de la *Genèse de Vienne*, n'hésitent pas à les modifier ou à les passer sous silence.

comme l'élus de Dieu et le modèle de tout chrétien, s'écarte de la morale acceptée.

L'auteur de la *Genèse A* utilise une technique différente : il juxtapose, à des actes critiquables racontés sans commentaires, des épithètes laudatives rappelant que ceux qui agissent ainsi sont les élus de Dieu : ainsi lorsque Noé s'enivre, lorsqu'Abraham fait d'Agar sa maîtresse, qu'il fait passer Sara pour sa soeur, ou que Lot offre ses filles aux Sodomites. Ces épithètes en contradiction avec les faits ont pour rôle de justifier les actes injustifiables du héros, et n'ont certainement rien d'ironique. On trouve la même chose dans la *Genèse de Vienne* à propos de l'épisode égyptien, où Abraham reçoit l'épithète "le bon Abraham" lorsque Pharaon le fait venir pour lui reprocher sa conduite (*Dô hiez er ime gewinnen / den guoten Abrahamen*, 811)⁽⁴⁹⁵⁾ : cette épithète ôte du poids au discours de reproches qui suit. Dans les épopées bibliques françaises du XVII^e siècle Sayce note le même procédé, qui indique la gêne des auteurs devant certains aspects du texte. "Sa magie innocente, autant qu'elle est subtile, / Au lieu de mille agneaux fait qu'il en a dix-mille", dit Morillon dans *Joseph*, à propos de la ruse par laquelle Jacob trompe son beau-père Laban et augmente son troupeau à ses dépens; tandis que Coras justifie les actes de différents patriarches par les expressions "douce imposture", "agréable ruse", "artifice innocent", "saint artifice"⁽⁴⁹⁶⁾.

IV.5. Signification du poème

Deux procédés sont utilisés pour souligner la signification du poème : des interventions directes de l'auteur tirant une leçon de morale, et des répétitions de termes-clés dans l'ensemble de l'oeuvre.

Le poète prend la parole à plusieurs reprises, aussi bien dans la *Genèse A* que dans la *Genèse B*, parfois par une remarque générale qui prend la forme d'une maxime (*bið þam men ful wa // þe hine ne warniað / þonne he his gewæald hæfð*, 634-35), parfois en faisant explicitement référence aux personnages du récit (*for-þon his lof secgað // wide under wolcnum / wera cneorissum // full-wona bearn*, 1949-51). Il implique parfois son lecteur dans la remarque (*us is riht micel*, 1). Ces interventions ont une importance particulière dans la *Genèse B*, où il est difficile de porter un jugement sur les événements assez ambigus qui sont racontés, et où elles servent de guide pour indiquer de quelle manière l'auteur entendait que soit interprété son poème.

Les répétitions de termes-clés ont été étudiées en détail par la critique, surtout pour la *Genèse B*, où elles sont particulièrement nombreuses et

(495) "Alors il fit comparaître devant lui le bon Abraham".

(496) Sayce, *The French biblical epic*, Ch. 12 "The epic and the Bible", p. 155-59.

frappantes ⁽⁴⁹⁷⁾, mais également pour la *Genèse A* ⁽⁴⁹⁸⁾. -- La sélection des termes étudiés changera naturellement l'éclairage sous lequel est vu le poème.

L'étude que nous ferons de ces deux procédés dans notre commentaire nous permettra de proposer une tentative d'interprétation de chaque poème.

V. Procédés stylistiques

V.1. Versification

V.1.i. Les différents systèmes proposés

La versification vieil-anglaise est une question fort débattue depuis des siècles, et sur laquelle l'unanimité est loin de se faire.

La base des discussions modernes est le système proposé par Sievers ⁽⁴⁹⁹⁾. Sievers regroupe les hémistiches en cinq types nommés A, B, C, D et E, suivant la position relative des syllabes accentuées et inaccentuées; l'accent ne peut porter que sur une syllabe longue, ou sur une brève suivie d'une inaccentuée; une syllabe est considérée comme longue lorsqu'elle a une voyelle longue ou qu'elle se termine par une consonne.

Les cinq types de Sievers sont les suivants ⁽⁵⁰⁰⁾ :

- A / x / x
- B x / x /
- C x / / x
- D / / \ x
- E / \ x /

Bliss ⁽⁵⁰¹⁾ reprend l'analyse de Sievers en subdivisant les types en sous-types en fonction des syllabes d'anacrouse, de l'allitération, de la position de la césure.

(497) par exemple Britton, "Repetition and contrast in the Old English *Later Genesis*", *Neophilologus* 58, 1974, 66-73; Cherewatuk, "Standing, turning, twisting, falling : posture and moral stance in *Genesis B*", *Neuphilologische Mitteilungen* 87, 1986, 537-44; Erhart, "Tempter as teacher : some observations on the vocabulary of the Old English *Genesis B*", *Neophilologus* 59, 1975, 435-36; Hall, "Geongordom and hyldo : serving the Lord for the Lord's favour", *Papers in Language and Literature* 11, 1975, 302-07; Finnegan, "God's *handmægen* versus the devil's *cræft*", *English Studies in Canada* 7, 1981, 1-14.

(498) Hieatt, "Divisions" : theme and structure of *Genesis A*", *Neuphilologische Mitteilungen* 81, 1980, 243-51.

(499) "Zur Rhythmik der germanischen Alliterationsverses", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 10, 1885, 209-314 et 451-545; et 12, 1887, 454-82; *Altgermanische Metrik*, Halle 1893. Le lecteur francophone peut consulter le résumé qu'en donne Verrier dans *Le vers français, formes primitives, développement*, t. III *Adaptations germaniques*, Ch 10 "le vers allitéré", p. 91-143.

(500) / indique un accent principal, x une syllabe inaccentuée, \ un accent secondaire.

(501) *The meter of Beowulf*, Oxford, 1968.

Pope ⁽⁵⁰²⁾ propose une théorie de scansion isochronique où l'un des accents peut être remplacé par un accord de harpe. -- Il nous semble que la variété et l'irrégularité (reflétées par le nombre variable de syllabes) sont partie intégrante de la poésie vieil-anglaise, et que l'isochronie est un concept trop moderne pour pouvoir lui être appliquée. -- Les idées de Pope sont reprises et modifiées par Creed ⁽⁵⁰³⁾, qui propose un essai de scansion d'un passage de la *Genèse A* dans "The offering of Isaac" ⁽⁵⁰⁴⁾.

Cable ⁽⁵⁰⁵⁾ part du principe que les différents degrés d'accentuation des syllabes (accent principal ou secondaire et syllabe inaccentuée) ne sont pas reconnaissables s'ils ne sont pas accompagnés d'un changement de hauteur de la voix, et en conclut que les différents types d'hémistiches correspondent à une mélodie.

Crépin ⁽⁵⁰⁶⁾ remplace la notion d'accent par celle de volume, chaque hémistiche ayant un volume minimum correspondant en gros à deux accentuées et deux inaccentuées. Sa notation permet de rendre compte du poids de l'hémistiche, et explique les variations d'accentuation de certains éléments en fonction du reste du vers.

Nous ne prendrons pas parti dans cette discussion, car le but de notre étude n'est pas de proposer une théorie métrique mais de mettre en lumière les effets stylistiques que permettent les différentes catégories de vers. Nous retiendrons, pour leur facilité d'utilisation, les cinq types de Sievers, dont les noms restent utilisés par la plupart de ceux qui contestent son système, -- tout en ayant conscience qu'ils ne permettent qu'une approximation, inadéquate dans les cas extrêmes qui ne sont pas rares dans la *Genèse B*.

V.1.ii. Effets poétiques liés à la versification

La poésie vieil-anglaise est remarquable par l'irrégularité de son rythme. Chaque hémistiche comporte normalement deux accents (selon certaines théories parfois un ou trois), mais la position relative des syllabes accentuées et inaccentuées varie. Dans les hémistiches de type A et B, les plus fréquents, accentuées et inaccentuées alternent; dans les types C et D les accents sont juxtaposés; dans le type E au contraire ils encadrent l'hémistiche. L'hémistiche peut commencer par une ou plusieurs inaccentuées (types B et C, ou anacrouse), qui permettent à la voix de prendre un élan avant de marquer le premier accent. Le rythme peut être ascendant (hémistiche terminé par un accent) ou descendant (hémistiche terminé par une inaccentuée). L'alternance de différents types de vers permet la variété, mais offre également la possibilité d'effets stylistiques.

(502) *The rhythm of Beowulf*, New-Haven et Londres, 1966.

(503) *Reconstructing the rhythm of Beowulf*, Columbia et Londres, 1990.

(504) *Old English poetry : 15 essays*, 1967, p. 81-86.

(505) *The meter and melody of Beowulf*, Urbana, 1974.

(506) "Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien. Thèse, Paris, 1970.

Le nombre de syllabes inaccentuées varie dans des proportions particulièrement importantes, ce qui modifie le poids du vers. Le minimum est de deux inaccentuées par hémistiche, quoiqu'on trouve exceptionnellement des hémistiches de trois syllabes, qui n'ont donc qu'une inaccentuée (*ælcas twa*, 1338). Il n'y a pas de chiffre maximum, et l'auteur de la *Genèse B*, en particulier, multiplie les inaccentuées, comme cela se pratiquait en poésie saxonne : par exemple le vers 304 *acwæð hine þa fram his hyldo / and hine on helle wearp*, a sept inaccentuées dans le premier hémistiche et cinq dans le second. L'augmentation ou la diminution du nombre des inaccentuées -- indépendamment du type métrique -- joue sur l'effet que produit le vers : ainsi le vers 305a, *on þa deopan dala* (techniquement de type A avec anacrouse, comme 304a), marque-t-il un resserrement du rythme.

Le poète utilise souvent le rythme pour former une trame signifiante parallèle aux mots. Les ressemblances de rythme soulignent le parallélisme des notions : *wordum herigen // modum lufien* (2-3) sont deux hémistiches de type A et représentent également deux manières d'adorer Dieu. Les formules d'introduction *þa ic* + verbe + *gefrægn* (type E avec anacrouse) ont un rythme régulier, rapide -- deux fois $x \times l$, par exemple *þa ic sendan gefrægn* (2542) -- qui convient particulièrement bien au début d'un passage d'action. En revanche lorsque cette formule introduit simplement les paroles de Sara à son mari (*þa ic þæt wif gefrægn*) l'équilibre est rompu par le déplacement du premier accent, et le rythme en est affaibli.

Les effets les plus frappants sont produits lorsque se suivent plusieurs hémistiches de rythme identique ou proche, et qu'intervient brusquement un hémistiche de rythme entièrement différent. Ainsi dans les deux hémistiches de type (relativement rare) E qui marquent l'entrée en scène de Noé (*noe wæs god, / nergende leof*) après un vers de type C + A, l'écartement des accents, séparés par deux inaccentuées, produit un rythme énergique qui attire l'attention.

Le passage où Abraham se prépare à sacrifier son fils (2902-06) présente l'alternance systématique d'hémistiches de type A avec deux (exceptionnellement trois) inaccentuées, et d'hémistiches à quatre inaccentuées (disposées de plusieurs manières, avec au moins deux en début de vers). Cette lancinante alternance de rythme haché et de rythme ample évoque le conflit intérieur du héros, qui se dénoue abruptement par l'accumulation de trois hémistiches de type A au moment où Abraham lève la main pour frapper (2907-8a).

Les vers hypermétriques

Outre l'hémistiche normal, il existe des hémistiches dits hypermétriques, qui comportent trois accents au lieu de deux (selon la plupart des théories — Pope, quant à lui, en fait deux mesures doubles des mesures normales).

On trouve à l'occasion des vers ou des hémistiches hypermétriques isolés, mais le plus souvent ils forment un ensemble. Ces groupes de vers hypermétriques élèvent le ton du passage et le rendent plus solennel⁽⁵⁰⁷⁾, et marquent des moments d'émotion. Ils indiquent parfois aussi de manière rhétorique le début ou la fin d'un paragraphe⁽⁵⁰⁸⁾. L'auteur de la *Genèse A* y a recours occasionnellement, et l'auteur de la *Genèse B* les multiplie dans le début de son poème.

Ainsi dans la *Genèse A* les vers 44-46 marquent la fin d'un paragraphe (15-46, première narration de la chute des anges), et 155-57 introduisent l'œuvre du troisième jour de la création. 1015-19 reflètent l'émotion qu'évoque le thème de l'exil. 2168-70 (au début du passage annonçant la naissance d'Isaac) et 2328-29 (la promesse proprement dite) mettent en valeur cette notion fondamentale. 2406-07 et 2411-12 donnent un ton solennel au passage où Dieu annonce le châtement qui va frapper Sodome. 2855-59 (où Dieu décrit le sacrifice qu'il exige) et 2866-69 (le départ d'Abraham) se répondent en soulignant l'obéissance parfaite du héros, et laissent en même temps deviner l'émotion douloureuse qui n'est pas explicitement indiquée.

Dans la *Genèse B* les vers hypermétriques s'accumulent surtout dans le début du poème, à propos de la chute des anges. C'est cet épisode qui semble avoir le plus touché le poète, comme le montre l'insistance avec laquelle il s'y attarde, multipliant les répétitions et les retours en arrière : les vers hypermétriques traduisent la même charge émotive. Leur utilisation systématique dans cet épisode fait qu'ils ne mettent pas en valeur de manière particulière les passages où ils se situent, mais concourent plutôt à un effet d'ensemble. Après l'indication assez froide, en vers normal, de la création des anges, les vers hypermétriques 250-51 rappellent avec lyrisme le bonheur passé de Lucifer. Le début de la révolte est composé de vers normaux, mais très vite le poète revient aux vers hypermétriques avec 253-51, la deuxième moitié du discours de Lucifer au départ de ses compagnons le décide à tenter l'aventure. Les vers hypermétriques suivent le passage du jour immédiatement 250-512 au jour des ténés de la révolte et la chute des anges. Plus tard trois vers hypermétriques 271-77 évoquent le malheur des démons au bonheur des anges éternels. Ensuite vient le discours de Lucifer, dont le début est en vers normal, mais qui passe à des vers hypermétriques 281-40. Comme Lucifer indique son plan pour se venger de Dieu — dans un ton beaucoup plus orgueilleux de la chute de l'homme — les vers

⁵⁰⁷ J. J. Moore, "Structures used in Old English poetry", *Neophilologus* 25 (1931), 174-81.

⁵⁰⁸ J. J. Moore et G. G. Sauer, "The Anglo-Saxon material: evidence for 'structural' formulas",

hypermétriques sont rares. Les vers 544-46 marquent la fin du discours d'Adam au démon, où il affirme sa foi en Dieu, et les vers 758-62 expriment la satisfaction du démon devant sa réussite. Ceci confirme l'impression que donne la lecture du poème, que l'auteur ne s'implique pas aussi fortement dans ce second épisode que dans le premier.

V.2. Allitération

Le vers vieil-anglais est basé sur l'allitération : l'un ou l'autre, voire les deux mots accentués du premier hémistiche doivent commencer par la même consonne que le premier mot accentué du second hémistiche, l'attaque vocalique comptant comme une consonne.

V.2.i. Choix de l'allitération

Dans l'ensemble du poème, étant donné sa longueur, les proportions des différentes allitérations ne s'écartent pas de la moyenne vieil-anglaise. Ainsi les cinq plus fréquentes sont, dans l'ordre, 0 (= voyelle) s h w f.

Selon Cornell ⁽⁵⁰⁹⁾, les allitérations les plus fréquentes en poésie vieil-anglaise seraient, dans l'ordre, 0 w g s f, et les deux poèmes brefs qu'elle étudie présentent des variations par rapport à cet ordre, reflétant des préférences individuelles. Ces comptages prennent pour base le dictionnaire de Bosworth & Toller, et incluent donc aussi les mots qui n'apparaissent qu'en prose. Surtout, les mots de ce dictionnaire sont classés par ordre alphabétique sans tenir compte des préfixes inaccentués, ce qui fausse les proportions observées. Un comptage similaire prenant pour base le *Sprachschatz* de Grein donne l'ordre suivant : 0 s h w f, c'est-à-dire l'ordre même de la *Genèse A*. -- Le g, initiale de bien des mots commençant par le préfixe inaccentué *ge-*, ne vient plus qu'en septième position.

Ces chiffres globaux masquent des passages où les allitérations, choisies avec plus de soin, ne sont pas celles que l'on attendrait statistiquement.

Allitérations rares

L'utilisation d'allitérations rares -- les plus rares étant celles en *sc* et *n* -- donne une force toute particulière à certains vers.

Dans un grand nombre de vers, bien entendu, l'allitération en *sc* ou *n* n'a pas de rôle poétique, mais est simplement due à la nécessité de faire entrer dans le vers des mots imposés par le contexte. Ainsi de la vingtaine de vers contenant une allitération en *sc*, la plupart emploient les mots *sceop*, *scyld*, *scip*, *sceome*, *sceawigan*, demandés par le contexte. Les allitérations en *n*, quant à elles, ont essentiellement pour but de placer dans le vers les mots *niht*, *norð*, *nædre*, *neorxna-wang*, *noe*. Dans certains cas en revanche les mots allitérants pourraient être remplacés par

(509) "Varieties of repetition in Old English poetry, especially in *The Wanderer* and *The Seafarer*", *Neophilologus* 65, 1981, 292-307, p. 293.

des synonymes, ce qui implique que le choix de l'allitération est volontaire. Si le poète préfère une allitération rare, malgré la difficulté de trouver des mots allitérants, c'est souvent pour produire un effet particulier.

Un vers comme *under sceat werum / scearpe garas* (2064), qui décrit les lances mordant les guerriers endormis, ne répond à aucune contrainte contextuelle, et emprunte peut-être un peu de sa violence au fait que le *sc* est une consonne rare. De même dans la phrase *sceat ne scilling / þæs ic on sceotendum* (2144), l'utilisation de phonèmes inhabituels rend plus frappant le désintéressement d'Abraham. Dans *and his scippende / under sceade gefor* (2740) la situation privilégiée d'Abraham est soulignée par la rareté de l'allitération. Le vers *wolde neosian / nergend usser* (855), qui montre Dieu se préparant à rejoindre Adam et Eve après leur faute, reçoit plus de force du fait de l'allitération.

Répétition d'allitérations

Il arrive souvent que deux vers qui se suivent aient la même allitération. Par exemple, avec des allitérations peu communes : *þæt he mon-cynnes / mæste hæfde // on þam mæl-dagum / mægen and strengo* (1631-2). Ces deux vers, appartenant à la même phrase, forment un véritable couplet ainsi détaché du contexte par son allitération, et soulignent la puissance de Nemrod. Au contraire les deux vers *þe þa nealæhte / niðða bearnum. // noe wæs god, / nergende leof* (1284-5) appartiennent à deux phrases différentes; le poète peut vouloir souligner, par le rapprochement inattendu des allitérations, l'opposition entre Noé le juste et ces hommes que menace le châtement.

Une succession d'allitérations, même communes, comme :

*þara an wæs eber haten,
eþfora semes. of þam eorle woc
unrim þeoda þa nu eðelingas
ealle eorð-buend eþrei hatað.
gewihton him þa eostan ehta lædan* (1645-49),

ne saurait être l'effet du hasard. Elle a pour effet d'unifier et d'isoler le paragraphe qui traite d'Eber, l'ancêtre éponyme des Hébreux. La continuation de l'allitération sur le premier vers de l'épisode de Babel a toutefois l'effet fâcheux de laisser entendre que ce sont les descendants d'Eber qui ont construit cette tour.

V.2.ii. Allitération supplémentaire

Allitération croisée

D'après Morgan ⁽⁵¹⁰⁾, on rencontre dans la *Genèse A* une allitération croisée (abab) tous les 15 vers, une allitération embrassée (baab) tous les 18 vers. Les proportions sont beaucoup plus faibles pour la *Genèse B* : respectivement tous les 25 et 44 vers, chiffres proches de ceux du *Heliand*.

Nombre de ces allitérations portent sur des mots grammaticaux, et sont probablement involontaires : par exemple *and eahta-hund. / ealra hæfde* (1140); *neah gebrungen / gewit þu nergen þin* (2511). Dans bien des cas cependant l'allitération croisée a un effet artistique certain. Parfois elle met en relief la vigueur du rythme : *reðe wæstmæ / ræhton wide* (990, deux hémistiches de type A); *folces sodoma / fæste forsæton* (2491, avec en plus assonance vocalique). Parfois au contraire elle en souligne l'ampleur : *þara þe lyft and flod / lædað and fedað* (1298, deux paires de mots reliés par *and*). Elle met en relation des mots que leur sens rapproche ou oppose : *heofon-rices weard / hergas wurdon* (2073) oppose les adversaires, Dieu et les armées, l'un actif (*weard* "gardien"), l'autre passif (*wurdon* "devinrent"); 2905 *isaac geongne / and þa ædre gegrap* établit un contraste entre ce qui aurait dû faire hésiter Abraham (la jeunesse de son fils), et la rapidité et la violence de son geste lorsqu'il saisit l'épée pour le frapper.

Allitération non métrique

Parfois les mots inaccentués des vers voisins participent à l'allitération. Il s'agit alors d'allitération non métrique.

Les avis sont partagés sur la question de savoir s'il s'agit d'un phénomène volontaire. Le Page ⁽⁵¹¹⁾ fait remarquer que l'allitération non métrique apparaît moins souvent que l'on ne s'y attendrait statistiquement, ce qui signifie que, loin de la rechercher, les poètes l'évitaient. Mais il n'envisage pas la possibilité que les poètes évitaient peut-être ce type d'allitération pour lui donner plus de poids les rares fois où ils l'employaient. Pour une défense et illustration de ce procédé, voir Lewis ⁽⁵¹²⁾, qui en recense les différentes formes, estimant qu'il s'agit d'un procédé poétique à part entière.

L'un des exemples les plus communs d'allitération non métrique est celle qui fait allitérer le dernier accent du second hémistichette avec l'allitération d'un

(510) "Zur Lehre von der Alliteration in der westgermanischen Dichtung", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 33, 1908, 95-151.

(511) "Alliterative patterns as a test of style in Old English poetry", *JEGP* 58, 1959, p. 434-41.

(512) "Plurilinear alliteration in Old English poetry", *Texas Studies in Literature and Language* 16, 1975, 589-602.

vers voisin (enjambement d'allitération), ou avec son homologue d'un vers voisin. Les deux mots sont ainsi associés par-dessus la division en vers.

Par exemple :

*gewiton him þa ædre ellor-fuse
æfter þære spræce spedum feras
of þam hleoðor-stede (2399-2400).*

Les deux mots reliés soulignent la hâte des deux anges à atteindre Sodome.

V.2.iii. Vers bi- et tri-allitérés

L'allitération, qui frappe toujours le premier mot accentué du second hémistiche, peut, dans le premier hémistiche, frapper l'un seulement des mots accentués, ou les deux. On parlera respectivement de vers bi-allitérés et tri-allitérés, et, en anglais, de "double alliteration" et "triple alliteration" (513).

Ce phénomène a été étudié en détail par Reinhard (514) qui démontre que la distribution de ces deux types de vers dans *Beowulf* n'est pas indifférente. Ses conclusions peuvent être étendues à la *Genèse*.

Les vers tri-allitérés sont rares dans trois types de passages :

- ◆ les discours cérémonieux. Dans le discours où Abraham s'excuse auprès d'Abimélek d'avoir fait passer Sara pour sa soeur (2692-2716), on ne rencontre qu'un seul vers tri-allitéré, dû à l'emploi d'une formule, *feonda jēasceaft*. Dans le discours où Abraham refuse l'or du roi de Sodome (2139-61), on n'en trouve que trois.
- ◆ les passages d'introduction : ainsi l'arrivée de Dieu au paradis (852-871, 4 vers tri-allitérés), qui fait contraste avec le début de son discours à Adam (873-9, 7 vers tri-allitérés consécutifs).
- ◆ les passages peu inspirés, comme la vie de Mathusalem (1217b-24a, 1 vers tri-allitéré), ou la création de la lumière (119a-31a, 2 vers tri-allitérés), passages médiocres à bien d'autres points de vue.

Au contraire les vers tri-allitérés s'accumulent dans les passages d'émotion : par exemple l'épisode de la révolte des anges rebelles, et plus particulièrement le moment où ils sont précipités en enfer (48-81, avec 24 vers tri-allitérés sur 33 vers). Les thèmes traditionnels comme le thème de l'exil, empreint d'émotion, sont marqués également par des vers tri-allitérés (928-30, Adam; 1050-4, Caïn). Il en est de même pour l'émotion paisible du bonheur des anges au ciel (14-19, avec 6 vers tri-allitérés consécutifs). En revanche le sacrifice d'Isaac ne contient que trois vers tri-allitérés dans le

(513) Certains critiques anglo-saxons utilisent le terme de "double alliteration" à propos des vers tri-allitérés, considérant qu'il y a deux mots allitérants dans le premier hémistiche. Ils y opposent "single alliteration" lorsqu'il n'y a qu'un mot allitérant dans le premier hémistiche.

(514) *On the semantic relevance of the alliterative collocations in Beowulf*, Berne 1976.

passage suprême où Abraham se prépare à frapper (2897-2913) : ce peut être un moyen de marquer le calme apparent du héros.

Dans la *Genèse B* les vers tri-allitérés sont très nombreux. Il n'y a guère de passages où ils ne dominent pas, mais cette dominante peut être plus ou moins importante. Ainsi dans le discours de Satan, Satan commence par rappeler ses démêlés avec Dieu et le projet de ce dernier de donner le ciel à Adam, et la proportion de vers tri-allitérés est relativement faible (6 en 15 vers); puis il se lamente sur sa position présente, et dans ce passage fortement émotionnel le nombre de vers tri-allitérés augmente (9 en 12 vers, dont 6 consécutifs).

V.2.iv. Collocations de mots allitérants

L'association de deux mots réunis par l'allitération est rarement arbitraire. Le poète cherche à souligner une ressemblance ou un contraste, établissant un rapprochement parfois indépendant de la trame narrative, voire de la syntaxe.

Selon Quirk ⁽⁵¹⁵⁾ l'allitération est un moyen de souligner les relations, complémentaires ou contrastantes, entre les mots qu'elle relie; mais parce qu'elle provoque une certaine attente le poète peut, en décevant cette attente, produire un effet particulier, poignant, sinistre ou ironique. Se basant sur l'article de Quirk, Reinhard ⁽⁵¹⁶⁾ étudie ce phénomène de façon exhaustive dans *Beowulf*.

Certaines de ces collocations sont traditionnelles, et souvent coulées dans une formule : *lastas lecgan* (expression toute faite), *þeoden* et *þegn* (éléments complémentaires), *feasceaft mid feondum* (cliché). C'est le cas de beaucoup de formules auto-allitérantes utilisées dans le premier hémistiche. Les collocations à cheval sur deux hémistiches, voire sur deux vers, sont moins souvent traditionnelles, simplement parce qu'elles ne sont pas figées à l'intérieur d'une formule.

Les collocations de mots allitérants peuvent :

- ◆ résumer une situation : ainsi le rapprochement des trois mots allitérants du vers 305, *hete / hearran / hylde*, résume le passage de la faveur à la colère divines au moment de la révolte de Lucifer.
- ◆ exprimer une relation d'identité ou de complémentarité : ainsi aux vers 267, 283 et 291 les deux mots *geongor-domes* et *god*, reliés par l'allitération, impliquent que la situation de vassal de Dieu est la norme, de laquelle Lucifer cherche à s'affranchir.

(515) "Poetic Language and Old English meter", *Early English and Norse studies presented to Hugh Smith*, Londres, 1963.

(516) *On the semantic relevance of the alliterative collocations in Beowulf*.

- ◆ souligner un contraste inattendu : le rapprochement de *engla* et *ofer-hygde* (22) souligne l'orgueil peu angélique des rebelles. La contradiction entre *broðor* et *blod* au vers 1030 montre le caractère contre nature du meurtre commis par Caïn.
- ◆ anticiper sur la suite des événements : ainsi l'association de *wlite-sciene wif* et de *warnian* (527), de *sceone gesceapene* et de *sceaðena* (549), de *idese* et *unriht* (589) dans la *Genèse B* laisse entendre qu'Eve entraînera Adam à mal faire. Au vers 1985 de la *Genèse A* l'allitération relie *hræs* et *hæleð*, impliquant que ces hommes sont voués à la mort.

L'allitération syllabique, où non seulement la consonne initiale mais aussi la voyelle qui la suit sont répétées, a le même rôle, avec plus de force. Elle souligne cette relation qui reste implicite avec une allitération normale. Par exemple dans le vers *scyldfull mægðe, / scyne and fægere* le contraste entre "belles" et "coupables", mis en valeur par l'allitération syllabique, souligne le danger que représentent les femmes de la race de Caïn.

V.3. Contraintes dues à l'allitération : les synonymes

V.3.i. La poésie des synonymes

L'allitération force le poète à utiliser dans un vers des mots commençant par un son donné. Il choisira, parmi les différents synonymes qui s'offrent à lui, celui qui possède l'allitération requise : ainsi lorsque Dieu a affaire à Noé il est systématiquement désigné par le mot *nergend*, qui allitère avec *noe*. Pour cette raison les synonymes se multiplient dans le vocabulaire poétique, et la poésie vieil-anglaise a été appelée "la poésie des synonymes" (517).

Le nombre de synonymes existant pour une même notion dépend de son importance poétique. Ainsi les termes désignant le roi, le trésor, la bataille, dominent dans la poésie vieil-anglaise; même dans la *Genèse A* on retrouve cette importance dans les scènes de bataille. Dans les poèmes religieux les désignations de la divinité dominent, et c'est le cas de la *Genèse*.

Exemples d'utilisation de synonymes

L'auteur de la *Genèse A* déploie volontiers son stock de synonymes pour démontrer sa virtuosité : ainsi il utilise systématiquement *blod*, *swat* et *dreor* dans une même phrase pour désigner le sang : *and his blod ageat, // cain abeles. / cwealm-dreore swealh // þæs middan-geard, / monnes swate* (985-86). Il utilise *lac*, *gield* et *tiber* chaque fois qu'un sacrifice est décrit, par exemple :

*þa noe ongan nergende lac,
ræd-fæst reðran and recene genam*

(517) Tolman, "The style of Anglo-Saxon poetry", *PMLA* 3, 1887, 17-47, p. 24.

on eallum dæl æhtum sinum (...)
gleaw to þam gielde and þa gode selfum
torht-mod hæle tiber onsægde (1497-1502).

Dans la description des fleuves du paradis il multiplie les termes signifiant "hommes", ce qui, sans véritablement enrichir le passage, pose des problèmes au traducteur. La première phrase est caractéristique à cet égard :

þære hatað ylde, eorð-buende,
fison folc-weras se foldan dæl
brade bebugeð hebeleac utan (221-23).

Le passage décrivant l'enchaînement de Satan dans la *Genèse B* (371-85) multiplie les mots signifiant "chaînes" (sept groupes nominaux et autant d'expressions verbales), dans un passage de construction très soignée, où l'effet est beaucoup plus recherché que celui qu'obtient l'auteur de la *Genèse A* dans les vers cités ci-dessus.

V.3.ii. Composés

Les composés sont l'un des traits les plus caractéristiques de la poésie vieil-anglaise.

Les premiers critiques les désignaient sous le nom de "kenning", mais Brodeur⁽⁵¹⁸⁾ attire l'attention sur la différence entre kenning (qui désigne l'objet par ce qu'il n'est pas) et "kent heiti" (qui le désigne par ce qu'il est). L'utilisation de la kenning, fortement développée en poésie scandinave, est rare en vieil anglais. Les composés si fréquents en poésie vieil-anglaise sont des *kend heiti*.

Selon Brodeur⁽⁵¹⁹⁾ l'utilisation de composés, dont beaucoup n'existent que dans un seul poème, est une marque de l'originalité du poète. Cette remarque est à replacer dans le contexte d'une époque où la théorie de composition orale de la poésie vieil-anglaise considérait la création poétique comme un simple agencement de formules pré-existantes.

La quantité de composés qu'utilise un poète donne une indication sur son degré de maîtrise artistique. D'après les chiffres de Carr⁽⁵²⁰⁾ les composés sont de fréquence moyenne dans la *Genèse A* (deux tous les 7 vers, contre deux tous les 4 vers dans *Beowulf*), mais ils sont souvent répétés et, par rapport à *Beowulf*, peu originaux; la *Genèse B* est le poème qui possède le moins de composés originaux. Ces données confirment l'impression qu'apporte la lecture des deux poèmes, que l'auteur de la *Genèse A* compose de manière compétente mais sans grande originalité dans la tradition poétique vieil-anglaise, et que la *Genèse B* témoigne d'une certaine indépendance vis à vis de cette tradition.

(518) "The meaning of Snorri's categories", *University of California Publications in Modern Philology* 36, 1952, p. 129-48; et *The art of Beowulf*, Berkeley et Los Angeles, 1959, p. 251-3.

(519) *The art of Beowulf*, p. 9.

(520) *Nominal compounds in Germanic*, Londres 1939, p. 413.

Synonymes, allitération et contexte

Nombre de synonymes sont des mots composés ou des compléments au génitif, qui permettent, à partir d'une même base et en variant le premier élément, d'obtenir plusieurs mots de même référent différant par l'allitération : ainsi la série *gasta weard*, *heofon-rices weard*, *lifes weard*, *mon-cynnes weard*, *rodera weard*, *sigora weard*, *wuldres weard*, et les séries parallèles quoique moins complètes où *weard* est remplacé par *cyning* ou *drihten*. La diversité des premiers éléments facilite la tâche du poète, qui n'a qu'à glisser un mot dans la case vide pour obtenir l'allitération voulue.

Dans bien des cas les épithètes paraissent interchangeableables. Selon Niles le composé, avant tout fonctionnel, a pour rôle de fournir un éventail d'allitérations diverses pour un même sens. Un *guð-byrne* est un *byrne* qui allitère en *g*, et un *heaðo-byrne* un *byrne* qui allitère en *h* ⁽⁵²¹⁾. Il oppose *Beowulf* aux *Mètres de Boèce* : dans le premier les composés se regroupent en systèmes productifs, ce qui serait une indication de composition orale. — La position extrême de Niles vient en réaction contre une série de travaux cherchant à démontrer que les synonymes de *Beowulf* sont employés en fonction de nuances de sens ⁽⁵²²⁾.

L'utilisation des épithètes divines dans la *Genèse A* témoigne d'une certaine insouciance. Le poète emploie *nergend* chaque fois qu'il a besoin d'une allitération en *n* — bien qu'il s'agisse du Dieu de l'Ancien Testament, et non du Christ — sans s'embarasser de nuances : à propos de la destruction de Sodome il écrit *oð-þæt nergend god // for wera synne / wylme gesealde // sodoma and gomorra / swearian lige* (1924-26). En revanche il lui arrive de choisir l'épithète appropriée au contexte : le Dieu qui récompense Abraham est *metend* (1809), celui qui veille sur les hommes est *metod man-cynnes*. Une position moyenne paraît donc de mise : l'auteur tente de choisir des synonymes ayant à la fois l'allitération requise et un sens convenant au contexte, mais dans des cas difficiles, comme les allitérations en *n*, il sacrifie le sens à l'allitération.

V.4. Chevilles

Il n'existe pas toujours de synonyme ayant l'allitération voulue. Le poète retarde alors l'expression de cette notion jusqu'au vers suivant et complète le premier par une cheville, souvent placée dans le premier hémistiché.

(521) "Compound diction and the style of *Beowulf*", *English Studies* 62, 1981, 489-503, p. 499.

(522) Ainsi les articles de Brady, "The synonyms for the sea in *Beowulf*", *Studies in honour of A.M. Sturtevant*, 1952; "Weapons in *Beowulf*", *Anglo-Saxon England* 8, 1979, 79-141; "Warriors in *Beowulf*", *Anglo-Saxon England* 11, 1982, 199-246.

Ainsi dans les vers

*no hwæðre gifðe weard
 abrahame þa gyt þæt him yrfe-weard
 wlite-beorht ides on woruld brohte,
 sara abrahame suna and dohra* (1726-29),

les deux hémistiches *wlite-beorht ides* et *sara abrahame* servent uniquement à compléter les deux derniers vers, et un simple pronom (*þæt heo him yrfe-weard*) aurait fait l'affaire s'il n'y avait pas eu la question de l'allitération.

Dans certains passages le poète utilise de manière systématique, pour l'allitération, des épithètes désignant Dieu. Par exemple, dans la *Genèse A*, avec cinq épithètes en six vers :

*miclum spedum. metod engla heht,
 lifes brytta, leoht forð cuman
 ofer rumne grund. rabe wæs gefylled
 heah-cininges hæs. him wæs halig leoht
 ofer westenne swa se wyrhta bebead.
 þa gesundrode sigora waldend...* (121-26).

Dans la *Genèse B* :

*morgena gehwilce, bædon mihtigne
 þa hie ne forgeate god æl-mihtig
 and him gewisade waldend se goda
 hu hie on þam leohte forð libban sceoldon* (848-51).

On trouve cette solution de facilité dans bien d'autres oeuvres, ainsi *Andreas* :

*ic to anum þe,
 middan-geardes weard, mod stapolige,
 fæste fyrhð-lufan, ond þe, fæder engla,
 beorht blæd-gifa, biddan wille
 ðæt ðu me ne gescyrige mid scyld-hetum,
 werigum wroht-smiðum, on þone wyrrestan,
 dugoda demend, deað ofer eorðan* (81-87) (523)

Les épithètes désignant des personnages

Parmi les chevilles, le poète a volontiers recours à des épithètes désignant des personnages. Ceci lui permet d'éviter la répétition du nom propre, de trouver l'allitération appropriée, et de caractériser au passage le personnage. Ces épithètes se divisent en différentes catégories suivant leur degré de spécificité.

Certaines sont adaptées à un contexte particulier, se rapportant à un personnage à un moment donné de sa vie. Il peut s'agir d'un état d'esprit

(523) "En toi seulement, ô Gardien de ce monde, j'affermis mon esprit, le constant amour de mon coeur, et c'est toi, ô Père des anges, glorieux Dispensateur de prospérité, que je veux prier, pour que tu ne me donnes pas en partage, avec ces ennemis mauvais, forgeurs d'iniquité maudits, la pire, ô Juge des multitudes, des morts qui soit sur cette terre".

passager lié à une situation précise : *beorn bliðe-mod* (1800), d'Abraham cherchant un domaine dans la Terre Promise; *ides æwisc-mod* (896), d'Eve après la faute. Il peut aussi s'agir d'une situation provisoire : les termes qui présentent Noé et sa famille comme des "voyageurs" ou des "navigateurs" et Noé comme un "pilote" -- *wæg-liðende* (1395, 1431), *forð-weard scipes* (1436), etc.; la description du roi de Sodome, après la bataille, comme *eorlum bedroren* (2099), *freonda feasceaft* (2100). A force d'être répétées certaines de ces épithètes provisoires acquièrent une valeur plus générale, ainsi les termes qui décrivent Abraham et Sara comme des exilés (*ell-beodig*, *freonda feasceaft*); ainsi également la répétition, à propos d'Abraham et Lot, de formules utilisant le mot *gemyndig*, *lare gemyndig*, *snytra gemyndig*, etc. (1780, 1943, 1899, 2164, 2374, 2465), dont l'accumulation souligne l'obéissance des héros en toutes circonstances.

Une seconde catégorie de formules, caractérisant les personnages à tous les moments de leur vie, implique une louange ou une critique de leur attitude : *se eadega wer*, *þancol-mod wer*, *se halga*, etc.; ou *wlance monige*, *dugeðum dealle*; ainsi que les expressions de type *leof gode*, *metode unleofo*, où le jugement de l'auteur est remplacé par celui de Dieu. Ce jugement ne se rapporte pas à une situation précise, mais à l'ensemble de la vie d'un homme, ce qui explique qu'il puisse y avoir dans certains épisodes un décalage avec le contexte. -- Keiser ⁽⁵²⁴⁾ cite plusieurs cas où, dans la *Genèse A*, les épithètes lui paraissent employées de façon purement conventionnelle, sans que la signification originelle soit encore ressentie : Noé ivre, ou Abraham abusant d'Agar, sont appelés *se eadega wer*. Il nous semble que dans ces exemples où il y a contradiction entre l'épithète et la situation le poète utilise volontairement une épithète laudative pour justifier ou excuser l'acte commis par les élus de Dieu ⁽⁵²⁵⁾. -- L'Eve de la *Genèse B* est caractérisée par des épithètes uniquement laudatives. La plupart insistent sur sa beauté (457, 527, 549, 626, 627, 700, 701, 704, 821, 822); une autre, dans le même ordre d'idées, la présente comme *hand-geweorc heofon-cyninges* (628). Deux fois seulement il est fait allusion à sa bonté, et ce au moment même où, écoutant les paroles du tentateur, elle se laisse pervertir (*idesa seo betste* 578, *eue seo gode* 612). Le décalage avec le contexte souligne la confusion de valeurs à laquelle aboutit l'enseignement du démon.

Certaines épithètes sont des titres neutres, strictement équivalents au nom et ne s'appliquant qu'à une seule personne : ainsi les formules de filiation (*sunu lameches*, *þares eafera*, *broðor arones*, etc.); les formules de souveraineté (*brego egipto*, *wine ebrea*). Ces formules appartiennent à des systèmes traditionnels de la poésie héroïque, et ont pour effet de replacer le

(524) *The influence of Christianity on Old English poetry*, Urbana 1919, p. 14.

(525) voir p. 199.

personnage dans le contexte de sa famille ou de sa race, pour indiquer qu'il se montre digne de ses ancêtres. Il en est de même dans la *Genèse A*, où l'insistance sur les liens de parenté qui unissent Abraham et Lot (*abrahames mæg / lothes mæg, broðor arones / bearn arones*), et le rappel de la race dont est issu Abraham (*wine ebrea*), rattachent ces personnages au peuple élu. D'autres épithètes, plus générales encore, désignent les personnages de manière typique, d'après leur rôle social. Selon Clemoes ⁽⁵²⁶⁾ dans ce type de "langage symbolique" le titre des personnages et leurs actes coïncident; et le rôle d'un roi est de donner une actualisation des attributs royaux enchâssés dans les appellations traditionnelles. Les personnages secondaires sont caractérisés de cette manière dans la *Genèse* : les femmes sont appelées *freolicu fæmne, wif on willan*; les guerriers sont *rofe rincas*, leur chef *fromne folc-togan*. Les rois reçoivent les épithètes typiques de *sinces brytta, æðelinga helm, folces weard*, etc. — Une seule fois le manuscrit indique *synna brytta* pour Abimélek, mais au vu des autres exemples il s'agit certainement d'un lapsus du scribe. — Ces rois se trouvent souvent en conflit avec Abraham. Le décalage que l'on remarque dans certains contextes entre les actions de ces personnages et les épithètes typiques qui les désignent souligne le fait qu'ils ne remplissent pas le rôle que leur impose la société. C'est le cas de Pharaon et Abimélek, dont le poète critique la conduite, et, de manière un peu différente, du roi de Sodome dont il se moque.

Les épithètes les plus intéressantes pour l'interprétation du poème sont celles de la seconde catégorie, celles qui portent un jugement d'ensemble sur la vie du personnage, car elles donnent des indications sur la manière dont le poète considère les héros bibliques. Les mêmes épithètes sont souvent utilisées pour plusieurs personnes, et établissent ainsi un réseau de correspondances, non seulement entre les personnages du poème, mais aussi avec d'autres oeuvres, car le même vocabulaire est commun à l'ensemble des poèmes religieux.

Parmi les personnages mauvais, les termes *gode unleofe* (1268, 2454), et *metode lað* (1269, 1934) sont utilisés à la fois des géants que détruit le déluge et des Sodomites que détruit le feu du ciel. On trouve aussi *lað gode* dans la *Genèse B*, utilisé à propos du démon, et des humains subissant son influence (452 576 630 647). Ce type de formule désigne également Holopherne (*nergende lað, Judith* 45), et les démons (*criste laðe, Guthlac* 577). On peut considérer qu'il s'agit de "termes techniques" désignant les adversaires de Dieu promis à l'enfer. Dans la *Genèse A* les termes *wær-leas* (67) et *wær-loga* (36, 1266, 2411, 2532) désignent eux aussi les géants et les Sodomites, auxquels s'ajoutent les anges rebelles, qui sont les pécheurs par excellence. Les autres personnages que l'on peut considérer comme mauvais,

(526) "Symbolic language".

ceux avec lesquels Abraham se trouve en conflit (Pharaon, Abimélek, Kodor-Laomer), ne reçoivent que des épithètes royales typiques, et seul le décalage avec le contexte peut indiquer une critique de l'auteur. On peut donc considérer qu'il y a deux catégories d'impies, les pécheurs irrécupérables avec lesquels il vaut mieux ne pas frayer (comme le montre l'exemple de Lot, qui perd tous ses biens pour s'être installé à Sodome), et des hommes mauvais sans doute, mais accessibles à la crainte de Dieu, comme Pharaon et Abimélek, avec qui il est éventuellement permis de faire alliance, comme le fera Abraham à la fin du poème.

Les épithètes appliquées aux personnages bons sont plus nombreuses, et nous ne sélectionnons ici que les plus fréquentes. L'adjectif *wær-fæst* s'utilise de manière très générale, de Dieu (1320, 1549, 2587, 2901), mais aussi d'Abel (1011), Térah (1740), Abraham (1819, 1897, 2026, 2169) et Lot (1897, 2598). Il s'oppose à *wær-leas* et *wær-loga* et évoque le thème de l'Alliance, *wær*. On le retrouve utilisé dans différents poèmes à propos de Dieu (*Andreas* 416, *Christ* 384), sainte Julienne (*Juliana* 1238), les Israélites (*Daniel* 194), saint André (*Andreas* 1273, 1310). — S'opposant à *gode unleofe*, *leof gode* et ses variantes *nergende / waldende leof* caractérise les trois principaux justes, Noé (1146), Abraham (1773, 2738) et Lot (2598). Les mêmes termes désignent divers saints personnages : sainte Julienne (*Juliana* 131), Moïse (*Exode* 12), saint André (*Andreas* 1579), Judas Cyriacus (*Elene* 1047), Guthlac (*Guthlac* 1062). — L'expression *se eadega (wer)* s'applique elle aussi Noé (1476, 1562), Abraham (1885, 2234, 2826, 2834, 2877, 2926) et Lot (2597). On la retrouve dans *Guthlac* (590, 1105, 1163, 1224) pour désigner le saint. L'adjectif *eadig* signifie "heureux, prospère, riche", mais aussi "heureux grâce à Dieu, béni de Dieu", et par conséquent "saint".

Deux termes rapprochent tout particulièrement Noé et Abraham, les deux hommes avec qui Dieu fait alliance. *Monna leofost* est l'expression par laquelle Dieu s'adresse à Noé (1328) et Abraham (1749), pour leur ordonner un voyage (l'entrée dans l'arche, le départ pour la Terre Promise) dont ils seront récompensés par son alliance. Dans *Daniel* 36-37 *metode dyrust* et *drihtne leofost* s'appliquent aux Israélites, le peuple élu. On peut considérer *leofost* moins comme un terme d'affection que comme un terme technique ayant la valeur d'"élu". — L'expression *se halga* est utilisée de Dieu (161 1744 2057 2696), d'un ange (22971, et également de Noé (1424) et d'Abraham (1898, 2039, 2163, 2750, 2840, 2865). C'est le complément du titre d'élu, la sainteté qui est la conséquence de la familiarité avec Dieu.

Deux formules sont utilisées à propos d'Abraham et Lot uniquement : *þeaw-fæst and gepyldig* (1942, 2663), qui insiste sur leurs qualités morales, et *drihtne / metode gecoren(e)* (1818, 2723), moins fort que *monna leofost* puisque pluriel, mais qui marque néanmoins la protection divine. Cette

expression s'applique à Abraham et Lot ensemble, avant la vocation d'Abraham, puis à Lot seul. Elle est également utilisée dans *Daniel* des trois enfants (*Daniel* 92) et de Daniel lui-même (*Daniel* 735), dans *La vie des Apôtres* des douze apôtres (*Vie des Apôtres* 5), dans *Juliana* de l'héroïne (*Juliana* 605, *criste gecorene*) – c'est-à-dire d'hommes et de femmes saints, mais qui n'ont pas avec Dieu la relation privilégiée qui est celle de Noé ou d'Abraham.

Enfin seul Abraham, le saint homme par excellence et le modèle de tout chrétien, est appelé *wis-hydig* (*wer*) (1816, 1823, 2053, 2257) – chaque fois d'ailleurs dans une situation où il fait preuve de plus de prudence que de vraie sagesse. Ce terme ne se rencontre que dans la *Genèse A*, et il est donc difficile de déterminer quelle en est exactement la valeur. La répétition du mot indique, nous semble-t-il, qu'il s'agit d'un terme de louange, et que son utilisation dans des situations où a priori il ne se justifie pas a pour but de tempérer l'impression défavorable que pourrait donner l'attitude d'Abraham.

V.5. Effets décoratifs

V.5.i. Variation

La variation est la répétition d'une même idée en termes différents (527). La variation, élément syntaxiquement et logiquement superflu, est utile pour l'allitération, mais sa fonction ne se limite pas à cela, et elle joue un rôle important au niveau du style.

Par suite de ce procédé une expression synonyme suit le mot varié, soit immédiatement (par exemple : *him þa brego engla, // god-spedig gast* (1008-9), soit de manière disjointe (*þe wið metode æfre / men gefremeden, // eorð-buende* (998-9).

Parfois plusieurs éléments sont répétés, ce qui peut donner lieu à des passages complexes où la narration progresse lentement, avec des retours en arrière : ainsi dans le récit du meurtre de Caïn, où le poète varie de manière parallèle la désignation du crime et de la victime :

(527) Certains critiques ne parlent de variation que si la structure grammaticale reste identique (Greenfield, *The interpretation of Old English poems*, Londres & Boston, 1972, p. 64; Robinson, "Two aspects of variation in Old English poetry", *Old English poetry : essays on style*, 1979, 127-45, p. 129). D'autres admettent différentes catégories de variation suivant qu'il y a ou non identité de structure syntaxique (Brodeur, *The art of Beowulf*; Leslie, "Analysis of stylistic devices and effects in Anglo-Saxon literature", *Stil und Formprobleme in der Literatur*, Heidelberg 1959; Standop, "Formen der Variation im Beowulf", *Festschrift Mertner*, 1969, 55-63).

*ic on morðor ofsloh
honda gewemde
fylde mid folmum*

*minra sumne hylde-maga,
on caines cwealme mine,
fæder enoses,
ord-banan abeles,
weres.*

eorðan sealde wæl-dreor

Cette technique a été comparée aux savants entrelacs de l'art anglo-saxon (528).

La variation a pour effet de donner du volume à un passage. L'auteur de la *Genèse A* l'utilise souvent pour gonfler certains épisodes qui ne se prêtent pas à un véritable développement, comme dans l'exemple mentionné ci-dessus. Elle donne aussi de la dignité aux introductions de discours, et prête ainsi plus de poids aux paroles qui vont être prononcées. Dans le passage (2173-74) :

*abraham þa andswarode
dæd-rof drihtne sine,
frægn hine
dæg-rime frod.*

elle met en relief le courage d'Abraham qui s'adresse à Dieu pour lui faire des reproches (529).

V.5.ii. Paronomase et écho

Paronomase

La paronomase, dont l'utilisation en poésie vieil-anglaise est décrite dans l'article de Frank (530), est un procédé stylistique qui associe deux mots de forme voisine, dont en général les consonnes radicales sont identiques tandis que les voyelles peuvent varier. Ces mots sont supposés étymologiquement apparentés, et la paronomase reflète une relation sémantique entre les mots qu'elle relie. Lorsque ces mots ne sont pas réellement apparentés cette relation est créée par le poète.

Deux paronomases classiques associent Dieu et le bien, l'homme et le mal. On les retrouve dans la *Genèse* : *gode æfter gode ænigum; mid mandædum / men beswican* (451), *hwæt wæs monna / manes on eorðan* (1271). La paronomase également traditionnelle de *lif* "vie" et *lof* "louange" se rencontre aussi dans le poème (16, 468).

Dans le vers *grimme wið god gesomnod : / him þæs grim læn becom*, l'utilisation de la paronomase souligne la justice du châtement qui frappe les rebelles selon la loi du talion.

(528) Leyerle, "The interlace structure of *Beowulf*", *University of Toronto Quarterly* 37, 1967-8, 1-17; Schröder, "Stylistic analogies between Old English art and poetry", *Viator* 5, 1974, 185-97.

(529) voir vol. II, p. 591.

(530) "The use of paronomasia in Old English scriptural verse".

La paronomase qui associe *ofæt* "fruit" à *æt* "mange" dans le discours du démon à Adam, puis à Eve (500, 564), implique que puisque la forme des deux mots est voisine le fruit est bon à manger. Il n'en est naturellement rien, et l'auteur de la *Genèse B* semble mettre en garde contre une trop grande confiance dans les apparences, phonétiques ou autres.

Selon Frank la paronomase est souvent utilisée pour souligner les moments de l'Ancien Testament qui préfigurent les événements du Nouveau Testament : ceci permet d'associer les deux époques sans cependant s'écarter du niveau d'une traduction littérale de l'Ancien Testament. Ainsi par les jeux de mots sur *word* et *weard*, le poète note l'identité de Dieu et du Verbe, traduisant *dixitque Deus* de manière à souligner que Dieu (*weard*, 144, 163) a créé les choses *þurh his agen word* (130, 149, 158) ⁽⁵³¹⁾.

Echo

L'écho est la répétition, à plusieurs vers d'intervalle, d'une même racine ou d'un même mot, dans des acceptions ou sous des formes différentes.

Il n'y a pas consensus sur ce dernier point. Kintgen ⁽⁵³²⁾, qui offre une classification des différents types d'écho, comprend dans ce qu'il appelle écho la simple répétition de mot, tandis que Beaty ⁽⁵³³⁾, qui donne une liste d'une soixantaine d'exemples tirés de *Beowulf*, n'y inclut pas les mots répétés sous une forme identique. — Nous estimons nécessaire d'établir une distinction entre écho et répétition, et l'essence de l'écho nous paraît être la tension entre ressemblance et différence des mots qui y participent.

En ce qui concerne la distance maximale entre deux éléments d'un écho, distance que Beaty ⁽⁵³⁴⁾ fixe arbitrairement à dix-sept vers, nous adopterons une position peu dogmatique, et considérerons que les échos ne doivent pas être si éloignés l'un de l'autre que le lecteur ou l'auditeur ne songe pas à les rapprocher. Cette distance variera en fonction de bien des facteurs. Un mot remarquable, soit en lui-même, soit par sa position, soit parce qu'il est mis en relief par un changement de rythme, une allitération particulière ou un effet de rime, frappera l'attention et pourra fonctionner dans un écho même à une distance relativement importante. De même dans un passage où un écho a déjà été établi par plusieurs utilisations, une reprise nouvelle, même éloignée des autres, ne passera pas inaperçue.

L'écho a pour effet premier d'unifier un passage, et d'y apporter une densité plus forte. Il a aussi un rôle thématique. Dans la *Genèse B*, la

(531) "Paronomasia", p. 211.

(532) "Echoic repetition in Old English poetry, especially in the Dream of the Rood", *Neuphilologische Mitteilungen* 75, 1974, 202-23.

(533) "The Echo-word in *Beowulf*, with a note on the *Finnsburg* fragment", *PMLA* 49, 1954, 365-73.

(534) "The echo-word", p. 367.

multiplication des verbes formés sur le radical *wend-*, en particulier dans le passage où Satan explique son plan pour se venger de Dieu, explore les conséquences de cette déviation de la norme que Satan veut imposer à Adam et Eve. L'écho permet aussi de tirer la morale d'un passage, comme le démontre Kintgen ⁽⁵³⁵⁾ à propos du double écho de *þrym* et *fæst* dans le passage 8-9, 15 et 26-7 de la *Genèse A*. Chaque terme repris par l'écho participe des nuances de sens des emplois précédents, et les connotations s'accroissent sur le dernier terme de la série, lequel les résume et les dépasse. Ils peuvent, comme l'indique Kintgen à propos de *l'Errant* ⁽⁵³⁶⁾, produire ainsi une trame subliminale parallèle à celle du récit, dont elle révèle les implications, et mener parfois à une conclusion différente. L'épisode de la guerre dans la *Genèse A* en donne un exemple ⁽⁵³⁷⁾.

L'auteur de la *Genèse A* a volontiers recours à l'écho, dans de brefs passages ou au cours de longs développements, et manie cet outil avec compétence. Il a néanmoins tendance à utiliser des échos dont les différents termes sont séparés par des intervalles importants, ce qui en diminue la force -- Kintgen note que les échos de la *Genèse A* sont plus nombreux mais moins apparents que ceux du *Seafarer* --; en comparaison avec des poèmes plus courts, même les passages les plus riches en échos de la *Genèse A* paraissent diffus. L'auteur de la *Genèse B*, quant à lui, préfère les simples répétitions, dont il fait un grand usage.

V.6. Structures rhétoriques ⁽⁵³⁸⁾

V.6.i. Structures encadrantes

Les structures encadrantes ("envelope patterns" en anglais) se reconnaissent à la répétition, au début et à la fin de l'ensemble ainsi isolé, de mots ou d'idées identiques. Toutefois une simple répétition ne suffit pas : la partie centrale doit constituer une unité logique.

Le premier hémistiche de la *Genèse A*, *us is riht micel*, est repris par *wæs heora blæd micel* (16b) -- noter la position identique de *micel* en fin de proposition et après un nom, et surtout le rythme semblable. Les seize vers ainsi enchâssés développent le thème de la louange, qui sert d'introduction au poème.

Parfois deux ou trois structures encadrantes s'emboîtent l'une dans l'autre, sous la forme "abba" ou "abcba". Ces emboîtements de structures

(535) "Echoic repetition", p. 213.

(536) "Wordplay in the *Wanderer*", *Neophilologus* 59, 1975, p. 119.

(537) voir vol. II, p. 558-59.

(538) Les structures rhétoriques qui délimitent les paragraphes en poésie vieil-anglaise ont été décrites par Bartlett (*The larger rhetorical patterns*).

encadrantes sont un trait caractéristique de la *Genèse B*, mais existent aussi dans la *Genèse A*. Par exemple aux vers 600-09⁽⁵³⁹⁾ :

þa MEAHTe HEo WIDE geseon
þurh þæs laðan læn þe hie mid ligenum beSWAC,
dearnenga bedrog,
þe hire for his dædum com
þæt hire þUHTE
hwitre
heofon and eorðe,
and eall þeos woruld wlitigre, and geweorc godes
micel and mihtig --
þeah heo hit þurh monnes geþEAHT
ne sceawode,
Ac se sceaða georne
SWICode ymb þa sawle, þe hire ær þa siene onlah,
þæt HEo swa WIDE wlitan MEAHTe
ofer heofon-ric.

Rôle des structures encadrantes

Le rôle de ces procédés rhétoriques est double, structural et sémantique.

Avant tout les structures encadrantes isolent des paragraphes, et donnent ainsi une structure au poème, indépendamment de la division – parfois arbitraire – en sections. Ceci est indispensable dans une œuvre où les vers sont copiés à la suite l'un de l'autre dans le manuscrit : la structure n'est pas indiquée par une division en strophes comme dans un poème moderne; elle doit être présente dans le texte lui-même. Tous les paragraphes du poème ne sont pas marqués de structures encadrantes ou d'autres structures rhétoriques, mais un grand nombre le sont.

A l'intérieur du paragraphe ainsi isolé, les structures encadrantes jouent un autre rôle en rapprochant ou isolant certains vers.

Lorsque la forme est "aba" (ou "abcba"), l'élément central est mis en relief : le poète place dans cette position une notion qu'il désire mettre en valeur. Cette structure s'oppose à celle de la Bible, généralement linéaire et où l'élément important est placé à la fin. La comparaison de la Vulgate et de la *Genèse A* le démontre de manière frappante.

Les éléments périphériques sont mis en parallèle deux à deux de chaque côté de l'élément central, ce que soulignent les correspondances de mots. Le poète attire ainsi l'attention sur une identité (parfois inattendue), une opposition, ou, souvent, une progression. Par exemple le contraste entre la puissance de Lucifer et celle de Dieu est souligné par la reprise de *gesett* (Lucifer, passif) par *sitēð* (Dieu, actif), encadrant le passage où est pour la première fois envisagée la révolte (252-60).

(539) Les répétitions de mots sont indiquées par des majuscules.

Parfois il y a un contraste, voire une contradiction, entre éléments périphériques et élément central, contraste sur lequel met l'accent la disposition en structure encadrante.

Parfois (dans la *Genèse B* en particulier) l'ensemble de la structure donne une impression de circularité : à la fin d'un développement parfois long, on se trouve revenu au point de départ. Des exemples de ce phénomène se rencontrent entre autres dans la parenthèse à l'intérieur de la harangue de Satan, et au début du discours du démon à Eve.

V.6.ii. Autres types de structures rhétoriques

Dans les structures parallèles ("parallel structure") se succèdent deux éléments similaires, ou davantage. Le cas le plus remarquable est la description des deux arbres dans la *Genèse B*, opposés terme à terme dans un long paragraphe (467-90).

Dans les structures croissantes ("incremental structure"), au parallélisme s'ajoute une progression du premier au dernier élément; elles sont en particulier illustrées par les différentes étapes du voyage d'Abraham vers la Terre Promise (1767-1804).

Les ajouts ornementaux ("decorative inset") coupent le fil du récit par une description, un passage moralisateur, etc : par exemple la description de l'arbre du péché après le crime de Caïn (987-95).

En étudiant de près le poème, aussi bien la *Genèse A* -- malgré le handicap du modèle biblique -- que la *Genèse B*, on se rend compte que l'ensemble peut se décomposer en paragraphes dont la majorité sont marqués par des structures rhétoriques.

V.7. Thèmes et motifs

V.7.i. Généralités

Les poèmes vieil-anglais sont en grande partie bâtis à partir de thèmes hérités de la poésie orale, où ils avaient pour rôle de faciliter l'improvisation -- ou la mémorisation. Le thème est défini comme une présentation stéréotypée de détails conventionnels utilisés pour décrire une scène donnée, sans qu'il y ait nécessairement répétition de termes. Les motifs sont des éléments subalternes utilisés dans un thème donné ⁽⁵⁴⁰⁾.

(540) Les thèmes sont en particulier étudiés par Magoun, qui dans "The theme of the beasts of battle in Anglo-Saxon poetry" (*Neuphilologische Mitteilungen* 56, 1955, 81-90) définit le concept de thème et en propose un exemple avec celui des "animaux de carnage"; par Fry ("Themes and type-scenes in *Elene* 1-113", *Speculum* 44, 1969, 35-45), qui suggère une redéfinition des concepts; par Crépin, qui dans son édition de *Beowulf* (Göppingen, 1991) donne une liste de thèmes et motifs apparaissant dans ce poème.

Dans la *Genèse A* des passages entiers peuvent s'analyser comme une succession de motifs et de thèmes, en particulier l'épisode de la vocation d'Abraham (1767-1804), et celui de la guerre (1960-2095). Au contraire thèmes et motifs sont rares dans la *Genèse B*, comme le sont d'une manière générale tous les traits stylistiques qui caractérisent la poésie héroïque traditionnelle.

V.7.ii. Thèmes liés au voyage

De nombreux thèmes de la *Genèse A* concernent le voyage, ce qui n'a rien de surprenant dans un poème dont la plus grande partie est consacrée à des nomades.

Migration

Le thème de la migration s'utilise pour décrire le départ définitif d'un personnage d'un lieu où il a séjourné quelque temps. Ce départ se fait avec armes et bagages, et c'est sur ce motif qu'insiste le poète. On en trouve de nombreux exemples dans la *Genèse A* (1356-62, 1649-50, 1730-5, 1746-8, 1767-78, 1844-5, 1873-9, 1928-31, 2621-3), mais il n'en existe pas en dehors de ce poème : c'est donc une création de l'auteur⁽⁵⁴¹⁾. On peut suivre toutes les étapes de la création de ce thème, depuis les esquisses les plus schématiques, par exemple dans l'épisode de la tour de Babel, jusqu'à la formulation définitive dans les voyages d'Abraham.

La forme de base est him *þa X gewat æhta lædan*, + lieu de départ et/ou d'arrivée (+ variations, en particulier énumération des objets emportés) (+ formule d'obéissance).

Par exemple :

*Da abraham æhte lædde
of egypta eðel-mearce;
hie ellen-rofe idese feredon
bryd and begas, þæt hie to beplem,
on cuðe wic ceapas læddon,
eadge eorð-welan oðre siðe,
wif on willan and heora woruld-gestreon* (1873-79).

La répétition de ce thème donne une structure à certains passages : ainsi deux scènes de migration encadrent l'épisode d'Égypte (1844-45 et 1873-79) et le mettent en valeur. L'épisode de la vocation d'Abraham se décompose en une série d'exemples de ce thème disposés sous forme de structure croissante. En même temps, la répétition du thème met l'accent sur l'errance du héros, qui se déplace sans cesse sans jamais trouver où s'arrêter.

(541) Doane, *Genesis A*, p. 81-82.

Recherche de terres

Concurremment au thème de la migration, le poète utilise dans certains passages le thème voisin de la recherche de terre : une fois arrivé au terme de son voyage, le héros examine les lieux pour se choisir un territoire. La structure de base est *him þa X gewat land sceawigan* + lieu (+ *oð-þæt* + arrivée). Ce thème est utilisé dans l'épisode de la vocation d'Abraham (1779-84 et 1793-99), et également à propos de l'installation de Lot, d'abord chez les Sodomites (1920-21), puis, après la destruction de Sodome, dans une caverne (2593-97). Par exemple :

*him þa lot gewat land sceawigan
be iordane, grene eorðan.* (1920-21)

ou :

*Ac him loth gewat
of byrig gangan and his bearn somed
wæl-stowe fyrr wic sceawigan,
oð-þæt hie be hliðe heare dune
eorð-scræf fundon* (2593-97).

Arrivée du voyageur

Le thème de l'arrivée du voyageur a été décrit par Clark ⁽⁵⁴²⁾. Le détail central de la scène est le moment où le voyageur aperçoit au loin la ville, qui brille et/ou frappe le regard par ses hautes murailles; l'atmosphère est généralement joyeuse. La structure de base est : verbe de mouvement + *oð-þæt* (+ *magan*) + verbe de perception + description du but. Il en existe trois exemples dans la *Genèse A* : l'arrivée d'Abraham en Egypte, celle des anges devant Sodome, et celle d'Abraham en vue de la colline où il doit sacrifier Isaac.

On peut voir dans ce thème une spécialisation du thème du "héros sur la plage", décrit par David Crowne ⁽⁵⁴³⁾, qui présente le héros au début ou à la fin d'un voyage, se tenant avec ses compagnons sur une plage, devant une porte, ou de manière plus générale à la frontière de deux mondes, le poème comportant à cet endroit une indication de lumière. Ce thème trop vague a été retrouvé dans toutes sortes de contextes ⁽⁵⁴⁴⁾; il ne présente donc guère d'intérêt en tant qu'outil critique, et la définition plus stricte de Clark a

(542) "The traveller recognizes his goal : a theme in Anglo-Saxon poetry", *Journal of English and Germanic Philology* 64, 1965, 645-59.

(543) "The hero on the beach : an example of composition by theme in Anglo-Saxon poetry", *Neuphilologische Mitteilungen* 61, 1960, 362-72.

(544) Lendinara, ("L'eroe sulla spiaggia", *AION* 20, 1977, 81-97), envisage comme origine la dernière apparition du Christ à ses disciples au bord du lac de Tibériade; Renoir, "Germanic theme and Indo-European origin", (*Neuphilologische Mitteilungen* 88, 1989, 111-16), le signale dans l'*Iliade*.

l'avantage de se rapporter à une situation précise, qui permet d'établir des comparaisons entre les différentes occurrences.

Exil

L'exil est une notion-clé de la poésie germanique ⁽⁵⁴⁵⁾. Greenfield ⁽⁵⁴⁶⁾ montre que les différents poèmes emploient le même type de formules; les principaux motifs sont le départ, le statut de l'exilé, la tristesse. L'auteur de la *Genèse A* utilise ce thème typiquement germanique à propos de coupables chassés par Dieu -- les anges rebelles, Adam et Eve, Caïn. Il attire ainsi la pitié sur ces exilés qui pourtant méritent amplement leur sort. Paradoxalement il reprend le même thème à propos d'Abraham et Lot dans leur vie nomade, conservant la même atmosphère mélancolique, en contradiction avec les faits qui les montrent vivant sous la protection de Dieu. -- Est-ce parce qu'il s'est laissé entraîner par le thème traditionnel, ou parce qu'il l'utilise dans un sens plus spécifiquement chrétien?

Description de la patrie perdue

Le motif de la patrie perdue est introduit par la formule *him on laste*, suivie d'une description de ce que les exilés laissent derrière eux : pour les anges rebelles, le ciel (86-89); pour Adam et Eve, le paradis (945-50); pour les hommes de Babel, leur tour inachevée (1699-1701); et, par extension, pour les rois vaincus, leurs compagnons morts (2075-76). Ce motif est utilisé dans un contexte de châtement, et contient une notion de regret, comme le thème de l'exil. Par exemple :

*him on laste setl
wuldor-spedum welig wide stodan
gifum growende on godes rice,
beorht and geblæd-fæst (86-89).*

V.7.iii. Thèmes et motifs divers

Le thème du sacrifice apparaît à de nombreuses reprises dans le poème, mais ne fait que reprendre les éléments de la Bible.

Les thèmes des préliminaires à la bataille et de la bataille proprement dite sont constitués de nombreux motifs traditionnels, dont le plus célèbre est celui des animaux de carnage. Nous les détaillerons dans le commentaire des scènes de bataille.

Le motif de l'obéissance à Dieu, exprimé dans les formules *be frean hæse*, *swa him bebead metod*, etc., s'ajoute à de nombreux thèmes comme la

(545) voir p. 188.

(546) "The formulaic expression of the theme of exile in Anglo-Saxon poetry", *Speculum* 30, 1955, 200-06.

migration ou la recherche de terre. Il est un leitmotiv de l'épisode du sacrifice d'Isaac.

Le motif de la hâte, signe de l'action héroïque⁽⁵⁴⁷⁾, mais aussi de l'empressement à obéir aux ordres de Dieu, se rencontre dans tout le poème, mais plus particulièrement dans le voyage d'Abraham vers la colline où il doit sacrifier son fils.

V.7.iv. Utilisation des thèmes

La réutilisation d'un même thème à différents endroits du poème permet d'associer différents épisodes, faisant ressortir les ressemblances ou au contraire les contrastes de situation. Lot s'en va à la recherche d'un domaine sur les riches terres des Sodomites, puis d'une caverne sur une montagne inaccessible, et c'est parce qu'il s'est montré trop avide lors de la première scène, qu'il finira ses jours dans le dénuement.-- Les sacrifices se succèdent dans le poème, mais le dernier sera celui où Abraham devra offrir son propre fils. -- La répétition du thème de l'arrivée du voyageur associe trois moments de danger, dont le dernier est l'épisode suprême du sacrifice d'Isaac.

(547) Redwine, "Ofost is selest : the pragmatics of haste in *Beowulf*", *Studia neophilologica* 54, 1982, 209-16.

Chapitre 5

Introduction à l'édition

I. L'établissement du texte

I.1. Erreurs et émendations

Le manuscrit qui nous est parvenu date des environs de l'an mil, mais les poèmes qu'il contient sont antérieurs à cette date et ont été recopiés plusieurs fois : c'est dire qu'au cours de la transmission des modifications ont pu s'introduire dans le texte ⁽⁵⁴⁸⁾. De nombreuses modifications du texte d'origine sont dues à des erreurs de plume du scribe, confusion de lettres, dittographie, oublis. Dans un petit nombre de cas même, peut-être lorsque l'original était abîmé ou mal écrit, il semble copier sans comprendre. C'est ce que montre la division des mots dans *hyge wæl / mos teah* (980, pour *hyge-wælm asteah*), *fæderne breðer* (1628, longtemps interprété comme "le frère de son père"; la leçon correcte est *fæder nebroðes*, "le père de Nemrod"), *on agen* (1829, pour *onegan*), *oð leni / or* (2091, pour *oðle nior*).

Pour la *Genèse B* se pose le problème supplémentaire de la traduction. Telle forme incorrecte en vieil-anglais remonte peut-être à une forme parfaitement acceptable en vieux-saxon : c'est le cas de *hell*, utilisé pour *helle* au vers 331, et défendu par Klaeber ⁽⁵⁴⁹⁾. Il se peut que certains vers métriquement incorrects soient simplement mal traduits. Les vers 249 et 283 n'ont pas d'allitération; Etmüller ⁽⁵⁵⁰⁾ propose de remplacer, dans le premier, *fyligan* "accomplir" par *ful-gan* "suivre" pour avoir une allitération en *g*, tandis que Kock ⁽⁵⁵¹⁾ suggère que *bugan* "se courber", dans le second, serait une erreur de traduction pour *begean* "reconnaître" avec allitération en *g*. -- Devant ce type de problèmes, nous ne chercherons pas à rétablir le texte tel qu'il aurait dû être traduit, mais simplement le texte vieil-anglais primitif, ne corrigeant que les éventuelles erreurs ajoutées par les scribes successifs.

Junius a pratiquement imprimé le poème tel qu'il apparaissait dans le manuscrit. L'essentiel du travail d'émendation s'est fait en un quart de siècle, dans les éditions de Thorpe, Bouterwek et Grein, et l'article de Dietrich ⁽⁵⁵²⁾. Beaucoup des émendations nouvelles proposées au tournant du siècle, par exemple par Graz ⁽⁵⁵³⁾, qui s'appuyait sur la métrique, ont été abandonnées depuis : l'édition de Holthausen (1914) incorpore 288 émendations pour la seule *Genèse A*, dont la grande majorité ne seront pas retenues ici.

(548) Nous n'aborderons pas ici le problème des éventuelles corrections ayant pour but de traduire le poème dans un autre dialecte

(549) "Notes on Old English poems", *Journal of English and Germanic Philology* 12, 1913, 252-61, p. 254.

(550) *Engla and seaxna scopas and boceras*, 1850, p. 178.

(551) "Plain points and puzzles", *Lunds Universitets Årsskrift* 17, 1921, 1-25, p. 11-12.

(552) Dietrich, "Zu Cädmon", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 10, 1856, 210-67.

(553) "Beiträge zur Textkritik der sog. Caedmon'schen Genesis", *Englische Studien* 21, 1895, 1-27; et *Festschrift für Schade*, Königsberg, 1896, 67-77.

Hoops ⁽⁵⁵⁴⁾ pose les principes d'une attitude conservatrice faisant contraste avec la vague d'émendations du début du siècle dont l'édition de Holthausen donne un exemple. Il nous faut, dit-il, accepter ce qui paraissait au scribe du Xe siècle linguistiquement et métriquement admissible, et ne corriger que les erreurs et contre-sens manifestes, de manière à ne pas dissimuler les changements phonétiques dont témoignent nos manuscrits. La position contraire est défendue par Sisam ⁽⁵⁵⁵⁾, qui met l'accent sur les modifications qu'ont subies les manuscrits au cours de la transmission, et dont donnent la mesure les rares textes qui existent en plusieurs exemplaires. Un résumé de l'évolution des attitudes éditoriales est donné par Stanley ⁽⁵⁵⁶⁾, qui prône la prudence.

Nous avons essayé de réduire au maximum le nombre d'émendations, mais nous en avons dû en reprendre quelques-unes qui avaient été rejetées par le dernier éditeur, Doane, lequel fait preuve d'un conservatisme excessif et défend la leçon du manuscrit jusqu'aux limites de la vraisemblance. Nous nous sommes également hasardée, dans un petit nombre de cas, à proposer une nouvelle interprétation de certains passages.

Nous examinerons ici plus en détail deux cas particuliers d'erreurs de transmission, celles qui reflètent des changements phonétiques, et celles qui laissent l'hémistiche ou le vers incomplet.

I.2. Changements phonétiques

La question de la date des changements phonétiques est posée par Malone dans "When did Middle English begin?" ⁽⁵⁵⁷⁾. L'attitude prudente qui en découle se retrouve, pour notre manuscrit, dans les articles de Hulbert ⁽⁵⁵⁸⁾ et Busse ⁽⁵⁵⁹⁾.

Les scribes qui copiaient des poèmes plus anciens avaient tendance, peut-être involontairement, à écrire comme ils prononçaient, c'est-à-dire, en particulier, à négliger des distinctions phonologiques qui avaient disparu de la langue parlée. C'est le cas des différences de timbre des voyelles inaccentuées, soit finales -- en particulier dans les désinences, -- soit

(554) *Beowulfstudien*, Heidelberg 1932, p. 1-13, "Grundsätzliches zur Textkritik des *Beowulfs*".

(555) "The authority of Old English poetical manuscripts", *Studies in the history of Old English literature*, Oxford 1953, 29-44.

(556) "Unideal principles of editing Old English verse", *Proceedings of the British Academy* 70, 1984, 231-73.

(557) *Curme volume of linguistic studies*, Baltimore, 1930, 110-17.

(558) "On the text of the Junius manuscript", *Journal of English and Germanic Philology* 37, 1938, 533-36.

(559) "Assumptions in the establishment of Old English poetic texts : P.J. Lucas's edition of *Exodus*", *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik* 6, 1981, 211-13.

médianes. Les consonnes également subissent des modifications dans certaines positions.

A cause des confusions de voyelles, certaines désinences deviennent identiques : ainsi le génitif pluriel (-*a*) ne se distingue plus du datif singulier (-*e*). Il en est de même, au masculin, pour le génitif singulier (-*es*) et le nominatif et accusatif pluriel (-*as*). Dans la conjugaison, l'infinitif (-*an*) et le prétérit pluriel (-*on*), voire l'optatif pluriel (-*en*), se confondent. Le plus souvent le contexte est tel que l'ambiguïté n'existe pas, mais il arrive que la désinence aberrante nuise à la compréhension. Doane, le dernier éditeur de la *Genèse A* et certainement le plus conservateur, corrige certaines formes, par exemple les génitifs pluriels en -*e*, et en laisse subsister d'autres, comme les prétérits pluriels en -*an*. Nous avons préféré adopter une attitude identique pour tous les cas, et conserver systématiquement ces formes, tout en indiquant en note leur valeur réelle afin de faciliter la lecture.

Ces formes affaiblies, nombreuses dans nos manuscrits, reflètent la langue parlée à l'époque de la copie, et non celle de l'auteur. Elles doivent pourtant être respectées, car une normalisation systématique aurait pour effet de dissimuler ces changements phonétiques. D'ailleurs la date des poèmes est incertaine, et remise en question par certains critiques ⁽⁵⁶⁰⁾, et rien ne prouve que les formes plus correctes préférées par de nombreux éditeurs soient plus proches du texte d'origine.

Nous donnons ci-dessous une liste de cas où la leçon du manuscrit reflète des changements phonétiques touchant les syllabes inaccentuées.

I.2.i. Affaiblissement des voyelles finales

a et e en position finale

De nombreuses confusions se produisent entre -*a* et -*e* en position finale : ceci reflète un affaiblissement de ces deux sons, qui tous deux se rapprochent d'une position centrale "schwa", et s'y confondent. Le scribe, qui ne distingue plus les deux voyelles dans la langue parlée, hésite sur la graphie et note ce son neutre tantôt *a*, tantôt *e*. On trouve ainsi *a* pour *e* dans *ærenda* (AcSg, 2662), *drehta* (OptSg, 2251), *leofra* (NFSg, 2921), *þina* (AcFSg, 2709) et, avec un *s* final, les génitifs singuliers *roderas* (98, 148) et *dreamas* (485), qui ont la forme du nominatif/accusatif pluriel. On trouve de même -*e* pour -*a* dans les génitifs pluriels *þære* (221, 1428, 1522), *þisse* (1219), *lande* (1795), *idese* (1853), qui ont ainsi la forme d'un datif singulier. -*o* pour *a* est plus rare, et se rencontre dans les génitifs pluriels *egipto* (1866), *fæggerro* (1852), *sigoro* (1270).

(560) voir p. 156-57.

Voyelle + n

La confusion de *a* et *o* devant nasale fait que l'infinitif et le prétérit pluriel deviennent identiques. Nous avons ainsi *-on* pour *-an* dans les infinitifs *agon* (2473), *hrinon* (1396), dans *gombon* (AcSg, 1978), dans les adverbes *suðon* (1975), *ufon* (306); *buton* (681), et . Au contraire nous avons *-an* pour *-on* dans les prétérits pluriels *ahudan* (pour *ahyðdan*) (2007), *bidan* (842), *brohtan* (2607), *feallan* (pour *feollan*) (2038), *foran* (1974), *geforan* (91, 1798), *ofer-foran* (1801), *toforan* (1697), *noldan* (23), *stodan* (87), *wocan* (1061, 1064, 1233), *onwocan* (940), et dans les adverbes *heonane* (794), *neoðane* (375). – Notons au passage que la grande majorité des prétérits en *-an* ont un *-o-* dans la syllabe précédente. Est-ce un hasard, ou faut-il y voir un phénomène de dissimilation?

Plus rarement *-en* et *-an* sont confondus : ainsi les optatifs pluriels *buan* (82), *woldan* (48), *meahtan* (48), et le participe passé *wegan* (2097) ont la forme de l'infinitif. On trouve, inversement, deux exemples de la terminaison *-en* pour *-an*, dans les adverbes *feorren* (1836) et *easten* (555). – Il est possible qu'il y ait une influence du vocalisme de la syllabe précédente, puisque les deux adverbes en *-en* ont une diphtongue d'avant dans la syllabe radicale, tandis que les trois adverbes ayant une terminaison en *-on* ont un *-u-*.

Exceptionnellement *-en* est remplacé par *-on* dans *bræcon* (686) et *onwendon* (405), optatifs pluriels. Ces formes peuvent aussi s'expliquer par une erreur grammaticale -- indicatif au lieu d'optatif --, qui pourrait être le fait du traducteur de la *Genèse B*, ou d'un scribe.

On trouve enfin un exemple de *-en* pour *-on* dans *nigen* (1125).

o + consonne

Le *o* parasite devant un *r* autrefois syllabique s'écrit souvent *e* : *geomer* (858), *geonger* (267), *heolster* (103), *hunger* (801), *morðer* (342). Au contraire on trouve *ofor* pour *ofer* (1349).

La forme *somed* pour *samod* est de loin la plus fréquente dans le poème (459, 789, 1358, 1892, 2279, 2534, 2594). L'hésitation entre *a* et *o* devant nasale dans la syllabe radicale est un phénomène normal, et le remplacement de *o* par *e* reflète l'affaiblissement de la voyelle inaccentuée.

Exemples isolés

On trouve un exemple isolé de *u* pour *e*, *freolicu* pour *freolice*, AcFSg (184). L'hypothèse d'une confusion de cas, nominatif utilisé à la place de l'accusatif, est peut-être la plus vraisemblable. -- *u* pour *a* se rencontre dans le mot *sunu* (1066, GPI), et provient peut-être également d'une erreur de cas.

Elision

Certains mots sans désinence représentent peut-être l'élision d'un *e* devant une voyelle : ainsi *yr'* (63), *mod'* (1957), *folc'* (2615).

I.2.ii. Affaiblissement des nasales finales ⁽⁵⁶¹⁾

Dans la *Genèse B* uniquement, le *-um* caractéristique du datif pluriel se transforme en *-an* : *folc-gesteallan* (287), *gearwan* (657), *simon* pour *siman* (765). La désinence *-am* devient *-an* dans *hean* (358) et *þan* (300, 410).

De nombreux optatifs pluriels en *-en* perdent le *-n* et prennent la forme du singulier *-e* ⁽⁵⁶²⁾ : *abregde* (2279), *dyde* (856), *arærde* (1667), *sceolde* (1842), *geworhte* (1666). Plus qu'un affaiblissement de la nasale, il s'agit peut-être d'une convergence de désinences.

I.2.iii. Affaiblissement des voyelles médianes

Les voyelles médianes subissent une dégradation due au fort accent initial qui laisse dans l'ombre ce qui suit. Elles changent souvent de timbre, et disparaissent même parfois.

Voyelles d'avant

Dans de nombreux adjectifs terminés en *-ig* ou *-ic* le *i*, lorsque le mot reçoit une désinence, se retrouve dans une syllabe médiane, et s'affaiblit conséquemment. Il est souvent écrit *-e* lorsqu'il est suivi d'une voyelle d'arrière ⁽⁵⁶³⁾ : ainsi dans *ænegum* (291, 539, 2178), *drihtlecu* (2782), *eadega* (1476, 1562, 2234, 2597, 2834, 2877, 2926), *freolecu* (895, 998, 2228), *halegu* (2118), *mihtegan* (544), *monegum* (728, 1303), *wlitegra* (520, 822). Parfois même il s'amuit, comme dans *eadga* (1885, 2863), *modgum* (1850), *spedge* (1687, 2668). Exceptionnellement – peut-être sous l'influence de la désinence qui suit – *i* est écrit *u* dans *freolucu* (884).

Beaucoup plus rarement, le *-e-* d'une syllabe médiane peut subir ce type d'affaiblissement : ainsi il s'amuit dans *agnum* (2856). Nous ne pensons pas que l'on puisse considérer comme marque d'affaiblissement le *a* de *missarum* (2347), défendu par Doane ⁽⁵⁶⁴⁾ : il s'agit plutôt, comme le suggère Sisam ⁽⁵⁶⁵⁾, d'une erreur du scribe.

(561) voir Campbell, *Old English Grammar*, Oxford, 1959, § 378.

(562) voir Bloomfield, "Old English plural subjunctive", *JEGP* 29, 1930, 100-13.

(563) Campbell, *Old English Grammar*, §371.

(564) *Genesis A*, p. 307.

(565) "The authority of Old English poetical manuscripts", p. 43.

Voyelles d'arrière

La première de deux voyelles d'arrière inaccentuées qui se suivent a tendance à se réduire en un son écrit *e*, et ce dès le west-saxon ancien ⁽⁵⁶⁶⁾.

Le *u* se transforme à l'occasion en *o*, dans *dugoða* (164). Plus souvent il devient *e*, dans *dearnenga* (602), *dugeðum* (17, 56, 888, 930, 951, 970, 1371, 1500, 1510, 1522, 1620, 1718, 1868, 1948, 2284, 2366, 2378, 2584), *eallenga* (477), *wydewan* (2133).

Le *o* devient lui aussi *e*, comme dans *andswarede* (872, 2527), *afera* (2054), *brittede* (1602, 1724, 1891) ⁽⁵⁶⁷⁾, *earfeðu* (513, 709), *heofena* (8, 33, 97, 240, 255, 2741, *rodera* (1, 21, 98, 99, 109, 148, 159, 1166, 1681, 2283, 2406, 2912), *wereda* (2, 352, 1786, 1897, 2093, 2382). Il arrive qu'il s'amuisse, comme dans *eafrum* (399), *heofnum* (66, 78, 260, 303, 308, 339, 512, 676, 780, 810, 912, 1595, 2543).

I.2.iv. Modification des consonnes

Un certain nombre de *d* -- souvent désinences du prétérit ou du participe passé -- sont assourdis en *t* : ainsi dans *adælte* (218, corrigé en *adælede*), *synt* (421), *metot* (459), *genearwot* (2604), *gesetet* (100, d'un correcteur), *sint* (2411). Le *d* de *hun-teontig* tombe de même devant le *t* (2774).

La seconde de trois consonnes successives disparaît à l'occasion : ainsi dans *wær-fæsne* (1011, = *wær-fæstne*), *symle* (472, = *symble*). Cela se produit même lorsque la troisième est l'initiale d'un autre mot, comme dans *læstes* (572, 614) dans la *Genèse B*.

I.3. Vers incomplets

I.3.i. Hémistiches incomplets

Un certain nombre d'hémistiches sont incomplets, et ont perdu l'un de leurs accents au cours de la transmission. Parfois le sens est affecté, s'il manque un mot important, par exemple un verbe. Parfois le sens est complet, et le mot manquant devait former une redondance, par exemple une variation. Les cas où l'on peut supposer que le vers était incomplet dès l'origine sont rares.

Emendations par redécoupage

Deux techniques ont été utilisées pour faire face à cette situation. Dans certains cas on a prélevé dans les vers voisins, ainsi mutilés à leur tour, un

(566) Campbell, *Old English Grammar*, §385.

(567) Ailleurs *brittade* pour *brittode*. On a l'impression que la forme *brittede* est due au désir d'un scribe de remplacer la forme anglieenne *brittade* qu'il avait sous les yeux par une forme plus west-saxonne, et que, prononçant de toutes manières les finales de même quelle qu'en soit l'orthographe, il a écrit *-ede* pour *-ode*.

ou deux mots pour compléter le vers déficitaire : c'est ce qui s'est produit pour le vers 17, que Thorpe (1832) lit *demdon drihtenes / dugeðum wæron*. Le vers ainsi refait peut s'interpréter de deux manières. L'une a une pause au milieu de l'hémistiche d'arrière, mais un hémistiche forme normalement un tout par rapport aux hémistiches voisins, et il est difficile d'admettre qu'un mot puisse être syntaxiquement indépendant du reste de l'hémistiche et au contraire rattaché au précédent. La seconde interprétation fait dépendre *dugeðum* de la phrase suivante, mais *wæron swiðe gesælige* forme une unité qui devait correspondre à un hémistiche dans l'original. Le réarrangement proposé dissimule sans doute la lacune, mais ne rétablit pas le texte d'origine; il s'en écarte même plus encore, puisqu'il mutile le vers suivant, qui avait été transmis correctement.

Emendations par ajout de mots

La seconde méthode consiste à compléter le vers en ajoutant des mots non présents dans le manuscrit, choisis en fonction du contexte et de l'allitération. Cette méthode n'affecte pas les vers restés corrects, mais la probabilité pour que les mots ainsi introduits dans le poème soient ceux-là mêmes dont s'était servi l'auteur est souvent faible.

On peut être à peu près sûr qu'au vers 2900 (*on þære*) le mot manquant est *stowe*, car l'allitération et le contexte l'indiquent clairement. En revanche aux vers *þæs sie æl-mihtig // drihten dema / mid unc twih* (2254-55), où il manque peut-être un mot devant *drihten*, n'importe quel substantif utilisé dans ce type de formules pourrait faire l'affaire. Pour le vers 357a (*is þæs ænga styde / ungelic swiðe // þam oðrum / þe we ær cuðon*), plusieurs éditeurs ajoutent le mot *ham* devant *oðrum* pour compléter l'hémistiche déficient, mais il se peut que cet hémistiche trop court résulte d'une maladresse de traduction : les vers 356 et 357 formaient peut-être dans l'original vieux-saxon un seul vers avec allitération en voyelle, que le traducteur aurait divisé pour se rapprocher des exigences de la prosodie vieil-anglaise -- dans le doute il est plus prudent de ne pas le modifier.

I.3.ii. Hémistiches isolés

Légèrement différent est le problème des hémistiches isolés. Ce phénomène se produit dans la *Genèse* aux vers 186, 703, 1125, 1199, 1601c, 1929, 2047, 2055, 2143, 2441, 2809-10, et manque se produire aux vers 2135-6, où le scribe ajoute au-dessus de la ligne un morceau oublié. Ces hémistiches isolés ont été expliqués de diverses manières.

Type de vers à part entière?

Kock déjà ⁽⁵⁶⁸⁾, puis Bliss ⁽⁵⁶⁹⁾ et Foley ⁽⁵⁷⁰⁾ considèrent ces hémistiches comme un type de vers à part entière. Bliss les rapproche du type scandinave *ljóðháttr*, lequel utilise de manière systématique les hémistiches isolés. Ce rapprochement paraît peu justifié, car les hémistiches isolés apparaissent trop exceptionnellement en vieil-anglais (si l'on accepte les chiffres de Bliss, 13 fois sur près de 6000 hémistiches dans la *Genèse*) pour que l'on puisse y voir une forme régulière.

L'argument de Foley, qui établit une comparaison avec la poésie orale yougoslave pour démontrer la légitimité de ces hémistiches isolés, ne paraît pas convaincant non plus. Il cite comme exemple une version d'un charme présentant un vers de trois hémistiches à la place de deux vers normaux, sans que le récitant se rende compte de l'erreur commise. Cependant il s'agit bien d'une erreur de transmission, orale dans ce cas, et non d'une forme normale, et l'attitude impavide du récitant est à rapprocher de celle du scribe inconscient de son oubli. Il paraît vraisemblable, étant donné leur rôle rituel et leur brièveté, que ces charmes sont plutôt mémorisés qu'improvisés à chaque récitation comme les poèmes épiques : c'est pourquoi on peut comparer le récitant yougoslave au scribe anglo-saxon, mais non au poète lui-même.

Gloses?

Bammesberger ⁽⁵⁷¹⁾, prenant pour point de départ la glose sur les noms des femmes de Noé et ses fils découverte par Gollancz dans la *Genèse A* ⁽⁵⁷²⁾, applique la même idée à d'autres passages où il suggère de supprimer un ou deux mots pour obtenir un vers correct. Il explique ainsi le cas du vers 1125 (*nigon-hund wintra*), où en supprimant *wintra*, et *eac* dans le vers suivant, il obtient le vers correct *nigon-hund and þrittig / þa he þas woruld*. Cet exemple nous paraît pouvoir s'expliquer de façon plus simple, et nous en proposons plus loin une autre interprétation.

(568) "Interpretations and emendations of Old English texts X", *Anglia* 46, 1922, 173-90, p. 186-89.

(569) "Single half-lines in Old English poetry", *Notes and Queries* 18, 1971, p. 442-49.

(570) "Hybrid prosody and single half-lines in Old English and Serbo-Croatian poetry", *Neophilologus* 64, 1980, 284-89.

(571) "Hidden glosses in manuscripts of Old English poetry", *Anglo-Saxon England* 13, 43-49, p. 47.

(572) voir Gollancz, *The Caedmon manuscript*, p. lxiii-lxv.

Lacunes?

La théorie la plus simple est celle d'un oubli du scribe. Comme le signale Sisam ⁽⁵⁷³⁾ l'oubli d'un hémistiche est un type de lapsus auquel le scribe est entraîné par la forme même de la poésie allitérative. Dans certains cas on peut démontrer que cette explication est correcte. Ainsi au vers 1929 ⁽⁵⁷⁴⁾ la phrase est incomplète, ce qui prouve une mutilation du texte. Au vers 2441 l'hémistiche conservé commence une phrase, mais il manque l'infinif de la phrase précédente. Deux fois en outre ce phénomène coïncide avec un changement de page, aux vers 186 et 2441.

Les hémistiches isolés apparaissent souvent dans des passages où l'allitération d'un vers se continue sur le suivant, soit comme allitération principale (186, 1601c, 2441), soit comme allitération non métrique (1929, 2143, 2809-10) : le scribe qui oublie un hémistiche n'est donc pas frappé par la rupture de l'allitération. Pour cette raison l'hémistiche manquant ne peut être le dernier qui porte cette allitération : il s'agit habituellement d'un hémistiche d'avant, ce qui est corroboré par les vers 186 et 2441 où le changement de page se fait juste avant l'hémistiche isolé. La remarque de Bliss selon laquelle l'hémistiche isolé poursuit souvent l'allitération du vers précédent, qu'il interprète comme un effet stylistique volontaire, indique plutôt que le second hémistiche a disparu à cause de cette similitude d'allitération.

Le cas des vers 2135-6 semble apporter une preuve dans ce sens. Le scribe, qui a oublié une partie de phrase (deux fragments d'hémistiche) se rend compte en relisant que ce qu'il a écrit n'a pas de sens, et ajoute au-dessus de la ligne le morceau oublié. Sans cette correction le passage se lirait *easoran syndon deade / folc-gesiðas / nymðe fea ane / þeme andswarede / ædre for eorlum* : l'allitération se continue d'un vers sur l'autre, l'hémistiche hybride *þe ne andswarede* pouvant se raccorder au vers précédent comme au suivant. Si le membre de phrase disparu n'avait pas été essentiel à la phrase, s'il s'était agi par exemple d'un terme de variation, le scribe ne se serait peut-être pas rendu compte de l'erreur commise. C'est, nous semble-t-il, ce qui s'est produit dans les autres vers énumérés ci-dessus.

Le cas du vers 1601c est un peu différent puisque le scribe, trompé par la répétition d'un hémistiche à quelques vers d'intervalle, a probablement laissé de côté au moins trois hémistiches, et peut-être plus ⁽⁵⁷⁵⁾.

Il arrive également que le scribe soit trompé par la répétition de mots identiques : ainsi le vers 2055 se trouve dans un passage à la syntaxe

(573) "The authority of Old English poetical manuscripts", p. 41.

(574) voir p. 350.

(575) voir p. 334.

embarrassée, laquelle s'éclaire si l'on ajoute comme premier hémistiche une subordonnée commençant par *þæt he*, qui introduirait la complétive du second hémistiche *þæt hie on twa healfē*. L'oubli de ce premier hémistiche commençant presque comme le second expliquerait que le scribe ait écrit *he* pour *hie*.

Le cas du vers 1125 nous paraît demander une explication différente. Il se situe dans une généalogie, type de passage qui a causé bien des difficultés au poète par les contraintes de toutes sortes auxquelles le soumettaient chiffres et noms propres. L'allitération est en *n*, et c'est le premier vers des généalogies qui ait cette allitération, l'une des plus rares du poème. Il paraît vraisemblable que le poète, arrêté par la recherche d'un mot allitérant, n'a pas terminé ce vers, se réservant peut-être d'y revenir par la suite.

Cas douteux

En revanche, les vers 703, 1199 (hémistiche d'avant avec deux mots allitérants) et 2047 ne sauraient s'expliquer de façon aussi évidente par les hypothèses ci-dessus. Il n'existe pas de raison apparente pour que le scribe ait oublié un hémistiche à cet endroit précis, quoiqu'une minute d'inattention soit toujours possible, ni de motif pour que le poète ait laissé le vers incomplet. Etant donné le grand nombre d'hémistiches isolés dus à des oublis, il paraît probable que l'on se trouve devant des cas similaires, mais d'autres explications restent possibles. Par exemple pour le vers 2047 peut-être faut-il, comme Bammesberger⁽⁵⁷⁶⁾, considérer qu'il ne s'agit pas d'un oubli mais au contraire d'un ajout, c'est-à-dire d'une glose insérée par erreur dans le texte.

II. La ponctuation

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les points du manuscrit ont un rôle métrique, ce qui implique que les pauses syntaxiques ne sont pas indiquées dans le manuscrit. Il nous faudra donc introduire une ponctuation pour rendre le texte facilement intelligible à des lecteurs modernes. C'est là une tâche délicate, car les phrases vieil-anglaises, surtout en poésie, ont des frontières assez floues, et bien des hémistiches "flottent" entre deux phrases : pour pouvoir mettre une ponctuation, il faut prendre la décision de les rattacher à l'une ou l'autre de ces phrases, mais on ne peut se dissimuler qu'il y a toujours là une certaine trahison du texte.

(576) *Linguistic notes on Old English poetic texts*, Heidelberg 1986, p. 28.

II.1. Exemples de différences de ponctuation

Si l'on compare les diverses éditions du poème, on se rend compte que la ponctuation adoptée par les éditeurs pour un passage donné varie souvent. Certaines de ces différences sont de peu de portée : par exemple les éditeurs allemands introduisent systématiquement des virgules devant les propositions subordonnées. D'autres, plus importantes, révèlent des divergences dans l'interprétation du texte.

Dans les exemples ci-dessous, nous donnons entre parenthèses après chaque hémistiche les diverses ponctuations proposées par les éditeurs ⁽⁵⁷⁷⁾, et nous soulignons les membres de phrases dont le statut est indéfini. Ainsi dans les vers 5-12 :

*næs him fruma æfre (0,)
 or geworden (0,;) ne nu ende cymb
 ecean drihtnes (0,;) ac he bið a rice
 ofer heofon-stolas (0.) heagum brymmum (0,;)
soð-fæst and swið-feorm (0,) swegl-bosmas heold (0,;)
þa wæron gesette wide and side (0,)
 þurh geweald godes (0,) wuldres bearnum
 gasta weardum (.)*

Le choix d'une ponctuation devant *ne* et *ac* (Bouterwek et Greverus utilisent le point-virgule) et la mise entre virgules de *þurh geweald godes* (Bouterwek) sont une question de préférences personnelles et ne modifient pas le sens du passage. En revanche le problème se pose de savoir si *heagum brymmum*, et éventuellement *soð-fæst and swið-feorm*, sont à rattacher à *he bið a rice* (Grein, Holthausen, Doane) ou à *swegl-bosmas heold* (Bouterwek, Greverus, Krapp). Un second problème concerne *þa wæron gesette*, que les deux points de Grein transforment en une proposition indépendante ("alors ils furent établis", ou peut-être "ceux-ci furent établis") au lieu d'une relative ("qui furent établis").

Dans le passage 49-55 des problèmes du même ordre se posent pour deux subordonnées :

*him seo wen geleaf (0,) siððan waldend his
 heofona heah-cining (0,) honda arærde (0,)
hehste wið þam herge (,;:) ne mihton hyge-lease (0,)
 mæne wið metode (0,) mægyn bryttigan (0,;)
 ac him se mæra (0) mod getwæfde (,)
 bælc forbigde (,) þa he gebolgen wearð (,;)
 besloh syn-sceapan (0) sigore and gewealde (,)*

On peut rattacher *siððan waldend his ... honda arærde* à la phrase suivante, comme Bouterwek ("lorsque leur Souverain leva la main (...) ils ne purent user de force"), ou à la précédente, comme le font les autres éditeurs ("leur espoir fut déçu lorsque leur Souverain leva la main (..."). De même *þa*

(577) 0 = absence de ponctuation.

he gebolgen wearð peut être rattaché à la phrase précédente ("il humilia leur orgueil, dans son emportement"), comme le font Bouterwek, Greverus, Grein, Holthausen, ou à la phrase suivante ("dans son emportement il dépouilla les scélérats de triomphe et de puissance") : c'est la solution choisie par Krapp et Doane.

Dans le passage 304-312 de la *Genèse B* c'est un groupe nominal qui pose ce type de problème :

*acwæð hine fram his hyldo (O) and hine on healle wearp
on þa deopan dala (.) þær he to deofle wearð (.)
se feond mid his gefeum eallum (O:.) feollon þa ufon of heofnum
þurh longe swa þreo (O) niht and dagas (O.)
þa englas of heofnum on helle (O,) and heo ealle forsceop (O)
drihten to deoflum (..)*

Faut-il rattacher *se feond mid his gefeum eallum* à la phrase suivante comme sujet repris par *þa englas*, ainsi que le font Bouterwek, Greverus et Grein, ou à la précédente, en apposition à *he*, comme les éditeurs modernes?

En dernière analyse la solution choisie dans chaque cas dépend d'une interprétation personnelle du texte; il est permis d'hésiter, et il n'est pas certain que le poète lui-même aurait pu apporter une réponse à ces problèmes tous modernes.

II.2. La suggestion de Mitchell

Mitchell⁽⁵⁷⁸⁾ propose de conserver l'ambiguïté du texte grâce à une ponctuation particulière. Il placerait par exemple entre doubles virgules les membres de phrases introduits par des mots pouvant jouer le rôle d'adverbes ou de subordinants et donc rattachables à deux phrases différentes. Cela donnerait ainsi :

*him seo wen geleah,, siððan waldend his,
heofona heah-cining, honda arærde
hehste wið þam herge,, ne mihton hyge-lease
mæne wið metode mægyn bryttigan (...) (49-52).*

Cette solution prudente est intéressante, mais a pour inconvénient un alourdissement et un manque de transparence de la ponctuation. Nous ne la mentionnons donc que pour mémoire, et nous nous contenterons de la ponctuation courante.

(578) "The dangers of disguise : Old English texts in modern punctuation", *Review of English Studies* 31, 1980, 385-413.

II.3. Les lois de Kuhn (579)

Un certain nombre de lois ont été formulées, qui restreignent la liberté de l'ordre des mots dans la phrase en poésie. Elles permettent d'opérer un choix plus judicieux entre les différentes possibilités, dont certaines, grammaticalement et sémantiquement correctes, se révèlent contrevenir à cette grammaire plus stricte qui régit la poésie (580).

II.3.i. Les différentes catégories de mots

Kuhn distingue trois sortes de mots en fonction de la manière dont ils se comportent dans le vers :

◆ les mots accentués ("Satzteil") : noms, adjectifs, verbes à des formes nominales; dans cette catégorie viennent également se ranger les mots des deux catégories suivantes lorsqu'ils sont déplacés par rapport à leur position normale.

◆ les particules ("Satzpartikel"), mots inaccentués se rapportant à l'ensemble de la phrase : verbes conjugués, certains adverbes, les conjonctions, certains pronoms.

◆ les proclitiques ("Satzteilpartikel"), mots inaccentués se rapportant à un mot accentué : articles, possessifs, démonstratifs, prépositions, et certains adverbes.

Particules et proclitiques déplacées de leur position normale, même par la césure, se comportent comme des mots accentués : ainsi *þæt sara min / sweostor wære*, où le possessif est accentué.

II.3.ii. La première loi

Selon la première loi de Kuhn, toutes les particules d'une même proposition doivent être groupées ensemble dans la première zone inaccentuée de l'hémistiche par lequel commence cette proposition. Elles se trouveront donc devant le premier mot accentué ou, dans le cas d'un hémistiche commençant par un accent, entre le premier et le second mot. Placées plus loin, elles doivent être accentuées. Ainsi dans *him þa ædre god / andswarede* (872), *him* et *þa* sont côte à côte en début d'hémistiche; dans *geseah deorc gesweorc* le verbe *geseah*, inaccentué, occupe cette place. En revanche dans *and geworhte þa* (147) *þa*, déplacé de sa position normale à côté de *and*, est accentué.

(579) "Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 57, 1933, 1-109.

(580) Donoghue (*Style in Old English poetry : the test of the auxiliary*, New-Haven et Londres, 1987, p. 178-81 pour la *Genèse*) s'appuie en particulier sur ces lois pour proposer une nouvelle division de certains vers. Ces lois sont critiquées par Mitchell (*Old English syntax*, §3947), qui en admet cependant l'utilité au niveau de l'hémistiche.

Une phrase du type *nergend usser // hie gesundrode* (141) (suivant la ponctuation de l'édition de Doane) contrevient à cette loi; il aurait fallu dire *hie gesundrode / nergend usser*. On peut éviter la violation de la règle en modifiant la ponctuation et en rattachant *nergend usser* à la phrase précédente, de sorte que *hie* se trouve en début de phrase. La même chose se produit aux vers 2761-62, où *waldend usser* doit être rattaché à la première proposition comme le signalait déjà Kock⁽⁵⁸¹⁾: *swa he self gecwæð, waldend usser; hæfde word-beot* (...).

Les exemples de violation de la première loi de Kuhn sont plus nombreux dans la *Genèse B*⁽⁵⁸²⁾. Il n'est pas impossible que certains soient dus à la maladresse du traducteur qui, n'étant peut-être pas lui-même poète, n'avait pas conscience de ces lois et réorganisait les hémistiches sans se rendre compte des conséquences.

II.3.iii. La seconde loi

Selon la seconde loi de Kuhn, si une proposition commence par une ou plusieurs syllabes inaccentuées cette zone inaccentuée ne saurait être uniquement remplie de proclitiques : elle doit contenir au moins une particule. En particulier un préfixe inaccentué ne saurait suffire à la remplir. Cette loi est moins absolue que la première, et on en trouve plusieurs exemples de violation dans la *Genèse*.

La question est étudiée par Lucas pour la *Genèse B*⁽⁵⁸³⁾, où les exemples sont relativement rares. On en trouve un dans la partie que nous possédons en vieux-saxon, qui a été repris tel quel de l'original.

Dans les exemples suivants de la *Genèse A* la proposition commence par un article : *se æresta wæs* (1055), *se yldesta wæs* (1063, 1134), *se frum-gara* (1169), *se maga wæs* (1172), *se eorl wæs ædele* (1182), *se eafora wæs* (1188), *se rinc heonon* (1203), *se mago-ræswa* (1624). Ces quelques exemples se situent exclusivement dans les généalogies. Cette coïncidence paraît devoir s'expliquer par les plus grandes contraintes que posaient ces passages. Les mots ont été choisis en fonction de l'allitération, et le poète a sacrifié la "grammaire métrique" à la nécessité. Peut-être aussi ne lui a-t-il pas paru utile d'observer si scrupuleusement les règles dans un passage de ton inévitablement prosaïque. Ailleurs il évite souvent de contrevenir à cette loi en faisant précéder l'article d'un *þa*.

(581) "Plain Points and Puzzles, 60 Notes on Old English poetry", *Lunds Universitets Årsskrift* 17, 1921, 1-25.

(582) voir l'analyse de Lucas, "Some aspects of *Genesis B* as Old English verse", *Proceedings of the Royal Irish Academy* 88 C, 1988, 143-75.

(583) "*Genesis B* as Old English verse".

II.3.iv. Violation des deux lois

Les vers où le premier mot accentué est précédé d'un proclitique et suivi d'une particule contreviennent aux deux lois de Kuhn en même temps. Lucas⁽⁵⁸⁴⁾ en défend un certain nombre. Selon lui, dans les vers *hwæt gifest þu me* (2175a), *ne forlæte ic þe* (2258a), et *ongunnon hie þa* (965a), le pronom doit être considéré comme enclitique, de sorte que la première loi de Kuhn est respectée.

Certaines violations des lois de Kuhn sont dues au fait que le poète utilise en milieu de phrase des hémistiches formulaires qui ne devraient s'utiliser qu'en début de phrase⁽⁵⁸⁵⁾. Ainsi aux vers 2672-73 *heht sylf cyning // him þa abraham to*, où le second hémistiche devrait normalement se trouver en tête de phrase.

II.4. La ponctuation de notre édition

La limite des phrases

Dans les cas douteux, il a bien fallu trancher, parfois arbitrairement. Pour minimiser les effets de notre choix nous avons essayé de limiter l'emploi du point, le réservant essentiellement aux cas où la phrase introduit véritablement une idée nouvelle, marquée souvent par un changement de sujet ou un adverbe comme *þa*. Nous avons en revanche généralement rattaché à la même phrase, en les séparant par un point virgule ou deux points, les verbes ayant le même sujet. Nous obtenons ainsi de longues phrases où se succèdent les points-virgules : ces pauses atténuées reflètent mieux le rythme de la poésie vieil-anglaise, qui procède par juxtaposition, où les hémistiches s'enchaînent les uns aux autres et où les phrases se survivent par le procédé de la variation alors même que l'idée qu'elles expriment est complète.

Les expressions entre tirets

Nous avons utilisé les doubles tirets -- équivalant à des parenthèses -- pour isoler un élément de longueur variable à l'intérieur d'une phrase. Selon Krapp⁽⁵⁸⁶⁾ cette utilisation d'expressions syntaxiquement et logiquement indépendantes de la phrase dans laquelle elles se trouvent est un trait caractéristique de la poésie vieil-anglaise, surtout du style épique. Un exemple typique de ce phénomène syntaxique est fourni par les vers 2467b-70a :

(584) "Some aspects of the interaction between verse grammar and metre in Old English poetry", *Studia Neophilologica* 59, 1987, 145-75.

(585) Kendall, "The metrical grammar of *Beowulf* : displacement", *Speculum* 58, 1983, 1-30.

(586) "The parenthetic exclamation in Old English poetry", *Modern Language Notes* 20, 1905, 33-37.

doð swa ic eow bidde

-- *ne can þara idesa owðer gieta*
þurh gebedscipe beorna neawest, --
and geswicað bære synne.

La phrase se poursuit, après la parenthèse, par un *and* qui relie le second impératif (*geswicað*) au premier (*doð*), et non à ce qui précède immédiatement.

Nous avons employé la plupart des parenthèses proposées par Krapp⁽⁵⁸⁷⁾; nous en ajoutons un petit nombre. -- Nous indiquons ainsi une parenthèse exclamative ou explicative, syntaxiquement indépendante du reste de la phrase, aux vers 421-27a, 443b, 445b-6a, 447b, 590b-1a, 610b, 667b, 771b-2a, 809b, 846b, 973a, 993b, 1030b-33a, 1650b-51b, 1775b, 1795b-7b, 1808b-9a, 1903b, 2054, 2249a-50b, 2402b-3a, 2420b, 2468-9, 2568b, 2932b-33. Des parenthèses existent aussi dans les introductions de discours (822b-3b, 2125b), où souvent le verbe qui exprime l'action de parler ne précède pas immédiatement le début du discours. Par extension, nous isolons parfois entre tirets tout un passage logiquement indépendant de ce qui précède et de ce qui suit : cela se produit dans la *Genèse B*, où les digressions sont nombreuses. Nous agissons ainsi moins pour rendre le texte plus intelligible que pour attirer l'attention sur ce phénomène caractéristique du poème. Ainsi un bond en avant se produit aux vers 295b-9a et 629-35, et des retours en arrière aux vers 327b-37b, 340b-46b, 349b-53a, 639a-54a, 708-17 et 740b-50a.

Enfin, dans un but strictement pragmatique, nous avons utilisé les tirets pour éclairer parfois la syntaxe d'une phrase complexe. Le cas se produit aux vers 553b-4a, 570-72a et 832b-3a.

III. Le problème des mots de liaison : *þa*

Certains mots de liaison, de sens ambigu, fonctionnent aussi bien comme adverbes (précédés en français d'un point) que comme subordonnants (précédés d'une virgule), avec des sens différents, voire contraires. Le plus utilisé est *þa*, dont les deux sens principaux sont "ensuite" (adverbe) et "quand" (subordonnant).

III.1. *þa* adverbe

III.1.i. La place de *þa*

La position de *þa* dans l'hémistiche, et la position des différents éléments de la phrase par rapport à *þa*, varient toutes deux, et de manière indépendante. Il semble que le poète choisisse d'abord la place de *þa* dans

(587) au vers 488b toutefois nous interprétons *þær* comme un relatif, et aux vers 647b-48a nous n'adoptons pas l'émendation qui entraîne l'usage de parenthèse.

l'hémistiche en fonction de l'effet qu'il veut produire, puis place les différents éléments en tenant compte des nécessités de l'allitération et des contraintes syntaxiques.

D'après la première loi de Kuhn *þa*, particule, doit être placé dans la première zone inaccentuée. Deux positions sont possibles, avant ou après le premier mot accentué, cette dernière position n'étant admissible que si ce mot n'est pas précédé de proclitiques (seconde loi de Kuhn). Ainsi dans l'hémistiche *þa se wer hyrde* (2804), *þa* ne pourrait pas être placé après le premier accent sans violer cette loi.

Un *þa* placé avant le premier mot accentué peut être précédé d'un mot inaccentué, le plus souvent verbe ou pronom, et se retrouve donc le second mot de l'hémistiche. En pratique et d'un point de vue stylistique, ce qui compte n'est pas tant la position de *þa* par rapport au premier accent que par rapport au début de l'hémistiche : *þa* peut être le premier mot de l'hémistiche, ou le second (parfois le troisième), précédé d'un autre mot, que celui-ci soit accentué ou inaccentué. Le choix entre ces deux positions se fait pour des raisons stylistiques. En tête de phrase *þa* marque souvent une nouvelle étape du récit, une coupure par rapport à ce qui précède : par exemple *þa gieng to adame / idesa scenost* (625), où Eve se dirige vers Adam pour lui offrir la pomme; *þa wæs sarran / sar on mode* (2216), qui marque le début de l'épisode d'Agar. Au contraire si *þa* est placé ailleurs qu'en tête d'hémistiche il indique plutôt une action qui s'insère dans la suite du récit : par exemple dans *sceop þa bam naman* (128), où après la séparation de la lumière et des ténèbres Dieu leur donne un nom; *spræc þa ofer ealle / æðelinga gedriht* (2464) qui introduit la réponse de Lot au discours des Sodomites.

III.1.ii. *þa* en position non initiale

Lorsque *þa* n'est pas en position initiale il n'y a pas de confusion possible, et *þa* est nécessairement adverbe.

Le mot qui précède *þa* peut être le verbe -- l'ordre est alors VS.

Par exemple : *sceop þa and scyrede / scyppend ure* (65), *aras þa metodes þegn* (2431). Avec un second mot devant le *þa* : *gewitan him þa eastan / æhta lædan* (1649). Avec une forme impersonnelle : *ne þuhte þa gerysne / rodora wearde // þæt adam leng / ana wære* (169-70). -- Et également 44, 65, 82a, 128, 144, 163, 169, 237, 240, 306, 330 442, 491a, 491b, 495, 647, 743, 961, 1047, 1320, 1411, 1438, 1566, 1593, 1649, 1655, 1762, 1730, 1822, 1869, 1880, 1982, 2007, 2162, 2219, 2399, 2406, 2431, 2464, 2621, 2636, 2721, 2727, 2867, 2873, 2885, 2897, 2902, 2932.

Dans certains cas *þa* se retrouve en fin d'hémistiche et reçoit donc un accent de position : par exemple *ongunnon hie þa / be godes hæse* (965), *toforan þa / on feower wegas* (1697). Cela se produit aux vers 147, 965,

1495, 1697, 2591, 2632. Dans ce dernier cas (*him þær fylste þa*) le poète accumule les mots pour repousser *þa* vers cette place.

On trouve exceptionnellement un pronom sujet devant le verbe dans le vers *heo spræc þa to adame* (704). Cet exemple est tiré de la *Genèse B*, où les pronoms sont utilisés plus fréquemment que dans la *Genèse A*.

Le mot qui précède *þa* peut également être un pronom, inaccentué :

◆ pronom sujet

Il s'agit le plus souvent d'un pronom de 3e personne. C'est là sa position normale, et les exemples contraires sont exceptionnels. Cela n'a rien de surprenant, puisque le fait même que l'on utilise un pronom qui renvoie à un nom précédemment mentionné implique la continuité du récit, et n'est pas compatible avec la cassure marquée par le *þa* en tête d'hémistiche. Par exemple *he þa worde cwæð* (195), et 355, 453, 629, 823, 975, 1284, 1449, 1584, 1724, 2264, 2296, 2347, 2428.

◆ pronom complément

827, 865, 872, 882, 895, 941, 1004, 1008, 1022, 1036, 1149, 1973, 2033, 2120, 2136, 2187, 2280, 2353, 2435, 2476, 2513, 2526, 2653, 2912. Par exemple : *hire þa adam / andswarode* (827). Les exemples où *þa* adverbe précède le pronom complément sont rares, pour la même raison que ci-dessus.

◆ pronom réfléchi

Par exemple *him þa abraham gewat* (et 1049, 1051, 1356, 1736, 1767, 1779, 1803, 1816, 1920, 1927, 2018, 2045a, 2576, 2673). On ne trouve pas de réfléchi après *þa* adverbe dans la *Genèse*.

Lorsque *þa* est précédé d'un pronom l'ordre des éléments est SV. Cela paraît être une règle à peu près absolue dans la *Genèse*. Des exemples de disjonction montrent la nécessité de respecter l'ordre SV même lorsque le sujet est trop long pour tenir dans l'hémistiche : par exemple *him þa selfa oncwæð / sigora drihten* (1036). Au vers 2256, exceptionnellement, on trouve l'ordre VS : *hire þa ædre / andswarede // wis-hydig wer / wordum sinum*. Au lieu d'employer la formule *wis-hydig wer* qui force, par sa longueur et son allitération, à étaler l'introduction au discours sur deux vers, il aurait été facile au poète d'utiliser le nom d'Abraham. S'il ne l'a pas fait, c'est peut-être que cette introduction allongée donne plus de dignité au discours -- très bref -- qui suit. C'est probablement aussi parce qu'il voulait placer la formule *wis-hydig wer*, qui justifie la conduite d'Abraham dans une situation douteuse ⁽⁵⁸⁸⁾, et tenait à cette formule au point de commettre pour l'utiliser une faute contre l'usage.

(588) voir p. 200.

***þa* accentué**

þa est accentué lorsqu'il se trouve en fin d'hémistiche, donc déplacé par rapport à sa position normale : 830, 1195, 1805, 2083, 2173, 2338, 2487, 2498, 2587, 2632, 2691. Par exemple *spræcon wordum þa* (2498).

III.1.iii. *þa* initial

Lorsque *þa* est en tête de phrase, il peut être adverbe ou subordonnant. La construction est parfois ambiguë, et dans certains cas seul le contexte permet d'en déterminer la valeur, quoique la syntaxe puisse donner une première indication.

On distingue trois ordres d'éléments syntaxiques en vieil-anglais : verbe + sujet, sujet + verbe, sujet + complément(s) + verbe. Le dernier est caractéristique des subordonnées, les deux premiers des indépendantes. Ces tendances n'ont d'ailleurs rien d'absolu même en prose⁽⁵⁸⁹⁾. En poésie se pose le problème supplémentaire de la longueur de l'hémistiche et des contraintes de l'allitération, de sorte que le choix des mots à inclure dans un hémistiche risque de dépendre davantage de leur allitération que de la syntaxe. Seule la place du sujet par rapport au verbe peut être significative, car le verbe est généralement inaccentué et sa position n'a donc pas d'effet sur l'allitération.

◆ l'ordre VS

þa adverbe initial est souvent suivi de l'ordre VS, à peu près généralement absent des subordonnées dans le poème : dans ce cas il n'y a pas de confusion possible.

Par exemple *þa com feran / frea æl-mihtig* (2760). Et aussi 34, 78, 92, 119, 126, 143, 154, 160, 186, 192, 206, 299, 338, 499, 626, 821, 852, 1002, 1090, 1104, 1110, 1159, 1253, 1270, 1327, 1407, 1421, 1436, 1464, 1474, 1483, 1508, 1543, 1577, 1588, 1598, 1604, 1640, 1678, 1712, 1719, 1773, 1844, 1967, 2096, 2123, 2216, 2261, 2299, 2387, 2389, 2450, 2462, 2535, 2630, 2666, 2674, 2717, 2782, 2791, 2793, 2888. -- On peut ranger dans la même catégorie les cas où *þa* est précédé de *and* : 901, 905, 1254, 1467, 1501, 1589, 1791, 2376, 2489, 2904, 2905.

◆ l'ordre SV

Cette construction est ambiguë, et il y a un risque de confusion avec une proposition subordonnée, d'autant plus que la présence ou l'absence de compléments entre le sujet et le verbe est tout à fait indépendante de la nature de la proposition -- les deux cas se trouvent avec la même fréquence aussi

(589) Mitchell, *Old English syntax*, §3900.

bien pour les indépendantes que pour les subordonnées. Dans certain cas le groupe nominal commence par un article, ce qui explique le choix de cette construction, puisque dans ce cas *þa* ne saurait se placer ailleurs qu'en tête d'hémistiche (2e loi de Kuhn) : ainsi aux vers 135, 609, 1186, 1626, 1744, 1790, 1898, 2039, 2234, 2304, 2382, 2628, 2778, 2804, 2863, 2877, 2926. Il existe toutefois des exemples qui ne se justifient pas de cette manière : 1294, 1497, 1555, 1562, 1873, 2832, 2880. -- Parfois *þa* et le sujet sont séparés par divers compléments qui en prose seraient plutôt placés entre le sujet et le verbe : 918, 2024, 2441 (nom complément), 1591, 1784, 2375 (pronom complément), 1661 (adverbe).

Dans ce type de construction le sujet est normalement un nom. Il est tout à fait exceptionnel que ce soit un pronom de 3e personne, car l'utilisation d'un pronom implique la continuation du récit avec le même personnage, ce qui est en contradiction avec la valeur habituelle de *þa* en début d'hémistiche. On en trouve cependant trois exemples dans la *Genèse B* (654, 788, 845), qui sont à mettre en relation avec l'utilisation massive de pronoms dans ce poème. Par exemple : *þa heo to hire hearran spræc* (654). -- Il en existe également un exemple dans la *Genèse A*, qui pourrait être de nature différente. Il se situe au début de l'épisode du sacrifice d'Isaac, et l'utilisation de *þa* en début d'hémistiche (*þa he fus gewat*, 2870) donne une plus grande force poétique à la phrase. -- En revanche cette position est normale pour le pronom de 1e personne représentant l'auteur (1960, 2060, 2244, 2542), qui intervient dans des formules marquant une étape nouvelle du récit. Par exemple : *þa ic aldor gefrægn / elamitarna* (1960).

III.2. *þa* subordonnant

Subordonnant, *þa* est toujours suivi de l'ordre SV ou S...V. La seule exception est la phrase passive *ða gesundrod wæs // lago wið lande* (162).

Lorsque le sujet est un nom :

þa peut être suivi directement du nom (1141, 1165, 1227, 1402, 2008, 2540, 2590).

Par exemple : *þa seo tid gewearð* (1227). Assez souvent cependant un complément se place entre *þa* et le nom, position obligatoire lorsque ce complément est un pronom : 96, 458, 1404, 1429, 1568, 1623, 1976, 2774. Par exemple : *þa him cwealm gesceod* (1623). -- Le poème ne fait pas de distinction entre SV et S...V et les deux cas se rencontrent dans les mêmes proportions.

Lorsque le sujet est un pronom :

La forme *þa he* est caractéristique des subordonnées, contre *he þa* dans les indépendantes : 31, 41, 54, 219, 771, 781, 842, 860, 1126, 1131, 1143,

1153, 1164, 1170, 1178, 1192, 1194, 1216, 1222, 1278, 1369, 1391, 1504, 1601, 1684, 1742, 1777, 2052, 2237, 2300, 2925 (3e personne); 535, 2712 (1e personne); 890 (2e personne); 1687 (réfléchi).

Le pronom manque au vers 1884 (*þa westan com*), et c'est là un phénomène si exceptionnel qu'il pourrait bien s'agir d'une erreur de transmission.

III.3. Autres sens de þa

þa peut être relatif : 10, 159, 165, 218, 233, 284, 461, 894, 1065, 1262, 1354, 1390, 1647, 1796) 2192, 2474. Comme il s'agit à l'origine d'un démonstratif, on peut préférer le faire précéder d'un point et traduire par "celui-ci" au lieu de "qui".

þa peut également être COD à la suite d'un verbe transitif (174, 843, 2230, 2470), et dans le groupe *þa þe* (82b, 203, 204, 2077, 2503).

Il peut être article, au nominatif ou accusatif pluriel, ou à l'accusatif féminin singulier. Il n'y a pas d'ambiguïté lorsqu'il est situé entre une préposition et un groupe nominal (305, 312, 331, 408, 447, 607a, 685, 689, 1083, 1401, 1774, 1781, 2084, 2528), lorsqu'il est suivi d'un superlatif (227, 1616, 1670), lorsqu'il est suivi d'un adjectif faible (93, 194, 325, 529, 763, 792), lorsqu'il est précédé de *ealle* (1409, 1490). -- Dans les autres cas il peut également être interprété comme un adverbe. Le contexte permet parfois de décider, mais souvent le choix est arbitraire. Nous considérons que *þa* est article dans les vers suivants : 107, 295, 308, 322, 607b, 621, 651, 883, 893, 902, 970, 1389, 1581, 1596, 1669, 1708, 1714, 1736, 1895, 1944, 1979, 2019, 2031, 2153, 2213, 2309, 2340, 2413, 2556; et adverbe dans les vers 982, 1964 (où Doane rattache *þa* au vers 1965 comme article), 2487 et 2498.

III.3. Conclusion.

Dans bien des cas la construction est ambiguë. Les règles semblent assez strictes lorsque le sujet est un pronom de troisième personne, et le poète respecte de manière très générale l'ordre *þa he* pour une subordonnée et *he þa* pour une principale ou une indépendante. Lorsque *þa* est suivi d'un nom, en revanche, il peut être aussi bien adverbe que subordonnant. L'interprétation et le choix de la ponctuation sont alors laissés à l'appréciation de l'éditeur.

**TEXTE
ET
TRADUCTION**

(I)

- ÚS ÍS RIHT MICEL ÐÆT we rodera weard,
 wereda wuldor-cining, wordum herigen,
 3 modum lufien : he is mæгна sped,
 heafod ealra, heah-gesceafta
 frea ælmihtig; næs him fruma æfre
 6 ór geworden, ne nu ende cymþ
 ecean drihtnes, ac he bið á rice
 ofer heofen-stolas heagum þrymmum,
 9 soð-fæst and swið-feorm. swegl-bosmas heold
 þa wæron gesette wide and side
 þurh geweald godes wuldres bearnum,
 12 gasta weardum. hæfdon glæm and dream
 and heora ord-fruman engla þreatas
 beorhte blisse : wæs heora blæd micel.

 15 þegnas þrym-fæste þeoden heredon,
 sægdon lustum lof heora lif-frean,
 demdon drihtenes dugeþum :
 18 wæron swiðe gesælige. synna ne cuþon
 firena fremman, ac hie on friðe lifdon

9 MS *swið-ferom*, Bouterwek (1849) *swið-feorm*, cf 1770a.

12 MS *gleam*, Bammesberger (1986) *glæm*, le scribe ayant été influencé par le vocalisme du mot suivant.

14 MS *beorte*, correction ancienne *beorhte*.

17-8 Il manque probablement un mot à 17b. Nous suivons le découpage du manuscrit. Thorpe (1832) divise *demdon drihtenes / dugeþum, wæron / swiðe gesælige*, complétant le vers 17 au détriment du suivant (*wæron swiðe gesælige*, 18a, fait écho à *wæs heora blæd micel*, 14b), et plaçant une coupure syntaxique au milieu d'un hémistiche. Holthausen (1914) reprend le même découpage en séparant *demdon* et *drihtenes dugeþum* par un point-virgule, mais l'expression *dugeþum demdon* se retrouve dans *Beowulf* 3174 (voir ci-contre).

† page non numérotée : illustration (pleine page) : Dieu sur son trône.

Bonheur des anges

(I)

- 1 **I**L est grande justice que le Gardien du firmament,
 le glorieux Roi des armées nous louions de notre voix
 3 et aimions dans notre coeur : il est la puissance infinie,
 le chef de tous les êtres, des créatures célestes
 le Maître omnipotent. Source il n'a jamais eu
 6 ni commencement, ni de fin ne connaît
 le Seigneur éternel, mais toujours régnera
 sur les trônes célestes, en sa splendeur sublime,
 9 en sa justice et opulence. Il tenait les célestes espaces
 qui furent établis à perte de vue
 par la puissance divine pour les fils de la gloire,
 12 pour les gardiens des âmes. Eclat et allégresse avaient
 de par leur Créateur les bataillons angéliques,
 béatitude éblouissante : ils possédaient grande félicité.
- 15 Les vassaux en leur splendeur louaient leur Suzerain,
 vivement célébraient le Maître de la vie,
 glorifiaient du Seigneur l'excellence :
- 18 ils jouissaient d'un grand bonheur. Le péché ils ne connaissaient,
 ils ne savaient mal faire, et en paix ils vivaient

1a A rapprocher de 14b, 25b, de la Préface de la Messe (*vere dignum et justum est*), et du début de l'Hymne de Caedmon, voir p. 162 et 141.

4 *heah-gesceafta* : les créatures supérieures, c'est-à-dire les anges.

5 *fruma* a les différents sens de "commencement", "créateur", et "prince". Tous ces sens sont valables ici.

10 *gesettan* + datif : "disposer pour" ou "peupler par", les deux sont possibles ici, et au vers 94.

13 *and heora ordfruman* : l'expression peut être à l'accusatif ("possédaient leur créateur"), ou plutôt au génitif ("possédaient la béatitude de leur créateur"). Diverses émendations ont été proposées : Bosworth-Toller (Supplément) *an* (= *on*); Holthausen (1914) *mid*; on peut également suggérer *æt* ("provenant de"). Quelle que soit l'incertitude de la forme, le sens paraît clair.

16 paronomase traditionnelle associant *lof* et *lif*; voir aussi GenB 468 et 508.

17 *dugeðum deman* : expression ambiguë à cause de la multitude de sens de *duguð* ("armée, excellence, prospérité, grâce"). Le verbe *deman* (+ datif) signifie "juger", positivement ("glorifier") ou négativement ("condamner"). Si *dugeðum* est complément circonstanciel ("glorifiaient au sein des années / de la prospérité / des bienfaits de Dieu") le COD doit être *lif-frean*, également COD du verbe précédent, ce qui donne une phrase gauche. Il est préférable d'interpréter *dugeðum* comme complément de *deman* : "glorifiaient l'excellence de Dieu". La formule identique de *Beowulf* 3174 est traduite par Crépin (1991) "glorifiaient en vétérans", mais "glorifiaient l'excellence" n'est pas impossible : cf Wrenn (*Beowulf*), qui met un point-virgule devant *dugeðum* et en fait ainsi le seul complément possible de *demdon*.

- ece mid heora aldor; elles ne ongunnon
 21 ræran on roderum nymþe riht and sob,
 ær-ðon engla wearð, for ofer-hygde,
 dæl on gedwilde : noldan dreogan leng
 24 heora selfra ræd, ac hie of sib-lufan
 godes ahwurfon. hæfdon gielp micel
 þæt hie wið drihtne dælan meahton
 27 wuldor-fæstan wic werodes þrymme,
 sid and swegl-torht. him þær sar gelamp,
 æfst and ofer-hygd, and þæs engles mod
 30 þe þone unræd ongan ærest fremman,
 wefan and weccæan, þa he worde cwæð,
 nipes of-þyrsted, þæt he on norð-dæle
 p.2 ham and heah-setl heofena rices
 agan wolde. þa wearð yrre god
 and þam werode wrað þe he ær wurðode
 36 wlite and wuldre : sceop þam wer-logan
 wræcligne ham weorce to leane,
 helle-heafas, hearde niðas;
 39 heht þæt wite-hus wræcna bidan,
 deop, dreama leas drihten ure,
 gasta wearda*, þa he hit geara wiste :
 42 syn-nihte beseald, susle geinnod,
 geond-folen fyre and fær-cyle,
 réce and reade lege; heht þa geond þæt ræd-lease hof
 45 weaxan wite-brogan. hæfdon hie wroht-geteme
 grimme wið god gesomnod : him þæs grim lean becom.
 cwædon þæt heo rice, reðe-mode,
 48 agan woldan and swa eaðe meahtan. / †
 him seo wen geleah siððan waldend his,
 heofona heah-cininge, honda arærde

22-3 MS *weard*, Cockayne (1861) *wearð*, avec confusion de *d* et *ð*, cf. 2758. (Cette émondation est traditionnellement attribuée à Zupitza (1875), qui rappelle pourtant -- au dos de la page, il est vrai -- qu'elle avait déjà été suggérée par Cockayne). Bouterwek (1849) garde *weard* et interprète *dæl* comme un verbe (*dwærl*, de *dwelan* "se tromper"); mais le verbe suivant, *noldan*, est au pluriel.

23 *noldan* pour *noldon*, prétérit pluriel.

41 MS *weardas*, Bouterwek (1849) *wearda* (génitif pluriel, parallèle à *wræcna*, tous deux dépendant de *bidan*).

48 *woldan*, *meahtan* pour *wolden*, *meahten*, optatifs pluriels.

† ill. p. 2 (18 cm) : Dieu parlant à Lucifer, portrait d'Aelfwine. -- ill. p. 3 (pleine page) : révolte de Lucifer.

Révolte des anges

- pour l'éternité aux côtés de leur Prince; ils n'entreprenaient rien
 21 dans les cieux qui ne fût juste et bon,
 jusqu'à ce que des anges par présomption
 une partie tombât dans l'erreur : ils ne voulurent plus agir
 24 avec sagesse et dans leur intérêt, mais de l'amitié
 de Dieu se détournèrent. Ils avaient grande prétention :
 ils se vantaient avec Dieu de pouvoir partager
 27 par la puissance de leur armée la forteresse glorieuse,
 vaste et étincelante. En cela la douleur les frappa,
 l'envie et la présomption, et l'orgueil de l'ange
 30 qui ce dessein maudit le premier élabora,
 tissa et fomenta lorsqu'il déclara,
 assoiffé de violence, que dans la région du nord
 33 un palais et un trône dans le royaume des cieux
 il voulait posséder. Alors Dieu se courrouça,
 s'irrita contre la race qu'il avait parée
 36 d'éclat et de gloire : il créa pour les félons
 un palais d'exil en salaire de leur crime,
 les plaintes de l'enfer, de violentes souffrances;
 39 puis commanda à la maison de tortures de se tenir prête pour les exilés,
 abîme sans joie, notre Seigneur
 pour les gardiens des âmes, dès qu'il la sut achevée --
 42 enveloppée d'une nuit éternelle, remplie de tourments,
 regorgeant de feu et de froid glacial,
 de fumée et de rouge flamme; il commanda alors dans la demeure maudite
 45 aux cruelles angoisses de se développer. La masse de leurs forfaits ils avaient
 implacablement élevé contre Dieu : implacable fut leur salaire.
 Ils disaient que le royaume, ces forcenés,
 48 ils voulaient posséder, et qu'aisément ils le pouvaient :
 leur espoir fut déçu lorsque leur Souverain,
 sublime Roi des cieux, leva ses mains

24 *ræd* a de multiples sens, qui peuvent se résumer par "ce qui est juste". Le poète opposera dans tout le poème *ræd* et *unræd*.

30 Souvent le verbe *onginnan* a un sens très affaibli et ne se traduit pas.

33b *heofona rices* peut dépendre de *on norð-dæle* ("dans la partie nord du ciel"), ou de *ham and heah-setl* ("un palais et un trône célestes"); malgré la disjonction la première solution est préférable pour le sens.

37 paradoxe de l'assimilation de *ham* "demeure" et *wræc* "exil".

41b peut signifier "lorsqu'il le sut avec certitude" ou "lorsqu'il la (la maison) sut prête". Il s'agit de toute façon d'une cheville dont la valeur sémantique est des plus vagues.

- 51 hehste wið þam herge. ne mihton hyge-lease
 mæne wið metode mægyn bryttigan,
 54 Ác him se mæra mód getwæfde,
 bælc forbigde, þa he gebolgen wearð,
 besloh syn-sceaþan sigore and gewealde,
 dome and dugeðe, and dreame benam
 57 his feond, friðo and gefean ealle,
 torhte tire; and his torn gewræc
 on gesacum swiðe selves mihtum
 60 strengum stiepe. hæfde styrne mod
 gegremed grymme; grap on wraðe
 fáum folmum and him on fæðm gebræc,
 63 yr' on mode. æðele bescyrede
 his wiðer-brecan, wuldor-gestealdum.
 Sceop þa and scyrede scyppend ure
 66 ofer-hidig cyn engla of heofnum,
 wáer-leas werod; waldend sende
 lað-wendne here on langne sið,
 69 geomre gastas. wæs him gylp forod,
 beot forborsten and forbiged þrym,
 wlite gewemmed. heo on wrace syððan
 72 seomodon swearte : siðe ne þorfton
 hlude hlihhan, ac heo hell-tregum
 werige wunodon and wean cuðon,
 75 sár and sorge, susl þrowedon,
 þystrum beþeahte -- þearl æfter-lean
 þæs þe heo ongunnon wið gode winnan.
- 78 þa wæs soð swa áer sibb on heofnum,
 fægre freoþo-þeawas : frea eallum leof,
 þeoden his þegnum; þrymmas weoxon
 81 duguða mid drihtne dream-hæbbendra. /

63 MS yr, Holthausen (1914) yrre, Hulbert (1938) yr' avec élision.

72 Ce vers présente un problème de découpage. Le MS, que nous suivons, coupe la formule ne þorfton hlude hlihhan. Thorpe (1832) lit heo on wrace // siððan seomodon / swearte siðe, // ne þorfton hlude hlihhan, découpage plus logique mais métriquement impossible.

Chute des anges

- 51 altières contre cette armée. Les insensés ne purent,
 criminels contre Dieu, user de leur puissance,
 mais l'illustre Seigneur détruisit leur orgueil,
 54 leur arrogance humiliée, dans son emportement;
 il dépouilla les scélérats de triomphe et de puissance,
 d'honneur et de prospérité, et de bonheur déposséda
 57 ses ennemis, de paix et de toute joie,
 de gloire éclatante; et sa colère assouvit
 sévèrement sur ses adversaires par sa divine puissance
 60 en une chute brutale. violemment irrité
 en son esprit sévère, il saisit les méchants
 de ses mains hostiles et les broya dans son étreinte,
 63 le cœur courroucé. De leur patrie il déposséda
 ses antagonistes, de leurs demeures glorieuses.
 Puis notre Créateur conçut un châtement, écarta
 66 la race présomptueuse des anges loin des cieux,
 le peuple infidèle; le Souverain expédia
 la cohorte malveillante en un long voyage,
 69 les esprits affligés. Brisée était leur prétention,
 leur forfanterie anéantie et rabaissée leur gloire,
 leur splendeur souillée. En exil ensuite
 72 ils gisaient sombres : ils n'eurent guère occasion
 pour de bruyants éclats de rire, mais au milieu des tortures de l'enfer
 séjournaient accablés et connurent le malheur,
 75 la souffrance et la peine, endurant maints tourments,
 enveloppés de ténèbres – dur salaire
 de la lutte qu'ils avaient entreprise contre Dieu.
- 78 Et parfaite à nouveau régna la concorde dans les cieux,
 conduite paisible et harmonieuse : le Maître aimé de tous,
 le Suzerain de ses vassaux; et croissait la splendeur,
 81 auprès du Seigneur, des troupes des bienheureux.

51 L'adjectif *hehste* peut se rapporter à *hand* (Grein 1857), ou à *waldend* (Holthausen 1914, pour *hehsta*).

60 *stiepe*, hapax, est interprété comme "chute" ou "privation".

63 *æðele* peut être un adjectif ("noble", se rapportant à Dieu, Krapp 1931), ou un nom (= *eðele* "patrie", Kock JJJ 1918, parallèle à *wuldor-gestealdum*).

65 *sceop* : "condamner", avec jeu de mots sur "créer". Holthausen (1913) corrige en *sceof* "il écarta", mais cette émendation n'est pas nécessaire.

67 *wær-logan* : le thème de la fidélité (*wær*) et de l'infidélité joue un grand rôle dans la *Genèse A*.

(II)

- p.5 **W**ÆRON þa gesome þa þe swegl buan,
wuldres eðel; wroht wæs asprungen,
84 oht mid englum and órleg-nið,
siððan here-wosan heofon ofgæfon,
leohte belorene. him on laste setl
87 wuldor-spedum welig wide stodan,
gifum growende, on godes rice,
beorht and geblæd-fæst -- buendra leas,
90 siððan wræc-stowe werige gastas
under hearm-locan heane geforan.
þa þeahode þeoden ure
93 mod-geþonce hú he þa mæran gesceaft,
eðel-staðolas, eft gesette,
swegl-torhtan seld selran werode,
96 þa hie gielp-sceapan ofgifen hæfdon,
heah on heofenum. for-þam halig god
under roderas feng ricum mihtum
99 wolde þæt him eorðe and úp-roder
and síd-wæter gesetet wurde,
woruld-gesceaft, on wraðra gield
102 þara þe forhealdene of hleo sende.
Ne wæs her þa giet nymþe heolster-sceado
wiht geworden, ác þes wida grund
105 stod deop and dim, drihtne fremde,
idel and únnyt; on þone eagam wlat
stið-frihþ cining, and þa stowe beheold
108 dreama lease : geseah deorc gesweorc
semian sinnihte, sweart under roderum,
wonn and weste, oð-þæt þeos woruld-gesceaft
111 þurh word gewearð wuldor-cyninges.
her ærest gesceop éce drihten,
helm eall-wihta, heofon and eorðan;

82 *buan* pour *buen*, optatif pluriel; Krapp (1931) lit *buað* (indicatif).

87 *stodan* pour *stodon*, prétérít pluriel.

91 *geforan* pour *geforon*, prétérít pluriel.

98 *roderas* pour *roderes*, génitif singulier.

107 *stið-frihþ* pour *stið-ferhð* par métathèse; de même *frið-gedal* pour *ferhð-gedal* au vers 1142.

(II)

- ALORS vivaient unis ceux qui peuplaient l'empyrée,
la patrie de gloire; la discorde s'était apaisée,
84 la lutte avec les anges, l'hostilité et le conflit,
depuis que les guerroyeurs avaient quitté le ciel,
de lumière privés. Ils laissaient derrière eux les trônes
87 riches d'une splendide abondance se dressant à perte de vue,
dotés de perfections sans cesse plus nombreuses,
dans le royaume de Dieu,
brillants et comblés de prospérité -- mais vides,
90 depuis que vers leur lieu d'exil les esprits accablés
dans la geôle cruelle s'en étaient allés misérables.
- Alors songea notre Suzerain
93 en son esprit comment la création sublime,
les domaines héréditaires il pourrait rétablir,
les demeures étincelantes pour une race meilleure,
96 puisque les arrogants criminels les avaient quittés,
là-haut dans les cieux. C'est pourquoi le Dieu saint
sous le dôme du firmament par sa puissance extrême
99 voulut qu'à sa voix la terre et le ciel
et le vaste océan fussent établis,
l'univers, pour remplacer les maudits
102 que corrompus il avait chassés de leur asile.
- Il n'y avait encore là, sinon la voile des ténèbres,
aucune chose existante : le vaste abîme
105 s'étendait profond et obscur, étranger au Seigneur,
vide et stérile; sur lui jeta les yeux
le Roi au coeur résolu, et contempla ce lieu
108 d'où la joie était absente : il vit une brume obscure
flotter, nuit éternelle, noire sous le firmament,
sombre et vaine, avant que l'univers
111 reçût l'existence par le Verbe du Roi de gloire.
- Là créa tout d'abord le Seigneur éternel,
Heaume de toutes choses, le ciel et la terre;

85 *here-wosa* a été rapproché de *ealu-wosa* "ivre de bière". Greverus (1852) propose de lire *herewisa* "chef militaire"; selon Stanley (1986) la confusion serait délibérée et aurait un effet péjoratif.

86 La formule *him on laste* introduit un motif qui réapparaîtra à plusieurs reprises dans le poème : la description de la patrie perdue; voir aussi 945 et 1699, et introduction p. 225.

Gen 1/1-4

- p.6 rodor arærde, / and þis rume land
 gestapelode strangum mihtum,
 frea ælmihtig. folde wæs þa gyta
 117 græs-úngrene; gár-secg þeahte
 sweart syn-nihte side and wide,
 wonne wáegas. þa wæs wuldor-torht
 120 heofon-weardes gast ofer hólum boren
 miclum spedum. metod engla heht,
 lifes brytta, leoht forð cuman
 123 ofer rumne grund : raþe wæs gefylled
 heah-cininges háes; him wæs halig leoht
 ofer wéstenne, swa se wyrhta bebead.
 126 þa gesúndrode sigora waldend
 ofer lago-flode leoht wið þeostrum,
 sceade wið sciman; sceop þa bam naman
 129 lifes brytta : leoht wæs ærest
 þurh drihtnes word dæg genemned,
 wlite-beorhte gescaft. wel licode
 132 fréán æt frymðe forþ-bæro tid,
 dæg æresta. geseah deorc sceado
 sweart swiðrian geond sidne grund. / †

(III)

- p.8 **Þ**A SEO tid gewat ofer *timber* sceacan
 middan-geardes. metod æfter sceaƿ
 scirum sciman, scippend ure,
 138 æfen ærest; him árn on last,
 þrang þystre genip þam se þeoden self
 sceop nihte naman, nergend ure.
 141 hie gesundrode : siððan æfre
 drugon and dydon drihtnes willan

119 MS *wegas* pour *wægas*.

131 MS *gescaft*, défendu par Doane (1978); Thorpe (1832) *gesceaft*. On peut conserver la variante *gescaft*, car il existe de nombreux mots où l'orthographe hésite entre *-scea-* et *-sca-*.

135 MS *tiber*, Bouterwek (1849) *timber*. Doane (1978) défend *tiber* dans le sens de "construction élevée par magie".

† ill. p. 6 (16 cm) : séparation de la lumière et des ténèbres. -- ill. p. 7 (pleine page) : création des plantes et des animaux.

Le premier jour

- 114 il érigea le firmament, et le vaste sol
 établit par sa puissance infinie,
 Maître tout-puissant. La glèbe encore
 117 n'était pas verdoyante; l'océan était enseveli
 dans l'ombre d'une nuit éternelle, à perte de vue,
 ondes obscures. Alors resplendissant
 120 l'esprit du Gardien des cieus se déplaça au-dessus des eaux
 avec grande hâte. Le Maître des anges enjoignit,
 Principe de vie, à la lumière de s'avancer
 123 au-dessus de l'immense abîme : promptement fut accompli
 l'ordre du Roi suprême; par lui fut la lumière sainte
 au-dessus du chaos,
 comme l'avait commandé l'Auteur de toutes choses.
- 126 Alors sépara le Souverain des victoires
 au-dessus des flots de la mer la lumière des ténèbres,
 l'ombre de la clarté. Puis à chacune créa un nom
 129 le Principe de vie : la lumière fut d'abord
 par le Verbe divin "jour" dénommée,
 éblouissante création. Pleinement fut satisfait
 132 le Prince aux premiers temps de l'époque féconde,
 du jour premier. Il vit l'ombre épaisse
 s'évanouir noire au-dessus du vaste abîme.

(III)

- 135 **ALORS** le temps prit son envol au-dessus de la charpente
 du globe terrestre. Le Seigneur lança, sur les traces
 de la clarté rayonnante, notre Créateur,
 138 le premier soir; sur ses talons accoururent,
 se pressant, les ténèbres obscures pour lesquelles le Suzerain
 créa le nom de "nuit", notre Sauveur;
 141 il la sépara du jour : depuis et à jamais
 ils firent et accomplirent la volonté divine

117 *græs-ungrene* : certains critiques comprennent *græs* comme nominatif, soit en apposition à *folde* ("la terre, l'herbe n'était pas encore verte", Krapp 1931), soit attribut ("la terre était comme de l'herbe non verte", Huppé 1959, Bammesberger 1986), mais le sens est peu satisfaisant. Il vaut mieux l'interpréter comme un instrumental (Bouterwek 1849, *græse*) ou un composé (Doane, 1978).

117 Le sujet est *syn-nihte* et le COD *gar-secg* (Cosijn 1894), cf la Vulgate *tenebrae erant super faciem abyssi* (Gen 1/2), mais grammaticalement on pourrait comprendre "l'océan recouvrait, dans l'ombre d'une nuit éternelle, les chemins obscurs", en interprétant comme *wegas* le *wegas* du MS.

Gen 1/6 & 2/18

- éce ofer eorðan. ða com oðer dæg,
 144 leoht æfter þeostrum. heht þa lifes weard
 on mere-flode middum weorðan
 hyhtlic heofon-timber; holmas dælde
 147 waldend ure, and geworhte þa
 roderas fæsten, þæt sé rica áhóf
 úp from eorðan þurh his agen word,
 150 frea ælmihtig : *flod* was ádæled
 under heah-rodore halgum mihtum,
 wæter óf wætrum þam þe wuniað gyt
 153 under fæstenne folca hrofes.
 þá com ofer foldan fus siðian
 mære mergen þridda. næron metode ða gýta
 156 wid-lond ne wegas nytte, ác stod bewrigen fæste
 folde mid flode. frea engla heht
 þurh his word wesan wæter gemáene
 159 þa nú under roderum heora rýne healdað,
 stowe gestefnde. ða stod hraðe
 holm under heofonum, swa se halga bebead,
 162 síd ætsomne, ða gesundrod wæs
 lago wið lande. geseah þa lifes weard
 drige stowe, dugoða hyrde,
 165 wíde ætéowde, þá se wuldor-cyning
 éorðan nemde. gesette yðum heora
 onrihtne ryne, rumum flode,
 168 and gefeterode (...) /

lacune : Gen 1/10-31, Gen 2/1-3

(IV)

- p.9 ne þuhte þa gerysne rodora wearde
 þæt adam leng ana wære
 171 neorxna-wonges, niwre gesceafte,
 hyrde and healdend : for-þon him heah-cyning,
 frea æl-mihtig, fultum tíode,

148 *roderas* pour *roderes*, génitif singulier.

150 MS *fold*, Grein (1857) *flod*.

155 MS *metod*, correction ancienne *metode*. -- MS *gyta*, correction ancienne *gyt*.

168 MS *gefetero* + lacune de plusieurs pages. Bouterwek (1849) *gefeterode*.

Deuxième et troisième jours

- sur terre pour l'éternité. Puis vint le second jour,
 144 lumière après les ténèbres. Alors ordonna le Gardien de la vie
 qu'au milieu des flots de la mer se dressât
 la belle voûte céleste; les ondes divisa
 147 notre Souverain, et façonna ensuite
 le rempart des cieux, que le Très-Haut fit s'élever
 de la terre par la force de son Verbe,
 150 Maître tout-puissant : les flots furent divisés
 sous l'empyrée par la sainte puissance,
 les eaux d'avec les eaux qui existent encore
 153 sous le rempart du toit des peuples.
 Puis arriva sur terre, rapide voyageur,
 le troisième matin sublime. Le Créateur n'avait encore là
 156 continent ni chemins utilisables, car totalement était submergée
 la terre sous la mer. Le Maître des anges commanda
 par son Verbe aux eaux de se rassembler,
 159 qui maintenant sous le firmament suivent leur cours,
 à l'emplacement fixé. Promptement se forma
 la mer sous les cieux, comme le Très-Saint l'avait ordonné,
 162 se rassembla immense, lorsque se séparèrent
 l'eau et le sol. Alors aperçut le Gardien de la vie
 une étendue sèche, le Pasteur des peuples,
 165 se dégageant à perte de vue, que le Roi de gloire
 nomma "terre". Il impose aux flots leur
 cours approprié, aux amples courants,
 168 et les enchaîna...

(IV)

- Il ne parut pas séant au Gardien du firmament
 qu'Adam plus longtemps restât seul
 171 du jardin d'Eden, de la création nouvelle
 gardien et régisseur : c'est pourquoi le Roi suprême,
 le Maître tout-puissant conçut pour lui une aide,

Gen 2/18-22 & 1/28-30

- 174 wif áweahte, and þa wraðe sealde
lifes leoht-fruma leofum rince.
he þæt andweorc of adámes
- 177 lice áleoðode, and him listum áteah
ríp of sidan. he wæs reste fæst,
and softe swáef, sár ne wiste,
- 180 earfóða dæl, né þær ænig cóm
blód of bénne, ác him brego engla
óf lice áteah liodende bân,
- 183 wér únwundod. óf þam worhte gód
freolicu fæmnan; feorh ín gedyde,
éce saula. heo wæron englum gelice. / †
- p.10 þá wæs adames bryd
gaste gegearwod. hie ón geogoðe bú
wlite-beorht wæron on woruld cenned
- 189 meotodes mihtum; mán ne cuðon
dón ne dreogan, ác him drihtnes wáes
bám on breostum byrmende lufu.
- 192 þa gebletsode blið-heort cyning,
metod al-wihta, monna cynnes
þa forman twá, fæder and moder,
- 195 wif and wæpned; he þa worde cwæð :
"temað nú and wexað, tudre fyllað
eorðan æl-grene, incre cynne,
- 198 sunum and dohtrum. Inc sceal sealt wæter
wunian on gewealde, and eall worulde gesceaft.
brucað blæd-daga, and brim-hlæste
- 201 and heofon-fugla; Inc ís halig feoh
and wilde deor on geweald geseald,
and lifigende ða ðe land tredað,
- 204 feorh-eaceno cynn ða ðe flod wecceð

184 *freolicu* pour *freolice*, accusatif féminin singulier.

184 MS *dyde*, correction ancienne *gedyde*.

185 MS *saula*, correction ancienne *saule*. -- MS *gelic*, correction ancienne *gelice*.

186 Il manque un hémistiche. Plusieurs éditeurs ont essayé de compléter le vers en utilisant le nom d'Eve, par exemple Grein (1857) *þa wæs adames bryd, / þe god eue nemnde*.

190 MS *and*, correction ancienne *ne*.

† ill. p. 9 (18 cm) : création d'Eve.

Création d'Eve et bénédiction

- 174 donna vie à une femme; puis comme auxiliaire l'offrit
le glorieux Principe de vie à l'homme bien-aimé.
La substance du corps d'Adam
- 177 il tira, et lui ôta avec dextérité
une côte du flanc. Il était assoupi,
et dans son doux sommeil ne sentit aucun mal,
- 180 pas la moindre douleur, et non plus ne coula
de sang de la blessure, car l'Empereur des anges
de sa chair vive retira l'os
- 183 sans le blesser. Dieu en forma
une noble femme et lui insuffla l'être,
une âme immortelle. Ils étaient pareils aux anges.
- 186 Alors fut l'épouse d'Adam
animée du souffle de vie. Tous deux pleins de jeunesse,
splendides avaient reçu le jour
- 189 de la puissance divine; le mal ils ignoraient,
ne savaient accomplir, et pour le Seigneur
ils avaient en leur cœur un ardent amour.
- 192 Alors bénit le Roi miséricordieux,
Arbitre de toutes choses, du genre humain
les deux premiers représentants, le père et la mère,
- 195 l'épouse et l'époux; il déclara alors :
"Multipliez maintenant et croissez, de votre descendance couvrez
la terre toute verte, de votre race,
- 198 de fils et de filles. Vous aurez l'onde amère
en votre pouvoir, et l'ensemble de l'univers.
Jouissez de jours prospères, des poissons qui gonflent les flots
- 201 et des oiseaux du ciel; vous aurez sur les animaux purs
et les bêtes sauvages un pouvoir absolu,
sur les êtres animés qui foulent le sol,
- 204 les races douées de vie qui prennent naissance des flots

182 *liodende* "vivant", de *leodan* "croître" (Dietrich 1856); mais le "living bone" anglais ne passe pas en français. Notre traduction conserve la notion de souffrance miraculeusement épargnée, mais ne rend pas l'idée que la femme est présente en germe dans cet "os vivant".

200 *blæd-daga*, *brim-hlæste* et *heofon-fuglas* sont parallèles et dépendent de *brucað*. On attendrait plutôt un premier terme signifiant "bétail", comme 201-5, 1298-9, 1515-6. Greverus (1852) propose *blæd-agendra* "ayant le souffle de vie", mais ce mot n'est attesté que dans le sens de "prospère".

201 *halig jeoh* "bétail saint", c'est-à-dire les animaux domestiques. Cette notion apparaît dans la Bible au moment du déluge seulement.

geond hron-rade : Inc hyrað eall." /

†

lacune?

- p. 11 þa sceawode scyppend ure
 207 his weorca wlite and his wæstma blæd,
 niwra gesceafta. neorxna-wang stod
 gód and gastlic, gifena gefylled / ‡
 p. 12 fremum forð-weardum. fægere leohte
 þæt liðe land lago yrnende,
 wylle-burne. nalles wolcnu ða giet
 213 ofer rumne grund regnas bæron,
 wann mid winde, hwæðre wæstmum stod
 folde gefrætwod. heoldon forð-ryne
 216 ea-streamas heora æðele feower
 of þam niwan neorxna-wonge,
 þá wæron adælte drihtnes mihtum
 219 ealle of anum, þa he þas eorðan gesceop,
 wætre wlite-beorhtum, and ón woruld sende.
 þære hatað ylde, eorð-búende,
 222 fison folc-weras seo foldan dæl
 bráde bebúgeð beorhtum stréamum
 hebeleac útan; on þære éðyl-tyrf
 225 niððas findað nean and feorran
 gold and gým-cynn, gúm-þeoda beam,
 ða sélestan, þæs þe ús secgað béc.
 228 þonne seo æftre ethiopia
 land and liod-geard belígeð úton,
 ginne rice : þære ís géón noma.
 231 þrida ís tígris : seo wið þéodscipe,
 éa in-flede, assirie belið.

218 MS *adælte*, correction ancienne *adælede*. Junius (1655) *adælede*, Wells (1969) *adælte*.

221 *þære* pour *þæra*, génitif pluriel. Généralement changé en accusatif singulier : *þæne* (Cosijn 1894 -- mais l'antécédent est pluriel); *þæra anne* (Dietrich 1856). La phrase peut se comprendre avec un génitif pluriel si l'on interprète *seo* comme "celui qui" au lieu de "celui-ci".

222 MS *sæe*, Grein (1857) *se*, Bouterwek (1849) *seo*.

224 MS *hebeleac* pour *Hevilath*; Grein (1857) propose *Hebeleat*, Holthausen (1914) *hebeleað*.

229 MS *liod-geard*, correction ancienne *leod-geard*.

232 MS *assirie*, correction ancienne *assirię*.

† ill. p. 10 (16 cm) : bénédiction d'Adam et Eve.

‡ ill. p. 11 (25 cm) : Adam et Eve au paradis.

Les fleuves du paradis

- dans l'océan où nagent les baleines : vous gouvernerez tout."
 Alors contempla notre Créateur
- 207 la splendeur de son ouvrage et la bonté de son oeuvre,
 de la création nouvelle. Le jardin d'Eden s'étendait
 attrayant et parfait, rempli d'agrèments
- 210 grâce à d'infinies qualités. Doucement était baignée
 la terre enchanteresse par les eaux courantes,
 les sources jaillissantes. Aucun nuage encore
- 213 au-dessus du vaste sol ne portait les pluies en son sein,
 noir sous le souffle du vent, quoique de fruits
 la terre fût parée. Suivant leurs cours,
- 216 quatre fleuves majestueux
 coulaient du Paradis nouvellement créé,
 qu'avait divisés Dieu dans sa puissance
- 219 à partir d'une eau unique, lorsqu'il créa la terre,
 d'une source splendide, et dépêchés dans le monde.
 Parmi eux les nations connaissent, les habitants de la terre,
- 222 sous le nom de "Pishôn", les hommes des tribus,
 celui qui autour d'une portion du monde
 amplement enroule ses ondes brillantes,
 autour d'Havila; dans ce territoire
- 225 les mortels trouvent de tous côtés
 or et gemmes, les fils des peuples humains,
 les plus précieux qui soient, comme nous le disent les livres.
- 228 Le second ensuite des Ethiopiens
 la terre et la province enserre de ses flots,
 l'immense royaume : il a nom "Gihôn".
- 231 Le troisième est le "Tigre" : rempart contre les tribus,
 de ses eaux intarissables il entoure l'Assyrie.

209 *gastlic* pour *gæstlic* "hospitalier", ou *gastlic* (avec voyelle longue) "spirituel".

210 *leohte* : du verbe *leccan*, "irriguer".

Création des anges

- 234 Il en est de même pour le quatrième, qu'à présent chez bien des peuples
les hommes du nom d'"Euphrate" appellent dans le monde entier.

(V)

- ... mais jouissez de tous les autres; laissez de côté ce seul arbre,
gardez-vous de ce fruit : tous vos voeux seront comblés."
237 Ils inclinèrent alors la tête devant le Roi du ciel
avec ardeur, lui rendant grâces pour tout,
pour cette science et ses leçons. Les laissant dans ce domaine,
240 vers les cieux s'élança le Seigneur saint,
le Roi au coeur résolu;
debout se tenaient les deux créatures, oeuvres de ses mains,
ensemble sur le sable : ils ne sauraient d'aucun chagrin
243 s'affliger, pourvu que la volonté de Dieu
jusqu'au bout ils accomplissent; ils seraient aimés de Dieu
tant que sa sainte parole ils auraient volonté de respecter.

(VI)

- 246 LE Souverain suprême avait des ordres angéliques
par la puissance de ses mains, le Seigneur saint,
établi au nombre de dix, dont il escomptait
249 que son service ils voudraient accomplir,
faire sa volonté : c'est pourquoi il les doua de raison,
et de ses mains les façonna le Seigneur saint.
252 Il les avait placés dans un état si heureux, il avait fait l'un d'eux si puissant,
si fort par l'esprit et la pensée; il le laissait régner sur un si vaste empire,

236 paronomase jouant sur les deux sens de *willa(n)* "objet désirable" (236) et "vouloir, volonté" (243, 245); voir également GenA 2365-66.

241 *stið-ferhð* est un mot anglo-saxon. Lucas ("Some aspects of *Genesis B* as Old English verse", *Proceedings of the Royal Irish Academy* 88C, 1988, 143-78) suggère qu'il s'agit d'une modification scribale, et que la traduction d'origine portait *heard-mod* (cf 285), allitérant avec *hand-geweorc*; mais il est difficile d'imaginer que ce même mot ait pu être appliqué ici à Dieu, puis aux démons au vers 285.

242-43 *butan*, d'après le contexte, doit signifier "à condition que", c'est-à-dire le contraire de son sens normal "à moins que". D'autres comprennent la phrase comme "ils ne connaissaient pas les chagrins qui les accablent s'ils cessaient d'obéir à Dieu" (*butan* = si + négation) (Vickrey 1970; Mitchell 1969); mais l'interprétation du premier membre de phrase paraît forcée.

246-48 Sur le nombre d'ordres angéliques, voir Dustoor, "Legends of Lucifer in Early English and in Milton", *Anglia* 54, 1930, 213-68; Abbetmeyer, *Old English poetical motives derived from the doctrine of sin*, New-York 1903.

Révolte de Lucifer

- le premier après lui dans le royaume des cieux... il l'avait fait si splendide,
 255 si belle était sa forme dans les cieux, qu'il tenait du seigneur des armées :
 il était pareil aux étoiles étincelantes. Il aurait dû faire la louange du Seigneur,
 il aurait dû chérir les joies qu'il goûtait dans les cieux,
 et rendre grâces à son seigneur
 258 des présents que dans le monde il lui avait donnés en partage :
 alors il l'aurait laissé régner longtemps sur son empire;
 mais il tourna cela à sa perte, se dressa pour lutter
 contre le très-haut Empereur du ciel qui est assis sur le saint trône.
 261 Il était cher à notre Seigneur : il ne put lui être caché
 que son ange commençait à se montrer arrogant,
 se dressait contre son maître, lançait des paroles de bravade,
 264 des fanfaronnades contre lui, ne voulait pas servir Dieu.
 Il disait que son corps était brillant et beau,
 splendide, éblouissant : il ne pouvait en son coeur se résoudre
 267 à vouloir Dieu en vassal,
 le Suzerain, servir; il s'imaginait
 que force et pouvoir plus grands il possédait
 270 que le Dieu saint ne pouvait avoir
 par la foule de ses compagnons. Bien des paroles proféra
 l'ange de présomption, imaginant comment par ses seules forces
 273 un plus puissant trône il se ferait,
 plus haut dans les cieux; il dit que son coeur l'entraînait
 à ce que dans le nord et l'ouest il commençât à construire,
 276 à faire un édifice; il dit qu'il n'imaginait guère
 que de Dieu il voulût rester le vassal.
 "Pourquoi devrais-je lutter", dit-il, "je n'ai nul besoin
 279 d'avoir un maître au-dessus de moi : je peux de mes mains

258 *leoht* "lumière" signifie en vieux-saxon, par glissement de sens, "vie", "monde" (Ross 1975).

260 Noter l'écho de *waldend* avec *wealdan* aux vers 253 et 258.

272 On peut comprendre "l'ange de présomption", ou "paroles ... de présomption", avec disjonction.

277 *weorðan* "devenir", a ici le sens de "être". Nous avons traduit par "rester" pour en conserver la valeur dynamique.

279 Noter le jeu de mots qui associe *hearran* "plus haut" et *hearra* "Maître".

- wundra gewyrcean; Ic hæbbe geweald micel
 tó gyrwanne godlecran stol,
 282 hearran on heofne. hwy sceal ic æfter his hyldo ðeowian,
 bugan him swilces geongor-domes? Íc mæg wesan gód swa hé.
 big-standað me strange geneatas,
 þa ne willað me æt þam stríðe geswican,
 285 hæleþas heard-mode; hie habbað me to hearran gecorene,
 rofe rincas. mid swilcum mæg man ráed geþencean,
 fón mid swilcum folc-gesteallan; frynd synd hie mine georne,
 288 holde on hyra hyge-sceaftum; Ic mæg hyra hearra wesan,
 rædan on þis rice : swa me þæt riht ne þinceð
 þæt ic oleccan áwiht þurfe
 291 gode æfter góde ænegum -- ne wille ic leng his geongra wurþan".

- þa hit sé all-walda eall gehyrde,
 þæt his engyl ongan ofer-mede micel
 294 áhebban wið his hearran, and spræc healic word
 dollice wið drihten sinne -- sceolde he þa dæd ongyldan,
 worc þæs gewinnes gedælan, and sceolde his wite habban, /
 p. 16 ealra morðra mæst : swa deð monna gehwilc
 þe wið his waldend winnan ongyrneð,
 mid mane wið þone mæran drihten; --
 þá wearð se mihtiga gebolgen,
 300 hehsta heofones waldend, wearp hine of þam hean stole.
 hete hæfde he æt his hearran gewonnen,
 hyldo hæfde he his ferlorene;
 grám wearð him se goda on his mode :
 for-þon he sceolde grund gesecean
 303 heardes helle-wites, þæs þe he wann wið heofnes waldend.
 ácwæð hine þa fram his hyldo and hine on helle wearp,
 ón þa deopan dala, þær he to deofle wearð,
 306 se feond mid his geferum eallum.
 feollon þá ufon of heofnum
 þurh-longe swa þreo niht and dagas
 þa englas of heofnum on helle, and heo ealle forsceop

283 *bugan* est probablement une erreur de traduction pour *begean* (Kock 1921).

287 *folc-gesteallan* pour *folc-gesteallum*, datif pluriel.

300 *þan* pour *þam*, datif singulier.

Chute des anges

faire autant de miracles; j'ai une puissance immense,
 par laquelle je disposerai un trône bien plus beau,
 282 plus haut dans le ciel. Pourquoi devrais-je le servir pour gagner sa faveur,
 me courber devant lui comme un vassal? Je puis être Dieu comme lui.
 Autour de moi se tiennent de vigoureux compagnons
 qui ne me voudront pas trahir au combat,
 285 guerriers à l'âme hardie; ils m'ont choisi pour maître,
 ces vaillants héros. Avec de tels camarades il est possible d'imaginer un plan,
 de l'exécuter avec une telle foule de compagnons;
 ils sont pour moi des amis ardents,
 288 loyaux en la disposition de leur cœur; je puis être leur maître,
 régner sur ce royaume : ainsi j'imagine qu'il n'est pas juste
 que je doive flatter, si peu que ce soit,
 291 le Souverain Bien pour le moindre bienfait;
 je ne veux pas rester plus longtemps son vassal."

Quand le Souverain suprême entendit tout cela,
 que son ange commençait par son orgueil démesuré
 294 à se dresser contre son Maître et prononçait des paroles arrogantes,
 dans son égarement, contre son Seigneur, -- il allait devoir payer cet acte,
 avoir sa part de souffrance en cette lutte, il allait devoir subir son supplice,
 297 la plus cruelle des morts : tel est le sort de quiconque
 contre son Souverain entreprend de lutter
 par le crime, contre l'illustre Seigneur --
 alors le Très-Puissant s'emporta,
 300 le très-haut Empereur du ciel, et le précipita du haut de son trône.
 Il avait lutté pour gagner la haine de son Maître et avait perdu sa faveur;
 contre lui s'irrita le Très-Saint en son cœur : c'est pourquoi il dut gagner l'abîme
 303 des cruels supplices infernaux,
 parce qu'il était entré en lutte contre le Souverain du ciel.
 Il l'exclut alors de sa faveur et le précipita en enfer,
 dans les vallées profondes où il se transforma en diable,
 306 le démon et tous ses compagnons. Alors dégringolèrent des cieux,
 au long de trois nuits et trois jours,
 les anges, des cieux dans l'enfer; et tous furent changés

284 *beswican* "trahir, faire défaut" annonce *geswican* "trahir, tromper" par lequel le poète désignera les menées du démon contre Adam et Eve.

291 Paronomase traditionnelle associant les deux homonymes *god* "Dieu" et *god* "bon", comme aux vers 657 et 779.

297 *morð* : voir note au vers 343.

301 Noter l'écho de *gewinnan* "gagner" avec *winnan* "lutter".

- p. 17 drihten to deoflum, / for-þon heo his dæd and word †
 noldon weorðian : for-þon he heo on wyrse leoht,
 under eorðan neoðan, æll-mihtig god
 312 sette sige-lease on þa sweartan helle.
 þær hæbbað heo on áefyn úngemet lange,
 ealra feonda gehwilt, fýr édneowe;
 315 þonne cymð on úhtan easterne wind,
 forst fyrnum cald : symble fýr oððe gár,
 sum heard gewrinc habban sceoldon.
 318 worhte man hit him to wite; hyra woruld wæs gehwyrfed,
 forman siðe, fylde helle
 mid þam and-sacum. heoldon englas forð
 321 heofon-rices hehðe, þe ær godes hýldo gelæston.
 lagon þá oðre fynd on þam fyre þe áer swa feala hæfdon
 gewinnes wið heora waldend : wite þoliað,
 324 hatne heaðo-welm helle tomiddes, / ‡

VII

- p. 18 **BRAND** and bráde lígas, swilce éac þa biteran récas,
 þrosm and þystro, for-þon hie þégnscipe
 327 godes forgymdon. – hie hyra gál beswác,
 engles ofer-hýgd : noldon al-waldan
 word weorþian. hæfdon wite micel :
 330 wæron þá befeallene fýre to bótme
 on þa hátan héll þurh hyge-leaste
 and þurh ofer-metto; sohton oþer land
 333 þæt wæs leohtes leas and wæs liges fúll,
 fyres fáer micel. fynd ongéaton

317 A la place de *gewrinc* Thorpe (1832) suggère de lire *geswinc* "tribulation", et Sisam (1946) *geþwinc* "tourment". Doane (1977) défend *gewrinc*, de *wrencan* "tordre", ou *gewring* "boisson" (la coupe de la mort). Stanley (1978) le rapproche de *gewringan* "presser, écraser".

325 *BRAND* : la section commence au milieu d'une phrase, voir p. 21-22.

328 *engles*, génitif singulier, défendu par Stanley (1954). Timmer (1948) propose *englas* (accusatif pluriel), et Sisam (1949) *egle* "pernicieux". -- MS *alwaldan*, correction ancienne *alwealdan*.

330 *wæro*, correction ancienne *wæron*.

331 *hell*, forme correcte en vieux-saxon défendue par Klaeber (1913); Etmüller (1850) propose *helle*.

† ill. p. 16 (15 cm) : chute des anges.

‡ ill. p. 17 (15 cm) : l'enfer.

Châtiment des anges rebelles

- 309 en diables par le Créateur, parce que ses actes et paroles
ils n'avaient pas voulu révéler : c'est pourquoi dans un séjour moins plaisant,
dans les profondeurs souterraines, le Dieu tout-puissant
312 établit les vaincus dans les ténèbres de l'enfer.
Là subit, le soir, interminablement,
chacun des démons un feu sans cesse renouvelé;
315 puis arrive avec l'aube le vent de l'est,
le gel glacial : toujours le feu ou le fer,
quelque cruelle torture il leur faudrait endurer.
318 Ces supplices furent conçus pour leur châtement; leur monde fut bouleversé,
pour la première fois, Dieu remplit l'enfer
de ses adversaires. Les anges continuèrent à posséder
321 les hautes régions du royaume des cieux,
qui par leur fidélité avaient mérité la faveur de Dieu.

- Les autres gisaient démons dans la fournaise, eux qui tant avaient
lutté contre leur Souverain : ils endurent les supplices,
324 la brûlure des tourbillons de feu au sein de l'enfer,

VII

- L'embrasement et les flammes sans fin, et aussi les âcres vapeurs,
la fumée et les ténèbres, parce que le service
327 de Dieu ils négligèrent. — Leur arrogance les avait trahis,
l'outrecuidance de l'ange : ils ne voulurent pas du Souverain suprême
révéler la parole. Ils en eurent supplice extrême :
330 ils furent alors jetés au fond de la fournaise,
dans l'enfer brûlant, à cause de leur démente
et de leur présomption; ils s'en furent vers une autre terre,
333 dépourvue de lumière et regorgeant de flammes,

316 *gar* : le sens normal de ce mot est "lance" (défendu, comme tourment infernal, par Krapp (1931) et Schwab ("Ansätze III 2", *AJUNO* 20, 1976, 7-79, p. 55). La phrase précédente oppose le froid et le chaud, et on attend un mot signifiant "froid" s'opposant à *fyr*. Klaeber (1913) propose "froid perçant", Malone (*English Studies* 28, 1947, p. 42) rapproche de *gar-secg* "océan" et propose "vent, tempête". Cross (1955) voit dans *fyr oððe gar* une formule comparable à "par le feu et par le fer".

321 *hyldo*, un des mots-clés du poème, désigne à la fois la fidélité du vassal et la faveur du suzerain qui en est la récompense.

327 *gal* : le sens demandé par le contexte est "orgueil" et non "luxure" (sens normal en vieil-anglais) : il s'agit d'un emprunt de sens au vieux-saxon (Schabram, "Die Bedeutung von *gal* und *galscipe* in der altenglischen *Genesis B*", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (Tübingen) 82, 1960, 265-74).

- 336 þæt hie hæfdon gewrixled wita únrim
 þurh heora miclan mod and þurh miht godes,
 and þurh ofer-metto ealra swiðost.--
 þa spræc se ofer-móda cyning þe áer wæs engla scynost,
 339 hwitost on heofne, and his héarran léof,
 drihtne dýre, -- oð hie to dóle wurdon,
 þæt him for gálscipe god sylfa wearð,
 342 mihtig, on móde ýrre; wearp hine on þæt mórðer innan,
 niðer on þæt nio-bedd, and sceop him naman siððan :
 cwæð se hehsta hatan sceolde
 345 sátan siððan; hét hine þære swéartan helle,
 grúndes gyman, nalles wið god winnan.--
 Sátán máðelode, sorgiende spræc,
 348 se ðe helle forð healdan sceolde,
 gieman þæs grundes. -- wæs áer godes engel,
 hwit on heofne, oð hine his hyge forspéon,
 351 and his ofer-métto éalra swiðost,
 þæt he ne wolde wereda drihtnes
 word wurðian.-- weoll him on innan
 354 hyge ymb his héortan; hát wæs him utan,
 wraðlic wite. he þa worde cwæð :
 "is þaes ænga styde úngelic swiðe
 357 þam oðrum þe we áer cuðon,
 p. 19 héan / on heofon-ricc, þe me mín hearra onlag,
 þeah we hine for þam al-waldan agan ne moston,

339 MS *hwitost*, correction ancienne *hwittost*. -- MS *heofne*, correction ancienne *heofnon*.

344 MS *cwæð se hehsta*, correction ancienne *cwæð þæt se hehsta* (voir ci-contre).

349 MS *gieman*, correction ancienne *gyman*.

350 MS *heofne*, correction ancienne *heofnon*.

356 MS *þæs*, correction ancienne *þes*. -- MS *ænga*, correction ancienne *æniga*. -- MS *styre*, correction ancienne *stede*.

357 Le premier hémistiche est trop court. Behaghel (1922) complète par *ham*.

358 *hean* pour *heam*, datif singulier.

358 MS *heofon-ricc*, correction ancienne *on heofon-ricc*.

359 MS *al-waldan*, correction ancienne *al-wealdan*.

Harangue de Satan

- vers le feu périlleux. Les démons comprirent
qu'ils s'étaient attiré des supplices sans nombre
336 par leur orgueil extrême et par la puissance divine,
et par leur présomption plus que toutes choses. --
- Alors parla le roi plein d'orgueil qui avait été le plus beau des anges,
339 le plus splendide dans le ciel, qui avait été aimé de son Maître,
cher au Seigneur, -- jusqu'à ce que la folie s'emparât d'eux,
de sorte qu'à cause de leur arrogance Dieu lui-même contre eux,
342 le Puissant, s'irrita en son cœur; il le précipite dans la mort,
le jeta au fond du sépulcre, puis le Créateur lui donna un nom :
le Très-Haut déclara qu'il devrait s'appeler
345 Satan désormais; il commanda que sur les ténèbres infernales,
sur l'abîme il régnât, qu'il cessât de lutter contre Dieu.--
- Satan prit la parole, il s'exprima avec douleur,
348 lui qui désormais l'enfer devait posséder,
régner sur l'abîme. -- Il avait été l'ange de Dieu
splendide dans le ciel, jusqu'à ce que son esprit l'entraînât,
351 et sa présomption plus que toutes choses,
à ne plus vouloir du Seigneur des armées
révéler la parole.-- En lui bouillonnait
354 la pensée dans son cœur; sur lui pesait la chaleur,
cruel supplice. Il prononça alors ces mots :
" Cet étroit domaine ne ressemble guère
357 à l'autre que nous avons connu,
au plus haut du royaume du ciel, que mon Maître m'avait accordé,
bien que par la faute du Tout-Puissant nous n'ayons pu le posséder,

343 *nio-bedd* "sépulcre", cf *morð* (297) et *morðer* (342) "mort". La plupart des critiques hésitent à accepter le sens habituel de ces trois mots parce que "Satan n'est pas mort". Timmer (1948, p. 36-37) interprète *nio-* dans le sens d'"esprits". Dubs ("*nio-bedd* : bed of death and rebirth") le rapproche du *Phénix* et conclut que Lucifer ressuscite sous les traits de Satan. -- La difficulté n'est qu'apparente. La mort, dans l'optique chrétienne, n'est pas l'anéantissement mais la séparation de l'âme et du corps (ce qui ne concerne pas les anges, qui sont déjà purs esprits), et le départ de l'âme coupable en enfer : c'est le châtement qui frappe ici Satan, et que décrit exactement le mot de "mort".

344 Le correcteur ajoute un *þæt* devant *se hehsta* : "Il déclara que le très-haut devrait s'appeler Satan désormais". L'adjectif *hehsta* pour désigner Satan surprend; il s'applique mieux à Dieu (cf 260, 300), et le *þæt* sous-entendu est à placer devant *hatan*.

357 Bliss ("Single half-lines in Old English poetry", *Notes & Queries* 18, 1971, 442-49) fait de ce vers un seul hémistiche.

- 360 rómigan ures rices; næfð he þeah riht gedón
 þæt he us hæfð befælled fyre to botme
 helle þære hátan, heofon-ric benúmen.
- 363 háfað hit geméarcod mid mon-cynne
 to gesettanne : þæt mé is sorga mæst,
 þæt adam sceal, þe wæs of eorðan geworht,
- 366 minne stronglican stol behealdan,
 wésan him on wýnne, and wé þis wite þolien,
 hearm on þisse helle. wá-lá, ahte ic minra hánda gewéald,
- 369 and moste áne tíð úte weorðan,
 wesan ane winter-stunde, þonne ic mid þys werode --
 ác licgað me ymbe iren-benda,
- 372 rideð racentan sal. ic eom rices leas,
 habbað me swa hearde helle-clommas
 fæste befangen. hér is fyr micel
- 375 úfan and neoðone : ic á ne geseah
 laðran landscipe : lig ne aswamað,
 hát ofer helle. me habbað hringa gespong,
- 378 slið-hearda sal, siðes amyrrred,
 afyrred me mín feðe; fét synt gebundene,
 hánda geháefte; synt þissa hél-dora
- 381 wegás forwórhte, swa ic mid wíhte ne máeg
 of þissum líoðo-bendum. licgað me ymbe
 héardes irenes hate geslægene
- 384 grindlas greate, mid þy me god hafað
 gehæfted be þam healse -- swa ic wat he minne hige cuðe,
 and þæt wiste eac weroda drihten

361 MS *befælled*, correction ancienne *befylled*.

371 MS *iren-benda*, correction ancienne *iren-bendas*; le mot est masculin ou féminin, nominatif pluriel.

382 MS *ymbe*, correction ancienne *ymbutan*.

Harangue de Satan

- 360 combattre pour notre royaume; il n'a pourtant pas bien agi
lorsqu'il nous a jetés au fond de la fournaise,
dans l'enfer brûlant, dépouillés du royaume du ciel.
- 363 Il a conçu le dessein par la race humaine
de le peupler : c'est là mon plus grand souci,
qu'Adam doive, lui qui fut fait de terre,
- 366 mon puissant trône posséder,
vivre dans la félicité, tandis que nous souffrons ces supplices,
la torture en cet enfer. Hélas, si mes mains avaient encore leur puissance,
- 369 si je pouvais pendant un temps me trouver hors d'ici,
l'espace d'une heure d'hiver, alors, avec cette armée –
mais sur moi se referment des attaches de fer,
- 372 la contrainte des liens m'opprime : je suis sans pouvoir,
si durement me tiennent les chaînes infernales
solidement enserré. Ici brûle un feu violent
- 375 au-dessus comme au-dessous : jamais je ne vis
si hideux paysage : la flamme ne s'éteint jamais,
brûlante, dans l'enfer. L'étreinte des maillons me tient,
- 378 liens durs et cruels, immobilisé,
paralysé; mes pieds sont attachés,
mes mains liées; de ces portes de l'enfer
- 381 le passage m'est désormais interdit, car je ne puis en aucune manière
me libérer de l'entrave de ces chaînes : sur moi se referme,
dans le fer rigide forgé à chaud,
- 384 un lourd carcan avec lequel Dieu me tient
enchaîné par le cou. -- Je sais ainsi qu'il connaissait mon cœur
et que savait aussi le Seigneur des armées

360 *romigan* signifie "lutter pour" plutôt que posséder (Renoir 1957). Schwab ("Ansätze II", *AUON* 18, 1975, 7-88, p. 86) défend le sens de "posséder" en rapprochant du *Hildebrandslied* (61b) où (*h*)*rūmen* serait utilisé en variation de *wālan* "posséder" -- mais les deux mots sont au contraire opposés dans cette phrase, et *hrumen* y a le sens de "quitter".

370 *winter-stund* : plusieurs interprétations ont été avancées. Whitbread, "A medieval English metaphor", *Philological Quarterly* 17, 1938, p. 365-70, suggère "une heure de froid" par opposition à la brûlure des flammes : toutefois ce n'est plus de la chaleur de l'enfer que se plaint Satan, mais de l'impossibilité où il est d'en sortir pour se venger. Selon Kock (JJJ 1918) *stunde* ne signifie pas "heure" mais "saison, année". L'explication la plus vraisemblable est celle de Klaeber ("Concerning Old English *winterstund*", 1940) : "une heure brève".

371 *licgað me ymbe* "sur moi se referment (les chaînes) évoque *bigstandað me* "autour de moi se tiennent (mes compagnons)", opposant ainsi les deux étapes de la vie de Lucifer/Satan.

372 *rices leas* : sans pouvoir, ou sans royaume.

373 *habbað* a ici une valeur plus forte que celle de simple auxiliaire.

- 387 þæt sceolde unc adáme yfele gewurðan
ymb þæt heofon-ri-ce,
þær ic ahte minra handa geweald. / †

(VIII)

- p.21 **AC ÐOLIAÞ** wé nú þrea on helle,
þæt syndon þystro and hæto
390 grimme grund-lease. hafað us god sylfa
forswápen on þas sweartan mistas :
swa he us ne mæg ænige synne gestælan
þæt we him on þam lande lað gefremedon,
he hafað us þeah þæs leohtes bescyrede,
393 beworpen on ealra wita mæste.
nu magon we þæs wrace gefremman,
geleanian him mid laðes wite
þæt he us hafað þæs leohtes bescýrede.
he hæfð nu geméarcod anne middan-geard,
þær he hæfð mōn geworhtne
396 æfter his ónlicnesse, mid þam he wile eft gesettan
heofona rice mid hluttrum saulum.
wé þæs sculon hycgan georne
þæt we on ádáme, gif we æfre mægen,
399 and on his eafrum swa sóme, ándan gebetan,
onwendan him þær willan sines,
gif we hit mægen wihte aþencan.
Ne gelyfe ic me nu þæs leohtes furðor
þæs þe he him þenceð lange niotan,
402 þæs éades mid his engla cræfte :
ne magon we þæt on aldre gewinnan
þæt we mihtiges godes mod onwæcen.
uton oþwendan hit nú monna bearnum,
þæt heofon-ri-ce, nu wé hit habban ne moton;
gedon þæt hie his hyldo forlæten,

387 MS *adam*, correction ancienne *adame*.

393 Cette remarque est en contradiction avec la proposition que fera plus loin Satan. Dietrich (1856) lit *nu* pour *ne*. Girvan (1948) comprend la phrase comme une question : "ne pouvons-nous pas ... ?"

401 MS *him*, correction ancienne *heom*. -- MS *niotan*, correction ancienne *neotan*.

† ill. p.20 (pleine page) : harangue de Satan, la tentation d'Eve.

- 405 þæt hie þæt onwendon þæt he mid his worde bebéad :
 þonne weorð he him wrað ón mode,
 áhwet hie from his hyldo;
 þonne sculon hie þas helle secan,
 and þas grimman grundas;
 þonne moton we hie us to giongrum habban,
 408 fira bearn on þissum fæstum clommum.
 onginnað nu ymb þa fyrde þencean! /
 p.22 gif ic ænegum þégne þéoden-madmas
 géara forgeafe, þenden wé on þan góðan rice
 411 gesælige sæton and hæfdon ure setla gewéald,
 þonne he me na on leofran tid leanum ne meahte
 mine gife gyldan, gif his gien wolde
 414 minra þegna hwilc gepafa wurðan
 þæt he úp heonon ute mihte
 cuman þurh þas clustro, and hæfde cræft mid him
 417 þæt he mid feðer-hóman fleogan meahte,
 windan on wolcne, þær geworht stondað
 ádam and éve on eorð-rice,
 420 mid welan bewunden, and we synd aworþene hider
 on þas deopan dalo. -- nu hie drihtne synt
 wurðran micle, and móton him þone wélan ágan
 423 þe wé on heofon-ríce habban sceoldon,
 ríce mid rihte : is se ræd gescyred
 monna cynne. þæt me is on mínum mode swa sar,
 426 on mínum hyge hreoweð, þæt hie heofon-ríce
 agan to aldre.— gif hit eower ænig mæge
 gewendan mid wihte þæt hie word godes,
 429 lare forlæten, sóna hie him þe laðran beoð,
 gif hie brecað his gebódscipe :
 þonne he him abolgen wurðeþ;
 siððan bið him se wela onwended,
 and wyrð him wite gegarwod,
 432 súm heard hearm-scearu. hycgað his ealle

405 *onwendon* pour *onwenden*, optatif pluriel.

408 *fæstum* pour *fæstan*, adjectif faible.

410 *þan* pour *þam*, datif singulier.

417 MS *fæðer*, correction ancienne *feðer*.

424 *gescyred* fait écho à *bescyrede* au vers 392.

425 MS *on mode minum*, correction ancienne *on minum mode*.

431 MS *gegarwod*, correction ancienne *gegearwod*.

- hú ge hi beswicen! siððan ic me sefte mæg
 restan on þyssum racentum, gif him þæt rice losað.
 435 se þe þæt gelæsteð, him bið lean gearo
 æfter to aldre þæs we her inne magon
 on þyssum fyre forð fremena gewinnan :
 438 Sittan láete ic hine wið me sylfne,
 swa hwa swa þæt secgan cymeð,
 on þas hatan helle, þæt hie heofon-cyninges
 únwurðlice wordum and dædum
 441 lare (...) /

Lacune de deux feuillets contenant la fin du discours.

(XI)

- p.23 **ANGAN** hine þa gyrwan godes ándsaca,
 fús on fráetwum -- hæfde fáecne hyge;--
 444 hæleð-helm on heafod asette and þóne fúl héarde gebánd,
 spenn mid spángum -- wiste him spréca féla,
 wóra worda.-- wand him up þánon,
 447 hwearf him þurh þa hell-dora -- hæfde hyge strangne --,
 léolc on lyfte lað-wende-mód,
 swáng þæt fýr on twá féondes cræfte :
 450 wolde déarmunga drihtnes geongran
 mid mán-dáedum mæn beswican,
 forláedan and forláeran, þæt hie wurdon láð gode.
 453 he þa geférde þurh feondes cræft
 oð-ðæt he ádám on eorð-rice,
 godes hánd-gescéaft, géarone fúnde,
 456 wislice gewórhht, and his wif sómed,
 fréo fægroste, swa hie fela cúðon
 gódes gegéarwigean, þá him to gíngran sélf
 459 métot man-cynnes mearcode selfa;

441 Le vers est incomplet par suite d'une lacune dans le MS. Grein (1857) lit *lare forleton and wurdon lað gode*, cf 452.

444 MS *ful*, correction ancienne *full*.

445 MS *spenn*, correction ancienne *speonn*.

446 *wora worda* glosé † *wraþra worda* dans la marge de droite.

451 MS *men*, correction ancienne *menn*.

453 MS *geferede*, correction ancienne *geferde*.

Départ du messager

- à la manière dont vous les trahirez! Je pourrai ensuite un plus doux
 repos trouver en ces liens, si le royaume leur échappe.
 435 Pour celui qui aura accompli cela la récompense sera prête
 ensuite et à jamais, faite de ce qu'ici nous pouvons
 dans ce feu désormais gagner comme avantages :
 438 je le laisserai asseoir à mes côtés, celui, quel qu'il soit, qui viendra dire,
 au milieu des flammes de l'enfer, que du Roi du ciel
 de manière indigne, en paroles et en actions,
 441 les leçons (ils ont délaissé ...)"

(XI)

- A**LORS commença à s'apprêter l'adversaire de Dieu,
 revêtant empressé son armure -- perfide était son coeur;--
 444 un heaume au pouvoir magique il posa sur sa tête et l'attacha bien solidement,
 l'agrafa par des boucles -- il connaissait bien des discours,
 des paroles perverses. Il se détourna de l'abîme,
 447 s'élança à travers les portes de l'enfer -- hardi était son coeur--,
 dans les airs il s'envola, l'esprit tourné vers le mal,
 fendit le feu en deux par son pouvoir démoniaque :
 450 il voulait secrètement les serviteurs de Dieu
 par des actions criminelles, les créatures, trahir,
 les égarer et les abuser, pour les rendre odieux au Seigneur.
 453 Il alla alors, par son pouvoir démoniaque,
 jusqu'à ce qu'Adam dans le royaume terrestre,
 créé de la main de Dieu, il découvrit prêt,
 456 façonné avec science, et son épouse à ses côtés,
 la plus belle des femmes; et ils savaient grandement
 apprêter le bien, car pour être ses serviteurs
 459 l'Arbitre du genre humain les avait lui-même conçus;

444 *hæleð-helm*, du vieux-saxon *helið-helm* (*Heliand* 5452), cf. vieil-anglais *heoloð-helm* (*La Baleine* 45), désigne un casque magique qui rend invisible. La forme de la *Genèse B* montre une corruption du mot par influence de *hæleð* "guerrier", ou la confusion de *æ* et *e* que l'on trouve ailleurs dans le poème (Timmer 1948, p. 106).

451 Paronomase traditionnelle associant les hommes (*men*) et le péché (*man*), cf. aussi GenA 1271.

- and him bi twegin beámas stódon
 þa wæron útan ófættes gehladene,
 462 gewéred mid wæstmæ, swa hie wáldend god,
 heah heofon-cyning, handum gesette,
 þæt þær ýldo bearn moste ón ceosan
 465 gódes and ýfeles, gumena æg-hwile
 welan and wawan : næs se wáestm gelic!
 oðer wæs swa wynlic, wlitig and scene,
 468 liðe and lofsum : þæt wæs lifes béam;
 moste on écnisse æfter lybban,
 wésan on worulde, se þæs wæstmnes onbát,
 471 swa him æfter þy yldo ne derede,
 ne súht swáre, ac moste symle wesan
 lungre on lustum and his lif ágon,
 474 hylde heofon-cyninges her on worulde,
 habban him to wáeron wítod gepinge
 p.24 on þone hean / heofon, þonne he* heonon wende.
 477 þonne wæs se oþer eallenga sweart,
 dírn and þystre : þæt wæs deaðes beam,
 se bær bitres fela; sceolde bú witan
 480 ylde æg-hwile yfles and godes
 gewand on þisse worulde, sceolde on wite á
 mid swate and mid sorgum siððan libban,
 483 swa hwa swa gebyrgde þæs on þam beame geweox;
 sceolde hine yldo beniman ellen-dæda,
 dréamas and drihtscipes, and him beon deað scyred :
 486 lytle hwile sceolde he his lifes niotan, secan þonne landa sweartost,
 488 on fyre sceolde feondum þeowian, þær is ealra frecna mæste

460 MS *twegen*, correction ancienne *twegin*.

466-67 *wawan* et *and scene* à moitié effacés par une tache et récrits *wáwan*, *7 scéone* dans la marge de droite.

473 MS *agon*, correction ancienne *agan*.

475 MS *wítod*, correction ancienne *witode*. — MS *geping* + une lettre effacée (e?), correction ancienne *gepingbo*. Timmer (1948) *gepinge*.

476 MS *heo*, Etmüller (1850) *he*.

481 MS *gewand*, correction ancienne *gewanod*.

485 *dreamas* pour *dreames*, génitif singulier.

486-88 Nous suivons ici le découpage du MS, défendu par Graz (1895) et adopté par Behaghel (*Heliand und Genesis*) et Timmer (1948). Junius (1655) fait de ces deux vers hypermétriques trois vers normaux : *lytle hwile sceolde he / his lifes niotan, // secan þonne landa / sweartost on fyre, // sceolde feondum þeowian*.

Les deux arbres

- et à côté d'eux s'élevaient deux arbres
 qui étaient au-dehors chargés de fruits,
 462 qui en étaient couverts, car le Dieu souverain,
 le suprême Roi du ciel, les avait placés de ses mains
 afin que les mortels pussent choisir là
 465 entre le bien et le mal, chacun des hommes,
 entre heur et malheur : le fruit n'est pas le même!
 L'un était si plaisant, brillant et beau,
 468 doux et vivifiant : c'était l'arbre de vie;
 pour l'éternité il pourrait vivre ensuite,
 rester en ce monde, celui qui mordrait dans ce fruit,
 471 car après cela la décrépitude ne l'atteindrait pas,
 ni la maladie cruelle, et il pourrait rester à jamais
 au sein du bonheur et conserver la vie,
 474 la faveur du Roi du ciel ici-bas dans le monde,
 avoir en vérité des honneurs à lui destinés
 au plus haut du ciel lorsqu'il quitterait la terre.
 477 Quant à l'autre, il était entièrement noir,
 obscur et ténébreux : c'était l'arbre de mort,
 qui portait bien de l'amertume; de deux choses devrait éprouver
 480 chaque mortel, du bien et du mal,
 la différence en ce monde; il devrait à jamais dans les épreuves,
 dans la sueur et dans les larmes vivre ensuite,
 483 celui qui goûterait à ce qui poussait sur cet arbre;
 la décrépitude le dépouillerait de ses actions d'éclat,
 de ses joies et de son autorité de chef, et il aurait la mort en partage;
 486 il ne jouirait que peu de temps de la vie,
 gagnerait ensuite le plus sombre des séjours;
 au milieu des flammes il devrait servir les démons
 là où est le plus grand des périls

464 Echo entre *ylda bearn*, "les enfants des hommes" et *yldo* "vieillesse". Notre traduction ("mortels" pour *ylda bearn*) explicite ce que le poète indique de manière allusive.

475 *to wæron* : "en vérité" (Klaeber NOEP 1913).

479, 481 Paronomase associant *witan* "savoir" et *wite* "souffrance".

- 489 leodum to langre hwile. þæt wiste se laða georne,
 dyrne deofles boda þe wið drihten wann. / †
- p.25 wearp hine þa ón wyrmes lic, and wand him þa ymb-utan
 492 þone deaðes beam þurh deofles cræft;
 genam þær þæs ofætes, and wende hine eft þanon
 þær he wiste hand-geweorc heofon-cyninges.
 495 ongon hine þa frinan forman worde
 se laða mid ligenum : "lagað þé awuht,
 ádam, úp tó gode? ic eom on his ærende hider
 498 feorran geféred; né þæt nu fym ne wæs
 þæt ic wið hine sylfne sæt.
 þá het he me on þysne sið faran,
 het þæt þu þisses ófætes áete, cwæð þæt þin ábal and cræft
 501 and þin mód-sefa mara wurde,
 and þin lic-homa leohtra micle,
 þin gesceapu scenran; cwæð þæt þe æniges sceattes ðearf
 504 ne wurde on worulde. nu þu willan hæfst,
 hylde geworhte heofon-cyninges,
 to þance geþénod þinum hearran,
 507 hæfst þe wið drihten dýrne geworhtne;
 Ic gehyrde hine þine dáed and word
 lofian on his leohte, and ymb þin lif sprecan :
 swa þu læstan scealt þæt on þis land hider
 510 his bodan bringað : bráde synd on worulde
 grene geardas, and god siteð
 on þam hehstan heofna rice,
 513 úfan al-walda; nele þa earfeðu
 sylfa habban þæt he on þysne sið fare,
 gumena drihten, ác he his gingran sent
 516 to þinre spræce. nu he þe mid spellum het
 listas læran : læste þu georne
 his ambyhto, nim þe þis ofæt on hand,

503 MS *sceates*, Grein (1864) *sceattes*.

506 MS *hearan*, Junius (1655) *hearran*.

† ill. p. 24 (15 cm) : le démon offrant la pomme à Eve.

Tentation d'Adam

489 pour les hommes pendant longtemps. Le maudit le savait bien,
le secret messenger du diable, qui luttait contre le Seigneur.

Il se glissa alors dans le corps d'un serpent, puis s'enroula autour
492 de l'arbre de mort par son pouvoir diabolique;
il y prit de son fruit, et s'en retourna
là où il savait qu'était l'être créé de la main du Roi du ciel.

495 Alors commença à l'interroger, l'abordant par ces mots
le maudit, le mensonge à la bouche : "As-tu quelque désir,
Adam, qui s'élève vers Dieu? Pour apporter ici son message
498 j'ai fait un long voyage; le temps n'est pas bien loin
que j'étais assis à ses côtés.

C'est alors qu'il m'a commandé de faire ce voyage,
qu'il a commandé que tu manges de ce fruit; il a dit que ta force et ta puissance
501 et l'intelligence de ton esprit en deviendraient plus grandes,
et ton enveloppe charnelle bien plus étincelante,
et ta forme plus harmonieuse; il a dit que tu serais comblé de trésors
504 dans le monde. Voici que tu as fait la volonté
et mérité la faveur du Roi du ciel,
de ton service te rend grâces ton Maître,
507 tu t'es fait aimer du Seigneur; je l'ai entendu de tes actes et paroles
parler avec vive louange en son royaume en racontant ta vie :
ainsi tu dois accomplir les ordres qu'ici-bas
510 apportent ses hérauts : vastes sont dans le monde
les verts domaines, et Dieu est assis
au plus haut du royaume des cieux,
513 au sommet, le Souverain suprême; il ne veut pas lui-même
prendre la peine de faire ce voyage,
lui le Seigneur des hommes, et son serviteur il a envoyé
516 pour te parler. Voici qu'il m'a commandé par mes discours
de t'enseigner cette science : suis de bon coeur
son ordre, prends ce fruit dans ta main,

500 Nous n'avons pu rendre la paronomase plusieurs fois répétée de *æt þisses ofættes*.

503 Echo du vers 236, *ne wyrð inc wilna gæd*, mais *wilna* est remplacé, dans la bouche du démon, par le terme plus matériel *sceattes*.

506 *to þance* "de manière satisfaisante", écho de *þanc* et *þancian* aux vers 238 et 257.

507a Le démon joue sur l'ambiguïté dans cette phrase où *wið*, *dyrne*, *geworhtne* sont ambivalents (voir p. 699-700). Il ne nous a pas été possible d'en rendre la subtilité.

516-7 *he þe het* ne veut pas dire "il t'a commandé" mais "il (m')a commandé de te", puisque le verbe qui suit est *læran* "enseigner". Peut-être y a-t-il une confusion entre "enseigner" et "apprendre".

517 Jeu de mots associant *listas læran* et *læstan*.

- 519 bit his and byrge : þe weorð on þinum breostum rúm,
 wæstm þy wlitegra. þe sende waldend god,
 p.26 þin hearra, / þas helpe of heofon-ric".
- 522 Adam maðelode þær he on eorðan stod,
 self-scafte guma : "þonne ic sige-drihten,
 mihtigne god, mæðlan gehyrde
- 525 strangre stemne, and me her stondað het,
 his bebodu healdan, and me þas bryd forgeaf,
 wlite-sciene wif, and me warnian het
- 528 þæt ic on þone deaðes beam bedroren ne wurde,
 beswicen to swiðe, he cwæð þæt þa sweartan helle
 healdan sceolde sé ðe bi his heortan wuht
- 531 laðes geláede. nāt þeah þu mid ligenum fare
 þurh dyrne geþanc, þe þu drihtnes eart
 boda of heofnum. hwæt! ic þinra bysna ne mæg,
- 534 worda ne wisna wuht oncnawan,
 siðes ne sagona. ic wat hwæt he me self bebead,
 nergend user, þa ic hine nehst geseah :
- 537 he het me his word weorðian and wel healdan,
 læstan his lare. þu gelic ne bist
 ænegum his engla þe ic áer geseah,
- 540 ne þu me oðiewdest ænig tacen
 þe he me þurh treowe to onsende,
 min hearra þurh hylde. þy ic þe hyran ne cann,
- 543 ác þu meahþ þe forð faran. ic hæbbe me fæstne geleafan
 up to þam æl-mihtegan gode
 þe me mid his earmum worhte,
 hér mid handum sinum : he mæg me of his héan rice
- 546 geofian mid góða gehwilcum,
 þeah he his gingran ne sende."

(XII)

- W**ENDE hine wráð-mód þær he þæt wif geseah
 ón eorð-ric euan stondað,
 549 sceone gesceapene; cwæð þæt sceaðena mæst
 eallum heora eaforum æfter siððan

519 MS *byrige*, correction ancienne *byrge*.

540 MS *ne oðiewdest*, correction ancienne *oðiewdest*.

545 MS *geofian*, correction ancienne *gyfian*.

Réponse d'Adam

- 519 mords dedans et manges-en : en ton sein tout se dilatera,
ta forme en sera plus splendide. C'est le Dieu souverain qui t'a envoyé,
ton Maître, ce bienfait du royaume du ciel."
- 522 Adam prit la parole comme il se tenait debout sur la terre,
homme maître de son destin : "Lorsque le Seigneur victorieux,
le Dieu puissant j'ai entendu parler
- 525 de sa voix retentissante, et qu'il m'a commandé de me tenir ici,
d'observer ses commandements, qu'il m'a donné cette épouse,
femme à la beauté splendide, et m'a commandé de me tenir sur mes gardes
- 528 afin que par l'arbre de mort je ne sois pas trompé
ni trahi fortement, il déclara que les ténèbres de l'enfer
devraient être le lot de quiconque en son cœur
- 531 admettrait chose mauvaise. Je ne sais si tu viens le mensonge à la bouche
animé d'un dessein secret, ou si du Seigneur tu es
le messager envoyé des cieux. C'est que dans ce que tu m'ordonnes je ne peux,
- 534 en tes paroles ou en tes manières, rien reconnaître de familier,
en tes façons ou tes discours. Je sais ce que m'a ordonné lui-même
notre Sauveur la dernière fois que je l'ai vu :
- 537 il m'a commandé de vénérer sa parole et de l'observer exactement,
de suivre ses leçons. Tu ne ressembles
à aucun de ses anges que j'ai vus jusqu'ici,
- 540 et tu ne me montres aucun signe
qu'en témoignage de sa foi m'aurait envoyé
mon Maître, de sa faveur et loyauté. Ainsi je ne saurais t'écouter,
- 543 et tu peux reprendre ton voyage. Ma foi inébranlable
s'élève vers le Dieu tout-puissant qui m'a fait de la force de ses bras,
m'a créé ici-bas de ses mains : il peut du haut de son royaume
- 546 me doter de tous biens sans pour cela envoyer son serviteur."

(XII)

- IL se tourna, la rage au cœur, vers l'endroit où il voyait la femme
dans le royaume terrestre se tenant debout, Eve
- 549 à la forme harmonieuse; il dit que les pires malheurs

523 *self-sceaft* : le sens de ce mot est discuté. Si *sceaft* = "création", *self-sceaft* signifie "propre création" et ferait allusion au fait qu'Adam n'a pas de parents (Lye, *Dictionarium* 1772). Vickrey ("*Selfsceaft* in *Genesis B*", *Anglia* 83, 1965, 154-71) interprète *-sceaft* dans le sens de "destin," l'expression faisant référence au libre-arbitre d'Adam. Kartschocke (1977) dissocie *self-sceaft* et *guma*, appliquant le premier au démon qui croit être son propre créateur, et le second à Adam. Vickrey défend son interprétation dans "Some further remarks on *self-sceaft*", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 110, 1981.

Gen 3/1-6

- p.27 wurde on worulde : "Íc wat inc waldend god
 abolgen wyrð, / swa ic him þisne bodscipe
 selfa secge -- þonne ic of þys siðe cume
 ofer langne weg,— þæt git ne læstan wel
 555 hwilc ærende swa he easten hider
 on þysne sið sendeð. nú sceal he sylf faran
 tó incre andsware; né máeg his ærende
 558 his boda beodan! þy ic wat þæt he inc abolgen wyrð,
 mihtig on mode. gif þu þeah minum wilt,
 wif willende wordum hyran,
 561 þu meahþ þis þonne rúme ráed geþencan.
 gehyge on þinum breostum þæt þu inc bam twam meahþ
 wite bewarigan, swa ic þe wisie :
 564 áet þisses ofetes! þonne wurðað þin eagan swa leoht
 þæt þu meahþ swa wide ofer woruld ealle
 geseon siððan, and selfes stol
 567 herran þines, and habban his hylðo forð.
 meahþ þu adame eft gestýran,
 gif þu his willan hæfst, and he þinum wordum getrywð,
 570 -- gif þu him to sóðe sægst hwylce þu selfa hæfst
 bisne on breostum, þæt þu gebód godes
 lare læstes -- he þone laðan strið,
 573 yfel andwyrde, án forlæteð
 on breost-cofan, swa wit him bú tú
 an spéd sprecað; span þu hine georne
 576 þæt he þine lare læste, þy læs gyt lað gode.
 Incrum waldende, weorðan þyrfen.
 gif þu þæt angin fremest, idesa seo betste,
 579 forhele ic incrum herran þæt me hearmes swa fela
 adam gespræc, eargra worda :
 tyhð me untryowða, cwyð þæt ic seo teonum georn,
 582 gramum ambyht-secg, nales godes engel;
 ác ic cann ealle swa geare engla gebyrdo,
 heah heofona gehlidu : wæs seo hwil þæs lang
 p.28 þæt ic / geornlice gode þegnode

Tentation d'Eve

toute leur descendance par la suite
 accableraient en ce monde : "Je sais que le Dieu souverain contre vous
 552 sera furieux, lorsque cette nouvelle
 je lui rapporterai moi-même -- quand je reviendrai de cette ambassade
 après un long voyage, -- que vous ne suivez pas scrupuleusement
 555 tout avis que de son trône à l'orient
 il envoie ici-bas par cette ambassade. Désormais il devra en personne se déplacer
 pour avoir votre réponse, ses avis ne peuvent
 558 être apportés par son porte-parole! Ainsi je sais que sera furieux contre vous
 le Très-Puissant en son coeur. Si cependant de moi tu veux,
 ô femme de bonne volonté écouter les paroles,
 561 tu pourras alors amplement envisager un remède.
 Considère en ton coeur que tu peux tous les deux
 vous garder du châtement, comme je te l'indique :
 564 mange de ce fruit! Alors tes yeux deviendront si étincelants
 que tu pourras au loin toutes choses dans le monde
 apercevoir ensuite, jusqu'au trône même
 567 de ton Maître, et posséder encore sa faveur.
 Si Adam tu peux gouverner à nouveau,
 si tu en as la volonté, et qu'il accorde foi à tes paroles,
 570 en lui révélant en vérité quel précepte toi-même abrites
 en ta poitrine, par lequel l'ordre de Dieu,
 ses leçons tu as suivi, alors cette querelle maudite,
 573 cette réponse hostile il laissera aller,
 dans le coffre de sa poitrine, pourvu que tous les deux
 nous le convainquions par nos paroles; entraîne-le avec ardeur
 576 à suivre tes leçons, de peur qu'odieux au Seigneur,
 votre Souverain, il ne vous faille devenir.
 Si tu réussis en cette entreprise, ô la meilleure des femmes,
 579 je cacherai à votre maître que tant de mauvaises paroles
 Adam m'a adressé, tant de discours malveillants :
 il m'accuse de mauvaise foi, dit que je suis avide de discorde,
 582 un envoyé du diable et non l'ange de Dieu;
 mais je connais en détail toutes les races d'anges,
 la haute voûte des cieux : si long est le temps
 585 qu'avec ardeur j'ai servi Dieu

558 Noter la paronomase entre *boda* et *beodan* qui authentifie la mission du soi-disant messager.

569 *his* n'est pas un possessif ("son affection", Thorpe 1832; ou "sa bonne volonté", Kock PPP 1921), mais signifie plutôt "en cela" (Klaeber 1925).

575 *an sped* = *on sped*, "avec succès"; Timmer (1948) interprète "dans son intérêt".

- þurh holdne hyge, herran minum,
 drihtne selfum. né eom ic deofle gelic!"
- 588 lædde hie swa mid ligenum, and mid listum spéon
 idese on þæt unriht, oð-þæt hire on innan ongan
 weallan wyrmes geþeahrt -- hæfde hire wacran hige
- 591 metod gemearcod,-- þæt heo hire móð ongan
 lætan æfer þam lorum : for-þon heo æt þam laðan onfeng
 ofer drihtnes word deapæs beames
- 594 weorc-sumne wæstm. ne wearð wyrse dæd
 monnum gemearcod! þæt is micel wundor
 þæt his éce god æfre wolde
- 597 þeoden, þolian þæt wurde þegn swa monig
 forlædd be þam lygenum þe for þam lorum com. / †
- p.29 Heo þa þæs ofætes æt, al-waldan bræc
- 600 wórd and willan. þa meahte heo wide geseon
 þurh þæs laðan læn þe hie mid ligenum beswac,
 dearmenga bedróg, þe hire for his dædum cóm
- 603 þæt hire þuhte hwitre heofon and eorðe,
 and eall þeos woruld wlitigre, and geweorc godes
 micel and mihtig -- þeah heo hit þurh monnes geþeahrt
- 606 ne sceawode, Ác se sceaða georne
 swicode ymb þa sawle, þe hire áer þa siene onláh,
 þæt heo swa wide wlitan meahte
- 609 ofer heofon-ric. þa se forhatena spræc
 þurh feondscipe -- nalles he hie fremre lærde -- :
 "þu meahst nú þe self geseon, swa ic hit þe secgan ne þearf,
- 612 éue seo gode, þæt þe is ungelic
 wlite and wæstmas,
 siððan þu mínum wordum getruwodest,
 læstes mine lare : nu scineð þe leoht fore
- 615 glædlic ongearn þæt ic from gode brohte,

Vision d'Eve

- d'un cœur loyal, mon Maître,
le Seigneur lui-même. Je ne ressemble pas à un démon!"
- 588 Il l'égara ainsi par ses mensonges, et par sa science entraîna
la femme à cette faute, jusqu'à ce qu'en elle commençât
à bouillonner la pensée du serpent, — un esprit plus faible
- 591 Dieu avait conçu pour elle, — de sorte qu'elle commença
à laisser gagner son cœur à ces leçons :
- c'est pourquoi de la main du maudit elle reçut,
au mépris de la parole du Seigneur, de l'arbre de mort
- 594 le fruit douloureux. Pire action n'était
concevable pour les hommes! Il est fort étrange
que le Dieu éternel veuille jamais,
- 597 le Suzerain, souffrir que soient tant de ses vassaux
égarés par des mensonges, qui venaient chercher des leçons.
- Elle mangea alors de ce fruit, du Souverain suprême elle enfreignit
600 la parole et la volonté. Alors sa vue put porter au loin,
par le présent du maudit qui la trahissait par ses mensonges,
qui secrètement la trompait, et par son influence il advint
- 603 qu'elle pensa voir plus brillants le ciel et la terre,
et le monde entier plus splendide, et l'oeuvre de Dieu
grande et puissante -- bien que ce ne fût pas à travers la pensée humaine
- 606 qu'elle perçût tout cela, mais que l'ennemi avec ardeur
l'abusât en son âme, lui qui lui avait procuré cette vision,
qui avait fait que si loin sa vue pouvait porter
- 609 dans le royaume du ciel. Alors le réprouvé s'adressa à elle
dans un dessein hostile, — il ne lui enseigna rien d'utile — :
- 612 "Tu peux maintenant voir par toi-même, point n'est besoin que je te le dise,
ô Eve si bonne, que tu n'es plus la même
par la beauté et par la forme, depuis que tu t'es fiée à mes paroles,
que tu as suivi mes leçons : voici que respandit devant toi la lumière
- 615 avec éclat à tes yeux, que j'ai de Dieu apportée

588 *listum* est repris du vers 239, où il représentait l'enseignement de Dieu, mais il sera désormais employé pour désigner les ruses du démon.

597 Vickrey ("The *micel wundor* of *Genesis B*", *Studies in Philology* 68, 1971, 245-54) interprète *holian* dans le sens de "souffrir, endurer" plutôt qu'"accepter". La nuance est minime.

598 Selon Vickrey *þe* reprend *þeoden* : à cause de l'enseignement (du démon) Dieu est venu (sur terre) : la phrase ferait allusion à la Rédemption. *þegn* est un sujet syntaxiquement bien préférable, et l'opposition entre *lygenum* et *larum* renvoie à l'identification de *lar* comme doctrine divine avant que le démon en pervertisse le sens.

Gen 3/1-6

- hwit of heofonum; nu þu his hrinan meahht.
 Sæge adame hwilce þu gesihðe hæfst
 618 þurh minne cīme cræfta. gif giet þurh cuscne siodo
 læst mina lāra, þonne gife ic him þæs leohtes genog
 þæs ic þe swa gódes gegired hæbbe;
 621 ne wite ic him þa wom-cwidas, þeah he his wyrðe ne sie
 to alætanne, þæs fela he me laðes spræc".
 swa hire eaforan sculon æfter lybban :
 624 þonne hie lað gedoð, hie sculon lufe wyrcean,
 betan heora hearran hearm-cwyde,
 ond habban his hyldo forð.
 þa gieng to adame idesa scenost,
 627 wifa wlitegost þe on woruld cōme,
 p.30 for-þon heo wæs hand-geweorc heo/fon-cyninges,
 – þeah heo þá dearnenga fordón wurde,
 630 forlæd mid ligenum, þæt hie lað gode
 þurh þæs wraðan gepanc weorðan sceolden,
 þurh þæs deofles searo dóm forlætan,
 633 hierran hyldo, hefon-rices þolian
 monige hwile. bið þam men full wá
 þe hine ne warnað þonne he his gewæld hafað!--
 636 Sum heo hire on handum bær,
 sum hire æt heortan læg,
 æppel únsælga þone hire áer forbead
 drihtna drihten, deað-beames ofet;
 639 – and þæt word ácwæð wuldres aldor,
 þæt þæt micle morð menn ne þorfton,
 þegnas, þolian, ac he þeoda gehwam
 642 heofon-rice forgeaf, halig drihten,
 wid-bradne welan, gif hie þone wæstm án
 lætan wolden þe þæt lað treow
 645 on his bógum bær, bitre gefylled :
 þæt wæs deaðes beam þe him drihten forbead.
 forléc hie þa mid ligenum se wæs lað gode

618 MS *þurh minne cīme / cræfta gif giet / þurh cuscne siodo*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

623 *hire* est défendu par Klaeber (1913) et Krapp (1931); Thorpe (1832) *his*, Lucas (1970) *incre*.

626 MS *gien*, Kemble (1836) *gieng*.

631 MS *sceolden*, correction ancienne *sceoldon*.

644 *lað* pour *laðe*, adjectif faible.

Seconde tentation d'Adam

- éblouissante du ciel; voici que tu peux la toucher.
 Raconte à Adam quelle vision tu as eue
 618 par ma venue, et quel pouvoir. Si maintenant par une conduite pure
 tu suis mes leçons, alors je lui donnerai en abondance de cette lumière
 si bonne, dont je t'ai parée;
 621 je ne lui ferai pas reproche de ses blasphèmes, bien qu'il ne soit pas digne
 que je laisse dans l'oubli toutes ces mauvaises paroles qu'il m'a dites".
 C'est bien ainsi que devaient leurs enfants vivre par la suite :
 624 lorsqu'ils feraient le mal, ils devraient travailler à regagner l'amour,
 effacer la condamnation de leur maître, pour posséder encore sa faveur.
 Alors s'en fut vers Adam la plus belle des femmes,
 627 la plus splendide créature qui fût au monde,
 parce qu'elle était façonnée de la main du Roi du ciel
 -- bien que secrètement alors elle fût perdue,
 630 égarée par des mensonges, de sorte qu'odieux au Seigneur
 par le dessein de l'ennemi ils devaient devenir,
 par l'artifice du diable laisser échapper la gloire,
 633 la faveur de leur Maître, souffrir la perte du royaume du ciel
 pour bien longtemps. Malheur à l'homme
 qui ne se tient pas sur ses gardes lorsqu'il en a le pouvoir! --
 636 A la main elle tenait l'une, l'autre était dans son sein,
 pommes funestes que lui avait interdites
 le Seigneur des seigneurs, fruits de l'arbre de mort;
 639 -- et ceci avait dit le Prince de gloire,
 que la mort terrible les hommes n'auraient pas besoin,
 ses vassaux, de souffrir, et qu'à chacun
 642 le royaume des cieus il donnerait, lui le Seigneur saint,
 et des délices sans fin, si ce fruit
 ils voulaient laisser de côté que l'arbre maudit
 645 portait sur ses branches, rempli d'amertume :
 c'était l'arbre de mort que leur interdisait le Seigneur.
 Alors les circonvit par ses mensonges l'être maudit de Dieu

618-19 *giet* ... *læst* : "maintenant (tu) accomplis", avec *þu* sous-entendu. Peut-être pourrait-on comprendre *giet* comme un pronom duel.

633 *þolian* a ici le sens de "perdre".

635 *his*, plutôt que possessif, signifie "en cela", comme au vers 569.

Gen 3/6

- 648 on hete heofon-cyninges, and hyge euan,
wifes wac geþoht, þæt heo ongan his wordum truwian,
læstan his lare, and geleafan nóm
- 651 þæt he þa bysene from gode brungen hæfde
þe he hire swa wærlice wordum sægde,
iewde hire tacen and treowa gehet,
- 654 his holdne hyge —, þa heo to hire hearran spræc :
"adam, frea mín, þis ofet is swa swete,
blið on breostum, and þes boda sciene
- 657 godes engel gód : ic on his gearwan geseo
þæt he is ærend-secg unces hearran,
hefon-cyninges. his hyldo is unc betere
- 660 to gewinnanne þonne his wiðer-medo.
gif þu him heo-dæg wuht hearmes gespræce,
he forgifð hit þeah, git wit him geongor-dóm
- p.32 læstan willað. / hwæt scal þe swa laðlic strið †
wið þines hearran bodan? unc is his hyldo þearf :
he mæg unc ærendian to þam al-waldan
- 666 heofon-cyninge. Ic mæg heonon geseon
hwær he sylf siteð -- þæt is suð and east --
welan bewunden, se ðas woruld gesceop;
- 669 geseo ic him his englas ymbe hweorfan
mid feðer-haman, ealra folca mæst,
wereda wynsumast. hwá meahste me swelc gewit gifan,
- 672 gif hit gegnunga god ne onsende,
heofones waldend? Gehyran mæg ic rume
and swa wide geseon on woruld ealle
- 675 ofer þas sidan gesceaft; ic mæg swegles gamen
gehyran on heofnum : wearð me on hige leohte
utan and innan, siðþan ic þæs ofættes onbat.
- 678 nu hæbbe ic his her on handa, herra se goda,
gife ic hit þe georne. ic gelyfe þæt hit from gode come,
broht from his bysene, þæs me þes boda sægde
- 681 wáerum wordum : hit nis wuhte gelic
elles on eorðan, buton swa þes ár sægeð,
þæt hit gegnunga from gode come."

656 *blið* pour *bliðe*, adjectif faible.

657 *gearwan* pour *gearwum*, datif pluriel.

661 MS *gespræce* pour *gespræce*.

† ill. p. 31 (pleine page) : Eve offrant la pomme à Adam; regrets d'Adam et Eve; lion.

Seconde tentation d'Adam

- 648 pour qu'ils s'attrassent la haine du Roi du ciel, circonvinrent l'esprit d'Eve,
 le faible entendement de la femme,
 de sorte qu'elle commença à prêter foi à ses paroles,
 à suivre ses leçons, et qu'elle crut
- 651 que de Dieu ces lois il avait apporté
 que si habilement par certaines paroles il lui redisait,
 lui montrant un signe et l'assurant de sa bonne foi,
 654 de son esprit loyal; -- alors elle s'adressa à son maître
- "Adam, mon seigneur, ce fruit est si doux,
 si plaisant au cœur, et ce beau messenger
 657 le saint ange du Très-Saint : je vois à son costume
 qu'il est l'ambassadeur de notre Maître,
 du Roi du ciel. Mieux nous vaut sa faveur
 660 gagner par nos efforts que son antagonisme.
 Si tu lui as en ce jour dit quelque mauvaise parole,
 il te la pardonne malgré tout, si en vassaux
 663 nous voulons suivre ses lois. Pourquoi cette querelle maudite
 avec le messenger de ton Maître? De sa faveur nous avons besoin :
 il peut être notre ambassadeur auprès du souverain
 666 Roi du ciel. Je peux d'ici apercevoir
 le lieu où trône en personne -- dans le sud et l'est,--
 entouré de délices, Celui qui créa le monde;
 669 je vois ses anges s'élancer autour de lui
 avec leur vêtue de plumes, le plus noble des peuples,
 la plus belle des armées. Qui m'aurait pu donner un tel discernement,
 672 si ce n'est manifestement Dieu qui me l'a envoyé,
 le Souverain du ciel? Je peux entendre à distance,
 et ma vue porte si loin dans le monde entier,
 675 sur l'immense création; la joie céleste je peux
 entendre au firmament : une lumière a envahi mon esprit,
 en moi et hors de moi, depuis que j'ai mordu dans ce fruit.
- 678 Voici que j'en ai ici dans ma main, ô mon bon maître,
 avec ardeur je te l'offre. Je crois qu'il vient de Dieu,
 apporté sur son ordre, comme ce messenger me l'a dit
 681 en paroles certaines : cela ne ressemble à aucune
 autre chose sur terre; c'est donc, comme l'a dit ce messenger,
 que manifestement il vient de Dieu".

648 *hie* et *hyge euan* sont tous deux compléments de *forlec*.

652 Jeu de mots entre *wærlíce* "habilement" (voyelle brève) et *wærum wordum* (681)
 "paroles certaines, réelles" (voyelle longue).

(XIII)

- 684 **H**IO spræc him þicce to and speon hine ealne dæg
 on þa dimman dæd, þæt hie drihtnes heora
 willan bræcon. stod se wráða boda,
 687 legde him lustas on and mid listum speon,
 fylgde him frecne : wæs se feond full néah
 þe on þa frecnan fyrd gefaren hæfde
 690 ofer langne weg; leode hogode
 on þæt micle morð men forweorpan,
 forlæran and forláedan, þæt hie láen godes,
 693 æl-mihtiges gife án forleten,
 p.33 heofen-rices ge/weald. hwæt, se hell-sceaða
 gearwe wiste þæt hie godes yrre
 696 habban sceoldon and hell-geþwing,
 þone nearwan nið niede onfon,
 siððan hie gebod godes forbrocen hæfdon,
 699 þa he forlærde mid ligen-wordum
 to þam únræde idese sciene,
 wifa wlitogost, þæt heo on his willan spræc,
 702 wæs *him* on helpe hand-weorc godes
 to forláeranne.
 heo spræc ða to adame, idesa sceonost,
 705 ful þiclice, oð þam þegne ongan
 his hige hweorfan, þæt he þam gehate getruwode
 þe him þæt wif wordum sægde.
 708 -- heo dyde hit þeah þurh holdne hyge,
 nyste þæt þær hearma swa fela,
 fyren-earfeða fylgean sceolde
 monna cynne þæs heo on mod genam
 711 þæt heo þæs laðan bodan larum hyrde;
 Ác wende þæt heo hyldo heofon-cyninges
 worhte mid þam wordum, þe heo þam were swelce
 714 tacen oðiewde and treowe gehet;
 Oð-þæt ádame innan breostum
 his hyge hwyrfde and his heorte ongan

686 *bræcon* pour *bræcen*, optatif pluriel.

696 MS *geþwing*, correction ancienne *geþwin*.

702 MS *hire*, Thorpe (1832) *him*.

703 Le vers est incomplet. Grein (1857) ajoute *on laðlicne wroht*, Klæber (1913) *loefne mannan*. Selon Krapp (1931) la lacune se situe après 702b.

Seconde tentation d'Adam

(XIII)

684 **A** maintes reprises elle lui parla et l'entraîna tout le jour
à commettre cette action ténébreuse, de leur Seigneur
enfreindre la volonté. — Debout près d'eux, le messager maudit
687 éveillait leurs désirs et par sa science les entraînait,
suivant hardiment leurs pas : le démon était tout proche,
qui en cette hardie expédition s'en était venu
690 par un long voyage; il prétendait les créatures
en cette mort cruelle précipiter, les hommes
abuser et égarer, afin que le présent de Dieu,
693 le don du Tout-Puissant ils délaissassent,
la possession du royaume du ciel. Ah! l'esprit infernal
savait de source sûre que la colère divine
696 ils devraient encourir, que les tortures de l'enfer,
l'affliction oppressante ils connaîtraient inévitablement,
après que le commandement divin ils auraient enfreint,
699 lorsque l'égarant par ses paroles mensongères
il poussa à cet acte insensé la belle femme,
la plus splendide des créatures, de sorte qu'elle dit ce qu'il voulut,
702 lui vint en aide l'oeuvre de Dieu
pour égarer.—

Alors s'adressa à Adam la plus belle des femmes
705 maintes et maintes fois, jusqu'à ce que du serviteur de Dieu commençât
le coeur à s'altérer et à accorder foi à la promesse
que la femme lui redisait par ses paroles.
708 -- Et cependant elle agissait ainsi d'un coeur loyal,
elle ignorait que tant de maux,
de terribles détresses devaient s'ensuivre,
pour la race des hommes, de ce qu'elle avait admis en son âme
711 que du messager maudit elle suivrait les leçons;
au contraire elle imaginait que la faveur du Roi du ciel
elle gagnait avec ces paroles par lesquelles à son époux un pareil
714 signe elle montrait en l'assurant de sa bonne foi;
jusqu'à ce que d'Adam en sa poitrine
le coeur s'altérât et que son esprit commençât

687 Jeu de mots sur *listas* "désirs" et *lustas* "ruses".

702 *hand-weorc godes* peut être Eve ou Adam, sujet ou objet.

Gen 3/6

- 717 wendan to hire willan. -- he æt þam wife onfeng
 helle and hinn-sið, þeah hit nære haten swa,
 Ác hit ofetes noman agan sceolde;
- 720 hit wæs þeah deaðes swefn and deofles gespon,
 hell and hinn-sið and hæleða forlor,
 menniscra morð, þæt hie tó mete dáedon,
- 723 ofet únfæle. swa hit him on innan cóm,
 hrán æt heortan, hloh þa and plegode
 boda bitre gehugod, sægde begra þanc
- 726 hearran sínum : "nú hæbbe íc þine hyldo me
 witode geworhte and þinne willan gelæst
 to ful monegum dæge. mén synt forlædde,
- 729 adam and éue; him ís unhyldo
- p.34 waldendes witod, / nú hie word-cwyde his
 p.35 lare forleton : / for-þon hie leng ne magon †
- 732 healdan heofon-ric, ác hie to helle sculon
 on þone sweartan sið : swa þu his sorge ne þearft
 beran on þinum breostum, þær þu gebunden ligst,
- 735 murnan on mode, þæt her men bún
 þone hean heofon, þeah wit hearmas nú,
 þrea-weorc þoliað and þystre land,
- 738 and þurh þin micle mod monig forléton
 on heofon-ric heah getimbro,
 godlice geardas; -- unc wearð god yrre,
- 741 for-þon wit him noldon on heofon-ric
 hnigan mid heafdum, halgum drihtne
 þurh geongor-dóm; ác unc gegenge ne wæs
- 744 þæt wit him on þegnscipe þeowian wolden :
 for-þon unc waldend wearð wrað on mode,
 on hyge hearde, and ús on helle bedraf,
- 747 on þæt fyr fylde folca mæste,
 and mid handum his eft on heofon-ric
 rihte rodor-stolas, and þæt rice forgeaf
- 750 monna cynne.-- mæg þin mód wesan
 bliðe on breostum, for-þon her synt bu tu gedón :
 ge þæt hæleða bearn heofon-ric* sculon,

730-31 MS *nu hie word-cwyde / his lare forleton*. Nous suivons le découpage de Klaeber (1913).

752 MS *heofonrices*, Eitmüller (1850) *heofonrice*.

† ill. p. 34 (21 cm) : Adam et Eve prennent conscience de leur nudité; ils se couvrent de feuilles.

Triomphe du démon

- 717 à se tourner vers la volonté de la femme.— De ses mains il reçut
l'enfer et le trépas, bien que tel n'en fût pas le nom,
mais que celui de fruit ils dussent porter;
- 720 c'était cependant le sommeil de la mort, un entraînement diabolique,
l'enfer et le trépas et la perte des hommes,
la mort du genre humain qu'ils prirent pour nourriture,
- 723 le fruit fatal. A peine avait-il pénétré en eux,
atteint le coeur, qu'exulta, que sauta de joie
le messager à l'âme amère, rendant grâces de ces deux choses
- 726 à son maître : "Voici que j'ai gagné ta faveur
qui m'était promise et accompli ta volonté
pour bien longtemps. Les humains sont égarés,
- 729 Adam et Eve; la défaveur
du Souverain sera leur lot, maintenant que ses préceptes,
ses leçons ils ont délaissé : c'est pourquoi ils ne pourront plus
- 732 posséder le royaume du ciel, mais en enfer s'en devront aller
en un sombre voyage : le chagrin tu ne devras donc plus
porter en ton coeur, là où tu gis enchaîné,
- 735 t'affliger en toi-même de ce qu'ici les hommes occupent
les hautes régions du ciel, tandis que pour nous l'affliction désormais,
les durs tourments sont notre lot, la terre de ténèbres,
- 738 et que par ton orgueil extrême en grand nombre nous délaissâmes,
dans le royaume du ciel, les demeures altières,
les séjours divins; -- Dieu s'est courroucé contre nous,
- 741 parce que nous ne voulions pas, dans le royaume du ciel,
incliner la tête devant le Seigneur saint
en signe d'hommage; mais il ne nous convenait pas
- 744 comme des vassaux de le vouloir servir :
c'est pourquoi le Souverain s'est irrité contre nous,
a endurci son coeur, et nous a rejetés en enfer,
- 747 dans ce feu a précipité le plus noble des peuples,
et de ses mains, dans le royaume du ciel,
a rétabli les trônes célestes, et le royaume a donné
- 750 à la race humaine. -- Ton coeur peut
se réjouir en ta poitrine, car deux choses sont ici accomplies :
les enfants des hommes devront le royaume du ciel,

725 *begra*, "pour ces deux choses", c'est-à-dire la ruine des hommes et la peine de Dieu (Klaeber 1913), et non "pour Adam et Eve" comme le suggère Krapp (1931).

Gen 3/7

- 753 leode, forlāetan, and on þæt líg to þe
hate hweorfan; eac is hearm gode,
mód-sorg gemacod. swa hwæt swa wit her morðres þoliað,
756 hit is nu adame eall forgolden
mid hearran hete and mid hæleða forlore,
monnum mid morðes cwealme : for-þon is min mód gehæled,
759 hyge ymb heortan gerúme; ealle synt uncre hearmas gewrecene,
laðes þæt wit lange þoledon. Nú wille ic eft þam lige near,
satan ic þær sécan wille : he is on þære sweartan helle
762 hæft mid hringa gesponne". hwearf him eft niðer
p.36 boda bitresta; / sceolde he þa bradan lígas
secan helle gehliðo, þær his hearra læg, / †
p.37 símon gesæled. sorgedon bá twá,
adam and éue, and him oft betuh
gnorn-word gengdon; godes him ondrédon,
768 heora hearran hete, heofon-cyninges nið
swiðe onsæton : selfe forstodon
his word onwended. þæt wif gnornode,
771 hof hreowig-mod -- hæfde hylðo godes,
láre forlāten -- þa heo þæt leoht geseah
ellor scriðan þæt hire þurh úntreowa
774 tacen iewde se him þone teonan geráed,
þæt hie helle nið habban sceoldon,
hýnða únrim : for-þam him hige-sorga
777 burnon on breostum. hwilum to gebede feollon
sín-hiwan somed, and sige-drihten
godne gretton, and god nemdon,
780 heofones waldend, and hine bædon
þæt hie his hearm-sceare habban mosten,
georne ful-gangan, þa hie godes hæfdon
783 bódscipe abrocen. bare hie gesawon
heora líc-haman : næfdon on þam lande þa giet
sælða gesetena, ne hie Sorge wiht
786 weorces wiston, ác hie wel meahton

765 *simon* pour *simum*, datif pluriel.

† ill. p. 36 (21 cm) : retour du démon en enfer.

Regrets d'Adam et Eve

753 les humains, laisser derrière eux, et vers toi au milieu des flammes
brûlantes s'en venir; et de plus une souffrance,
un chagrin Dieu a subi. Quelque cruelle que soit la mort que nous endurons ici,
756 nous l'avons à Adam maintenant fait payer toute entière
par la colère du Maître et la ruine des hommes,
aux mortels par les affres de la mort : c'est pourquoi mon esprit est apaisé,
759 les pensées sont à l'aise en mon coeur; toutes nos souffrances sont vengées,
les maux que nous avons longtemps endurés.

Maintenant je veux retourner vers le feu,
j'y veux rejoindre Satan : il gît dans les ténèbres de l'enfer,
762 enserré dans l'étreinte des chaînes." Et s'élança dans les profondeurs
le plus amer des messagers; il lui fallait vers les amples flammes
s'en retourner, vers les voûtes de l'enfer, là où son maître gisait
765 chargé de fers. Tous deux gémissaient,
Adam et Eve, et souvent entre eux
échangeaient des paroles d'affliction; de Dieu ils craignaient,
768 de leur Maître, la haine, l'hostilité du Roi du ciel
grandement ils redoutaient : effondrés ils comprenaient
que de sa parole ils s'étaient détournés. La femme s'affligea,
771 se lamenta, le coeur lourd, -- elle avait la faveur de Dieu,
ses leçons délaissé, -- lorsque cette lumière elle vit
disparaître, que par mauvaise foi
774 comme signe lui montra celui qui cette faute lui avait conseillé,
afin que les tortures de l'enfer ils dussent endurer,
des souffrances sans nombre : c'est pourquoi le chagrin
777 brûlait en leurs coeurs. Parfois tombait à genoux
le couple coupable, et vers le Roi de victoire
très saint ils élevaient la voix, invoquant le saint nom de Dieu,
780 Souverain du ciel, et le priant
que leur châtement ils pussent recevoir,
accomplir avec ardeur, puisque de Dieu ils avaient
783 enfreint le commandement. Ils virent qu'était nue
leur enveloppe charnelle -- ils n'avaient pas sur cette terre encore
de demeures établies, et en rien le chagrin,
786 la souffrance ils ne connaissaient; ils auraient pu heureux

769 *forstodon* : jeu de mots avec *stod*, qui tout au long du poème représentait l'attitude du serviteur fidèle.

778 Le mot *sin-hiwan* "couple" présente un jeu de mots avec *synn* "péché" et *hiw* "forme" (Finnegan 1979).

785 *sælða* reflète le vieux-saxon *selidha* "habitations" (Krapp 1931) plutôt que le vieil-anglais *sælf* "prospérité".

Gen 3/7

- libban on þam lande, gif hie wolden láre godes
 forweard fremman. þa hie fela spræcon
 789 sorh-worda somed, sin-hiwan twa.
 Adam gemælde and to éuan spræc :
 "hwæt! þu éue hæfst yfele gemearcod
 792 uncer sylfra sið. gesyhst þu nu þa sweartan helle,
 grædige and gifre; nu þu hie grimman meah
 heonane gehýran. nis heofon-ric
 795 gelic þam lige, ác þis is landa betst,
 þæt wit þurh unces hearran þanc habban moston,
 þær þu þam ne hierde þe unc þisne hearm geræd,
 798 þæt wit waldendes word forbræcon,
 heofon-cyninges. nu wit hreowige magon /
 p.38 sorgian for þis siðe, for-þon he unc self bebead
 801 þæt wit unc wíte warian sceolden,
 hearma mæstne. nu slit me hunger and þurst
 bitre on breostum, þæs wit begra áer
 804 wæron órsorge on ealle tid.
 hu sculon wit nu libban, oððe on þys lande wesan,
 gif her wind cymð westan oððe eastan,
 ~ 807 suðan oððe norðan; gesweorc úp færeð,
 cymeð hægles scúr hefone getenge,
 færeð forst ongemang -- se byð fyrum ceald --;
 810 hwilum of heofnum háte scineð,
 blicð þeos beorhte sunne; and wit hér baru standað,
 unwered wæde? nys unc wuht beforan

Fragment vieux-saxon correspondant aux vers 790-817

- "Uela that thu nu Eua habas", quod Adam, "ubilo gimarakot
 unkaro selbaro sið. nu maht thu sean thia suarton hell
 3 ginon gradaga; nu thu sia grimman maht
 hinana gihorean. nis heban-riki
 gelihc sulicaró loġnun : thit uas alloro lando sconiuſt,
 6 that uuit hier thuruh unkas herran thank hebbian muostun,
 thar thu them ni hordis thie unk thesan haram giried,
 that uuit uualdandas uuord farbrakun,
 9 heban-kuningas. nu uuit hriuuiġ mugun
 sorogon for them siða, uuand he hunk selbo gibood
 that uuit hunk sulic uuiti uuardon scoldin,
 12 haramo mestan. ni thuingit mi giu hungar endi thurst,
 (suite ci-contre)

792-93 Tous les éditeurs font de la phrase une question, mais la comparaison avec l'original vieux-saxon *nu maht thu sean thia suarton hell* (GenS 2) montre que, malgré l'inversion, il s'agit d'une affirmation.

812 MS *wædo*, Ettmüller (1850) *wæde*.

Reproches d'Adam à Eve

- et resplendit le soleil éclatant; et que nous sommes là debout, nus, sans vêtements pour nous protéger? Nous n'avons rien vivre sur cette terre, si les leçons de Dieu ils avaient voulu suivre toujours.-- Alors échangea maintes
- 789 paroles douloureuses le couple coupable.
Adam prit la parole et s'adressa à Eve :
"O femme, tu as entaché d'infamie
- 792 notre sort à tous deux. Voici que tu peux voir le sombre enfer, avide et vorace; voici que tu peux sinistre l'entendre d'ici. Le royaume du ciel
- 795 ne ressemble en rien à ce feu : il est la meilleure des terres, et tous deux par la grâce de notre Maître l'aurions pu posséder, si tu n'avais pas écouté celui qui nous a conseillé ce crime,
- 798 nous a fait du Souverain enfreindre la parole, l'ordre du Roi du ciel. Nous pouvons désormais, désolés, nous affliger de notre sort, car lui-même nous avait dit
- 801 que du châtiment nous devons nous garder, de la pire des souffrances. Voici que la faim et la soif déchirent âprement mes entrailles, alors que de toutes deux autrefois
- 804 nous étions affranchis en tout temps.
Comment devons-nous vivre désormais, ou habiter cette terre, s'il se lève un vent de l'ouest ou de l'est,
- 807 du sud ou du nord; si un noir nuage se forme, s'il arrive un orage de grêle dans le ciel, si le gel vient en même temps, qui est glacial;
- 810 si parfois dans les cieux flamboie, brûlant,

suite du fragment vieux-saxon

- bitter balo-uerek, thero uaron uuit er bedero tuom.
hu sculun uuit nu libbian, efto hu sculun uuit an thesum liahta uesan.
- 15 nu hier huulum uuind kumit uestan efto ostan,
suðan efto nordan? gisuerek upp dribit,
kumit haglas skion himile bitengi,
- 18 ferid forð an gimang that is firinum kald;
huilum thanne fan himile heto skinit,
blikit thi u berahto sunna : uuit hier thus bara standat,
- 21 unuuerid mid giuadi : nis unk hier uuiht biuoran
ni te skadoua ni te scura, unk nis hier scattas uuiht
te meti gimarcot : uuit hebbiat unk giduan mahtigna god,
24 uualdand uuredan. te hui sculun uuit uuerdan nu?
nu mag mi that hreuuan that ik is io bad heðan-rikean god,
uualdans th (...)

Gen 3/7

- 813 to scúr-sceade, ne sceattes wiht
to mete gemearcod, ác unc ís mihtig god,
waldend wrað-mod. to hwón sculon wit weorðan nú?
816 Nú me mæg hreowan þæt ic bæd heofnes god,
waldend þone godan, þæt he þe hér worhte to me
of liðum minum, nu þu me forláered hæfst
819 on mínes herran hete; swa me nu hreowan mæg
áefre to aldre þæt ic þe minum eagum geseah."

(XIV)

- ÐA SPRÆC eue eft, idesa scienost,
822 wifa wlitegost -- hie wæs geweorc godes,
þeah heo þa on deofles cræft bedroren wurde -- :
"þu meaht hit me wítan, wine mín adam,
825 wordum þinum; hit þe þeah wyrns ne mæg
on þinum hyge hreowan þonne hit me æt heortan deð".
hie þa ádam andswarode :
828 "gif ic waldendes willan cuðe,
hwæt ic his to hearm-sceare habban sceolde,
p.39 ne gesawe / þu nó sniomor, þeah me on sáe wadan
831 hete heofones god heonone nu þa,
on flód faran -- nære he firmum þæs deop,
mere-stream þæs micel,-- þæt his ó mín mód getweode;
834 ác ic to þam grunde genge, gif ic godes meahte
willan gewyrcean. nis me on worulde niod
æniges þegnscipes, nú ic mines þeodnes hafa
837 hylde forworhte, þæt ic hie habban ne máeg.
Ac wit þus baru ne magon bu tu ætsomne
wesan to wuhte : uton gan on þysne weald innan,
840 on þisses holtes hleo." hwurfon hie bá twá, †
to gengdon gnomgende on þone grenan weald; /
p.40 Sæton onsundran, bidan selfes gesceapu

842 *bidan* pour *bidon*, prétérit pluriel.

† ill. p. 39 (15 cm) : Adam et Eve se réfugient dans le bois; ils s'asseoient loin l'un de l'autre.

Regrets d'Adam et Eve

- 813 qui nous puisse garantir des orages, ni aucun bien
 conçu pour notre nourriture, et contre nous le Dieu puissant,
 le Souverain a le coeur irrité. Qu'advendra-t-il maintenant de nous?
 816 J'ai aujourd'hui cause de m'affliger d'avoir prié le Dieu du ciel,
 le bon Souverain, qu'il te façonne ici pour moi
 de mon corps, maintenant que tu m'as égaré,
 819 me faisant encourir la colère de mon Maître;
 c'est pourquoi je peux m'affliger maintenant
 et pour l'éternité d'avoir jamais posé les yeux sur toi."

(XIV)

- A**LORS parla Eve en retour, la plus belle des femmes,
 822 la plus splendide des créatures -- elle était l'oeuvre de Dieu,
 bien que par la ruse du diable elle eût été trompée -- :
 "Tu peux m'en faire reproche, mon Adam bien-aimé,
 825 par tes paroles; cependant tu ne peux plus douloureusement
 t'affliger en ton esprit que je ne le fais en mon coeur."
 Alors Adam lui répondit :
 828 "Si du Souverain je connaissais la volonté,
 quel lot d'afflictions je dois recevoir,
 jamais tu ne verrais -- même si de m'enfoncer dans la mer
 831 le Dieu du ciel m'ordonnait, et quittant maintenant ce lieu
 de traverser les flots, si profondes que soient les eaux
 et si vaste l'océan, -- que mon esprit en rien hésitât;
 834 mais j'irais jusqu'au fond de l'abîme, si de Dieu je pouvais
 accomplir la volonté. Il n'y a plus pour moi de plaisir en ce monde
 en aucun service, maintenant que de mon Suzerain j'ai
 837 perdu la faveur par mon fait, et que je ne peux plus l'avoir.
 Mais nous ne pouvons ainsi nus tous deux côte à côte
 rester en aucun cas : allons dans les profondeurs de ce bois,
 840 sous le couvert de cette forêt." Ils s'en furent tous deux,
 entrèrent en s'affligeant dans la verte forêt;
 ils s'assirent loin l'un de l'autre, attendant ce que décréterait

813 *sceattes* "trésor" convient mal au contexte. Holthausen (1902) y voit le vieux-saxon *skaft* "créature" (comme source de nourriture).

827 *hire þa adam / andswarode* : formule vieil-anglaise, à opposer au vers 821.

830 et 832 Le voyage en mer qu'envisage Adam en châtement est-il horizontal (exil) ou vertical (noyade)?

831 *no siomor* = "pas du tout, jamais" (Klaeber NjG 1913). Nous suivons l'interprétation que donne Timmer des vers 828-35.

Gen 3/8-10

- 843 heofon-cyninges, þa hie þa habban ne moston
 þe him áer forgeaf æl-mihtig god.
 þa hie heora lic-homan leafum beþeah-ton,
 846 weredon mid ðy wealde -- wáeda ne háefdon --,
 ac hie on gebed feollon bú tu ætsomne
 morgena gehwilce, bædon mihtigne
 849 þæt hie ne forgeate god æl-mihtig,
 and him gewisade waldend se góða
 hu hie on þam leohte forð libban sceolden.
- 852 þa cóm féran frea æl-mihtig
 ofer midne dæg, mære þeoden,
 on neorxna-wang neode sine :
 855 wolde neosian nergend usser,
 bil-wit fæder, hwæt his bearn dyde;
 wiste forworhte þa he áer wlite sealde.
 858 gewitan him þa gangan geomer-mode
 under beam-sceade, blæde bereafod;
 hyddon hie on heolstre, þa hie hálig word
 861 drihtnes gehyrdon, and ondredon him,
 þá sóna ongann swegles aldor
 weard ahsian woruld-gesceafta :
 864 heht him recene to rice þeoden
 his sunu gangan. him þa sylfa oncwæð
 hean hleoðrade hrægles þearfa :
 867 "ic wreo me hér wáeda leasne,
 lif-frea mín, leafum þecce
 scyld-full mine *sceame*. *sceaðen* is me sáre,
 870 frecne on ferhðe; ne dear nu forð-gán
 for ðe andweardne : ic eom eall* *nacod*". / †

852 Le passage de la *Genèse B* à la *Genèse A* se fait dans le MS au milieu d'une ligne.

856 *dyde* pour *dyden*, optatif pluriel.

857 MS *þa*, Bouterwek (1849) *þam*. Mitchell (1964) défend *þa* : le relatif est au cas requis par la principale (nominatif) et non par la subordonnée (datif).

869 MS *mine*, Ettmüller (1850) *mine sceame*.

871 MS *eall eall*, Thorpe (1832) *eall*.

† ill. p. 41 (pleine page) : condamnation du serpent; Dieu appelle Adam et Eve.

Interrogatoire des coupables

- 843 le Roi du ciel, puisqu'ils ne pouvaient plus avoir
ce que leur avait donné le Dieu tout-puissant.
Alors leur corps de feuilles ils revêtirent,
846 couvrirent de feuillage -- ils n'avaient pas de vêtements; --
et ils tombaient à genoux tous deux ensemble
chaque matin, priant la Puissance divine
849 que ne les oubliât pas Dieu tout-puissant,
et que leur indiquât le bon Souverain
comment en ce monde désormais il leur faudrait vivre.
- 852 Alors s'en vint le Maître tout-puissant
sur le déclin du jour, illustre Suzerain,
dans le jardin d'Eden de son propre mouvement;
855 il voulait s'assurer, lui notre Sauveur,
Père miséricordieux, de ce que faisaient ses enfants :
il savait déchus ceux qu'il avait comblés de splendeur.
858 Ils s'en furent alors le coeur accablé
à l'ombre des arbres, dépouillés des fruits de l'Eden;
ils se cachèrent dans l'obscurité lorsque la sainte voix
861 du Seigneur ils ouïrent, et ils eurent peur,
aussitôt que le Prince des cieux
appela le gardien de l'univers :
864 sans retard commanda le puissant Suzerain
à son fils d'approcher. Lors celui-ci lui répondit,
misérable il prit la parole, pauvre en habits :
867 "Je me cache ici dans ma nudité,
ô Maître de ma vie, sous des feuilles dissimulant,
coupable, mes parties honteuses. Je suis affligé de douleur
870 cruellement en mon âme; je n'ose avancer maintenant
en ta présence : je suis entièrement nu."

859 *blæde bereafod*. "dépouillés de prospérité" avec jeu de mots sur "fruit".

(XV)

- p.42
 873 **H**IM ða ædre god andswarede :
 "saga me þæt, sunu mín : for-hwon secest ðu
 sceade sceomiende? þu sceonde æt me
 furðum *ne* anfenge, ác gefean eallum.
 876 for-hwon wast þu wéan and wrihst sceome,
 gesyhst sorge and þin sylf þecest,
 lic mid leafum, sagast lif-ceare,
 879 hean hyge-geomor, þæt þe sie hrægles þearf,
 nymþe ðu æppel ænne byrgde
 of ðam wudu-beame þe ic þé wordum forbéad?"
 882 him þa ádám eft andswarode :
 "mé ða bláeda on hánd bryd gesealde,
 freolucu fæmne, frea-drihten mín,
 885 ðe ic þé on téonan gepah. nu ic þæs tacen wege
 sweotol on me selfum : wat ic sorga ðy má."
 ða ðæs euan frægn æl-mihtig god :
 888 "hwæt druge þú, dohtor, dugeþa genohra
 niwra gesceafta, neorxna-wanges
 growendra gifa, þa þu gitsiende
 891 on beam gripe, bláeda name
 on treowes telgum, and me on teonan
 áete þa únfreme? ádame sealdest
 894 wæstmæ þa inc wæron wordum minum
 fæste forbodene." him þa freolecu mæg,
 ídes æwisc-mód, andswarode :
 897 "Mé nædre beswac and me neodlice
 to forsceape scyhte and to scyld-frece,
 fah wyrn þurh fægir word, oð-þæt ic fracodlice
 900 feond-ræes gefremede, fæhðe geworhte,
 and þa reafode, swa hit riht ne wæs,
 beam on bearwe, and þa bláeda áet."

875 MS *furþum anfange*, Dietrich (1856) *furþum ne anfange*.

880 MS *byrgde* (subjonctif), correction ancienne *byrgdest*.

893-94 MS *adame sealdest wæstmæ // þa inc wæron*. Nous suivons le découpage de Dietrich (1856).

894 *wæstmæ* pour *wæstmæs*, accusatif pluriel, et de même au vers 990.

Interrogatoire des coupables

(XV)

- ALORS promptement Dieu lui répondit :
- 873 "Dis-moi ceci, mon fils : pourquoi recherches-tu
l'ombre, rempli de honte? De moi la confusion
tu n'as pas reçu d'emblée, mais au contraire joie en toutes choses.
- 876 Pourquoi connais-tu la tristesse et dissimules-tu tes parties honteuses,
pourquoi ressens-tu du chagrin et couvres-tu ta personne,
ton corps avec des feuilles, pourquoi dis-tu, en proie à une mortelle affliction,
- 879 misérable, l'esprit accablé, que tu es pauvre en habits,
sinon parce qu'à l'une des pommes tu as goûté
de l'arbre que je t'avais interdit par mes paroles?"
- 882 Alors Adam lui répondit :
- "C'est l'épouse qui m'a mis ces fruits dans la main,
la noble femme, ô mon Seigneur et Maître,
- 885 et, te faisant affront, je les ai acceptés. Maintenant j'en porte la marque
manifeste sur ma personne : mon chagrin n'en est que plus fort."
- A Eve alors demanda Dieu tout-puissant :
- 888 "Qu'as-tu fait, ma fille, avec les abondantes richesses
de la création nouvelle, du jardin d'Eden
les dons infinis, lorsque dans ta convoitise
- 891 sur l'arbre tu as porté la main, pris la pomme
sur la branche, et, me faisant affront,
as consommé ta perte? A Adam tu as donné
- 894 les fruits qui vous étaient, de par mes paroles,
formellement interdits." Alors la noble fille,
l'épouse au coeur confus lui répondit :
- 897 "C'est le serpent qui m'a trompée et vivement
m'a poussée à ce crime, à ce coupable désir,
le reptile ennemi, par ses belles paroles, jusqu'à ce que criminelle
- 900 l'hostile attaque j'accomplisse, l'acte de haine je commette,
et qu'alors je dépouille, ce qui était fort mal
l'arbre de la forêt et que j'en consume le fruit."

877 *gesyhst* "tu vois"; selon Krapp (1931) on pourrait comprendre *gesicst* "tu soupères".

893 Image associant le verbe concret *etan* "manger" au nom abstrait *unfremu* "dommage".

899 *fah* peut signifier "aux couleurs changeantes, chatoyant", ou "hostile".

900 *feond-ræs* est un terme militaire, déplacé dans ce contexte.

- 903 þa nædran sceop nergend usser,
 frea æl-mihtig fagum wyrme
 wide siðas, and þa worde cwæð :
- p.43 906 "þu scealt wide-ferhð, werg, þinum breostum,
 bearme / tredan brade eorðan,
 faran feðe-leas, þenden þe feorh wunað,
 909 gast on innan; þu scealt grot etan
 þine lif-dagas, swa þu laðlice
 wrohte onstealdest. þe þæt wif feoð,
 912 hatað under heofnum, and þin heafod tredeð
 fah mid fotum sinum; þu scealt fiersna sætan
 tohtan niwre : tuddor bið gemæne
 915 incrum órleg-nið, á þenden standeð
 woruld under wolcnum. nu þu wast and canst,
 lað leod-sceaða, hu þu lifian scealt".

XVI

- 918 **Ð**A to euan god yrringa spræc :
 "wend þe from wynne. þu scealt wæpned-men
 wesan on gewealde, mid weres egsan
 921 hearde genearwad, hean þrowian
 þinra dæda gedwild, deaðes bidan,
 and þurh wop and heaf on woruld cennan,
 924 þurh sar micel, sunu and dohtor."
 abead eac adame éce drihten,
 lifes leoht-fruma, láð árende :
- 927 "þu scealt oðerne eðel secean,
 wyn-leasran wic, and on wræc hweorfan
 nacod nied-wædla, neorxna-wanges
 930 dugeðum bedæled. þe is gedal witod
 lices and sawle. hwæt! þu laðlice
 wrohte onstealdest : for-þon þu winnan scealt,
 933 and on eorðan þe þine andlifne

906-07 MS *bearm*. Ces vers peuvent être découpés et interprétés de deux manières :
werig þinum breostum bearm tredan bradre eorðan (*werig* "las", Sievers 1885,
 pour *werg* "maudit"; *bradre* Dietrich 1856 pour *brade*) "las de ton ventre fouler la
 surface de la vaste terre", ou, comme nous l'imprimons, *werg þinum breostum //*
bearm tredan / brade eorðan (*bearme* Eitmüller 1850).

914 MS *tohtan niwre tuddor / bið gemæne*. Nous suivons le découpage de Dietrich
 (1856).

917 MS *hu*, Krapp (1931) *nu*.

Châtiment des coupables

- 903 Alors pour le serpent créa en châtiment notre Sauveur,
le Maître tout-puissant, pour le reptile ennemi
une errance lointaine, et prononça ces mots :
- 906 "Tu devras pour l'éternité, maudit, sur ta poitrine,
sur ton ventre fouler la terre immense,
sans pattes cheminer tant que subsistera la vie,
- 909 le souffle en toi; de poussière tu devras te nourrir
tous les jours de ta vie, car de manière funeste
tu as donné naissance au péché. La femme te haïra,
- 912 t'abominera sous les cieux et ta tête foulera,
ennemie, de ses pieds; toi, tu la viseras au talon
en une lutte nouvelle : entre vos deux races régnera
- 915 la guerre et le conflit tant que durera
le monde sous les nues. Te voilà maintenant au fait,
funeste ennemi de l'homme, de la vie que tu devras mener."

XVI

- 918 **A** Eve ensuite Dieu s'adressa irrité
"Détourne-toi du bonheur. Tu devras du mâle
subir le pouvoir absolu, par la crainte de l'époux
- 921 durement asservie, misérable tu devras expier
l'erreur de tes actes, en attendant la mort,
et dans les pleurs et les lamentations mettre au monde,
- 924 au milieu de violentes douleurs, des fils et des filles."
A Adam aussi annonça le Seigneur éternel,
glorieux Principe de vie, un message funeste :
- 927 "Tu devras vers une autre terre tourner tes pas,
un domaine moins heureux, et en exil t'en aller
nu, indigent, du jardin d'Eden
- 930 ayant perdu les joies. Le divorce est décrété
de ton corps et de ton âme. Voici que de manière funeste
tu as donné naissance au péché : c'est pourquoi tu devras peiner
- 933 et sur la terre ta nourriture

903 *sceop* : "condamner" avec jeu de mots sur "créer".

914 *tuddor* = *tudre*, datif, et de même au vers 1613.

920 *on geweald* : écho ironique des vers 199 et 202.

930 paronomase de *gedal* et *bedæled*, que nous n'avons pu rendre.

931-32 *þu laðlice // wroht onstealdest* : écho de 910-11.

Gen 3/19-24

- selfa geráecan, wegan swatig-hleor,
 pinne hlaf etan, þenden þu her leofast;
 936 oð-þæt þe to heortan hearde gripeð
 ádl unliðe þe þu on æple áer
 selfa forswulge : for-þon þu sweltan scealt". / †
- p.45 Hwæt! we nu gehyrað hwær ús hearm-stafas
 wraðe onwocan, and woruld-yrmdo.
- hie þa wuldres weard wædum gyrede,
 942 scyppend usser, het heora sceome þeccan
 frea frum-hrægle; het hie from hweorfan
 neorxna-wange on nearore líf.
 945 him on laste beleac liðsa and wynna
 hiht-fulne hám halig engel,
 be frean háese, fyrene sweorde.
 948 ne mæg þær inwit-full ænig geferan
 wom-scyldig mon, ác se weard hafað
 miht and strengðo, se þæt mære líf
 951 dugeðum deore drihtne healdeð. / ‡
- p.46 No hwæðre æl-mihtig ealra wolde
 adame and euan arna ofteon,
 954 fæder æt frymðe, þeah þe hie him from swice,
 Ác he him to frofre lét hwæðere forð wesan
 hyrstedne hrof halgum tunglum,
 957 and him grund-welan ginne sealde;
 het þam sin-hiwum sáes and eorðan
 tuddor-teondra teohha gehwilcre
 960 to woruld-nytte wæstmas fédan.
 gesæton þa æfter synne sorg-fulre land,
 eard and éðyl unspedigran
 963 fremena gehwilcre þonne se frum-stol wæs
 þe hie æfter dæde óf ádrifen wurdon.

940 *onwocan* pour *onwocon*, prétérit pluriel.

954 MS *he*, Bouterwek (1849) *hie*. Il n'est pas nécessaire de corriger *swice* en *swicen* comme le fait Holthausen (1914), car on rencontre d'autres optatifs pluriels en *-e*.

954 *swice* pour *swicen*, optatif pluriel.

959 MS *gehilcre*, Junius (1655) *gehwilcre*.

964 MS *þæt hie æfter dæde / of adrifen wurdon*. Nous suivons le découpage de Klaeber (1913), -- qu'il rejette plus tard (1925).

† ill. p. 44 (pleine page) : condamnation d'Adam et Eve.

‡ ill. p. 45 (19 cm) : expulsion du paradis terrestre.

La nouvelle vie d'Adam et Eve

toi-même te procurer, le visage en sueur
 manger ton pain, tant que tu vivras ici-bas;
 936 jusqu'à ce que ton coeur soit violemment étreint
 de cette souffrance cruelle qu'avec la pomme
 tu as toi-même avalée : c'est pourquoi tu devras mourir."
 939 Ah! nous apprenons là d'où nos tribulations
 pénibles sont issues, et la misère de ce monde.

Alors le Gardien de gloire les revêtit d'habits,
 942 notre Créateur, et leur fit couvrir leurs parties honteuses,
 le Maître, des premiers vêtements; il leur ordonna de s'en aller
 du jardin d'Eden vers une vie plus dure.
 945 Ils laissaient derrière eux, pleine de délices et d'allégresse,
 la demeure enchanteresse qu'un saint ange,
 sur l'ordre de Dieu, ferma de son épée flamboyante :
 948 là nul criminel ne peut pénétrer,
 souillé de péché, car le gardien possède
 force et puissance qui sur la sublime terre de vie,
 951 riche en perfections, veille pour le Seigneur.
 Cependant le Tout-Puissant ne voulut pas entièrement
 à Adam et Eve ôter sa faveur,
 954 le Père aux premiers temps, bien qu'ils se fussent détournés de lui,
 et pour leur consolation laissa cependant subsister
 la voûte ornée d'astres augustes,
 957 et les richesses du sol leur accorda en abondance;
 il commanda pour les deux époux aux mers et à la terre
 que toute espèce produisant descendance
 960 pour leurs besoins de ce monde elles fissent fructifier.
 Ils habitèrent alors après la faute une terre plus triste,
 un domaine et un territoire moins riches
 963 en avantages de toutes sortes que ne l'était la patrie originelle
 dont après leur péché ils avaient été chassés.

934 *wegan* signifie "porter", mais il n'y a pas de COD (*swatig-hleor* est un adjectif, comme les autres composés ayant *-hleor* en second terme). Kock fait de *hlaf* le COD des deux verbes (JJJ 1921), mais la phrase est peu naturelle. Peut-être faut-il modifier le verbe : *wesan* ("être le visage en sueur"), ou *þi(c)gan* ("manger", parallèle à *etan*)?

954 écho de *freaan æt frymðe* (132).

- Ongunnon hie þa be godes hæse
 966 bearn ástrienan, swa him metod bebead.
 adames and euan aforan wæron
 freolicu twa frum-bearn cenned,
 969 cain and abel. us cyðað bec
 hu þa dæd-fruman dugeþa stryndon,
 welan and wiste, will-gebroðor. / †
- p.47 oðer his to eorðan elnes tilode
 -- se wæs áer-boren; -- oðer æhte heold
 fæder on fultum, oð-þæt forð gewat
 975 dæg-rimes worn. hie þa drihtne lac
 begen brohton. brego engla beseah
 on abeles gield eagam sinum;
 978 cyning eall-wihta caines ne wolde
 tiber sceawian. þæt wæs torn were
 hefig æt heortan : hyge-wælm asteah
 981 beorne on breostum, blatende nið,
 yrre for æfstum. he þa únræden
 folmum gefremede, freo-mæg ofsloh,
 984 broðor sinne, and his blod agéat,
 cain abeles : cwealm-dreore swealh
 þæs middan-geard, monnes swate,
 987 æfter wæl-swenge. wea wæs aráered,
 tregena tuddor; of ðam twige siððan
 ludon lað-wende leng swa swiðor
 990 reðe wæstmne; ræhton wide
 geond wer-þeoda wrohtes telgan,
 hrinon hearm-tánas hearde and sare
 993 drihta bearnum -- doð gieta swa -- / ‡
- p.48 Of þam brád blado bealwa gehwilces
 sprytan ongunnon. we þæt spell magon,
 996 wæl-grimme wyrd, wópe cwiðan
 nales holunge, Ác us hearde sceod

966 L'allitération porte sur le dernier pied du second hémistiche. Krapp (1931) défend la leçon du MS en citant d'autres exemples de ce phénomène. En fait le système formulaire *swa him x bebead* (19 exemples dans les ASPR) prend normalement la forme *swa him bebead x* (5 exemples, dont Gen 2769 et 2872) lorsque l'allitération du vers est en b. A cette variante a été ici substituée la forme la plus courante, mais l'erreur a pu être commise par l'auteur.

980 MS *hyge wælmos teah*, Wülker (1894) *hygewælm asteah*.

† ill. p. 46 (13 cm) : l'ange fermant la porte du paradis terrestre.

‡ ill. p. 47 (13 cm) : naissance de Caïn ou d'Abel.

Caïn et Abel - l'arbre du péché

Ils commencèrent alors suivant l'ordre de Dieu
 966 à engendrer des fils, comme l'avait commandé le Seigneur :
 d'Adam et Eve des héritiers,
 deux nobles premiers-nés reçurent le jour,
 969 Caïn et Abel. Les livres nous apprennent
 comment ces premiers ouvriers acquirent prospérité,
 trésors et richesses; ils étaient frères et amis.
 972 L'un de la terre tirait sa force
 – c'était le plus âgé –; l'autre menait le troupeau
 pour assister son père, jusqu'à ce que fût passé
 975 un grand nombre de jours. Puis au Seigneur un sacrifice
 ils apportèrent tous deux. L'Empereur des anges
 sur l'holocauste d'Abel jeta les yeux;
 978 le Roi de toutes choses de Caïn ne voulut
 considérer l'offrande. C'est pourquoi la fureur s'empara
 violente de son coeur, la colère bouillonna
 981 dans la poitrine de l'homme, la haine livide,
 le courroux dû à l'envie. Alors l'acte insensé
 de ses mains il accomplit, il occit son proche parent,
 984 son frère, et répandit son sang --
 Caïn tua Abel : la terre
 absorba l'épanchement, l'humeur vitale de l'homme
 987 après le coup fatal. Le malheur était semé,
 fruit de douleur; sur ses branches désormais
 croissaient, funestes, sans cesse davantage,
 990 de hideux produits; au loin s'étendaient
 parmi les nations humaines les rameaux du mal,
 se déployaient les branches d'affliction amères et cruelles
 993 pour les fils des multitudes -- elles le font encore --
 sur lesquelles les larges feuilles de tous les crimes
 commencèrent à poindre. Nous pouvons de ce récit,
 996 de ce fatal accident pleurer et nous affliger
 non sans raison, car un tort cruel nous a fait

- 999 freolecu fæmne þurh forman gylt
 þe wið metod æfre men gefremeden,
 eorð-buende, siððan adam wearð
 of godes muðe gaste eacen.

(XVII)

- 1002 **Ð**A worde frægn wuldres aldor
 cain hwær abel eorðan wære.
 him ða se cyst-leasa cwealmes wyrhta
 1005 ædre æfter þon andswarode :
 "ne can ic abeles or ne fōre,
 hleo-mæges sið, ne ic hyrde wæs
 1008 broðer mines." him þa brego engla,
 god-spedig gast, géan þingade :
 "hwæt befealdest þu folmum þinum
 1011 wraðum on wæl-bedd wær-fæsne rinc,
 broðor þinne, and his blod to me
 cleopað and cigeð? þu þæs cwealmes scealt
 1014 wite winnan and on wræc hweorfan,
 awyrged to widan aldre. ne seleð þe wæstmæs eorðe
 wlitige to woruld-nytte, ac heo wæl-dreore swealh
 1017 halge of handum þinum : for-þon heo þe hróðra oftihð
 glæmes grene folde. þu scealt geomor hweorfan,
 ár-leas of earde þinum, swa þu abele wurde
 1020 to feorh-banan; for-þon þu flema scealt
 wid-last wrecan, wine-magum lað."
 him þa cain andswarode :
 1023 "Ne þearf ic áenigre áre wenan
 on woruld-ric, ac ic forworht hæbbe,
 heofona heah-cyning, hylde þine,
 p.49 lufan and freode : for-þon ic / lastas sceal,
 wéan on wénum, wide lecgan;
 hwonne me gemitte mán-scyldigne
 1029 se me feor oððe neah fæhðe gemonige

1011 *wær-fæsne* pour *wær-fæstne*, modifié par Junius (1655), défendu par Doane (1978).

1022 Le vers n'a pas d'allitération. Graz (1895) ajoute *ædre* devant *cain*, cf 872, 2187.

Interrogatoire de Caïn

- la noble femme par la première faute
 999 que jamais contre la Divinité les hommes eussent commise,
 habitants de la terre, depuis qu'Adam avait été
 par la bouche de Dieu animé du souffle de vie.

XVII

- 1002 **P**UIS demanda le Prince de gloire
 à Caïn où Abel se trouvait en ce monde.
 Et l'homme sans vertu, auteur de mort,
 1005 promptement alors lui répondit :
 "Je ne connais pas d'Abel les allées et venues,
 le sort de mon cadet, et je n'étais pas le gardien
 1008 de mon frère." Alors l'Empereur des anges,
 l'Esprit parfait lui rétorqua :
 "Pourquoi as-tu couché, de ta main
 1011 furieuse, sur son lit de mort l'homme fidèle,
 ton frère, de sorte que son sang vers moi
 crie et appelle? Tu devras pour ce meurtre
 1014 endurer la souffrance, en exil t'en aller
 maudit dans les siècles des siècles. La terre ne te donnera pas de fruits
 magnifiques pour satisfaire tes besoins en ce monde,
 car elle a bu le sang de mort
 1017 auguste, versé de tes mains : c'est pourquoi te refusera ses délices
 et sa splendeur la glèbe verdoyante. Tu devras t'en aller accablé,
 infâme, chassé de tes terres, parce qu'à Abel
 1020 tu as ôté la vie; c'est pourquoi tu devras fugitif
 partir sur les sentiers de l'exil, haï de tes amis."
 Alors Caïn lui répondit :
 1023 "Il ne me faut aucune grâce espérer
 dans le royaume de ce monde, mais j'ai perdu,
 ô suprême Roi des cieux, ta faveur,
 1026 ton amour et ta bienveillance : c'est pourquoi je devrai errer
 sans espoir de bonheur sur les sentiers lointains;
 lorsque me rencontrera, moi le criminel,
 1029 celui qui, de près ou de loin, me rappellera la querelle

1007 *hleo-mæg* : "parent à qui l'on doit protection".

1010 *hwæt* peut être exclamatif ou interrogatif.

1019 *ar-leas of earde þinum* : parallèle à 1017a *halge of handum þinum*.

1021 Il y a un paradoxe dans la juxtaposition de *wine-magam* "parents bien-aimés" et *lað* "odieux".

- broðor-cwealmes -- ic hís blod ageat,
dreor on eorðan; þu to dæge þissum
1032 ádemest me fram duguðe and ádrifest from
earde minum, -- me to aldor-banan
weorðeð wraðra sum. ic awyrged sceal,
1035 þeoden, of gesyhðe þinre hweorfan". / †
p.50 Him þa selfa oncwæð sigora drihten :
"ne þearft ðu þe ondráedan deaðes brógan,
1038 feorh-cwealm nu giet, þeah þu from scyle
freo-mágum feor fáh gewitan :
gif þe monna hwelc mundum sínum
1041 aldre beneoteð, hine on cymeð
æfter þære synne seofon-feald wracu,
wite æfter weorce." hine waldend ón,
1044 tír-fæst metod, tacen sette,
freoðo-beacen, fréa, þy læs hine feonda hwilc
mid guð-þræce grétan dorste,
1047 feorran oððe nean; heht þa from hweorfan
meder and magum mán-scyldigne,
cnosle sínum. him þa cain gewat
1050 gongan geomor-mód gode of gesyhðe,
wine-leas wrecca, and him þa wíc geceas
east-landum on, eðel-stowe
1053 fæder-geardum feor; þær him freolecu mæg,
ides æfter æðelum eaforan fedde.
Se æresta wæs énos haten,
1056 frum-bearn caines; siððan ongon
mid þam cneo-magum ceastre timbran :
þæt wæs under wolcnum weall-fæstenna
1059 ærest ealra þara þe æðelingas,
sweord-bérende, settan héton;
þanon his eaforan ærest wócan,
1062 bearn from bryde, on þam burh-stede. / ‡

1040 MS *gif monna*, Grein (1857) *gif þe monna*.

1056 vers sans allitération. Grein (1857) ajoute *furðum*, Krapp (1931) *fæsten*; Bouterwek (1849) remplace *frum-bearn* par *sunu*.

1059 MS *ærest ealra þara / þe æðelingas*. Nous suivons le découpage de Holthausen (1914).

1061 et 1064 *wocan* pour *wocon*, prétérit pluriel.

† ill. p. 49 (22 cm) : l'épisode de Caïn et Abel.

‡ ill. p. 51 (pleine page) : condamnation de Caïn; la première ville; naissance dans la ville.

Exil de Caïn - la première ville

- issue du fratricide -- j'ai répandu son sang
sur la terre, sa vie; toi, en ce jour
1032 tu me dépouilles de mon bonheur et me chasses de
mon domaine -- je perdrai l'existence
par la main de quelque furieux. Je devrai maudit,
1035 ô Suzerain, loin de ta face m'en aller."
Alors lui répondit le Seigneur des victoires
"Il ne te faut pas craindre les affres de la mort,
1038 le trépas pour l'instant, quoique tu doives
loin de tes proches t'en aller maudit :
si quelque homme de ses mains
1041 te dérobe la vie, sur lui s'abattra
pour ce péché septuple vengeance,
châtiment de son crime". Sur lui le Souverain,
1044 le Juge glorieux apposa une marque,
le Maître, un signe protecteur, de peur que quelque ennemi
les armes à la main ne l'osât aborder
1047 de près ou de loin; puis il commanda que s'en allât
loin de sa mère et de sa famille le criminel,
loin de sa parenté. Alors Caïn s'en fut
1050 le coeur accablé loin de la face de Dieu,
exilé sans amis, et se choisit un domaine
dans les régions de l'est, un territoire
1053 loin de la maison paternelle; là la noble femme,
son épouse, pour perpétuer la lignée lui enfanta des héritiers.
L'ainé se nommait Hénok,
1056 premier-né de Caïn; ensuite il entreprit
avec ses frères de bâtir une ville :
ce fut sous les nues, des cités fortifiées,
1059 la première que les princes,
guerriers ceignant le glaive, firent édifier;
de ce temps ses héritiers naquirent pour la première fois,
1062 fils de sa femme, dans l'enceinte de la ville.

1039 Jeu de mots sur *feor* et *freo* au sein d'une formule traditionnelle (cf *L'Errant* 21 et *Widsith* 53).

1056-7 Dans la Bible cette ville est construite par Caïn, qui lui donne le nom de son premier-né, Hénok. Dans le poème le constructeur semble être Hénok, puisqu'il a l'aide de ses *cneo-magum* ("parents de la même génération", donc, dans le contexte, "frères"), et que le premier enfant qui y naît est son fils Irad.

Gen 4/18-23

- p. 52 Se yldesta wæs iared haten,
 sunu enoses; siððan wocan
 1065 þa þæs cynnes cneow-rim icton,
 mæg-burg caines. malalehel wæs
 æfter iarede yrfes hyrde
 1068 fæder on laste, oð-þæt he forð gewát.
 Siððan mathusal magum dælde,
 bearn æfter bearne, broðrum sinum
 1071 æðelinga gestreon, oð-þæt aldor-gedál
 fród fyrm-dagum fremman sceolde,
 lif of-lætan. lameh onfeng,
 1074 æfter fæder dæge, flet-gestealdum,
 botl-gestreonum. him bryda twa,
 idesa on eðle, eaforan feddon,
 1077 áda and sella. þara anum wáes
 iabal noma : se þurh gleawne geþanc
 her-buendra hearpan ærest
 1080 handum sinum hlyn awehte,
 swinsigende swég, sunu lamehes.

(XVIII)

- S**WYLCE on þære mægðe maga wæs haten,
 1083 on þa ilcan tid, tubál-cain.
 se þurh snytro sped smið-cræftega wæs,
 and þurh modes gemynd monna árest,
 1086 sunu lamehes, sulh-geweorces
 fruma wæs ofer foldan. siððan folca bearn
 æres* cuðon, and isernes,
 1089 burh-sittende, brucan wide.
 þa his wifum twæm wordum sægde
 lameh seolfa, leofum gebeddom
 1092 adan and sellan, unárlic spel :
 "ic on morðor of-sloh minra sumne
 hylde-maga, honda gewemde
 1095 on caines cwealme mine,
 fylde mid folmum fæder enoses,

 1088 MS *ærest*, Thorpe (1832) *æres*.

 1093 MS *sune*, Grein (1857) *sumne*.

Généalogie de Caïn

- L'ainé se nommait Irad,
 fils d'Hénok; ensuite virent le jour
 1065 ceux qui de sa race accrurent le chiffre,
 de la tribu de Caïn. Mehuyaël fut
 après Irad gardien de l'héritage
 1068 à la suite de son père, jusqu'à ce qu'il s'en allât.
 Ensuite Metushaël à ses proches dispensa,
 succédant à son père comme son père avant lui, à ses frères distribua
 1071 les trésors des princes, jusqu'à ce que le trépas,
 vieillard chargé d'années, il dût subir
 et quitter cette vie. Lamek reçut
 1074 après le temps de son père les biens familiaux,
 les trésors domestiques. Ses deux femmes,
 épouses au logis, des héritiers lui enfantèrent,
 1077 Ada et Cilla. L'un d'eux
 avait nom Yubal : c'est lui qui par la sagesse de son esprit
 parmi les habitants de ce monde de la harpe le premier
 1080 par ses mains éveilla le chant,
 le son mélodieux, lui le fils de Lamek.

XVIII

- D**ANS cette tribu encore un homme se nommait,
 1083 à cette même époque, Tubal-Caïn :
 grâce à sa grande science il fut artisan forgeron,
 et par la pensée de son esprit, le premier parmi les hommes,
 1086 le fils de Lamek la fabrication des charrues
 inventa sur la terre : après lui les enfants des peuples
 de l'airain surent, ainsi que du fer,
 1089 les habitants des villes, se servir dans le monde entier.
 Alors à ses deux femmes fit en ces termes
 Lamek lui-même, à ses chères compagnes
 1092 Ada et Cilla, un récit honteux :
 "J'ai ôté la vie à l'un de mes
 proches parents, souillé mes mains
 1095 de la mort de Caïn,
 abattu de ma dextre le père d'Hénok,

1070 *bearn æfter bearne*, mot à mot "le fils après le fils". Le premier *bearn* est Metushaël, le second est Mehuyaël, qui fonctionne à la fois comme père de Metushaël et comme fils d'Irad.

Gen 4/23-26 & 5/1-5

- 1098 órd-banan abeles, eorðan sealde
 þæt þam lic-hryre on last cymeð
 soð-cyninges seofon-feald wracu, /
 micel æfter mane : min sceal swiðor †
 mid grimme gryre golden wurðan
 fyll and feorh-cwealm, þonne ic forð scio."
- 1104 þa wearð adame on abeles gyld
 eafora on eðle oþer feded,
 soð-fæst sunu, þam wæs séth noma :
 1107 se wæs eadig, and his ylðrum ðáh
 freolic to frofre, fæder and meder,
 adame* and euan; wæs abeles gield
 1110 on woruld-ríce. þa word acwæð
 ord mon-cynnes : "me éce sealde
 sunu selfa, sigora waldend,
 1113 lífes aldor, on leofes stæl
 þæs þe cain of-sloh, and me cear-sorge
 mid þys mago-timbre of mode ásceaf
 1116 þeoden usser : him þæs þanc sie. "
 Adam hæfde, þa he eft ongan
 him to eðul-stæfe oðres strienan
 1119 bearnes be bryde, beorn ellen-róf,
 þrittig *and* hund-teontig þisses lífes
 wintra on worulde. us gewritu secgað
 1122 þæt her eahta-hund iecte siððan
 mægðum and mæcgum mæg-burg sine.
 adam on eorðan ealra hæfde
 1125 nigen-hund wintra,
 and þrittig eac, þa he þas woruld
 þurh gast-gedal of-gyfan sceolde. /

1109 MS *adames*, Dietrich (1856) *adame*, parallèle à *ylðrum*.

1120 MS *w*, Thorpe (1832) *and* (?).

1125 Il manque un hémistiche. Grein (1857) complète par *niðða fæder*, Holthausen (1914) par *niðða orðfruma*. Il est possible que le poète, arrêté par la difficulté de trouver une allitération en *n*, n'ait pas terminé le vers.

† ill. p. 53 (pleine page) : descendants de Caïn; Lamek et ses deux femmes. --
 ill. p. 54 (pleine page) : Yubal; Tubal-Cain; Adam, Eve et Seth.

Mort de Caïn - naissance de Seth

- le premier criminel, qui tua Abel, répandu sur la terre
 1098 le sang de mort de cet homme. Je n'ignore pas
 que cet assassinat sera suivi
 d'une septuple vengeance du Roi de justice,
 1101 cruelle après ce crime : sévèrement me sera,
 par d'horribles tourments, rétribué
 le meurtre, l'homicide, lorsque je quitterai ce monde."
- 1104 Puis à Adam, pour remplacer Abel,
 un héritier sous son toit il naquit encore,
 un fils plein de justice, dont le nom était Seth :
 1107 il était béni de Dieu et prospérait, de ses parents
 noble soutien, de son père et sa mère,
 Adam et Eve; il remplaçait Abel
 1110 dans le royaume de ce monde. Alors ces paroles prononça
 le premier du genre humain : "L'Eternel m'a donné
 ce fils lui-même, le Souverain des victoires,
 1113 le Prince de vie, à la place du bien-aimé
 que Caïn a tué, et le souci qui me rongea,
 grâce à ce rejeton, de mon esprit a dissipé
 1116 notre Suzerain : loué soit-il".
- Adam était âgé, lorsqu'il recommença
 pour le soutien de sa maison à engendrer d'autres
 1119 fils par sa femme, le vaillant héros,
 de cent trente, dans cette vie,
 des hivers de ce monde. Les écrits nous disent
 1122 qu'ici-bas pendant huit cents ans il accrut ensuite
 de filles et de fils sa parenté.
 Adam sur cette terre était âgé en tout
 1125 de neuf cents hivers
 et de trente encore lorsque le monde
 par le trépas il dut quitter.

1097 *ord-banan* : "premier meurtrier", ou "meurtrier qui tue avec la pointe d'une lance".

1107 *eadig* "fortuné", utilisé dans la *Genèse A* à propos des élus de Dieu qui prospèrent grâce à la protection divine.

Gen 5/6-11

- p.56 him on laste set/ leof weardode,
 eafora æfter yldrum, eþel-stol heold
 and wif begeat; wintra hæfde
 1131 fif and hund-teontig þa he* furðum ongan
 his mæg-burge men geícan
 sunum and dohtrum. sethes eafora
 1134 se yldesta wæs enós haten :
 sé nemde god niðþa bearna
 ærest ealra, siððan adam stop
 1137 on gréne gráes, gaste geweorðad.
 Seth wæs gesælig; siððan strynde
 seofon winter hér suna and dohtra,
 1140 ond eahta-hund. ealra hæfde
 twelf and nigon-hund þa seo tid gewearð
 þæt he frið-gedál fremman sceolde. / †
- p. 57 him æfter heold, þa he of worulde gewat,
 énos yrfe, siððan eorðe swealh
 sáed-berendes sethes líce.
 1146 hé wæs leof gode and lifde hér
 wintra hund-nigontig, áer he be wife hér
 þurh gebedscipe bearn astrynde :
 1149 him þa cenned wearð cainan áerest,
 eafora on éðle. siððan eahta-hund
 and fiftyno on friðo drihtnes
 1152 gleaw-ferhð hæleð geogoðe strynde,
 suna and dohtra. swealt þa he hæfde,
 frod fym-wita, fif and nigon-hund.
 1155 þære cneorisse wæs cainan siððan,

1128 MS *seth*. Le verbe n'a pas de COD. Grein (1857) lit *leod* pour *leof*, mais il n'y avait pas encore de "peuple", et le premier emploi de *leod* dans le poème est après le déluge. Par ailleurs *weardian* s'emploie le plus souvent avec des mots représentant des lieux. Nous proposons donc de lire *setl* à la place de *seth* : le lapsus est naturel dans ce contexte. *Leof*, adjectif substantivé, devient le sujet de la phrase, cf 1113 on *leofes stæl*; on peut aussi le construire comme se rapportant à *eafora*.

1131 MS *heo*, Grein (1857) *he*.

1133 MS *sedes*, Thorpe (1832) *sethes*.

1148 MS *þur*, Junius (1655) *þurh*.

1151 Grein (1857) ajoute *wintra* pour compléter le premier hémistiche.

1155 MS *cain* + deux lettres effacées, Junius (1655) *cainan*. Le vers 1149 a *cainan*, le vers 1160 *cain* : le copiste se corrige, parce qu'il se rend compte qu'il s'est écarté de son modèle, ou parce qu'il essaie de l'améliorer?

† ill. p. 56 (15 cm) : Seth.

Généalogie de Seth

- 1128 Après lui le manoir resta au bien-aimé;
succédant à ses parents il posséda le siège héréditaire
et prit femme; il était âgé
- 1131 de cent cinq hivers lorsqu'il commença
sa parenté à accroître par des hommes,
par des fils et des filles. L'enfant de Seth,
- 1134 l'aîné, avait nom Enosh;
c'est lui qui invoqua le nom de Dieu, parmi les enfants des mortels,
pour la première fois depuis qu'Adam foula
- 1137 l'herbe verte, animé du souffle de vie.
Seth était bienheureux; il engendra ensuite
pendant sept hivers ici-bas des fils et des filles,
- 1140 et huit cents encore. Il comptait en tout
neuf cent douze ans lorsqu'arriva le temps
que le trépas il dut subir.
- 1143 Après lui posséda, lorsqu'il quitta le monde,
Enosh son héritage, après que la terre engloutit
le corps de Seth le porteur de semence.
- 1146 Il était cher à Dieu et vécut ici-bas
quatre-vingt dix hivers avant que de sa femme ici-bas
par le mariage il engendrât des fils :
- 1149 alors naquit Qénân tout d'abord,
héritier sous son toit. Puis pendant huit cent
quinze ans, dans la paix du Seigneur,
- 1152 l'homme au coeur sage engendra de jeunes êtres,
des fils et des filles. Il mourut lorsqu'il comptait,
vieillard sage au conseil, neuf cent cinq ans.
- 1155 De cette famille fut Qénân alors,

1145 *sæd-berendes* : Moore (1911) associe ce mot à la légende selon laquelle Seth retourna au Paradis, au moment de la mort d'Adam, pour lui rapporter des graines de l'arbre de vie. Emerson (1919) interprète "produisant semence". Robinson ("The significance of names in Old English literature", *Anglia* 86, 1968, 14-58) le rapproche de l'étymologie du nom de Seth "semence, résurrection".

Gen 5/12-20

- æfter énose, aldor-dema,
 weard and wisa. wintra hæfde
 1158 efne hund-seofontig ær him sunu woce : / †
 p.58 þa wearð on eðle eafora feded,
 mago cainanes, malalehél wæs haten.
 1161 siððan eahta-hund æðelinga rím
 and feowertig* eac feorum geicte
 enoses sunu. ealra nigon-hund
 1164 wintra hæfde þa he woruld ofgeaf,
 and tyne éac, þa his tíð-dæge
 under rodera rím rím wæs gefylled.

XVIII

- 1167 **H**IM on laste heold land and yrfe †
 malalehél siððan missera worn.
 se frum-gára fif and sixtig
 1170 wintra hæfde þa he be wife ongann
 bearna strynan : him bryd sunu,
 meowle tó monnum brohte; se maga wáes
 1173 on his mægðe, mine gefræge,
 guma on geogoðe, iáred haten.
 lifde siððan and lissa breac
 p.59 malalehél lange, / mon-dreama hér,
 woruld-gestreona; wintra hæfde
 fif and hund-nigontig þa he forð gewát, ‡
 1179 and eahta-hund; eaforan læfde
 land and leod-weard. longe siððan
 geared gumum gold brittade :
 1182 se eorl wæs æðele, áe-fæst hæleð,
 and se frum-gár his freo-mágum leof.
 fif and hund-teontig on fyore lifde

1160 MS caines, Bouterwek (1849) *cainanes*.

1162 MS *feowertigum*, Shipley (*The genitive case*, 1903) *feowertig*.

1168 MS *malalehel / siððan missera worn*. Nous suivons le découpage de Holthausen (1914).

1172 Holthausen (1914) et Bammesberger (1986) suppriment *meowle*, considéré comme une glose.

† ill. p. 57 (15 cm) : Cainan.

‡ ill. p. 58 (13 cm) : Mahalaléel (en réalité Enosh).

‡ ill. p. 59 (11 cm) : mort de Mahalaléel.

Généalogie de Seth

- à la suite d'Enosh, le chef suprême
 le gardien et le maître. Il comptait
 1158 soixante dix hivers tout juste quand lui naquit un fils :
 alors sous son toit vit le jour un héritier,
 l'enfant de Qénân, nommé Mahalaléel.
 1161 Puis pendant huit cents ans le nombre des princes,
 et quarante encore, par de nouvelles vies accrut
 le fils d'Enosh. En tout neuf cents
 1164 hivers il comptait lorsqu'il quitta le monde,
 et dix encore, lorsque des jours de sa vie
 sous la voûte céleste le chiffre fut parfait.

XVIII

- 1167 Après lui posséda la terre et l'héritage
 Mahalaléel ensuite de nombreuses saisons.
 Ce chef soixante cinq
 1170 hivers comptait lorsque par sa femme il commença
 à engendrer des descendants : sa compagne un fils,
 son épouse, mit au monde; ce garçon était
 1173 dans sa tribu, à ce que l'on m'a dit,
 le jeune homme, appelé Yéred.
 Ensuite vécut au sein du bonheur
 1176 Mahalaléel longtemps, jouissant des joies humaines ici-bas,
 des trésors de ce monde; il comptait
 quatre vingt quinze hivers lorsqu'il s'en alla,
 1179 et huit cents encore; à son héritier il laissait
 la terre et le gouvernement. Longtemps ensuite
 Yéred aux guerriers dispensa l'or :
 1182 le prince était noble, seigneur intègre,
 et le chef aimé des siens.
 Cent cinq hivers il passa dans ce monde,

1174 *guma on geogode* : *geogode* signifie "jeunesse", mais "dans sa jeunesse" serait absurde : Yéred a porté ce nom toute sa vie. Il faut comprendre "le jeune homme", qui reprend *se maga* et *sunu*. Kock (JJJ23) suggère "parmi son peuple", rapprochant de 1369, mais dans ce dernier vers *geogode* se rapporte aux fils de Noé par opposition à leur père, et a donc le sens de "jeunes gens".

- 1185 wintra gebidenra on woruld-ríce,
and syxtig eac; þa seo sæl gewearð
þæt his wif sunu on woruld brohte :
- 1188 se eafora wáes énoc haten,
freolic frum-bearn. fæder hér þa gýt
his cynnes forð cneo-rim icte
- 1191 eafora eahta-hund. ealra hæfde
fif and syxtig þa he forð gewát,
and nigon-hund eac niht-gerímes,
- 1194 wine frod wintres, þa he þas woruld ofgeaf
Ond geared þa gleawum læfde
- p.60 land / and leod-weard, leofum rince. †
- 1197 enoch siððan ealdor-dom ahof,
freoðo-sped folces wisa; nalles feallan let
dóm and driht-scipe,
- 1200 þenden he hyrde wáes heafod-maga;
breac blæd-daga, bearna strynde
þreo-hund wintra. him wæs þeoden hold,
- 1203 rodera waldend. se rinc heonon
on lic-homan lisse sohte,
drihtnes duguðe : nales deaðe swealt
- 1206 middan-geardes, swa her men dóð,
geonge and ealde, þonne him god heora
æhta and áet-wist, eorðan gestreona,
- 1209 ón genimeð, and heora aldor somed;
Ác he cwic gewat mid cyning engla
of þyssum lænan life *feran*,
- 1212 on þam gearwum þe his gast onfeng
áer hine to monnum modor brohte.
he þam yldestan eaforan læfde / ‡
- p.62 folc, frum-bearne; fif and syxtig
wintra hæfde þa he woruld ofgeaf,
and eac þreo-hund. þrage siððan
- 1218 mathusal heold maga yrfe :
sé ón lic-homan lengest þisse

1199 Le vers est incomplet. Dietrich (1856) ajoute *dæge sine*, Grein (1857) *dædrof hæle*.

1211 MS *freat*, Grein (1857) *feran*.

1219 *þisse* pour *þissa*, génitif pluriel.

† ill. p. 60 (11 cm) : Hénok parlant avec un ange.

‡ ill. p. 61 (pleine page) : ascension d'Hénok.

Généalogie de Seth

- 1185 vécus dans le royaume terrestre,
 et soixante encore; puis arriva le temps
 que sa femme à un fils donna le jour :
- 1188 l'enfant se nommait Hénok,
 noble premier-né. Le père ici-bas encore
 de sa race accrut le chiffre,
- 1191 de ses héritiers, pendant huit cents ans. En tout était
 de soixante cinq ans lorsqu'il s'en alla,
 et de neuf cents encore le compte de ses nuits
- 1194 lorsque quitta le monde l'ami chargé d'hivers,
 et que Yéred alors au sage laissa
 la terre et le gouvernement, à son fils bien-aimé.
- 1197 Hénok ensuite le pouvoir étendit,
 l'autorité tutélaire du chef de tribu; il ne laissa pas décliner
 gloire ni dignité
- 1200 tant qu'il fut protecteur de sa parenté;
 il connut des jours heureux, engendra des enfants
 durant trois cents hivers. Le Suzerain lui était bienveillant,
- 1203 le Monarque du firmament. Le prince d'ici-bas
 revêtu de son corps s'en fut chercher la joie,
 la grâce du Seigneur : il ne mourut pas de la mort
- 1206 de ce monde comme font ici-bas les hommes,
 jeunes et vieux, lorsque Dieu de leurs
 richesses et de leurs biens en trésors terrestres
- 1209 s'empare, et de leur vie en même temps;
 mais il s'en fut vivant trouver le Roi des anges,
 et cette éphémère existence quitta
- 1212 avec le vêtement que reçut son âme
 avant que parmi les hommes sa mère lui donnât le jour.
 A l'aîné de ses fils il laissait
- 1215 le peuple, à son premier-né; soixante cinq
 hivers il comptait lorsqu'il quitta le monde,
 et trois cents encore. Longtemps ensuite
- 1218 Mathusalem posséda l'héritage familial :
 c'est lui qui dans son enveloppe charnelle le plus longtemps de ce

1191 *eafora* : génitif pluriel? (Doane, *Genesis A*).

- woruld-dreama breac; worn gestrynde,
 1221 ær his swylt-dæge, suna and dohtra.
 hæfde fród hæle, þa he from sceolde
 niþpum hweorfan, nigon-hund wintra
 1224 and hund-seofontig tó. sunu æfter heold, †
 lamech, leod-geard; lange siððan
 woruld bryttade. wintra hæfde
 1227 twa and hund-teontig þa seo tid gewearð
 þæt se eorl ongán æðele cennan
 sunu and dohtr. siððan lifde
 1230 fif and hund-nigontig, frea moniges breac
 wintra under wolcnum, werodes aldor,
 fif-hund eac heold þæt folc teala,
 1233 bearna strynde : him byras wócan
 eafora and idesa. he þone yldestan
 noè nemde : se niððum áer
 1236 land bryttade siððan lamech gewat. / †
 p.63 hæfde æðelinga aldor-wisa
 fif-hund wintra þa he furðum ongan
 1239 bearna strýnan, þæs þe béc cweðað.
 Sém wæs háten sunu nóes
 se yldesta, oðer chám,
 1242 þrida iáfep. þeoda tymdon
 rume under roderum; rím miçlade
 monna mægðe geond middan-geard
 1245 sunum and dohtrum. Ða giet wæs sethes cynn,
 leofes leod-fruman, on lufan swiðe
 drihtne dýre and dóm-eadig...

XX

- 1248 **O**Ð-ÞÆT bearn godes bryda ongunnon
 on caines cynne secan,
 wergum folce, and him þær wif curon
 1251 ofer metodes ést : monna eaforan,

1233 *wocan* pour *wocōn*, prétérit pluriel.

1235 MS *Noƿ* = *Noæ*.

† ill. p. 62 (11 cm) : Mathusalem; naissance de Lamech.

‡ ill. p. 63 (12 cm) : naissance de Noé; Noé et ses vassaux; Noé et ses fils.

Généalogie de Seth - union des deux races

- monde goûta les joies; il engendra
 1221 avant le jour de sa mort bien des fils et des filles.
 Le vieillard comptait, lorsqu'il dut s'en aller
 de parmi les mortels, neuf cents hivers
 1224 et soixante-dix encore. Son fils après lui posséda,
 Lamek, le territoire; longtemps ensuite
 il jouit de ce monde. Il comptait
 1227 deux cents hivers lorsque vint le temps
 que le prince commença à engendrer de nobles
 fils et filles. Ensuite il vécut
 1230 quatre vingt-quinze ans, le maître jouit de maints
 hivers sous les nues, le prince de la tribu
 cinq cents ans encore gouverna habilement son peuple,
 1233 engendra des héritiers : il lui naquit une descendance
 de fils et de filles. L'aîné
 il appela Noé : c'est lui qui parmi les hommes autrefois
 1236 posséda la terre quand Lamek s'en alla.
 Des princes le chef suprême comptait
 cinq cents hivers lorsqu'il commença
 1239 à engendrer des descendants, comme le disent les livres.
 Sem avait nom le fils de Noé,
 le premier-né, le second Cham,
 1242 le troisième Japhet. Les nations se multipliaient
 en abondance sous les cieux; le chiffre augmentait
 de la race des hommes sur toute la terre
 1245 par des fils et des filles. Jusqu'alors la lignée de Seth,
 du patriarche bien-aimé, était tendrement
 chérie du Seigneur, fortunée et honorée...

XX

- 1248 **J**usqu'au jour où les fils de Dieu des femmes commencèrent
 à rechercher dans la race de Caïn,
 dans le peuple maudit, et des épouses s'y choisirent
 1251 contre la volonté divine, des enfants des hommes,

1234 *eafora* : génitif pluriel? (Doane, *Genesis A*).

1236 *monnum bryttade* : "posséda parmi les hommes", ou "distribua aux hommes".
 Dans la société de l'époque héroïque les deux notions se confondaient, car les
 chefs ne thésaurisaient pas mais distribuaient les richesses à leurs compagnons.

1251 *monna eaforan*, syntaxiquement, pourrait se rapporter aux fils de Seth, mais il
 s'agit en fait des "filles des hommes" mentionnées dans la Bible.

- scyld-fulra mægð, scyne and fægere.
 þa reordade rodora waldend,
 1254 wrað mon-cynne, and þa worde cwæð :
 "ne syndon me on ferhðe freo from gewitene
 cneo-risn caines, ác me þæt cýnn hafað /
 p.64 sáre ábolgen. nu me sethes bearn
 torn niwiað and him tó nimað
 mægeð to gemæccum minra feonda,
 1260 þáer wifa wlite onwód grome,
 idesa ansien and éce feond,
 folc-driht wera þa áer on friðe wæron."
- 1263 siððan hund-twelftig geteled ríme
 wintra on worulde wræce bisegodon
 fæge þeoda, hwonne frea wolde
 1266 on wær-logan wite settan
 and on deað slean dáedum scyldige,
 gigant-mæcgas gode unléofe,
 1269 micle mán-sceaðan metode laðe.
 þa geseah selfa sigoro waldend
 hwæt wæs monna mánes on eorðan,
 1272 and þæt hie wæron womma þriste,
 inwit-fulle; he þæt únfægere
 wera cneorissum gewrecan þohte,
 1275 forgripan gum-cynne grimme and sare
 heardum mihtum. hreaw hine swiðe
 þæt he folc-mægþa fruman aweahte,
 1278 æðelinga ord, þa he adam sceop.
 cwæð þæt he wolde for wera synnum
 eall á-æðan þæt on eorðan wæs,
 1281 forleosán líca gehwílc þara þe lífes gast
 fæðmum þeahte : eall þæt frea wolde
 on ðære tóweardan tíde acwellan,
 1284 þe þa néa-læhte niðða bearnum.

1255 MS *ne syndon me on ferhðe / freo from gewitene*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

1260 Holthausen (1922) propose de lire *þæra* ("dont") au lieu de *þær* "où".

1264 MS *bisegodon*, correction ancienne *bisegodon*.

1270 *sigoro* pour *sigora*, génitif pluriel.

Colère de Dieu

des filles infâmes, infiniment belles.

- Alors prit la parole le Souverain du firmament,
 1254 courroucé contre la race des hommes, et prononça ces mots :
 "Ce n'est pas librement que de mon esprit se sont éloignés
 les descendants de Caïn, car cette race m'a
 1257 violemment irrité. Voici que les fils de Seth
 font renaître ma colère et qu'ils prennent
 pour épouses les filles de mes ennemis,
 1260 et la beauté des femmes a violemment assailli,
 le charme des jeunes filles et l'éternel Ennemi,
 la multitude humaine qui jusqu'alors vivait en paix."

- 1263 Après que cent vingt hivers furent comptés
 dans le monde, le châtement s'abattit
 sur les rebelles voués à la mort, lorsque le Maître voulut
 1266 aux infidèles infliger un supplice
 et faire périr les pécheurs infâmes,
 la race des géants abominés de Dieu,
 1269 les grands criminels abhorrés du Seigneur.
 Alors vit lui-même le Souverain des victoires
 quels étaient de ces créatures les crimes sur la terre,
 1272 que ces êtres étaient audacieux dans le mal,
 souillés de péché; de manière infiniment cruelle
 aux tribus des hommes il songea à le faire expier,
 1275 à écraser la race humaine brutalement, implacablement
 de sa puissance redoutable. Il regrettait fort
 que de l'humanité il eût donné vie à l'aïeul,
 1278 ancêtre de ces princes, lorsqu'il créa Adam.
 Il déclara qu'il voulait pour les péchés des hommes
 tout anéantir ce qui se trouvait sur la terre,
 1281 détruire chaque corps qui le souffle de vie
 abritait dans sa poitrine : tout cela le Maître voulait
 dans un temps prochain exterminer
 1284 qui se faisait imminent pour les enfants des mortels.

1252 L'allitération syllabique met en relief la beauté trompeuse de ces femmes.

1261 *ece feond* : le diable, qui incite les hommes à pécher.

1264 *wræce*, nominatif pluriel (Wells 1969, cf Campbell, *Old-English grammar* §585).

1265 *fæge* fait écho à *unfægere* au vers 1252.

1273 *unfægere* fait écho à *fægere* au vers 1252.

Gen 218-22

- Noé wæs gód, nergende leof,
 swiðe gesælig, sunu lámeches,
 1287 dóm-fæst and gedéfe. drihten wiste
 þæt þæs æðelinges ellen dohte
 breost-gehygdum : for-ðon him brego sægde
 1290 halig æt hleoðre, helm all-wihta,
 hwæt he fah werum fremman wolde.
 geseah únrihte eorðan fulle,
 1293 síde sáel-wongas synnum gehladene,
 widlum gewemde. þa waldend spræc,
 nergend usser, and tó nóe cwæð :
 1296 "Íc wille mid flode folc acwellan,
 p.65 and cynna gehwíl / cucra wuhta
 þara þe lyft and flod lædað and fedað,
 1299 feoh and fuglas. þu scealt frið habban
 mid sunum þinum, ðonne sweart wæter,
 wonne wæl-streamas, werodum swelgað,
 1302 sceaðum scyld-fullum. ongyn þe scíp wyrcan,
 mere-hús micel, on þam þú monegum scealt
 reste geryman, and rihte setl
 1305 ælcum æfter agenum eorðan tudre :
 gescype scylfan on scipes bósmes.
 þu þæt fáer gewyrc fiftiges wid,
 1308 ðrittiges heah, þreo-hund lang
 eln-gemeta, and wið yða gewyrc
 gefeg fæste. þær sceal fæsl wesan
 1311 cwic-lifigendra cynna gehwilces
 on þæt wudu-fæsten wócor gelæded
 eorðan tudres : earc sceal þy máre." / †
 p.66 Noé fremede swa hine nergend heht,
 hyrde þam halgan heofon-cyninge :
 ongan ofostlice þæt hof wyrcan,
 1317 micle mere-cieste. magum sægde

1307 MS *þær*, Thorpe (1832) *þæt*.

1314 MS *freme*, Bouterwek (1849) *fremede*.

1315-16 MS *hyrde þam halgan / heofon-cyninge ongan / ofostlice þæt hof wyrcean*.
 Nous suivons le découpage de Junius (1655).

1316 vers sans allitération. Grein (1857) remplace *þæt hof* par *yð-hof* et Creed (1958)
ofostlice par *hrædlice*, envisageant une erreur du poète au cours de la composition
 (orale, selon lui) du poème.

† ill. p. 65 (17 cm) : Dieu parlant à Noé; construction de l'arche.

Discours de Dieu à Noé

- Noé était bon, cher à notre Sauveur
 et bienheureux, le fils de Lamek,
 1287 juste et plein d'honneur. Le Seigneur savait
 que du prince la fortitude était grande
 dans le secret de son coeur. C'est pourquoi l'Empereur lui dit,
 1290 le Très-Saint par sa voix, Heaume de toutes choses,
 comment les hommes, dans sa colère, il voulait traiter.
 Il voyait d'injustice la terre saturée,
 1293 les vastes plaines fertiles débordant de péché,
 souillées de corruption. Alors le Souverain prit la parole,
 notre Sauveur, et dit à Noé :
- 1296 "Je veux par le déluge exterminer ce peuple,
 et toutes les races d'êtres vivants
 à qui l'air et les flots donnent naissance et subsistance,
 1299 bétail et oiseaux. Toi, tu seras protégé
 ainsi que tes fils lorsque l'eau noire,
 les sombres lames de mort engloutiront les multitudes,
 1302 les criminels infâmes. Fabrique-toi un navire,
 une grande maison flottante, dans laquelle pour un grand nombre
 tu disposeras des gîtes et des cellules convenables
 1305 pour chacune, selon sa propre race, des espèces terrestres :
 construis des étages au sein du navire.
 Fais cette embarcation large de cinquante,
 1308 haute de trente, longue de trois cents
 coudées, et contre l'assaut des vagues
 assemble-la solidement. Là seront conduits des représentants
 1311 de chaque race douée de vie,
 dans cette forteresse de bois la descendance
 des espèces terrestres : l'arche devra être suffisamment vaste."
- 1314 Noé agit comme le Sauveur lui avait commandé,
 il obéit au saint Roi du ciel :
 il entreprit sans retard de fabriquer le bâtiment,
 1317 une grande boîte flottante. A ses proches il dit

Gen 6/18-21 & 7/1-2

- þæt wæs þrealic þing þeodum toward,
 reðe wite : hie ne rohton þæs.
 1320 geseah þa ymb wintra worn wáer-fæst metod
 geofon-husa mæst gearo hlifigean,
 innan and utan eorðan líme
 1323 gefæstnod wið flode, fær noes,
 þy selestan; þæt is syndrig cynn :
 Symle bið þy heardra þe hit hreoh wæter,
 1326 swearte sâe-streamas, swiðor beatað. / †

XXI

- f 67 ÐA to nœ cwæð nergend usser :
 "ic þe þæs mine, monna leofost,
 1329 wære gesylle, þæt þu weg nimest,
 and feora fæsl þe þu ferian scealt
 geond deop wæter, dæg-rímes worn,
 1332 on lides bosme. læd swa ic þe hate
 under earce bórd eaforan þine,
 frum-gáran þry, and eower feower wif;
 1335 Ond þu seofone genim on þæt sund-reced
 tudra gehwilces, geteled rímes,
 þara þe to mete mannum lifige,
 1338 and þara oðera ælces twá;
 Swilce þu of eallum eorðan wæstmum
 wiste under wæg-bórd werodum gelæde
 1341 þam þe mid sceolon mere-flód nesan :
 fêd freolice feora wócre,

1338 MS *oðera* avec une lettre effacée devant le *r*, Junius (1655) *oðerra*.

† ill. p. 66 (21 cm) : embarquement.

Entrée dans l'arche

- qu'une chose terrible menaçait les nations,
 un supplice effroyable : ils n'y prirent pas garde.
 1320 Alors vit, après bien des hivers, le Dieu fidèle
 l'immense maison des flots se dresser achevée,
 au dedans et au dehors par le goudron de la terre
 1323 rendue étanche contre les eaux, l'embarcation de Noé,
 par le meilleur qui soit; il est d'une espèce particulière :
 il durcit d'autant plus que les flots démontés,
 1326 les noires lames de la mer le frappent violemment.

XXI

- A**LORS à Noé dit notre Sauveur :
 "A toi, le plus aimé des hommes,
 1329 je donne ma foi : tu te mettras en route
 avec les races d'êtres animés que tu dois transporter
 sur les eaux profondes durant bien des jours
 1332 au sein du vaisseau. Emmène comme je te l'ai commandé
 dans les flancs de l'arche tes héritiers,
 les trois princes, et vos quatre femmes;
 1335 et conduis sept, dans cette demeure marine,
 de chacune des espèces, soigneusement comptées,
 qui pour nourrir les hommes existent,
 1338 et des autres deux de chaque;
 de même de tous les fruits de la terre
 une provision au sein du bateau emporte pour les multitudes
 1341 qui avec toi devront échapper aux flots de la mer :
 nourris avec libéralité les espèces animales,

1324 *þy selestan* se rapporte au goudron (*lime*, 1321), et c'est le goudron – et non le bois de l'arche comme le suggère Utley ("The flood narrative in the Junius MS and in Baltic literature", *Mélanges Brodeur*, 1963, p. 210) – qui durcit sous l'action des vagues.

1328-9 Les deux propositions sont reliées syntaxiquement, mais pas logiquement : *ic þe þæs mine wære selle* devrait être suivi d'une promesse; cf 1535-36 où la proposition similaire *ic eow treowa þæs // mine selle* est suivie de la promesse de ne plus détruire la terre. Ici, "je te promets que tu te mettras en route" est absurde. On ne saurait interpréter "je fais une alliance avec toi afin que tu te mettes en route", car *þæt* "afin que" serait suivi de l'optatif. Il se peut qu'un membre de phrase ait disparu.

1330 Selon l'interprétation de Doane (1978) *fæsl* serait à l'accusatif et le verbe *niman* changerait de sens suivant le complément, mot à mot : "prends la route et les animaux". La solution adoptée par Krapp (1931), que Doane rejette comme absurde, est de beaucoup préférable : *fæsl* est nominatif, parallèle à *þu* : "prends la route, toi et les animaux".

Gen 7/4-20

- oð ic þære láfe lago-siða eft
 1344 reorde under roderum rýman wille.
 Gewit þu nu mid hiwum on þæt hof gangan,
 gasta werode. Ic þe gódne wát,
 1347 fæst-hydigne : þu eart freoðo wyrðe,
 ára mid eaforum. ic on ándwlitan nu
 ofor seofon niht sígan láete
 1350 wæll-regn ufan widre eorðan
 feowertig daga : fæhðe ic wille
 on weras stælan, and mid wæg-þreate
 1353 æhta and agend eall acwellan
 þa be-utan beoð earce bordum,
 þonne sweart racu stigan onginneð".
- 1356 Hím þa nóe gewat, swa hine nergend het,
 under earce bórd eaforan láedan,
 weras on wæg-þel, and heora wíf somed;
 1359 and eall þæt to fæsle frea æl-mihtig
 habban wolde under hróf gefór
 to heora áet-gifan, swa him æl-mihtig
 p.68 weroda / drihten þurh his wórd ahead. / †
 p.69 Hím on hoh beleac heofon-ríces weard
 mere-húses muð mundum sinum,
 1365 sigora waldend, and segnade
 earce innan ágenum spedum,
 nergend usser. Nóe hæfde,
 1368 sunu lameches, syx-hund wintra
 þa he mid bearnum under bord gestah,
 gleaw mid geogoðe, be godes hæse,
 1371 dugeðum dyrum. drihten sende
 regn from roderum, and eac rume lét
 wille-burnan on woruld þringan,
 1374 of ædra gehwære égor-stréamas
 swearte swógan : sáes úp stigon
 ofer stæð-weallas; strang wæs and reðe
 1377 se ðe wætrum weold : wreah and þeahthe
 mán-fæhðu bearn middan-geardes

1348-49 MS *ic on andwlitan / nu ofor seofon niht*. Nous suivons le découpage de Donoghue (*Style in Old English poetry*, 1987).

† ill. p. 88 (25 cm) : l'arche sur les flots; Dieu fermant la porte de l'arche.

Entrée dans l'arche

- jusqu'à ce qu'aux survivants de cette traversée à nouveau
 1344 sous les cieux la provende je rende abondante.
 Va t'en maintenant avec les tiens dans ce bâtiment,
 avec la foule de tes passagers. Je te sais bon,
 1347 ferme en ton coeur : tu mérites protection
 et faveur avec tes enfants. Je vais sur la face,
 dans sept nuits d'ici, laisser descendre
 1350 d'en haut les pluies destructrices, sur la face de la vaste terre
 pendant quarante jours : je veux de leurs crimes
 les hommes châtier et par l'armée liquide
 1353 possessions et possesseurs exterminer ensemble
 qui se trouveront hors des flancs de l'arche
 lorsque le noir orage commencera à se lever."
 1356 Alors Noé s'en alla, comme le lui avait commandé le Sauveur,
 dans les flancs de l'arche conduisant ses héritiers,
 les hommes dans la nef de bois, et leurs femmes avec eux;
 1359 et tout ce dont la souche le Maître tout-puissant
 voulait conserver sous le toit se rendit
 vers celui qui devait les nourrir, comme le tout-puissant
 1362 Seigneur des armées l'avait ordonné par sa voix.
 Derrière eux ferma le Gardien du royaume des cieux
 l'entrée de la maison flottante de ses propres mains,
 1365 le Souverain des victoires, et il bénit
 ce qui se trouvait au sein de l'arche par sa divine puissance,
 notre Sauveur. Noé comptait,
 1368 le fils de Lamek, six cents hivers
 lorsqu'avec ses enfants il monta à bord,
 le sage avec les jeunes gens, suivant l'ordre de Dieu,
 1371 avec la troupe précieuse. Le Seigneur envoya
 la pluie du firmament, et en abondance laissa aussi
 les sources jaillissantes déferler sur le monde,
 1374 de chaque veine les lames liquides
 se presser noires. Les mers s'élevèrent
 au-dessus des bornes des côtes; puissant et cruel était
 1377 Celui qui gouvernait les eaux : il recouvrit et ensevelit
 les fils du péché, de ce monde

1378 *middan-geardes* peut se rapporter à *bearn*, ou à *wonnan wæge*.

Gen 7/19-23

- wonnan wáege, wera éðel-lánd;
 1380 hóf hergode, hyge-teonan wræc
 metod on monnum, mere swiðe grap
 on fæge folc feowertig daga,
 1383 nihta oðer swilc. nið wæs réðe,
 wæll-grim werum; wuldor-cyninges
 yða wræcon ár-leasra feorh
 1386 of flæsc-homan. flod ealle wreah,
 hreoh under heofonum, héa beorgas
 geond sidne grund, and on sund áhóf
 1389 earce from eorðan, and þa æðelo mid
 þa segnade selfa drihten,
 scyppend usser, þa he þæt scip beleac.
- 1392 Siððan wide rád wolcnum under
 ofer holmes hrincg hof selestē,
 fōr mid fearme. fáere ne moston
 1395 wæg-liðendum wætres brogan
 hæste hrinon, ac hie halig god
 ferede and nerede. fiftena stod
 1398 deop ofer dunum se drence-flod
 monnes elna : þæt is mæro wyrd!
 þam at niehstan wæs nan to gedále
 1401 nympe heo wæs áhafen on þa hean lyft,
 þa se égor-here eorðan tuddor
 p.70 eall acwealde, buton / þæt earce bord
 1404 heold heofona frea, þa hine halig god
 éce upp forlet éð-modne
 streamum stigan, stið-ferhð cyning. / †

1396 *hrinon* pour *hrinan*, infinitif.

1398 MS *sæ*, Dietrich (1856) *se*.

1401 MS *nympe heo wæs / ahafen on þam hean lyft*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

1405 MS *ed monne*, Wülker (1894) *ed-modne* "obéissant"; Dietrich (1856) propose *edniowe* "continuellement renouvelé", Doane (1978) *e(a)d monne* "bonheur des hommes". L'émendation ne résoud pas le problème, car le vers reste trop court.

† ill. p. 88 (25 cm) : l'arche sur les flots; Dieu fermant la porte de l'arche.

Le déluge

- 1380 sous les sombres vagues, et la patrie des hommes;
 il dévasta les bâtiments, et leurs offenses fit expier
 aux humains le Seigneur. L'océan saisit avec violence
 le peuple voué à la mort pendant quarante jours
 1383 et autant de nuits. Le supplice fut cruel,
 meurtrier pour ces hommes; les vagues du Roi de gloire
 chassaient les vies abjectes
 1386 de leurs enveloppes de chair. Le déluge toutes recouvrit,
 âpre sous les cieux, les hautes montagnes
 au-dessus du vaste abîme, et sur les flots éleva
 1389 l'arche au-dessus du sol, et avec elle les lignées
 qu'avait bénies le Seigneur lui-même,
 notre Créateur, lorsqu'il ferma le navire.
- 1392 Ensuite dériva au loin sous les nues,
 sur le cercle de la mer, le bâtiment excellent
 faisant route avec son chargement. Les flots terribles ne purent,
 1395 les eaux redoutables, des voyageurs
 s'emparer furieuses, car le Dieu saint
 les guidait et les gardait. De quinze coudées s'éleva,
 1398 au-dessus des collines, l'inondation :
 c'est un événement remarquable!
 Enfin il fût rien resté que l'on pût partager,
 1401 si l'arche n'avait pas été soulevée si haut dans les airs
 lorsque l'armée liquide les espèces terrestres
 anéantit toutes, tandis que l'intérieur de l'arche
 1404 fut préservé par le Maître des cieux lorsque le Dieu très-saint,
 l'Eternel la fit obéissante
 s'élever sur les lames, le Roi au cœur résolu.

1394 *fære* peut être datif singulier de "voyage", "bateau", "crainte", ou adjectif masculin pluriel se rapportant à *brogan*; dans ce dernier sens il est parallèle à *hæste* ("furieux").

1401-02 *nan to gedale* : "rien à (pour?) diviser / distribuer". L'expression est obscure, mais semble faire allusion à la destruction du monde par le déluge. *Heo* désigne probablement l'arche, sans laquelle tout aurait disparu sur terre. Sisam (1946) interprète "il n'y avait rien pour diviser le flot à moins qu'elle (la montagne) ne s'élève jusqu'au firmament", mais *dunum* "montagne" est au pluriel.

1404 *hine* renvoie probablement à l'arche (*bord*, le nom le plus proche), à laquelle peut s'appliquer l'adjectif *edmodne*.

XXII

- 1407 **Þ**A Gemunde god mere-liðende,
sigora waldend, sunu lameches,
and ealle þa wócre þe he wið wætres beleac,
1410 lifes leoht-fruma, on lides bosme.
Gelædde þa wigend weroda drihten
worde ofer wid-land. will-flod ongán
1413 lytligan eft, lago ebbade
sweart under swegle : hæfde soð metod
eaforum ég-stream eft gecyrred,
1416 torht ryne, regn gestilled.
fór famig scip fiftig and hund-teontig
nihta under roderum, siððan nægled-bord,
1419 fær selest, flod up áhof;
oð-þæt rím-getæl reðre þrage
daga forð gewat. ða on dunum gesæt
1422 héah mid hlæste holm-ærna mæst,
earc noes, þe armenia
hatene syndon; þær se halga bad,
1425 sunu lameches, soðra gehata
lange þrage, hwonne him lifes weard,
frea æl-mihtig, frecenra siða
1428 reste ageafe þære he rúme dreah,
þa hine on sunde geond sidne grund
wonne yða wide báeron.
- 1431 holm wæs heonon-weard; hæleð langode,
wæg-liðende, swilce wif heora,
hwonne hie of nearwe ofer nægled-bord
1434 ofer stream-staðe stæppan mosten,
and of enge út æhta lædan.
Þá fandode forð-weard scipes
1437 hwæðer sincende sæ-flod þa gyt
wære under wolcnum : lét þa ymb worn daga
þæs þe heah hlioðo horde onfengon,
1440 and æðelum éac eorðan tudres,
sunu lameches, sweartne fleogan
hrefn ofer heah-flod of húse út.

1428 þære pour þæra, génitif pluriel.

XXII

1407 **P**UIS Dieu se souvint des voyageurs,
 le Souverain des victoires, du fils de Lamek
 et de toutes les créatures qu'à l'abri des eaux avait enfermées
 1410 le glorieux Principe de vie au sein du vaisseau.
 Alors il guida le guerrier, lui le Seigneur des armées,
 grâce à son Verbe au-dessus des continents.

Les eaux bouillonnantes commencèrent

1413 à décroître, l'océan baissait,
 sombre sous les cieux : le Dieu juste avait
 pour ses enfants les lames liquides fait refluer,
 1416 les courants brillants, et apaisé la pluie.

Le navire écumant voyagea cent cinquante
 nuits sous les cieux, après que la coque solidement assemblée,
 1419 l'embarcation excellente eut été soulevée sur les flots,
 jusqu'à ce que la quantité que la période cruelle
 comptait de jours fût écoulée. Alors s'arrêta sur une colline,
 1422 au sommet, avec son chargement l'illustre demeure flottante,
 l'arche de Noé, en un lieu qui d'Arménie
 porte le nom; là le saint homme attendit,
 1425 le fils de Lamek, que s'accomplissent les promesses véridiques
 nombre de jours durant : que le Gardien de la vie,
 le Maître tout-puissant, après ces périlleux voyages
 1428 lui accordât le repos, qu'il avait accomplis
 lorsque sur les flots, au-dessus du vaste abîme,
 les vagues noires l'entraînèrent au loin.

1431 La mer baissait; les hommes languissaient,
 les voyageurs, ainsi que leurs femmes,
 après le moment où de leur prison par-dessus la coque solidement assemblée
 1434 sur le rivage ils pourraient mettre pied
 et de l'étroit réduit emmener leurs possessions.

Alors voulut éprouver le pilote du navire
 1437 si déjà décroissaient les flots de la mer
 sous les nues : ainsi donc, bien des jours
 après que les versants élevés eurent reçu le précieux dépôt
 1440 et la descendance des espèces terrestres,
 le fils de Lamek laissa envoler un noir
 corbeau au-dessus des flots profonds hors de la demeure.

Gen 8/7-12

- p.72 Nôe tealde / þæt he on neod hine,
 gif he on þære låde land ne funde,
 ofer sîd-wæter secan wolde
 1446 on wæg-þele eft. him seo wen ge Leah,
 ac se feond gespearn fleotende hræaw
 salwig-feðera secan nolde.
 1449 He þa ymb seofon niht sweartum hrefne
 of earce forlet æfter fleogan
 ofer heah wæter haswe culufan,
 1452 on fandunga hwæðer famig sæ,
 deop þa gyta dæl ænigne
 grenre eorðan ofgifen hæfde.
 1455 heo wide hire willan sohte,
 and rume fleah; no hweðere reste fand,
 þæt heo for flode fotum ne meahte
 1458 land gesporman, ne on leaf treowes
 steppan for streamum : ac wæron steap hleoðo
 bewrigen mid wætrum. Gewát se wilda fugel
 1461 on æfenne earce sêcan
 ofer wonne wæg, werig sîgan
 hungri to handa halgum rince.
 1464 Ðá wæs culufre eft of cofan sended
 ymb wucan wilde : seo wide fleah,
 oð-þæt heo rum-gál reste stowe
 1467 fægere funde, and þa fotum stop
 on beam hyre; gefeah bliðe-mod
 þæs þe heo gesittan swiðe werig
 1470 on treowes telgum torhtum moste.
 heo feðera onsceoc, gewát fleogan eft
 mid lacum hire : liðend brohte
 1473 ele-beames twig án to handa,
 grene blædæ. þa ongeat hraðe
 flot-monna frea þæt wæs frofor cumen,
 1476 earfoð-siða bot. Þá gyt se eadega wer
 ymb wucan þriddan wilde culufan

1446 Nous suivons le découpage du MS. Graz (1895), suivi par tous les éditeurs, lit on wæg-þele / eft him seo wen ge Leah; mais him seo wen ge Leah est une formule traditionnelle remplissant un hémistiche (cf Gen 49, Beowulf 2323).

1447 A la place de feond Grein (1857) propose feonde, et Sisam (1946) he feonde. La leçon du MS est défendue par Moore (1911), Hulbert (1938) et Doane (1978).

1469 MS gesette, Etmüller (1850) gesittan.

Les oiseaux

- 1443 Noé escomptait que vers lui empressé,
 si en ce voyage il ne trouvait pas la terre,
 au-dessus de l'étendue des eaux il s'en retournerait
 1446 dans la nef de bois. Son espoir fut déçu,
 car l'ennemi se percha sur des cadavres flottants :
 la bête aux plumes noires ne voulut pas s'en retourner.
 1449 Alors après sept nuits à la suite du noir corbeau
 de l'arche il laissa envoler
 au-dessus des eaux profondes une grise colombe
 1452 pour éprouver si la mer écumante
 et profonde déjà de quelque partie
 de la glèbe verdoyante s'était retirée.
 1455 Au loin elle chercha l'objet de ses désirs
 et vola bien longtemps, sans cependant trouver d'endroit où se poser,
 et en raison des flots de ses pattes elle ne put
 1458 effleurer le sol, ni dans les frondaisons des arbres
 se percher en raison des vagues : car les hautes pentes étaient
 noyées sous les eaux. L'oiseau vagabond
 1461 sur le soir s'en retourna vers l'arche
 au-dessus des sombres lames et las se posa,
 affamé, dans la main du saint homme.
 1464 Puis la colombe fut à nouveau expédiée hors de l'habitation
 après une semaine, vagabonde : elle vola longtemps,
 jusqu'à ce qu'ivre d'espace pour se reposer un endroit
 1467 plein d'attraits elle trouvât : alors se percha
 la douce bête sur un arbre; elle se réjouit, le coeur léger,
 de pouvoir si lasse
 1470 dans la ramée brillante se poser.
 Elle secoua ses plumes et reprit son vol
 avec son offrande : fendant les airs elle apporta
 1473 un rameau d'olivier qu'elle déposa dans sa main,
 une branche verte. Alors comprit bien vite
 le chef des navigateurs que le secours était arrivé,
 1476 le réconfort après ce dur voyage. Une nouvelle fois l'homme béni de Dieu
 après une troisième semaine une colombe vagabonde

1448 Le verbe *secan* n'a pas de COD. Selon Sisam (1946) cela indique une lacune. D'après Blockley ("Constraints on négative constructions with finite verbs and the syntax of Old English poetry", *Studies in Philology* 85, 1988, 428-50) les formes contractées de type *nolde* apparaissent dans des phrases où les compléments ne sont ni sous-entendus, ni déplacés avant le verbe. La contraction indique donc qu'il n'y a pas d'objet avant le verbe, mais il se peut qu'il y en ait eu un après.

- áne sende : seo eft ne com
 1479 to lide fleogan, ác heo land begeat,
 grene bearwas; nolde gladu æfre
 under salwed-bord syððan ætýwan /
 p.73 on þell-fæstenne, þa hire þearf ne wæs.

XXIII

- ÐA To noe spræc nergend usser,
 heofon-rices weard, halgan reorde :
 1485 "þe is eðel-stól éft gerymed,
 lisse on lande, lago-siða rest
 fæger on foldan. gewit on freðo gangan
 1488 út of earce, and on eorðan bearm
 óf þam héan hofe hiwan læd þu,
 and ealle þa wocre þe ic wæg-þrea
 1491 on hliðe nerede, þenden lago hæfde
 þrymmas geþeahhte, þridda eðyl."
 He fremede swa and frean hyrde,
 1494 stah ofer stream-weall, swa him seo stefn bebead,
 lustum miclum, and alædde þa
 of wæg-þele wraðra lafe. / †
- p.74 þa noe ongan nergende lác,
 ráed-fæst, reðran, and recene genam
 on eallum dáel æhtum sínum
 1500 ðam ðe him to dugeðum drihten sealde,
 gleaw to þam gielde, and þa gode selfum
 torht-mod hæle tiber onsægde,
 1503 cyninge engla. huru cuð dyde
 nergend usser, þa he noe

1492 MS *þrymme*. La phrase telle qu'elle apparaît dans le MS n'a pas de COD. Grein (1857), suivi par la plupart des éditeurs, lit *þriddan* pour *þridda* (*þriddan eðyl* = la terre), et Kock (PPF 1921) émende *geþeahhte* en *geþeahhte* pour l'accorder au nom. Il se pose alors un problème d'interprétation, car dans les séries "ciel, terre, enfer" comme "ciel, terre, mer" la terre est le second et non le troisième terme. Cette difficulté disparaît si l'on conserve *þridda eðyl* au nominatif, variation de *lago* (la mer), et si l'on prend pour COD *þrymmas* (MS *þrymme*) "les multitudes" : les deux mots qui l'entourent se terminant par un -e, le lapsus s'explique facilement. Il n'est plus nécessaire alors de modifier *geþeahhte*, qui se trouve au pluriel.

† ill. p. 73 (13 cm) : sortie de l'arche. -- ill. p. 74 (10 cm) : sacrifice de Noé.

Sortie de l'arche - sacrifice

- expédia : elle ne revint pas
 1479 à tire d'aile vers le vaisseau mais découvrit la terre,
 les vertes forêts; joyeuse elle ne voulut plus
 sous les planches enduites de goudron reparaître ensuite,
 1482 dans la forteresse de bois, lorsqu'elle n'y fut plus obligée.

XXIII

- ALORS** à Noé s'adressa notre Seigneur,
 le Gardien du royaume des cieux, de sa voix sainte :
 1485 "Voici qu'un territoire t'est redonné,
 le bonheur en ton domaine, après les voyages en mer le repos
 exquis sur la terre. Va t'en en paix
 1488 de l'arche, et à la surface du sol,
 hors de ce haut bâtiment emmène ta famille
 et toutes les créatures que du châtimeut par les eaux
 1491 sur le versant de la colline j'ai préservées lorsque la mer avait,
 troisième domaine, recouvert les multitudes."
 Il agit ainsi et obéit au maître,
 1494 débarqua sur le rivage comme le lui avait ordonné la voix
 avec grande allégresse, et conduisit ensuite
 hors de la nef de bois les survivants de la race maudite.
- 1497 Alors Noé commença pour le Sauveur une offrande,
 homme avisé, à préparer, et promptement prit
 une portion de tous les biens
 1500 que pour l'enrichir le Seigneur lui avait octroyés,
 le sage, pour l'holocauste, puis à Dieu lui-même
 le héros au noble coeur dédia un sacrifice,
 1503 au Roi des anges. Clairement fit savoir
 notre Sauveur, lorsque Noé

1496 *wraðran lafe* : l'expression est inattendue pour désigner Noé et sa famille. Peut-être faut-il lire *wætra lafe* comme au vers 1549.

Gen 8/21 & 9/1-7

- geblotsade, and his bearn somed,
 1506 þæt he þæt gyld on þanc agifen hæfde,
 and on geogoð-hade góðum dáedum
 ær gearnod þæt him ealra wæs
 1509 ára este æl-mihtig god,
 dom-fæst dugeþa þa gyt drihten cwæð,
 wuldres aldor, word tó nóe :
 1512 "Tymað nú and tiedrað, tíres brucað,
 mid geféan fryðo; fyllað eorðan,
 eall geiceað. eow is eðel-stol,
 1515 holmes hlæst and heofon-fugas
 and wildu deor on geweald geseald,
 eorðe æl-gréne and eacen feoh.
 1518 næfre ge mid blode beod-gereordu
 unárlice eowre þicgeað,
 besmiten mid synne sawl-dreore; /
 p.75 ælc hine selfa ærest begrindeð
 gastes dugeðum þære þe mid gares orde
 oðrum aldor oð-þringeð :
 ne ðearf he þy edleane geféon
 1524 mod-geþance, ac ic monnes feorh
 to slagan sece swiðor micle,
 and to broðor banan, þæs þe blod-gyte,
 1527 wæll-fyll weres, wæpnum gespedeð,
 morð mid mundum, monn wæs to godes
 anlicnesse ærest gesceapen :
 1530 ælc hafað mag-wlite metodes and engla
 þara þe healdan wile halige þeawas.
 weaxað and wridað, wilna brucað,
 1533 ára on eorðan; æðelum fyllað
 eowre from-cynne foldan sceatas,
 teamum and tudre. ic eow treowa þæs

1508 Il manque un COD. Grein (1857) remplace *þa* par *þæt* de manière à ce que la proposition soit complément du verbe. Doane (1978) estime que le verbe est utilisé absolument, mais dans les exemples auxquels il renvoie (Bowsworth-Toller, Supplément) se trouve le mot *swa* "comme (ils méritaient)" qui évoque la chose méritée et remplace donc le complément.

1515 MS *heofon fugla*, Thorpe (1832) *heofon-fugas*.

357 1521 MS *ælc hine selfa ærest / begrindeð gastes dugeðum*. Nous suivons le coupage de Thorpe (1832).

1522 *þære* pour *þæra*, génitif pluriel.

1525 MS *seðe*, Bouterwek (1849) *sece*.

Bénédition de Noé

- il bénit, et ses enfants avec lui,
 1506 que cet holocauste avait trouvé grâce à ses yeux,
 et qu'au temps de sa jeunesse par de bonnes actions
 il avait mérité que de tous
 1509 honneurs le comblât le Dieu tout-puissant,
 le glorieux Seigneur des armées dit à nouveau,
 le Prince de gloire, ces paroles à Noé :
- 1512 "Multipliez maintenant et proliférez, jouissez de la gloire,
 de la paix au sein des délices; remplissez la terre,
 accroissez toutes choses. Vous aurez sur le territoire,
 1515 sur les poissons qui gonflent les flots et les oiseaux du ciel
 et les animaux sauvages un pouvoir absolu,
 sur la terre toute verte et le bétail fécond.
- 1518 Jamais avec du sang, atablés à vos festins,
 de manière honteuse vous ne mangerez,
 vous souillant de péché par le liquide vital;
 1521 c'est à lui-même que chacun arrache tout d'abord
 les grâces de l'esprit, qui de la pointe de sa lance
 à un autre enlève la vie : il n'aura pas sujet de se réjouir de son salaire
 1524 en son cœur, car la vie de l'homme
 du meurtrier je réclame plus implacablement,
 et du frère de l'assassin, parce qu'il répand le sang,
 1527 que l'homicide il accomplit avec ses armes,
 le meurtre avec ses mains. L'homme a
 à l'image de Dieu été fait d'abord
- 1530 celui-là ressemble à la Divinité et aux anges
 qui accepte de suivre les saintes lois.
- Croissez et fructifiez, jouissez des biens,
 1533 des richesses ici-bas; couvrez de votre descendance,
 de votre postérité les régions de la terre,
 de votre lignée et de votre race. Ma foi

1506 *on þanc* "de manière satisfaisante".

1510 *dom-fæst dugeða þa gyt drihten cwæð*, cf 1786 *dom-fæst wereda and drihten cwæð*. Dans ces deux vers la formule *dugeða* (ou *wereda*) *drihten* est coupée par un mot de liaison. La première, avec l'adverbe *þa gyt*, est encore acceptable, et peut-être le poète, après cette audace de langage, a-t-il récidivé en poussant plus loin la bizarrerie syntaxique.

1513 *fyllað* : considéré comme un nom par Holthausen (1914); en réalité un verbe (Bammesberger, 1969 et 1979).

1526 *broðor banan* : considéré comme un composé ("fratricide") par les premiers critiques; Kock (JJJ 1921) interprète "le frère du meurtrier", en se basant sur le texte biblique.

- 1536 mine selle þæt ic on middan-geard
næfre égor-here eft gelæde,
wæter ofer wid-land. ge on wolcnum þæs
1539 oft *and* gelome andgiet-tacen
magon sceawigan, þonne ic scúr-bogan
mine iewe, þæt ic monnum þæs
1542 wære gelæste þenden woruld standeð."

- Da wæs se snotra sunu lamehes
of fére acumen flode on laste,
1545 mid his eaforum þrim, yrfes hyrde, (...)
1549 wær-fæst metod wætra lafe.
hæleð hyge-rofe hatene wæron,
1551 suna nóes, sem and cham,
iafeð þrida; from þam gum-rincum
folc geludon, and gefylled wearð
1554 eall þes middan-geard monna bearnum.

XXIV

- Ð**A Nôe ongan niwan stefne
mid hleo-magum ham staðelian,
1557 and to eorðan him ætes tillian;
won and worhte, win-geard sette,
seow sâeda fela : / sohte georne
p.76 þæt him wlite-beorhte wæstmas brohte,
géar-torhte gife, grene folde.
Da þæt geeode þæt se eadega wer
1563 on his wicum wearð wine druncen;
swæf symbel-werig, and him selfa sceaf
reaf of lice, swa gerysne ne wæs :

1539 MS *oft gelome*. Holthausen (1914) *oft and gelome*. Kock (1920) défend la leçon du MS en citant plusieurs exemples de juxtaposition; mais il s'agit ici d'une formule traditionnelle (8 exemples dans les ASPR).

1546-49 Les vers 1546-8 *and heora feower wif nemde wæron percoba olla olliua olliuni*, sont une glose aux vers 1550-52a, insérée par inadvertance dans le texte (Gollancz, *The Caedmon Manuscript*, 1927). -- Il manque en outre un vers contenant le verbe dont *wær-fæst metod* serait le sujet. Grein (1857) complète par *þa wið flode nerede / frea ælmihtig*. -- Gollancz (1927) lit *wær-fæst metodes*. Dietrich (1856) *wær-fæst metode*, tous deux appliquant la formule à Noé "fidèle à Dieu"; pour Bammesberger (1986) *metod* désigne Noé, ce qui paraît peu vraisemblable dans un poème où 36 fois ce mot s'applique à Dieu.

1560 MS *þa*, Grein (1857) *þæt*.

L'arc-en-ciel - plantation de la vigne

- 1536 je vous donne que dans le monde
 jamais plus les armées liquides je ne conduirai,
 l'eau sur les continents. Dans les nues
 1539 maintes fois le signe manifeste
 vous en pourrez voir, quand mon arc-en-ciel
 je déploierai, qu'envers les hommes cette
 1542 promesse je tiendrai tant que le monde sera monde."

- Le sage fils de Lamek
 avait donc quitté le vaisseau après le déluge
 1545 avec ses trois fils, gardien de l'héritage,
 (après qu'avait sauvé)
 1549 la fidèle Providence les survivants des eaux.
 Les princes au coeur ferme avaient nom,
 1551 les fils de Noé, Sem et Cham,
 et le troisième Japhet; de ces patriarches
 des peuples prirent naissance, et se trouva couverte
 1554 la terre entière par les enfants des hommes.

XXIII

- A**LORS Noé entreprit une nouvelle fois
 avec ses proches de bâtir une maison
 1557 et de la terre tirer sa nourriture;
 il peina et besogna, planta une vigne,
 sema nombre de graines : il recherchait avec ardeur
 1560 que de splendides fruits lui apportât,
 riches dons des saisons, la glèbe verdoyante.
 Alors il advint que l'homme béni de Dieu
 1563 dans son habitation de vin s'enivra;
 il dormait, las des libations, et lui-même repoussa
 l'habit de son corps, ce qui n'était guère séant :

1546-48 Le nom des femmes des fils de Noé provient d'Ezechiel 23, où les deux courtisanes Oholah et Oholibah représentent les royaumes d'Israël et de Juda. Bradley ("The Caedmon *Genesis*", *Essays and Studies by Members of the English Association* 6, p. 7-291 suggère que les quatre noms proviennent d'une référence à Ezechiel 22 sous la forme *Pericope Oollae et Oolibae*. Ce sont des noms traditionnels (Utley, "The 103 names of Noah's wife", *Speculum* 16, 1941, 426-52).

1565 Krapp met un point après *reaf of lice*, mais *swa gerysne ne wæs* appartient à un type de cheville (*swa* + proposition) que l'auteur de la *Genèse A* utilise pour porter un jugement sur ce qui précède, et qui ne saurait donc se trouver en tête de phrase.

Gen 9/22-25

- 1566 læg þa lim-nacod. he lyt ongeat
 þæt him on his inne* swa earme gelamp,
 þa him on hreðre heafod-swima,
- 1569 on þæs halgan hofe, heortan clypte;
 swiðe on slæpe sefa nearwode,
 þæt he ne mihte, on gemynd drepem,
- 1572 hine handum self mid hrægle wryon
 and sceome þeccan, swa gesceapu wæron
 werum and wifum siððan wuldres þegn
- 1575 ussum fæder and meder fyrene sweorde
 on laste beleac lifes eðel.
 þá com ærest cām In siðian,
- 1578 eafora nôes, þær his aldor læg
 ferhðe forstolen; þær he freondlice
 on his agenum fæder áre ne wolde
- 1581 gesceawian, ne þa sceonde huru
 hleo-magam helan, ác he hlihende
 broðrum sægde hu se beorn hine
- p.77 réste on recede. / hie þa raðe stopon, † ‡
 heora andwilitan in-bewrigenum
 under loðum listum, þæt hie leofum men
- 1587 géoce gefremede : góde wæron begen,
 p.78 sém and iafeð. / Ða of slæpe onbrægd
 sunu lámehes, and þa sóna ongeat
- 1590 þæt him cyne-godum chám ne wolde,
 þa him wæs áre þearf, ænige cyðan
 hyldo and treowa : þæt þam halgan wæs
- 1593 sár on mode; ongan þa his selves bearn
 wordum wyrgean; cwæð he wes an sceolde
 hean under heofnum, hleo-maga þeow,
- 1596 chám on eorþan : him þa cwyde siððan,
 and his from-cynne, frécne scódon.

1567 MS *inne*, Thorpe (1832) *inne*.

1577 Nous suivons le découpage du MS, défendu par Bammesberger (1979) et Donoghue (*Style in Old English poetry*, 1987). Junius (1655) *þa com ærest / cam In siðian*.

1585 Thorpe (1832) lit *inbewrigenum*, les autres éditeurs *in bewrigenum*. Le verbe *inbewrean* est répertorié dans le Bosworth-Toller, mais absent de dictionnaires plus récents. cf *in-bewindan* "envelopper" à côté de *bewindan* "entourer".

1587 *gefremede* pour *gefremeden*, optatif pluriel.

† ill. p. 76 (10 cm) : alliance de Dieu avec Noé.

‡ ill. p. 77 (22 cm, couvrant le texte) : Noé labourant.

Ivresse de Noé

- 1566 il gisait, les membres nus. Il n'avait guère conscience
qu'en sa demeure si triste chose lui arrivait,
car en son sein le vertige,
1569 dans la maison du saint homme, s'était emparé de son coeur;
grandement dans son sommeil sa conscience s'affaiblit,
de sorte qu'il ne put, atteint en son esprit,
1572 lui-même de ses mains se recouvrir d'un vêtement
et voiler ses parties honteuses, comme les lois l'ont imposé
aux hommes et aux femmes depuis que le chevalier de gloire
1575 derrière nos premiers parents de son épée flamboyante
ferma l'accès à la terre de vie.
- Puis arriva tout d'abord Cham et entra,
1578 l'héritier de Noé, là où son chef gisait
privé de sens; de l'amitié alors
à son propre père, et du respect il se refusa
1581 à témoigner, ou du moins sa honte
à dissimuler aux yeux de ses proches, mais en riant
à ses frères il raconta comment le prince
1584 reposait dans sa maison. Alors promptement ceux-ci s'avancèrent,
leurs visages enveloppés
adroitement d'un manteau, afin au bien-aimé
1587 de porter secours : tous deux étaient bons,
Sem et Japhet. Puis de son sommeil s'éveilla
le fils de Lamek, et bientôt apprit
1590 qu'à lui, homme au coeur noble, Cham avait refusé,
lorsqu'il était pauvre en honneur, de témoigner
loyauté et fidélité : le saint homme
1593 s'en affligea en son coeur; alors son propre fils
il maudit par ses paroles; il dit que serait
misérable sous les cieux, esclave de ses proches
1596 Cham sur cette terre : cette malédiction par la suite,
ainsi que sa descendance, l'accabla de façon terrible.

1573 *gesceapu* : les deux sens de "lois" ou "organes sexuels" sont ici possibles.

Gen 9/28-29 & 10/1-6

- þá nyttade nóe siððan
 1599 mid sunum sinum sidan rices
 ðreo-hund wintra þisses lifes,
 1601 freo-men æfter flode, and fiftig eac;
 1601c (...) þa he forð gewat. †
 1602 siððan his eaforan ead brytton,
 bearna stryndon; him wæs béorht wela.
 þa wearð iafeðe geogoð afeded,
 1605 hyhtlic heorð-werod heafod-maga,
 sunu and dohtra; he wæs selfa til,
 heold á rice, eðel-dreamas,
 p.79 blæd / mid bearnum, oð-þæt breosta hord,
 gast ellor-fus, gangan sceolde
 to godes dôme. geomor siððan
 1611 fæder flett-gesteald freondum dælde
 swæsum and gesibbum, sunu iafeðes.
 þæs teames wæs tuddor gefylled
 1614 únlytel dæl eorðan gesceafta.
 swilce chame* suno cende wurdon,
 eaforan on eðle; þa yldestan
 1617 chús and chánan hátene wáeron,
 ful-freolice feorh, frum-beam chámes.
 chús wæs æðelum heafod-wisa,
 1620 wilna brytta and woruld-dugeða
 broðrum sinum, botl-gestreona
 fæder on láste, siððan forð gewat
 1623 chám of lice, þa him cwealm gesceod.

1601 MS *freomen æfter / flode*. Nous suivons le découpage de Junius (1655).

1601 Ce vers a trois hémistiches. Pour Kock (IEEET X, 1922) il s'agit d'un phénomène courant. Ici cependant il coïncide avec une lacune dans la traduction, car il n'est pas fait mention de l'âge de Noé à sa mort (Gen 9/29). Il semble donc probable que plusieurs vers ont disparu, l'oubli du copiste étant dû à la répétition de *and fiftig eac* (Cosijn, 1894). L'ossature du texte d'origine, à laquelle s'ajoutaient sans doute des variations, devait être à peu près *noe hæfde / nigon-hund wintra // and fiftig eac / þa he forð gewat*. -- Bammesberger (1986) préfère supprimer *freomen æfter flode*, qui paraît pourtant un exemple typique de cheville utilisée pour les besoins de l'allitération.

1603 Le mot *stryndon* paraît avoir un accent, mais peut-être s'agit-il d'une hachure du dessin – de même couleur, longueur et orientation – par hasard située à l'endroit où serait l'accent.

1606 *sunu* pour *suna*, génitif pluriel.

1615 MS *chames*, Bouterwek (1849) *chame*.

1617 MS *cham*, Dietrich (1856) *chanan*.

† ill. p. 78 (12 cm) : ivresse de Noé.

Généalogies des fils de Noé

- Alors jouit Noé ensuite
 1599 avec ses fils du vaste royaume
 pendant trois cents des hivers de cette vie,
 1601 hommes libres après le déluge, et cinquante encore;
 1601c (...) lorsqu'il s'en alla.
 1602 Ensuite ses héritiers possédèrent les richesses,
 engendrèrent des fils; splendide était leur fortune.
 Puis à Japhet il naquit de jeunes êtres,
 1605 une joyeuse maisonnée d'enfants,
 de fils et de filles; lui-même était vertueux
 et longtemps posséda le royaume, les joies du foyer,
 1608 la félicité avec sa famille, jusqu'à ce que le joyau de sa poitrine,
 l'âme impatiente dût s'en aller
 vers le jugement de Dieu. Gomer ensuite
 1611 les biens domestiques de son père à ses camarades dispensa,
 à ses amis et à ses proches, le fils de Japhet.
 De cette lignée la descendance couvrit
 1614 une grande partie des régions de la terre.
 De même des fils de Cham naquirent,
 héritiers sous son toit; les plus âgés
 1617 Kush et Canaan se nommaient,
 hommes au coeur très noble, premiers-nés de Cham.
 Kush fut des seigneurs le chef suprême,
 1620 dispensa les biens et les richesses de ce monde
 à ses frères, les trésors domestiques
 à la suite de son père, après que s'en fut
 1623 Cham de son corps lorsque la mort le frappa.

1610 *dome* : "jugement" ou "gloire".

1613 *tuddor*, instrumental, cf 914.

Gen 10/8-32 & 11/1-2

- se mago-ræswa mægðe sinre
 dómas sægde oð-þæt his dogora wæs
 1626 rím aúmen; þa se rinc ageaf
 eorð-cunde éad, sohte oðer líf,
 fæder nebroðes. frum-bearn siððan,
 1629 eafora chúses, yrfe-stóle weold,
 wid-mære wer. *us gewritu secgeað
 þæt he mon-cynnes mæste hæfde
 1632 on þam máel-dagum mægen and strengo :
 se wæs babyrones brego-rices fruma,
 ærest æðelinga; eðel-ðrym onhof,
 1635 rymde and rærde. reord wæs þa gieta
 eorð-buendum án gemæne.

XXV

- S**WILCE of cámes cneorisse wóc
 1638 wer-mægða fela; of þam wid-folc,
 cneo-rim micel cenned wæron.
 þa wearð séme suna and dohra
 1641 on woruld-rice worn afeded,
 freora bearna, ær-ðon forð cure
 wintrum wæl-reste werodes aldor.
 1644 on þære mægðe wæron men tile;
 þara án wæs éber haten,
 eafora sémes : of þam eorle wóc
 1647 únrím þeoda þa nu æðelingas,
 p.80 ealle eorð-buend, / ebréi hatað.
 gewiton him þa eastan æhta lædan,
 1650 feoh and feorme – folc wæs án-mod,
 rófe rincas – sohton rumre land,
 oð-þæt hie becomon corðrum miclum,
 1653 folc ferende, þær hie fæstlice,
 æðelinga bearn, eard genamon.
 gesetton þa sennar sidne and widne

1628 MS *fæderne breðer*. Cosijn (1894) *fæderne Nebrod*, Sievers (1894) *fæder Nebroðes*.

1630 MS *wwa*, Junius (1655) *swa*. Nous proposons de supprimer ce mot et de lire *us gewritu secgað*. Cette formule de début de phrase a été remplacée par la variante plus commune commençant par *swa*, qui s'utilise en fin de phrase.

Généalogies des fils de Noé

- Le maître des guerriers dans sa tribu
 rendit justice jusqu'à ce que de ses jours
 1626 le nombre fût écoulé; alors le prince quitta
 le bonheur terrestre pour une autre vie,
 le père de Nemrod. Son premier-né ensuite,
 1629 fils de Kush, posséda le siège héréditaire,
 héros de grand renom. Les écrits nous disent
 que de la race humaine il était celui qui le plus avait
 1632 en ce temps-là force et puissance :
 il fut de Babylone le maître de l'empire,
 le premier de tous les princes; la renommée de sa patrie il étendit,
 1635 accrut et amplifia. Une seule langue encore
 aux habitants de la terre était commune.

XXV

- A**INSI de la race de Cham virent le jour
 1638 maintes tribus humaines; d'elles de grands peuples,
 une nombreuse progéniture prit naissance.
 Alors à Sem des fils et des filles
 1641 dans le royaume de ce monde il naquit en grand nombre,
 de nobles descendants, avant qu'à jamais il choisit,
 après tant d'hivers, le repos de la mort, lui le chef du peuple.
 1644 Dans cette tribu les hommes étaient vertueux;
 l'un d'eux avait nom Eber,
 héritier de Sem : de ce prince naquit
 1647 une nation immense que maintenant les mortels,
 tous les habitants de la terre nomment "Hébreux".

- Ils s'en furent alors de l'orient, emportant leurs richesses,
 1650 leurs troupeaux et leurs biens – le peuple avait le coeur altier,
 vaillants guerriers – cherchant une terre plus vaste,
 jusqu'au jour où ils arrivèrent en bandes nombreuses,
 1653 peuple voyageur, en un lieu où à demeure
 les enfants des hommes s'établirent.
 Alors peuplèrent Shinéar, immense territoire,

1655 adaptation de la formule *side and wide* "à perte de vue" pour en faire deux adjectifs appliqués à la plaine.

Gen 11/3-8

- 1656 leoda ræswan leofum mannum
heora géar-dagum, grene wongas,
fægre foldan; him forð-wearde
- 1659 on ðære dáeg-tide duguðe wæron,
wilna gehwilces weaxende sped.
Da þær mon mænig be his máeg-wine,
- 1662 æðeling án-mod, oðerne bæd
þæs hie him to mærdæ, ær seo mengeo eft
geond foldan bearm to-faran sceolde,
- 1665 leoda mægðe on land-socne,
burh geworhte and to beacne torr
úp arærde to rodor-tunglum
- 1668 þæs þe hie gesohton sennera feld,
swa þa fore-mehtige folces ræswan,
þa yldestan, oft and gelome
- 1671 liðsum gewunedon; lárum sohton
weras to weorce and to wrohtscipe,
oð-þæt for wlence and for won-hygdum
- 1674 cyðdon cræft heora, ceastre worhton,
and to heofnum úp hlædræ ráerdon,
strengum stepton stænnene weall
- 1677 ofer monna gemet, mærdða georne,
hæleð mid honda. þa com halig god
wera cneorissa weorc sceawigan,
- 1680 beorna burh-fæsten, and þæt béacen somed
þe to roderum úp ræran ongunnon
adames eaforan, and þæs únrædes
- 1683 stið-ferhð cyning steore gefremede,
þa hé réðe-mód reorde gesette
eorð-buendum úngelice,
- 1686 þæt hie þære spæce sped ne ahton
þa hie gemitton mihtum spedge
teoche æt torre getalum myclum,
- 1689 weorces wisan; ne þær wer-mægða
ænig wiste hwæt oðer cwæð.
- p.81 ne meah/te hie gewurðan weall stænnene

1664 MS *bearm*, défendu par Doane (1978) ("parmi les enfants de la terre"); Lye (*Dictionarium*, 1772) *bearm*.

1666 *geworhte* pour *geworhten*, optatif pluriel.

1667 *arærde* pour *arærden*, optatif pluriel.

1676 MS *stænnene*, Grein (1857) *stænnene*.

La tour de Babel

- 1656 les chefs du peuple par leurs vassaux bien-aimés
aux jours d'autrefois, les plaines verdoyantes,
la terre enchanteresse; ils possédaient d'infinies
1659 richesses en ce temps-là,
de tous biens une abondance croissante.
- Là plus d'un alors, auprès de son parent bien-aimé,
1662 héros au coeur altier, lui fit cette prière :
que pour leur renom, avant qu'à nouveau la multitude
à la surface de la terre se dispersât,
1665 tribus humaines en quête de territoire,
ils construisissent une forteresse et comme témoin une tour
élevassent jusqu'aux étoiles du ciel
1668 pour rappeler qu'ils avaient gagné la plaine de Shinéar,
où les suprêmes chefs du peuple,
les anciens, maintes et maintes fois
1671 avaient habité dans la joie; par leurs conseils ils poussèrent
les hommes à l'ouvrage et au péché,
tant et si bien que par orgueil et par démesure
1674 ils donnèrent la preuve de leur talent, édifièrent un fort
et en direction des cieux élevèrent des étages,
solidement érigèrent une muraille de pierres
1677 au-delà de la mesure humaine, avides de renom,
les mortels, de leurs mains. Alors s'en vint le Dieu saint,
de la race des hommes observer l'ouvrage,
1680 la forteresse des guerriers, et aussi le témoin
qu'en direction des cieux avaient commencé à ériger
les descendants d'Adam; et à ce dessein insensé
1683 le Roi au coeur résolu suscita un obstacle
lorsque, l'esprit furieux, des langues il institua,
pour les habitants de la terre, diverses,
1686 de sorte que la parole ils ne maîtrisaient plus
lorsque se rencontraient, forts de leur puissance,
cohorte dans la tour grande par le nombre,
1689 les maîtres de l'ouvrage; et dans cette tribu d'hommes,
aucun ne savait ce que disait l'autre.
Ils ne purent continuer d'élever

1669 *þa fore-mehtige* : *þa* est habituellement interprété comme un article. Hoops (*Kommentar zum Beowulf*, Heidelberg 1932, p. 28) y voit un adverbe puisqu'il est suivi de l'adjectif fort.

1671 *gewunian* : "habiter", ou "avoir coutume" + infinitif ou *þæt* : syntaxiquement seul le premier sens est possible.

Gen 11/8-27

- 1692 úp forð timbran, ác hie earmlice
 heapum tohlódon, hleoðrum gedælde :
 wæs óðere æg-hwíl worden
- 1695 mæg-burh fremde, siððan metod tobræd
 þurh his mihta sped monna spræce. / †
- p.82 to-foran þa on feower wegas
- 1698 æðelinga bearn úngeþeode
 on land-socne. him on laste bu
 stiðlic stan-torr and seo steape burh
- 1701 samod samworht on sennar stod.
- weox þa under wolcnum and wriðade
 mæg-burh semes, oð-þæt mon awóc
- 1704 on þære cneorisse cyne-bearna rim,
 þancol-mod wer, þeawum hydig.
 wurdon þam æðelinge eaforan acende
- 1707 in babilone, bearn afeded
 freolicu tu, and þa frum-garan,
 hæleð hige-rofe, hatene wæron
- 1710 Abraham and ááron : þam eorlum wæs
 frea engla bám freond and aldor.
 Ða wearð áárone eafora feded
- 1713 leoflic on life, ðam wæs loth noma.
 ða mago-rincas metode geþungon,
 abraham and loth, unforcuðlice,
- 1716 swa him from yldum æðelu wæron
 on woruld-ricc : for-ðon hie wide nú
 dugeðum demað, drihta bearnum. / ‡

1693 *to-hlodon* "s'éparpillèrent" de *hladan* "empiler" et *to-*, préfixe exprimant la séparation; Doane (1978) interprète "mal construire". Sievers (1894) *to-hlacan* de *hlec* "assembler"; Bammesberger (1979) propose le verbe *to-hlidan* "se fendre".

1697 MS *toforan þa on feower / wegas*. Nous suivons le découpage de Junius (1655).

1697 *to-foran* pour *to-foron*, prétérit pluriel.

1711 MS *freod and aldor* "paix et vie", Thorpe (1832) *freond and aldor* "ami et prince". Stanley (1986) propose *freod and aldor* "paix et prince = prince de la paix", tournure peu caractéristique du poème.

† ill. p. 81 (21 cm) : la tour de Babel.

‡ ill. p. 82 (15 cm) : dispersion des bâtisseurs.

Naissance d'Abraham

1692 cette muraille de pierres, mais misérablement
se dispersèrent en groupes, divisés par la parole :
pour toute autre était devenue chaque
1695 famille étrangère, depuis que Dieu avait brouillé,
par sa force et sa puissance, le langage des humains.

Alors s'éparpillèrent dans toutes les directions
1698 les fils des hommes, désunis,
en quête de territoire. Ils laissaient derrière eux
l'inébranlable tour de pierre et la forteresse altière,
1701 toutes deux inachevées, se dressant à Shinéar.

Alors s'accrut sous les nues et se multiplia
la lignée de Sem jusqu'à ce qu'un homme vint au monde,
1704 parmi les nobles rejetons de cette famille,
un chef sage en pensées, avisé dans sa conduite.
A ce seigneur il naquit des fils
1707 à Babylone, des héritiers virent le jour,
deux nobles enfants, et ces héros,
ces guerriers au cœur vaillant avaient nom
1710 Abraham et Harân : de ces deux princes
le Roi des anges était ami et maître.
Alors à Harân il naquit un héritier,
1713 un être cher vit le jour, qui avait nom Lot.
Oncle et neveu prospéraient grâce au Seigneur,
Abraham et Lot, sans jamais faillir,
1716 car de leurs ancêtres ils tenaient une noble nature
dans le royaume de ce monde : c'est pourquoi maintenant
ils jugent les foules, les fils des multitudes.

1696 *purh his mihta sped*, écho de 1687.

1698 *ungepeode* : de *gepeodan* "unir". Hall (1977) le rapproche également de *gepeode* "langue".

1718 *dugeðum deman* : cf vers 17, mais la même interprétation ne semble pas possible. Ici *dugeðum* et *drihta bearnum* semblent parallèles, compléments de *deman* "juger", et *hie* est sujet : la phrase ferait allusion au rôle des deux patriarches comme juges des morts. On attendrait plutôt une phrase comme *for þon his lof secgað // wide under wolcnum / wera cneorisse* (1949-50). Le texte a été modifiée dans ce sens par la plupart des éditeurs : Grein (1857) lit *bearn*, sujet, et Holthausen (1914) rétablit la longueur du vers en lisant *driht-folca* au lieu de *drihta*.

XXV

- 1719 **E**NSUITE l'époque arriva
 où Abraham une épouse amena,
 une compagne dans son foyer, là où était son domaine,
 1722 une noble et belle femme : cette fille
 avait nom Sara, comme nous le disent les livres.
 Pendant bien des hivers ils jouirent de ce monde
 1725 et des trésors ensemble et vécurent en paix
 nombre d'années durant. Il n'avait cependant pas été accordé
 à Abraham encore que pour recueillir son héritage
 1728 sa compagne à la beauté éblouissante mit au monde,
 Sara pour Abraham, des fils et des filles.

- Alors s'en fut avec sa famille chez le peuple chaldéen,
 1731 emportant ses richesses, le père d'Abraham,
 le vieillard suivi des siens : il voulait atteindre
 le pays de Canaan. Les deux jeunes gens,
 1734 les élus de Dieu, quittèrent avec lui
 la terre natale, Abraham et Lot.
 Puis les hommes au cœur noble à Harân,
 1737 les fils de prince, s'établirent,
 les époux et leurs épouses; en ce lieu
 le père d'Abraham rendit l'âme,
 1740 l'homme fidèle : il était âgé
 de deux cents hivers bien comptés
 et de cinq encore lorsqu'il s'en alla
 1743 chargé de saisons pour accomplir sa destinée.

- Alors s'adressa le saint Gardien du royaume des cieux
 à Abraham, le Seigneur éternel :
 1746 "Va-t'en maintenant et emmène ta famille,
 tes troupeaux d'élevage; quitte Harân,
 le domaine de ton père. Va comme je te le dis,
 1749 ô le plus aimé des hommes, avec grand soin
 suis mes commandements, et cherche la contrée
 que toute verte je te veux révéler,
 1752 le vaste territoire. Je te bénirai,

1725 *sibbe heoldon* : le COD de *heoldon* est *sibbe*, et non *sinc* dans l'hémistiche précédent (Kock IEET 6, 1920).

Gen 12/2-7

- on mund-byrde minre lifigan :
 Gif ðe ænig eorð-buendra
 1755 mid wéan gréteð, ic hine wergðo on
 mine sette and mód-hete,
 long-sumne nið; lisse selle,
 p.84 wilna wæstmne, / þam þe wurðiað :
 þurh þe eorð-buende ealle onfoð,
 folc-bearn, freoðo and freondscipe,
 1761 blisse minre and bletsunge
 on woruld-ríce. wriðende sceal
 mægðe þinre mon-rim wasan
 1764 swiðe under swegle sunum and dohtrum,
 oð-þæt from-cyme folde weorðeð,
 þeod-lond monig, þine gefylled." / †
- p.85 Him þa abraham gewat æhte lædan
 of egipta eðel-mearce,
 gum-cystum gód, golde and seolfre,
 1770 swið-feorm and gesælig, swa him sigora weard,
 waldend usser, þurh his word abead,
 ceapas from carran : sohton cananéa
 1773 lond and leod-geard. þa com leof gode
 on þa eðel-turf idesa lædan,
 swæse gebeddan -- and his suhtrian --,
 1776 wif on willan. wintra hæfde
 fif and hund-seofontig ða he faran sceolde,
 carran ofgifan and cneow-magas.
 1779 Him þa feran gewat, fæder æl-mihtiges
 lare gemyndig, land sceawian
 geond þa folc-sceare be frean hæse
 1782 abraham wide, oð-þæt ellen-rof
 to sicem com, siðe spedig,
 cynne cananeis. þa hine cyning engla
 1785 abrahame iewde selfa,

1758-59 MS *þam ðe wurðiað þurh þe // eorð-buende*. Nous suivons le découpage de Junius (1655).

1774 *idesa* pour *idese*, accusatif singulier (Sara), et non pluriel (Sara et la femme de Lot). *Idesa* est repris par *swæse gebeddan* et *wif on willan*, tandis que *and his suhtrian* fonctionne comme une parenthèse.

1783 MS *siem*, Dietrich (1856) *sicem*.

1784 *cananeis*, génitif singulier, ou *cananea* (Grein, *Die Dichtungen der Angelsachsen*, 1857).

† ill. p. 84 (21 cm) : vocation d'Abraham.

Vocation d'Abraham

- de ma protection tu jouiras :
 si quelqu'un des habitants de la terre
 1755 t'accueille de manière hostile, de ma malédiction
 je l'accablerai et de mon inimitié,
 d'une haine durable; j'accorderai le bonheur,
 1758 des biens en abondance à ceux qui t'honoreront :
 par toi les habitants de la terre obtiendront tous,
 les enfants des peuples, paix et amitié
 1761 grâce à ma faveur et ma bénédiction
 dans le royaume de ce monde. Toujours croîtra
 le chiffre de ta race
 1764 en abondance sous les cieux par des fils et des filles,
 jusqu'à ce que de ta descendance la terre,
 nombre de contrées soient couvertes."
 1767 Alors Abraham s'en alla, emportant ses biens,
 loin de la frontière d'Egypte,
 l'homme riche en vertu, avec son or et son argent,
 1770 opulent et bienheureux, comme le Gardien des victoires,
 notre Souverain, l'avait commandé par ses paroles;
 avec ses troupeaux il quitta Harân : de Canaan ils voulaient atteindre
 1773 le pays et le territoire. Alors arriva le prince aimé de Dieu
 en cette terre avec sa femme,
 sa compagne bien-aimée et son neveu,
 1776 son épouse soumise. Il était âgé
 de soixante-quinze hivers lorsqu'il dut s'en aller
 loin de Harân et de sa parenté.
 1779 Il s'en fut alors, du Père tout-puissant
 se rappelant les commandements, considérer la terre
 au sein de cette nation, sur l'ordre de Dieu;
 1782 Abraham alla jusqu'à ce que le vaillant héros
 arrivât à Sichem, après un voyage heureux,
 chez le peuple des Cananéens. Alors le Roi des anges
 1785 à Abraham se montra en personne,

1768 of *egipta* : cf le vers identique 1874, copié ici par erreur : Abraham n'est pas encore en Egypte. Grein (1857) propose of *assyria*.

Gen 12/7-10

- dom-fæst wereda, and drihten cwæð :
 "þis is seo eorðe þe ic æl-grene
 1788 tudre þinum torhte wille,
 wæstnum gewló, on geweald dón,
 rúme rice". þa se rinc gode
 1791 wibed worhte and þa waldende,
 lifes leoht-fruman, lác onsægde,
 p.86 gasta helme. / Him þa gyt gewat †
 1794 abraham eastan eagum wlitan
 on lande cyst -- lisse gemunde
 heofon-weardes gehat, þa him þurh halig word
 1797 sigora self cyning soð gecyðde,--
 oð-þæt driht-weras dugupum geforan
 þær is botl-wela bethlem haten.
 1800 beorn bliðe-mod and his broðor sunu
 forð ofer-foran folc-mæro land
 eastan mid æhtum, áe-fæste men,
 1803 weall-steapan hleoðu, and him þa wíc curon
 þær him wlite-beorhte wongas gepuhton.

(XXVIIa)

- A**Braham þa oðere siðe
 1806 wibed worhte; he þær wordum god
 torhtum cigde, tiber onsægde
 his líf-frean -- him þæs lean ageaf
 1809 nalles hneawlice þurh his hand metend --
 on þam gled-styde, gum-cystum til.
 ðær ræs-bora þrage siððan
 1812 wicum wunode and wilna breac,
 beorn mid bryde, oð-þæt broh-þrea
 cananea wearð cynne getenge,
 1815 Hunger se hearda ham-sittendum,
 wæl-grim werum. him þa wis-hydig
 abraham gewat on egypte,
 1818 drihten gecoren, drohtað secan;
 fleah wær-fæst wean : wæs þæt wíte to strang.

1795 *lande* pour *landa*, génitif pluriel.

1809 MS *hnealice* avec une lettre effacée entre le *a* et le *l*, Junius (1655) *hneawlice*.

† p. 85 : 9 lignes blanches.

Installation à Béthel - départ pour l'Égypte

- le puissant Seigneur des armées et lui dit :
 "Voici la contrée toute verte
 1788 sur laquelle à ta descendance je veux, splendide
 et parée de fruits, donner pouvoir,
 ce vaste royaume." Alors le prince à Dieu
 1791 éleva un autel, et au Souverain,
 au glorieux Principe de vie il offrit un sacrifice,
 au Protecteur des âmes. Puis à nouveau s'en alla
 1794 Abraham de l'orient examiner de ses yeux
 les meilleures terres -- il se rappelait avec allégresse
 la promesse du Gardien des cieux, que par sa sainte parole
 1797 le Roi des victoires lui-même lui avait faite, véridique --
 jusqu'à ce que les chefs atteignissent avec leur suite
 un endroit où se trouve un hameau du nom de Béthel.
 1800 L'homme au cœur joyeux et le fils de son frère
 ensuite traversèrent les terres illustres parmi les nations,
 s'éloignant de l'orient avec leurs richesses, hommes intègres,
 1803 franchissant les versants abrupts, puis se choisirent un domaine
 là où splendides leur parurent les prairies.

XXVIIa

- A**braham alors une nouvelle fois
 1806 éleva un autel; là Dieu en paroles
 ardentes il invoqua, offrit un sacrifice
 au Maître de sa vie -- la récompense il reçut
 1809 généreuse de la main de la Providence --
 sur la sainte table, homme riche en vertus.
 Le chef de tribu un certain temps ensuite
 1812 résida en ce lieu, jouissant de ses biens,
 l'époux et son épouse, jusqu'à ce qu'un fléau terrible
 touchât la race cananéenne,
 1815 la cruelle famine frappant les résidents,
 meurtrière pour les hommes. Alors le sage
 Abraham s'en fut en Égypte,
 1818 l'élû du Seigneur, chercher une autre condition;
 l'homme loyal fuit le malheur : trop pénible était la souffrance.

- Abraham maðelode; geseah egypta
 1821 horn-sele hwite and hea-byrig
 beorhte blican; ongan þa his brýd frea,
 wis-hydig wer, wordum læran :
- 1824 " siððan egypte eagam moton
 on þinne wlite wlitan wlance monige,
 þonne æðelinga eorlas wenað,
- 1827 mæg ælf-scieno, þæt þu mín sie
 beorht gebedda, þe wile beorma sum
 him geagnian : ic me onegan mæg
 þæt me wraðra / sum wæpnes ecge †
 for freond-mynde feore beneote.
 saga þu, sarra, þæt þu sie sweostor min,
- 1833 lices mæge, þonne þe leod-weras
 fremde fricgen hwæt sie freond-lufu
 ell-ðeodigra úncer twega,
- 1836 feorren cumenra; þu him fæste hêl
 soðan spræce : swa þu mínum scealt
 feore gebeorgan, gif me freoðo drihten
- 1839 on woruld-rice, waldend usser,
 án, æl-mihtig, swa he áer dyde,
 lengran lifes : se us þas lade sceop
- 1842 þæt we on egiptum áre sceolde
 fremena friclan, and us fremu sécan."
 Ða com ellen-rof eorl siðian,
- 1845 abraham mid æhtum, on égypte,
 þær him folc-weras fremde wæron,
 wine úncuðe. wordum spræcon
- 1848 ymb þæs wifes wlite wlonce monige,
 dugeðum dealle : him drihtlicu mæg
 on wlite modgum mænegum ðuhte,
- 1851 cyninges þegnum. hie þæt cuð dydon
 heora folc-frean, and fæggerro lýt

1829 MS *on agen*, Thorpe (1832) *onegan*.

1832-33 MS *sweostor / min lices mæge*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

1842 *sceolde* pour *sceolden*, optatif pluriel.

1852 *fæggerro* pour *fægerra*, génitif pluriel.

† ill. p. 87 (pleine page) : construction d'un autel; sacrifice. -- ill. p. 88 (pleine page) : arrivée d'Abraham en Egypte.

Abraham en Egypte

- Abraham prit la parole; il voyait des Egyptiens
 1821 les brillants manoirs à pignons et la ville altièr
 éblouissants scintiller; alors sa compagne le maître,
 l'homme sage exhorta en ces termes :
 1824 "Lorsque les Egyptiens de leurs yeux pourront
 contempler ta beauté, foule insolente,
 et que de ces hommes les chefs sauront,
 1827 ô fille à la grâce de fée, que tu es mon
 épouse si belle, quelqu'un de ces guerriers te voudra
 prendre pour lui : j'ai à craindre
 1830 que quelque furieux du tranchant de son glaive,
 poussé par le désir, me ravisse la vie.
 Dis, Sara, que tu es ma soeur,
 1833 ma parente par le sang, lorsque les gens de ce pays
 t'interrogeront, toi l'étrangère, sur l'amitié
 qui nous lie tous deux, voyageurs venus de loin,
 1836 issu d'un autre peuple; cache leur avec soin
 la vérité : ainsi tu me
 sauveras la vie, si sa protection le Seigneur
 1839 dans le royaume de ce monde, notre Souverain,
 m'accorde, le Tout-Puissant, comme à l'accoutumée,
 en prolongeant mes jours : c'est lui qui ce dessein a conçu pour nous
 1842 de venir en Egypte en quête d'honneurs
 et de profits, à la recherche d'avantages".
 Alors le vaillant héros arriva,
 1845 Abraham avec ses richesses, en Egypte,
 où les habitants lui étaient étrangers,
 les hommes inconnus. Dans ses discours célébrait
 1848 la beauté de cette femme la foule insolente,
 orgueilleuse dans la prospérité : cette fille comme une reine
 à bien des vaillants semblait belle,
 1851 aux vassaux du roi. Ils le firent savoir
 au maître du peuple, et aux plus jolies femmes

1831 Il est paradoxal de tuer *þurh freond-mynde* ("par amitié"). Thorpe (1832) lit *feond-mynde* "inimitié", Grein (1857) interprète "amour (pour Sara)".

1834 *fremde* : peut être un nominatif pluriel (= les Egyptiens), ou plutôt un accusatif féminin singulier (Sara), cf ensuite *ell-ðeodigra* (1835) et *feorren-cumenra* (1836) appliqués à Abrahame et Sara.

1840 *an*, présent de *unnan* "accorder".

1852-53 *sinnan* + génitif : "faire attention à, attacher de l'importance"; *fæggerro ... idese* pour *fæggerra idesa* est génitif pluriel, complément de *sunnan*.

Gen 12/15-20 & 13/1-4

- for æðelinge idese sunnon,
 1854 Ác hie sarran swiðor micle
 wyn-sumne wlite wordum heredon;
 oð-þæt he lædan heht leoflic wif
 1857 to his selfes sele, sincas brytta,
 æðelinga helm; heht abrahame
 duguðum stepan. hwæðere drihten wearð,
 1860 frea faraone fáh and yrre
 for wif-myne : þæs wraðe ongeald
 hearde mid hiwum hæg-stealdra wyn.
 1863 ongæt hwæðere gumena aldor
 hwæt him waldend wræc wite-swingum;
 heht him abraham tó egesum geðreadne /
 p.90 brego egipto and his bryd ageaf,
 wif to gewealde; heht him wine ceosan
 ellor, æðelingas oðre dugeðe.
 1869 Abead þa þeod-cyning þegnum sinum,
 ombiht-scealcum, þæt hie hine árlice
 ealles onsundne eft gebrohten
 1872 of þære folc-sceare, þæt he on friðe wære.

- Ðá abraham æhte lædde
 of egypta eðel-mearce;
 1875 hie ellen-rofe idese feredon,
 brýd and begas, þæt hie tó bethlem,
 on cuðe wic, ceapas læddon,
 1878 eadge eorð-welan, oðre siðe,
 wif on willan and heora woruld-gestreon.
 Ongunnon him þa bytlian and heora burh ræran
 1881 and sele settan, salo niwian
 was on wonge; wibed setton
 neah þam þe abraham áeror rærde
 1884 his waldende þa westan com :
 þær se eadga eft écan drihtnes
 niwan stefne noman weorðade,
 1887 til-modig eorl, tiber onsægde

1853 *idese* pour *idesa*, génitif pluriel.

1866 *egipto* pour *egipta*, génitif pluriel.

1879 MS *wif and willan*, Thorpe (1832) *wif on willan*.

Abraham en Egypte - départ d'Egypte

- en présence du prince ne prenaient guère garde,
 1854 mais de Sara davantage encore
 la beauté captivante louaient et célébraient,
 jusqu'à ce qu'ordonnât de conduire la charmante femme
 1857 en sa propre demeure le chef prodigue en trésors,
 le protecteur des guerriers; il commanda qu'Abraham
 fût comblé de faveurs. Cependant le Seigneur se montra,
 1860 le Maître, envers Pharaon fâché et hostile
 à cause de sa luxure : il le fit payer cruellement,
 implacablement à sa maisonnée, la fleur des jeunes gens.
 1863 Le chef du peuple cependant comprit
 ce que le Souverain lui faisait expier sous les coups de ce châtement;
 alors manda Abraham tourmenté par la peur
 1866 le prince des Egyptiens et lui remit sa femme,
 l'épouse en son pouvoir; il lui commanda de chercher des amis
 ailleurs, des hommes d'une autre nation.
 1869 Puis le roi du peuple ordonna à ses vassaux,
 à ses hommes liges qu'avec honneur
 sain et sauf ils le reconduisissent
 1872 hors de cette nation, afin qu'il fût en sûreté.

- Alors Abraham emporta ses richesses
 loin de la frontière d'Egypte;
 1875 les vaillants emmenèrent la femme,
 l'épouse et ses bijoux, et à Béthel,
 en ce lieu familial conduisirent leurs troupeaux,
 1878 leurs richesses terrestres une nouvelle fois,
 leurs compagnes soumises et leurs trésors de ce monde.
 Alors entreprirent de bâtir et d'élever leur ville,
 1881 d'édifier une maison, de reconstruire un manoir
 les hommes dans la plaine; ils édifièrent un autel
 auprès de celui qu'Abraham avait élevé
 1884 à son Souverain lorsqu'il venait de l'occident :
 là l'homme béni de Dieu du Seigneur éternel
 une nouvelle fois honora le nom,
 1887 le prince vertueux offrit un sacrifice

1884 *westan* signifie "de l'ouest", mais en réalité Abraham venait de Béthel, situé au nord-est de l'Egypte. Grein (1857) suggère de lire *west an-com*.

Gen 13/4-10

þeodne engla; þancode swiðe
lifes leoht-fruman lisse and ára.

(XXVIIb)

- 1890 **W**UNedon on þam wicum, hæfdon wilna geniht
abraham and loth, ead bryttedon,
oð-þæt hie on þam lande ne meah-ton leng somed
- 1893 blædes brucan and heora begra þær
æhte habban, ác sceoldon ár-fæste
þa rincas þy rumor secan
- 1896 ellor eðel-seld : oft wæron teonan
wær-fæstra wera weredum gemæne,
heardum hearm-plega. þa se halga ongan,
- 1899 ara gemyndig, abraham sprecan
fægre to lothe : "Ic eom fædera þin
sib-gebyrdum, / þu min suhterga;
- p.91 1902 né sceolon unc betweonan teonan weaxan,
wroht wriðian -- ne þæt wille god! --
Ac wit synt gemagas : unc gemæne ne sceal
- 1905 elles awiht nymþe eall-tela
lufu langsumu. nu þu, loth, geþenc
þæt unc modige ymb mearce sittað
- 1908 þeoda þrym-fæste þegnum and gesiððum,
folc cananea and feretia,
rofum rincum; ne willað rumor unc
- 1911 land-riht heora : for-ðon wit lædan sculon
teonwit of þisse stowe and unc staðol-wangas
rumor secan. ic ráed sprece,
- 1914 bearn arones, begra uncer,
soðne secge. ic þe selfes dóm
life, leofa : leorna þe seolfa
- 1917 and geþancmeta þine mode
on hwilce healfe þu wille hwyrft don,
cyrran mid ceape, nu ic þe cyst abead."
- 1920 him þa loth gewát land sceawigan
be iordane, grene eorðan :
seo wæs wætrum weaht and wæstmum þeaht,

1912 *teonwit* défendu par Doane (1978); Holthausen (1914) *teon wit* "allons-nous-en".

Séparation d'Abraham et Lot

au Suzerain des anges, et rendit grâces avec ferveur
 au glorieux Principe de vie du bonheur et des honneurs dont il jouissait.

XXVIIb

- 1890 **E**N ce lieu vécut, ayant des biens en abondance,
 Abraham et Lot, connurent la prospérité,
 jusqu'à ce qu'en ce pays il leur devînt impossible
- 1893 de goûter plus longtemps ensemble le bonheur et leurs deux
 troupeaux faire paître, et que furent contraints
 les héros pleins d'honneur de chercher plus loin,
- 1896 ailleurs un territoire : souvent surgissaient des querelles
 entre les troupes des princes au cœur vrai,
 de rudes rixes entre ces brutes. Alors le saint homme
- 1899 soucieux d'honneur, Abraham s'adressa
 amicalement à Lot : "Je suis ton oncle
 par les liens du sang, toi mon neveu;
- 1902 il ne faut pas qu'entre nous s'élèvent des querelles,
 que se développe la discorde -- Dieu nous en préserve!
 car nous sommes parents : entre nous ne doit exister
- 1905 qu'un seul sentiment, une parfaite
 et durable amitié. Songe donc, Lot,
 que vivent tout autour de nos domaines de vaillantes
- 1908 tribus, puissantes en vassaux et en compagnons,
 les peuples des Cananéens et des Perizzites,
 en guerriers intrépides; ils se refusent à nous accorder davantage
- 1911 le droit à leurs terres : c'est pourquoi nous devons ôter
 le conflit de ces lieux, et chercher plus loin
 des pâturages où nous établir. Je parle pour notre avantage
- 1914 ô fils de Harân, à tous deux,
 je dis ce qui est juste. C'est à toi que le choix
 je laisse, ami : considère en toi-même,
- 1917 examine en ton cœur
 de quel côté tu veux tourner tes pas,
 faire route avec tes troupeaux,
 puisque que je t'en ai abandonné la décision."
- 1920 Alors Lot s'en alla examiner la terre
 le long du Jourdain, la glèbe verdoyante :
 vivifiée par les sources et couverte de fruits,

Gen 13/10-12

- 1923 lago-streamum leoht, and gelic godes
neorxna-wange, oð-þæt nergend god
for wera synnum wylme gesealde
- 1926 sodoman and gomorran, sweartan lige.
Him þa eard geceas and eðel-setl
sunu arones on sodoma byrig;
- 1929 (lædde) æhte sine,
beagas from bethlem and botl-gestreon,
welan, wunden gold. wunode siððan
- 1932 be iordane geara mænego :
þær folc-stede fægre wæron,
men ár-lease, metode laðe :
- 1935 wæron sodomisc cynn synnum þriste,
dædum gedwolene; drugon heora selfra
ecne únraed. æfre ne wolde
- p.92 þam leod-þeawum / loth onfón,
Ác he þære mægðe mon-wisan fleah,
þeah þe he on þam lande lifian sceolde,
- 1941 facen and fyrene, and hine fægre heold,
þeaw-fæst and gepyldig, on þam þeod-scipe,
emne þon gelicost, lara gemyndig,
- 1944 þe he ne cuðe hwæt þa cynn dydon.
Abraham wunode eðel-eardum
cananéa forð; hine cyning engla,
- 1947 metod mon-cynnes, mund-byrde heold
wilna wæstmum and woruld-dugeðum,
lufum and lissum : for-þon his lof secgað
- 1950 wide under wolcnum wera cneorisse,
full-wona bearn. he frean hyrde,
estum on eðle, ðenden he eardes breac,
- 1953 halig and hige-frod. næfre hleow-lora
æt edwihtan æfre weorðeð
feorh-bérendra forht and ácol
- 1956 mon for metode, þe him æfter á

1924 MS *neoxna*, Junius (1655) *neorxna*. -- MS *on þæt*, Thorpe (1832) *oð-þæt*.

1929 Le vers n'a qu'un hémistiche et il manque le verbe, certainement *lædan*. La plupart des éditeurs utilisent une formule contenant *ealle*

Séparation d'Abraham et Lot

- 1923 baignée des eaux courantes, elle était pareille au divin
jardin d'Eden, jusqu'à ce que le Dieu sauveur
pour les péchés des hommes aux tourbillons de feu livrât
- 1926 Sodome et Gomorrhe, aux noires flammes.
Puis une demeure se choisit et un territoire
le fils de Harân dans la ville de Sodome;
- 1929 il emporta ses biens,
ses bijoux de Béthel et ses trésors domestiques,
les richesses, l'or travaillé. Il vécut ensuite
- 1932 près du Jourdain nombre d'années durant :
le séjour y était charmant,
les hommes sans honneur, abominés de Dieu :
- 1935 la race des Sodomites était hardie dans le mal,
perverse dans ses actes; elle agissait sans sagesse
et se perdait pour l'éternité. Jamais ne voulut
- 1938 Lot adopter les coutumes de ce peuple
mais de cette tribu il fuit les moeurs,
bien qu'en ce pays il lui fallût vivre,
- 1941 le crime et le péché, se conduisant avec honnêteté,
vertueux et patient au sein de cette nation,
attentif aux préceptes reçus, tout comme s'il
- 1944 ignorait ce que faisait cette race.
Abraham continua à vivre dans le territoire
des Cananéens; le Roi des anges,
- 1947 Arbitre du genre humain, le tenait sous sa protection,
lui prodiguant les biens, la prospérité de ce monde,
l'amour et la joie : c'est pourquoi chantent ses louanges
- 1950 au loin sous les nues les races des hommes,
les enfants du baptême. Il obéit au Seigneur,
empressé en sa demeure, tant qu'il jouit de sa terre,
- 1953 saint et sage en son coeur. Jamais, faute de protection,
en aucune circonstance ne devra aucun homme
doué de vie trembler et s'alarmer
- 1956 devant la Divinité, s'il sait ensuite et à jamais,

1923 *leoht*, participe passé de *leccan* "irriguer".

1936-7 *dreogan heora selfra // ecne unræd* cf 23-24 *noldan dreogan leng // heora selfra ræd* à propos des anges.

1951 *ful-wona* : mot de sens obscur, cf *fullwian* "baptiser"? De nombreuses émendations ont été proposées, par exemple Bouterwek (1849) *fullwodra*, Holthausen (1914) *foldwonga*.

Gen 14/1-5

þurh gemynda sped mod' and dædum,
 worde and gewitte, wise þance,
 1959 oð his ealdor-gedal oleccan wile.

XXVIII

ÐA ic aldor gefrægn elamitarna,
 frómne folc-togan, fyrd gebeodan,
 1962 órlahomar; him ambrafel
 of sennar side worulde
 fór on fultum. gewiton hie feower þa
 1965 þeod-cyningas þrymme micle
 secan suð ðanon sodoman and gomorran.
 þa wæs guð-hergum be iordane
 1968 wera eðel-land wide geond-sended,
 folde feondum. sceolde forht monig
 blác-hleor ídes bifiende gan
 1971 on fremdes fæðm; feollon wergend
 bryda and beaga, bennum seoce.

p.93 Him þa to/geanes mid guð-þræce
 1974 fife fóran folc-cyningas
 sweotum suðon : woldon sodome burh
 wraðum werian, þa wintra twelf
 1977 norð-monnum áer niede sceoldon
 gombon giendan and gafol sellan,
 oð-þæt þa leode leng ne woldon
 1980 elamitarna aldor swiðan
 folc-gestreonum, ác him from swicon.
 fóron þa tosomne : francan wæron hlude,
 1983 wraðe wæl-herigas; sang se wanna fugel
 under deoreð-scaftum, deawig-feðera,
 hræs on wénan; hæleð ónetton
 1986 on mægen-corðrum, módum þryðge,

1957 MS *mod*, Thorpe (1832) *mode*, Wells (1969) *mod'*.

1964-65 MS *gewitan him feower / þa þeod-cyningas*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

1974 *foran* pour *foron*, prétérit pluriel.

1975 *suðon* pour *suðan*.

1978 *gombon* pour *gomban*, accusatif singulier.

1986 MS *þryðge*, Bosworth-Toller (1898) *þryðge*.

La guerre

par la puissance de ses réflexions, en pensées et en actions,
 en paroles et en esprit, par de sages méditations,
 1959 jusqu'au jour de son trépas se la rendre propice.

XXVIII

J' AI oui dire qu'alors le prince des Elamites,
 hardi chef du peuple, ordonna une expédition,
 1962 Kedor-Laomer; vers lui Amraphel
 de Shinéar à travers le monde
 fit route pour lui porter secours. Alors s'en furent quatre
 1965 rois souverains, avec d'importantes forces,
 en direction du sud, vers Sodome et Gomorrhe.
 Et de troupes guerrières, le long du Jourdain,
 1968 le sol natal des hommes se couvrit à perte de vue,
 la terre, d'adversaires. Terrifiée dut mainte
 femme au front livide s'en aller tremblante
 1971 vers l'étreinte d'un étranger; et tombèrent les défenseurs
 des épouses et des bijoux, frappés de blessures.

Alors à leur rencontre, avec leurs forces armées,
 1974 s'avancèrent cinq rois souverains
 venant du sud avec leurs troupes : la ville de Sodome ils voulaient
 protéger des ennemis, car douze hivers durant
 1977 aux hommes du nord ils s'étaient vus contraints
 de verser un tribut et de payer l'impôt,
 jusqu'au jour où le peuple ne voulut plus
 1980 des Elamites enrichir le prince
 par les trésors de la nation, et se révolta contre lui.
 Ils s'avancèrent donc à leur rencontre : bruyantes étaient les javelines,
 1983 furieuses les colonnes armées; l'oiseau noir chantait
 parmi les hampes des lances, les plumes humides de rosée,
 dans l'espoir de cadavres; les guerriers se hâtaient
 1986 au sein des cohortes, le cœur intrépide,

1983 motif des animaux de carnage.

Gen 14/5-13

- oð-þæt folc-getrume gefaren hæfdon
 sid tosomne suðan and norðan,
 1989 helmum þehte. þær wæs heard plega,
 wæl-gara wrixl, wig-cyrm micel,
 hlud hilde-swég; handum brugdon
 1992 hæleð of scæðum hring-mæled sweord,
 ecgum dihtig : þær wæs eað-fynde
 eorle orleg-ceap, se ðe áer ne wæs
 1995 niðes genihtsum. norð-men wæron
 suð-folcum swice : wúrdon sódomware
 and gomorre goldes bryttan
 1998 æt þæm lind-cróðan leofum bedrorene
 fyrð-gesteallum; gewiton feorh heora
 fram þam folc-styde fléame nergan.
 2001 secgum ofslegene him on swaðe feollon
 æðelinga bearn, ecgum ofþegde
 will-gesiððas. Háefde wig-sigor
 2004 elamitarna ordes wisa,
 weold wæl-stowe; gewát seo wæpna laf
 fæsten secan. fynd gold strudon,
 2007 áhyððan þa mid herge hord-burh wera,
 sodoman and gomorran, þa sæl ageald,
 p.94 mære ceastra; mægð / siðedon,
 2010 fæmnan and wuduwan, freondum beslægene,
 from hleow-stole; hettend læddon
 út mid æhtum abrahames mæg
 2013 of sodoma byrig. we þæt soð magon
 secgan furður, hwelc siððan wearð
 æfter þæm gehnæste here-wulfa sið
 2016 þara þe læddon loth and leoda god,
 suð-monna sinc, sigore gulpon.

XXIX

- H**im þa secg hraðe gewat siðian
 2019 án gara laf, se ða guðe genáes,
 abraham secan; se þæt órleg-weorc

2007 MS *ahudan*, Grimm (1840) *ahyðdon*, Grein-Kohler (*Sprachschatz*, 1912)
ahyðdan pour *ahyðdon*, prétérít pluriel.

2016 Le mot *god* a généralement un sens abstrait, et peut-être faudrait-il lire *gold*.

La guerre

- jusqu'à ce qu'avançant au sein de l'armée des nations ils se fussent
 assemblés du sud et du nord,
 1989 couverts de leurs heaumes. Alors la bataille fit rage,
 le meurtrier échange des lances; la clameur martiale s'éleva,
 puissant fracas guerrier; de leurs mains
 1992 les combattants tiraient du fourreau les glaives ornés d'anneaux,
 au tranchant solide : il fut facile alors
 à un héros de se livrer à l'activité guerrière, s'il n'était pas encore
 1995 saturé de combat. Les hommes du nord se montrèrent
 perfides envers les peuples du sud :
 ainsi se virent les habitants de Sodome
 et de Gomorrhe, les rois prodigues en trésors,
 1998 dans le froissement des boucliers dépouiller de leurs bien-aimés
 compagnons de bataille; ils s'en furent, leur vie
 loin de ce lieu sauvant par la fuite.
 2001 Fauchés par les épées, derrière eux tombaient
 les fils de princes détruits par le tranchant des glaives,
 les compagnons bien-aimés. La victoire revint
 2004 au chef des bataillons élamites,
 il resta maître du champ de bataille; les survivants du combat
 s'en furent vers la place forte. Les ennemis s'emparèrent de l'or
 2007 et pillèrent avec leur armée les riches cités des hommes,
 Sodome et Gomorrhe, lorsque s'offrit l'occasion,
 les villes illustres; les femmes partirent,
 2010 épouses et veuves, privées de leurs compagnons,
 loin de l'abri de leurs foyers; les adversaires emmenèrent
 avec ses trésors le parent d'Abraham
 2013 de la ville de Sodome. En vérité nous pouvons
 raconter encore quel fut par la suite,
 après ce combat, le sort des loups guerriers
 2016 qui emmenèrent Lot et les biens du peuple,
 le trésor des hommes du sud, triomphant de leur victoire.

XXIX

- UN guerrier alors en hâte s'en fut,
 2019 un survivant du combat, qui avait échappé aux coups des lances,
 pour trouver Abraham; l'action militaire

2007 *hord-burh* : forme de singulier, mais le contexte demande un pluriel.

Gen 14/13-14

- þam ebriscan eorle gecyðde,
 2022 forslegen swiðe sodoma folc,
 leoda duguðe, and lothes sið.
 Þa þæt inwit-spell abraham sægde
 2025 freondum sinum : bæd him fultumes
 wáer-fæst hæleð will-geðoftan
 aner and manre, escol þridan;
 2028 cwæð þæt him wære weorce on mode,
 sorga sarost, þæt his suhtriga
 beow-nyd þolode; bæd him þræc-rofe
 2031 þa rincas þæs ræd ahigan
 þæt his hylde-mæg ahred wurde,
 beorn mid bryde. him þa broðor þry
 2034 æt spræce þære spedum miclum
 hældon hyge-sorge heardum wordum,
 ellen-rofe, and abrahame
 2037 treowa sealdon þæt hie his torn mid him
 gewræcon on wraðum, oððe on wæl feollan.
 Þa se halga heht his heorð-werod
 2040 wæpna onfón : he þær wigena fand,
 æsc-berendra, eahta-tyne
 and þreo-hund eac þeoden* holdra
 2043 þara þe he wiste þæt mehte wel æg-hwylc
 on fyrd wegan fealwe linde.
 p.95 Him þa / abraham gewat, and þa eorlas þry
 2046 þe him ær treowe sealdon, mid heora folc-getrume*;
 wolde his mæg huru,
 lóth alynnan of lað-scipe.
 2049 Rincas wæron rofe, randas wægon
 forð frómlice on fold-wege;

2032 La forme syncopée *ahred* est défendue par Hulbert (1938); Bouterwek (1849) lit *ahreded*.

2037-8 MS *þæt his torn / mid him gewræcon on wraðum*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

2038 MS *feallan*, Grein (1865) *feollan* pour *feollon*, prétérit pluriel.

2042 MS *þeon / den holdra*, Grein (1857) *þeoden-holdra*.

2045 Il manque une feuille entre les p. 94 et 95, mais le texte ne présente aucune lacune.

2046 MS *folce getrume*, Dietrich (1856) *folc-getrume* cf 1987.

2047 Le vers est incomplet. Bammesberger (1986) propose de supprimer *his mæg huru*, considéré comme une glose, et de lire *wolde loth alynnan / of laðscipe*.

2049 MS *waron*, Grein (1857) *wæron*.

Campagne d'Abraham

- au prince hébreu il raconta,
 2022 le massacre des gens de Sodome,
 de l'armée du peuple, et le sort de Lot.
 Alors cette nouvelle funeste Abraham communiqua
 2025 à ses amis : leur aide demanda
 l'homme fidèle à ses chers camarades
 Aner et Mambré, le troisième étant Eshkol;
 2028 il dit qu'il ressentait détresse en son cœur,
 poignant chagrin de ce que son neveu
 endurât l'esclavage; il pria les valeureux
 2031 guerriers là-contre de concevoir un plan
 afin que son parent fût secouru,
 l'époux et son épouse. Les trois frères alors
 2034 en cet entretien promptement
 apaisèrent le tourment de son esprit par leurs paroles farouches,
 hommes vaillants, et à Abraham
 2037 donnèrent leur foi que sa colère à ses côtés
 ils assouviraient sur les ennemis ou tomberaient au combat.
 Puis le saint homme commanda à ses hommes liges
 2040 de prendre leurs armes : il trouva là, en soldats,
 guerriers portant la lance de frêne, dix-huit hommes
 et trois cents encore, loyaux vassaux
 2043 dont il savait que chacun était capable,
 en cette expédition, de tenir le jaune bouclier.
 Alors Abraham s'en fut, avec les trois princes
 2046 qui lui avaient donné leur foi, en compagnie de leurs troupes;
 il voulait en vérité son parent,
 Lot arracher à son triste sort.
 2049 Les guerriers étaient braves, l'écu à la main
 ils avançaient hardiment sur les chemins de la terre;

Gen 14/15

hilde-wulfas here-wicum neh
 2052 gefaren hæfdon þa he his frum-garan,
 wís-hydg wer, wordum sægde,
 þáres afera, -- him wæs þearf micel--
 2055 þæt hie on twa healfe
 grimme guð-gemot gystum eowdon,
 heardne hand-plegan; cwæð þæt him se halga,
 2058 éce drihten, eað mihte
 æt þam spere-niðe spede lænan.

Pa ic neðan gefrægn under niht-scuwan
 2061 hæleð to hilde. hlyn wearð on wicum
 scylda and sceafta, sceotendra fyll,
 guð-flana gegrind; gripon únfægre
 2064 under sceat werum sceaþe garas,
 and feonda feorh feollon ðicce
 þær hlihende húðe feredon
 2067 secgas and gesiððas. sigor eft ahwearf
 of norð-monna nið-geteone,
 æsc-tír wera. abraham sealde
 2070 wig to wedde, nalles wunden gold
 for his suhtrigan : sloh and fylde
 feond on fitte; him on fultum grap
 2073 heofon-rices weard. hergas wurdon
 feower on fleame, folc-cyningas,
 leode ræswan. him on laste stod
 2076 hihtlic heorð-werod, and hæleð lagon;
 on swaðe sæton þa þe sodoma
 and gomorra golde berófan,
 2079 bestrudon stíg-witum : him þæt stiðe geald
 fædera lothes. fleonde wæron

2055 MS *he*, Bouterwek (1849) *hie*. Il manque un hémistiche, sans doute l'hémistiche d'avant, qui devait signifier "qu'il jugeait préférable". Si cet hémistiche commençait par *þæt he* et le suivant par *þæt hie* le lapsus du copiste s'explique aisément.

2080 MS *fleonde*, Thorpe (1832) *fleonde wæron*.

Campagne d'Abraham

- ces loups des batailles aux abords des campements
 2052 étaient parvenus, lorsqu'aux chefs
 l'homme au coeur sage déclara,
 le fils de Terah -- grand était leur besoin --
 2055 qu'ils se diviseraient en deux corps
 pour faire connaître aux ennemis la mêlée implacable,
 le cruel jeu de la guerre; il dit qu'au Très-Saint,
 2058 au Seigneur éternel il serait plus facile,
 lorsque s'affronteraient les épieux, de leur accorder le succès.
- J'ai ouï dire qu'alors s'aventurèrent sous le couvert de la nuit
 2061 les hommes vers la bataille. Un tumulte s'éleva dans le camp,
 le choc des écus et des lances, les cris d'agonie des archers,
 le sifflement des flèches guerrières; brutalement mordaient
 2064 sous les vêtements des hommes les lances acérées,
 et les vies des ennemis tombaient dru
 là où exultant avaient transporté le butin
 2067 guerriers et compagnons. La victoire se détourna
 des gens du nord par cet assaut,
 la gloire martiale de ces hommes. Abraham offrit
 2070 la guerre en rançon au lieu d'or travaillé
 pour racheter son neveu : il tua et abattit
 les ennemis dans la mêlée; pour l'aider les saisit
 2073 le Gardien du royaume des cieux. Les armées furent mises
 toutes quatre en déroute, les rois souverains,
 les princes des nations. Ils laissaient derrière eux
 2076 la joyeuse troupe des hommes liges, et les guerriers étendus;
 ils gisaient sur le chemin, ceux qui Sodome
 et Gomorrhe avaient dépouillé de leur or,
 2079 privé de leurs régisseurs : durement le leur fit payer
 l'oncle de Lot. Alors fuyait

2058 L'hémistiche est trop court, et de nombreux éditeurs remplacent *eað* par *eaðe* "facilement", mais le comparatif est nécessaire au sens : il sera plus facile à Dieu de leur donner la victoire s'ils suivent cette tactique.

2072-73 *him on fultum grap* : le *him* est en facteur commun, et dépend à la fois de *on fultum* et de *grap*.

2078 *berofan* : en général interprété comme prétérit du verbe **berebban*. Bammesberger (1973 et 1979) y voit le participe passé de *berofan* "voler". Le contexte demande plutôt un verbe au prétérit.

2079 *stig-wita* est généralement interprété comme "régisseur", cf *stig-weard* qui a donné "steward". *Bestrudon* peut provenir de *bestregdan* "couvrir" ou *bestrudan* "voler"; Bammesberger, choisissant le premier sens et transformant *stig-witum* en *stið-witum*, interprète "ils couvrirent Sodome de terribles tourments".

Gen 14/15-20

- elamitárna aldor-duguðe,
 2082 dóme bedrorene, oð-þæt hie domasco /
 p. 96 únfeor wæron. gewát him abraham ða
 on þa wig-rode wiðer-trod seon
 2085 laðra monna : loth wæs áhreded,
 eorl mid æhtum; idesa hwurfon,
 wif ón willan; wide gesawon
 2088 freora feorh-banan fuglas slitan
 on ecg-wale. abraham ferede
 suð-monna eft sinc and brýða,
 2091 æðelinga bearn, oðle nior*,
 mægeð heora magum. næfre mon ealra
 lifigendra hér lytle werede
 2094 þon wurðlicor wig-sið áteah,
 þara þe wið swa miclum mægne geræsde. / †

(XXX)

- p.97 **Þ**A wæs suð þanon sodoma folce
 2097 guð-spell wegan, hwelc gromra wearð
 feonda from-lad. gewat him frea léoda,
 eorlum bedroren, abraham sécan,
 2100 freonda feasceaft; him ferede mid
 solomia sincs hyrde :
 þæt wæs se mæra melchisedec,
 2103 leoda bisceop. se mid lácum com
 fyrd-rinca fruman fægre grétan,
 abraham árlice, and him on sette
 2106 godes bletsunge, and swa gyddode
 "wæs ðu gewurðod ón wera rime
 for þæs eagum þe ðe æsca tír
 2109 æt guðe forgeaf : þæt is god selfa
 se ðe hettendra herga þrymmas
 on geweald gebreac, and þe wæpnum læt

2091 MS *oð leni / or*, Grein (1857) *oðle* (= *eðle*) *nior*.

2096 MS *folc*, Kock (1919) *folce*.

2097 MS *wegan* pour *wegen*, participe passé.

2107 MS *wær*, Grein (1857) *wes*, Holthausen (1914) *wæs*.

† ill. p. 96 (16 cm) : le messager apportant à Abraham la nouvelle de la bataille.

Après la bataille

- des Elamites l'élite de la noblesse,
 2082 déshonorée, jusqu'à ce que de Damas
 ils se trouvaient tout près. Puis Abraham s'en fut
 sur le chemin de la bataille observer la retraite
 2085 des guerriers ennemis : Lot était délivré,
 le prince et ses richesses; les femmes s'en revenaient,
 épouses soumises; à perte de vue on voyait
 2088 les oiseaux déchiqueter les meurtriers des seigneurs
 au milieu du carnage. Abraham ramena
 des hommes du sud les trésors et les compagnes,
 2091 les enfants des princes près de leur patrie,
 les femmes à leurs familles. Jamais homme, de tous ceux
 qui vivent ici-bas, avec une troupe réduite
 2094 ne s'était plus noblement mis en campagne
 que celui qui à si puissante armée s'attaqua.

(XXX)

- A**LORS fut dans le sud au peuple de Sodome
 2097 apportée la nouvelle de la bataille, et comment les féroces
 ennemis avaient battu en retraite. Le maître du peuple s'en fut
 vers Abraham, lui qui avait perdu ses hommes
 2100 et était sans amis; avec lui voyageait
 de Shalem le gardien du trésor :
 c'était l'illustre Melchisédech,
 2103 l'évêque du peuple. Il vint, avec des offrandes,
 le chef des guerriers saluer amicalement,
 Abraham, avec bienveillance, et il lui donna
 2106 la bénédiction divine, et parla ainsi :
 "Honoré sois-tu entre tous les hommes
 aux yeux de Celui qui la gloire des armes
 2109 t'a accordé au combat : c'est Dieu lui-même
 qui des multitudes de ces armées hostiles
 s'est emparé pour les broyer, et par les armes t'a permis

2101 *solomia*, génitif pluriel, "des habitants de Shalem".

Gen 14/20-23

- 2112 *rand-stræte* forð rúme wyrcan,
 huðe áhreddan and hæleð fyllan :
 on swaðe sæton; ne mehton sið-werod
- 2115 guðe spowan, ác hie god flymde,
 se ðe æt feohtan mid frum-garum
 wið ofer-mægnes egsan sceolde
- 2118 handum sinum, and halegu treow
 seo þu wið rodora weard rihte healdest."
 him þa se beorn bletsunga lean
- 2121 þurh hand ageaf, and þæs here-teames
 ealles teoðan sceat abraham sealde
 godes bisceope. þa spræc guð-cyning,
- 2124 sodoma aldor, secgum befyllend,
 to abrahame -- him wæs ára þearf -- :
 "forgif me mennen minra leoda,
- 2127 þe þu áhreddest herges cræftum
 weru wæl-clommum; hafa þe wunden gold
 þæt áer ágen wæs ussum folce, /
 feoh and frætwa; læt me freo lædan
 eft on eðel æðelinga bearn,
 on wéste wíc, wif and cnihtas,
- 2133 earne wydeowan : eaforan syndon deade,
 folc-gesiðas, nymðe fea áne,
 þe me mid sceoldon mearce healdan."
- 2136 Him þa abraham andswarode
 ædre for eorlum, elne gewurðod,
 dóme and sigore, drihtlice spræc :
- 2139 "Ic þe gehate, hæleða waldend,
 for þam halgan þe heofona is
 and þisse eorðan agend-frea,
- 2142 wordum minum : nis woruld-feoh
 þe ic me ágan wille,
 sceat ne scilling þæs ic on sceotendum,
- 2145 þeoden máera, þines ahredde,
 æðelinga helm, þy láes þu eft cweðe
 þæt ic wurde will-gestealdum

2112 MS *ranc-stræte*; Dietrich (1856) repris par Rosier (1965-6) *rand-stræte* "chemin à travers les boucliers ennemis".

2141 MS *þisse eorðan*, Grein (1857) and *þisse eorðan*.

2143 Il manque un hémistiche. Holthausen (1914) complète par *ænig on eorðan*.

2147 MS *will-gesteallum*, Dietrich (1856) *will-gestealdum*.

Melchisedech - le roi de Sodome

- 2112 de te frayer un large passage au sein de la mêlée,
de reprendre le butin et d'abattre les guerriers :
ils gisaient sur le chemin; les armées des envahisseurs n'ont pu
2115 connaître le succès en cette rencontre; Dieu les a mises en fuite,
lui qui dans la bataille, aux côtés des princes,
contre les forces supérieures t'a protégé de la crainte
2118 par ses mains, lui et la sainte foi
qu'avec le Gardien des cieux tu observes fidèlement."
Alors le héros le salaire de sa bénédiction
2121 lui donna de sa main, et de tout le butin
la dixième partie Abraham offrit
à l'évêque de Dieu. Puis s'adressa le roi guerrier,
2124 le prince de Sodome dépouillé de ses soldats,
à Abraham -- il était pauvre en honneur :
"Donne-moi les servantes de mes sujets
2127 que tu as délivrées par la force des armes
du joug fatal de ces hommes; prends pour toi l'or travaillé
qui fut celui de notre peuple,
2130 les richesses et les trésors; laisse-moi ramener libres
dans leur patrie les enfants des princes,
dans la ville déserte les femmes et les jeunes garçons,
2133 les malheureuses veuves : leurs fils sont morts,
la noblesse du pays; seuls quelques-uns demeurent
de ceux qui devaient avec moi défendre nos frontières."
2136 Alors Abraham lui répondit
promptement devant les seigneurs, auréolé de vaillance,
d'honneur et de victoire il dit avec noblesse :
2139 "Je te fais serment, souverain des guerriers,
devant le Très-Saint qui les cieux
et cette terre possède et gouverne,
2142 par mes paroles, qu'il n'y a pas de biens terrestres
que je veuille posséder,
ni trésor ni shilling de ce qu'aux archers,
2145 illustre suzerain, j'ai repris qui était tien,
ô protecteur des princes, de peur que tu ne dises ensuite
que c'est grâce à tes richesses précieuses

2117 *sceolde*, prétérit de *scioldan* "protéger".

2116-18 Le verbe *sceolde* a deux sujets, "Dieu" et "la foi".

- 2148 eadig ón eorðan, áer-gestreonum
sodoma rices; ác þu most heonon
huðe lædan þe ic þe æt hilde geslôh,
2151 ealle buton dáele þissa driht-wera,
aneres and mamres and escoles :
nelle ic þa rincas rihte benáeman,
2154 ác hie me full-eodon æt æsc-þræce,
fuhton þe æfter frofre. gewit þu ferian nú
hám hyrsted gold and heals-mægeð,
2157 leoda idesa; þu þe laðra ne þearft
hæleða hild-þræce hwile onsittan,
norð-manna wíg : éacne fuglas
2160 under beorh-hleoþum blodig sittað,
þeod-herga wæle þicce gefylled."
gewát him þa se healdend hám siðian
2163 mid þy here-teame þe him se halga forgeaf,
ebréa leod árna gemyndig.

- þa gén abrahame eowde selfa
2166 heofona heah-cyning halige spræce;
trymede til-modigne, and him tó reordode : / †
p. 99 "Meda syndon micla þina.
ne læt þu þe þin mod asealcan,
2169 wær-fæst willan mines : ne þearft þu þe wiht ondrædan,
þenden þu mine lare læstest, ac ic þe lifigende her
wið weana gehwam wreo and scylde
2172 folmum minum : ne þearft þu forht wesian".

(XXXI)

- A**Braham þa andswarode
dáed-róf drihtne sinum; frægn hine dæg-rime frod :
2175 "hwæt gifest þu me, gasta waldend,
fremena* to frofre, nú ic þus feasceaft eom?
ne þearf ic yrfe-stol eaforan bytlian

2149 MS *rice*, Thorpe (1832) *rices*.

2159 MS *eacne fuglas*, Grein (1857) *ac nefuglas* "oiseaux de carnage", mot non attesté par ailleurs, mais qui fournit une allitération au vers.

2161 MS *wæle*, Cosijn (1894) *wæle*.

2176 MS *freo-manna*, Sisam (1946) *fremena*.

† p. 99 : 13 lignes blanches.

Discours au roi de Sodome - apparition de Dieu à Abraham

- 2148 que j'ai acquis la fortune en ce monde, grâce aux trésors séculaires
du royaume de Sodome; et tu peux loin d'ici
emporter le butin que j'ai conquis pour toi au combat,
2151 tout entier, excepté la part de ces chefs,
d'Aner, de Mambré et d'Eshkol :
ces hommes je ne veux pas déposséder de leur droit,
2154 car ils m'ont assisté lorsqu'ont parlé les lances,
et ont combattu pour te venir en aide. Emporte maintenant
chez toi l'or travaillé et les femmes bien-aimées,
2157 les épouses de tes hommes; tu n'auras plus de ces hostiles
guerriers à craindre le conflit de quelque temps,
la guerre avec les hommes du nord : les oiseaux repus
2160 sur les pentes des montagnes se tiennent, couverts de sang,
des cadavres de l'immense armée gorgés à éclater."
Alors le chef s'en retourna chez lui
2163 avec les dépouilles que lui avait abandonnées le saint homme,
le prince des Hébreux soucieux d'honneur.

- Une nouvelle fois à Abraham se montra en personne
2166 le suprême Roi des cieux en un saint entretien,
encouragea l'homme vertueux et s'adressa à lui :
"Grandes seront tes récompenses. Ne laisse pas ton coeur se relâcher,
2169 fidèle à ma volonté : tu n'auras à redouter aucune chose,
tant que tu suivras mes commandements,
car aussi longtemps que tu vivras ici-bas
contre tout chagrin je te garantirai et te préserverai
2172 de mes mains : tu n'auras nul sujet de crainte."

XXXI

Abraham alors répondit,

le héros valeureux, à son seigneur;

le vieillard chargé de jours lui demanda :

- 2175 "A quoi bon me donner, ô Souverain des âmes,
bienfaits et assistance, quand je suis si démuné?
Je n'ai pas à bâtir un siège héréditaire pour quelque enfant

2148 Stanley (1986) voit dans le mot *streonan* des implications sexuelles (moeurs des Sodomites), qu'il n'a cependant pas dans les autres contextes.

Gen 15/2-18

- 2178 ænegum minra, ác me æfter sculon
mine woruld-magas welan bryttian.
Ne sealdest þu me sunu : fór-ðon mec sorg dreceð
- p.100 2181 on sefan swiðe. ic sylf ne mæg /
ráed áhycgan. gæð gerefa mín
fægen freo-bearnum, fæste mynteð
- 2184 in-geþancum þæt me æfter sie
eaforan síne yrfe-weardas :
geseoð þæt me of brýde bearn ne wócon."
- 2187 Him þa ædre god andswarode
"Næfre geréfan rædað þine
eaforan yrfe, ác þin agen bearn
- 2190 frætwa healdeð þonne þin flæsc ligeð.
sceawa heofon, hyrste gerim,
rodores tungel þa nu rume heora
- 2193 wuldor-fæstne wlite wide dælað
ofer brad brymu beorhte scinan :
swilc bið mæg-burge menigo þinre
- 2196 folc-bearnum frome. ne læt þu þin ferhð wesan
sorgum *asæled* : gien þe sunu weorðeð,
bearn of bryde þurh gebyrd cumen,
- 2199 se ðe æfter bið yrfes hýrde,
gode máere; ne geomra þu.
Ic eom se waldend se þe for wintra fela
- 2202 of caldea ceastre álædde
feowera sumne, gehét þe folc-stede
wide to gewealde. ic þe wáere nú,
- 2205 mago ebréa, míne selle,
þæt sceal from-cynne folde þine,
sid-land manig, geseted wurðan :
- 2208 eorðan sceatas oð eufraten
and from égypta eðel-mearce,
swa mid niðas twa nílus sceadeð
- 2211 and eft wendeð sác, wide ríce :
eall þæt sculon agan eaforan þine,
þeod-landa gehwilc swa þa þreo wæter

2189 MS *eafora*, Thorpe (1832) *eaforan*.

2195 MS *mæg-burh*, Grein (1857) *mæg-burge* (génitif).

2197 MS *æsæled*, Junius (1655) *asæled*.

2210-1 Grein (1857) lit *swa* au lieu de *twa*, et Thorpe (1832) *wendel-sæ* pour *wendeð sæ*. Nous conservons la leçon du MS en suivant l'interprétation de Doane (1978).

Promesse de descendance

- 2178 qui soit mien, car ce seront après moi
mes camarades en ce monde qui dispenseront les richesses.
Tu ne m'as pas donné de fils : c'est pourquoi le chagrin afflige
- 2181 profondément mon âme. Je ne peux moi-même
former de dessein. Mon régisseur
exulte d'avoir des fils, fermement convaincu
- 2184 en son coeur qu'après moi ce seront
ses enfants qui garderont l'héritage :
il voit que de ma femme ne naît pas de lignée."
- 2187 Alors promptement Dieu lui répondit :
"Jamais du régisseur ne disposera de ton
héritage le fils : c'est ton propre enfant
- 2190 qui jouira des trésors lorsque ta chair reposera.
Regarde le ciel, comptes-en les ornements,
les étoiles du firmament qui au loin maintenant
- 2193 leur glorieuse splendeur répandent à perte de vue
au-dessus du vaste océan, scintillant avec éclat :
telle sera de ta race la multitude,
- 2196 puissante en fils des tribus. Ne laisse pas ton âme
enchaîner par le chagrin : un fils te sera donné encore,
un enfant de ta femme verra le jour,
- 2199 qui sera après toi gardien de l'héritage,
illustre par ses vertus; ne t'afflige pas.
Je suis le Souverain qui, voici bien des hivers,
- 2202 des Chaldéens t'a fait quitter la ville
avec trois compagnons, t'a promis qu'un domaine
immense serait tien. Voici que ma foi,
- 2205 ô prince des Hébreux, je te donne
que par ta postérité la terre,
mainte vaste contrée sera peuplée :
- 2208 les régions de ce monde qui s'étendent jusqu'à l'Euphrate
à partir de la frontière d'Egypte,
là où deux peuples le Nil divise
- 2211 et où la mer ensuite décrit une courbe, un vaste royaume :
tout cela posséderont tes descendants,
toutes les provinces où les trois eaux

2214 steape stán-byrig streamum bewindað,
famige flodas, folc-mægða byht."

Pa wæs sarran sár on móde

2217 þæt him abrahame ænig ne wearð
þurh gebedscipe beam gemáene
p. 101 freolic to frofre; / ongan þa ferhð-*†*cearig

2220 to were sinum wordum mæðlan :
"Me þæs forwyrnde waldend heofona
þæt ic mæg-burge moste þinre

2223 rim miclian roderum under
eaforum þinum; nú ic eom ór-wena
þæt únc se oeðyl-stæf æfre weorðe
2226 gifeðe áet-gædere : ic eom geomor-frod,
drihten mín. do swa ic þe bidde :

Hér is fæmne, freolecu mæg,
2229 ides egyptisc án ón gewealde :
hat þe þa recene reste gestigan,
and áfanda hwæðer frea wille

2232 ænigne þe yrfe-wearda
on woruld láetan þurh þæt wif cuman."

Pa se eadega wer idese larum
2235 geðafode : heht him þeow-mennen
on bedd gán bryde larum.
hire mod astah þa heo wæs mago-timbre

2238 be abrahame eacen worden : /
p. 102 óngan æf-þancum agend-frean
hals-fæst herian, hige-þryðe wæg; *‡*

2241 wæs lað-wendo, lustum ne wolde
þeowdom þolian, . ac heo þriste ongan
wið sarran swiðe winnan.

2244 þa ic þæt wif gefrægn wordum cyðan
hire man-drihtne módes sorge;
sár-ferhð sægde and swiðe cwæð :

2247 "ne fremest þu gerysnu and riht wið me :
þafodest þu gena þæt me þeow-mennen,

2225 MS *seo eðyl-stæf*, Bouterwek (1849) *se oeðyl-stæf*.

2231 MS *and afanda hwæðer frea / wille ænigne þe*. Nous suivons le découpage de Krapp (1931).

† p. 101 : 13 lignes blanches.

‡ p. 102 : 13 lignes blanches.

Agar et Sara

2214 encerclent de leurs courants les hautes villes de pierre,
de leurs flots écumants les demeures des tribus humaines."

Alors de Sara le cœur se serra
2217 parce qu'Abraham et elle n'avaient pas
par leur mariage eu ensemble d'enfants
pour les réconforter; elle commença donc, troublée en son âme,
2220 à son mari à parler en ces termes :
"Voici que n'a pas voulu le Souverain des cieux
que de ta race je puisse
2223 augmenter le chiffre sous les cieux
en te donnant des fils; maintenant je n'ai plus espoir
que la fondation d'une famille jamais nous soit
2226 accordée à tous deux : je suis accablée par les ans,
ô mon seigneur. Fais ce que je te demande :
voici une femme, une noble fille,
2229 une Egyptienne que je te donne :
fais-la promptement monter dans ton lit,
pour éprouver si le Maître voudra
2232 pour toi quelque héritier
laisser venir au monde grâce à cette femme."

Et l'homme béni de Dieu aux conseils de sa femme
2235 consentit : il ordonna à la servante
de venir dans son lit, suivant les conseils de son épouse.
Son orgueil s'exalta lorsque d'un rejeton
2238 d'Abraham elle se vit enceinte :
elle commença par ses insultes sa maîtresse
à mépriser, le cou raide, se conduisit avec insolence,
2241 se montra hostile, ne voulut plus de bon cœur
souffrir la servitude, mais impudente elle commença
contre Sara à lutter hardiment.
2244 J'ai ouï dire qu'alors l'épouse par ses paroles révéla
à son seigneur le chagrin de son âme;
elle dit, le cœur serré, et préféra avec force
2247 "Tu n'agis pas de manière séante et juste envers moi :
tu as jusqu'ici consenti à ce que la servante

2216 paronomase associant Sara et *sar* "affligé".

2240 *herian* "humilier" (Dietrich 1856), et non "louer" comme au vers 2.

2240 *hals-fæst* "arrogante, le cou raide" ou "esclave, enchaînée par le cou":

- siððan agar ðe idese laste
 2250 bedd-reste gestah, swa ic béna wáes --
 drehta dogora gehwam dædum and wordum
 unárlice. þæt agan sceal
 2253 gif ic mót for þe mine wealdan,
 abraham leofa. þæs sie æl-mihtig
 drihten dema mid unc twih!"
 2256 hire þa ædre andswarode
 wis-hidig wér wordum sinum :
 ne forlæte ic þe þen/den wit lifiað bú
 2259 árma lease, ác þu þín agen most
 mennen áteon swa þin mód freoð." †

(XXXII)

- Þ**A wearð únbliðe abrahames cwen,
 2262 hire worc-þeowe wrað on móde,
 heard and hreðe; hige-teonan spræc
 fræcne on fæmnan. heo þa fleon gewat
 2265 þrea and þeow-dóm; þolian né wolde
 yfel and ondlean þæs ðe áer dyde
 to sarran, ac heo on sið gewat
 2268 westen secan. þær hie wuldres þegn,
 éngel drihtnes án gemitte
 geomor-móde; se hie georne frægn :
 2271 "hwider fundast þu, feascraft ides,
 siðas dreogan? þec sarra ah."
 heo him ædre andswarode :
 2274 "Ic fleah wean, wana wilna gehwilces,
 hlæfdigan hete, hean of wicum,
 p. 104 tregan and teonan; nu sceal tearig-/hleor
 2277 on wéstenne witodes bídan
 hwonne of heortan hunger oððe wulf
 sawle and sorgde."

2251 *drehta* pour *drehte*, optatif singulier. - MS *geham*, Thorpe (1832) *gehwam*.

2255 MS *drihten*, Thorpe (1832) *drihtna drihten*, Doane (1978) *duguða drihten*.

Nous suivons le découpage du MS, qui place *dema* dans l'hémistiche d'avant.

2279 *abregde* pour *abregden*, optatif pluriel.

† p. 103 : 13 lignes blanches.

Fuite d'Agar

- depuis qu'Agar à la manière d'une épouse
 2250 est montée dans ton lit, comme je te l'avais demandé, --
 journallement m'affligeât en actions et en paroles
 de manière honteuse. J'en serai la maîtresse,
 2253 si tu me permets de dominer ce qui m'appartient,
 cher Abraham. Que le tout-puissant
 Seigneur soit juge entre nous deux!"
 2256 Alors promptement lui répondit
 l'homme au coeur sage par ces paroles :
 "Je ne t'abandonnerai pas, tant que nous vivrons tous deux,
 2259 au déshonneur; tu peux ta propre
 esclave traiter selon le désir de ton coeur.

XXXII

- A**LORS s'irrita l'épouse d'Abraham
 2262 contre son esclave, furieuse en son coeur,
 rigoureuse et cruelle; de paroles blessantes
 elle accabla cette femme. Celle-ci alors partit, fuyant
 2265 souffrance et esclavage; elle se refusa à subir
 le malheur et le châtement de ce qu'elle avait fait
 à Sara, mais elle s'éloigna
 2268 en direction du désert. C'est là qu'un chevalier de gloire,
 un ange du Seigneur la rencontra
 affligée en son coeur; il l'interrogea vivement :
 2271 "Où cherches-tu, fille sans ressources,
 à diriger tes pas? Tu appartiens à Sara."
 Promptement elle lui répondit :
 2274 "J'ai fui la détresse, démunie de tous biens,
 la haine de ma maîtresse, misérable, loin de la maison,
 le chagrin et l'injure; maintenant il me faut, les joues baignées de larmes,
 2277 attendre en ce désert le sort qui sera mien,
 lorsque de mon coeur la faim ou le loup
 le souffle et la souffrance arrachera d'un coup."

2252 *agan* "posséder" ("je la posséderai"? "elle aura cela, ce châtement" (Dietrich 1856)?), est changé par Thorpe (1832) en *agar*, ce qui obligerait à ajouter un verbe.

2255 Bliss ("Single half-lines in Old English poetry", *Notes and Queries*, 18, 1971, 442-49) fait de ce vers un seul hémistiche.

Gen 16/9-16 & 17/1-11

- 2280 Hire þa se engel andswarode :
 "ne ceara þu feor héonon fléame dáelan
 somwist incre, ac þu séce eft,
 2283 eara þe ára, eað-mod ongin
 dreogan æfter dugeðum, wes drihten-hold.
 þu scealt, ágar, abrahame sunu
 2286 on woruld bringan. Ic þe wordum nú
 mínum secge þæt se mago-rínc sceal
 mid yldum wesan ismahel haten.
 2289 se bið únhyre, órlæg-gifre,
 wiðer-breca wera cneorissum,
 mágum sínum; hine monige ón
 2292 wraðe winnað mid wæpen-þræce.
 of þam frum-garan folc awæcniað,
 þeod únmete. gewit þu þinne eft
 2295 waldend sécan, wuna þæm þe ágon."
 Heo þa ædre gewat engles larum
 hire hlafordum, swa se halga bebead,
 2298 godes áerend-gast, gleawan spræce. / †
 p. 105 þa wearð abrahame ismaél geboren,
 elne þa he on worulde wintra hæfde
 2301 syx and hund-eahtatig. sunu wéox and ðáh,
 swa se engel áer þurh his agen word,
 ‡
 fæle freoðo-scealc, fæmnan sægde. /
- p. 106 þa se þeoden ymb preotyne géar,
 éce drihten, wið abrahame spræc :
 "leofa, swa ic þe lære læst uncre wel
 2307 treow-rædenne. ic þe on tída gehwone
 duguðum stepe; wes þu dáedum fróm
 willan mínes : ic þa wære forð
 2310 soðe gelæste þe ic þe sealde geo,
 frofre to wedde þæs þin ferhð beméarn.
 þu scealt halgian hired þinne :
 2313 sete sigores tacn soð ón gehwilcne
 wæpned-cynnes, gif þu wille on me

2293 MS *frumgarum*, Grein (1865) *frumgaran*.

2306 *leofa* glósé *byfa* dans la marge de gauche.

† p. 104 : 12 lignes blanches. -- p. 105 : 11 lignes blanches.

‡ p. 105 : 11 lignes blanches.

Naissance d'Ismaël - la circoncision

- 2280 L'ange alors lui répondit :
 "Ne tente pas par une fuite lointaine
 de te séparer d'elle mais retourne t'en,
 2283 mérite des honneurs, humblement essaie
 de gagner des faveurs, sois fidèle à ta maîtresse.
 Tu vas, Agar, pour Abraham un fils
 2286 mettre au monde. Par mes paroles
 je t'annonce maintenant que ce prince sera
 parmi les mortels connu sous le nom d'Ismaël.
 2289 Il sera brutal, avide de batailles,
 adversaire des races des hommes,
 de ses proches; contre lui maints guerriers
 2292 lutteront violemment par la force des armes.
 De ce patriarche naîtra un peuple,
 une nation immense. Retourne vers ta
 2295 maîtresse, vis chez qui te possède."
 Elle s'en retourna donc promptement, suivant le conseil de l'ange,
 chez ses maîtres, comme le lui avait ordonné le très saint,
 2298 le héraut de Dieu par son sage discours.
 Puis naquit Ismaël, fils d'Abraham,
 comme celui-ci était ici-bas âgé d'exactlyment
 2301 quatre-vingt six hivers. Ce fils grandit et prospéra
 comme l'ange par ses propres paroles,
 fidèle ministre de paix, l'avait annoncé à la femme.
- 2304 Alors le Suzerain après treize années,
 le Seigneur éternel, s'adressa à Abraham :
 "Cher Abraham, comme je te l'indique, respecte fidèlement notre
 2307 alliance. A tout instant
 je t'honorerai de mes bienfaits; toi, sois fort en actions
 suivant ma volonté : alors la promesse
 2310 véridique j'accomplirai que je t'ai faite autrefois,
 gage de consolation pour l'affliction de ton coeur.
 Il te faut sanctifier ta famille :
 2313 impose le signe de victoire véritable sur chacun
 de sexe masculin, si tu veux en moi

2280 *secan* est employé absolument, comme au vers 1448.

2281-82 mot à mot "ne tente pas loin d'ici par la fuite de diviser votre vie commune".

- hlaford habban oððe holdne freond
 2316 þinum from-cynne; ic þæs folces beo
 hyrde and healdend, gif ge hyrað me
 breost-gehygdum, and bebodu willað
 2319 mín fullian. sceal monna gehwilec
 þære cneorisse cildisc wesan
 wæpned-cynnes, þæs þe on woruld cymð,
 2322 ymb seofon niht sigores tacute
 geágnod me, oððe of eorðan
 þurh feondscipe féor ádáeled,
 2325 ádrifen from duguðum. doð swa ic hate.
 Ic eow treowige, gif ge þæt tacen gegap
 soð-geleafan. þu scealt sunu agan,
 2328 bearn be bryde þinre, þone sculon burh-sittende
 ealle isáac hatan. ne þearf þe þæs eforan sceomigan,
 ác ic þam mago-rince mine sylle
 2331 god-cunde gife gastes mihtum,
 freond-spel fremum : he onfon sceal
 blisse minre and bletsunge,
 2334 lufan and lisse. of þam leod-fruman
 brad folc cumað, brego-wearda fela
 rófe arisað, rices hyrdas,
 2337 woruld-cyningas wide mære."/ †

(XXXIII)

- p. 107 **A**Braham ða ofestum legde
 hleor on eorðan and mid hucse bewand
 2340 þa hleoðor-cwydas on hige sinum
 mód-geðance : he þæs mæl-dæges
 self ne wende þæt him sarra,
 2343 bryd blonden-feax, bringan meahte
 on woruld sunu; wiste gearwe
 þæt þæt wif huru wintra hæfde
 2346 efne hund-teontig geteled rimes.
 he þa metode oncwæð, misserum fród :
 "lifge ismæl larum swilce,

2347 MS *missarum*, défendu par Doane (1978); Sisam (1946) *misserum*.

† p. 106 : 10 lignes blanches.

Promesse de descendance

- un maître posséder, un ami bienveillant
 2316 envers ta race; je serai de ce peuple
 gardien et protecteur, si vous m'obéissez
 du fond du cœur et mes commandements voulez
 2319 exécuter. Il faut que chaque homme
 de cette lignée soit tout enfant,
 chacun de sexe masculin venant au monde,
 2322 après sept nuits par le signe de victoire
 consacré à mon service, ou de la terre
 par mon inimitié chassé au loin,
 2325 écarté de la prospérité. Faites ce que je vous commande.
 Je vous serai fidèle si vous respectez ce signe
 d'une foi véritable. Il te naîtra un fils,
 2328 un enfant de ta femme, que les habitants des villes
 nommeront tous Isaac. Tu n'auras pas à avoir honte de cet héritier,
 car ce jeune homme je doterai d'un
 2331 don divin par la puissance de l'esprit,
 d'une foule d'amis grâce à mes bienfaits : il recevra
 par ma faveur et ma bénédiction
 2334 amour et joie. De ce patriarche
 naîtra un grand peuple, maints gardiens de l'empire
 vaillants en sortiront, protecteurs du royaume,
 2337 souverains de ce monde de grand renom."

XXXIII

- A**braham alors en hâte se prosterna
 la face contre terre, retournant avec dérision
 2340 ces révélations dans son esprit
 par la pensée : en ce jour futur
 il n'avait guère foi où Sara,
 2343 son épouse aux cheveux gris, devait mettre
 au monde un fils; il savait bien
 que sa femme en vérité était âgée
 2346 de cent hivers exactement comptés.
 Alors répondit au Seigneur le vieillard chargé de saisons :
 "Qu'Ismaël vive suivant tes lois,

- 2349 þeoden, þinum, and þe on þanc wege
heard-rædne hyge, heortan strange
to dreoganne dæges and nihtes,
- 2352 wordum and dædum, willan þinne."
Him þa fægere frea æl-mihtig,
éce drihten, andswarode :
- 2355 "Þe sceal wintrum frod on woruld bringan
sarra sunu, soð forð gán
wyrð æfter þissum word-gemearcum.
- 2358 Íc ismæl estum wille
bletsian nú, swa þu bena eart,
þinum frum-bearne, þæt feorh-daga
- 2361 on woruld-ríce worn gebíde,
tanum tudre : þu þæs tíða beo.
Hwæðre ic isace, eaforan þinum,
- 2364 geongum bearne þam þe gen nis
on woruld cumen, willa spedum
dugeða gehwilcre on dagum wille
- 2367 swiðor stépan, and him soðe to
modes wære mine geláetan,
halige hige-treawa, and him hold wesan."
- 2370 Abraham fremede swa him se eca bebed,
sette friðo-tacen, be frean háese,
on his selfes sunu; heht þæt segn wegan
- 2373 heah gehwílcne þe his hina wæs
wæpned-cynnes, wære gemyndig,
gleaw on móde. Ða him god sealde
- p. 108 soðe treowa, and þa / seolf onfeng
torhtum tæne. á his tír metod,
dóm-fæst cyning, dugeðum iecte
- 2379 on woruld-ríce; he him þæs worhte to
siððan he on fáere furðum meahthe
his waldendes willan fremman. / †

lacune : Gen 18/1-10

2349 MS *þanc*. La leçon du MS attribue à *wegan* deux compléments, *þanc* ("grâce"?) et *heortan*, l'un avant le verbe et l'autre après, non coordonnés et se rapportant à des notions tout à fait différentes. Nous proposons de lire *on þanc* "de manière satisfaisante", cf 1506, 2444, 2775.

2372 MS *wesan*, Dietrich (1856) *wegan*.

† p. 108 : 22 lignes blanches.

Circoncision

- 2349 ô Suzerain, et trouve grâce à tes yeux
par un esprit résolu et un coeur fort
pour accomplir jour et nuit
- 2352 en paroles et en actions ta volonté."
Avec bienveillance alors le Maître tout-puissant,
le Seigneur éternel lui répondit :
- 2355 "Pour toi, vieillard chargé d'hivers, donnera le jour
Sara à un fils, et s'accomplira véritable
l'événement, suivant les termes de cette promesse.
- 2358 Ismaël je consens volontiers
à bénir maintenant, comme tu me l'as demandé,
ton premier-né, et que de longs jours
- 2361 dans le royaume de ce monde dure sa vie,
que sa descendance prolifère : cette requête t'est accordée.
C'est cependant Isaac, ton héritier,
- 2364 le jeune garçon qui n'a pas encore
vu le jour, qu'en comblant ses vœux
par des bienfaits de toutes sortes aux jours de sa vie je veux
- 2367 principalement honorer, et véritablement
mon alliance spirituelle lui accorder,
le saint pacte selon l'esprit, et lui être fidèle."
- 2370 Abraham agit comme l'Eternel lui avait ordonné,
il imposa le signe de paix, suivant l'ordre du Maître,
sur son propre fils; il commanda que portât cette marque
- 2373 sublime quiconque en sa maison était
de sexe masculin, attentif à la promesse,
homme au coeur sage. Alors Dieu lui donna
- 2376 sa foi sincère; puis lui-même il reçut
le glorieux symbole. A jamais sa gloire le Maître,
le Roi de justice accrut par ses faveurs
- 2379 dans le royaume de ce monde; il agissait ainsi envers lui
depuis qu'en ses voyages pour la première fois il avait pu
de son Souverain accomplir la volonté.

2380 *on fære* : "dans la crainte" ou "en voyage".

Gen 18/12-21

- p. 109 Þa þæt wif ahloh wereda drihtnes
 nalles glædlice, ac heo gearum fród
 þone hleoðor-cwyde husce belegde
 2385 on sefan swiðe : soð ne gelyfde,
 þæt þære spræce spéd folgode.
 þa þæt gehyrde heofona waldend,
 2388 þæt on bure ahóf bryd abrahames
 hiht-leasne hleahtor. þá cwæð halig gód :
 "ne wile sarra* soð gelyfan
 2391 wórdum mínum; sceal seo wyrd swa þeah
 fórd steallian, swa ic þe æt frymðe gehet.
 soð ic þe secge : on þas sylfan tíð
 2394 of idese bið eafora wæcned,
 þonne ic þas ilcan oðre siðe
 wíc gesece, þe beoð word-gehát
 2397 mín gelæsted : þu on magan wlitest,
 þin agen bearn, abraham leofa".

XXXIV

- G**Ewiton him þa áedre ellor-fúse
 2400 æfter þære spræce spédum feran
 of þam hleoðor-stede halige gástas,
 lastas legdon -- him wæs lothes mæg
 2403 sylfa on gesiððe -- oð-þæt hie on sodoman
 weall-steape burg wlitan meahton :
 gesawon ofer since salo hlifian,
 2406 reced ofer readum golde. ongan þa rodera waldend
 ár-fæst wið abraham spreca, sægde him únlytel spell :
 "íc on þisse byrig bearhtm gehýre,
 2409 synnigra cyrm swiðe hludne,
 ealo-galra gylp, yfele spræce
 werod under weallum habban : for-þon wær-logona sint
 2412 folce firena hefige. ic wille fandigan nú,
 mago ebréa, hwæt þa men dón :
 gif hie swa swiðe synna fremmað

2390 MS *sarran*, Dietrich (1856) *sarra*.

2396 MS *worn-gehat*, Bouterwek (1849) *word-gehat*.

2402 MS *leohes*, Grein (1865) *lothes*.

2412 MS *folce*, défendu par Doane (1978). Grein (1857) *folces*.

Rire de Sara - annonce de la destruction de Sodome

- 2382 Alors la femme se rit du Seigneur des armées,
 non pas joyeusement mais, chargée d'années,
 la révélation elle couvrit de dérision
- 2385 en son esprit grandement : elle ne crut pas la vérité,
 que ces paroles seraient suivies d'effet.
 Et cela fut entendu par le Souverain des cieux,
- 2388 que dans sa chambre faisait retentir l'épouse d'Abraham
 un rire sans joie. Le Dieu saint dit alors :
 "Sara se refuse à croire la vérité
- 2391 révélée par mes paroles; l'événement doit néanmoins
 s'accomplir, comme je te l'ai tout d'abord promis.
 Je te le dis en vérité : en cette même saison
- 2394 de ta femme naîtra un héritier,
 lorsqu'en ce même endroit une nouvelle fois
 je reviendrai, mes promesses
- 2397 s'accompliront : tu contempleras ton fils,
 ton propre enfant, cher Abraham. "

XXXIII

- A**LORS s'en furent promptement, impatients,
 2400 l'entretien terminé, quittèrent en hâte
 le lieu de la révélation les saints esprits,
 s'éloignant -- le parent de Lot
- 2403 les accompagnait -- jusqu'à ce que de Sodome
 la ville aux hautes murailles s'offrit à leurs yeux :
 ils voyaient au-dessus du trésor s'élever les manoirs,
- 2406 les demeures abritant l'or rutilant. Alors le Souverain des cieux
 bienveillant s'adressa à Abraham et lui annonça une grave nouvelle :
 "J'entends dans cette ville une rumeur,
- 2409 des pécheurs la clameur fort bruyante,
 les vantardises des buveurs de bière, les mauvaises paroles
 que profèrent les hommes dans l'enceinte des murs : c'est pourquoi des infidèles
- 2412 les crimes pèsent sur ce peuple. Je veux maintenant découvrir,
 ô fils des Hébreux, comment se comportent ces gens :
 si autant de péchés ils commettent

Gen 18/21 & 19/1-2

- 2415 þeawum and geþancum swa hie on þweorth sprecað
 facen and inwit. þæt sceal wrecan
 p.110 swefyl / and sweart lig sare and grimme,
 2418 hat and hæste hæðnum folce." / †

lacune : Gen 18/22-33

XXXV

- p.111 **W**Eras basnedon wite-laces,
 wean under weallum -- and heora wif somed,--
 2421 duguðum wlanca : drihtne guldon
 gód mid gnyme, oð-þæt gasta helm,
 lifes leoht-fruma, leng ne wolde
 2424 torn þrowigean, ác him tó sende
 stið-mód cyning strange twegen
 áras sine. Þa on áefen-tíd
 2427 siðe gesohton sodoma ceastre.
 Hie þa æt burh-geate beorn gemitton
 sylfne sittan, sunu árones,
 2430 þæt þam gleawan were geonge þuhton
 men for his éagum. arás þa metodes þeow
 gastum togéanes, grétan eode
 2433 cuman cuðlice -- cynna gemunde,
 riht and gerisno -- and þam rincum bead
 niht-feormunge. him þa nergendes
 2436 æðele ærendrecan andswarodon :
 "hafa ára þanc para þe þu únc bude.
 wit be þisse stræte stille þencað
 2439 sæles bídan, siððan sunne eft
 forð tó morgen metod úp forlæt." / ‡

2416 L'allitération manque. Cosijn (1894) propose *þæt sceal fyr wrecan*.

2419 MS *wite-loccas*, Dietrich (1856) *wite-laces* cf 2556. Doane (1978) défend le mot *loccas* dans le sens de "flammas", cf *Exode* 120.

2418 MS *hat* + une lettre effacée, Junius (1655) *hate*, autres éditeurs *hat*.

2436 MS *ærendran*, défendu par Doane (1978); Dietrich (1856) *ærendrecan*.

† p. 110 : 24 lignes blanches.

‡ p. 111 : 11 lignes blanches.

Arrivée des anges à Sodome

- 2415 dans leurs moeurs et leurs pensées qu'ils prononcent, pervers,
de paroles impies et criminelles. De tout cela sera châtié
cruellement, implacablement, par le soufre et la flamme noire
2418 brûlante et violente le peuple païen."

XXXV

- L**es hommes étaient sous la menace du châtement,
des malheurs dans l'enceinte de la ville -- et leurs épouses avec eux --
2421 orgueilleux au sein de la prospérité : ils avaient payé au Seigneur
le bien par le mal, jusqu'au jour où le Gardien des âmes,
le glorieux Principe de vie ne voulut plus
2424 contenir sa colère mais leur envoya,
Roi au coeur résolu, deux redoutables
messagers. Sur le soir donc
2427 ils se dirigèrent vers la cité de Sodome.
A la porte de la ville ils rencontrèrent le prince
lui-même qui se tenait assis, le fils de Harân,
2430 et à l'homme sage sous la forme de jeunes
gens ils apparurent. Alors se leva le serviteur de Dieu
et vint au-devant des esprits, fit un accueil
2433 courtois aux étrangers, soucieux de bienséance,
de justice et de convenance, et à ces hommes offrit
un abri pour la nuit. Mais du Sauveur
2436 les nobles hérauts lui répondirent :
"Nous te sommes reconnaissants de l'honneur que tu nous veux faire.
Près de cette route paisiblement nous pensons
2439 attendre le moment où le soleil
à nouveau au matin Dieu fera se lever."

- p. 112 þa to fotum loth
- 2442 þam giestum hnah and him georne bead
reste and gereorda, and his recedes hleow,
and þegnunge. hie ón þanc curon
- 2445 æðelinges est : eodon sona,
swa him se ebrisca eorl wisade,
in undor edoras; þær him se æðela geaf,
- 2448 gleaw-ferð hæle, giest-liðnyse
fægre on flette, oð-þæt forð gewát
æfen-scíma. þa com æfter niht
- 2451 on lást dæge, lagu-streamas wreah,
þrym mid þýstro þisses lifes,
sâes and sid-land; comon sodomware
- 2454 geonge and ealde, gode únleofe,
corðrum miclum cuman ácsian,
þæt hie behæfdon herges mægne
- 2457 lóth mid giestum; heton lædan út
of þam hean hofe halige áras,
weras to gewealde; wordum cwædon
- 2460 þæt mid þam hæleðum hæman wolden
únscomlice, árna ne gýmden. / †
- p. 113 þa áras hraðe se ðe oft ráed ongeat,
- 2463 loth on recede; eode lungre út,
spræc þa ofer ealle æðelunga gedriht
sunu árones, snytra gemyndig :
- 2466 "Hér syndon inne únwemme twa
dohtor míne; doð swa ic eow bidde
-- ne can þara idesa owðer gieta
- 2469 þurh gebedscipe beorna neawest --
and geswicað þære synne. ic eow sylle þa,
áer ge sceonde wið gesceapu fremmen,
- 2472 úngifre yfel ylða bearnum.
Ónfoð þam fæmnum; lætað frið ágon
gistas míne, þa ic for gode wille
- 2475 gemundbyrdan, gif ic móf for eow." / ‡

2441 Le vers est incomplet. L'hémistiche manquant contenait l'infinitif dépendant de *forlet*.

2465 MS *sunu arones snytra / gemyndig*. Nous suivons le découpage de Junius (1655).

2473 *agon* pour *agan*, infinitif.

† p. 112 : 12 lignes blanches.

‡ p. 113 : 15 lignes blanches.

Lot et les Sodomites

Alors Lot aux pieds

- 2442 des visiteurs se prosterna et les pressa d'accepter
un lit et un repas et la sûreté de sa maison
et ses services. Reconnaissants ils consentirent
2445 aux bons offices du prince : ils s'en furent promptement,
comme le chef hébreu le leur indiqua,
à l'intérieur de la demeure; là de l'homme au coeur noble ils reçurent,
2448 du sage, une hospitalité
généreuse en ce manoir, jusqu'à ce que s'en fût
la clarté vespérale. Puis vint la nuit
2451 sur les talons du jour et les flots de la mer enveloppa,
et la multitude, dans les ténèbres de ce monde,
l'océan et le continent; les Sodomites s'en vinrent
2454 jeunes et vieux, abominés de Dieu,
en bandes nombreuses réclamer les visiteurs,
jusqu'à cerner par la masse de leur armée
2457 Lot et ses hôtes; ils ordonnèrent que fussent conduits hors
de cette demeure altière les saints messagers,
que les hommes leur fussent livrés; ils déclaraient
2460 qu'avec eux ils voulaient s'unir
de manière honteuse, oublieux de tout honneur.
Alors se leva promptement l'homme de bon conseil,
2463 Lot en sa demeure; il sortit en hâte
et s'adressa à toute la compagnie de princes,
le fils de Harân soucieux de sagesse :
2466 "Voici dans ma maison deux pures
filles qui sont miennes; faites ce que je vous demande :
-- de ces deux femmes ne connaît aucune encore
2469 par le mariage le voisinage de l'homme --
et renoncez à ce péché. Je vous les donne,
pour que cette action honteuse, contre nature vous ne commettiez pas,
2472 ce péché funeste contre les enfants des hommes.
Prenez ces jeunes filles; laissez en paix
mes hôtes que pour l'amour de Dieu je veux
2475 protéger, si vous m'en laissez le pouvoir."

2471 *gesceapu* signifie "loi", "nature" ou "organes sexuels", et le poète joue peut-être sur ces différents sens.

†

p. 114 Him þa seo mænigeo þurh gemæne word,
 ár-lease cyn, andswarode :

- 2478 "þis þinceð gerisne and riht micel,
 þæt þu ðe áferige of þisse folc-sceare.
 þu þas wer-ðeode wræccan laste,
 2481 freonda feasceaft, feorran gesohtest,
 wine-þearfende : wilt ðu, gif þu most,
 wesan usser hér aldor-déma,
 2484 leodum lareow?" Þa ic on lothe gefrægn
 hæðne here-mæcgas hándum gripan,
 faum folmum. him fylston wel
 2487 gystas síne, and hine of gromra þá
 cuman ár-fæste clommum abrugdon
 in under edoras, and þa ofstlice
 2490 anra gehwilcum ymb-standendra
 folces sodoma fæste forsáeton
 heafod-siena : wearð eal here sona

p. 115 burh-warena / blind; abrecan ne meahton
 reðe-móde reced æfter gistum,
 swa hie fundedon, ác þær fráme wáeron
 2496 godes spell-bodan : hæfde gist-mægen
 stiðe strengeo, styrde* swiðe
 werode mid wíte. spræcon wordum þa
 2499 fæle freoðo-scealcas fægre tó lóthe : / ‡

p. 116 "Gif þu sunu age oððe swæsne mæg,
 oððe on þissum folcum freond ænigne,
 2502 éac þissum idesum þe we her on wlitað,
 aláede of þysse leod-byrig þa ðe leofe sien
 ofestum miclum, and þin ealdor nere,
 2505 þy læs þu forweorðe mid þyssum wáer-logan.
 unc hit waldend heht, for wera synnum,
 smoma and gomorra sweartan lige,
 2508 fýre gesyllan, and þas folc slean,
 cynn on ceastrum, mid cwealm-þréa,

2482 MS *þine þearfende*, Cosijn (1894) *wine-þearfende*.

2492-3 MS *wearð eal here / sona burh-warena blind*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

2497 MS *styrnde*, Bouterwek (1849) *styrede*, Cosijn (1894) *styrde*.

2505 *wær-logan* pour *wær-logum*, datif pluriel.

† p. 114 : 14 lignes blanches.

‡ p. 115 : 21 lignes blanches.

Protection accordée à Lot

- Alors la foule d'une seule voix,
 race sans honneur, lui répondit :
- 2478 "Il paraît séant et fort juste
 que tu t'éloignes de cette nation.
 Tu es vers notre peuple en exilé,
- 2481 dépourvu d'amis venu de loin,
 manquant de protecteurs : veux-tu, si tu le peux,
 devenir ici notre chef suprême,
- 2484 dicter au peuple sa conduite?" J'ai ouï dire que sur Lot alors
 les guerriers impies refermèrent leurs mains,
 leurs poignes hostiles. Grandement lui vinrent en aide
- 2487 ses hôtes, et à l'étreinte des ennemis
 les visiteurs pleins d'honneur l'arrachèrent,
 le ramenant dans la demeure; puis promptement
- 2490 à chaque homme se tenant là
 du peuple de Sodome hermétiquement ils obstruèrent
 les yeux : bientôt fut toute l'armée
- 2493 des citoyens aveugle; ils ne purent assaillir
 en forcenés le manoir pour s'emparer des visiteurs
 comme ils l'avaient entrepris, car là manifestèrent leur puissance
- 2496 les messagers de Dieu : la troupe des hôtes était
 d'une force implacable, et châtia cruellement
 la foule par ce tourment. Ensuite s'adressèrent
- 2499 les fidèles messagers de paix à Lot avec bienveillance
 "Si tu possèdes un fils ou un parent bien-aimé,
 ou au sein de ce peuple quelque ami,
- 2502 toi ou ces femmes que nous voyons ici,
 emmène de ce bourg ceux qui te sont chers
 en grande hâte et préserve ta vie,
- 2505 de peur que tu ne périsses avec ces infidèles.
 Le Souverain nous a commandé pour les péchés des hommes
 de livrer Sodome et Gomorrhe au feu noir,
- 2508 à la flamme, et d'exterminer ce peuple,
 cette race dans la cité par un fléau meurtrier,

and his torn wrecan; þære tide is
 2511 neah geþrunge. gewit þu nergean þin
 feorh fold-wege : þe is frea milde. " / †

lacune : Gen 19/14-17

(XXXVI)

- p. 117 **H**im þa ædre loth andswarode
 2514 "ne mæg ic mid idesum aldor-nere mine
 swa feor heonon feðe-gange
 siðe gesécan. git me sibb-lufan
 2517 and freondscipe fægre cyðað,
 treowe and hyldo tiðiað me.
 Íc wat heah-burh hér ane neah,
 2520 lytle ceastre : lýfað me þær
 áre and reste, þæt we aldor-nere
 on sigor up secan moten.
 2523 gif git þæt fæsten fyre willað
 steape forstandan, on þære stowe we
 gesunde magon sæles bídan,
 2526 feorh generigan." Him þa freondlice
 englas ár-fæste andswaredon :
 "Þu scealt þære bene, nu þu ymb þa burh sprycst,
 2529 tiða weorðan : teng recene tó
 þam fæstenne. wit þe friðe healdað
 and mund-byrde; ne moton wyt
 2532 on wáer-logum wrecan tórn godes,
 swebban synnig cynn, áer ðon þu on sáegor þin
 bearn geláede and bryd somed."
 2535 Þa onette abrahames mæg
 tó þam fæstenne; feðe ne sparode
 p. 118 eorl mid idesum, / ác he ofstum forð
 2538 lastas legde, oð-þæt he gelædde
 bryd mid bearmum under burh-locan

2513 MS *Him þa ædre / loth andswarede*. Nous suivons le découpage de Holthausen (1914).

2528 MS *sprycst*, Thorpe (1832) *sprycst*. La perte de la consonne peut être un phénomène phonétique (Hulbert 1938) ou un lapsus du scribe.

† p. 116 : 16 lignes blanches.

‡ p. 117 : 9 lignes blanches.

Fuite de Lot

et d'assouvir sa colère; l'heure en est
 2511 presque sonnée. Va t'en, pour préserver ta
 vie, sur les chemins de la terre :
 envers toi le Maître se montre clément."

XXXVI

ALORS promptement Lot leur répondit :
 2514 "Je ne peux avec des femmes le salut
 si loin d'ici à pied
 aller chercher. Vous me témoignez affection
 2517 et amitié, bienveillants,
 grâce et faveur vous m'accordez.
 Je connais une ville haute près d'ici,
 2520 une petite cité : octroyez-moi en ce lieu
 secours et repos, de sorte que le salut
 là-haut, à Çoar nous puissions chercher.
 2523 Si cette forteresse vous consentez du feu,
 altièrre, à préserver, en ce lieu nous
 pourrons sans danger attendre une occasion
 2526 et sauver notre vie." Alors amicalement
 les anges pleins d'honneur lui répondirent :
 "Ta requête au sujet de cette ville
 2529 te sera accordée : dirige-toi en hâte vers
 cette forteresse. Nous t'accorderons sûreté
 et protection; nous ne pourrons
 2532 sur les infidèles assouvir la colère divine,
 détruire la race pécheresse, avant qu'à Çoar tes
 enfants tu aies conduit, ainsi que ton épouse."
 2535 Alors se hâta le parent d'Abraham
 vers la forteresse, point n'épargna ses pas
 le prince avec les femmes, mais rapidement
 2538 il s'avança, jusqu'à ce qu'il eût conduit
 sa compagne et ses enfants dans l'enceinte de la ville,

Gen 19/23-26

in sægor his, þa sunne úp,

2541 folca frið-candel, furðum eode. /

†

- p. 119 Þa ic sendan gefrægn swegles aldor
 swefl of heofnum and sweartne lig
 2544 werum to wite, weallende fýr,
 þæs hie on áer-dagum drihten týndon
 lange þrage : him þæs lean forgeald
 2547 gasta waldend. grap heah-þrea
 on hæðen-cynn; hlynn wearð on ceastrum
 cirm ár-leasra cwealmes on óre,
 2550 laðan cynnes; lig eall fornam
 þæt he grenes fond gold-burgum in,
 swylce þær ymb-útan únlytel dáel
 2553 sidre foldan geond-sended wæs
 bryne and brógan; bearwas wurdon
 tó axan and to ýslan, eorðan wæstmas,
 2556 elne swa wide swa ða wite-lác
 reðe geræhton rúm lánd wera;
 strudende fýr stéapes and géapes
 2559 swogende forsweah eall eador
 þæt on sodoma byrig secgas ahton,
 and ón gomorra : eall þæt god spilde,
 2562 frea mid þy folce. þa þæt fýr-gebráec,
 leoda líf-gedál, lothes gehyrde
 bryd on burgum; under bæc beseah
 2565 wið þæs wæl-fylles. us gewritu secgað
 þæt heo on sealt-stanes sóna wurde
 anlicnesse. áefre siððan
 2568 se monlica -- þæt is máere spell!--
 stille wunode þær hie strang begeat
 wite þæs heo wordum wuldres þegna
 2571 hyran ne wolde. Nú sceal heard and steap
 on þam wicum wyrde bidan,
 drihtnes domes, hwonne dogora rím

2559 Il manque un mot dans le premier hémistiche. Schubert (*De anglosaxonum re metrica*, 1870) complète par *lig*. Wells (1969) divise *swogende for / sweah eall eador*.

2571 *heard and steap* : écho de 2558 *steapes and geapes*.

† p. 118 : 22 lignes blanches.

Destruction de Sodome

à Çoar, à l'instant où le soleil,
2541 flambeau de paix des peuples, apparaissait.

J'ai ouï dire qu'alors déversa le Prince du firmament
le soufre du ciel et les flammes noires
2544 en punition pour les hommes, des tourbillons de feu,
car ils avaient autrefois provoqué le Seigneur
pendant longtemps : ils en reçurent salaire
2547 du Souverain des âmes. Une affliction extrême saisit
la race impie; un tumulte s'éleva dans la ville,
la clameur des hommes sans honneur sur le point de mourir,
2550 de la race maudite; l'incendie dévora tout
ce qu'il trouva de vert dans les villes d'or,
et de même tout autour, sur une ample portion
2553 du vaste territoire, se répandirent
le feu et la terreur; les forêts devinrent
cendre et poussière, les fruits de la terre,
2556 sur toute l'étendue où le châtiment
s'abattit implacable sur l'immense terre des hommes;
le feu dévastateur toute chose haute et vaste
2559 en grondant engloutit d'un coup
que dans la ville de Sodome possédaient les guerriers,
ainsi que dans Gomorrhe : tout cela Dieu détruisit,
2562 le Maître, avec le peuple. Alors le crépitement du feu,
les cris d'agonie des hommes entendit
la femme de Lot dans les villes; elle regarda, derrière elle,
2565 le massacre. Les écrits nous disent
que d'un rocher de sel elle prit aussitôt
la ressemblance. A jamais depuis
2568 la statue -- c'est une histoire célèbre! --
est restée immobile là où l'atteignit sévère
le châtiment de ce que les paroles des chevaliers de gloire
2571 elle ne voulut pas écouter. Maintenant elle doit haute et rigide
en ce lieu attendre son destin,
le jugement du Seigneur, lorsque le compte des jours

2572 *wyrd* aurait ici, selon Timmer ("*Wyrd* in Anglo-Saxon prose and poetry", *Neophilologus* 26, 1940-41, 24-33 & 213-28, p. 215) le sens de "mort"; mais la statue de sel n'est plus vivante, et attend plutôt le destin que lui attribuera le jugement de Dieu.

2574 woruld gewite : þæt is wundra sum
 þara ðe geworhte wuldres aldor. /

†

‡

XXXVII

p. 121 **H**im þa abraham gewat ána gangan
 2577 mid áer-dæge, þæt he* eft gestod
 þær wordum áer wið his waldend spræc,
 fród frum-gára; he geseah from foldan úp
 2580 wide fleogan wæl-grimne réc.
 hie þæs wlenco onwód and wín-gedrync,
 þæt hie firen-dæda to frece wurdon,
 2583 synna þriste; soð ofer-géaton
 drihtnes dómas, and hwa him dugeða forgeaf,
 blæd on burgum : for-þon him brego engla
 2586 wylm-hatne líg tó wræce sende,
 waldend usser. gemunde wáer-fæst þa
 abraham árlice, swa he oft dyde,
 2589 leofne mannan : loth generede,
 máeg þæs oðres, þa seo mænege forwearð.

Ne dorste þa dáed-róf hæle
 2592 for frean egesan on þam fæstenne
 leng eardigean, Ác him loth gewat
 p. 122 of byrig gangan, / and his bearn somed,
 2595 wæl-stowe fyrr, wíc sceawian,
 oð-þæt hie be hliðe heare dúne
 eorð-scræf fúndon; þær se eadega loth
 2598 wáer-fæst wunode, waldende leof,
 dæg-rímes worn, and hís dohtor twa.

‡

Lacune: Gen 19/31-32

p. 123 Hie dydon swa : druncnum eode
 2601 seo yldre tó áer on reste

2577 MS *heft*, défendu par Hulbert (1938); Thorpe (1832) *he eft*.

2600 MS *swa druncum / eode*. Nous suivons le découpage de Holthausen (1914).

† p. 120 : une page blanche.

‡ p. 121 : 10 lignes blanches.

‡ p. 122 : 22 lignes blanches.

Après la destruction de Sodome

2574 et le monde finiront : c'est là un des prodiges
qu'a accomplis le Prince de gloire.

XXXVII

ALORS Abraham s'en alla seul
2577 au petit matin, jusqu'à ce qu'il se retrouvât
en ce lieu où s'était entretenu avec son Souverain
le chef plein de sagesse; il vit de la terre s'élever
2580 au loin et s'envoler la fumée sinistre.
L'orgueil s'était emparé d'eux, et l'ivrognerie,
de sorte que dans le crime ils étaient devenus trop hardis,
2583 audacieux dans le péché; ils oublièrent la justice,
les décrets du Seigneur, et de qui ils tenaient prospérité
et bonheur en leurs villes : c'est pourquoi l'Empereur des anges
2586 de brûlants tourbillons de feu en châtement leur envoya,
notre Souverain. Alors il se rappela, fidèle,
Abraham avec bienveillance, comme à l'accoutumée,
2589 le bien-aimé : il sauva Lot,
le parent de cet homme, lorsque périt la multitude.

Le héros valeureux n'osa pas ensuite
2592 par crainte du Maître en cette forteresse
habiter plus longtemps, mais Lot s'en fut
de la cité avec ses enfants,
2595 loin de la scène du massacre, considérant les lieux,
jusqu'à ce que sur le versant d'une haute colline
ils trouvassent une caverne; là Lot béni de Dieu
2598 vécut fidèle, aimé du Souverain,
nombre de jours durant, ainsi que ses deux filles.

Elles firent ainsi : vers l'homme ivre alla
2601 l'aînée tout d'abord, sur la couche

- heora bega fæder; ne wiste blonden-feax
 hwonne him fæmnan to bryde him bu wæron,
 2604 on ferhð-cofan fæste genearwot
 móde and gemynde, þæt he mægða sið,
 wine drúncen, gewitan ne meahte.
 2607 Idesa wurdon eacne, eaforan brohtan
 will-gesweostor on woruld, sunu
 heora ealdan fæder. þara æðelinga
 2610 modor oðerne moáb nemde,
 lothes dohter : seo on life wæs
 wintrum yldre. us gewritu secgeað,
 2613 god-cunde béc, þæt seo gingre
 hire ágen bearn ammon héte. / †
 p. 124 Of þam frum-gárum folca únrim,
 2616 þrym-fæste twa þeoda awócon :
 Oðre þara mægða moabitare
 eorð-buende ealle hátað,
 2619 wíd-máere cynn; Oðre weras nemnað,
 æðelinga bearn, ammonitare.

XXXVIII

- G**Ewát him þa mid bryde broðor arónes
 2622 under abimelech æhte láedan
 mid his hiwum; hæleðum sægde
 þæt sarra his sweostor wære :
 2625 abraham wordum bearh his aldre,
 þy he wiste gearwe þæt he wine-mága
 on folce lýt freonda hæfde.
 2628 þa se þeoden his þegnas sende,
 heht *hie* bringan to him selfum.
 Þa wæs ell-þeodig oðre siðe
 2631 wif abrahames from were læded
 on fremdes fæðm. him þær fylste þa

2603 Le vers pêche par la syntaxe. Il est possible qu'il représente la conflation des récits parallèles des deux séductions (Doane 1978, p. 313-14). Une multitude d'emendations diverses ont été proposées, mais il est préférable de ne pas le modifier.

2629 MS *heht bringan* : il manque le COD. La solution la plus simple est celle de Krapp (1931), *heht hie bringan*.

2631 MS *abrames*, Thorpe (1832) *abrahames*.

† p. 123 : 15 lignes blanches.

Lot et ses filles - Abraham chez Abimélek

- de leur père à toutes deux; le vieillard aux cheveux gris ne sut pas
 que ces deux femmes devenaient ses épouses;
- 2604 fort affaibli dans le siège de sa vie,
 en son coeur et sa conscience, l'arrivée des jeunes filles,
 ivre de vin, il ne put percevoir.
- 2607 Les femmes se trouvèrent enceintes, des héritiers mirent au monde
 les soeurs bien-aimées, des fils
 de leur vieux père. De ces princes
- 2610 l'un reçut de sa mère le nom de Moab,
 de la fille de Lot : c'était celle qui avait vécu
 le plus d'hivers. Les écrits nous disent,
- 2613 les livres sacrés, que la plus jeune
 son propre fils nomma Ben-Ammi.
 De ces patriarches des peuples immenses,
- 2616 deux glorieuses nations prirent naissance
 l'une de ces tribus "Moabites"
 par tous les habitants de la terre est appelée,
- 2619 race de grand renom; l'autre est connue par les hommes,
 par les fils des mortels, sous le nom de "Bené-Ammon".

XXXVIII

- A**LORS s'en fut avec sa femme le frère de Harân
 2622 auprès d'Abimélek, emportant ses richesses,
 avec tous les siens; aux hommes il déclara
 que Sara était sa soeur :
- 2625 Abraham par ces paroles sauva sa vie,
 car il savait bien que de proches
 il ne comptait guère dans ce peuple, ni d'amis.
- 2628 Alors le suzerain envoya ses vassaux,
 ordonna de la conduire en sa présence.
 Et l'étrangère une nouvelle fois,
- 2631 l'épouse d'Abraham fut enlevée à son mari,
 passa aux bras d'un inconnu. En cette circonstance lui vint en aide

2606 *gewitan* a ici le sens de "sentir", et non "partir" (Dietrich 1856).

Gen 20/3-8

- éce drihten, swa he oft dyde,
 2634 nergend usser : com nihtes self
 þær se waldend læg wine druncen. / †
 p. 125 Ongan þa soð-cyning þurh swefn sprecaþ
 2637 to þam æðelinge, and him yrre hweop :
 " þu abrahames idese gename,
 bryde æt beorne; þe abregdan sceal
 2640 for þære dæde deað of breostum
 sawle þine." Him symbel-werig
*since*s brytta þurh slæp óncwæð :
 2643 " Hwæt, þu áefre, engla þeoden,
 þurh þin yrre wilt aldre lætan
 heah beheowan þære þe her leofað
 2646 rihtum þeawum, bið on ræde fæst
 móð-geþance, and him miltse
 to þe seceð? me sægde áer
 2649 þæt wif hire wordum selfa
 unfricendum þæt heo abrahames
 sweostor wære. næbbe ic synne wið hie,
 2652 facna áenig, gefremed géna."
 Him þa ædre eft ece drihten,
 soð-fæst metod, þurh þæt swefn óncwæð :
 2655 "Agif abrahame idese síne, /
 p. 126 wif to gewealde, gif þu on worulde leng,
 æðelinga helm, aldres recce. ‡
 2658 he is god and gleaw, mæg self sprecaþ,
 geseon swegl-cyning. þu sweltan scealt,
 mid feo and mid feorme, gif ðu þam frum-gáran
 2661 bryde wyrnest. he abiddan máeg,
 gif he ofstum me áerenda wile,
 þeaw-fæst and geþyldig, þin abeodan,
 2664 þæt ic þe lissa lifigendum gíet
 on dagum láete duguþa brúcan,
 sínces gesundne." Þá slæpe tobrægd
 2667 forht folces weard; heht him fetigean tó

2642 MS *synna*, défendu par Doane (1978); Thorpe (1832) *since*s.

2662 *ærenda* pour *ærende*, accusatif singulier.

† p. 124 : 10 lignes blanches. — p. 125 : 12 lignes blanches.

‡ p. 126 : 14 lignes blanches.

Abraham chez Abimélek

- le Seigneur éternel, comme à l'accoutumée,
 2634 notre Sauveur : il vint la nuit en personne
 là où reposait le souverain ivre de vin.
- Alors le Roi de justice s'adressa en songe
 2637 à ce prince et le menaça, irrité :
 "A Abraham tu as pris sa compagne,
 enlevé l'épouse à son époux : voici que t'arrachera
 2640 pour salaire de cet acte la mort de la poitrine
 le souffle de vie." L'homme las des libations,
 le roi prodigue en trésors lui répondit dans son sommeil :
 2643 "Se peut-il, ô Suzerain des anges,
 que tu veuilles dans ta colère de sa vie laisser,
 ô Très-Haut, dépouiller un homme qui vit ici-bas
 2646 de manière juste, qui est ferme dans le bien
 en son coeur, et pour obtenir miséricorde
 se tourne vers toi? Elle-même m'avait affirmé,
 2649 cette femme par ses paroles
 spontanément, que d'Abraham
 elle était soeur. Je n'ai contre elle aucun péché,
 2652 aucun crime commis encore."
- Alors promptement le Seigneur éternel,
 le Dieu de justice en songe lui répondit :
 2655 "Rends à Abraham sa compagne,
 remets l'épouse en son pouvoir, si en ce monde plus longtemps,
 ô heaume des princes, tu tiens à jouir de la vie.
 2658 Il est bon et sage, il peut s'entretenir en personne
 avec le Roi des cieux et le contempler. Tu périras,
 avec tes troupes et tes biens, si à ce prince
 2661 tu refuses sa femme. Il peut obtenir,
 si en hâte il veut pour toi,
 vertueux et patient, intercéder,
 2664 que de joies encore parmi les vivants
 en tes jours je te laisse jouir, et de prospérité,
 de trésors en sûreté." Alors s'éveilla de son sommeil,
 2667 terrifié, le gardien du peuple; il envoya chercher

2634 Pour la ponctuation, voir p. 242.

2647-48 Bliss ("Single half-lines" p. 446) propose de diviser *and him milise to þe // seceð? me sægdæ her*, mais 2648a perd alors toute unité.

2667 *forht* se rapporte à Abimélek, au contraire de l'épisode d'Égypte où c'était Abraham qui avait peur.

- sprecan sine : spedgum sægde
 eorlum abimeleh, egesan geðread,
 2670 waldendes word. weras him ondrédon
 for þære dáede drihtnes handa
 p. 127 sweng æfter swefne. / Heht sylf cyning †
 2673 him þa abraham tó ofstum miclum.
 Ða reordode rice þeoden :
 "mago ebréa, þæs þu me wylle
 2676· wordum secgean : hu geworhte ic þæt,
 siððan þu usic under, abraham, þine
 on þas eðel-turf æhta læddest,
 2679 þæt þu me þus swiðe searo renodest?
 þu ell-þeodig usic woldest
 on þisse folc-sceare facne besyrwan,
 2682 synnum besmitan : sægdest wordum
 þæt sarra þin sweostor wære,
 lices mæge : woldest laðlice
 2685 þurh þæt wif on me wrohte alecgean,
 órmæte yfel. we þe árlice
 gefeormedon, and þe freondlice
 2688 on þisse wer-þeode wic getæhton,
 land to lissum; þu us leanast nú
 únfreondlice, fremena þancast." /

XXXIX

- p. 128 **A**Braham þa andswarode :
 "ne dyde ic for facne ne for feondscipe,
 ne for wihte þæs ic þe wean uðe;
 2694 Ác ic me, gumena baldor, guð-bórdes sweng
 leod-magum feor lare gebearh,
 siððan me se halga of hyrde frean,
 2697 mínes fæder, fym alædde.
 Ic fela siððan folca gesohte,
 wina uncuðra, and þis wif mid me,
 2700 freonda feasceaft; ic þæs fáeres á
 on wénum sæt, hwonne me wraðra sum

2694 MS *ac ic me gumena / baldor guð / bordes sweng*. Nous suivons le découpage de Thorpe (1832).

2697 MS *alæded*, Thorpe (1832) *alædde*.

† p. 127 : 13 lignes blanches.

Reproches d'Abimélek

- ses conseillers : promptement répéta
 Abimélek à ses barons, torturé par la crainte,
 2670 les paroles du Souverain. Les hommes redoutèrent
 qu'à cause de cet acte la main du Seigneur
 ne s'abattît sur eux, comme l'indiquait ce songe. Le roi lui-même
 2673 manda Abraham en grande hâte.
 Alors parla le puissant suzerain
 "Fils des Hébreux, cette chose, je te prie,
 2676 explique-moi : comment ai-je mérité que
 depuis que chez nous, Abraham,
 en ce pays tu es venu avec tes richesses,
 2679 tu aies ourdi contre moi si cruel stratagème?
 Toi l'étranger, tu as voulu
 en cette nation nous abuser par un artifice,
 2682 nous souiller de péché : tu as déclaré
 que Sara était ta soeur,
 ta parente par le sang : tu voulais de manière funeste
 2685 à travers cette femme m'imposer une faute,
 un grave péché. Nous t'avons avec bienveillance
 accueilli, et en amis
 2688 en ce peuple t'avons indiqué une demeure,
 une terre pour ton bonheur; tu nous en récompenses maintenant
 en ennemi, pour nous remercier de nos bienfaits."

XXXIX

- 2691 **A**braham alors lui répondit :
 "Je ne l'ai pas fait par tromperie ni par inimitié,
 ni parce qu'en aucune chose je te souhaitais du mal;
 2694 mais, ô prince des hommes, du combat où les coups frappent le bouclier
 loin de ma parenté je me suis garanti par la ruse
 depuis que le Très-Saint de la maison de mon maître,
 2697 de mon père, m'a entraîné au loin.
 J'ai depuis visité bien des peuples,
 des hommes inconnus, avec cette femme,
 2700 dépourvu d'amis; toujours dans ces voyages
 je vivais dans la crainte, redoutant que quelque furieux

2694 *guð-bordes sweng* : "des coups sur le bouclier" et non "coups de bouclier"
 (Kock, PPP).

Gen 20/13-16

- ell-þeodigne aldre beheowe,
 2703 se ðe him þas idese eft agan wolde :
 for-ðon ic wīg-smiðum wordum sægde
 þæt sarra mín sweostor wære,
 2706 æg-hwær eorðan þær wit earda leas †
 mid wéallendum wunian sceoldon. /
 p. 129 Ic þæt ilce dreah on þisse eðyl-tyrf,
 2709 siððan ic þina, þeoden mæra,
 mund-byrde geceas : ne wæs me ón móde cuð
 hwæðer on þyssum folce frean æl-mihtiges
 2712 egesa wære, þa ic hér ærest cóm :
 for-þón ic þegnum þinum dyrnde,
 and sylfum þe swiðost micle
 2715 soðan spræce, þæt me sarra*
 bryde laste bedd-reste gestáh. "
- þa ongán abimæleh abraham swiðan
 2718 woruld-gestreonum, and him his wif ageaf;
 Sealde him to bóte þæt þe he his brýd genám
 gangende feoh and glæd seolfor ‡
 p. 130 and weorc-þeos. / Spræc þa wordum eac
 to abrahame æðelinga helm :
 "wuna mid usic, and þe wíc geceos
 2724 on þissum lande þær þe leofost sie,
 eðel-stowe þe ic ágan sceal.
 wes us fæle freond : we ðe feoh syllað."
 2727 cwæð þa eft raðe oðre worde
 to sarran sinces brytta :
 "ne þearft ðe on edwit abraham settan,
 2730 ðin frea-drihten, þæt þu flett-þaðas,
 mæg ælf-scieno, míne træde;

2709 *þina* pour *þine*, accusatif féminin singulier.

2715 MS *sarran*, Dietrich (1856) *sarra*.

2721 MS *weorc feos*, Grein (18571) *weorc-þeos*.

2730 MS *flett waðas*, défendu par Stanley (1986) dans le sens de danger (*wope*); Grimm (1840) *flett-þaðas*.

† p. 128 : 13 lignes blanches.

‡ p. 129 : 15 lignes blanches.

Justification d'Abraham

ne me prive de vie, moi l'étranger,
 2703 parce que ma compagne il voudrait s'approprier :
 c'est pourquoi à ceux qui forgent la guerre j'ai déclaré
 que Sara était ma soeur,
 2706 en chaque lieu où sans asile
 au sein de nations hostiles nous avons dû vivre.
 J'ai fait la même chose en ce pays
 2709 lorsque j'ai, illustre suzerain,
 cherché ta protection : j'ignorais en mon coeur
 si chez ce peuple du Maître tout-puissant
 2712 régnait la crainte quand je suis tout d'abord arrivé ici :
 c'est pourquoi à tes vassaux j'ai dissimulé,
 et à toi-même plus qu'à tout autre,
 2715 la vérité, que Sara
 à la manière d'une épouse venait dans mon lit."

Alors Abimélek enrichit Abraham
 2718 de trésors de ce monde et lui rendit son épouse;
 il lui donna, en réparation de ce qu'il avait pris sa femme,
 du bétail sur pied et de l'argent brillant
 2721 ainsi que des esclaves. Puis encore s'adressa
 à Abraham le protecteur des princes :
 "Habite avec nous et choisis-toi un domaine
 2724 dans ce pays, là où il te sera agréable,
 une terre que je possède.
 Sois-nous un ami fidèle : nous te comblerons de richesses."
 2727 Puis vivement d'autres paroles
 à Sara adressa le roi prodigue en trésors :
 "Il ne faut pas que te blâme Abraham,
 2730 ton seigneur et maître, de ce que tu as de ma demeure,
 ô fille à la grâce de fée, foulé le sol;

2704 *wig-smip* : selon Huppé (*The web of words* p. 12-13) le composé, ambigu, peut signifier "faiseurs de guerre" ou "faiseurs d'idoles", donc "guerriers idolâtres".

2725 *þe ic agan sceal* peut se comprendre "(une terre) que je possède", ou "je veux te posséder / te garder".

Gen 20/16-18 & 21/1

- ac him hyge-teonan hwitan seolfre
 2733 deope bête. ne ceara incit duguða
 of ðisse eðyl-tyrf ellor secan,
 winas uncuðe, ac wuniað her." †
- 2736 Abraham fremede swa hine his aldor heht;
 onfeng freondscipe, be frean hæse,
 lufum and lissum. he wæs leof gode :
- 2739 for-ðon he sibbe gesælig dreah,
 p. 131 and his / scippende under sceade gefor,
 hleow-feðrum þeaht, her þenden lifde.
- 2742 þa gien wæs yrre god abimelehe
 for þære synne þe he wið sarrai
 and wið abrahame áer gefremede,
 2745 þa he gedælde him deore twa,
 wif and wæpned. he þæs weorc gehléat
 frecne wíte : ne meahton freo ne þeowe
- 2748 heora brego-weardas bearnum ágan
 mon-rím mægeð, ác him þæt metod forstod; ‡
 Oð-þæt se halga his hlaforde,
 2751 abraham ongan árna biddan,
 écne drihten. him engla helm
 getigðode : tuddor-sped onléac
- 2754 folc-cyninge freora and þeowra,
 werá and wifa; let weaxan eft
 heora rim-getel rodora waldend,
 2757 ead and æhta; æl-mihtig wearð
 milde on móde, mon-cynnes weard,
 abimeleche, swa hine abraham bæd. /
- p. 132 Þa com féran frea æl-mihtig ‡
 to sarai, swa he self gecwæð,
 waldend usser; hæfde word-beot

2742 MS þa gien wæs yrre / god abimeleche. Le mot *abimeleche* suffit pour remplir un hémistiche (cf 2759, 2832), et le vers a une allitération vocalique.

2748 *brego-weardas* pour *brego-weardes*, génitif singulier (Cosijn (1894).

2751 MS *arra*, Grein (1857) *arna*.

2758 MS *wearð*, Junius (1655) *weard*.

† p. 130 : 15 lignes blanches.

‡ p. 131 : 12 lignes blanches.

‡ p. 132 : 13 lignes blanches.

Colère de Dieu contre Abimélek

- car de cette offense par de l'argent brillant
 2733 je le dédommage amplement. Ne prenez pas la peine
 loin de cette nation d'aller chercher ailleurs la prospérité
 chez des inconnus : habitez ici."
- 2736 Abraham agit comme son Prince lui avait commandé,
 il accueillit cette amitié, sur l'ordre du Maître,
 avec amour et joie. Il était cher à Dieu :
- 2739 c'est pourquoi en paix il vécut, bienheureux,
 de son Créateur voyageant à l'ombre,
 sous son aile protectrice, tant qu'il vécut ici-bas.
- 2742 Dieu était encore irrité contre Abimélek
 pour le péché que contre Sara
 et contre Abraham il avait commis
- 2745 en séparant les deux bien-aimés,
 l'épouse et l'époux. Douleur il en reçut,
 terrible tourment : libres ou esclaves, les femmes ne pouvaient
- 2748 par des fils de leurs seigneurs posséder
 une descendance, car Dieu y fit obstacle,
 jusqu'à ce que le saint homme de son maître,
- 2751 Abraham, entreprit d'implorer la faveur,
 du Seigneur éternel. Le Protecteur des anges
 l'exauça : il rendit la faculté de procréation
- 2754 au roi du peuple pour les femmes libres ou esclaves,
 les époux et les épouses; et laissa croître à nouveau
 leur nombre le Souverain des cieux,
- 2757 leur bonheur et leurs richesses : le Tout-Puissant se fit
 clément en son coeur, le Gardien du genre humain
 envers Abimélek, comme Abraham l'en avait prié.
- 2760 Alors s'en vint le Maître tout-puissant
 trouver Sara, comme l'avait lui-même annoncé
 notre Souverain; sa promesse il avait

2745 *him deore twa* : Lucas ("On some breaches of Kuhn's Law of particles in *Genesis A 2745*", *Philological Quarterly* 64, 1985, 386-89) considère qu'il s'agit d'un hémistiche qui devrait être utilisé en début de phrase, puisqu'il commence par une particule (*him*). Mais *him* se rapporte à *deore* ("chers à lui") et non à l'ensemble de la phrase, et se place donc devant ce mot.

2748 Kock (1919) interprète *agan* dans le sens de "doter"; Bouterwek (1849) propose *eeean*, et Grein (1865) *ecan*. On peut garder "posséder" si l'on interprète *bregeowardas* comme un génitif.

- 2763 leofum gelæsted lifes aldor
 eaforan and idese : abrahame woc
 bearn of brýde, þone brego engla,
 2766 áer ðy mago-tudre modor wære
 eacen be eorle, isáac nemde.
 hine abraham on *mid* his agene hand
 2769 beacen sette, swa him bebead metod,
 wuldor-torht, ymb wucan þæs þe hine on woruld
 to mon-cynne modor brohte.

XL

- 2772 **C**NIHT weox and þag, swa him cynde wæron
 æðele from yldrum. abraham hæfde
 wintra hun-teontig þa him wif sunu
 2775 on þanc gebær; he þæs ðrage bád,
 p. 133 siððan him ærest þurh his / ágen word
 þone dæg-willan drihten bodode.
- 2778 þa seo wyrd gewearð þæt þæt wif geseah
 for abrahame ismael plegan,
 ðær hie æt swæsendum sæton bú tu,
 2781 halig on hige, and heora hiwan eall
 druncon and drymdon. þa cwæð drihtlecu mæg,
 brýd to beorne : "forgif me, beaga weard,
 2784 min swæs frea, hat siðian
 ágar ellor, and ismæl
 lædan mid hie. ne beoð we leng somed
 2787 willum mínum, gif ic wealdan mót.
 næfre ismæl wið isace,
 wið min ágen bearn yrfe dæleð
 2790 on laste þe, þonne þu of lice
 p. 134 aldor aséndest." / Þa wæs abrahame †
 weorce on mode þæt he on wræc drife
 2793 his selfes sunu. Þa com soð metod
 freom on fultum; wiste ferhð guman
 cearam on clomnum. cyning engla spræc

2768 *mid* ajouté par Cosijn (1894)

2784 MS *siððan*, Thorpe (1832) *siðian*.

† p. 134 : 16 lignes blanches.

Naissance d'Isaac - renvoi d'Ismaël

- 2763 accompli envers ceux qu'il chérissait, le Prince de vie
 envers l'homme et la femme : à Abraham naquit
 un enfant de sa compagne, que l'Empereur des anges,
 2766 avant que ce rejeton la mère conçût,
 fécondée par le prince, avait nommé Isaac.
 Sur lui Abraham de sa propre main
 2769 imposa le signe – suivant l'ordre de Dieu –
 glorieux, une semaine après que dans le monde
 au sein de l'humanité sa mère lui eût donné le jour.

XL

- 2772 **L**E garçon grandit et prospéra, car il tenait des vertus
 nobles de ses ancêtres. Abraham comptait
 cent hivers lorsque sa femme à un fils,
 2775 à sa grande joie, donna le jour; il avait longtemps attendu ce moment,
 depuis que pour la première fois par sa propre parole
 ce jour tant espéré le Seigneur lui avait annoncé.
- 2778 Il arriva alors que l'épouse aperçut
 sous les yeux d'Abraham Ismaël qui jouait,
 alors qu'était assis à table le couple
 2781 au coeur sans tache, et que toute leur maisonnée
 buvait et faisait liesse. Alors dit la noble fille,
 l'épouse à son époux : "Accorde-moi ceci, ô gardien des anneaux,
 2784 mon maître bien-aimé : ordonne que s'en aille
 Agar au loin, et qu'Ismaël
 elle emmène avec elle. Nous ne resterons pas longtemps ensemble
 2787 de par ma volonté, si j'en suis la maîtresse.
 Jamais Ismaël avec Isaac,
 avec mon propre enfant ne partagera l'héritage
 2790 après toi lorsque de ton corps
 s'échappera la vie." Alors Abraham
 s'affligea en son coeur de devoir en exil chasser
 2793 son propre fils. Mais le Dieu juste,
 le Très-Puissant lui vint en aide; il savait l'esprit de l'homme
 étreint par l'angoisse. Le Roi des anges s'adressa

2783 *forgif* signifie plutôt "donne, accorde" que "pardonne".

2788-89 *wif* est construit successivement avec le datif (*isace*), puis avec l'accusatif (*beam*). Hoops (*Kommentar zum Beowulf*, 1932, p. 67) le rapproche de *Beowulf* 424-26.

Gen 21/12-23

- 2796 to abrahame, éce drihten :
 "læt þe aslupan sorge of breostum,
 mod-gewinnan, and mægeð hire,
 2799 bryde þinre; hát bu tu aweg
 ágár feran and ismael,
 cniht of cyððe. ic his cynn gedo
 2802 brad and bresne bearna tudre,
 wæstmum spedig, swa ic þe wordum gehét."
 þa se wer hyrde his waldende,
 2805 draf of wicum dreorig-mód tú,
 idese of earde and his ágen bearn. / †

lacune : Gen 21/15-21

- p. 135 "Sweotol is and gesene þæt þe soð metod
 2808 on gesiððe is, swegles aldor,
 se ðe sigor seleð snytrum mihtum
 and þin mód trymeð
 2811 god-cundum gifum : for-ðon ðe giena speow
 þæs þu wið freond oððe feond fremman ongunne,
 wordum oððe dáedum. waldend scufeð,
 2814 frea forð-wegas folmum sínum
 willan þinne -- þæt is wide cuð
 burh-sittendum. ic þe bidde nu,
 2817 wine ebreá, wordum mínum,
 þæt þu til-modig treowa selle,
 wáera þina, þæt þu wille me
 2820 wesán fæle freond fremena to leane
 þara þe ic to duguðum ðe gedón hæbbe,
 siððan þu feasceaft feorran cóme
 2823 on þas wer-þeode wræccan laste : / ‡
 p. 136 Gyld me mid hýldo þæt ic þe hnéaw ne wæs
 landes and lissa; wes þissum leodum nú
 2826 and mæg-burge mínre ár-fæst,
 gif þe al-walda, úre drihten,
 scirian wille, se ðe gesceapu healdeð,
 2829 þæt þu rand-wigum rúmor móte

2809 *snytrum* implique un adjectif *snytre* à côté de *snottor*. Cosijn propose de lire *snytru*, génitif.

† p. 134 : 15 lignes blanches.

‡ p. 135 : 13 lignes blanches.

Alliance avec Abimélek

- 2796 à Abraham, le Seigneur éternel :
 "Laisse glisser le chagrin de ton coeur,
 l'anxiété ennemie du repos, et obéis à la femme,
 2799 ta compagne; commande à tous deux au loin
 de s'en aller, à Agar et Ismaël,
 au garçon de quitter la maison. Je ferai sa race
 2802 ample et puissante par sa descendance,
 abondante en fruits, comme je te l'ai promis."
 Alors l'homme obéit à son Souverain,
 2805 il chassa de sa demeure les deux affligés,
 de sa maison la femme et son propre enfant.
- "Il est clair et manifeste que le Dieu juste
 2808 marche à tes côtés, le Prince du ciel
 qui te donne la victoire par sa sage puissance
 et reconforte ton coeur
 2811 de ses dons divins : c'est pourquoi t'a jusqu'à ce jour réussi
 ce qu'avec amis ou ennemis tu as entrepris
 en paroles ou en actions : le Souverain favorise,
 2814 le Maître, ta marche en avant de ses mains
 et ta volonté — ceci est bien connu
 des habitants des villes. Je te prie maintenant,
 2817 prince des Hébreux, par mes paroles,
 ô homme vertueux, de me donner ta foi
 et la promesse que tu consens
 2820 à m'être un ami fidèle en échange des bienfaits
 dont pour t'enrichir je t'ai comblé
 depuis que démuni tu es arrivé de loin
 2823 parmi ce peuple en exilé :
 paie-moi par ton amitié de ce que je n'ai pas lésiné
 à t'accorder terres et joies; montre-toi maintenant envers ce peuple
 2826 et cette tribu plein de bienveillance,
 si le Souverain suprême, notre Seigneur
 veut t'assigner, lui qui gouverne les destins,
 2829 de pouvoir encore aux porteurs de boucliers

- on ðisse folc-sceare frætwa dælan,
 modigra gestreon, mearce settan."
 2832 Ða abraham abimelehe
 wære sealde þæt he wolde swá. †

XLI

- S**IDDan wæs se eadega eafora þáres
 2835 in filistéa folce eard-fæst,
 leod ebréa, lange þrage,
 feasceaft mid fremdum. him frea engla
 2838 wíc getæhte þær weras hatað,
 burh-sittende, bersabéa lond.
 p. 137 Ðær sé halga héah / steap-reced,
 2841 burh timbrede and bearo sette;
 weo-bedd worhte, and his waldende
 on þam glæd-stede gild onsægde,
 2844 lác geneahe, þam þe lif forgeaf
 gesáeliglic swegle under. ‡
- Pa þæs rinces se ríca ongán,
 2847 cyning, costigan; cunnode georne
 hwilc þæs æðelinges ellen wære.
 stiðum wordum spræc him stefne tó :
 2850 "gewit þu ofestlice, abraham, féran,
 lastas leggan, and þe láede mid
 þin agen bearn : þu scealt isáac me
 2853 onsecgan, sunu ðinne, sylf to tibre,
 siððan þu gestigest steape dúne,
 hricg* þæs hean lánðes þe ic þe heonon getáece
 p. 138 up þinum agnum fotum; þær þu scealt / áð gegærwan,
 báel-fýr bearne þinum, and blótan sylf
 sunu mid sweordes ecge, and þonne sweartan lige
 2859 leofes lic forbærnan, and me lác bebeodan."

2838 Grein (1837) remplace *þær* par *þæt*. Mitchell (1964) défend la leçon du MS.
 2839 MS *lono*, Thorpe (1832) *land*.

2855 MS *hrincg*, Bouterwek (1849) *hrycg*, Zupitza (1874) *hricg*.

† p. 136 : 14 lignes blanches.

‡ p. 137 : 13 lignes blanches.

Sacrifice d'Isaac

en cette nation dispenser les richesses,
 2832 aux braves les trésors, et dresser la borne d'un domaine."
 Alors Abraham à Abimélek
 donna sa parole qu'il consentait à cela.

XLI

2835 **A**PRES quoi l'homme béni de Dieu, l'héritier de Térah
 chez le peuple philistin résida,
 le prince hébreu, pendant longtemps,
 2838 démuné, chez des étrangers. Le Maître des anges
 lui indiqua un domaine là où les hommes donnent,
 les habitants des villes, à la terre le nom de "Bersabée".
 Là le saint homme un manoir altier,
 2841 une forteresse construisit et planta un verger;
 il éleva un autel, et à son Souverain
 sur la sainte table offrit un sacrifice,
 2844 une offrande convenable, à Celui de qui il tenait la vie
 et le bonheur sous les cieux.

Ce héros alors le Très-Puissant entreprit,
 2847 le Roi, de tenter; il désirait éprouver
 quelle était du prince la vaillance.
 Ces dures paroles il lui adressa par sa voix
 2850 "Va t'en en hâte, Abraham,
 éloigne-toi et emmène avec toi
 ton propre enfant : tu devras Isaac
 2853 m'offrir, ton fils toi-même en sacrifice,
 lorsque tu auras gravi la colline escarpée,
 atteint le sommet de la haute terre que je te montre d'ici
 2856 par tes propres forces; là tu devras préparer un feu,
 un bûcher pour ton enfant, et toi-même immoler
 ton fils du tranchant du glaive, et par la flamme noire
 2859 consumer le corps du bien-aimé, et m'offrir un holocauste."

2848 *ellen* peut signifier "courage, valeur" -- terme héroïque -- (Creed, "The art of the singer", *Old English poetry : 15 essays*, 1967), ou "fortitude" -- terme religieux -- (Schwab, "Zum Verständnis des Isaak-Opfers", *Fruhmitt. Studien* 15, 1981, 435-94, p. 467; Doane, *Genesis A*, p. 321). La présence de plusieurs termes héroïques dans ce passage nous fait préférer la première solution.

- †
- Ne forsæt he þy siðe, ác sona ongan
 fysan to fóre : him wæs frean engla
 2862 word ondrysne and his waldend* leof.
 Þa se eadga abraham sine
 niht-reste ofgeaf; nalles nergendes
 2865 háese wið-hogode, ác hine se halga wer
 gyrde grægan sweorde : cyðde þæt him gasta weardes
 egesa on breostum wunode. ongan þa his esolas bāetan
 2868 gamol-ferhð goldes brytta; heht hine geonge twegen
 men mid siðian : máeg wæs his ágen þridda,
 and he feorða sylf. þa he fus gewát
 p. 139 from his ágenum hofe / isáac lædan,
 bearn únweaxen, swa him bebéad metod;
 efste þa swiðe and onette
 2874 forð fold-wege, swá him frea tæhte
 wegas ofer westen, oð-þæt wuldor-torht
 dægæs þriddan up ofer deop wæter
 2877 órd aráemde. þa se eadega wer
 geseah hlifigan hēa dúne,
 swa him sægde áer swegles aldor.
 2880 Ða abraham spræc to his ombihtum :
 "rincas mine, restað incit hér
 on þissum wícum; wit eft cumað
 2883 siððan wit áerende uncer twega
 gast-cyninge agifen habbað."
 Gewat him þa se æðeling and his ágen sunu
 2886 to þæs gemearces þe him metod tæhte
 wadan ofer wealdas. wudu bær sunu,
 fæder fýr and sweord. Ða þæs fricgean ongan
 2889 wer wintrum geong wordum abraham : /
 p. 140 "Wit her fyr and sweord, frea min, habbað;
 hwær is þæt tiber þæt þu torht gode
 2892 to þam bryne-gielde bringan þencest?"
 Abraham maðelode; hæfde on án gehogod,
 þæt he gedáede swa hine drihten het :
 2895 "Him þæt soð-cyning sylfa findeð,
- ‡
- ‡

2861 MS *frea*, défendu par Doane (1978); Thorpe (1832) *frea*n.

2862 MS *waldende*, Thorpe (1832) *waldend*.

† p. 138 : 13 lignes blanches.

‡ p. 139 : 13 lignes blanches.

* p. 140 : 13 lignes blanches.

Sacrifice d'Isaac

- Il ne retarda pas ce voyage, mais aussitôt
 s'empessa de partir : du Maître des anges
 2862 il révérait la parole et son Souverain lui était cher.
 Alors l'homme béni de Dieu, Abraham sa
 couche quitta; en rien du Sauveur
 2865 il ne brava l'ordre, mais le saint homme
 se ceignit d'une grise épée, révélant que du Protecteur des anges
 la crainte habitait sa poitrine. Puis commença à harnacher ses ânes
 2868 le vieux chef prodigue en or; il ordonna à deux jeunes
 hommes de l'accompagner : son propre fils faisait le troisième,
 lui-même le quatrième. Alors il s'en fut à la hâte
 2871 de sa propre demeure, conduisant Isaac,
 son fils adolescent, comme Dieu l'avait commandé;
 il se pressa, fit grande diligence,
 2874 s'avançant sur les chemins de la terre, où le Maître lui avait indiqué
 la route à travers le désert, jusqu'à ce qu'éblouissante
 au troisième jour au-dessus de l'eau profonde
 2877 se levât l'aurore. Alors l'homme béni de Dieu
 vit se dresser une haute colline,
 comme le lui avait annoncé le Prince du firmament.
 2880 Puis Abraham s'adressa à ses serviteurs :
 "Mes amis, reposez-vous ici,
 en cet endroit; nous reviendrons
 2883 lorsque notre mission à tous deux
 auprès du Roi des âmes nous aurons accompli."
 Alors le prince s'en fut avec son propre fils
 2886 vers cet endroit que Dieu lui avait indiqué,
 marchant à travers les forêts. Le bois le fils portait,
 et le père le feu et l'épée. Et à ce sujet interrogea
 2889 celui qui comptait peu d'hivers Abraham par ces paroles :
 "Le feu et l'épée nous avons ici, ô mon maître;
 où est la victime que, splendide, à Dieu,
 2892 pour l'holocauste tu te proposes d'apporter?"
 Abraham prit la parole; il avait résolu une chose,
 qu'il ferait comme le Seigneur lui avait ordonné
 2895 "Le Roi de justice la trouvera lui-même,

2887 *wudu* et *sunu* peuvent tous deux être au nominatif ou à l'accusatif, et l'inversion ajoute à la confusion. Selon Creed ("The art of the singer", p. 79-80) le poète fait ainsi allusion à la signification typologique du sacrifice, tandis que Mitchell (1969) pense que l'effet est involontaire.

Gen 22/8-13

- mon-cynnes weard, swa him gemet þinceð."

gestah þa stið-hydig steape dune

2898 úp mid his eaforan, swa him se éca bebead,

þæt he on hrófe gestod héan landes,

on þære stowe þe him se stranga tó,

2901 wáer-fæst metod, wordum tæhte.
- Ongan þa ád hladan, æled weccan,

and gefeterode fét and honda

2904 bearne sinum, and þa on bael áhóf

isáac geongne, and þa ædre gegrap

sweord be gehiltum : wolde his sunu cwellan

2907 folmum sinum, fyre scencan

p. 141 mæges dreore. / Þa methodes ðegn †

ufan, engla süm abraham hlude

2910 stefne cygde; he stille gebád

áres spræce, and þam engle oncwæð.

Him þa ofstum tó ufan of roderum

2913 wuldor-gast godes wordum mælde :

"Abraham leofa, ne sleah þin agen bearn;

ác þu cwicne abrégd cniht of áde,

2916 eaforan þinne : him án wuldres god,

mago ebraea. þu medum scealt

þurh þæs halgan hánd heofon-cyninges,

2919 soðum sigor-leanum selfa onfon,

gin-fæstum gifum : þe wile gasta weard

lissum gylðan þæt þe wæs leofra his

2922 sibb and hyldo þonne þin sylfes bearn."

Ád stod onáeled; hæfde abrahame

metod mon-cynnes, mæge lothes,

2925 breost geblissad, þa he him his bearn forgeaf,

p. 142 isáac, cwicne. / Ða se eadega bewlat

rinc ofer exle, and him þær róm geseah

2928 unfeor þanon ænne standan,

broðor árones, brembrum fæstne;

þone abraham genam and hine on ád ahóf

2900 *stowe* ajouté par Bouterwek (1849).

2907 MS *sencan*, Bright (1894) *scencan*.

2921 *leofra* pour *leofre*, nominatif féminin singulier.

† p. 141 : 13 lignes blanches.

Sacrifice d'Isaac

le Gardien du genre humain, à sa convenance."

2898 Alors le héros au coeur inébranlable gravit la colline escarpée,
avec son héritier, comme l'Eternel l'avait ordonné,
jusqu'à ce qu'il atteignît le sommet de la haute terre,
en cet endroit que le Très-Puissant,
2901 le Dieu fidèle lui avait indiqué.

Il commença alors à bâtir un foyer, à allumer le feu,
et lia pieds et poings
2902 à son enfant, et sur le bûcher hissa
le jeune Isaac, et saisit promptement
son épée par la garde : il voulait tuer son fils
2907 de ses mains, abreuver le feu
du sang de son enfant. Mais un chevalier de Dieu
d'en haut, un ange, d'une voix forte Abraham
2910 appela; il attendit immobile
les paroles du messenger, et répondit à l'ange.
En hâte alors d'en haut des cieux
2913 le glorieux esprit de Dieu lui adressa ces paroles :
"Cher Abraham, ne tue pas ton propre enfant,
mais enlève vivant le garçon du bûcher,
2916 ton héritier : Dieu lui accorde la gloire,
ô prince des Hébreux. Toi-même des récompenses
de la sainte main du Roi du ciel,
2919 juste prix de la victoire, tu recevras,
d'amples dons : le Gardien des âmes te veut
payer, en te comblant de joies, de ce que t'ont été plus chers son
2922 amour et sa faveur que ton propre enfant."
Le foyer était allumé; d'Abraham
l'Arbitre du genre humain, du parent de Lot
2925 avait réjoui le coeur en lui rendant son enfant,
Isaac, vivant. Alors l'homme béni de Dieu regarda
par-dessus son épaule et vit un bélier
2928 non loin de là qui se tenait debout,
le frère de Harân, pris dans les épines;
Abraham s'en empara et le hissa sur le bûcher

Gen 22/13

- 2931 ofestum miclum for his ágen bearn.
 Abrægd þa mid þy bille -- bryne-gield onhread
 reccendne weg rommes blode --,
 2934 onbleot þæt lác gode, sægde leana þanc,
 and ealra þara þe he him sið and áer,
 gifena drihten, forgifen hæfde.

†

2932 *onhread* ("orna") pour *onread* "rougit" (Cosijn 1894).

† p. 142 : 18 lignes blanches.

Sacrifice d'Isaac

- 2931 en toute hâte à la place de son propre enfant.
 Il tira alors son glaive; la victime teinta
 l'autel fumant du sang du bélier;
- 2934 il offrit ce sacrifice à Dieu, rendant grâce pour les dons
 et pour tous les biens dont en tous temps
 le Seigneur des bienfaits l'avait comblé.

2932 Si l'on prend *bryne-gield* comme COD ce mot se trouve en apposition à *reccendne weg* "l'autel", alors que leurs référents ne sont pas identiques. On peut comprendre *bryne-gield* comme sujet de *onhread* : "la victime teinta l'autel de son sang".

2935 Le poème se termine sur la paronomase de *gifena* et *forgifen*.

